Signata
Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics

13 | 2022

Modes, modalités et modalisations

Moods, modalities and modalizations

Pierluigi Basso Fossali, Marion Colas-Blaise et Julien Thiburce (dir.)

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/signata/3438
DOI : 10.4000/signata.3438
ISSN : 2565-7097

Éditeur
Presses universitaires de Liège (PULg)

Édition imprimée
ISBN : 978-2-87562-357-7
ISSN : 2032-9806

Ce document vous est fourni par Université Lumière Lyon 2

Référence électronique
Pierluigi Basso Fossali, Marion Colas-Blaise et Julien Thiburce (dir.), *Signata*, 13 | 2022, « Modes, modalités et modalisations » [En ligne], mis en ligne le 02 février 2022, consulté le 10 janvier 2026.
URL : https://journals.openedition.org/signata/3438 ; DOI : https://doi.org/10.4000/signata.3438

Ce document a été généré automatiquement le 6 août 2025.

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

SOMMAIRE

Présentation

Foreword

Le modal au prisme des sciences du langage
Encadrements théoriques et présentations des résultats relevant d'une réflexion collective
Pierluigi Basso Fossali, Marion Colas-Blaise et Julien Thiburce

Modalités et stratégies énonciatives : discours et enjeux méthodologiques

Devenir rhinocéros ou devenir humain, telle est la question !
Exercice pratique d'analyse modale : Rhinocéros (Ionesco)
Jacques Fontanille

Modalités, scénarios modaux et discours programmateur : retour critique sur l'analyse greimassienne de « La soupe au pistou »
Alain Rabatel

Modalité et jugement dans les relations texte / image
Pierre Halté

La modalisation filmique : la vie discrète du discours
Ralitza Bonéva

Constitutions des positions et des cadres modaux : dimensions praxique et générique

Modalités atones et toniques dans les discours persuasifs
Luisa Ruiz Moreno

« Danser le visage » : une exploration des modalités
Anne Beyaert-Geslin

« Tu vaux mieux que tes actes »
Étude sémiotique des modalisations de la figure du prisonnier au musée
Julien Thiburce

L'être entre les mondes
Les notions de mythe et d'acte rituel sous le prisme des concepts de modalisation, de modalités et de modes d'existence
Santiago Guillén

La conceptualisation des modalités : statut et rôle épistémologique

Mode d'existence, modalité et modalisation : les apports de la sémiotique
Marion Colas-Blaise

Modalités et états mentaux
Sémir Badir

Le circuit entre modulations et modalisations
Nouveau voyage dans le vaste archipel théorique du modal
Pierluigi Basso Fossali

Varia

Political epistemology of the autographic mark
Johanna Drucker

L'épistémologie critique de la sémiotique
Nicolas Couégnas

Towards a Complex Theory of Writing: The Case of Aztec and Mixtec Codices
Alonso Rodrigo Zamora Corona

Semiotics of virality
From social contagion to Internet memes
Gabriele Marino

Semioticians narrating a field
The discursive construction of semiotics as a marginal field
Eduardo Chávez Herrera

Le « spectre » éthique du film comme phénomène de communication
Gabriel Laverdière

Discourse, culture and forms of life: the housemaid as the face of Brazilian racism
Matheus Nogueira Schwartzmann

Semiotics of Law, Science of Law and Legal Meaning: analysis of the status of legal dogmatics
Eduardo C.B. Bittar

Dynamique sémiotique et mise en signification
Réflexions sur la rétention d'historicité et l'élaboration de sens
Robert Nicolaï

Présentation

1 Le mode, la modalité et la modalisation font l'objet de vifs débats tant en linguistique qu'en sémiotique, en philosophie (on songe notamment aux recherches s'inscrivant dans le sillage de l'empirisme radical de Souriau) qu'en sociologie (surtout avec les travaux de Latour ou de Goffman pour la sociologie interactionniste). Si le mode conditionne les conditions d'assertabilité d'une proposition linguistique, la modalité, aux côtés de la temporalité et de l'aspectualité (TAM), détermine les procès (*faire*) et états (*être*) des différents acteurs qui composent une scène énonciative, notamment sur le plan du *savoir*, du *vouloir*, du *croire*. La modalisation implique quant à elle une rhétorique et une négociation de l'agir qui (re)structurent et (re)distribuent les charges modales entre les acteurs d'un récit, entre les participants à une scène pratique. Sur le fond d'un dialogue avec d'autres disciplines, la question du mode, de la modalité et de la modalisation est remise sur le métier, avec la volonté de faire le point après des années de recherches intenses sur le sujet dans le domaine sémiotique et linguistique.

2 Les pistes sont nombreuses. Ainsi, en quoi est-il pertinent, d'une part, de considérer la modalité comme un opérateur syntaxique et d'en étudier la portée sémantique, et, d'autre part, d'évaluer sa contribution à la (dé)stabilisation d'une scène actantielle ? Il sera intéressant de suivre les agencements complexes de type inter-modal, mais aussi de se demander en quoi la modalité peut être arrachée à sa dépendance par rapport au verbe qu'elle sert, à la faveur d'un emploi « absolu ». Remonter aux valences, c'est-à-dire aux valeurs de la valeur et au jeu interprétatif mis en place, est-ce se donner les moyens de rendre compte de la dimension à la fois sensible et critique de la modalité, en tant qu'elle est propre à réévaluer les conditions mêmes de la prédication ? Par ailleurs, les modalités ouvrent non seulement sur la dimension rhétorique des discours, mais encore, plus largement, ils peuvent être conçus en lien avec des environnements et des espaces institutionnels, des représentations et des normes, des pratiques et des *praxis*, des médias et des supports. Enfin, les modalités peuvent être pensées de concert avec les modes (d'existence ou de présence : réel, actuel, virtuel, potentiel).

3 Ce numéro de revue vise à étendre le champ des analyses, souvent verbocentrées, à d'autres formes de manifestation sémiotique, surtout de type visuel. Par exemple, à côté de la réflexion comparatiste entre textes en langues différentes, on s'interroge sur le lien entre modalisation et spatialisation des images.

4 Ces pistes sont développées par les auteurs et par un texte introductif qui cherche à tisser des relations entre les contributions. À ce propos, une première structuration du numéro, articulée en cinq axes, a été proposée aux auteurs et en ce sens, elle a fonctionné aussi comme une première piste pour observer des convergences et des divergences entre les articles : (i) la modalité et la scénarisation actantielle : le rôle de la modalité dans la gestion des relations entre des acteurs d'un récit et la négociation des rôles en interaction ; (ii) du point de vue de l'énonciation, l'articulation des modalités linguistiques avec les modalités sensorielles (différences entre les sens) ; (iii) la modalité et les mondes possibles : au sujet de la dynamique diastémique des rapprochements et des espacements ; (iv) de la typologie au « vécu modal » : modalité, modulation, scansion et partition ; (v) des modalités énonciatives aux modes d'existence socio-anthropologiques (Souriau, Latour).

5 À cette première invitation à se positionner face à cinq questions qui traversent le domaine thématique, il faut ajouter l'exigence d'un bilan concret des apports scientifiques ici récoltés, en respectant en particulier les angles d'attaque différents, sur le plan épistémologique, et les choix accomplis dans la mise en relation entre analyse de corpus et théorisation, tout en sachant que ces deux moments doivent entrer dans une relation circulaire vertueuse. Étant donné que les notions de *mode*, *modalité*, *modalisation* ont déjà donné lieu à une longue série de propositions théoriques dans le domaine des sciences du langage, il nous semble utile de partir avant tout de la mise à l'épreuve d'un héritage conceptuel sur des corpus d'étude, afin de faire émerger comment une sensibilité épistémologique actuelle peut suggérer, dans sa confrontation avec des textes verbaux et/ou visuels, des révisions et des intégrations au cadre théorique générale. Les apports de Jacques Fontanille, Alain Rabatel, Pierre Halté et Ralitza Bonéva vont dans cette direction et nous aident à repenser notre manière de problématiser les dimensions modales dans lesquelles le discours s'organise, en particulier pour ce qui est des stratégies énonciatives. Ce premier groupe d'articles, qui ouvre le volume et qui nous montre des enjeux méthodologiques et heuristiques cruciaux pour l'approche de la complexité textuelle, est suivi d'une série de contributions focalisée sur les *praxis énonciatives* et sur leur organisation en *genres*. Dans la deuxième section du numéro, caractérisée par la présence des contributions de Luisa Ruiz Moreno, Anne Beyaert-Geslin, Julien Thiburce et Santiago Guillén, on passe alors des stratégies énonciatives locales à des organisations rhétoriques et à une construction de l'*éthos* reconnaissables à l'intérieur des dynamiques interactionnelles et des généalogiques discursives spécifiques. Enfin, la section finale projette le cadre de la réflexion dans un horizon épistémologique dans lequel les apports distinctifs de la sémiotique sont mis en relation avec la linguistique et d'autres approches disciplinaires, afin de réévaluer globalement les aspects traductibles entre les modèles, mais aussi les pièces manquantes. En ce sens, les trois dernières interventions (Marion Colas-Blaise, Sémir Badir, Pierluigi Basso Fossali) s'offrent moins comme une conclusion que comme un répertoire de questions ouvertes qui traversent le débat actuel[1].

NOTES

1. La bibliographie qui a été à la base de la conception de ce numéro est disponible à la fin du chapitre introductif.

Foreword

1 Mood, modality and modalization are the subject of lively debates both in linguistics and semiotics, in philosophy (one thinks in particular of research related to Souriau's radical empiricism) and in sociology (especially with the work of Latour or Goffman as far as interactionist sociology is concerned). If mood determines the conditions of assertability of a linguistic proposition, modality, alongside temporality and aspectuality (TAM), influences the processes (doing) and states (being) of the different actors that make up an enunciative scene, particularly in terms of knowledge, will, and belief. Modalization, on the other hand, involves a rhetoric and a negotiation of acting that (re)structure and (re)distribute the modal charges among the actors of a narrative, among the participants in a practical scene (i.e. distribution of implication and commitment). In dialogue with other disciplines, the question of mood, modality and modalization is brought back to the forefront, with the desire to take stock after years of intense research on the subject in the field of semiotics and linguistics.

2 There are many avenues to explore. Thus, in what way is it relevant, on the one hand, to consider modality as a syntactic operator and to study its semantic scope, and, on the other hand, to evaluate its contribution to the (de)stabilization of an actantial scene? It will be interesting to follow the complex inter-modal arrangements, but also to ask how the modality can break away from dependence on the verb it serves, in favor of an "absolute" use. Going back to the valences, that is to say, to the values of the value and to the interpretative game, is it to give oneself the means to account for the sensitive and critical dimension of the modality, inasmuch as it is capable of reevaluating the very conditions of predication? Moreover, modalities open up not only to the rhetorical dimension of discourses, but also, more broadly, they can be conceived in relation to institutional environments and spaces, representations and norms, practices and praxis, media and supports. Finally, modalities can be thought in concert with modes (of existence or presence: real, actual, virtual, potential).

3 This issue of the journal aims to extend the field of analysis, often verbocentric, to other forms of semiotic manifestation, especially of the visual type. For example, in addition to the comparison between texts in different languages, it will examine the link between modalization and spatialization of images.

4 These avenues are developed by the authors and by an introductory text that seeks to weave relationships between the contributions. In this respect, a first structuring of the issue, articulated on five axes, was proposed to the authors and in this sense it also functioned as a first track to observe convergences and divergences between the articles: (i) modality and actantial scene: the role of modality in the management of relations between actors in a narrative and the negotiation of roles in interaction; (ii) from the point of view of enunciation[1], the articulation of linguistic modalities with sensory modalities (differences between the senses); (iii) modality and possible worlds: about the diastematic dynamics of connections and spacings; (iv) from typology to "modal experience": modality, modulation, scansion and partition, (v) from enunciative modalities to socio-anthropological modes of existence (Souriau, Latour).

5 To this first invitation to position oneself in front of five questions that cross the thematic field, we must add the requirement of a concrete assessment of the scientific contributions collected here, respecting in particular the different perspectives, on the epistemological level, and the choices made in the relation between corpus analysis and theorization, while knowing that these two moments must enter into a virtuous circular relation. Given that the notions of *mode, modality, modalization* have already given rise to a long series of theoretical proposals in the field of language sciences, it seems useful to us to start first of all with a testing of a conceptual heritage on study corpora, in order to bring out how a current epistemological sensibility can suggest, in its confrontation with verbal and/or visual texts, revisions and integrations to the general theoretical framework. The contributions of Jacques Fontanille, Alain Rabatel, Pierre Halté and Ralitza Boneva go in this direction and help us to rethink the way we problematize the modal dimensions in which discourse is organized, especially with regard to *enunciative* strategies. This first group of articles, which opens the volume and shows us crucial methodological and heuristic issues for the approach of textual complexity, is followed by a series of contributions focused on *enunciative praxis* and their organization in *genres*. So, in the second section of the issue, characterized by the presence of contributions from Luisa Ruiz Moreno, Anne Beyaert-Geslin, Julien Thiburce and Santiago Guillén, we then move from local enunciative strategies to rhetorical organizations and *ethos* constructions, recognizable within specific interactional dynamics and discursive genealogies. Finally, the concluding section projects the framework of theorization into an epistemological horizon in which the distinctive contributions of semiotics are related to linguistics and other disciplinary approaches, in order to globally re-evaluate the translatable aspects between the models but also the missing pieces. In this sense, the last three papers (Marion Colas-Blaise, Sémir Badir, Pierluigi Basso Fossali) are offered less as a conclusion than as a repertoire of open questions that cross the current debate.[2]

NOTES

1. *Enunciation* is used here for "utterance".

2. The bibliography that was the starting point for the conception of this issue is available at the end of the opening chapter.

Le modal au prisme des sciences du langage

Encadrements théoriques et présentations des résultats relevant d'une réflexion collective

Pierluigi Basso Fossali, Marion Colas-Blaise et Julien Thiburce

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'élaboration du projet de ce numéro de *Signata* est le résultat d'un travail collectif ; cependant, dans ce texte introductif, on peut distinguer des contributions plus personnelles : Pierluigi Basso Fossali pour l'introduction et le paragraphe 1, Marion Colas-Blaise pour le paragraphe 2, Julien Thiburce pour le paragraphe 3.

Introduction

Arrière-plan

1 La modalité est une thématique classique dans les sciences du langage et, d'une manière ou d'une autre, chaque théorie linguistique et sémiotique a dû attribuer une place à son rôle si évident, sur le plan de la manifestation, et si mystérieux, vu sa « nature » sémantique profonde. Souvent, on préfère traiter la modalité comme opérateur syntaxique et laisser à la philosophie la tâche d'investiguer sa profondeur sémantique. En effet, sa rection syntaxique est fréquemment traitée comme clé d'accès à sa portée sémantique, en introduisant, par exemple, l'idée qu'elle fonctionne comme une « validation des représentations », un peu comme la force illocutoire porterait sur le contenu descriptif de la proposition. Cette perspective aide à détecter des cas où le contenu modal est conçu lui aussi comme un contenu descriptif — *de re* —, par rapport à la modalité classique qui implique une appréciation du sujet de l'énonciation — modalités *de dicto*.

2 Une vision alternative est d'estimer que des séparations de ce type sont moins heuristiques que la reconnaissance d'une participation de la modalité à la construction de la représentation même, à savoir à la scénarisation actantielle[1]. Bref, l'activité énonciative n'appliquerait pas la modalité à posteriori sur une scène actantielle déjà stable, mais participerait à sa mise en perspective et à sa stabilisation, à travers une économie actantielle, une dominante aspectuelle, etc.

3 Une autre perspective encore refuserait de commencer l'enquête à partir de la fonction de la modalité, pour focaliser l'attention sur les différences sémantiques entre les modalités, sur leur pluralité et sur leur polysémie. En ce sens, l'emploi absolu d'un verbe modal nous interroge pour son rejet d'un rôle servile de la modalité - elle ne dépend plus de la valeur discursive d'un autre verbe —, afin d'affirmer une densité sémantique presque inextricable qui semble se rabattre sur tous les autres emplois : « je veux », « je peux », je dois », etc., devient une condition existentielle sans interprétant immédiat, sans explication, comme « je perçois ». Des modalités de l'*être*, dirait-on, mais en réalité, on sait bien que cet « être » est immédiatement évalué pour son potentiel et la modalité est justement là pour ne pas valider une dissociation entre l'*être* et le *faire*.

4 Une autre perspective est celle qui n'accepte pas de suivre la linéarité du signifiant verbal pour assurer une discrétisation des modalités, même si elles se manifestent dans un seul et même segment discursif. C'est une perspective bien attestée dans la tradition sémiotique : chez Claude Zilberberg, il n'y a que des espaces sémiotiques *inter-modaux*[2] ; chez Jean-Claude Coquet, l'acteur ne peut être conçu que comme le réceptacle et le moteur de plusieurs modalités[3]. La trame modale n'est pas faite seulement d'agencements complexifiants, mais aussi de lacérations et de rapiéçages, à savoirs de co-présences peu probables (syntaxes modales inconséquentes) et de paradoxes internes (profils modaux contradictoires). Tension et hétérogénéité seraient alors des métamodalisations qui obligeraient le sujet de la pratique sémiotique en cours à organiser des fronts modaux internes (autonomes) et externes (hétéronomes), stabilisants (certitudes) ou dynamisants (possibilités), fronts à gérer de manière dialectique[4].

5 Pour ce qui concerne la « nature » des modalités, il y a plusieurs positions attestées dans les sciences du langage qui ont décidé épistémologiquement de :

i. les assumer comme des opérateurs linguistiques qui n'ont pas besoin d'interprétant extérieur au langage lui-même, au point que leur polyvalence ou leur polysémie éventuelle ne sont que le reflet d'usages attestés ;

ii. les qualifier comme des opérateurs logiques qui suivent l'armature propositionnelle des discours ;

iii. les rattacher à une profondeur thymique qui se précise grâce à elles, en structurant ainsi des effets de sens pathémiques en discours.

6 Par rapport à ces différentes interprétations théoriques, il y a deux stratégies principales : choisir la prééminence heuristique d'une option épistémologique au détriment des autres, ou assumer les modalités globalement comme une interface, à la fois praxéologique – entre l'intralinguistique et la scène d'accueil de la pratique énonciative — et sémantique —, entre les différentes dimensions de la signification (cognitive, affective, pragmatique et sensible). Selon cette dernière stratégie, ici privilégiée, la modalité ne qualifie pas des valeurs, mais des *valences*, à savoir des *valeurs de la valeur*, ce qui ouvre un arrière-plan fondateur — autonome (ex. le caractère) ou

hétéronome (ex. le rôle institutionnel) — et un horizon de réalisation — téléologique (ex. l'aspiration) ou destinal[5] (ex. la vanité). Voici des intervalles de sens qui demandent à être interprétés ultérieurement dans les enjeux modaux. C'est pourquoi les modalités expriment toujours une condition *critique* de la prédication. Pour les sciences du langage, cette réflexion pourrait s'avérer extrêmement utile car l'interprétant des modalités n'est pas une attitude propositionnelle externe, mais une intentionnalité énonciative problématique qui cherche à s'insérer dans une trame d'autres intentionnalités attestées ou imaginaires. En effet, cette trame intentionnelle nous consigne les valences comme déjà « sémiotisées » et donc dotées d'un aspect comparatif visant leurs conditions interprétatives. Il s'agit alors de se demander si elles sont proportionnées ou démesurées du point de vue pragmatique, cognitif ou passionnel ou, lorsqu'elles sont composites, si elles affichent une syntaxe interne cohérente.

7 C'est à travers cette idée d'insertion d'une trame modale qui traverse une sémiosphère entière que la notion de *modalisation* peut révéler tout son potentiel heuristique. La portée d'une modalité ne peut qu'avoir des répercussions sur les équilibres modaux des autres instances de la même scène actantielle ou sur les scènes agencées spatialement ou temporellement[6]. La première démonstration de cette règle générale concerne la scène énonciative elle-même : une modalité attribuée à l'énonciateur ne peut pas ne pas avoir un impact *et* sur l'énonciataire prévu *et* sur l'interlocuteur qui acceptera un contrat de lecture ou qui ratifiera une proposition d'interaction. En tout cas, la redistribution continue des modalités peut être ressentie comme un paradigme de profils actantiels coprésents dans le même espace discursif.

8 On pourrait parler d'une sorte d'*enveloppe modale* qui motive des stratégies modales intra-discursives. Cette enveloppe peut relever des *praxis*, des normes internes à un espace institutionnel donné, des supports et des médias utilisés, des facteurs environnementaux ou encore d'un corps réfractaire à la programmation linguistique et sémiotique. La modalisation est finalement une modélisation influente qui « habite » l'espace social sous forme de réseau (intégration d'intérêts) et de tension dissociative (émancipation culturelle). Ainsi, potentiellement, une contiguïté peut déjà signifier une connivence (par ex. entre un représentant institutionnel et son conjoint qui est entrepreneur), d'où une rhétorique de la prise de distance qui fonctionne comme une propédeutique aux accords et aux désaccords.

9 La modalisation constitue ainsi une archéologie critique des liens implicatifs (par ex. des engagements informels des interactants) car, dans son armature nue, elle suspend la superposition immédiate de lectures axiologiques institutionnalisées. Au fond, le caractère mystérieux des modalités pourrait être lié à leur caractère protosymbolique, leur modélisation influente étant presque une suggestion iconique, une implication primitive, mais capable d'imposer une interprétation des enjeux symboliques sur une échelle plus vaste et amplifiée par des préfigurations possibles (imaginaire modal). D'ailleurs, il faut rappeler qu'en sémiotique les modalités ont été liées à la description de la compétence des actants, mais on a reconnu aussi la présence d'une *existence modale* qui ne peut pas être inférée par présupposition à partir des performances produites. Il y a là un réservoir modal qui alimente : (i) des programmations alternatives de l'action (bien que restées hypothétiques) ; (ii) des scénarisations imaginaires (rêves, etc.), (iii) des hypothèses sur les états d'âme d'autrui (analogisations, empathie, etc.).

10 Les modalisations ouvrent la dimension rhétorique des discours en activant un régime d'influence réciproque, voire une polémologie potentielle, et introduisent ainsi de la contingence là où leurs opérations légitimes devraient suivre les dispositifs et les codes. Comme on a procédé à la typologisation des modalités, une opération similaire devrait être faite pour les modalisations. Par exemple, pour ce qui concerne les modalisations transitives, on pourrait distinguer :

i. Modalisations *activatrices* vs *inhibantes* (sur le plan conatif)

ii. Modalisations *unilatérales* vs *plurilatérales* (sur le plan agentif)

iii. Modalisations *exclusives* vs *participatives* (sur le plan distributif)

iv. Modalisations *délibérées* vs *involontaires* (sur le plan intentionnel).

11 Cette typologie montre en soi l'utilité de sortir de l'idée que la modalisation est seulement la qualification d'une posture énonciative ou d'une attitude intentionnelle. En effet, elle problématise le cadre intersubjectif de leur distribution selon les structures d'adresse et les régimes d'interaction, médiés par des genres discursifs et par des statuts textuels[7].

Départ

12 Ce numéro de *Signata* vise à recenser les avancées sémiotiques et linguistiques autour des notions de *modalité* et de *modalisation* : la première semble être au cœur de la détermination actantielle en imposant une structuration réciproque de l'*être* par le *faire* et du *faire* par l'*être*, ce qui donne au domaine sémiotique sa capacité spécifique de tenir ensemble l'existant et le possible, la détermination et la variation, la prise et l'émancipation. La modalité est la soustraction du *sémiotique* à l'ontologie, laquelle exigerait qu'il y ait un « être » au début de tout. La modalité, comme une sorte de *clinamen* actif sur les valences, catalyse un monde possible, soutient l'opération linguistique qui instaure la modélisation fictive d'un plan de référence où transplanter des enjeux, nos projets de sens : c'est la vitalisation d'une cartographie de signes, l'indice du « respect » sémiotique du fait qu'*au commencement était l'action* (Goethe), que l'écologie fondamentale des valeurs est l'implication du potentiel transformatif, activé ou subi.

13 Ainsi, nous avons besoin de la *modalisation* pour donner à ce paysage actantiel un régime d'influences réciproques, de perturbations constantes et enregistrées, sur le plan sémiotique, en termes de tension interactantielle et de multiplication de points de vue. La modalisation donne aux cadres actantiels une inflexion du flux d'informations sur l'état interne des acteurs en jeu, c'est-à-dire une dose d'indétermination, l'héritage et le transfert des charges modales s'ouvrant à une diffraction d'espaces d'acquisitions et de finalisations (mondes possibles).

14 Modalités et modalisations peuvent être les candidates idéales pour représenter le premier niveau de complexification des relations sémiotiques, auquel s'ajouterait la figurativité. En effet, cette dernière est, d'une part, l'incarnation locale d'une situation — elle se présente comme une détermination substantielle des rôles actantiels en acte ; d'autre part, elle fonctionne comme une incubatrice d'autres déterminations et interactions modales — elle affiche de manière condensée et latente une série de développements formels ultérieurs. À travers la figurativité, la scène actantielle modalisée devient la convergence instable d'une série de scénarisations en

compétition, chaque acteur humain ou non humain pouvant jouer sur ses traits constitutifs pour détourner une transformation narrative qu'on voudrait linéaire et cohérente. La figurativité nous amène à considérer qu'*au commencement était l'événement*. Pourtant, cette figurativité sémiotique n'est que la réapparition d'un arrière-plan sensible à partir duquel la cartographie des signes a été discernée en constituant son plan de l'expression distinctif. Ce qui était au départ une manœuvre « logique » d'inter-définition de l'*être* et du *faire*, afin d'instaurer un paysage linguistiquement opérable, subit inévitablement une *rentrée*[8] de son écologie sensible et les modalités trouvent alors de nouveau des appréciations selon les « sens », la polysensorialité. Ainsi, la *multimodalité* des discours — notion apparemment fondée sur une homonymie théoriquement trompeuse — peut réapparaître comme la modalisation même des conditions énonciatives, là où l'existence et la performance linguistiques trouvent leur détermination réciproque. La figurativité réaffirme les conditions d'exercice des signes, lesquels ne peuvent pas prétendre s'inscrire dans un terrain purement logique d'opérations formelles. Les modalités logiques semblent devoir payer tôt ou tard des dettes sémantiques à leur condition d'énonciation, ce qui est au fond une leçon fondamentale de la phénoménologie husserlienne.

15 Mais il y a une autre conséquence que l'on peut tirer : les modalités ne peuvent pas ne pas se transformer tôt ou tard en modalisation. Un texte procédural doit à un moment ou un autre guider le lecteur (et, au fond, chaque texte a de manière plus ou moins évidente cette ambition) ; une mise en scène théâtrale un jour ou l'autre capturera la conscience d'un roi. Entre modalité et modalisation, il y a l'oscillation constitutive entre sémantique et pragmatique, d'une illocution qui ne peut pas être significative sans « prise réelle » et d'une perlocution qui ne peut se reconnaitre « signifiante » sans une structuration à laquelle elle reste couplée pour fuir la dérive chaotique de ses effets secondaires.

16 D'une part, la modalisation doit s'étudier également au niveau textuel, en tant qu'elle a en charge une dynamique (dans une perspective dynamiciste) ; d'autre part, une modalité qui se manifeste à la surface textuelle doit être interprétée à partir d'un genre qui en indique la pertinence pour une mise en situation sous régime expérientiel ou fictionnel.

17 Sans qu'elles soient exclues, les pistes d'une reconstruction historico-culturelle de la notion de modalité ou de la comparaison typologique entre langues ne peuvent pas satisfaire la sémiotique ; le phénomène modal se manifeste dans des configurations sémiotiques non verbales et interroge les relations entre le sens et les sens, la condition énonciative et les prétentions assertives de l'énoncé, les traductions constantes entre l'expérientiel et le linguistique, entre les configurations sémiotiques et les domaines institutionnels. L'épistémologie même est une rentrée du modal dans les conditions d'observation, de modélisation, de compréhension.

18 Le problème du *mode* concerne les conditions et les intentions d'assertabilité ; la modalité intériorise ces conditions à l'intérieur de l'énoncé avec l'idée d'en contrôler la détermination (d'où la lexicalisation à travers des verbes modaux) ; la modalisation offre une compétition rhétorique explicite à la distribution inévitable des charges modales entre les actants de l'énoncé. Telles sont les premières solutions pour encadrer rapidement la question modale grâce à des marques linguistiques immédiatement détectables, avec le facteur aggravant que cette lexicalisation est utilisée aussi sur le plan métalinguistique. Grandeurs repérables et déjà lexicalisées, les modes et les

modalités risquent d'être assumés comme des briques syntaxiques et sémantiques de base, ce qui empêche de questionner la configuration dans laquelle leur potentiel sémiotique émerge et se précise. L'extension du *modal* à la totalité des langages n'arrive pas à effacer le « verbocentrisme » ; et si on essaie de le dépasser, l'analyse de ce qui est à la base du contenu sémantique de la modalité reste évasif et les formes expressives de ses manifestations non lexicales, une suggestion analogique.

19 Ainsi, une série de questions semblent s'imposer à l'attention des chercheurs, où le « sémiotique » interroge aussi les certitudes du « linguistique ». Pour organiser ces questions, comme nous en avons fait le vœu dans la présentation de ce volume, nous avons essayé de distinguer des axes de travail et de les soumettre aux approches diversifiées mobilisées par les contributeurs. Le moment est venu d'expliciter de manière plus précise ces axes pour passer ensuite à une première recension des types de développement que les questions formulées ont reçus par les différentes contributions du numéro.

20 (i) Le premier axe correspond à une approche qui traite l'énonciation comme activité configuratrice (scénarisation) : la modalité est alors saisie comme qualification de l'*implication* d'un actant dans la transformation des valeurs prise en charge par le cadre énonciatif. Des passages qualificatifs peuvent être distingués : du *clinamen* (contingence modalisatrice) à la modalisation intentionnelle (imaginaire modal), à la modalisation effectuelle (par intervention, avec des médiations ; par simple opposition physique irréfléchie de notre corps), pour terminer par la modalisation figurale (dans un monde fictif).

21 (ii) Le deuxième axe favorise une approche qui observe la modalité comme émergente dans la scène même de l'énonciation ; dans cette perspective, la description des modalités doit se passer du recours aux verbes modaux et d'autres formes codées de manifestation, afin d'appréhender des modalités en tant qu'instances qui participent à l'activité configuratrice et qui arrivent à coaguler des scènes dotées d'une consistance sémantique et dotées d'une tension transformatrice. Cette approche doit nécessairement se positionner là où les modalités sensorielles (différences entre les sens) et les modalités linguistiques s'articulent.

22 (iii) Le troisième axe appelle une approche qui veut aborder les compétitions entre plusieurs modalisations et leur distribution entre des instances d'énonciation dotées chacune d'une mise en perspective et d'une appréciation spécifique des modalités imputées et auto-attribuées. En ce sens, on pourra reconnaitre des fronts (et même des *patterns*) modaux où les implications projetées et assumées sont appréciées selon leur caractère « autonome » (subjectivation), « hétéronome » (contrastivation[9]), « diastémique » (mode). À la dialectique entre le *faire-être* et l'*être pour faire* qui fonde le sujet modal et aux tensions interactantielles qui fondent les modalisations il faut ajouter les intervalles d'appréciations (versant diastémique) qui sont à la base des écarts épistémiques et de leurs ancrages dans différents mondes possibles (dans ce cas, selon la tradition de Bally, le sujet modal doit être dissocié de l'instance de l'énonciation).

23 (iv) Selon un quatrième axe, l'approche peut se concentrer sur le vécu modal dans des scénarios pragmatiques enchaînés. La particularité de cette approche relève d'une appréciation intransitive du *modal*, qui ne participe plus à la détermination des scénarisations, donc à une coagulation, du sens, au profit d'une fluidification des tensions (attraits, répulsions, interférences, etc.). Nous pouvons reconnaître alors une

prosodie existentielle (modulation), un rythme événementiel (scansion modale) et des phrasés dans les initiatives instauratrices (partition modale).

24 (v) Une cinquième approche peut tirer toutes les conséquences d'un rapprochement des modalités (d'altération et d'imperfection) avec le mode du synaptique (relationalité) dont témoignent, selon Souriau ([1943] 2009), des prépositions, des conjonctions et des adverbes[10]. Il s'agit de montrer en quoi les modalités/modalisations, plutôt que d'être subordonnées au faire ou à l'être, *font tenir* (font faire et font être) l'homme, le monde et/ou le procès[11].

1. Réponses et positionnements critiques par rapport aux axes thématiques du numéro

25 Si un argumentaire fonctionne un peu comme un mandat à investiguer collectivement un périmètre de questions théoriques et/ou d'objets[12], la présentation orientée de la thématique « Modes, modalités et modalisations » a reçu des réponses à la hauteur de la mission, avec une bonne correspondance entre les problèmes initialement retenus et les aspects développés par les auteurs, et ce sans renoncer à élargir ou à préciser ultérieurement les enjeux avec des apports originaux et enrichissants.

26 Avant tout, il faut souligner la dimension interdisciplinaire de l'enquête sur les modalités, défi qui a été relevé par plusieurs auteurs, avec des "importations" conceptuelles, des comparaisons locales ou même à travers un dialogue serré. C'est le cas de Sémir BADIR[13], qui a montré la possibilité de rapprocher des paradigmes assez éloignés — la conception des états mentaux en philosophie et les théories modales en linguistique et en sémiotique —, sans confondre les ambitions et les objectifs différents. Mais justement les références à la philosophie priment largement les renvois à d'autres disciplines, comme l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie, et un dialogue plus technique au sein des sciences du langage est normalement privilégié. Cette remarque peut être nuancée à partir de la bibliographie mobilisée, car plusieurs auteurs qui n'appartiennent pas aux domaines de la philosophie et de la linguistique sont convoqués, mais la réflexion sur les modalités semble inviter à travailler moins sur les regards disciplinaires que sur leur appareil conceptuel, en profitant des porosités ou des généalogies communes (traditions) entre les différents métalangages.

27 Bien que largement thématisées en sciences humaines et sociales, les modalités restent un objet théorique puissant mais plutôt fuyant, qui mérite toujours un supplément de réflexions ; bref, le débat est encore très vif, comme les articles ici réunis en témoignent parfaitement, en particulier lorsqu'on passe par des précisions distinctives (modalité *vs* modalisation), ou par des réarticulations problématiques (modalités sémiotiques et modalités sensorielles) ou encore par des régimes de signification distincts (le caractère discret des modalités et le *continuum* des modulations). Si la continuité est thématisée par plusieurs auteurs, le recours à la notion de *modulation* est plus limité (BASSO FOSSALI, COLAS-BLAISE), ce qui mérite une réflexion supplémentaire (voir le paragraphe suivant). En effet, la modulation peut recevoir d'autres formes de problématisation, mais sollicite en tout cas, par contraste, la question de la syntaxe (inter)modale, fondée sur un caractère discret des modalités[14], ou bien des reformulations théoriques plus profondes comme les « tonalités modales » dans l'article de Jacques Fontanille (à travers une hiérarchisation, une modalisation

dominante traverse en continuité des constitutions modales locales). De manière générale, il nous semble que les différentes focalisations thématiques du numéro relèvent moins d'une incompatibilité d'approches que d'une complémentarité bienvenue. Ainsi, la question typologique est abordée de manière pointue par Sémir BADIR, mais elle ne peut qu'avoir un rôle de réorganisation par rapport à des réflexions éparses dans les autres contributions et recevoir en même temps des éléments critiques.

28 Les axes présentés dans l'argumentaire publié sur le site (voir aussi l'introduction de cet article) ont fonctionné davantage comme des points de convergence. Le premier axe, qui observe les modalités à l'intérieur des stratégies argumentatives et plus généralement rhétoriques, est au cœur de plusieurs contributions (BADIR, FONTANILLE, RABATEL). Sans oublier la dimension pragmatique, Alain RABATEL montre que la complexité modale des textes est liée, d'une part, à la multiplication des énonciateurs (intra-discursifs) et des prises en charge et, d'autre part, à la profondeur sémantique constituée par des *scénarios* modaux d'arrière-plan et par des modalisations locales émergentes (voir à ce propos les tangences possibles avec le modèle par *tonalités* modales proposé par Fontanille). Ainsi, à partir d'un plan macrosémantique, on peut montrer que chaque énoncé est infléchi par une *zone* modale d'accueil et convoqué dans un *scénario* de tensions implicites ou explicites relevant d'une pluralité de points de vue qui traitent des objets discursifs qui ne sont jamais "neutres" (RABATEL[15]). Pierre HALTÉ, qui ajoute la validation réciproque des composantes scripturales et visuelles des textes syncrétiques, montre que la résolution de ces tensions doit avoir recours à des calculs inférentiels concernant l'intentionnalité du producteur du texte.

29 Les relations entre les modalisations énonciatives et les modalisations énoncives reçoivent une description soignée dans la contribution de Ralitza BONÉVA, à travers une application au discours cinématographique, application qui montre déjà l'intérêt mais aussi les difficultés à étendre une théorie du modal au-delà de la sphère strictement verbale (voir aussi HALTÉ).

30 Nous ne pouvons pas ne pas remarquer que la notion de *modalisation* reçoit des élaborations conceptuelles diverses à l'intérieur des différentes approches à l'énonciation : elle peut être interprétée rhétoriquement comme tentative d'influencer la compétence modale de l'énonciataire ou être conçue comme des inflexions des enjeux sémantiques opérées par l'énonciateur afin de thématiser sa disposition intentionnelle[16]. On pourrait souligner que, dans les deux cas, la modalisation reste une opération de « filtrage » des contenus prédiqués qui peut s'installer entre énonciateur et énonciataire (interprétation transitive) ou entre les valeurs sémantiques mobilisées et un foyer d'assomption (interprétation réflexive : voir par ex. la contribution de Jacques FONTANILLE). D'une part, on peut se demander si les filtrages n'arrivent pas à s'entrecroiser pendant les pratiques énonciatives et si cela ne complexifie immédiatement la position des sujets énonciatifs, pris à la fois par une intentionnalité communiquée et par une intentionnalisation vécue sous forme de jugement ou d'émotion. D'autre part, on peut faire l'hypothèse que la modalisation réflexive trouve une forme de traitement énonciatif, entre autres, sous la forme du *mode* verbal. C'est ce que peut suggérer, par exemple, cette description très suggestive du mode subjonctif en français : « on l'emploie donc chaque fois que l'interprétation l'emporte sur la prise en compte de l'actualisation du procès, lorsque s'interpose entre le procès et sa

verbalisation l'écran d'un acte psychique (sentiment, volonté, jugement) » (Riegel *et al.* 1994, p. 563).

31 Au vu du terme correspondant utilisé normalement dans la grammaire anglaise, *mood*, on pourrait effectivement opérer une extension et nommer toutes les attitudes propositionnelles ou filtres prédicatifs/assomptifs *modes*, afin de les distinguer des modalisations transitives. Si la modalité participe de la constitution de la position actantielle, le *mode* infléchirait potentiellement cette même constitution (ex. « Il semblerait que je puisse le dire ») à travers une (dé)problématisation de la stabilité de l'univers figuratif qui devrait assurer un ancrage au contenu modalisé. La « validation » de ce contenu (Gosselin 2010) subit alors, à son tour, une modalisation, ce qui semble empêcher d'identifier immédiatement une corrélation entre une modalité énoncée et les modes d'existence des valeurs internes au procès thématisé en discours (voir à ce propos la position critique de Sémir BADIR par rapport à la proposition de Fontanille 1998). Cela dit, la relation entre modes et modalités pourrait être abordée comme un cas de syntaxe modale (*transmodale* par rapport à la *syntaxe intermodale* qui combine des modalités), ce qui ne manque pas d'avoir alors des impacts sur le mode d'existence que l'on assure au procès thématisé. Toutefois, il est évident aussi que la combinaison inévitable des modalités avec des modalisations réflexives et transitives transforme nécessairement les statuts des pivots modaux, qui ne sont plus de simples opérateurs mais des interprétants des conditions actantielles (énonciatives et énoncives) mêmes.

32 Une dimension modale qui participe aux tissages des relations, en qualifiant les types d'implication dans les valeurs constituant le monde possible[17], et une autre qui fonctionne comme « écran » par rapport aux paysages de relation constitués semblent reproduire, dans leur combinaison, la décoïncidence entre énonciateur et observateur, voix et point de vue (dimension intradiscursive), ce qui ne manque pas de rappeler aussi la non superposition et donc l'absence d'une correspondance nécessaire, voire l'autonomie possible, entre modalités assertées et états mentaux (dimension pragmatique : voir BADIR).

33 À ce propos, Luisa RUIZ MORENO nous offre la possibilité d'évaluer les enjeux modaux dans l'articulation entre stratégie énonciative et réception, en soulignant l'écart existant entre un « regard catégorisant » qui traite la portée modale du discours comme stabilisation d'un cadre de valeurs enfin calculables et un « regard tensif » qui ne cesse d'appréhender l'intervention modale énoncée comme une incursion intersubjective qui met en résonance des fronts actantiels (dans le cas analysé par RUIZ MORENO, l'État, les producteurs et les consommateurs) sans permettre à la scène qui les inclut de rejoindre une « consistance » sémantique à même de favoriser des assomptions épistémiques avérées et des enjeux narratifs incontestables. Afin de généraliser ces remarques, on pourrait estimer que la mobilisation du modal en discours (i) peut s'attacher totalement aux profils actantiels en délimitant de nouvelles formes d'implication, lisibles et toniques — on parlera alors de *coagulation* modale ; (ii) elle peut être saturée par des inférences hautement prévisibles et vidée ainsi de toute dynamisation des cadres relationnels – *absorption* modale qui donne lieu à des scénarios atones et enfin stériles ; (iii) la mobilisation du modal peut favoriser une compénétration des programmations actantielles qui arrivent ainsi non seulement à coexister mais à trouver des formes de corroboration réciproque — *fluidification* modale (voir BASSO FOSSALI) ; (iv) mais le modal mobilisé en discours peut ne pas prendre racine dans le sol actantiel ni profiler des canalisations de forces — le contraire de

l'absorption est alors une sorte de "transpiration" modale qui affecte les actants du plan de l'énoncé aussi bien que ceux du plan de l'énonciation, à tel point qu'une indétermination implicative s'installe et s'autoalimente. Étant donné que l'on sait bien que les lisières entre les effets cathartiques et les pièges textuels (du côté de Pygmalion ou de celui de Dorian Gray, peu importe) ne sont pas si certaines, on peut estimer que les cas de « transpiration » modale ne sont pas rares et méritent bien une étude spécifique.

34 Pour le reste, la gestion du modal en deçà de cette indétermination de frontières semble poursuivre des couplages entre des fronts modaux et c'est dans le jeu de confrontation entre ces fronts ou grâce à la transposition vers d'autres couplages que l'on arrive à stabiliser des configurations modales lisibles. L'*hétérogénéité* modale exige des conversions et, pour ce qui concerne les pratiques discursives, une articulation délicate s'installe entre la modalisation des conditions énonciatives et la portée modale négociée en discours, susceptible de profiter de conversions immédiatement disponibles, mais à même aussi de ré-encadrer la pertinence de l'acte de langage ou d'essayer une autonomie relative (fiction).

35 D'ailleurs, l'appropriation de la langue que toute pratique énonciative nécessite passe par la tentative de médier entre une mise en forme individuelle et un "formatage" culturel, rencontre inévitable de modalisations diverses. En ce sens, même l'énoncé le plus neutre, comme un constatif apparemment doté d'une portée seulement descriptive, est déjà le fruit d'un équilibre, à savoir d'une convergence tensive entre connaissance validée (encyclopédie) et jugement (individuel). C'est ce qu'affirme Santiago GUILLÉN dans son article, en essayant de penser cette convergence comme liée à une force modale mythique, comme dans une sorte de réinterprétation de la conciliation des termes opposés : conciliation des forces modales opposées (autochtones/étrangères, immanentes/transcendantes, individuelles/collectives) catalysée par le langage. Ainsi, si l'on peut bien pratiquer la démythisation comme interprétation critique des sémantismes apportés par les récits qui cachent leur origine, on ne peut pas en revanche procéder à une démodalisation radicale des discours, car la tension mythique initiale reste inévitablement activée, en se déclinant à travers des équilibres toujours inachevés et des modalités "sous conditions" (voir les « rétromodalités » indiquées toujours par GUILLÉN).

36 Si le *logos* tente de construire des conciliations modales stables, le *pathos* cherche à assurer une signification même face à des tumultes modaux (Fontanille 1999) ; mais l'instance de l'énonciation ne peut qu'afficher une conduite discursive qui passe à travers des moments de maîtrise et d'autres d'effervescence modale, en essayant ainsi de composer l'image (*éthos*) d'un sujet doté d'un *vécu modal*, noyau pulsant de sa forme de vie. En suivant la contribution de Marion COLAS-BLAISE, les tensions modales déploient une « énergétique » qui attend des mises en forme, des « styles d'existence » à la recherche d'une « identité modale » à même de se révéler autrement (la décoïncidence propre à une forme de vie dans sa dialectique intime entre *idem* et *ipse*, Ricœur 1990).

37 Cette identité modale singulière, soumise constamment à un test de "composition" — et donc de "tenue" malgré l'altération, l'inflexion du devenir —, s'exprime symboliquement à travers le visage, comme l'article d'Anne BEYAERT-GESLIN le démontre. Le visage est justement traversé par un processus d'*iconisation* (une iconicité qui exprimerait une prototiercéité — *image* — à même de régimenter les apparences

locales — *pictures*). Cela dit, ce processus doit être interprété comme *résistance et* à la corrosion des caractères fondant la reconnaissance distinctive *et* à la dispersion compositionnelle sollicitée par les déformations des "incontinences" expressives, sous le joug des contingences pathétiques et somaesthésiques (*dévisagéification*). Encore une fois, nous trouvons la rencontre des fronts modaux : la dignité désirante de la surexposition d'un visage et la collusion des observations de deuxième ordre qui intime le respect d'une *individualisation* socialement négociable et stable, même au risque d'avoir recours à une simple façade. Soumis apparemment à un monitorage obsessif de son aspect changeant, le visage se révèle être un objet largement accompagné par des tensions modales jusqu'à sa garde imaginaire. Sa possession idéalisée, caractérisée par une potentialisation de sa méréologie intégratrice selon Beyaert, est toutefois si volatile que tôt ou tard on a besoin de traduire le visage en image fétiche. Les régimes contradictoires de la *visagéité*, entre surexposition et inaccessibilité (BEYAERT-GESLIN), nous ramènent à l'axe thématique (le quatrième dans notre recension initiale, soumise aux auteurs) du vécu modal, avec des précisions sur le "phrasé" existentiel. Ce dernier semble modaliser les acteurs selon des moments de conscience auto-représentationnelle, concrétisés par des poses, et des intervalles de surexposition non monitorée qui laissent à la spontanéité de l'apparaître contingente la possibilité de résoudre les tensions modales contraignantes en modulations expérientielles, en expérimentations interactionnelles, du fait de réussir à être les uns pour les autres.

38 La contribution d'Anne BEYAERT-GESLIN articule aussi le deuxième axe de l'argumentaire publié (voir aussi l'introduction) avec le cinquième, à savoir elle rejoint, à travers la surexposition du visage, *et* la question des modalités qui conditionnent l'activité énonciative même et donc l'implication de cette dernière dans un environnement sensoriel (vision complémentaire à celle intradiscursive et traitée ici, entre autres, par THIBURCE et BASSO FOSSALI), *et* la relation entre modalités et modes d'existence selon l'approche suggérée par les travaux de Souriau (perspective développée en particulier par Marion COLAS-BLAISE). Les compénétrations modales entre perception, énonciation et interprétation sont à la base de la contribution de THIBURCE ; à travers l'exemple d'une exposition muséale qui met en scène ce « trou noir » de la cosmologie sociale qu'est la prison, THIBURCE observe *in vivo* le multilatéralisme des modalisations, les acteurs impliqués étant à la fois passifs (instances visées par les modalisations) et actifs (instances de modalisation).

39 Au fond, les axes proposés aux auteurs étaient des reflets des *plans de pertinence* (Fontanille 2008) qu'une enquête des relations entre modes, modalités et modalisations doit nécessairement traverser : d'un examen intradiscursif (i) on passe à l'analyse des pratiques énonciatives situées (ii), pour prendre en compte alors les tensions stratégiques entre modalisations activées et modalisations reçues (iii) et terminer alors sur une évaluation de l'écologie modale d'une forme de vie (iv), laquelle découvre que la consistance même de son monde est le fruit d'équilibres modaux entre instaurations et valorisations de l'existant. Maintenant, le volume mérite une lecture transversale qui n'est plus strictement liée aux axes initiaux, mais à une série de questions cruciales sur lesquelles les auteurs se sont mesurés et qui relancent la réflexion sur les modalités initialement encadrée.

2. Les modalités, les modalisations et les modes d'existence : réflexions croisées pour un modèle « intégratif »

40 La notion de modalité, associée à celles de modalisation et de mode d'existence, est assurément une de celles qui ont le plus contribué à développer la pensée sur le sens. Du moins en sémiotique et en linguistique. Tant il est vrai que ces notions sont au cœur de la construction d'une scène modale qui s'organise autour d'instances modales et d'un ou plusieurs procès modalisés. D'une scène qui permet de régler la distance entre des instances pourvues d'une identité modale et un objet de sens, plus ou moins accessible, plus ou moins possible *vs* impossible, plus ou moins certain *vs* incertain, désirable *vs* indésirable, nécessaire *vs* contingent, permis *vs* interdit… On continuera, d'un point de vue plus strictement sémiotique, en mettant les modes d'expérience (*devoir*, *vouloir*, *croire*, *savoir*, *pouvoir*, etc.) en relation avec des modes d'existence (virtualisé, actualisé, potentialisé, réalisé) (Fontanille 1995).

41 Dire cela, ne serait-ce, au fond, que reprendre des distinctions classiques, sur lesquelles, de surcroît, sémioticiens et linguistes pourraient se rejoindre ? Les contours de la notion de modalité semblent stabilisés. Elle ne s'en prête pas moins à des réexamens, à des remises en question, à des approfondissements et enrichissements qui en font sans doute une des notions-clés à même de témoigner de la vitalité des recherches — surtout, ici, en sémiotique et linguistique — au fil des décennies. Et tel est un des objectifs principaux que nous cherchons à atteindre dans le cadre de ce numéro de *Signata* : examiner plusieurs parcours théoriques, pour non seulement dresser un bilan d'étape, mais encore tracer des pistes à explorer.

42 Le débat sur les modalités aurait donc un soubassement partagé, dans ses grandes lignes, par des chercheurs d'obédiences théoriques différentes ; des sémioticiens et des linguistes, en l'occurrence, avec une échappée vers la philosophie (BADIR). Et la modalité autoriserait sinon le dialogue, du moins des échanges féconds. Sans doute, à condition que ne soient pas méconnues les inflexions décisives apportées par les uns et par les autres. Les convergences entre propositions théoriques s'accompagnent, nécessairement, de divergences. Ou, du moins, elles sont concurrentes.

43 Dégageons quelques lignes conductrices.

44 Ainsi, fondamentalement, deux approches théoriques entrent en concurrence l'une avec l'autre : celle, privilégiée par Laurent Gosselin et rappelée par certains des auteurs de ce volume (BADIR, HALTÉ, RABATEL), qui pose au départ la bipartition ballyenne entre le *modus* et le *dictum*[18] ; celle, enfin, qui vise à rendre compte moins de la réaction d'un sujet à l'objet que de la relation qui se noue entre eux (RABATEL). D'ailleurs, comme le souligne Ralitza BONÉVA, le *dictum* ne se résume pas à une pure objectivité et Santiago GUILLÉN se prononce contre une dissociation stricte du *dictum* et du *modus*.

45 D'une part, les modalités constituent des jugements portant sur un « contenu représenté » (*dictum*). D'autre part, dans une approche que l'on peut appeler dynamiciste, les modalités sont impliquées dans la construction sémiosique d'un objet de sens, pas à pas et de proche en proche, depuis ses fondements jusqu'à la réalisation. Elles gèrent l'entrejeu des déterminations et des potentialités, la succession de moments de stabilisation et de déstabilisation, bref, la quête du sens, avec ses retours en arrière et ses bifurcations possibles. Que la théorie de l'énonciation convoquée soit

restreinte ou étendue, que l'énonciation se distingue par exemple de la production (artistique) et de l'implémentation (BASSO FOSSALI) ou qu'elle recouvre l'ensemble de l'acte sémiosique, y compris la perception, le devenir du sens culmine dans la projection débrayante d'un objet de sens énoncé qui prend une forme apparemment définitive au contact d'un support et d'un matériau. En tenant compte du fait que le matériau oppose une résistance et exerce une contrainte (BONÉVA). Dans ce cas, l'énonciation est nécessairement de l'ordre de l'interaction, de la négociation.

46 Plus largement, la modalité peut indiquer la *clef* ou la *tonalité* dans lesquelles une partition (au sens musical du terme) peut être interprétée. Telle remarque de Bruno Latour (2015, p. 27) revêt alors une acuité particulière : critiquant le fait que dans « il veut danser », « il aimerait bien pouvoir danser », « il aimerait tellement bien savoir danser »..., le « danser » est conçu, dans la perspective du *modus* et du *dictum*, comme inchangé, il appelle à ce que l'acte, mieux, le « ce qui » passe à l'acte, soit pris en considération. Tel est l'angle sous lequel on peut traiter la modalité-prédicat portant sur un autre prédicat, c'est-à-dire exprimant les conditions d'un procès non réalisé, mais pourvu d'un autre mode d'existence (Fontanille 2003 [1998]).

47 Ensuite — et il s'agit d'une deuxième ligne conductrice —, les différentes approches linguistiques et sémiotiques ici retenues semblent s'accorder sur l'existence d'instances qui se positionnent, s'engagent, voire prennent des contenus en charge. Plusieurs points méritent une attention particulière.

48 À la suite de Laurent Gosselin, certains auteurs (BADIR, HALTÉ, RABATEL) s'interrogent sur les instances de validation et, plus largement, sur les degrés et sur les formes d'un engagement. Ce qui est alors remarquable, c'est la mise en concurrence d'une perspective autocentrée (celle d'une instance qui dit « je ») et d'une perspective que nous disons allocentrée. En effet, ici et là, les auteurs entrevoient la possibilité d'un décentrement. Si, comme le note Sémir BADIR, Gosselin prévoit comme instances en charge de la modalité la réalité objective, la subjectivité et l'institution, la sémiotique procède à une tripartition semblable. En effet, dirons-nous, la « réalité » sous ses différentes formes — notamment, l'espace, la nature, la divinité, la « Raison, la Science, la Société, etc. » — comme tiers transcendant (une non-personne, selon Benveniste ; Coquet 2007, p. 84) peut être considérée comme une instance modalisant le faire et l'être d'une instance hétéronome cherchant à s'affirmer comme « je », ou encore l'interaction d'un sujet et d'un objet. Suffit-il, dès lors, d'opposer l'objectivité à la subjectivité ? Selon nous, la subjectivité du sujet, que nous disons "subjective", n'émerge qu'au terme d'un processus : à partir de l'enveloppement d'une instance sensible se positionnant par rapport au *il y a*, jusqu'à l'appréhension d'un quelque chose par une instance percevante et, enfin, à la production et à l'implémentation dans un langage, c'est-à-dire dans une structure syntaxique, d'un objet de sens stabilisé, pris en charge par un sujet cognitif. Tel commentaire de Jean-Claude Coquet (2007, p. 43) permet de préciser notre pensée : « Le processus objectivant se double [...] d'un processus expérientiel (l'"expérientiel" inclut l'instance corporelle, le non-sujet) et subjectivant (le "subjectivant" ne prend en considération que l'instance judicative, le sujet) ».

49 Nous venons de mentionner la prise en charge de contenus par un sujet, c'est-à-dire l'engagement qui non seulement manifeste un accord, mais encore endosse une responsabilité. Sans doute a-t-on intérêt, pour rendre compte des différentes modalités (épistémiques, aléthiques, appréciatives, axiologiques...), à distinguer la prise en charge

de la prise en compte, qui la précède et l'annonce. Voire, à repenser les types de la prise en charge sur le modèle des modes d'existence réalisé, potentialisé, virtualisé et actualisé (Fontanille 2003 [1998]) : si la prise en charge est réalisante et renvoie au *faire* et à l'*être*, la déprise en charge est potentialisante, c'est-à-dire sensible aux conventions, aux contenus doxiques, etc. (*croire, adhérer*) ; la prise en compte peut être dite "virtualisante" (*vouloir et devoir*) et liée à des possibles ; la préprise en charge, enfin, est actualisante (*savoir, pouvoir*).

50 Dans ce cas, franchissons un pas et retenons une troisième ligne conductrice : reprenons, sur de nouveaux frais, le couple « absence *vs* présence ». Une analyse affinée distinguera des types de présence, c'est-à-dire des qualités et des degrés de présence, sur la base d'un « battement du potentiel et de l'actuel » qu'Anne BEYAERT-GESLIN situe à mi-chemin entre la présence et l'absence. Non seulement les modulations de la présence, discrète ou affichée, renvoient-elles aux modes d'existence distingués par les sémioticiens, mais c'est à partir du champ de présence que peut se comprendre la modalisation de l'espace (Fontanille 1989, p. 55), où l'exposition ou le *faire savoir* de l'informateur l'emporte ou non sur l'inaccessibilité (*faire ne pas savoir*), ou encore où se négocient les positions de l'obstruction (*ne pas faire savoir* ; qui peut prendre la forme du masquage du visage ; BEYAERT-GESLIN) et de l'accessibilité (*ne pas faire ne pas savoir*), (re)conquise. Enfin, comme le rappelle Anne BEYAERT-GESLIN, les modulations de la présence peuvent être rapportées à la gradation allant de la collusion à l'antagonisme, en passant par la discorde et la conciliation (Fontanille 1989, p. 56) ; bref, dirons-nous, la présence comprend un substrat possiblement polémique et elle peut se manifester par l'établissement de relations conflictuelles entre les actants.

51 Les jeux de présence opèrent ainsi des rapprochements et des éloignements, à la base de la distance qui règle le rapport entre les actants, ainsi qu'entre un observateur et un procès. On peut d'ores et déjà prévoir différents niveaux d'appréhension des modalités existentielles, à partir de la mise en présence par des instances sensibles, les bases étant tensives et aspectuelles, jusqu'à une narrativisation possible, quand les transitions sont converties en transformations. La présence est indissociable de la direction d'un *ajustement,* qui peut être un ajustement *au* monde. Sans doute cet ajustement est-il, comme pour les énoncés en relation avec le monde, bidirectionnel. Il incombe alors aux modalités d'indiquer comment le procès est envisagé, notamment quand la présence est « réique », c'est-à-dire — et Anne BEYAERT-GESLIN de citer Souriau (2009 [1943], p. 123) — « indifférente » au *ici* et au *là*, au sein d'un univers spatialisé et temporalisé.

52 Le cadre ayant été établi, est-il possible de concevoir un *modèle intégratif* qui confie à la modalité et à ses variantes un rôle déterminant dans la production et la gestion du sens ? Notre proposition est la suivante : la modalité ne se contente pas d'indiquer les conditions de la réalisation d'un procès, mais, plus largement, elle est une dimension consubstantielle de toute production sémiosique. Elle est responsable de la dynamicité que nous avons entrevue. En ce sens, on ne saurait concevoir de discours totalement dénué de modalisations, qui serait pour ainsi dire "amodal". Tout discours serait au moins traversé par des tensions entre des connaissances déjà validées, de type encyclopédique, et des jugements personnels (GUILLÉN). Nous aimerions défendre l'idée que la dynamique sémiosique est alimentée par des démodalisations et des remodalisations (rétroactives) du *faire* et de l'*être*, c'est-à-dire par une circularité donnant lieu à une réintensification et à une resensibilisation des procès réalisés. On y

verra la manière ultime de la relancer, incessamment. Aspectuellement, c'est l'inaccompli qui prévaut. Et avec lui, l'ouverture sur un *imaginaire*, sur l'échange — nous le verrons — de *simulacres modalisés* (FONTANILLE).

53 Dénouons donc cette complexité, pas à pas, en distinguant des paliers d'organisation du sens différents. Commençons par les modalités au sens plus restreint du terme.

54 Elles s'agencent au sein de suites prédicatives, d'une syntaxe modale, que l'on parle ou non de surmodalisation (BASSO FOSSALI). On assiste à des hiérarchisations, c'est-à-dire à la mise en avant de certaines modalités, d'autres étant reléguées à l'arrière-plan ; cela en fonction de leur caractère explicite ou implicite (RABATEL). D'où aussi la production de dominantes modales (FONTANILLE). Cependant, nécessité est de rendre compte également de la « profondeur modale » qui fait que *vouloir être/faire* peut être rapporté à la fois à l'introspection (être réflexif), à l'attachement (être locatif), au désir (être attributif), etc. (BASSO FOSSALI). Ce à quoi s'ajoute la (re)distribution des charges modales sur des instances différentes, le passage entre les modulations et les modalisations pouvant se prêter à des interprétations différentes, voire contradictoires, notamment sous la pression du milieu social.

55 La visée syntagmatique produit ainsi des enchaînements de modalités définitoires de la compétence modale d'une instance — d'une compétence qui peut être impliquée dans des processus d'acquisition et de perte, de transfert, etc., avant d'ouvrir sur la programmation narrative plus ou moins cohérente et vectorisée. Cela en s'accordant, plus ou moins, avec les déterminations sociales et sociétales. Quand la syntaxe modale est passionnelle, la disposition passionnelle est fonction de dispositifs modaux qui sont sensibilisés et chargés de valeurs. Fontanille nous apprend, ici, que les régimes de modalisation pourvoient le processus de modalisation de propriétés non seulement modales, mais encore aspectuelles et tensives, le tout donnant lieu à des *tonalités modales*. D'où un éclairage nouveau, à plusieurs titres.

56 D'abord, le processus de la modalisation aspectualisant implique une pensée des limites : du trop et du trop peu, par opposition au juste milieu (MORENO). Ensuite, la modélisation tensive peut rendre compte de logiques tensives ascendantes et descendantes, du gain d'intensité, quand les modalités d'atones deviennent toniques et reconfigurent les relations avec le destinataire (persuasives dans le premier cas, elles deviennent injonctives dans le deuxième). On voit ici que les paramètres aspectuel et tensif permettent d'argumenter l'idée de modalités non plus catégoriques, mais tensives (MORENO). D'après Ralitza BONÉVA, le processus de la modalisation « verse » dans la tensivité.

57 Quelles conclusions peut-on en tirer ? Les modalités ont non seulement une dimension aspectuelle, mais encore elles sont dotées d'un soubassement tensif. Les tensions convergentes ou divergentes caractérisent la dynamique portée par la phorie, entre attraction et répulsion. Nous proposons de considérer une attitude diathétique (Bordron, 2011) fondamentale, une qualité modale primitive, qui n'est pas encore une qualité *de* quelque chose, mais qui correspond aux relations qui s'esquissent entre des proto-vouloirs, des proto-devoirs, des proto-savoirs, etc. peut-être contraires. D'où l'idée de prévoir une étape de la genèse du sens qui marque la transition entre les mouvements phoriques, d'une part, les aspectualisations et les modalisations proprement dites, d'autre part : nous appelons cette étape celle des *proto-modalités* (COLAS-BLAISE)[19]. Une instance sort de l'inhérence à elle-même et prend forme, encore en deçà d'une véritable séparation des instances. Elle est portée par des forces

actantielles collectives, voire impersonnelles ou non personnelles (nous avons mentionné, *supra*, le rôle joué par le *il y a*).

58 Aussi les modalités sont-elles sous-tendues par des modulations (ouvrante, clôturante, ponctualisante et cursive), avec les effets de visée et de saisie correspondants et des différences de tempo, des accélérations et des décélérations du devenir, des retards et des précipitations (Fontanille & Zilberberg 1998). Selon Pierluigi BASSO FOSSALI, les modulations sont impliquées dans une scénarisation, avant même les déterminations actantielles, spatiales, temporelles et avant toute assomption d'un point de vue. Sans doute l'*agir* — que nous disons "impersonnel", "non personnel", "collectif"… — reste-t-il en deçà de l'acte proprement dit (THIBURCE). Les modulations peuvent se convertir les unes dans les autres (ainsi, Pierluigi BASSO FOSSALI commente le passage de la modulation boulestique à la modulation déontique ou potestative). Par ce biais, les modalités renouent avec l'expérience sensible. Distinguera-t-on les possibles de sens des potentialités ? Les modulations constituent, écrit Pierluigi BASSO FOSSALI, un « potentiel modal fluide », à la base de tout enjeu de signification. C'est par ce biais que l'on peut conférer à tout projet sémiosique un ancrage (proto)modal : nous avons suggéré que les modalités et leur préfiguration protomodale ainsi que prototypique ne constituent pas seulement des conditions de la construction du sens, mais que, en raison de leur caractère matriciel, elles la traversent de part en part et sont responsables d'une dynamique à jamais relancée. Les modulations, ajoute Pierluigi BASSO FOSSALI, peuvent être pensées au sein du « couplage » entre des dispositions et un environnement, ce qui nous renvoie à ce positionnement liminaire d'une instance qui, face au *il y a*, émerge à peine. La question est avant tout celle des mises en accord ou en désaccord sensibles : une question de « proportion » et de « disproportion » (BASSO FOSSALI). Nous dirons que des styles expérientiels émergent qui, associés à des styles praxiques favorisant la reprise anaphorique, esquissent des choix de valences prêts à accueillir des valeurs et entrent dans la composition de formes de vie. Comme le souligne Pierluigi BASSO FOSSALI, celles-ci opèrent une « transposition » qui clôt un circuit.

59 C'est sur ces bases que peuvent s'esquisser des thématiques modales et des figurativités, à partir de réinvestissements, de complexifications et de spécifications contextuelles, d'entrecroisements. Il est alors possible, sur le fond des ajustements dont il a été question, de circonscrire des *configurations modales*, en comblant aussi le vide avec l'*expression langagière*. Les catégorisations linguistiques sont variées. Ainsi, Alain RABATEL en élargit considérablement l'empan, afin de rendre compte de « zones textuelles/discursives ». Au-delà du verbe, la modalité est liée à l'ensemble du lexique, à des constructions de phrase, etc. La sémiotique choisit de considérer les dynamiques énonciatives, en déplaçant également l'accent des contenus modaux aux formes de l'expression, non seulement linguistiques, non seulement visuelles, qu'il s'agisse d'énoncés syncrétiques ou de productions cinématographiques (HALTÉ, BONÉVA), mais encore comportementales (des « schèmes de comportement dominants dans la tonalité modale », selon Jacques FONTANILLE).

60 Ce dernier point a son importance parce que ce qui est visé, dans ce cas, c'est le *mode* d'énonciation des modalités. La « scénarisation modale », en relation avec une « scène discursive », avec une scénographie particulière, par exemple celle de l'exposition, (THIBURCE), peut être dramatisante, théâtralisante (BASSO FOSSALI). Elle s'accompagne de sa spectacularisation (BASSO FOSSALI mentionne le spectacle

comique). Elle est ainsi *donnée à voir* plus ou moins, selon le « régime de modalisation » (FONTANILLE) ; donc en fonction du processus de modalisation, qui est intense et/ou extense, discret ou ostensible, localisé ou diffus… Au plan de l'expression, des marques modales qui traduisent des stratégies énonciatives, dont celle — non sans paradoxe apparent — de l'effacement énonciatif (BONÉVA), témoignent d'un double mouvement d'investissement et de possible désinvestissement d'une instance modalisée et modalisatrice.

61 Continuons encore. Les syntaxes modales sont manifestées en discours par des *tons* (BASSO FOSSALI, THIBURCE) et ces tons rendent perceptibles des « modules » fondés sur des variations notamment d'intensité. Une fois encore, nous franchissons un pas considérable. On peut avancer, en effet, qu'il appartient à la coloration ou à la tonalité modale de (re)sensibiliser le dispositif énonciatif pour le mettre proprement *sous les yeux* : pour le *montrer*, plutôt que de le dire seulement. Pour montrer, aussi, une identité modale. S'il en va ainsi, dirons-nous, c'est parce que la coloration ou tonalité modale garde en mémoire les modulations tensives protomodales, les attitudes et les dispositions souvent passionnelles. Elle témoigne d'une rythmique particulière qui est celle, profondément, de ces styles expérientiels dont il a été question. La coloration ou tonalité modale, associée à des aspectualisations et des axiologisations, assure ainsi le *lien* entre ce soubassement protomodal et les configurations modales qui, solidarisant un plan du contenu et un plan de l'expression, se donnent en spectacle.

62 Sur ces bases, on dira que le modèle intégratif, qui articule ensemble modulations, aspectualisations et modalités, permet de dégager les strates où opère une « coénonciation ». On en trouve les prémisses au niveau des modulations (BASSO FOSSALI). Or, la coénonciation ne repose pas seulement sur les interactions et négociations entre instances autocentrées, mais — nous l'avons suggéré *supra* — elle prend le risque d'un décentrement confiant une activité énonciative au *il y a*, à l'environnement au sens large (écoécriture). Ce point nous semble essentiel : l'instance construisant un monde signifiant est également affectée par des forces souterraines allocentrées, qui sont ancrées dans les modulations, voire qui secouent le carcan « autocentré *vs* allocentré », s'autonomisant (nous avons parlé d'un tiers actant), s'autodéterminant, pour mieux s'imposer à elle. Elles peuvent *déborder* tout projet de sens initial (*démodalisation* de l'instance autocentrée). Il nous semble que l'on peut comprendre ainsi une proposition de Pierluigi BASSO FOSSALI, qui est décisive : celle du caractère à la fois « constitué » et « trouvé » du sens. Et c'est le sens ainsi configuré qui est mis en scène.

63 En même temps, nous ne saurions en rester là. Un dernier point mérite considération. La mise en spectacle a une dimension *fictive.* Jacques FONTANILLE détecte dans l'imaginaire, distinct du mode d'existence réalisé, un des effets essentiels de la modalisation. En témoigne la mise en circulation de « simulacres modalisés ». Il nous semble intéressant, alors, de distinguer le fictif du mode de la fiction qui, selon Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas (2018), « ordonne toute instauration d'un monde signifiant ». Essayons d'argumenter cette position en rappelant, d'abord, l'aspect « hypothétique qui affecte le futur de tout monde (possible) » (BADIR). On peut développer l'idée que les (proto)modalités ont pour mission, entre autres, de rendre compte de possibles du sens, non point en disant *que* cela est (vrai), mais en *montrant* un état de choses possible ou la possibilité d'un état de choses : *si* cela est vrai. En cela, la (proto)modalisation renvoie avant tout au mode d'existence du virtualisé, dans

l'attente de l'actualisation et de la réalisation (les potentialités relevant du mode d'existence potentialisé).

64 Si le fictif/le fictionnel caractérisent le « monde possible », Santiago GUILLÉN apporte un éclairage complémentaire, en s'attardant sur le récit mythique comme élaboration du « monde possible d'un récit » à partir duquel nous pouvons penser notre propre monde ; plus exactement, il s'agit de penser « les divers mondes que nous habitons ».

65 La notion de *réalisation* mérite qu'on s'y arrête davantage : si elle se définit par la rencontre des formes discursives avec la réalité aux deux plans du contenu et de l'expression (Fontanille 2003 [1998]), l'*accomplissement* au sens où l'entend Etienne Souriau (2009 [1956], pp. 195-196) est à jamais reporté, inatteignable. D'où un aspect que les sémioticiens disent inaccompli et qui est pris en charge, précisément, par la modalisation. Nous retrouvons, une nouvelle fois, la question de la dynamique, profonde ou discursive, avec ses projections en avant et ses réversibilités liées aux modulations, avec ses investissements et ses réinvestissements modaux rétroactifs, ses *pas de côté*, aussi, qui font que la modalisation donne lieu à des circulations indéfinies et n'est jamais dénuée de tensions.

66 Pour finir, retrouvons la question de l'imaginaire. Nous osons avancer à la suite de Souriau (2009 [1943], p. 123) que l'imaginaire est une « variété du monde ontique ». Ou encore, selon Latour (2012, p. 42), la fiction comme façonnement et mise en forme dirige l'attention moins vers l'« illusion » ou le « faux » que vers le « fabriqué », le « consistant » et le « réel ». Notre proposition (COLAS-BLAISE) est de considérer que la fictionnalisation constitue une surmodalisation qui, tout en gérant la circulation des simulacres fictifs et le passage progressif au stade de la réalisation, inscrit la construction d'un monde signifiant dans le champ du réel. C'est dans le champ du réel que peuvent se déployer les modulations et les simulacres modaux, que peuvent se négocier des distances et des rapprochements, que peuvent émerger des configurations modales plus ou moins complexes. Cela grâce à l'activité énonciative et à ses mouvements, ses retours en arrière remodalisants, ses bifurcations, ses rythmiques propres ; grâce, enfin, à la qualité de sa scénarisation spectaculaire.

3. Domaines sociaux d'application et tests de résistance entre théories et corpus

67 En prenant du recul par rapport à l'ensemble des articles qui composent ce volume, le modèle intégratif que l'on vient tout juste de décrire semble corrélé, ou en tout cas lié, à la diversité des matériaux d'analyse mobilisés pour tester et mettre à l'épreuve les théories linguistiques et sémiotiques sur les notions de mode, modalités, modalisations et mode d'existence. Si la thématique de ce volume a suscité un dialogue entre la sémiotique, les divers champs des sciences du langage et les autres sciences sociales comme cela a été exposé dans les deux sections précédentes, les genres discursifs, les objets culturels et les pratiques sémiotiques étudiés, ou à tout le moins pris en compte dans l'enquête sur ces notions, couvrent un large spectre (poly)sémiotique.

68 Nous essaierons d'appréhender ces matériaux variés en cherchant ainsi à trouver différents points de (dis)continuité entre les corpus ou exemples illustratifs retenus par les auteurs. Nous proposerons également de pister les multiples angles de lecture adoptés et de systématiser les différentes clés interprétatives mises en œuvre.

69 Sur le plan épistémologique et historique des disciplines, d'abord, la thématique soumise à la communauté à travers ce treizième volume de *Signata* a occasionné des contributions qui nous font retrouver des objets et des terrains de réflexion traditionnels, voire privilégiés, en linguistique et en sémiotique. On pense ici notamment aux discours qui relèvent des genres mythologiques (GUILLÉN), dramaturgiques (FONTANILLE), littéraires (COLAS-BLAISE) et communicationnels (RUIZ MORENO). Dans ce sens, les modalités ont pu être appréhendées en tant que principes actifs d'une transformation d'états émotionnels, de valeurs et d'*ethos*, notamment dans une perspective tensive.

70 L'analyse du processus de « rhinocérisation » proposée par Jacques FONTANILLE, en tension entre un devenir non-humain et un devenir humain, développe avec précision les enjeux méthodologiques qui sous-tendent la description des modalités de manière processuelle (dans la progression de la dramaturgie) et par palier selon des régimes spécifiques (dans leurs articulations avec des modalisations et des modes d'existence, on pense notamment à l'*imaginaire modal*). Ce qui nous parait particulièrement éclairant pour cette analyse, c'est qu'elle opère un couplage entre deux dynamiques épistémologiques, à la charnière entre une étude de cas spécifique (la pièce de Ionesco), qui place au premier plan les outils méthodologiques qu'il est pertinent de mobiliser dans une analyse modale, et une perspective théorique de sémiotique générale, qui lie entre elles des notions associées au repértoire des modalités (notamment, modalisations, modes d'existence, tonalités modales, dispositif modaux, identité modale, orientation axiologique). En puisant dans la profondeur sémantique du texte dramaturgique et dans les interactions entre des vivants humains et non-humains mises en scène, l'analyse sémiotique se permet à la fois d'interroger la contemporanéité des *topoï* qu'il exprime, leurs formes de vie sociale, politique et culturelle et de mettre en regard différentes recherches — une recherche artistique élaborée par Ionesco et des recherches scientifiques qui prennent racine dans les travaux en éthologie.

71 Luisa RUIZ MORENO se consacre elle aussi à un corpus unique, en analysant un écusson noir apposé sur les emballages de produits alimentaires transformés, « créé au Mexique par le Secrétariat de la Santé dans le but de faire baisser la consommation des substances alimentaires nocives lorsque ingérées en excès ». Portant sur un texte de loi mexicain (modification de la norme NOM-051-SCFI/SSA1-2010, publiée le 27 mars 2020 au journal officiel mexicain), l'article se propose en effet d'étudier les relations complexes entre deux modalisations (implicites et atones) qui se nouent à travers cet écusson noir, en montrant les contraintes qui agissent sur sa rhétorique de persuasion, en distinguant les rôles des différents acteurs impliqués (gouvernement, producteurs, consommateurs, etc.). L'écusson noir émerge en tant « résultat d'un procédé de superposition de deux traditions visuelles » et qui « reprend une compétence potentielle de la culture, celle du faire-être au moyen du paraître, et la fait passer à l'état de réalisation en appliquant de fait une structure véridictoire — ce qui est annoncé comme étant vrai contient une complexité de fond — sur l'information alimentaire fournie par les fabricants des produits » (RUIZ MORENO). En étudiant avec minutie la charte graphique mise en place pour encadrer et contrôler l'utilisation de cet icone, cette étude de cas démontre que cet objet sémiotique est le catalyseur d'une « énergie modale », à la fois sur les plans sanitaire (informer du caractère nocif de certains aliments et ingrédients), juridique (réguler et sanctionner les pratiques des

producteurs et des distributeurs) et social (faire changer les comportements et les habitudes).

72 Dans une dynamique méthodologique complémentaire, Pierluigi BASSO FOSSALI propose « un nouveau voyage dans le vaste archipel théorique des modalités », non pas à partir d'un corpus unique, mais à travers une série d'exemples qui s'interrogent réciproquement et convoquent des domaines sociaux hétérogènes (arts, droit, sciences, etc.), offrant ainsi « une première complexification des modèles proposés pour s'ajuster à des territoires modaux concrets ». D'un tableau autoportrait d'Eugène Carrière (1901) vers des compositions musicales jazz, en passant par le spectacle comique, cette exploration théorique se propose de soumettre des notions phares et des modèles à une première phase de test. En suivant le même principe directeur, l'article de Pierre HALTÉ enquête les notions de modalités et de jugement « dans les relations texte / image » à partir d'une série d'exemples choisis sur le web, des « énoncés scripto-iconiques tirés de genres de discours variés (bande dessinée, mèmes, panneaux de signalisation, etc.) ». À la suite de Klinkenberg (2020), dans une étude de leur dimension syncrétique, différents genres sont alors convoqués pour décrire « les cas où la partie linguistique de l'énoncé scripto-iconique exprime une modalité sur la partie non-linguistique de ce même énoncé, et, à l'inverse, les cas où les éléments non-verbaux de l'énoncé expriment un jugement portant sur les éléments verbaux » (HALTÉ).

73 Ce volume profite d'une diversité d'exemples également mobilisés dans la contribution de Ralitza BONÉVA, mais cette fois-ci dans une continuité générique d'une « modalisation filmique », notamment en se focalisant sur la scène du retour au parc de *Blow-up* (1966) de Michelangelo Antonioni. En travaillant sur la notion de *contexture* (une sorte de tissu dans la durée phénoménologique du plan, au croisement de plusieurs paramètres), elle se propose d'étudier la manière dont les charges modales apparaissent et dont des subjectivités se négocient *dans* le film et *à travers* le film. L'auteur aborde notamment la problématique de l'effacement énonciatif à partir d'une distinction terminologique et pratique entre modalisations énonciatives (qui concernent les protagonistes de l'acte de discours, à savoir le sujet de l'énonciation et son destinataire) et modalisations énoncives (qui se rapportent aux protagonistes de l'énoncé, protagonistes de l'événement). En étudiant elle aussi la dimension syncrétique des signes verbaux et non-verbaux dans *Le Sapin renversé* de Ivan Cherkelov et Vasil Zhivkov (2006), cette étude rend compte des configurations modales entre différents éléments d'un même plan, sous l'égide de la dialectique de l'accord et du désaccord entre les dimensions plastique, figurative et figurale de l'énonciation filmique.

74 Dans une contribution qui porte sur un autre type de matériau d'enquête, Julien THIBURCE s'intéresse à certains énoncés mobilisés dans le parcours de l'exposition internationale et itinérante *Prison* programmée à Genève (Suisse) puis à Lyon (France) et enfin à Dresde (Allemagne) de 2019 à 2021. Il s'intéresse à l'énonciation muséale plus particulièrement pour la mise en tension de la figure du prisonnier au sein de l'espace social, une figure sculptée à partir de clichés, d'images mythiques et fantasmées. À partir de captures d'écran d'enregistrements audiovisuels de visites guidées, l'exposition s'affirme être l'espace de négociations multiples non seulement de cette figure du prisonnier, mais surtout des points de vue à partir desquels se constituent et se transforment des représentations des milieux carcéraux et de leurs acteurs.

L'énonciation muséale est appréhendée non seulement à partir des discours verbaux énoncés, créés, repris, cités et commentés par le commissariat d'exposition, mais également à partir des formes de spatialisation opérées par des éléments de scénographie polysémiotiques. En travaillant spécifiquement sur un dispositif de médiation qu'il propose d'appeler « table des négociation », il décrit « le caractère bilatéral de la modalisation en jeu dans la scénarisation de l'action de jugement : il y a tout à la fois une instauration et une négociation de points de vue de personnes / d'acteurs qui jugent et de personnes / d'acteurs qui sont jugés ». Notamment à partir de l'étude d'une phrase inscrite sur cette table de négociations (« tu vaux mieux que tes actes »), les images mobilisées et leur annotation sous forme de diagrammes mettent ainsi en évidence la dialectique qui sous-tend l'énonciation muséale entre *dialogue* et *dialogisme*.

75 Anne BEYAERT-GESLIN propose de travailler sur autre dynamique interactionnelle, celle à l'œuvre dans l'instauration et la transformation du visage. Cette étude théorique plus que méthodologique s'appuie sur un ensemble de contributions en philosophie (Sartre 1948 ; Deleuze & Guattari 1980 ; Levinas 1995 ; Jullien 2016), en anthropologie (Leroi-Gourhan 1964 ; Ingold 2013) et en histoire de l'art (Belting 2013) avec lesquelles entrer en dialogue pour affiner l'identité modale du visage dans une perspective sémiotique. Ce dernier « n'est pas seulement cet objet sémiotiquement vide qui prend son sens lorsqu'il est visé par un sujet, dans la jonction, mais, pris dans une interaction, un *visage-chose* qui se stabilise en un *visage-objet* sous les effets conjugués d'une "machinerie" intérieure et du face-à-face » (BEYAERT-GESLIN). Ainsi, le visage est abordé dans sa dimension performative et événementielle (Zilberberg 2016), dans son avènement, sa persistance et son effacement. La contribution revêt un intérêt certain pour un test de résistance de la notion de modalité, notamment dans son entrecroisement avec celle de « transformations existentielles », « en associant le *visage-objet* à une actualisation et le "retour" au *visage-chose* à une potentialisation, la réalisation transformant le visage-objet en masque » (BEYAERT-GESLIN). Des exemples issus de l'iconologie (les « Têtes d'expressions des passions de l'âme » réalisés au 17e siècle par Charles Le Brun) et de la littérature romanesque (*La Nausée* de Jean-Paul Sartre ou encore *Le chef-d'œuvre inconnu* d'Honoré de Balzac) donnent matière à penser quant aux éléments de réflexion avancés sur les différentes natures possibles du visage (portrait, autoportrait, masque).

76 Dans un autre dialogue épistémologique, entre linguistique et sémiotique, Alain RABATEL s'intéresse aux pratiques gastronomiques et plus précisément au cas de la recette de la « Soupe au pistou » telle qu'elle a pu être analysée par Greimas (1983). Après avoir posé les prémisses de son cadre théorique en linguistique énonciative, notamment à travers des exemples forgés hérités de Bally et des extraits de discours littéraires et médiatiques, il met en évidence les continuités et discontinuités entre son approche de la modalité et du point de vue et celle de Laurent Gosselin (2010). Ceci permet ensuite de se diriger vers la formulation avisée d'un retour critique sur l'analyse greimassienne de la recette provençale qu'il a glosée à l'aide de différents marqueurs : segmentations des différentes parties, entre crochets, des graisses (impératifs présents = ImpP), italiques (indicatifs présents = IndP), soulignements (futurs simples ou antérieurs et périphrases verbales) ou petites capitales (consignes temporelles), inclusion dans un encadré des parties commentées par Greimas. Du point de vue méthodologique, cette annotation et cette glose du texte (ré)analysé s'avèrent importantes pour guider le lecteur dans le repérage des parties commentées et

discutées. En définitive, la recette n'est pas appréhendée comme un texte statique : elle est conçue en tant que composition sémiotique complexe où « un discours de programmation de l'action (DPA) est intriqué à un discours d'incitation à l'action (DIA) (Rabatel 2020) comportant ces dimensions modales significatives, comme on l'a vu avec l'alternance fondamentale des ImpP et IndP ». L'analyse montre en fin de compte qu'il est « insuffisant de se livrer à une analyse des modalités et *a fortiori* des modalisations sans prendre en compte la matérialité discursive du texte, en discours, ses dimensions énonciatives et praxiques ». Comme le constate Julien THIBURCE au sujet de l'observation des expériences des publics au musée, où étudier les parcours de visite effectifs et les formes de (ré)énonciation en acte, « il serait judicieux d'enrichir les analyses verbo-centrées des modalités et de la modalisation en s'intéressant aux données prosodiques, multimodales, praxiques, pluri-sémiotiques des recettes » (RABATEL). En poursuivant et en maintenant ce dialogue fécond entre linguistique et sémiotique, les contributions de Sémir BADIR et de Marion COLAS-BLAISE développent une autre forme de ré-analyse, qui s'appuie quant à elle sur des modélisations théoriques, sur des exemples forgés déjà mobilisés par le passé, notamment (Perrin 2008), et sur des phrases extraites de récits littéraires — *Ainsi*, de Yann Andréa (2000). Dans le même mouvement, l'analyse des notions de mythe et d'actes rituels formulée ici par Santiago GUILLÉN ne portent pas à proprement parler sur des récits mythologiques Canaques ayant trait au concept de Mana, mais à la lecture théorique qui en a été faite notamment par Marcel Mauss (1902) et par Maurice Leenhardt (1947). Du point de vue du matériau d'analyse, un palier de complexité s'ajoute ici, étant donné que l'on n'a pas accès aux données primaires (les observations de terrain), mais que l'on a affaire à des données secondaires (les analyses constituées et situées sur les plans historique, géographique et culturel). Ici, le terrain d'analyse n'est alors pas celui du mythe en tant que tel, mais la lecture et la théorisation qui en sont, dans une perspective philologique et herméneutique.

77 Une réflexion cruciale d'ordre méthodologique marque le point final de ce numéro thématique et mérite selon nous d'être mentionnée ici, au risque de provoquer un effet de *spoiler* et de nous attirer les foudres des lecteurs. Sous l'égide d'une « écologie sémiotique », la contribution de Pierluigi BASSO FOSSALI cherche enfin à montrer que « le sujet de l'énonciation devrait être moins considéré comme le gérant d'actes illocutoires sous l'égide des cadres institutionnels qui en assurent la force que comme l'instance qui doit traiter une prédication toujours dans un état critique ». Du point de vue des exemples et des corpus convoqués dans les tests de résistance entre théories et corpus sur la notion de modalité, on en vient alors à s'interroger sur les positionnements discursif et éthique des chercheur.e.s à travers les ré-énonciations opérées par l'analyse : « certes, ce n'est pas avec des phrases isolées que l'on pourra faire émerger cette complexité et même des corpus textuels pourront montrer des actes manqués ou dissimulés, mais les enjeux modaux traversent le dispositif même de l'énonciation, la médiation que celui-ci offre à la communication » (BASSO FOSSALI). En trame de fond, cette réflexion nous interroge quant (i) aux formes de traitement et d'analyse de corpus, (ii) à la stabilisation des plans de l'expression et du contenu des discours, des objets et des pratiques étudiés, (iii) à l'expression d'une prise de distance ou d'un rapprochement des chercheurs avec leur objet et leur terrain d'enquête et (iv) à la gestion des accords et désaccords potentiellement occasionnés par des prises de positions épistémologiques.

78 Avant de vous laisser à l'exploration et à la lecture critique des textes réunis dans ce riche volume, il convient de présenter l'organisation des trois sections. Les contributions de la première section dédiée aux « modalités et stratégies énonciatives : discours et enjeux méthodologiques » mettent au premier plan les réflexions sur les outils d'analyse pertinents pour saisir et décrire les configurations modales qui sous-tendent les pratiques sémiotiques. En réponse à ce texte introductif, conçu comme cadre épistémologique général à l'intérieur duquel repérer des complémentarités et souligner des contrastes entre les différentes approches, ces études de cas spécifiques formulent des propositions analytiques concrètes et posent des problèmes pratiques précis. La deuxième section se consacre ensuite à des objets et terrains qui demandent une prise de recul sur les scènes pratiques étudiées, en prêtant attention aux « constitutions des positions et des cadres modaux » dans leurs « dimensions praxique et générique ». La dernière section porte quant à elle sur « la conceptualisation des modalités », son « statut » et son « rôle épistémologique » et, dans un vif échange avec d'autres champs, elle questionne l'héritage notionnel et son devenir dans les sciences du langage. De manière transversale à ces trois sections, une boucle s'opère sur les conceptualisations et les méthodes d'analyse identifiées au préalable dans l'argumentaire (voir § introduction).

BIBLIOGRAPHIE

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2013), *Semiotica a prova d'esperienza*, Milano, Unicopli.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2017), *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.

BELTING, Hans (2013), *Faces. Eine Geschichte des Gesichts,* München, C.H. Beck Verlag ; tr. fr. *Faces : une histoire du visage*, Paris, Gallimard, 2017.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF.

BORDRON, Jean-François (2020), « Modalités, modes d'existence et modes d'expérience », *in* D. BERTRAND & I. DARRAULT-HARRIS (dirs), *Hommage à Jacques Fontanille*, Limoges, Lambert-Lucas.

COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet I. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck.

COQUET, Jean-Claude (2007), Phusis *et* logos. *Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.

DELEUZE, Gilles & GUATTARI, Félix (1980), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les éditions de Minuit.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.

FONTANILLE, Jacques (1995), « Le *tournant modal* en sémiotique », *Organon. Revista de Instituto de Letras da UFRGS*, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 23, pp. 177-193.

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, nouv. éd. 2003.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques (2003), « Paesaggio, esperienza ed esistenza », *Semiotiche*, N° 1, Torino, Aracne, pp. 73-100.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques & COUÉGNAS, Nicolas (2018), *Terre des sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, PULIM.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

GOFFMAN, Erving (1974), *Frame analysis. An essay on the organization of Experience*, Harvard, Cambridge ; tr. fr. par I. Joseph et P. Joseph, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam - New York, Rodopi.

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, PUF.

INGOLD, Tim (2013), *Walking with Dragons: An Anthropological Excursion on the Wild Side*, London, Bloomsbury ; tr.fr. *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2018.

JULLIEN, François (2016), *Près d'elle. Présence opaque, présence intime*, Paris, Galilée.

KLINKENBERG, Jean-Marie (2020), « Pour une grammaire générale de la relation texte-image », *in* A. LECLAIRE-HALTÉ & L. MAISONNEUVE (dirs), *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique,* nn. 185-186, disponible en ligne : https://journals.openedition.org/pratiques/8436.

LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.

LATOUR, Bruno (2015), « Sur un livre d'Étienne Souriau : *Les différents modes d'existence* », *in* F. COURTOIS-L'HEUREUX & A. WIAME (dirs), *Étienne Souriau. Une ontologie de l'instauration,* Paris, Vrin, pp. 17-53.

LEENHARDT, Maurice (1947), *Do kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, nouv. éd. Paris, Gallimard, 1985.

LEROI-GOURHAN, André (1964), *Le Geste et la Parole*, tome 1 – *Technique et langage*, Paris, Albin Michel.

LÉVINAS, Emmanuel (1995), *Altérité et transcendance*, Montpellier, Fata Morgana.

MAUSS, Marcel (1902), *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, nouv. éd. J.-M. Tremblay (dir.), Université de Chicoutimi, https://doi.org/10.1522/cla.mam.esq.

NØLKE, Henning (2013), *Le Regard du locuteur : Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.

PERRIN, Laurent (2008), « Le sens montré n'est pas dit », *in* M. BIRKELUND, M.-B. MOSEGAARD HANSEN & C. NORÉN (éds), *L'Énonciation dans tous ses états*, Berne, Peter Lang, pp. 157-187.

RIEGER Martin *et al.* (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, nouv. éd. 2014.

SARTRE, Jean-Paul (1948), *Visages*, Paris, Seghers.

SOURIAU, Étienne ([1943] 2009), *Les Différents Modes d'existence*, Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins.

ZILBERBERG, Claude (2016), *La structure tensive,* suivi de *Note sur la structure des paradigmes et de Sur la dualité de la poétique*, Liège, Presses Universitaires de Liège.

D’autres références bibliographiques mobilisées dans la recherche

ADAM, Jean-Michel (2001), « Types de textes ou genres de discours ? Comment classer les textes qui *disent de* et *comment faire* ? », *Langages*, N° 141, pp. 10-27. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.2001.872.

BALLY, Charles (1942), « Syntaxe de la modalité explicite », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, II, pp. 3-13.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2015), « L’interprétation dans son espace phénoménologique : jeux de langage et implémentation publique », *Metodo*, vol. 3, N° 1, pp. 113-138. http://metodo-rivista.eu/pub-137525.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (dir., 2020), *Langue française*, N° 126, « Incitation à l’action et genres de discours programmateurs ». URL : https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2020-2.htm.

BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard.

BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale*, Tome 2, Paris, Gallimard.

BERTRAND, Denis et COQUET, Jean-Claude (dirs, 2011), « Comment dire le sensible ? Recherches sémiotiques », *Littérature*, 163.

BRANDT, Per Aage ([1988] 1992), *La Charpente modale du sens. Pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique*, Aarhus, Aarhus University Press.

COLAS-BLAISE, Marion (2010), « L’énonciation à la croisée des approches. Comment faire dialoguer la linguistique et la sémiotique ? », *Signata*, N° 1, pp. 39-89. DOI : https://doi.org/10.4000/signata.283.

COMBETTES, Bernard (2006), « Du niveau textuel au niveau énonciatif dans la grammaticalisation », *Langue française*, N° 149, pp. 48-60. DOI : https://doi.org/10.3917/lf.149.0048.

CULIOLI, Antoine (1990), *Pour une linguistique de l’énonciation,* tome 1, Paris-Gap, Ophrys.

DUBOIS, Jean (1969), « Énoncé et énonciation », *Langages*, N° 13, pp. 100-110. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1969.2511.

DUCROT, Oswald (1994), « À quoi sert le concept de modalité ? », *in* N. DITTMAR & A. REICH (éds), *Modalité et Acquisition des Langues*, Berlin, De Gruyter, pp. 111-129.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Milano, Bompiani; tr. fr. *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

FABBRI, Paolo & LATOUR, Bruno (2000), « The Rhetoric of Science: Authority and Duty in an Article from the Exact Sciences », *Technostyle*, vol. 16, N° 1, pp. 91-138.

FONTANILLE, Jacques (1989), (2007a), « Paysages, expérience et existence. Pour une sémiotique du monde naturel », *in* I. MARCOS (dir.), *Dynamiques de la ville. Essais de sémiotique de l’espace*, Paris, L’Harmattan.

FONTANILLE, Jacques (2007), « Avant-propos : émotion et sémiose », *Semiotica*, 163, pp. 1–9.

GENETTE, Gérard (1972), « Du mode », *Figures III*, Paris, Seuil, pp. 183-224.

GÉVAUDAN, Paul (2013), « Les rapports entre la modalité et la polyphonie linguistique », *in* P. GÉVAUDAN, U. DETGES & V. ATAYAN (dirs), *Modalität und Polyphonie. Modalité et polyphonie. Modalidad y polifonía*, Tübingen, Stauffenburg, pp. 39–59.

GOODMAN, Nelson (1984), *Of Mind and Other Matters*, Cambridge, Harvard University Press.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (dirs, 1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, II*, Paris, Hachette.

GRIZE, Jean-Blaise (1996), *Logique naturelle et communication*, Paris, PUF.

HALLIDAY, M.A.K (1967a), « Notes on Transitivity and Theme in English: Part 1 », *Journal of Linguistics*, vol. 3, Nº 1, pp. 37-81.

HALLIDAY, M.A.K (1967b), « Notes on Transitivity and Theme in English: Part 2 », *Journal of Linguistics*, vol. 3, Nº 2, pp. 199-244.

HALLIDAY, M.A.K (1994), *Introduction to functional grammar*, London, Edward Arnold.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.

KRESS, Gunther & VAN LEEUWEN, Theo (2006), « Modality: designing models of reality », *Reading Images. The Grammar of Visual Design*, London, Routledge, pp. 154-174.

LE QUERLER, Nicole (1996), *Typologie des modalités*, Caen, Presses universitaires de Caen.

LEWIS, David (1973), *Counterfactuals*, Cambridge, Harvard University Press.

MAINGUENEAU, Dominique (1991), *L'Analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.

MEUNIER, André (1974), « Modalités et communication », *Langue française*, Nº 21, pp. 8-25. DOI : https://doi.org/10.3406/lfr.1974.5662.

MONDADA, Lorenza (2018), « Questions on the move. The ecology and temporality of question/answers in mobility settings », *in* A. DEPPERMANN & J. STREECK (dirs), *Modalities and temporalities*, Amsterdam, Benjamins, pp. 161-202.

MONTE, Michèle (2011), « Modalités et modalisation : peut-on sortir des embarras typologiques ? », *Modèles linguistiques*, Nº 64, pp. 85-101. DOI : https://doi.org/10.4000/ml.353.

PARRET, Herman (1983), « La mise en discours en tant que déictisation et modalisation », *Langages*, Nº 70, pp. 83–97. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1983.1154.

PERRIN, Laurent (2012), « Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives », *Arts et Savoirs* [En ligne], URL : http://journals.openedition.org/aes/500 ; DOI : https://doi.org/10.4000/aes.500.

PETITOT, Jean (1989), « Modèles morphodynamiques pour la Grammaire cognitive et la Sémiotique modale », *RSSI (Canadian Semiotic Association)*, vol. 9, Nº 1-2-3, pp. 17-51.

RABATEL, Alain (2005), « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », *in* J. BRES, P.-P. HAILLET, S. MELLET, H. NØLKE & L. ROSIER (dirs), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, pp. 95–110.

RASTIER, François (2006), « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, Nº 163, pp. 99-114. DOI : https://doi.org/10.3917/lang.163.0099.

ROCCI, Andrea (2017), *Modality in Argumentation: A Semantic Investigation of the Role of Modalities in the Structure of Arguments with an Application to Italian Modal Expressions*, Dordrecht, Springer.

SAUSSURE, Louis de, MOESCHLER, Jacques, & PUSKAS, Genoveva (dirs), 2007, *Tense, Mood and Aspect: Theoretical and Descriptive Issues* (Cahiers Chronos), vol. 17, Amsterdam, Rodopi.

SIDNELL, Jack & STIVERS, Tanya (2013), *The Handbook of Conversation Analysis*, Chichester, Wiley-Blackwell.

STRICK, Robert (1971), « Quelques problèmes posés par une description de surface des modalités en français », *Langue française*, N° 12, pp. 112-125. DOI : https://doi.org/10.3406/lfr.1971.5564.

SULKUNEN, Pekka & TÖRRÖNEN, Jukka (1997), « The production of values: The concept of modality in textual discourse analysis », *Semiotica*, vol. 113, N° 1-2, pp. 43-70.

THIBURCE, Julien (à paraître), « "Là c'est ici hein". La deixis entre interactions *in vivo* et médiations tierces de la ville », *in* A. BIGLARI et M. COLAS-BLAISE (dirs), *Les Déictiques à l'épreuve des discours et des pratiques*, Paris, Classiques Garnier.

VÉRINE, Bertrand & DÉTRIE, Catherine (2003), « Dialogisme et narrativité : la production de sens dans *Les Fées* de Charles Perrault », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, N° 88, Limoges, PULIM.

VION, Robert (2001), « Modalités, modalisations et activités langagières », *Marges Linguistiques*, vol. 2, pp. 209-231. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.2004.966.

VION, Robert (2004), « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, N° 156, pp. 96-110. DOI : https://doi.org/10.3917/lang.156.0096.

VION, Robert (2006), « Les dimensions polyphonique et dialogique de la modalisation », *Le Français moderne*, vol. 74, N° 1, pp. 1-10.

NOTES

1. En sémiotique du discours, la question de la représentation est traitée comme une déclinaison figurative qui s'interpose entre prédication et assomption (ou rejet) des valeurs afin de garantir des effets modalisants dans le dispositif énonciatif même.
2. « L'*espace modal* ne peut pas, à notre sens, être autre chose, qu'un *espace inter-modal* de part en part » (Zilberberg 1981, p. 36).
3. « L'actant est donc un lieu de combinatoire modal » (Coquet 1984, p. 11).
4. Voir Fontanille & Zilberberg (1998, p. 178).
5. La *destinalité* est l'extension maximale de chaque enjeu de sens selon une inflexion événementielle, ou en tout cas selon l'indétermination créée par la confluence des initiatives prises par des acteurs autonomes. Ainsi, l'horizon *destinal* offre une scénarisation alternative par rapport aux enjeux narratifs polémiques ou contractuels qui caractérisent le présent et ses tensions téléologiques. La distinction entre téléologie et horizon destinal est utile pour aborder les modalités car ce qui motive une initiative (par ex. appliquer une théorie pour une exploitation technologique) entre en tension avec l'ouverture à de nouvelles conditions de motivation (par ex. la réfutation possible de la théorie à travers des manifestations initialement considérées comme fortement improbables). Voir Basso Fossali (2017).
6. Cf. Basso Fossali (2013). La modalisation a deux autonomisations par rapport à l'ancrage figuratif (côté imaginatif) : (i) l'homogénéisation concessive de l'espace psychologique et de l'espace social (modalisations endogènes et exogènes) ; (ii) la temporalisation des relations (modalisations rétrospectives ou prospectives).

7. On peut profiter ici des apports majeurs de la microsociologie d'Erving Goffman sur la « modalisation » (*keying*), qui constitue un des deux types de « transformations » de normes et de conventions attendues, à côté de la « fabrication » (*fabrication*). La modalisation est une interprétation personnelle de rôles sociaux selon un « mode » (*key*) défini comme « the set of conventions by which a given activity, one already meaningful in terms of some primary framework, is transformed by the participants to be something quite else » (Goffman 1974, p. 43). Aussi, si la modalisation est une transformation reconnue par l'ensemble des participants à l'interaction, il n'en va pas de même pour la fabrication, qui est « the intentional effort of one or more individuals to manage activity so that a party of one or more others will be induced to have a false belief about what it is that is actually going on » (Goffman 1974, p. 83). En linguistique et en sémiotique, il est ainsi précieux de prêter attention aux dynamiques pragmatiques selon lesquelles s'ajustent et s'enchâssement des plans micro-interactionnel — conditions spécifiques d'une pratique — et macro-interactionnel — (dé)stabilisation de normes effectivement ou supposément partagées. En tout cas, le terme goffmanien « keying » mériterait d'être traduit « transposition de clé », comme en musique ; cela permettrait de ne pas confondre les termes (keying/modalization) sans perdre de vue les connexions théoriques ici rappelées.

8. La notion de *rentrée* ou *re-entry* correspond, dans la théorie des systèmes, à la réintroduction des distinctions fondatrices au sein du système qui en a déjà bénéficié, avec le résultat qualitatif paradoxal d'une prise de distance progressive par rapport à ce qui était au fondement (par ex. une paralyse décisionnelle créée par l'objectivation progressive des limites décisionnelles et des effets secondaires). Au lieu de bloquer la règle, la ré-application d'une règle (par ex. une distinction catégorielle) à ce que l'on pourrait croire déjà réglé provoque une sorte d'insolvabilité d'un apport de sens qui était apparemment déjà garanti. L'hypothèse est que chaque ostension énonciative d'une modalité se prête à des phénomènes de *rentrée* (par ex., l'affirmation péremptoire d'un *pouvoir faire absolu et unilatéral* est potentiellement un abyme sceptique qui entame la conscience du roi, ou au moins des personnages shakespeariens…).

9. Voir Nølke (2013, p. 246).

10. Voir Fontanille & Couégnas (2018).

11. Voir Colas-Blaise (2020).

12. De fait, le paragraphe précédent (à savoir, l'introduction) correspond à l'argumentaire publié sur le site de Signata en 2020 et envoyé aux auteurs.

13. Les majuscules renvoient aux articles que les auteurs en question ont publiés dans le présent numéro de *Signata*.

14. Pour la question de la syntaxe modale voir les contributions de BASSO FOSSALI, COLAS-BLAISE et GUILLÉN.

15. Sur l'impossibilité de séparer nettement le *dictum* et le *modus*, voir aussi la contribution de Santiago GUILLÉN.

16. Cette deuxième conception est compatible avec la position d'Alain RABATEL qui définit la modalisation comme « exploitation discursive des modalités ».

17. L'axe trois sur les modalités et les mondes possibles a reçu une série riche de problématisations dans les volumes : voir les contributions de Jacques FONTANILLE, Santiago GUILLÉN, Pierluigi BASSO FOSSALI et surtout de Marion COLAS-BLAISE.

18. Laurent Gosselin (2010) retravaille cette opposition en s'interrogeant, dans une perspective sémantico-pragmatique, sur le caractère exclusivement subjectif ou objectif du *modus* et du *dictum*.

19. Après la lecture du livre d'hommage *À même le sens* (2021), Fontanille propose cette suite : [Phorie > Proto-modalisation > Modalisations de l'être].

RÉSUMÉS

Ce texte introductif reprend les réflexions qui étaient à la base de l'argumentaire accompagnant l'appel à contribution (introduction), tire un premier bilan des textes reçus à partir des axes de recherche initialement prévus (1), reconfigure le domaine thématique en suivant et en entrelaçant les propositions des différents auteurs (2), considère attentivement les corpus et les exemples utilisés dans les articles pour observer comment les retombées heuristiques et les lacunes résistantes des approches méthodologiques utilisées impactent le patrimoine conceptuel qui structure habituellement les territoires modaux en linguistique et en sémiotique (3). Ne voulant pas se borner à une série de petites synthèses des apports contenus dans le volume, ce texte introductif offre des clefs de lecture et surtout des propositions théoriques ouvertes, en essayant de promouvoir un cercle vertueux entre analyse de corpus et théorie, points de départ épistémologiques et tensions descriptives.

This introduction reviews the reflections that were at the basis of the argumentation accompanying the call for contributions. It outlines a first assessment of the texts received with regard to the initially planned research axes, reconfigures the thematic field by following and interweaving the proposals from the different authors, and carefully considers the corpora and the examples used in the articles to observe how the heuristic spin-offs of and the resistant gaps in the methodological approaches employed impact the conceptual heritage that usually structures the modal territories in linguistics and semiotics. Not wanting to limit itself to a series of short summaries of the contributions contained in the issue, this introductory text offers some interpretative keys and, above all, some open theoretical proposals, trying to promote a virtuous circle between corpus analysis and theory, epistemological starting points and descriptive tensions.

INDEX

Mots-clés : mode, modalité, modalisation, épistémologie, méthodologie
Keywords : mood, modality, modalization, epistemology, methodology

AUTEURS

PIERLUIGI BASSO FOSSALI

IDREF : https://idref.fr/073377244
ORCID : https://orcid.org/0000-0001-8460-2049
VIAF : http://viaf.org/viaf/39144531
ISNI : https://isni.org/isni/0000000078533625
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb145431143

Université Lumière Lyon 2 / UMR 5191 ICAR – ENS de Lyon

MARION COLAS-BLAISE

IDREF : https://idref.fr/108882497

VIAF : http://viaf.org/viaf/19801275
ISNI : https://isni.org/isni/000000004572824X
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb12683248d

Université du Luxembourg

JULIEN THIBURCE

IDREF : https://idref.fr/231658613
ORCID : https://orcid.org/0000-0001-5244-6862
VIAF : http://viaf.org/viaf/131154440097035341009

UMR 5191 ICAR – ENS de Lyon

Modalités et stratégies énonciatives : discours et enjeux méthodologiques

Devenir rhinocéros ou devenir humain, telle est la question !

Exercice pratique d'analyse modale : Rhinocéros (Ionesco)

Jacques Fontanille

1. Introduction

1 Cette étude tente de répondre à une question pratique, voire didactique : quelles difficultés doit-on s'attendre à rencontrer, face à un texte particulier, lors d'une l'analyse modale concrète ? Le répertoire des modalités permet-il d'accéder à la spécificité de l'objet d'analyse ? Que faut-il ajouter ou modifier dans l'« organon » fourni par la théorie des modalités ? Cette question pratique découle d'une longue expérience du partage des travaux de recherche et des difficultés réelles de l'analyse, avec des étudiants et doctorants en sémiotique[1]. Elle a quelques incidences notables sur le mode de présentation de cette étude, qui n'hésite pas à reprendre sous plusieurs éclairages successifs les mêmes motifs et qui, résolument empirique, commence toujours par une reformulation paraphrastique du texte, la première phase de l'analyse qui, dans la plupart des travaux sémiotiques, est presque toujours pudiquement reléguée dans les coulisses de la recherche. L'exercice en question n'est pas une épreuve d'agilité et de vitesse, et le lecteur doit donc s'armer de patience et d'indulgence : la présentation d'un exercice pratique intégral prend… un certain temps. Et pourtant, l'analyse que nous proposons, bien loin d'épuiser la signification et les effets de la pièce de Ionesco, n'en saisit qu'un aspect limité.

2 Le titre de la pièce d'Eugène Ionesco ici analysée, *Rhinocéros*[2], suggère que l'apparition des rhinocéros, à partir de la métamorphose des acteurs humains, serait son objet même. L'orientation narrative reposerait sur cette transformation, que nous désignerons désormais par le plaisant vocable de *rhinocérisation* ; c'est la voie empruntée par toute la critique. Mais l'analyse concrète, notamment étayée par l'analyse modale, révèle une autre orientation, plus profonde et plus heuristique, où la principale invention serait celle d'un seul véritable humain, grâce à la métamorphose de Bérenger : en effet, face à l'épidémie incontrôlable de la rhinocérisation, on assiste à

l'affirmation progressive d'un unique être humain, le seul qui résiste à la contagion, Béranger, et qui, à la fin de la dernière scène, se retrouve isolé, irréductiblement singulier, et engagé dans une bataille sans merci contre tous les autres, devenus rhinocéros.

3 D'où le titre de cette étude, « Devenir rhinocéros ou devenir humain, telle est la question ! », qui témoigne de la possibilité de ce renversement de perspective : la multiplication des rhinocéros n'apparaît alors que comme un mouvement de fond, dont émergerait par contraste la sélection, la configuration et l'invention d'un véritable « être humain ». Comme dans toute pandémie, il y a des survivants ; dans le cas de la rhinocérisation, le seul survivant est Bérenger, et ce sont toujours les survivants qui construisent le sens de ce qui s'est passé !

4 Cette possibilité d'un renversement de perspective, bien qu'étant le fruit d'une analyse concrète multidimensionnelle, reste pourtant une hypothèse de travail, choisie pour orienter la présentation des résultats de cette analyse. Il en découle donc une seconde hypothèse, qui fournit l'armature générale de cette présentation : au départ, nous aurions affaire à des êtres vivants d'apparence humaine, des *hybrides*, destinés ensuite à choisir entre deux voies : *devenir rhinocéros* ou *devenir humain*. Comme l'analyse le montrera, ces transformations ne sont ni spontanées ni ponctuelles : avant même que le récit dramatique ne commence, les hybrides sont, en raison de leur identité modale et de leur ethos, déjà en partie prédéterminés à suivre plutôt l'une des deux voies que l'autre ; mais au début de la pièce de Ionesco, cette prédétermination n'apparaît pas comme telle, tout au contraire, elle est masquée par l'apparence humaine, et elle sera progressivement dévoilée — certains résistant plus longtemps que d'autres à la rhinocérisation — et cette gradualité est un élément essentiel des ressorts dramatiques de l'œuvre.

2. Les ressorts dramatiques : modalisations et transformations véridictoires

2.1. Reprise, multiplication et prolifération

5 On sait déjà (Fontanille 2015) que le ressort dramatique dominant dans les pièces de Ionesco est la prolifération des figures du plan de l'expression (verbales, corporelles, par les objets, les non-humains, etc.), dont le caractère systématique neutralise, voire annihile les contenus. Le terme ultime de la prolifération est le moment où le nombre dans l'expression apparaît comme indéfini, illimité, et donc, où le contenu est désormais insaisissable ; littéralement : des expressions vide de contenus. C'est le moment du non-sens et de l'absurde.

6 La multiplication des rhinocéros en est à l'évidence l'une des formes, et la résistance des acteurs à ce mouvement qui semble irrépressible est le principal ressort dramatique. Mais la prolifération touche bien d'autres dimensions de l'expression, posant de la même manière la question de la résistance des acteurs. Béranger, par exemple, est en général incapable de formuler des affirmations ou des jugements directs, et son discours explose en bribes incompréhensibles, branches mortes et voies sans issue ; en outre, il est toujours empêtré dans des suites de modalisations (des peut-être, des conditionnels, des à peu près), de pseudo raisonnements toujours soumis à de multiples conditions ou questions préalables. Il cumule l'inhibition de l'affirmation

directe et unique, la multiplication des médiations modales et des bifurcations du discours. Étant lui-même affecté d'une prolifération énonciative interne, la question se pose dès le début : n'est-il pas un échantillon représentatif du non-sens qui menace ? Comment pourrait-il résister à cet assaut ?

7 Béranger s'excuse de tout, y compris d'exister, à grands renforts de modalisations négatives : « Moi, j'ai à peine la force de vivre. Je n'en ai plus envie peut-être » (*Rhinocéros*, A I, 45). Il avoue sa culpabilité, il se rétracte et se récuse lui-même, comme s'il était à la fois lui-même et un « autre », qui combat ou entrave le précédent, toujours en accumulant les modalisations : « Je *tiens quand même* à vous dire que je *regrette* d'avoir *soutenu*...avec *acharnement*, avec *entêtement*...avec colère...oui, bref, bref... J'ai été stupide » (A II, T2, 141, souligné par nous). S'il boit trop d'alcool, c'est pour se soulager de cet « autre », s'il se récuse, c'est pour s'en débarrasser. On comprend alors que les enchaînements et enchâssements de modalisations qui caractérisent son expression ont eux-mêmes quelque chose à voir avec le dédoublement, voire la démultiplication de son identité. Nous y reviendrons, avec le développement consacré à la confrontation entre le Moi et les Soi.

8 L'ensemble de ces particularités s'exacerbent jusqu'à la fin, où, devenu seul de son espèce, il conclut par un monologue qui les reprend toutes, en une longue explosion verbale. Par conséquent, dans cette construction dramatique, d'un côté le processus de prolifération augmente à la fois en extension (nombre, extension par imitation), et en intensité (violence et force d'attraction), et de l'autre, la résistance de Bérenger monte en intensité, se concentre, et finit par une sorte d'acte ultime, le plus réduit en extension, le plus élevé en intensité : le sacrifice de soi-même dans la lutte armée.

2.2. Véridiction et axiologie

9 En première approche, pour être transformé en rhinocéros, il faudrait remplir au moins deux conditions qui contribuent elles-mêmes à la prolifération : (1) une identité préalable « normale », simple, stable, banale, conforme, et (2) une attraction-imitation qui engendre la prolifération, elle-même soutenue par la normalité et la conformité.

10 La transformation en non-humains reste longtemps invisible, en raison de la normalité des rhinocérisables, et elle devient visible, et même scandaleusement ostensible, quand la normalité devient elle-même un obstacle à l'humanisation. En somme, ceux qui deviennent des rhinocéros avaient déjà une part animale en eux, en attente d'une révélation. La rhinocérisation n'est donc qu'une modification de l'apparence, un destin qui se réalise sur le mode du paraître et qui était déjà inscrit dans un être, celui de la normalité et de la conformité. Selon le modèle de la véridiction, c'est le passage de « paraître + non être » (illusion, mensonge) à « paraître + être » (vérité).

11 En revanche, Bérenger se transforme peu à peu et profondément : Bérenger, au départ un ami et un voisin ordinaire et conforme, multiplie et accumule des particularités (cf. *supra*), presque toutes exprimées négativement, et que les autres acteurs ne cessent de relever comme des incongruités. La transformation véridictoire est différente : au début il paraît fragile, instable, et à la fin il se révèle fort et résistant. Ce serait le passage de la position « secret » (être + ne pas paraître) à la position « vérité » (être et paraître).

12 Dans les deux cas, pourtant, la transformation véridictoire opère sur le fond d'une inversion axiologique qui en modifie la portée : pour les uns, la normalité et la

conformité antérieures sont converties en rigidité comportementale, et complaisance à l'égard des rhinocéros ; pour Béranger, les hésitations, la négativité envahissante et l'abus des précautions modales sont converties en extrême sensibilité aux événements et en empathie à l'égard d'autrui. Rien ne change, hormis le style de manifestation, et l'orientation axiologique qu'il induit. On peut en conclure que la révélation (véridictoire) porte non pas sur un contenu modal caché, mais sur *l'orientation axiologique qu'il convient d'associer à la manière dont il est présenté*. À cet égard, si Béranger ne se transforme pas en rhinocéros, c'est justement parce qu'il s'est senti malade, dépressif, anxieux, désorienté, etc., dès leur apparition, parce qu'il n'était ni normal, ni conforme, ni plein d'assurance, ni ferme et convaincu. La menace de rhinocérisation l'inquiète, ravive son sentiment de contingence, mais cette inquiétude et ce sentiment de contingence le protègent contre la rhinocérisation : ce qui semblait dégradé et délétère d'un point de vue axiologique se révèle protecteur et salvateur.

13 En outre, quand une transformation thématico-narrative est constatée (par exemple la sensibilité exacerbée de Bérenger, et son empathie à l'égard des personnes qu'il a pu blesser), on en recherche les prémisses dans la manifestation ; dans le cas de Béranger, on doit admettre que l'on s'était trompé sur le statut de son apparence : non seulement elle ne cachait pas son identité profonde, mais elle était déjà, à notre insu, son expression même. De même, pour les autres personnages, dans la position du conformisme insensible, ils étaient déjà des rhinocéros potentiels, avant de le devenir physiquement, et c'est ce conformisme insensible même qui a changé de statut axiologique : ce n'est pas le contenu de l'être qui est révélé, mais l'orientation axiologique globale de la forme de vie, manifestée par des « manières de paraître ». L'axe syntagmatique de cette pièce est principalement dirigé par ces transformations véridictoires, appliquées aux orientations axiologiques.

14 Mais les transformations véridictoires n'expliquent pas tout. Les acteurs conservent une marge de liberté, comme le montrent les évolutions respectives de Dudard et de Daisy, qui basculent tardivement, et de manière peu prévisible, dans le camp des rhinocéros. Nous reviendrons en détail sur ces transformations, mais nous devons noter dès maintenant (i) qu'elles ne dépendent pas des transformations véridictoires, (ii) qu'elles ne concernent pas les contenus modaux eux-mêmes, quels qu'ils soient, et (iii) qu'elles portent principalement sur la manière de modaliser, sur le processus de modalisation lui-même.

15 Dudard, par exemple, jusqu'à l'Acte III, se montre ouvert, compréhensif, tolérant, réaliste, opposé à toute décision ou posture radicale, en somme, rien qui permette de l'assimiler aux rhinocérisables ; mais Bérenger pressent le risque : « Je sens, comme ça, que votre tolérance, votre généreuse indulgence…en réalité, croyez-moi, c'est de la faiblesse…de l'aveuglement » (A III, 198). Et, effet, la subtilité modale des appréciations et des raisonnements de Dudard aboutit à l'acceptation, le point de bascule étant le moment où il insiste sur le caractère « naturel » des rhinocéros, la nature ayant ses propres lois sur lesquelles les humains n'ont pas *prise* : il finit, avant de les rejoindre, par adopter un discours rigide et répétitif, sans pour autant changer de compétence modale. Daisy, la dernière à basculer du côté des rhinocéros, renonce à partager la résistance avec son ami Bérenger, saisie par le *sentiment de l'inéluctable*, l'impression, confirmée par plusieurs incidents, que le monde entier a définitivement basculé, et que plus personne n'a de *prise* sur cet événement ; elle aussi convertit alors l'inéluctable en « naturel » : les rhinocéros, forces de la nature, ne peuvent être que des expressions de

l'harmonie naturelle. La modalité de l'*inéluctable* était déjà en place, avec la multiplication incontrôlable des rhinocérisations, mais elle devient dominante, et dirige toutes les autres modalités de la compétence.

16 On peut alors comprendre que si une orientation axiologique profonde dirige tous les parcours, et recatégorise tous les comportements, elle se manifeste, non pas par les contenus de modalisation, mais par *les formes du processus de modalisation* : l'absence de fermeté, le caractère diffus ou compact, innovant ou répétitif, les hiérarchies entre modalisations, etc. Dans cette perspective, on peut comprendre l'évolution de Bérenger : il pressent que les enjeux ne sont pas dans les identités modales, mais dans la manière de les manifester. Pris dans la dérive d'un potentiel renoncement à son humanité, à l'image de tous les autres, il résiste par le *maintien à tout prix* de son identité, par une énergie toute entière mobilisée contre la rhinocérisation : contrairement à Dudard et Daisy, il cherche une *prise* sur son devenir. Le caractère négatif de toutes les modalisations qui le caractérisent (ne pas vouloir, ne pas savoir, ne pas pouvoir, etc.) devient le trait dominant sur lequel il peut fonder sa résistance sacrificielle : il dit « non ». La négativité n'est donc pas seulement un accident des formulations modales, c'est le principe directeur du *maintien* et du *soutien* de la forme de vie qu'il assume, c'est la force de la *prise* qu'il exerce sur les événements ; en somme, l'incompétence narrative convertie en *tonalité modale existentielle*.

3. Autonomie et intrications modales

3.1. Point de méthode

17 D'un point de vue méthodologique, l'autonomie de l'analyse modale par rapport à la sphère de l'action est par principe assurée par le fait que la modalisation ouvre sur ce que nous avons convenu d'appeler un *imaginaire modal* (Fontanille 2003), c'est-à-dire un point de vue sur le prédicat qui le situe dans un mode d'existence spécifique, où le couplage entre prédication, perception et réalisation est suspendu. Dans ce mode d'existence spécifique, le prédicat peut être saisi sous plusieurs points de vue complémentaires (sélectionnés en tant que modalités particulières, pouvoir, savoir, vouloir, etc.), et cette variation de points de vue modalisants peut notamment jouer sur la distance imaginaire qui sépare le prédicat du mode d'existence où le couplage prédication-perception-réalisation prévaut. Il en résulte que la modalisation est bien plus qu'une condition (présupposée) de la réalisation du prédicat : dans *Rhinocéros*, on note en particulier que l'accumulation de modalisations, leurs manifestations ostensibles et récurrentes, disons pour faire court, leur *mode d'énonciation*, sont d'un côté associées à des inversions axiologiques, et, de l'autre, via des figures de manifestations modales spécifiques, impliquées dans des tactiques de construction, de préservation ou d'exposition des éthos actoriels. En outre, ce sont elles, et non les modalités proprement dites, qui assurent la *prise* ou la *déprise* sur les événements.

18 Dans *Rhinocéros*, la manifestation systématique et insistante des savoirs, des vouloirs, des pouvoirs et des devoirs des uns, tout comme l'aveu bredouillant et récurrent des non-savoirs, non-vouloirs, non pouvoirs, non-devoirs de l'autre (Bérenger), semblent impliquer d'abord, sous la pression de la doxa, une orientation axiologique en faveur des modalisations positives, mais les effets de l'assurance ostentatoire des uns, et de la réticence embarrassée de l'autre révèlent ensuite une autre orientation axiologique, en

faveur des modalisations négatives. Cet ensemble [modalisations-axiologies-figures de manifestations modales] permet l'investissement des modalités dans des formes de vie identifiables.

19 À ce stade de l'analyse, nous pouvons avancer quelques propositions méthodologiques :

1. les modalités, et surtout les opérations de modalisation et leurs manifestations, sont *intriquées* dans des ensembles catégoriels qui ne sont pas généralisables, et qui constituent en quelque sorte la signature d'un genre, d'une esthétique, d'une œuvre, voire d'un seul texte ;
2. l'organisation de ces *intrications*, dans son principe, est généralisable, sous la forme de de *tonalités modales*, constituées (i) de *dispositifs modaux* (cf. Greimas & Fontanille 1991) hiérarchisés, comprenant au moins une *modalité dominante*, (ii) de *régimes de modalisation* (cf. le principe de négativité chez Béranger), fondés sur les propriétés du processus de modalisation, et (iii) une *orientation axiologique* portant sur les schèmes de comportement dominants dans la tonalité modale (cf. l'hypersensibilité de Bérenger, ou le conformisme rigide de la plupart des autres acteurs).

3.2. Les tonalités modales

3.2.1. Modalisation dominante

20 Une *tonalité modale* se caractérise d'abord par une *modalisation dominante* dans un dispositif modal. Quelques soient les variétés modales sollicitées dans le développement d'un parcours, ce dernier peut apparaître comme régi par l'une d'entre elles (cf. l'*inéluctable*, pour Daisy à la fin de l'Acte III), et surtout par les règles spécifiques de la modalisation et des figures de manifestation qui lui correspondent : le vouloir obéit à des règles d'intensité de l'engagement ou de la visée ; le savoir, à des règles d'accumulation et de composition des connaissances, et d'émergence de connaissances nouvelles ; le pouvoir, à des règles de confrontation (avec d'autres pouvoirs), de maintien ou d'usure (le pouvoir diminue ou augmente quand on en fait usage) ; le croire, enfin, obéit à des règles d'adhésion à des connaissances, à des faits, à des situations ou à d'autres actants. On pourrait même ajouter ici le « naturel », qui introduit dans les tonalités modales un facteur de *déprise*, au détriment de la plupart des modalisations standards, qui visent au contraire la *prise*.

21 Dans *Rhinocéros*, les dominantes modales fluctuent sans cesse, et en fonction des thèmes de la conversation, et des positions et rôles que chacun y adopte : l'*incroyable* est en débat dès les premières apparitions de rhinocéros, le *savoir factuel* est longuement discuté à propos du nombre de leurs cornes, le *devoir* est un motif permanent lié à l'exercice d'une profession, le *vouloir* est central dans tous les échanges entre Jean, Bérenger et Dudard, etc. On peut par exemple observer que dans la dernière conversation entre Dudard et Bérenger à l'Acte III, ce dernier s'efforce de faire reconnaître à Dudard que sa volonté est bien supérieure à la sienne. Dudard élude la demande, et à la fin de leur dialogue, Dudard invoque un devoir, celui de rejoindre les siens : *devoir* contre *vouloir*, c'est l'enjeu thématique de cet échange. En outre, les transitions de dominantes manifestent, dans les interactions, les prises d'initiatives conversationnelles : Béranger tente une *prise* sur Dudard en engageant le débat sur le vouloir, ce dernier se dérobe, et avec le passage au devoir, il accomplit la *déprise*.

22 Les dominantes modales procurent au texte ce que Greimas (Greimas et Fontanille 1991) aurait volontiers désigné comme « un parfum modal », en raison de la capacité de

diffusion de la modalité dominante, mais aussi du caractère continu, voire lancinant ou obsessionnel, de la redondance isotopique qu'elle induit. Dans le cadre du genre conversationnel, elles procurent également des possibilités de *prises* et de *déprises* dans les interactions.

3.2.2. Régimes de modalisation

23 La deuxième caractéristique d'une tonalité modale est son *régime de modalisation*. Ce dernier se caractérise principalement par la manière dont les processus de modalisations exploitent le couplage et le découplage entre prédication, perception et réalisation. Le régime de modalisation serait en quelque sorte une modalisation au second degré : ce sont alors les propriétés aspectuelles, tensives et modales du *processus de modalisation* qui sont visées, indépendamment des contenus modaux ; par exemple, le processus de modalisation peut être accompli ou inaccompli, réversible ou irréversible, ponctuel ou itératif, intense et ostensible, ou extense et diffus, etc. L'analyse de ces propriétés permet alors d'accéder à la manière dont les modalités sont présentées et prises en charge, à leur *mode d'énonciation*.

24 On note que tous les acteurs rhinocérisables sont dotés de modalités du faire, entièrement dédiées à la réalisation du faire, certes ostensiblement mises en scène, mais pour valoriser leur capacité à passer à l'action : leur transformation en rhinocéros est justement à la fois la conséquence et la manifestation de cette étroite dépendance entre modalités et passage à l'action, avec une visée d'*accomplissement* immédiat. L'affichage ostentatoire du vouloir, du savoir, du pouvoir, du devoir et du croire est certes un accommodement de la dimension imaginaire des modalisations, mais sans report ou suspension de la transformation visée : cette présentation ostensible est uniquement dédiée à la mise en scène du passage à l'acte.

25 Bérenger, on l'a déjà indiqué, a tendance à multiplier les formulations modales, le plus souvent sous forme négative, et presque toujours comme un procédé destiné à repousser indéfiniment l'action. Il avoue ne pas avoir de « volonté », il « ne prétend pas », il « ne sait pas » ce qu'est le « devoir » d'un employé, il « ne peut pas refuser », etc. C'est son régime de modalisation personnel. Au cours de l'Acte I, les échanges avec ses amis sont presque entièrement consacrés à leurs efforts pour le « remodaliser » : le convaincre de « se cultiver l'esprit », d'aller au musée, de se reprendre en mains, etc. Dans ces efforts, la remodalisation traverse toutes les positions modales : vouloir, savoir, pouvoir, avec toutes les émotions et passions associées. Et, dans la dernière réplique de l'Acte I, il en annule tous les résultats, en revenant à son propre régime de modalisation : « Je comprends, mais… […] Oui, toutefois… […] cela ne résout pas la question. […] Je n'aurais pas dû, […] Je n'aurais pas dû, je n'aurais pas dû me mettre en colère ! J'ai le cœur trop gros pour aller au musée. Je cultiverai mon esprit une autre fois » (A I, 84-88).

26 Ce déroulé de l'Acte I est typique d'un parcours entièrement centré sur les modalisations et démodalisations, portant sur un prédicat (se cultiver, ou aller au musée), qui n'est lui-même qu'un prédicat modal (de l'ordre du savoir) porteur d'une axiologie esthétique. Le ressort dramatique des transformations, les variations dans l'identité modale de Bérenger, ne tient qu'aux fluctuations de sa résistance aux pressions qu'il subit en vue de cette « remodalisation », et à la manière dont il échappe au passage à l'acte.

27 À la fin de la pièce, dans son long monologue, Bérenger n'évoque toujours que son identité et la résistance à la remodalisation qui la soutient : une série de contradictions et de négations modales systématiques : « Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, mais je ne peux pas. Je ne peux plus me voir. J'ai trop honte… Et bien tant pis ! Je me défendrai contre tout le monde, […] Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas ! » (A III, 245-246). Il y a bien alors un passage à l'acte (il prend le fusil pour se défendre), mais qui se fonde sur une identité modale entièrement négative : ni pouvoir, ni savoir, ni devoir, ni vouloir, juste un corps laid, singulier et délaissé qui s'empare d'un fusil.

28 Les tensions inhérentes au régime de modalisation mettent en évidence la coexistence et les interactions entre au moins deux instances actantielles. Bérenger souhaiterait « vouloir », mais il n'a aucune « volonté » ; il voudrait bien savoir, mais il « ne sait pas » ; il aimerait pouvoir, mais il ne dispose d'aucun « pouvoir » : indépendamment des contenus modaux eux-mêmes, le processus de modalisation traverse une série d'obstacles qui l'inhibent, et empêchent ou repoussent sa réalisation. Le régime de modalisation est donc à la fois itératif, inaccompli et déceptif. Ces « obstacles » impliqueraient qu'au processus de modalisation s'oppose un processus de démodalisation : il résulte de leur conflit une *aspectualisation* de ces processus.

29 Cette configuration fait écho au dédoublement douloureux évoqué par Bérenger à l'Acte I : « Je sens à chaque instant mon corps, comme s'il était de plomb, ou comme si je portais un autre homme sur le dos. Je ne me suis pas habitué à moi-même. Je ne sais pas si je suis moi. Dès que je bois un peu, le fardeau disparaît, et je me reconnais, je deviens moi » (A I, 43). Le corps-actant est constitué de plusieurs « faces », au moins deux instances qui interagissent. Ces deux instances pourraient être identifiées comme le Moi-chair et Soi-corps propre (cf. Fontanille 2011), dont les interactions seraient réglées d'abord par les régimes de modalisation, comme c'est le cas de la négativité modale chez Bérenger, et ensuite par des contrôles axiologiques.

30 Ce serait l'instance du Soi qui porterait les axiologies : si on peut distinguer l'axiologie de la *conformité*, et celle de la *sensibilité* — nous y reviendrons en détail — la *conformité* reposerait sur l'instance de la « mêmeté » dans une superposition des deux faces de l'identité, et la *sensibilité* impliquerait l'instance de l'« altérité » dans une relation mutuelle entre les deux faces. Si l'on suit la leçon de Ricœur (1990), les Soi sont en effet de deux sortes : du côté de la mêmeté, le *Soi-idem*, celui de la seule répétition, et du recouvrement de Soi par Soi-même, et du côté de l'altérité, le *Soi-ipse*, celui de la visée constante vers l'autre, du maintien et de la fidélité à Soi-même face à l'altérité, voire de la résistance à la dislocation de l'identité. Mais avant d'approfondir ce point (cf. *infra*), il nous faut revenir à la « mise en scène » des dispositifs modaux et des identités, car elle donne justement accès aux axiologies impliquées dans les tonalités modales.

3.3. Les simulacres et la manifestation des axiologies

31 L'un des effets majeurs de la modalisation est l'actualisation d'une dimension « imaginaire », des modes d'existence qui se distinguent de celui propre à la réalisation du prédicat modalisé : dans les interactions, cette dimension imaginaire se traduit par la présentation et la circulation de *simulacres* modalisés. *Rhinocéros* est à cet égard un vaste marché de présentations, d'échanges et de confrontations de tels simulacres.

3.3.1. Le malaise axiologique

32 Les premières apparitions de Bérenger, commentées par ses interlocuteurs, sont d'emblée traitées comme des simulacres : négligé, geignard, incohérent, cette image qu'il propose de lui-même n'est pas considérée comme son véritable « moi ». Ni lui ni ses amis ne s'y trompent : il s'agit bien d'un Soi, un simulacre projeté dans l'espace social. De son propre point de vue, son apparence exprime son malaise, le malaise de la démodalisation (« Moi je ne m'y fais pas. Non, je ne m'y fais pas à la vie », A I, 20). Son Moi est l'instance qui éprouve le malaise induit par l'autre instance (le Soi). Son apparence est une construction qui réduit provisoirement son identité profonde à l'expression publique de son malaise.

33 Du point de vue des autres acteurs, le décalage est le même : ils ne confondent pas le spectacle de ce malaise avec l'identité modale immanente de leur ami ; ils réagissent à ce spectacle en lui proposant des alternatives et d'autres simulacres possibles : celui d'un Bérenger qui arriverait frais, disponible, à l'heure, et bien soigné, pour accomplir son devoir au bureau, ou celui d'un Bérenger qui montrerait son intérêt pour les pratiques culturelles en allant au musée ou au théâtre. Non seulement son apparence est un simulacre, mais en outre elle est manipulée au cours de la conversation comme tel, et auquel, par invention et innovation, ou par adaptation aux circonstances et aux attentes de ses amis, il pourrait substituer d'autres simulacres. Le simulacre modalisé ne ment pas, il donne un spectacle du Soi qui sollicite des spectateurs ; en somme, un spectacle interactif, dont les spectateurs pourraient contribuer à modifier la présentation, tout comme l'acteur principal.

34 La métaphore du « spectacle de soi-même »[3] décrit précisément le fonctionnement du simulacre dans l'interaction : une présentation de Soi, susceptible de susciter des réactions chez les partenaires de l'interaction. Au risque de nous répéter, ce qui est ici donné à saisir dans le spectacle, ce n'est pas directement le contenu modal de l'identité, mais le malaise que provoque cette identité : l'identité modale est dotée d'une orientation axiologique, qui suscite le malaise, manifesté par la tonalité modale. Eu égard aux instances évoquées plus haut, le malaise est le fruit d'un désaccord intérieur entre l'identité modale souhaitée par l'une des instances, et l'identité négative imposée par l'autre ; sans orientation axiologique, aucune position modale, positive ou négative, ne peut susciter un tel malaise.

3.3.2. Une certitude éclatante et absolue

35 Ailleurs, lors de la longue discussion sur le nombre de cornes respectivement du rhinocéros d'Asie et du rhinocéros d'Afrique (A I, 67-78), Bérenger proteste contre l'attitude de Jean, qui prétend toujours avoir raison, et il lui reproche d'être « pédant », « colérique », et de ne supporter aucune objection. Jean ne se résume pas plus que Bérenger à la présentation qu'il donne de lui-même, mais c'est tout de même cette présentation, ce simulacre modalisé, qui anime une douzaine de pages du texte ! Sous une tonalité modale dominée par le savoir et les modalités épistémiques, Jean donne le spectacle, non pas de son savoir, mais de l'exacerbation de sa certitude. Jean se comporte comme si la seule insistance sur sa conviction intime, le seul spectacle de son assurance, voire de sa seule « prétention » (« Il prétend que… »), suffisait à convaincre autrui : *l'ostentation de la certitude* comme moyen de persuasion.

36 À cet ethos affiché, Bérenger en oppose un autre, qui serait en mesure de mieux le convaincre : moins d'assurance, plus de discrétion, plus de place à la discussion, et un souci plus marqué pour le respect de ses auditeurs. Mais dans la conversation, il réagit pourtant en dénonçant l'ostentation de la certitude, en la combattant jusqu'à l'éclat de la dispute et de la rupture : il le regrettera amèrement pour finir, attestant ainsi que les simulacres ainsi exposés ne sont que des constructions provisoires, et des co-constructions qui s'engagent que des Soi, et non des Moi. Dans ce cas aussi, le simulacre modalisé est une sorte d'objet transitionnel, partagé dans l'interaction, et soumis à la manière dont les autres acteurs le reçoivent, le comprennent et/ou le récusent : comme un « spectacle » qui leur est adressé, et dont ils peuvent discuter en se demandant si c'est le pire ou le meilleur que Jean pourrait donner à ses interlocuteurs.

37 L'enjeu de la dispute n'est donc pas le savoir lui-même, le fait que les rhinocéros ont une ou deux cornes, mais l'orientation axiologique qui est associée à la tonalité modale, notamment à son régime de modalisation. Pour Jean, la certitude est une valeur qui se dégrade dès qu'on la discute. Pour Bérenger, la certitude se renforce si elle est confrontée à l'incertitude. En somme, une axiologie du « tri » d'un côté, et du « mélange » de l'autre, ou comme aurait pu dire Zilberberg (2011), des valeurs d'*absolu* et des valeurs d'*univers*. Une axiologie du « tri », de la certitude unique et absolue, ne peut se manifester que par une présentation éclatante et singulière, qui ne souffre aucune confrontation avec d'autres : elle sélectionne un régime de modalisation spécifique.

3.3.3. Régimes de modalisation et efficience des simulacres

38 Ces deux exemples montrent que les simulacres modalisés résultent d'une sélection et/ou d'une distorsion provisoire de l'identité d'un acteur qui, par cette réduction et cette accentuation, peut donner un « spectacle de soi-même » qui ne se confond pas avec l'expression du Moi ; ce spectacle transforme les partenaires en spectateurs, qui se comportent alors comme tels, et qui font des commentaires éthiques et esthétiques non pas sur la personne, mais sur le spectacle qu'elle donne aux autres.

39 Nous avons évoqué plus haut, à propos de Jean, le caractère ostensible ou discret des modalisations, qui relève du régime de modalisation. La mise en spectacle du Soi modalisé est plus ou moins vive et insistante (régime : *intensité* et *itérativité*). Les deux exemples commentés plus haut, à propos de Bérenger et de Jean, sont du type *ostensible*, c'est-à-dire d'une mise en scène tellement insistante que les partenaires de l'interaction ne peuvent pas éviter de se comporter en spectateurs, et de la commenter en tant que tels. D'autres simulacres sont tout aussi appuyés, d'autres spectacles sont tout aussi insistants : celui du Logicien, ou celui de Touchard, qui font chacun un numéro d'acteur envahissant (régime : *ostensible* voire *ostentatoire*). Mais certains sont plus discrets, comme les simulacres proposés par Dudard et Daisy (régime : *atone-discret* et *diffus*), et dans ce cas, leur partenaire Bérenger ne réagit pas comme un spectateur, ne fait pas de commentaires sur les simulacres de ses interlocuteurs, et réagit directement au contenu de leurs propos.

40 On pourrait imaginer que les régimes de modalisation déterminent directement l'efficience des simulacres, et que, par exemple, les modalisations discrètes et diffuses seraient moins efficientes que les modalisations ostensibles et intensives. Mais ce serait

sans compter sur les effets de leurs orientations axiologiques dans les interactions. Les simulacres modalisés peuvent présenter toutes les propriétés aspectuelles, tensives et modales des régimes de modalisation ; ils peuvent par exemple adopter tous les degrés de l'ostension, depuis la plus grande discrétion jusqu'à la plus insistante ostentation. Mais, s'agissant de simulacres circulant dans les interactions, celles-ci s'en trouvent infléchies et affectées, et leur réception axiologique peut être inversée. On peut passer ainsi graduellement ou directement d'une interaction strictement « actionnelle » — la valeur du simulacre est alors appréciée en regard de son efficience, de son adaptation ou inadaptation aux enjeux et aux difficultés de la situation — à une interaction purement « spectatorielle », où la valeur du simulacre n'est évoquée qu'en termes d'éthique ou d'esthétique de sa présentation, c'est-à-dire à usage interne, dans les limites de la relation spectaculaire propre à l'interaction : les simulacres sont alors considérés comme acceptables ou inacceptables, tolérables ou intolérables, gratifiants ou dégradants.

41 Le passage d'un type d'interaction (actionnel ou spectatoriel) à l'autre semble contribuer, dans la pièce de Ionesco, à accélérer ou à retarder la rhinocérisation. En effet, aussi longtemps que durent les interactions de type spectatoriel, la transformation redoutée est suspendue, car tout se passe dans un mode d'existence qui ne connaît ni passage ni transition vers celui des rhinocéros. Quand l'acteur en voie de transformation s'engage dans le type actionnel, il ne se préoccupe alors que de l'adéquation entre sa propre compétence modale et la situation pratique ; c'est le cas de Dudard, à la fin de l'échange avec Bérenger à l'Acte III, qui éprouve l'obligation de ne pas se séparer de ses semblables, déjà devenus rhinocéros, ou ensuite celui de Daisy, mobilisée par le caractère inéluctable de la situation.

3.4. La diversité et la complexité des expressions modales

42 Les modalités ont un nom dans la théorie (vouloir, devoir, pouvoir, savoir, croire), mais cette dénomination théorique de leur contenu ne préjuge pas de leurs expressions verbales ou non verbales. Ces expressions sont d'autant plus diverses que les manifestations textuelles des modalités le sont elles-mêmes ; elles sont parfois imprévisibles, et souvent non généralisables, et propres à chaque texte particulier. Dans *Rhinocéros*, les régimes de modalisation se distinguent principalement comme *réversibles* ou *irréversibles* — la vaine tentative de remodalisation de Béranger en est un exemple —, comme *accompli* ou *inaccompli*, et comme *ostentatoires* ou *discrets* (cf. *supra*) : ces régimes se manifestent notamment dans des modes d'énonciation, affirmatifs, négatifs ou interrogatifs, canoniques ou atypiques, lapidaires ou diserts, qui eux-mêmes sont exprimés dans les formes syntaxiques des propos attribués aux acteurs.

3.4.1. Expressions épistémiques, axiologiques et affectives

43 Dans les propos attribués à Bérenger, par exemple, l'usage récurrent des phrases interrogatives exprime le caractère toujours *réversible* et *discret* de ses certitudes ; celui, parfois envahissant, des phrases tronquées, inachevées, exprime à l'évidence le caractère *inaccompli* du processus de modalisation. Plus généralement, toutes ces expressions renvoient à sa démodalisation, mais avec une dominante épistémique. Il ne cesse de s'exprimer sous forme de questions, mais ce ne sont pas des questions qui demandent des réponses ; elles expriment son incertitude : il ne sait pas, il doute, il

s'interroge à propos de tout. Quand il ne pose pas de questions, ses incertitudes s'expriment par des modalisateurs du *désengagement* épistémique : « peut-être », « il se pourrait que », « on pourrait penser que », etc. On doit alors considérer que, dans ces expressions, deux dimensions complémentaires des tonalités modales sont convoquées : le régime aspectuel de la modalisation (*réversible* et *inaccompli*), et la dominante modale (*épistémique*).

44 La combinaison d'un tel régime de modalisation et de cette dominante épistémique se déploie tout au long de la pièce, chaque fois que Béranger passe au premier plan. À l'Acte I (34-37), à propos du passage d'un premier rhinocéros, Jean demande à Bérenger, « Qu'est-ce que vous en dites ? ». Bérenger lui répond « De quoi parlez-vous ? », Jean répond « Du rhinocéros, voyons, du rhinocéros ! », et Bérenger finit par répondre au bout de plusieurs échanges incohérents : « Peut-être que le rhinocéros s'est-il échappé du jardin zoologique ! », et il insiste plus loin : « J'ai dit : peut-être... », et il continue dans le même registre : « peut-être vient-il du cirque ? », « peut-être était-il resté caché dans les bois marécageux des alentours ? », autant d'hypothèses farfelues puisque, comme Jean le lui rappelle, il n'y a dans cette ville ni jardin zoologique, ni cirque, ni bois marécageux. Et Bérenger renchérit avec deux hypothèses absurdes : « Que sais-je alors ? Peut-être s'est-il abrité sous un caillou ? ...Peut-être a-t-il fait son nid sur une branche desséchée ? ». L'absurdité provocante (Jean est très fâché par ces hypothèses ridicules), prenant le relai des hypothèses contrefactuelles, serait le stade ultime du *désengagement épistémique* : l'ostentation du non savoir, vigoureusement assumée, confine au délire absurde.

45 Cette obsession modale de Bérenger s'exprime à plusieurs reprises, notamment après le passage du second rhinocéros qui vient d'écraser le chat de la ménagère : il s'excite contre Jean qui prétend avoir vu deux cornes sur le nez du rhinocéros, et il insiste dans une longue conversation pour défendre l'idée qu'« on ne pouvait pas voir », « on ne peut pas savoir ». En somme, non seulement il entretient soigneusement son incertitude, il la transforme en « impossibilité de savoir », et il prétend même la faire partager aux autres. La discussion à propos de « une corne » ou « deux cornes » se transforme en conflit ouvert, et Jean part en insultant Bérenger. Les commentaires de Bérenger : « Il soutient toujours des énormités ! Il veut toujours épater tout le monde par son savoir. Il n'admet jamais qu'il pourrait se tromper ! » (A I, 78) montrent bien que, dans l'expression même, le contenu cognitif n'est pas concerné : c'est le régime de modalisation, et sa présentation verbale, qui sont l'objet d'un contrôle axiologique.

46 Quel que soit le contenu sémantique des modalités, quelle que soit leur orientation, positive, ou négative, elles peuvent être présentées comme (i) rigides-irréversibles ou souples-réversibles, (ii) assumées discrètement ou proclamées de manière ostentatoire et avec prétention, et ce sont ces propriétés qui sont confrontées à un système de valeurs sous-jacent et exprimé dans l'échange verbal. En outre, ces expressions axiologiques sont également affectives, mais sous condition de confrontation : ce sont en effet des affects qui émergent de la confrontation entre au moins deux régimes de modalisation. L'irritation exprimée dans les propos de Jean est un affect produit par la confrontation entre la rigidité irréversible de sa certitude et les tentatives de Bérenger de la rendre réversible et tolérante. L'amertume et les regrets de Bérenger, ensuite, à propos de sa colère et de son insistance dans la discussion avec Jean, est un affect qui émerge de la confrontation entre son régime de modalisation habituel et le fait qu'il ait

lui-même converti *in fine* sa propre incertitude en une modalité irréversible et assumée publiquement de manière ostentatoire.

3.4.2. Pressions et inversions des topoï

47 La récurrence des nombreuses formulations figées, des échantillons de « langue de bois » ou de banalités stéréotypées, et que Ionesco met dans la bouche de ses acteurs, nous incite à les examiner plus attentivement : on le sait, ce sont des énoncés indéfiniment reproductibles et qui seraient supposés, au moins jusqu'à une certaine limite, gagner en force de conviction et en efficacité au fur et à mesure de leur répétition. Ces formulations stéréotypées sont, au sens sémantique, des topoï[4]. Un « topos » est une argumentation stéréotypée, qui se présente en général comme une évidence et, quand il reste implicite, ce caractère d'évidence est converti en présupposition : le topos est, dit-on alors, présupposé par le propos de l'énoncé ; ce caractère d'« évidence » repose sur un consensus implicite, une opinion partagée et indiscutée. Quand le topos est explicitement proféré, il apparaît comme un truisme, parce qu'il est étayé sur une doxa ; à l'Acte I, lors de la tentative de remodalisation de Bérenger, Jean tente d'argumenter : « Tenez, au lieu de boire et d'être malade, ne vaut-il pas mieux être frais et dispos [...] ? » (A I, 54)[5]. Quand il n'est pas explicitement proféré, sa présence implicite (donc indirectement exprimée) exerce alors une pression interprétative.

48 Tout au long de *Rhinocéros*, un topos est mis en œuvre, validé ou récusé, et nous pourrions le reconstituer ainsi : « Il vaut mieux être en nombre et en accord avec autrui, qu'être tout seul et en désaccord avec tout le monde. » Ce topos, tantôt explicitement invoqué, tantôt implicité, fonctionnera jusqu'à la fin de la pièce, y compris comme motif de la rupture finale entre Daisy et Béranger : Daisy applique ce topos à sa propre attitude, elle explique en substance qu'on ne peut plus vivre sans accord avec les rhinocéros et à l'écart de leur nombreuse troupe ; Bérenger, au contraire, récuse et inverse ce topos, et préfère être seul et en désaccord avec tout le monde, plutôt que de céder aux rhinocéros. La formule inversée reste implicite, car elle ne se manifeste que par des choix et des actes : Béranger prend le parti de rompre avec tous ceux qui contribuent à la crédibilité des topos ; en choisissant de rester « seul et en désaccord (et même en guerre) avec tout le monde », il prend le risque d'avoir à reconstruire un monde sémantique tout entier.

49 On comprend alors aisément que, dans la perspective d'une modalisation largement distribuée, et pas seulement affectée à tel ou tel acteur ou actant, les « topoï » participent d'une expression diffuse et impressive du « devoir-dire (ou faire) » ou du « ne pas pouvoir-dire (ou faire) ». Avant de contribuer à la modalisation particulière de tel ou tel acteur, ils contribuent à l'expression d'une tonalité modale générale, et à une circulation de cette tonalité dans l'ensemble des interactions et des échanges de simulacres modalisés : ses effets modaux disponibles peuvent alors se concrétiser *ad libitum* dans tel ou tel comportement individuel.

50 Ces arguments « topiques » étant diffusés dans l'opinion générale, ils dirigent les conversations, influencent les choix et les attitudes : il s'agit bien d'une modalisation, qui colore et infléchit les comportements adoptés et les propos tenus. La particularité de *Rhinocéros* à cet égard est double : (i) les dialogues sont très chargés en topoï, en raison des postures épistémiques adoptées par plusieurs acteurs, doxiques et très stéréotypées, et (ii) les événements évoqués ou montrés inversent nombre de ces topoï.

Nous en avons déjà signalé un exemple, mais bien d'autres pourraient l'être encore. Si on part par exemple du topos banal « Il vaut mieux être fort, décidé, stable et ferme, que faible, indécis, instable et relâché », on voit tout de suite que cette orientation argumentative est celle même qui produit les rhinocéros. À l'inverse, Bérenger, qui est à la fois faible, indécis, instable et sans fermeté, est le seul qui résiste aux rhinocéros. En tant que manifestation et expression des processus de modalisation, les topoï procurent, au moment de leur inversion, l'indice des bouleversements axiologiques sous-jacents, parfois même par anticipation sur ces derniers. Eu égard aux enjeux axiologiques sous-jacents, on pourrait alors considérer que, si le caractère stéréotypé et doxique des topoï est une annonce indirecte d'une future rhinocérisation, leur inversion serait le signe d'une résistance à cette transformation.

3.4.3. Musicalité et modalisation intentionnelle

51 Dans *Rhinocéros*, la relation des acteurs avec les rhinocéros est d'emblée axiologique, dans la mesure où elle repose sur la séparation ou le mélange entre la culture et la nature : tous les acteurs rhinocérisables ont auparavant admis une certaine porosité, sinon une véritable confusion, entre la culture et la nature ; ils admettent que les phénomènes culturels peuvent être réduits et dilués dans les phénomènes naturels, et que, réciproquement, ce qui apparaît comme culturel ne ferait qu'exprimer un fonctionnement naturel. Seul Bérenger, à qui on reprochait à l'Acte I son désintérêt pour la culture, rappelle sans cesse le hiatus infranchissable qui sépare les deux. À l'Acte II, Jean affirme : « Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont droit à la vie au même titre que nous. » (A II, 158), et Bérenger lui oppose : « Vous vous rendez compte de la différence de mentalité ? [...] Tout de même, nous avons notre morale à nous [...] » (A II, 158-159). Il poursuivra, en invoquant « une philosophie », « un système de valeurs irremplaçable », « des siècles de civilisation humaine », « l'humanisme », « l'esprit » (A II, 159-161). Ce à quoi Jean rétorque imperturbablement : la nature, la nature !

52 Etrangement, cette axiologie semble vaciller à la fin de la pièce : Daisy, en effet, peu avant de se décider à rejoindre la troupe des rhinocéros, écoute les animaux qui barètent bruyamment, et commente : « Ils chantent, tu entends ? [...] Ils dansent. [...] C'est leur façon. Ils sont beaux. [...] Ce sont des dieux » (A III, 241-242). Littéralement, Daisy exprime une émotion esthétique, qui manifeste un jugement : le barrissement des rhinocéros est musical, et leurs mouvements sont chorégraphiques ; nous serions donc passés du côté de la culture, les ex-humains n'auraient pas perdu leur entière humanité. Mais, en resituant cet épisode dans l'ensemble du dialogue entre Daisy et Bérenger, on constate qu'il en va tout autrement : elle a suggéré en effet qu'il faudrait chercher à comprendre ces animaux, voire à comprendre leur langage ; elle se place donc dans une position où une traduction serait possible, entre les bruits animaux et les verbalisations humaines. Bérenger, qui en tient pour l'intraductibilité, est accusé d'incompétence, de n'être ni polyglotte ni musicien. Ce dernier avatar de la confusion entre culture et nature en est, de fait, l'acmé : les rhinocéros, en puisant dans leur forte énergie naturelle, inventent une imitation de l'art et de l'esthétique.

53 Convertir les « bruits » en « sons », et le brouhaha incohérent des bruits en musique, ce pourrait n'être qu'un effet de lecture, une interprétation de Daisy, par ailleurs confortée dans des didascalies qui recommandent : « *Bruits devenus mélodieux des rhinocéros* » (A III, 240-241). Mais l'aboutissement de cette séquence (« Ce sont des

dieux ») inverse l'orientation : les rhinocéros produisent un texte musical et chorégraphique à déchiffrer, et ceux qui peuvent le déchiffrer reconnaissent, via leur émotion esthétique, leur profonde rhinocérité. En somme, une proposition d'intentionnalité (il y a du sens dans ces bruits et ces mouvements), destinée à être reconnue comme naturelle. Faire passer des bruits non intentionnels pour des sons intentionnels, revient à les absoudre de toute dette à l'égard du hasard et de la contingence, et à les présenter comme l'expression d'une autre forme de vie.

54 Les expressions des tonalités modales ne sont pas seulement des indices, des signes superficiels des régimes de modalisation et des axiologies : elles les font exister, elles les incarnent et les instaurent ; elles ont à cet égard leur propre agentivité, et refuser de déchiffrer ces expressions, refuser de les traduire, refuser de les écouter peut même être une manière de neutraliser leur agentivité.

4. Le Moi et le Soi comme instances de modalisations de l'actant

4.1. Un corps-actant : deux instances

55 En partant d'une entité « hybride », [humain & rhinocéros], une bifurcation se présente, entre une forme purement « humaine » et une forme purement « rhinocéros ». L'une et l'autre sont déjà potentiellement présentes avant que le processus ne commence, et par conséquent, nous avons affaire à un dévoilement progressif, un devenir. La tension entre ces deux devenir, le *devenir rhinocéros* et le *devenir humain*, se manifeste par la confrontation entre deux régimes de modalisations et deux types de contrôle axiologique. Concernant Bérenger, nous avons déjà évoqué et commenté son impression de dédoublement corporel : il est sans cesse en conflit entre ses amorces de modalisation et sa tendance permanente à la démodalisation ; il subit aussi la contradiction entre le régime de modalisation « diffus-discret-réversible-inaccompli », qui est le fond de son identité, et quelques-unes de ses réactions, éclatantes, provocatrices, obstinées, voire brutales (une gifle donnée à Daisy), qui relèvent de l'autre régime, « intensif-ostensible-irréversible-accompli ».

56 Il y a bien en lui deux instances, qui s'associent et se combattent, se confrontent et se substituent l'une à l'autre, dominant tour à tour son identité. Nous avons proposé d'y reconnaître l'association et la confrontation entre deux instances d'un même corps-actant, le Moi et le Soi, l'instance de référence (Moi) et l'instance projetée (Soi), l'instance qui habite l'actant (Moi), et l'instance que l'actant habite (Soi). L'une vécue comme irréductiblement singulière, intime et subjectale, et l'autre, perçue et/ou conçue comme multiple, versatile et objectivable.

57 Au contraire, tous les autres acteurs, dès le début ou progressivement, ne sont constitués que d'une seule instance, ou, si on préfère, de deux instances qui sont soit superposées et indifférenciées, soit complètement dissociées, et par conséquent, dans les deux cas, sans interaction interne. Nous pourrions, par hypothèse, considérer que cette différence d'instanciation est le seuil entre deux dynamiques : (i) une dynamique stationnaire, par laquelle l'être vivant reste animal en général, et en l'occurrence, rhinocéros : dans ce cas, il perd l'une des deux instances, il n'est plus qu'un Soi-corps, une instance projetée et objectivée[6] et (ii) une dynamique évolutive, par laquelle il se

spécifie en humain, en maintenant la différenciation et l'interaction entre les deux instances.

58 La question de l'instanciation débouche alors sur une « invention » anthropologique, celle de l'être humain propre à la pièce *Rhinocéros*, au sens où l'humain serait, selon notre lecture de Ionesco, le seul type d'animal dont l'identité soit construite à partir de la distinction, de la tension, de la cohabitation et de l'interaction entre un Moi et un Soi. Le parcours de Béranger peut alors se raconter ainsi : après de nombreuses interactions douloureuses entre son Moi et son Soi, il admet que ce Soi encombrant est son propre Soi, (« Soi-même »), ce dont découlent un ajustement progressif, et une conquête de la singularité reposant sur une relation apaisée entre Moi et Soi à l'Acte III. La tension douloureuse entre le Moi et le Soi ayant finalement fait place à une réconciliation intérieure, le conflit intérieur laisse place à la guerre avec le monde extérieur.

4.2. Deux instances : interdépendance et réflexivité

59 Bérenger est le seul acteur dont le Moi et le Soi manifestent leur interdépendance, puisque c'est le seul dont les deux instances sont différenciées et relativement autonomes (cf. *supra*, son aveu « schizophrénique », l'impression de porter quelqu'un d'autre sur son dos). La conséquence de cette interdépendance entre les deux instances, est que, pour tous les autres personnages qui ont affaire à Bérenger, il est imprévisible, inconstant, incompréhensible, voire choquant et indécent : il en est ainsi parce que, comme son Soi public et social dépend intimement des variations de son Moi sensible, ce Soi social manque de constance et de continuité.

60 Pour tous les autres personnages, le Moi et le Soi sont soit confondus, soit dissociés, pour certains depuis le début, pour d'autres peu à peu, sous l'influence et l'attraction des rhinocéros. En fait, avant leur transformation, on ne sait déjà pas quel est l'état de leur Moi-chair, car seul leur Soi est manifesté et apparent. Et en outre, cette indépendance des Soi est accentuée par des déterminations extérieures : des règles et des habitudes sociales, des normes de comportement et de raisonnement ; sous ces conditions, le Soi échappe au contrôle de la sensibilité du Moi. Ces « Soi » dissociés et indépendants, sans relations avec le Moi sensible, rejoignent la masse des rhinocéros, une masse de « Soi », dont on ne saura jamais quel est le Moi et quelle est la sensibilité[7].

61 Dans son engagement à rester Soi-même envers et contre tout, Béranger s'appuie sur son Moi sensible : cet engagement, en effet, n'est pas celui d'un idéologue ou d'un militant ; il repose sur sa permanente sensibilité ; Bérenger ne présente jamais sa résistance au *devenir rhinocéros* comme inspirée par un système de pensée et des principes transcendants : il avoue suivre ses impressions, ses intuitions, et ses impulsions. Les notions de « maintien », de « résistance », et de visée vers une identité en devenir sont certes les points clés pour distinguer les deux types de Soi, mais dans le texte singulier que nous analysons, ces notions ne sont actualisables que sous l'influence de la sensibilité du Moi. En l'occurrence, le *Soi-ipse*, typique de Bérenger, implique une relation de réflexivité et de rétroaction constante entre le Soi projeté et le Moi sensible. Le véritable humain se caractériserait donc ici par cette « réflexivité » particulière, par laquelle l'instance projetée donnerait à saisir la sensibilité de l'instance de référence, et où cette même sensibilité entretiendrait l'énergie et l'engagement qui caractérisent l'ipséité du Soi.

4.3. Deux systèmes de valeurs, deux formes de vie : conformité et sensibilité

4.3.1. Les deux options axiologiques

62 C'est probablement ce qui pourrait différencier le plus clairement, du moins dans *Rhinocéros*, la subjectalité humaine et animale : alors que la subjectalité humaine implique l'interaction et l'interdépendance du Moi et du Soi, la subjectalité animale semble fusionnée : d'un côté, on peut considérer que l'animal, au centre subjectal perceptif et actionnel de son milieu, équivaudrait à un Moi ; de l'autre côté, dans son rapport à sa propre espèce, l'animal projette une instance de conformité et d'appartenance : le Soi de l'animal serait l'instance qu'il partage avec ses congénères. La relation entre les deux instances, chez l'animal, consisterait alors en une *fusion*, et non une interaction, du Moi et du Soi, via les interactions avec le milieu de vie : en tant que centre subjectal de son milieu (Moi), l'animal adopte tous les schèmes de comportements de son espèce (Soi). Dans la pièce de Ionesco, les rhinocéros, Moi et Soi indistincts, se réunissent systématiquement, forment immédiatement un troupeau de congénères, que rejoignent tous ceux qui cèdent au devenir rhinocéros.

63 Tel est finalement le lot axiologique des Soi-idem : la *conformité*, c'est-à-dire, la répétition indéfinie de Soi-Même, et son corrélat dans la manifestation, la tendance grégaire, la tendance à faire nombre, et ensemble, qui garantit que le Soi est toujours identique à lui-même, mais aussi que le Moi n'est qu'un accident éphémère lié à une position subjectale toujours réductible au Soi de l'espèce.

64 Chez le seul véritable humain, Bérenger, cette tension ne se résout jamais, non seulement parce que le Soi reste à tout moment un autre, un autre du Moi, mais surtout parce que, comme nous l'avons souligné, en tant que « Soi-ipse », il ne peut se maintenir et exister qu'avec l'appui du Moi. C'est la raison pour laquelle cette tension est douloureuse, voire hypersensible chez Bérenger : pour apaiser la tension, il suffirait d'accepter la fusion ; refuser la fusion et maintenir la distinction entre Moi et Soi, c'est augmenter la tension. Pour résumer, nous dénommons *sensibilité* cette autre option axiologique.

65 Avec ces deux options axiologiques, *conformité* et *sensibilité*, nous touchons à la cohérence même de deux formes de vie (1) la *conformité* régit le *devenir rhinocéros*, et (2) la *sensibilité* régit le *devenir humain*. La conformité multiplie, assimile et rassemble (multiplicité et grégarité des *Soi-idem*), la sensibilité sélectionne, dissimile et trie (solitude et singularité du *Soi-ipse*). Rappelons en outre que chacune d'elles repose sur des fonctionnements spécifiques des tonalités modales, et notamment des régimes de modalisation et de leurs contrôles axiologiques. C'est cette cohérence globale entre plusieurs niveaux catégoriels qui donne à la *conformité* et à la *sensibilité*, dans *Rhinocéros*, l'envergure de formes de vie.

4.3.2. De la difficulté de modéliser les résultats de l'analyse modale tensive

66 Cela permet de comprendre au moins pourquoi la *conformité* « assimile » les humanoïdes aux rhinocéros, et pourquoi la *sensibilité* « trie » Béranger et le singularise. La catégorie axiologique peut être aisément déployée, grâce à deux négations parallèles : « conforme / non conforme », et « sensible / insensible ». Mais il

reste particulièrement difficile de fonder l'opposition sémantique entre « conforme » et « sensible », qui est pourtant au cœur de la pièce de Ionesco. Quel que soit le raisonnement que l'on serait tenté d'adopter (et nous en avons essayé plusieurs !) on achoppe toujours sur le fait que *conformité* et *sensibilité* appartiennent à des domaines sémantiques disjoints : la première relève d'un jugement social, la seconde relève d'une faculté individuelle, l'une est tournée vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur, et surtout la première est taxinomique (elle résulte d'une comparaison et d'un classement d'entités semblables et dissemblables), alors que l'autre est syntagmatique (la sensibilité n'est constituée que d'événements, des esthésies).

67 Intuitivement, on comprend bien que pour être et rester en *conformité*, une certaine rigidité de comportement est requise, et plus précisément une *insensibilité* à tout ce qui n'est pas la norme, le modèle ou l'usage commun ; de même, on peut comprendre qu'être doté de *sensibilité* implique des fluctuations du comportement, une attention aux changements perceptibles, aux impressions et émotions intérieures, en bref un potentiel de *non-conformité*. Mais ces observations ne conduiraient qu'à conforter les complémentarités d'un carré sémiotique : la *conformité* présupposerait l'*insensibilité*, et la *sensibilité* présupposerait la *non-conformité*. Rien qui puisse fonder une contrariété sémantique entre *conformité* et *sensibilité*.

68 Prenons les choses autrement. Bérenger « prend conscience » de sa double nature, alors que les autres n'en ont aucune conscience. Mais cette « prise de conscience » découle précisément du fait que, chez Bérenger, la sensibilité est forte, ce qui fonde la réflexivité, et la conformité est faible, ce qui neutralise la pression d'assimilation sociale : la « sensibilité » permet justement à l'individu singulier d'appréhender son identité à double face, et surtout de ne pas considérer la « conformité » comme une sorte de fatalité sociale et collective à laquelle il serait impossible de résister. À l'inverse, chez les autres, comme la conformité domine, la faiblesse de la sensibilité empêche toute prise de conscience.

69 Seule l'association structurale-tensive des variations d'intensité et d'extension dans les deux options axiologiques nous permet d'accéder à une analyse sémiotique cohérente et à un gain heuristique. Dans la structure de *Rhinocéros*, tous les acteurs changent, et l'ensemble évolue graduellement. La nature des variations graduelles reste à identifier précisément. C'est le type de situation d'analyse qui justifie de construire une structure tensive plutôt qu'un carré sémiotique. La structure tensive, en effet, repose sur deux variables (deux *valences*), l'une d'intensité et l'autre d'extensité, qui permettent de faire fonctionner ensemble des positions sémantiquement hétérogènes : ces positions hétérogènes sont alors réunies, dans tel texte ou discours particulier, par les tensions entre ces deux valences. Il faut alors revenir au texte de Ionesco pour identifier ces intensités et extensités qui réunissent la « conformité » et la « sensibilité ».

70 La première qui paraît évidente, c'est le *nombre* (un cas d'extensité) : la situation initiale se caractérise par un grand nombre d'êtres hybrides, et un seul rhinocéros, et l'évolution inverse ces nombres : on aboutit à un grand nombre de rhinocéros et à un seul humain, Bérenger. La symétrie est parfaite, le compte est bon : de un à tous, et de tous à un.

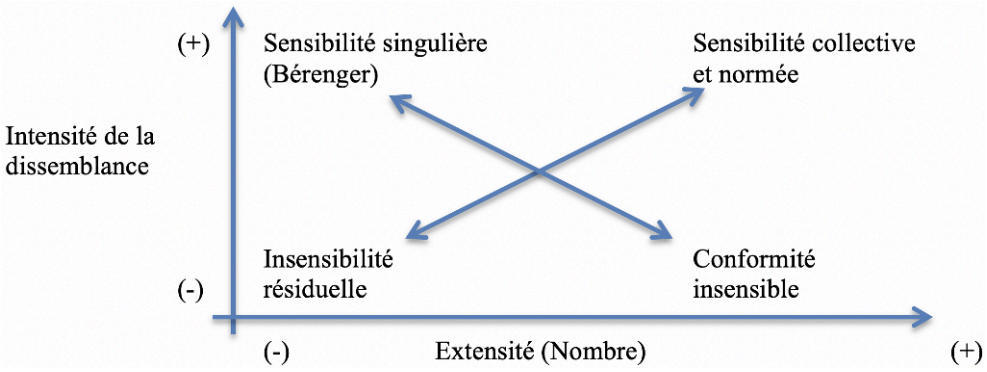
71 La seconde est, dans le texte, fortement associée à la précédente : c'est la similitude ou la dissemblance. Dans *Rhinocéros*, la différence entre « semblable » et « dissemblable » n'est pas une opposition discontinue entre deux termes, mais une opposition graduelle. Nous l'avons indiqué : seul Béranger insiste tout au long de la pièce sur la frontière,

infranchissable selon lui, entre humains et rhinocéros, entre culture et nature ; mais cette frontière est affaiblie, voire effacée par la dynamique narrative même de la pièce : les humanoïdes deviennent « un peu » rhinocéros avant de le devenir « tout à fait », et on a souvent le sentiment que s'ils sont aussi scandaleux, c'est parce qu'ils sont peut-être « encore un peu » humains. Les catégories s'aspectualisent.

72 Nous avons donc affaire dans *Rhinocéros* à des degrés d'humanité, et des degrés d'animalité, et ces degrés ne sont pas fondés sur le nombre de caractéristiques humaines ou animales, mais sur *l'intensité de l'impression de similitude ou de dissemblance*, intensité faible (ou en cours d'affaiblissement) pour la plupart des personnages, intensité forte (et de plus en plus forte) pour Béranger. Par ailleurs ces évolutions de l'intensité de la dissemblance sont parfaitement corrélées au nombre : au début, un seul rhinocéros, c'est une surprise éclatante, un scandale de forte intensité ; à la fin, un seul humain, et un long monologue après de très nombreuses et longues discussions à deux ou à plusieurs locuteurs, c'est un autre éclat, sur le mode de la déclaration de guerre.

73 La *conformité* des futurs rhinocéros est du côté du nombre le plus important (tous pareils, tous soumis à la répétition, à la reprise infinie des mêmes normes et règles), et elle est aussi du côté de l'intensité la plus faible (faible dissemblance entre humains et rhinocéros). La *sensibilité* de Béranger est du côté du nombre le plus faible (les « happy few », les amis proches d'abord, et finalement, un seul individu) ; elle est aussi du côté de l'intensité la plus forte, puisque la sensibilité pousse Béranger à accentuer la dissemblance entre humains et animaux, et à manifester dans son comportement et ses propos une intense et éclatante singularité. Nous pouvons maintenant construire le diagramme d'une structure tensive :

Figure 1



74 On peut en définir d'abord les deux positions qui évoluent en sens inverse à la fois sur l'intensité et sur l'extensité :

[dissemblance plus intense + nombre moins étendu] = *sensibilité singulière*
[dissemblance moins intense + nombre plus étendu] = *conformité insensible*

75 Et ensuite les deux autres positions qui se caractérisent par une évolution parallèle et dans le même sens des deux valences :

[dissemblance moins intense + nombre moins étendu] = *insensibilité résiduelle*
[dissemblance plus intense + nombre plus étendu] = *sensibilité collective normée*

76 Nous obtenons ainsi, à partir de deux options axiologiques, quatre positions plus nuancées. Leur mode de construction étant strictement déductif, il reste à vérifier si ces

nuances améliorent la compréhension des tonalités modales et des formes de vie associées.

4.4. Le déploiement des axiologies dans les interactions

77 Il ne s'agit plus maintenant de reprendre l'ensemble des réalisations concrètes de ces quatre formules tensives sur la totalité de *Rhinocéros*, mais seulement de donner un aperçu de quelques phénomènes textuels dont, sans elles, il resterait difficile de rendre compte. Concentrons-nous sur les échanges entre Béranger, Daisy et Dudard.

78 En regrettant d'avoir blessé Jean, Bérenger introduit à la fin de l'Acte I une caractéristique de la sensibilité humaine : la délicatesse à l'égard des affects d'autrui, le partage des sentiments, l'empathie, position qu'il reprend ensuite face à Daisy, à l'Acte III, pour lui reprocher sa brutalité à l'égard de M. Papillon, juste avant sa transformation en rhinocéros. Daisy réagit de deux manières : (1) en expliquant qu'à l'égard de M. Papillon, elle « ne pouvait pas prévoir » qu'il serait profondément affecté par sa remarque déplaisante (A III, 226), et (2) en reprochant à Bérenger d'être enfermé dans son monde et son passé, d'être trop réaliste, au lieu d'imaginer d'autres mondes possibles, et d'être « poétique » (A III, 227).

79 L'enjeu de la discussion est double. (1) On voit qu'ici, la sensibilité humaine se caractérise concrètement par une capacité à « naviguer » dans le temps affectif d'autrui ; au futur : « prévoir » les réactions affectives d'autrui, et au passé : réévaluer ses propres comportements affectifs antérieurs et les interactions affectives avec autrui ; Daisy se révèle incapable de naviguer affectivement entre le présent, le futur et le passé d'autrui. (2) La sensibilité humaine consiste également à assumer les effets de ses propres comportements affectifs (responsabilité affective) ; Daisy en est également incapable, soit en raison d'une « impossibilité », dit-elle, soit parce qu'elle envisage immédiatement de passer dans un autre monde (« poétique », dit-elle), qui permet d'échapper à toute responsabilité dans le monde d'origine. Pouvoir explorer la temporalité affective d'autrui, assumer les effets des comportements affectifs sur autrui, cela suppose l'empathie, la capacité à se mettre à la place de l'autre, pour ressentir ce qu'il ressent. Du côté de l'identité, l'empathie est une propriété du Moi-chair, le siège de la sensibilité, et elle relèverait de la position de *sensibilité singulière*.

80 Les comportements de Dudard et Daisy, qui ne sont pas des hybrides identiques aux autres, se caractérisent pourtant l'un et l'autre par des comportements de « fuite » ou de « dérobade » face à la responsabilité affective, et aussi par une empathie faible ou nulle à l'égard de la sensibilité d'autrui. « Responsabilité » et « empathie » affectives sont deux propriétés des « vrais humains » — en position de *sensibilité singulière* — qui manquent à Dudard et Daisy : ils oscillent entre les positions de la *sensibilité collective normée* et de l'*insensibilité résiduelle*.

81 Dans ses relations avec ses deux amis intimes, Dudard et Daisy, Bérenger entre à l'Acte III dans un désaccord de plus en plus prononcé, malgré une relation d'attachement réciproque. L'attachement est une des manifestations de la *sensibilité*, et le désaccord qui survient témoigne de la pression qu'exerce la *conformité* sur leurs échanges. Au début des deux dialogues, Dudard et Daisy, dans la relation d'attachement amical ou amoureux, partagent avec Béranger — du moins le perçoit-il ainsi — la position de *sensibilité interindividuelle et singulière*, mais leur pratique de l'attachement amical ou amoureux obéit de fait à la *sensibilité collective et normée* : leur sentiment est

certes individuel, mais seulement conforme à une norme sociale, sans engagement individuel.

82 Ensuite, Dudard et Daisy achèveront le parcours de la structure tensive : Dudard achève son parcours sur la position *conformité insensible*, parce qu'il multiplie les discours convenus, il adopte avec assurance une phraséologie figée, il se range à l'avis de tous les autres, il prétend sans cesse être « objectif » et détaché. La position finale de Daisy est différente, parce qu'à la fin du dialogue elle renonce à tout, elle renonce à l'amour, elle renonce à comprendre, tout son discours est l'annonce d'un abandon, d'une disparition du champ de la sensibilité ; Daisy ne revendique aucune conformité, sinon elle pourrait, au moins par conformité sociale, être fidèle à l'amour qu'elle vient juste de déclarer. En somme, à la fin de l'Acte III, Daisy est « désensibilisée », elle ne ressent plus rien, elle est parvenue à la position d'*insensibilité résiduelle*.

5. Conclusion

83 Faut-il conclure un exercice pratique d'analyse ? Peut-être, au moins pour en mobiliser les niveaux de pertinence. La patience du lecteur ayant été mise ici à rude épreuve, il pourrait regretter que nous n'ayons pas cédé à la tentation de syncoper quelques couches de l'analyse, pour aller tout de suite aux résultats ; nous y avons résisté, et au risque de lasser, nous nous sommes contraint à revenir sans cesse à la paraphrase, à l'expérience directe des continuités et discontinuités textuelles, pour les tester. Aller directement aux résultats, ce serait au mieux se contenter d'habiles applications des modèles disponibles, en l'occurrence ceux de la modalisation ; au lieu de ces modèles, on voit alors émerger des schèmes d'analyse qu'on pourrait dire « ad hoc », avec des formulations provisoires, par exemple : *rhinocérisation*, *rhinocérité, responsabilité affective*, ou *insensibilité résiduelle*, et bien d'autres. Dans l'édifice qui structure l'analyse sémiotique, tout cela relève du niveau dit *descriptif*.

84 Au niveau *méthodologique* qui le subsume, les *schèmes descriptifs* s'intègrent à des catégories plus générales. Mais il faut alors distinguer un discours méthodologique *descendant* (celui de l'application des modèles), et *ascendant* (celui de la généralisation des schèmes descriptifs), et malheureusement, ils ne coïncident en général pas ; peut-être même ne peuvent-ils jamais coïncider. Le discours méthodologique doit alors faire preuve de diplomatie : une négociation s'ouvre. Le mouvement descendant ne propose que des typologies modales, des groupes structurés de modalités ; le mouvement *ascendant* demande des *tonalités modales*, exige l'examen attentif des *processus de modalisation* et de leurs aspectualisations, l'identification des *régimes de modalisation*, des *dominantes modales* et des effets et des *contrôles axiologiques*.

85 Comment la négociation peut-elle aboutir ? D'abord, en distinguant les structures immanentes, le « système » sous-jacent, et les structures discursives : en s'appuyant sur le système des modalités, les discours déploient des syntagmatiques spécifiques de la modalisation. Soit, mais cela n'est pas suffisant.

86 Ensuite, en s'interrogeant sur l'éventuel « chaînon manquant », à un troisième niveau, dit *théorique*. On a remarqué le rôle de la réflexivité, de la production et de la manipulation de simulacres dans un spectacle modal, de l'engagement ou du désengagement actantiel à l'égard des modalisations : tout cela concerne la relation que les actants entretiennent avec leurs propres modalisations et avec celles des autres. Or,

dans l'organon proposé par la théorie sémiotique des modalités, la question n'apparaît pas : on décrète seulement que les actants sont modalisés selon les modalités du faire ou de l'être, et que cela explique qu'ils puissent participer à des transformations, et/ou éprouver des passions. Ils acquièrent des compétences, et ils les investissent dans la performance ; ils reçoivent des dispositions affectives, et ils éprouvent des passions. On ne distingue plus l'actant de ses modalisations.

87 Le chaînon manquant, c'est celui de l'*assomption*, c'est-à-dire de la relation d'engagement de l'actant à l'égard de sa propre identité modale : les actants assument ou pas leurs modalisations, ce qui impliquerait des distinctions entre au moins deux statuts actantiels ; ils les assument de diverses manières, plus ou moins intenses, plus ou moins ostensibles, plus ou moins rigides…, ce qui complique singulièrement les statuts actantiels, et ces manières peuvent alors être saisies comme des tonalités modales, des régimes de modalisation, et des effets axiologiques. Résultat de la négociation diplomatique : l'*assomption modale* doit faire partie de la *théorie* des modalités et de l'actant.

88 Cependant, Jean-Claude Coquet (1984) l'avait déjà proposé, mais en le réservant à une sémiotique *subjectale*, opposée à une sémiotique *objectale*. Rebondissement inattendu : il nous faut passer au niveau *épistémologique* pour aboutir à une solution. À ce quatrième niveau du dispositif d'analyse, nous devons choisir entre (1) soit la confrontation et la complémentarité de deux voies épistémologiques, la voie objectale, sans considération de l'assomption, et la voie subjectale, avec assomption, et (2) soit une sémiotique intégrée, qui ferait une place à un parcours réversible d'*objectivation* et de *subjectivation*, des trajets épistémologiques entre deux pôles, l'un, subjectal et l'autre, objectal. Selon nous, finalement, l'*assomption modale* doit donc désormais faire partie d'une telle *sémiotique intégrée*, au titre d'un parcours de subjectivation dans l'analyse modale.

BIBLIOGRAPHIE

Anscombre, Jean-Claude & Ducrot, Oswald (1983), *L'Argumentation dans la langue*, Liège-Bruxelles, Mardaga.

Coquet, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, Paris, Klincksieck.

Fontanille, Jacques (2003), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

Fontanille, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.

Fontanille, Jacques (2011), *Corps et* sens Paris, Presses Universitaires de France.

Fontanille, Jacques (2015), *Formes de* vie, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Sigilla ».

Goffman, Erving (1959) *Presentation of Self in everyday life*, New-York, Penguin Books; tr. fr. *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1 - La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1996.

Greimas, Algirdas J. & Fontanille, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

IONESCO, Eugène ([1959] 1977), *Rhinocéros*, Paris, Gallimard.

RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

ZILBERBERG, Claude (2011), *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France.

NOTES

1. À cet égard, le contenu même de cette étude doit beaucoup, et tout particulièrement, à de longs et nombreux échanges à distance avec un jeune chercheur, Andrea Bleahu, titulaire d'un master de physique quantique de Southampton University, qui au printemps 2020 et en période de pandémie, souhaitait s'initier à la sémiotique structurale et à l'analyse sémiotique. Je le remercie chaleureusement ici pour la pertinence de ses questions, l'acuité de ses critiques et sa vigilance méthodologique. Il a maintenant intégré un cursus de formation sémiotique anglophone à Tartu.

2. Eugène Ionesco [1959], *Rhinocéros*, Paris, Gallimard, éd. 1977.

3. Dans « La mise en scène de la vie quotidienne », Goffman (1996) part de l'idée qu'en société, les interactions quotidiennes sont des spectacles qui se jouent entre des « self », et que cette manière de regarder les comportements quotidiens offre de remarquables opportunités descriptives et explicatives, bien supérieures à celles de la sociologie traditionnelle, qui repose sur des rôles figés et très fortement déterminés par la structure et l'histoire sociales des individus. Les simulacres en question sont bien, dans le titre original en anglais du livre de Goffman, des « présentations » : *Presentation of Self in everyday life* (1959).

4. Pour une définition et une mise en œuvre linguistique de cette notion, voir Anscombre & Ducrot (1983).

5. On pourrait y voir un écho, peut-être involontaire, au topos devenu un adage : « Il vaut mieux être riche, bien portant et heureux, que pauvre, malade et malheureux », dont les variétés plus ou moins humoristiques sont innombrables. Les travaux sur l'*intersectionnalité* n'échappent pas à ce modèle topique : « Il vaut mieux être homme, blanc, riche, jeune, hétérosexuel et chrétien, que femme, noire, pauvre, vieille, gay et musulmane » ; chacune des modalisations de l'identité, prise séparément, peut être éventuellement protégée de la discrimination, mais la « tonalité modale » globale de la série devient quasi-substantiellement discriminante, et échappe ou résiste à une prise en charge politique, y compris dans les démocraties libérales.

6. Il est à noter que cette vision des choses, fortement anthropocentrée, ne se préoccupe guère d'éthologie animale : les travaux éthologiques disent tout autre chose, et notamment qu'il n'est pas possible de penser les êtres vivants, quels qu'ils soient, autrement que comme des centres subjectaux et réflexifs de perceptions et d'interactions, en relation avec leur milieu, leurs semblables et les autres espèces vivantes. La subjectalité (et donc l'instance du Moi) serait donc largement partagée dans le monde vivant. Mais on ne peut pas reprocher à Ionesco, qui signe là un pamphlet contre la fascination exercée par les totalitarismes de son temps, de négliger un aspect essentiel de la condition animale en général.

7. L'épisode consacré à la « musicalité » des rhinocéros pourrait laisser penser le contraire. Il est troublant, en effet, mais le texte n'évoque en l'occurrence aucune sensibilité, juste une pure énergie qui se déploie sous une forme qui peut passer pour harmonieuse, et encore pour un seul interprète, Daisy.

RÉSUMÉS

Dans sa pièce *Rhinocéros*, Ionesco met en scène la transformation des acteurs en rhinocéros. Un seul résiste jusqu'au bout, Bérenger. Tous ceux qui, les uns après les autres, deviennent des rhinocéros et rejoignent le troupeau, sont explicitement dotés des modalités de la compétence et de l'existence : ils savent, ils peuvent, ils veulent, ils doivent et ils croient. En revanche, Bérenger est le siège d'un ensemble de modalisations ébauchées, dégradées, ou neutralisées : il doute de tout, d'abord de lui-même, il peut faiblement, il est velléitaire, vaguement sceptique, incapable de respecter une norme, une consigne ou un horaire imposé. À première vue, si l'on confronte d'un côté la distribution modale, et de l'autre la transformation physico-ontologique des acteurs, nous aurions affaire à un déroulement narratif paradoxal : la compétence modale positive conduirait à la déshumanisation et à l'effondrement social et culturel, alors que son absence, sa dégradation ou son instabilité déboucheraient sur l'affirmation de l'humain, de la société et de la culture.
Face à ce paradoxe, plusieurs hypothèses émergent alors d'une relecture attentive du texte de Ionesco : (1) la différence entre les deux types de modalisations (celle des acteurs qui deviennent rhinocéros et celle de Bérenger) ne porte pas principalement sur le contenu sémantique et thématique des modalités, mais sur *la manière dont les acteurs les assument, les énoncent et les manifestent* ; (2) cette assomption et ces manifestations sont en quelque sorte dirigées ou déterminées, implicitement, par *des valences sous-jacentes* : (i) intensité de la *sensibilité* intersubjective et émotionnelle et de ses modulations et variations, et (ii) extension de la répétition, du nombre et de la *conformité* à soi-même et à autrui ; (3) l'ensemble de ces différences infra- (ou supra-) modales constitue une tonalité (de fait, plusieurs *tonalités*), et *c'est cette tonalité qui fait office d'opérateur de tri* entre les acteurs qui deviennent rhinocéros et celui qui peut réaffirmer son humanité.
Cette contribution visera principalement à définir, analyser et situer cette « tonalité ». La distinction et l'articulation que nous proposons, entre le *modal* et le *tonal*, débouche en outre sur l'identification des *styles sensibles* (styles de vie, styles de comportements, styles d'attitudes, etc.), notamment pour les formes de vie et les modes d'existence.

In his play *Rhinoceros*, Ionesco stages the transformation of actors into rhinoceros. Only one, Bérenger, resists until the end. All those who, one after another, become rhinos and join the herd are explicitly endowed with the modalities of competence and existence: they know, they can, they want, they must and they believe. On the other hand, Bérenger is characterized by a set of sketched, degraded or neutralized modalities: he doubts everything, first of all himself, he can be weakly, he is indecisive, vaguely skeptical, and is incapable of respecting a norm, an instruction or an imposed schedule. At first glance, if we confront the modal distribution on the one hand, and the physico-ontological transformation of the actors on the other, we would be dealing with a paradoxical narrative unfolding: positive modal competence would lead to dehumanization and social and cultural collapse, while its absence, degradation or instability would lead to the affirmation of the human, of society and of culture.
Faced with this paradox, several hypotheses emerge from a careful rereading of Ionesco's text: (1) the difference between the two types of modalizations (that of the actors who become rhinoceros and that of Bérenger) does not relate mainly to the semantic and thematic content of the modalities, but to the way in which the actors assume them, state them and manifest them; (2) this assumption and these manifestations are somehow directed or determined, implicitly, by

underlying valences: (i) intensity of intersubjective and emotional sensitivity and its modulations and variations, and (ii) extension of repetition, of number and of conformity to oneself and to others; (3) all of these infra- (or supra-) modal differences constitute a *tonality* (in fact, several *tonalities*), and it is *this tonality that acts as a sorting operator* between the actors who become rhinoceros and one who can reaffirm his humanity.
This contribution will mainly aim to define, analyze and situate what is a *tonality*. The distinction and the articulation that we propose, between the *modal* and the *tonal*, also leads to the identification of the *sensitive styles* (lifestyles, styles of behavior, styles of attitudes, etc.), particularly for forms of living and modes of existence.

INDEX

Mots-clés : modalité, modalisation, tonalité modale, forme de vie, assomption, actant
Keywords : modality, modalization, modal tonality, forms of life, assumption, actant

AUTEUR

JACQUES FONTANILLE

Jacques Fontanille, born in 1948, is emeritus professor of semiotics at the University of Limoges, and honorary member of the Institut Universitaire de France. He is also Honorary President of the International Association of Visual Semiotics, and Honorary President of the French Association of Semiotics. Jacques Fontanille was President of the University of Limoges from 2005 to 2012.
He is the author of over two hundred and seventy scholarly publications, in the fields of theoretical semiotics, literary semiotics, visual semiotics, rhetoric and general linguistics, semiotics of practices and biosemiotics. His recent research focuses on ethnosemiotic and anthroposemiotic questions, on the theoretical and methodological consequences of the planetary extension and the growing heterogeneity of semiotic corpora, and finally, in counterpoint, on the semiotics of the work of art (the work, and its effect of art).
Courriel : jacques.fontanille[at]unilim.fr

Modalités, scénarios modaux et discours programmateur : retour critique sur l'analyse greimassienne de « La soupe au pistou »

Alain Rabatel

Introduction

1 Ce travail croise une réflexion antérieure sur les discours programmateurs — ou discours injonctifs, instructionnels, discours de programmation d'actions, d'incitation à l'action — (Adam 1992, Basso-Fossali 2020, 2021, Rabatel 2020) avec une approche des modalités et modalisations. Je présenterai d'abord mon cadre théorique, puis confronterai ce dernier à l'analyse de « La soupe au pistou » (Greimas 1983), exemple emblématique s'il en est des discours programmateurs. Enfin, je procèderai à une analyse globale de la dynamique textuelle des modalités et modalisations de cette recette, à l'aune de la notion de scénario modal proposée par Laurent Gosselin[1] (2015, 2017 notamment), et montrerai que les discours programmateurs présentent des hiérarchisations de modalités bien plus complexes que la seule modalité déontique.

1. Cadre(s) théorique(s) de référence : point de vue, modalité, modalisation

2 Je défends la thèse que la modalité est une dimension consubstantielle de tout acte de référenciation et donc de tout point de vue (PDV) (Rabatel 2017). Mon approche des modalités s'inscrit dans le cadre de ma conception sémantique selon lequel le sens des énoncés en situation combine intrinsèquement dénotation de l'objet-de-discours et point de vue de l'énonciateur sur l'objet. Cette théorisation du PDV dépasse l'opposition entre les approches objectivistes/descriptivistes du langage d'un côté — selon

lesquelles le langage exprimerait fondamentalement des jugements de réalité (nécessitant l'usage d'une sémantique vériconditionnelle à laquelle on peut adjoindre une pragmatique plus ou moins intégrée) — et, d'un autre côté, les approches expressivistes/ascriptivistes (Ducrot 1993, p. 128) selon lesquelles le langage influe fondamentalement sur les comportements. Or il est impossible de nier la dimension objectiviste du langage et la prise en compte de cette dimension n'exclut pas nécessairement sa dimension argumentative. De même, l'approche bi-fonctionnelle du PDV, mi-descriptive/dénotative de la réalité, mi-expressive/modale/argumentative récuse la nécessité de devoir choisir entre jugements de réalité (Putnam 2002) et jugements de valeur (Perelman & Olbrechts-Tyteca 1970).

3 Si tout énoncé dénote des choix modaux, encore s'avère-t-il crucial de comprendre l'instance à la source de ces choix, qui n'est pas réductible à celle de la production du message. C'est tout l'enjeu de la disjonction locuteur/énonciateur, préalable à la mise au jour des divers énonciateurs qui peuplent les énoncés et sont le support des choix modaux comme de leur prise en charge (PEC) ; ici, la modalité, appréhendée au prisme de la PEC, croise la question du mode, au sens où l'assertabilité des propositions linguistiques influe sur leur PEC.

4 De plus, si les énoncés comprennent nécessairement au moins *une* modalité, ils en comprennent même *plusieurs*, à l'instar de (1),

(1) L'amour est aveugle.

L'exemple (1) peut s'analyser, selon les circonstances, le co(n)texte, la prosodie, comme vérité objective (modalité aléthique : {quoi qu'on en pense, il est inévitable} que l'amour soit aveugle) ; vérité subjective (modalité épistémique : {Tout compte fait, je crois que} l'amour est aveugle) ; jugement de ce qui est beau (modalité appréciative : {il est admirable} que l'amour soit aveugle) ; jugement louable (modalité axiologique : {ce qui est à rejeter,} c'est un amour aveugle) ; injonction (modalité déontique : {tu ne dois pas} aimer aveuglément) (Recanati 1979). *Amour* oriente donc potentiellement vers les modalités précédentes, à travers de multiples scénarios possibles qui les actualisent ou non en contexte — et par là, on touche à la notion de scénario modal, comme on le verra en 3.

1.1. Modalité et modalisation

5 Je distingue les modalités, en tant que mode de caractérisation d'un objet-de-discours pour un énonciateur donné — incluant les réactions du sujet face à l'objet —, de la modalisation, correspondant à l'exploitation discursive desdites modalités. La modalisation est le lieu décisif de la répartition des charges modales entre les sujets/acteurs de l'énonciation comme entre ceux des énoncés, toute scénographie énonciative et modale étant en perpétuelle négociation, évolution, sous l'influence des situations, des genres, des caractéristiques des locuteurs/acteurs.

1.2. Modalités et sources/support des modalités et modalisations

6 i. La définition de la modalité comme *mode de caractérisation* de la relation sujet/objet-de-discours, plutôt que comme *réaction* du sujet à l'objet, évite l'inconvénient d'indexer la modalité sur des réactions d'un sujet à un objet, nourrissant la distinction entre dictum (prédication relative à un objet-de-discours) et modus, héritée de Bally, avec

des énoncés du type « [[modus : Hélas] [dictum : il pleut][2]] ». En effet, le dictum n'est pas objectif et la modalité n'est pas réservée au modus : « il pleut » recèle une modalité en lui-même (modalité intrinsèque)[3], via sa dimension assertive, indépendamment du jugement/de la réaction (Ducrot 1993, Kronning 2014).

7 ii. La notion de caractérisation, très vaste, peut s'entendre comme choix de catégorisation du lexique du GN ou du GV (une voiture/un carrosse/une guimbarde ; foncer/se traîner), de qualification (vieux tacot/bagnole de merde), comme marques relatives à l'aspect et aux valeurs modales des tiroirs temporels (tu t'y mets/tu y viendras/trainailler), comme phénomène syntaxique (focalisation, syntaxe émotive, etc.), comme valeur intersubjective de connexion (*car* n'indique pas la cause avec les mêmes valeurs sémantiques et modales que *parce que* ou *puisque*, etc.), choix de la place de ces marqueurs ou indices, de leur répétition, des valeurs modales liées à la dimension figurale des syntagmes (foncer comme un imbécile), etc.

8 iii. Mettre en relation une « caractérisation *pour* un énonciateur » fait particulièrement sens, dans la mesure où, pour moi, le support des modalités est l'énonciateur, non le locuteur. En effet, si la distinction ne semble apparemment pas utile lorsque le locuteur profère son PDV, auquel cas il y a bien syncrétisme entre L et E (exemple (2)), il est tout à fait possible que L évoque des objet-de-discours d'un autre PDV que le sien, et pas seulement en faisant des discours rapportés.

> (2) Je t'aime à la folie.
> (3) Pierre m'a dit qu'il ne voulait plus jamais voir cet imbécile de Jacques.
> (4) Jeanne, ayant terminé ses malles s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas. (Maupassant, *Une Vie*)
> (5) Les mathématiciens les physiciens ils n'ont pas besoin de laboratoire ils théorisent ça leur suffit (pause) disent-ils. (Bernard Joly, auteur d'une histoire de l'alchimie, France Culture, 11/09/2013)

9 En (3), le PDV au DI est rapporté par locuteur/énonciateur premier (L1/E1), et « cet imbécile de Jacques » renvoie plutôt au PDV de Pierre, et pas nécessairement à L1/E1, du moins hors contexte. En (4), la scène est racontée par L1/E1 du point de vue de Jeanne — énonciateur second (e2) non locuteur —, qui désire (modalité boulique) partir en voyage et dont « mais » marque la déception de voir ses plans contrecarrés par une pluie persistante (modalité appréciative), le tout sur fond d'une modalité aléthique qui pose la vérité du procès, objective en ce sens que ce qui est prédiqué est censé être conforme à la vérité extralinguistique. Comme ce genre de reconstruction empathique du PDV d'un e2, qui est aussi sujet grammatical/modal, est parfois considéré comme limité aux textes littéraires, je donne un exemple du même procédé de reconstruction empathique du PDV dans un discours oral à la radio. L'extrait (5) est prononcé par un chercheur, dans le cadre d'une émission scientifique, et le jugement, « ça leur suffit », ne correspond pas à son jugement : c'est le PDV des mathématiciens et des physiciens, comme le confirme le *verbum dicendi*, après la pause, bien que ce ne soit pas un DD "classique" (« ça nous suffit »), ni un DI traditionnel (« ils disent que ça leur suffit »). Cette reconstruction empathique correspond à un décentrage de L1 pour faire entendre le PDV des énonciateurs seconds. C'est toute l'importance de la préposition *pour*, et non *par,* dans la définition ci-dessus.

10 iv. Il s'ensuit donc qu'il faut distinguer les modalités et les modalisations référées à i : E1 en syncrétisme avec L1 et le sujet parlant : exemples (1), (2) ; ii : e2 en syncrétisme avec un l2 : exemple (3) ; iii : e2 non locuteur, dont L1 reconstruit par empathie le PDV en se mettant à la place de ce que e2 peut percevoir, ressentir, penser,

dire ou faire (Rabatel 2017, pp. 62-65) : exemples (4) et (5). Autrement dit, entièrement d'accord avec Gévaudan 2013, pp. 38-39 sur l'idée que ni Bally ni Ducrot ne sont allés au bout de leurs analyses concernant la possibilité qu'un sujet grammatical puisse être source modale, même s'il n'est pas sujet d'un discours rapporté, dès lors que la référenciation de ses perceptions, ressentis, pensées, actions est indexée sur lui[4]. Il faut donc distinguer le sujet modal premier — correspondant au locuteur premier et, en définitive, au sujet parlant, sujet de plein droit de l'analyse linguistique (Rabatel 2017, pp. 134-140) — des sujets modaux seconds. C'est le socle du dialogisme — et de la polyphonie — qui ouvre le chantier des modalités partagées (ou non) et de l'éventuelle double PEC des PDV, si L1/E1 marque explicitement son *accord* avec le PDV de L2/e2 ou de e2[5], ou sa *consonanc*e si son assentiment est implicite (*ibid.*, pp. 116-122)[6].

11 v. Il n'y a pas de modalité sans intentionnalité : tout support modal est de facto la source d'une intentionnalité, indispensable aux interactions comme à l'interprétation : car comprendre, c'est toujours comprendre les implications de ce qui est dit explicitement ou implicitement par un sujet et pour un sujet. Contrairement à un faux-procès selon lequel dégager des intentions reviendrait à verser dans le psychologisme, je revendique l'idée que l'intentionnalité est construite attentionnellement[7] par ce que le texte donne à penser et que c'est d'abord sur la base de ce que dit le texte que tout interprète procède à des conclusions, inférences rapportées aux locuteurs/énonciateurs du texte ou à ses acteurs[8]. Il peut aussi les confronter, s'il connaît les sujets parlants, à leurs intentions, à ce qu'ils ont pu projeter, dire ou faire auparavant. Cette dialectique interprétative, interne et externe, récuse l'idée que le sujet parlerait ou agirait toujours dans l'ignorance des causes réelles ou leur déni. Bien évidemment, le sujet (et donc le sujet parlant) est déterminé par son histoire, mais il ne s'y limite pas, il est devant des choix, plus ou moins larges, et ces choix disent sa part de liberté et de responsabilité conditionnelles *(ibid*., pp. 155-158).

1.3. De la théorie modulaire des modalités aux modalisations en discours

12 Je m'appuie largement sur la Théorie Modulaire des Modalités de Gosselin (2010.) Cette dernière distingue l'*instance de validation des énoncés* **(I)** (le sujet, la réalité, l'institution) de l'*instance de prise en charge et de degré de prise en charge*, autrement dit de l'*instance d'engagement*, **(E)** ; j'utilise des **graisses** pour ces deux instances de Gosselin afin d'éviter de confondre **E** avec l'énonciateur E. Cette distinction est, dans son principe, aussi fondamentale que la disjonction locuteur/énonciateur, dans la mesure où elle permet de rendre compte de la possibilité, pour L1/E1, d'envisager des objets-du-discours d'un point de vue autre que le sien, sans nécessairement les prendre en charge. Mais, de même que L et E doivent être théoriquement disjoints, ils peuvent pratiquement être conjoints, lorsque la valeur de **E** indique que le locuteur (ou un énonciateur) prend en charge un contenu validé par une certaine instance de validation (qui correspond à une valeur de **I**). D'autres paramètres concernent la direction d'ajustement (D), la force de la validation (F), en lien avec les types de jugements. Sur ce point, la typologie des jugements de modalité n'est pas originale, mais elle est présentée de façon plus éclairante que la classique distinction entre catégories/modalités logiques du nécessaire *vs* contingent, possible *vs* impossible (modalité aléthique) et certain *vs* contestable, plausible *vs* exclu (modalités épistémiques) en marquant leurs solidarités (les modalités aléthique et épistémique portent sur des jugements de réalité) et leur

différence (l'aléthique porte sur des réalités/vérités objectives, l'épistémique sur des réalités/vérités subjectives). De même, Gosselin distingue entre jugements de valeur subjectifs (modalité appréciative concernant le désirable *vs* indésirable) et objectifs/institutionnels (modalité axiologique portant sur le louable *vs* blâmable). La distinction institution/individu discrimine de même la modalité déontique, institutionnelle (interdiction *vs* permission) et la modalité boulique, personnelle (désir, volonté *vs* refus). Enfin, à côté d'autres paramètres (portant sur la relativité (R) et la temporalité (T)), Gosselin distingue un métaparamètre renvoyant à l'expression des modalités, par marquage linguistique ou par inférences. Ce métaparamètre joue un rôle fondamental pour l'étude des modalités et plus encore de la modalisation, selon que ces marques relèvent de modalités intrinsèques (c'est-à-dire intrinsèques aux lexèmes[9]) ou extrinsèques, dans des propositions, avec des modalités extrinsèques extraprédicatives (opérateur propositionnel ou métaprédicat) ou intraprédicatives (opérateur prédicatif transparent ou non transparent)[10]. Les modalités intrinsèques aux lexèmes peuvent être *dénotées* (bibine) ; *assignées* (ramassis de N) ; *associées* au niveau lexical ou sublexical (ainsi charpentier/aléthique, salaud/axiologique, crétin/appréciatif, assassin/aléthique+axiologique) ; *d'arrière-plan*.

13 La complexité du modèle témoigne des difficultés de l'analyse, accrue par la diversité des marques :

> adverbes et locutions adverbiales (peut-être, heureusement…), interjections (hélas !, ouf !), adjectifs (souhaitable, certain…), verbes (vouloir, devoir…), intonation (assertive, interrogative…), modes du verbe (subjonctif, indicatif…), temps verbaux (futur, conditionnel…), structures syntaxiques (verbe-sujet…), gloses méta-énonciatives (« si je peux dire », « en quelque sorte »…), décalages énonciatifs de divers ordres (ironie, discours rapporté…), signaux typographiques (guillemets)… (Maingueneau 2002, p. 386)

14 Au total, si la modalité est étroitement liée au verbe à travers la temporalité, l'aspectualité, le mode (TAM), elle repose aussi sur l'ensemble du lexique (y compris des figures), de la syntaxe, de la prosodie, des dimensions multimodales, etc., ce qui est encore plus net avec l'étude de la modalisation. La complexité tient encore au fait que les modalités se cumulent, en discours : ainsi, pour reprendre un exemple de Gosselin, « Château », au niveau lexical, relève de l'aléthique ; mais au niveau sublexical, il relève encore de l'épistémique (vaste), de l'appréciatif (beau), de l'aléthique (un château est une demeure). Ces modalités sublexicales sont mobilisables en discours : « ça, c'est un vrai château ! »

15 J'en conclus qu'au plan méthodologique, il est nécessaire de distinguer clairement les types de jugements modaux ; de distinguer la charge modale selon qu'elle s'appuie sur des marques grammaticales, des indices (et en ce cas, de veiller à ce qu'ils reposent sur des co-occurrences de marques co-orientées ou anti-orientées), afin que l'analyse se règle sur les instructions du texte pour éviter les dérives interprétatives[11] ; enfin, de rendre compte de leur hiérarchisation au plan de l'énoncé comme à celui du discours et des articulations entre modalités et modalisations.

2. Retour critique sur l'analyse greimassienne de « La soupe au pistou » à l'aune de la question modale

16 Je donne ci-après le texte complet de la recette, assorti des segmentations des différentes parties, entre crochets, des **graisses** (impératifs présents = ImpP), italiques (indicatifs présents = IndP), soulignements (futurs simples ou antérieurs et périphrases verbales) ou petites capitales (consignes temporelles), qui sont de mon fait, tout comme l'inclusion dans un cadre grisé des parties commentées par Greimas.

(6) *SOUPE AU PISTOU*
[Partie 1 de la recette : liste des ingrédients]
Pour huit personnes :
6 litres d'eau
1 kilo de haricots
frais à écosser
350 g de haricots
grainés
6 pommes de terre
6 carottes
4 poireaux
4 tomates
6 courgettes
2 branches de sauge
3 poignées de basilic
300 g de parmesan
non râpé
6 cuillérées à
soupe d'huile d'olive
H. Philippon
La Cuisine
provençale
R. Laffont, 1996
[Partie 2 de la recette : justification du choix de la recette]
La soupe au pistou est le plus beau fleuron de la cuisine provençale. C'est le coup d'archet vainqueur qui vous laisse interdit d'admiration gourmande. C'est un plat digne des dieux. Un plat, oui, beaucoup plus qu'une soupe.
Longtemps j'ai cru que la soupe au pistou était d'origine génoise, que les Provençaux en l'annexant l'avaient simplement beaucoup améliorée. Mais mon ami Fernand Pouillon m'a expliqué que la soupe au pistou était le plat national iranien ! Peu importe d'ailleurs : du moment que tout le monde l'apprécie en Provence, naturalisons-là provençale.
Bien entendu, il n'existe pas une seule et unique recette de soupe au pistou adoptée, une fois pour toutes, par les Provençaux. On peut même en citer une bonne douzaine. Je les ai toutes essayées. Celle que je préfère, et de beaucoup, c'est celle que j'ai l'audace d'appeler « ma soupe au pistou ». À ma grande confusion, je dois avouer que ce n'est pas moi qui en ai inventé la recette. Je la tiens d'une amie provençale chez laquelle j'ai mangé pour la première fois une soupe au pistou prodigieuse, celle-là même dont je vais vous donner la recette.
Mais auparavant, je dois insister sur un point : cette recette n'est valable que pour huit personnes, je veux dire que les proportions ont été établies pour huit personnes, et pas plus.

[Partie 3 : PN_1, selon Greimas : confection de la soupe]
Le mieux serait d'utiliser une marmite en terre de Vallauris. Mais, à la rigueur,

n'importe quelle marmite peut faire l'affaire.
Vous *versez* donc dans la marmite provençale 6 litres d'eau que vous *salez* et *poivrez* tout de suite.
Ecossez un kilo de haricots frais et **faites**-les cuire à part dans une casserole d'eau bouillante. **Epluchez** ensuite six pommes de terre de grosseur moyenne, et **coupez**-les en petits dés.
Puis, **pelez** et **épépinez** quatre tomates.
Lavez à l'eau courante 350 grammes de haricots verts grainés, et **coupez**-les en petits morceaux après leur avoir enlevé les fils.
Grattez encore six carottes de grosseur moyenne, et **coupez**-les en dès.
Prenez enfin quatre poireaux dont vous ne *devez* utiliser que le blanc : **lavez**-les, et **coupez**-les en rondelles.
LORSQUE L'EAU BOUT DANS VOTRE MARMITE, **précipitez**-y les haricots en grains qui ont commencé à cuire à part.
Ajoutez tomates, pommes de terre, ainsi que six courgettes que vous aurez auparavant pelées et coupées en dès.
Ajoutez enfin deux branchettes de sauge.
LORSQUE LE TOUT COMMENCE À BOUILLIR, **baissez** le feu, et **laissez** cuire à feu modéré pendant deux heures.
UNE DEMI-HEURE AVANT DE SERVIR, **ajoutez** les poireaux et haricots verts grainés, ainsi que du gros vermicelle (ou de minuscules coudes).

[Partie 4 : PN_2, selon Greimas : confection du pistou]
PENDANT QUE LA SOUPE CUISAIT, vous aurez eu amplement le temps de confectionner le pistou proprement dit. Car, j'allais oublier de vous le préciser : la soupe au pistou est une soupe aux légumes à laquelle on ajoute, au dernier moment, une sorte de pommade odorante — le pistou — qui lui donne mieux que de l'esprit : du génie.
Dans un mortier en marbre ou en bois d'olivier, vous *pilez* deux ou trois poignées de feuilles de basilic (autant que possible du basilic d'Italie à grosses feuilles) avec six gousses d'ail de Provence (car il est beaucoup plus doux que l'ail récolté dans le reste de la France), et 300 grammes de parmesan que vous avez au préalable coupé en fines lamelles (le seul fait de le râper change le goût de votre soupe).
Vous *obtenez*, avec beaucoup de peine et de patience, une pommade que vous *arrosez*, pendant la préparation, avec cinq ou six cuillérées d'huile d'olive.

[Partie 5 : $PN_{3,}$ selon moi : mélange de la soupe et du pistou]
ENFIN, LORSQUE VOTRE SOUPE EST PRÊTE, vous la *retirez* du feu, mais, avant d'y ajouter le pistou, IL CONVIENT D'ATTENDRE QU'ELLE NE BOUILLE PLUS DU TOUT. Pour cela, il est recommandé de délayer le pistou dans le mortier avec une ou deux louches de soupe. Puis vous *versez* le tout dans la marmite en tournant vivement. Cette opération empêchera l'huile du pistou de brousser. **Versez** enfin votre soupe dans la soupière, et **servez**.
(Greimas 1983, pp. 157-159)

2.1. Présentation des thèses de Greimas

2.1.1. L'objet de valeur « soupe »

17 Greimas insiste sur le Programme narratif (PN) de don et le PN d'échange activés par le destinateur, permettant la construction d'un objet de valeur, satisfaisant un besoin, et, surtout, un plaisir. La confection du pistou est le point culminant de l'objet de valeur « soupe ». Cet objet de valeur superlatif est réalisé avec des ingrédients axiologiquement valorisés, du type épices, des actions nécessitant des efforts du sujet, impliquant son appréciation pour agir afin que le processus de mélange/fusion soit optimal. Mais Greimas insiste moins sur cette dimension optimale que sur l'« articulation temporelle » de procès duratifs, d'aspects tensifs dirigés vers un achèvement, au terme d'une série de transformations, la temporalité « a[yant] pour effet de convertir les programmes en procès », au terme d'une suite d'implications chrono-logiques (Greimas 1983, p. 162).

2.1.2 Le dispositif stratégique

18 Il se résume à une programmation d'actions principales et subordonnées. Un premier programme narratif (PN_1) concerne la confection de la soupe. Dans les PN subordonnés, « le réalisateur humain du programme culinaire se présente comme un maitre d'œuvre », il « délègue rapidement ses pouvoirs à d'autres sujets de faire (le feu *fait* bouillir l'eau, l'eau *fait* cuire les légumes) » en instaurant ainsi des structures de manipulation où les sujets délégués » « semblent agir par mandat impératif ». Un $PN_{2,}$ subordonné, concerne la confection du pistou (*ibid.*, pp. 163-167)[12].

19 Ces deux PN permettent de définir la recette comme appartenant à la classe des discours programmateurs elle-même considérée comme une des manifestations discursives de la compétence modale du sujet (/savoir-faire/), avec scission du sujet en deux actants, destinateur et destinataire, dans le but de /faire-être/, et donc avec une centration sur la construction de l'objet, au terme d'un parcours de construction, susceptible de recevoir une définition générative, tout entier tendu vers une fin, à partir de laquelle les opérations successives sont élaborées, ce qui explique le caractère « logique » de « l'ordre de succession » (*ibid.*, pp. 168-169).

2.2. Première critique de l'analyse greimassienne

20 L'accent sur la dimension cognitive du discours programmateur survalorise le /savoir-faire/ autour de la réalisation de l'objet[13] :

> Il s'agit donc au départ d'une structure actantielle mettant en présence deux sujets — le destinateur et le destinataire — situés tous les deux sur la dimension cognitive : le destinateur, normalement chargé de modaliser le destinataire, ne se soucie guère de lui transmettre un /vouloir-faire/ ni un /devoir-faire/, se contentant de l'investir de la modalité du /savoir-faire/. [...] Les modalisations apparentes, manifestées à la surface discursive, ne correspondent pas au statut modal du texte révélé par l'analyse.
> [...] Bien que le texte de la recette comporte de nombreux éléments du faire persuasif, celui-ci ne constitue pas la raison décisive de l'acceptation du contrat. L'acceptation, en tant qu'assomption du /savoir-faire/, s'intègre dans un PN [programme narratif] déjà élaboré, suscité par un /vouloir-faire/ — invitation adressée aux amis par exemple —, soit par un /devoir-faire/ — besoin de nourrir sa

> famille. Le destinataire de la recette de cuisine est, par conséquent, déjà un sujet modalisé (S_1) en possession d'un programme à réaliser. Le faire persuasif ne joue qu'un rôle secondaire, au moment du choix de telle ou telle recette ; bien plus, il se situe à un autre niveau, celui de faire vendre son livre de cuisine (*ibid*., pp. 159-160).

21 Une telle glose justifie le caractère non pertinent des modalités, au premier chef de la modalité déontique. Or cette dernière est d'abord liée notamment au TAM, avec les nombreux tiroirs verbaux et leur valeur aspectuelle (ImpP, IndP, les futurs simples, antérieurs et périphrases verbales), dont la répartition dans le texte n'est pas aléatoire. En effet, les IndP sont en ouverture et en clôture de recette, renvoyant à une dimension interlocutive moins directive que la dimension prescriptive des ImpP : la preuve en est qu'ils sont associés aux modalisations, qu'ils visent moins des prescriptions que des recommandations, et qu'ils pourraient être remplacés par des paraphrases du type : « il est recommandé de » (qui apparaît dans le dernier paragraphe). À l'inverse, il serait impossible de permuter les ImpP avec « il est recommandé de ». Ils ont une valeur déontique d'obligation, visant l'effectuation de gestes techniques dans un ordre donné, les IndP de recommandation, de conseil ; cette répartition/distinction est partout pertinente, sauf pour l'IndP final « vous la retirez du feu », qui permuterait sans peine avec un Impp. Toutefois, l'emploi de l'IndP, laissant une plus grande marge d'appréciation au destinataire, se justifie, vu les deux propositions temporelles précédente et suivante (« *Enfin, lorsque votre soupe est prête*, vous la retirez du feu (= retirez-la/vous pouvez la retirer), *mais, avant d'y ajouter le pistou, il convient d'attendre qu'elle ne bouille plus du tout* »). Les IndP entrent donc particulièrement en scène lorsque l'initiative du cuisinier est décisive pour l'opération la plus délicate, censée donner du « génie » au plat, dans PN_2, comme dans le mélange (PN_3), car une erreur d'appréciation ou de manipulation lors de cette opération délicate risquerait de compromettre le succès de la réalisation. Il n'est donc pas vrai que la modalité prescriptive soit absente de la recette proprement dite, ni la modalité de conseil/recommandation.

22 De plus, nombre de modalisations liées à des jugements de valeur, des images, à l'intérieur de la recette proprement dite, dans l'encadré, concernent des recommandations visant une efficacité maximale, qu'il s'agisse du choix du récipient ou de l'assemblage final des composants, dans le PN_3. Ces recommandations signalent la nécessité de l'implication du sujet acteur pour faire les choses « comme il faut ». La modalité déontique est modalisée car elle est présentée moins comme une obligation extérieure que comme une intériorisation de l'impératif d'ordre non pas moral, mais praxique/appréciatif, puisqu'il conditionne le « génie » de la recette. Enfin, les modalisations externes à l'encadré renvoient à des motivations du locuteur/énonciateur justifiant son choix de donner la recette de la soupe au pistou en général et plus spécifiquement cette recette-ci de la soupe au pistou. La modalité boulique est présente, l'énonciateur voulant faire partager son goût pour la recette. Enfin, la modalité appréciative est indiquée par le lexique, avec des modalités dénotées, associées, voire assignées et des modalisations :

- noms : « admiration », « peine », « patience », « pommade » (sous sa valeur métaphorique), « esprit », « génie » ;
- adjectifs : « le plus beau », « gourmande », « vainqueur », « provençale » (qui, en contexte, a une valeur méliorative) ;
- groupes nom + adjectifs dans lesquels la valeur de l'adjectif ne fait pas que signaler une origine géographique, mais une appellation contrôlée à valeur méliorative combinant modalités appréciative et axiologique : « ail de Provence », « basilic d'Italie » et signifiant la

recherche de l'excellence pour les produits comme pour les ustensiles (« marmite en terre de Vallauris », « mortier en marbre ou en bois d'olivier ») ;
- collocations : « coup d'archet », « plat national », « le plus beau fleuron de la cuisine provençale » ;
- adverbes et locutions adverbiales : « bien entendu », « à la rigueur » ;
- sémantisme intrinsèque des verbes, indépendamment de leurs valeurs modales et aspectuelles : v. entre autres, « insister » ;
- figures, qu'il s'agisse des métaphores, hyperboles et gradation de la deuxième partie ;
- prédications dialogiques (« un plat, oui, beaucoup plus qu'une soupe », « qui lui donne mieux que de l'esprit : du génie »).

23 La sous-estimation de la modalité déontique va donc de pair avec celle des modalités appréciative et boulique. Certes, Greimas les évoque, mais elles seraient antérieures à l'exécution de la recette à proprement parler. Or le discours de programmation de l'action (DPA) est intriqué à un discours d'incitation à l'action (DIA) (Rabatel 2020) comportant ces dimensions modales significatives, comme on l'a vu avec l'alternance fondamentale des ImpP et IndP. Résumer la recette à l'axe du savoir-faire est doublement réducteur : car ce /savoir-faire/ est aussi de facto un /pouvoir-faire/, et il dépend en amont d'un /vouloir-faire/ qui est autant un /vouloir-savoir-faire/ qu'un /vouloir-pouvoir-faire/[14]. En effet, la transmission d'un objet de valeur ne concerne pas que l'objet « soupe au pistou », elle vise aussi la conversion du sujet, qui devient expert. Partant de là, le destinataire n'est pas qu'un récepteur passif de la transmission d'un /savoir-faire/, il est aussi un sujet opérateur[15] désireux d'acquérir une compétence, qui est constamment sous la domination d'un « tu dois faire comme je te dis de faire si tu veux savoir-bien-faire ! » C'est ce que confirme l'analyse des scénarios modaux, qui offre un point d'appui à une deuxième critique de l'analyse greimassienne.

3. Les scénarios modaux et zones modales de la soupe au pistou

24 Comme on l'a vu à propos de l'exemple (1), les mots comportent en eux des embryons de scénarios, plus ou moins contraints, rappelant les structures syntaxiques (Tesnière 1959) avec arguments et valences (X aime Y), ou les arguments doxaux ou non (Ducrot 2011) qui peuvent être plus ou moins actualisés en discours (il est amoureux *donc* il est aveugle/il est amoureux *pourtant* il n'est pas aveugle). Chaque texte, selon son genre, selon les mots attendus et l'actualisation qui en est faite, active un certain nombre de modalités, les unes d'avant-plan, les autres, plus secondaires, d'arrière-plan, constituant des *scénarios modaux* (Gosselin 2015, 2017). Ces derniers peuvent de plus être propres à certaines parties de textes à la structure codifiée, comme c'est le cas pour les arrêts de justice analysés par Taleb (2019) ou pour les recettes. Ces parties correspondent alors à des *zones modales* textuelles/discursives particulières, déroulant des scénarios modaux spécifiques, selon la hiérarchisation des modalités d'arrière-plan sous-jacentes à la modalité essentielle et selon leurs manifestations discursives, explicites ou implicites (Taleb 2019). En l'occurrence, la recette relève d'une modalité essentielle, la modalité déontique, qui planifie l'ordre et la durée des opérations à effectuer. Mais cette modalité fondamentale repose aussi sur des modalités associées, aléthiques, épistémiques, appréciatives et axiologiques, si l'on pense que l'acquisition d'une compétence se fait au terme d'une recherche de l'excellence dans

l'accomplissement de la tâche[16] et des actions particulières qui y conduisent. La prise en compte des zones et scénarios modaux met en lumière l'articulation des modalités et modalisations à travers la mise en relief des évolutions des relations entre les sujets et l'objet.

3.1. Zones modales

25 Zone modale n° 1 : la liste des ingrédients repose fondamentalement sur des substantifs et l'absence de prédication pourrait laisser croire à l'absence de modalité. Cependant, une liste (Sève 2010), ce n'est pas qu'une succession purement informative d'items ; ces derniers sont toujours orientés en fonction d'une dimension modale implicite, du genre : {Voilà *ce* (= X, Y, Z) que tu dois acheter} (modalité déontique), {Je veux acheter X, Y, Z} (modalité boulique), {Il manque X, Y, Z} (modalité aléthique), sans qu'on puisse exclure d'autres modalités plus implicites encore, appréciatives ou axiologiques[17]. En l'espèce, les ingrédients renvoient explicitement à la modalité aléthique [Voici ce qui est nécessaire pour la recette] et pointent implicitement sur une modalité déontique d'arrière-plan que l'on peut reformuler ainsi : [Voici ce que tu dois rassembler avant de commencer].

26 Zone modale n° 2 : justification du choix de la recette de la soupe au pistou en général et de cette recette-ci parmi d'autres. La modalité dominante est une modalité appréciative qui sature le premier paragraphe, avec ses termes intrinsèquement appréciatifs, du point de vue de leur sémantisme lexical, et elle est redoublée par les superlatifs, les métaphores hyperboliques (« un coup d'archet vainqueur »), les hyperboles (« interdit d'admiration gourmande », « un plat digne des dieux »), le tout organisé dans une savante amplification avec la rectification finale, dont le dialogisme signale l'excellence absolue, une magie qui transsubstantifie une banale « soupe, oui, beaucoup plus qu'une soupe », et aboutit à cette « soupe prodigieuse, celle-là même dont je vais vous donner la recette ». Ces subjectivèmes appréciatifs figurent en ouverture et en clôture de cette phase très personnelle de justification du choix de la recette. Dans l'intervalle, la modalité épistémique est la deuxième modalité fondamentale. Cela se comprend pleinement, si l'on pense que cette phase vise à faire partager un choix très personnel : la dimension subjective se retrouve donc dans les jugements de vérité qui suivent les jugements de valeur, et les deux modalités jouent un rôle fondamental dans la visée argumentative du fragment. L'auteur fait ainsi écho à un certain nombre de garants qui fonctionnent comme des arguments d'autorité, « mon ami Fernand Pouillon », « l'amie provençale chez laquelle j'ai mangé pour la première fois cette soupe prodigieuse ». La mention par deux fois du terme « ami » oriente vers l'idée de confiance. Mais celle-ci n'est pas aveugle, l'auteur veut parler vrai en toute connaissance de cause, d'où, d'une part, un garant moins impliqué par la relation interpersonnelle, avec le recours à la vox populi « tout le monde l'apprécie en Provence », et, d'autre part, l'appui sur une expérience personnelle qui se veut aussi exhaustive et objective que possible : « Bien entendu, il n'existe pas une seule et unique recette de soupe au pistou adoptée, une fois pour toutes, par les Provençaux. On peut même en citer une bonne douzaine. Je les ai toutes essayées. » Partant de là, celui qui va présenter « [s]a soupe au pistou », espère que le lecteur/futur cuisinier la fera sienne, et partagera ainsi son désir de l'excellence. On peut donc inférer l'existence d'une modalité boulique d'arrière-plan, ancrée dans le désir de l'auteur de choisir la

meilleure des recettes[18]. Le scénario de cette deuxième partie se résume ainsi : [Tu peux choisir cette recette en confiance, c'est la meilleure].

27 Zones modales n^os^3 et 4 : ces parties centrales n'échappent pas aux modalités. La modalité fondamentale est la modalité déontique, marquée par les innombrables impératifs à la deuxième personne du pluriel (P5), qui disent *ce qu'il faut faire* et *comment faire*[19], dans des phrases qui privilégient la voix active et la forme positive. Il faut ajouter des indicatifs présents en P5 en ouverture de la partie 3 et tout au cours de la partie 4. Enfin, il existe une modalité subordonnée, la modalité aléthique. Celle-ci est marquée par le caractère assertif des prédications concernant l'enchaînement nécessaire des actions, marqué notamment par l'importance des données temporelles en petites capitales, et elle joue un rôle fondamental dans le pacte de confiance entre le destinateur et le destinataire de la recette, basé sur la vérité objective de la programmation des opérations. D'autres modalités secondaires interviennent, notamment la modalité appréciative concernant les ustensiles ou certains ingrédients, au tout début de la partie 3 (« Le mieux serait d'utiliser une marmite en terre de Vallauris ») et surtout dans la partie 4, autour des ingrédients pour la phase la plus délicate et la plus essentielle qui transforme une vulgaire « soupe » en un « plat » : ainsi de « l'ail de Provence, car il est beaucoup plus doux que l'ail récolté dans le reste de la France », et « autant que possible, du Basilic d'Italie à grosses feuilles ». Cette modalité pourrait être reformulée explicitement ainsi : [pour faire une vraie/bonne soupe au pistou, choisissez plutôt X que Y]. Derrière la modalité appréciative, il y a encore une modalité axiologique, si l'on considère que le jugement de valeur émane d'autorités culinaires censées louer la recherche de l'excellence : [Si vous voulez faire une vraie bonne soupe au pistou, vous avez tout intérêt à...]. Il s'ensuit qu'il y a une évolution de la partie 3 à 4 : la modalité déontique de la partie 3 est centrée sur la réalisation de l'objet selon un ordre déterminé, tandis que la modalité déontique de la partie 4 est davantage centrée sur le sujet, sur son implication et son appréciation : car il doit faire preuve d'un surcroît d'attention ou d'exigence dans le choix des ingrédients comme dans la façon de préparer avec « patience » et effort », la « pommade » pour atteindre la perfection. Il n'est donc pas étonnant que la modalité déontique soit épaulée, en arrière-plan, par les modalités appréciatives et axiologiques. Cependant, la modalité essentielle est la modalité déontique, sous ses divers centrages objet et sujet : [Pour confectionner soupe et pistou, tu dois respecter scrupuleusement l'ordre des étapes suivantes].

28 Zone modale n^o^ 5 : la centration de la modalité déontique sur le sujet se confirme ici, le sujet opérateur étant incité à s'impliquer au mieux au moment décisif pour ne pas gâcher le résultat par un mélange intempestif. Sous l'angle de l'implication du sujet praxéologique, les parties 4 et 5 méritent d'être regroupées autour d'une modalité appréciative qui est constamment la condition d'une réalisation optimale du plat, pour exhausser les goûts et lui donner son génie : [Si tu veux que ton plat soit délicieux, tu dois t'impliquer au mieux[20] lors des phases délicates de la recette].

29 En définitive, si, dans les parties 1 à 3 et 4, le destinateur joue un rôle central dans les indications qu'il donne au destinataire pour la réalisation de l'objet, dès la partie 4, puis dans la partie 5, l'opérateur est appelé à s'impliquer dans sa performance, en tant que sujet du faire, pour que l'objet devienne un objet de valeur et le sujet convers, un expert. De ce point de vue, les jugements de valeur ne relèvent plus seulement de la modalité appréciative, mais renvoient aux jugements de valeur axiologiques référés à

une institution culinaire, celle des grands chefs capables de transformer les aliments en festin digne des dieux et les apprentis cuisiniers en magiciens[21].

30 Au total, les modalités d'avant-plan — en raison de leur dimension cognitive et de leur rôle textuel et en fonction de la qualité[22] et densité de leur marquage explicite — constituent le scénario modal apparent, les modalités d'arrière-plan — elles-mêmes hiérarchisées selon les mêmes critères, auxquels s'ajoute la dimension implicite — le scénario modal sous-jacent (Taleb 2019, pp. 255-256). L'ensemble de ces relations est résumé dans le tableau ci-dessous :

Figure 1

	Modalité d'avant-plan	Modalités d'arrière-plan explicites / (implicites)
Zone modale des ingrédients	Aléthique	> Déontique
Zone modale de la justification	Appréciative	> Epistémique > (Boulique)
Zone modale de la réalisation de PN1	Déontique centrée objet	> Aléthique > Appréciatif
Zone modale de la réalisation de PN2	Déontique centrée sujet	> Aléthique > Appréciatif > Axiologique > (Boulique)
Zone modale de la réalisation de PN3	Déontique centrée sujet	> Aléthique > Appréciatif >Axiologique > (Boulique)

Hiérarchisation (→) des modalités d'avant- et d'arrière-plan des zones modales de la recette

3.2. Scénarios modaux structurants

31 Il existe donc une saturation des modalités et des modalisations au fur et à mesure que la recette aborde ses phases décisives. La montée en puissance des modalités centrées sur l'opérateur, qui n'est plus un destinataire passif, témoigne des enjeux tensifs liés à la réalisation de la recette, dans le scénario modal de la recherche de l'excellence (des produits, ustensiles et gestes aux résultats). Partant de là, le discours de programmation des actions s'accompagne d'un discours d'incitation à l'action reposant sur le scénario modal de l'excellence *nécessaire*, qu'il *faut* viser, parce qu'elle est *bonne*, *louable*, *désirable*. Il est centré sur le sujet appelé à s'*investir pleinement dans la tâche afin de devenir sujet d'un faire hyper-compétent*[23], l'alter ego de grands chefs magiciens, partageant sa réussite avec ses invités — car on ne fait pas la soupe au pistou que pour soi —, le plaisir des convives étant la sanction du désir de faire au mieux[24].

32 Ce scénario est subordonné au scénario modal du discours de la programmation des actions qu'il est *obligatoire* d'effectuer dans tel ordre pour atteindre *nécessairement* le résultat escompté, dans lequel le destinateur joue un rôle fondamental d'*instructeur*. Mais on peut tout aussi bien imaginer que, du point de vue de la réception et de la mise en œuvre praxique de la recette, la visée d'excellence de l'opérateur passe à l'avant-plan. En ce cas, le destinateur joue moins un rôle d'instructeur que de *passeur*. Cette double lecture rend compte des évolutions de la répartition des charges modales entre les actants dans l'économie du texte, et, aussi, des différences d'appréciation selon que le parcours programmateur est appréhendé du point de vue du destinateur (L1/E1)[25] ou de celui du sujet opérateur (e2) — qu'il s'agisse du sujet opérateur projeté par le texte ou du lecteur réel qui décide de passer à l'action.

Conclusion

33 Quel bilan tirer de cette réflexion concernant les modalités et modalisations dans la soupe au pistou, relativement à la distribution des modalités dans un texte et au rapport entre modalités et modalisation[26] ? Traiter de la modalisation comme lieu de

l'exploitation discursive des modalités présente l'avantage d'insister sur l'importance de la dynamique énonciative dans le déploiement des modalités en discours ; de souligner que, du point de vue de l'actualisation des modalités, la théorie sémantique des modalités s'articule avec une composante pragmatique forte, ne serait-ce qu'au plan pragma-énonciatif ; de plaider pour une analyse conjointe des modalités et des modalisations, comme y invite la notion de scénario modal. Il est donc insuffisant de se livrer à une analyse des modalités et *a fortiori* des modalisations sans prendre en compte la matérialité discursive du texte, en discours, ses dimensions énonciatives et praxiques, et, notamment, les modalités implicites, en sus des modalités explicites, ce qui apparaît on ne peut plus clairement avec la liste des ingrédients ou avec la présupposition d'une modalité boulique partagée autour d'un désir d'excellence.

34 Il serait utile de confronter ces résultats à d'autres recettes, en synchronie comme en diachronie (Rossi-Gensane & Goux 2020). Et surtout, compte tenu de la montée en puissance des émissions culinaires télévisuelles, il serait judicieux d'enrichir les analyses verbo-centrées des modalités et de la modalisation en s'intéressant aux données prosodiques, multimodales, praxiques, pluri-sémiotiques des recettes. Il y a fort à parier que cela enrichirait l'étude de ce genre de discours programmateur, et, au-delà, la connaissance des modalités et modalisations, de leur incarnation, en contexte interactif.

BIBLIOGRAPHIE

ADAM, Jean-Michel (1992), *Les Textes : types et prototypes*, Paris, Nathan ; nouv. éd., Paris, Armand Colin, 2017.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (éd. 2020), *Les Discours programmateurs*, *Langue française*, 206.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (éd. 2021), *Discours programmateurs et mise en situation*, *Langages*, 221.

CHARAUDEAU, Patrick & MAINGUENEAU, Dominique (dir. 2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.

DUCROT, Oswald (1993), « A quoi sert le concept de modalité ? », *in* DITTMAR & REICH (éds.), *Modalité et acquisition des Langues*, Berlin, Walter de Gruyter, pp. 111-129.

DUCROT, Oswald (2011), « Le paradoxe dans la linguistique argumentative », *in* SIMONFFY (éd.), *Le Paradoxe et ses usages*, Budapest, Tinta Könyvkiado, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 13-22.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Milan, Bompiani (« Studi Bompiani », 22) ; trad. fr. *Lector in fabula ou La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. M. Bouzaher, Grasset, 1985.

GÉVAUDAN, Paul (2013), « Les rapports entre la modalité et la polyphonie linguistique », *in* GÉVAUDAN, DETGES & ATAYAN (dir.), *Modalität und Polyphonie. Modalité et polyphonie. Modalidad y polifonía*, Tübingen, Stauffenburg, pp. 39-59.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam, New York, Rodopi.

GOSSELIN, Laurent (2015), « De l'opposition *modus/dictum* à la distinction entre modalités extrinsèques et modalités intrinsèques », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, CX-1, pp. 1-50.

GOSSELIN, Laurent (2017), « Les modalités appréciatives et axiologiques. Sémantique des jugements de valeur », *Cahiers de lexicologie*, 111, pp. 97-119.

GREIMAS, ALGIRDAS J. (1973), « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », *Langages*, 31, pp. 19-48.

GREIMAS, ALGIRDAS J. (1976), « Pour une théorie des modalités », *Langages*, 43, pp. 90-107.

GREIMAS, ALGIRDAS J. (1983), *Du Sens*, *II*, Paris, Seuil.

GREIMAS, ALGIRDAS J. & COURTÉS, Joseph (dir. 1986), *Sémiotique 2. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette Université.

KRONNING, Hans (2014), « Pour une théorie modale de la polyphonie », *Arena romanistica*, 14, pp. 124-139.

MAINGUENEAU, Dominique, « Modalité », *in* CHARAUDEAU & MAINGUENEAU (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, pp. 383-386.

NEF, Frédéric, LE GOFF, Bernard Henri & PARIENTE-BUTTERLIN, Isabelle (2008), « Analyse formelle du concept de négligence », https://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00352644.

PERELMAN, Chaïm & OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1970), *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles.

PUTNAM, Hilary (2002), *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy and Other Essays,* Cambridge (Massachussets), London, Harvard University Press; trad. fr. *Fait/Valeur : la fin d'un dogme, et autres essais*, Paris/Tel Aviv, Éditions de l'Éclat, 2004.

RABATEL, Alain (2015), « Du sujet, des œuvres et de l'interprétation », *in* MASSERON, PRIVAT & REUTER, (éds.), *Littérature, linguistique et didactique du français. Les travaux* Pratiques *d'André Petitjean*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp. 97-105.

RABATEL, Alain (2017), *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Éthique, empathie, point(s) de vue*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

RABATEL, Alain (2020), « Pour une analyse conjointe de la programmation des actions et de l'incitation à l'action. Le discours de DAECH dans *Dar al-Islam* », *Langue française*, 206, pp. 65-80.

RABATEL, Alain (2021), « L'intrication des perceptions et modalités dans la recette de "la soupe au pistou" », *in* LACASSAIN-LAGOIN, MARSAC, SCHMITT, DANKO, PAL'OVA & ZÁZRIVCOVÁ (dir.), *Sens (inter)dits*, vol. 6, t. 3, *Analyse du discours et pragmatique*, Paris, L'Harmattan, col. Dixit Grammatica, pp. 43-61.

RECANATI, François (1979), *La Transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Éditions de Minuit.

ROSSI-GENSANE, Nathalie & GOUX, Mathieu (2020), « Discours programmateurs : le cas des recettes de cuisine en français classique et en français moderne », *Langue française*, 206, pp. 95-110.

SÈVE, Bernard (2010), *De haut en bas. Philosophie des listes*, Paris, Seuil.

TALEB, Fadila (2019), *L'Argumentation judiciaire à travers le prisme des scénarios modaux. Application pour une aide à la décision de la justice*, Université de Rouen, 8 novembre 2019.

TESNIÈRE, Lucien (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

WRIGHT, Georg Henrik von (1963), *Norm and Action: A Logical Enquiry*, London, Routledge & Kegan Paul.

NOTES

1. Que je remercie chaleureusement de ses commentaires.
2. On pourrait donner de la phrase une autre analyse : [[modus : Hélas + assertion] [dictum : pleuvoir]]. Toute la question est de savoir si l'assertion est intraprédicative, ce que je crois.
3. Modalité dont il est difficile de préciser la valeur, indépendamment du co-texte, du contexte, et de la prosodie, car le dictum peut aussi bien renvoyer à une modalité aléthique, épistémique ou appréciative.
4. Ces distinctions ne sont pas prises en compte par Greimas (1976) dans sa théorisation des modalités, qui focalise sur l'importance du lien entre modalité et actes de langage effectués par le locuteur. Il y a peut-être là une explication à sa sous-estimation des modalités et modalisations liées au sujet intratextuel devant effectuer la recette, comme on le verra en 2. Au demeurant, il centre son propos sur les modalités aléthiques, déontiques et bouliques (*ibid.*, pp. 82-88) et ne dit rien des modalités épistémiques, appréciatives et axiologiques si importantes dans la recette, où elles sont rapportées au sujet du faire.
5. (1) rentre dans ce cadre théorique, car si L1/E1 fait sien ce jugement modal (ne serait-ce que par défaut, c'est-à-dire par absence de marque de distanciation), ce PDV individuel est aussi un PDV référant à une certaine doxa, donc à un énonciateur second doxal collectif et vague.
6. La distinction entre accord et consonance est capitale : dans la recette, le destinateur ne recherche pas l'accord explicite d'un destinataire muet, il est, par convention, présupposé, acquis ; il y a une consonance (et une connivence partagée) autour de la recherche de l'excellence : v. l'analyse des scénarios modaux des parties 3, 4 et 5 de la recette.
7. *Attentionnellement* s'oppose à *intentionnellement* et renvoie aux effets interprétatifs construits par l'attention des récepteurs portée aux textes, à ce qu'ils disent, davantage qu'aux calculs de l'intention présupposée du sujet parlant, laquelle est conjecturale pour maintes raisons : voir Rabatel 2015, pp. 98-99.
8. Cf. l'*intentio auctoris* et l'*intentio operis* (qui peut correspondre notamment aux PDV des sources énonciatives/modales intratextuelles, donc à une *intentio actoris* ou *actorum*), auxquelles il faut adjoindre une *intentio lectoris*, car le destinataire direct ou indirect actualisant le texte est aussi un sujet modal qui vient co-construire les interprétations du texte sur la base de ses instructions comme sur celle des questions qui découlent de la confrontation du texte et de sa situation (Eco 1979).
9. Par exemple « bibine » ou « nectar » entrainent des représentations dévalorisantes ou valorisantes indépendamment de tout jugement/appréciation.
10. On peut faire le parallèle avec les niveaux d'émergence des PDV, de la lexie (micro-PDV) à la prédication (méso-PDV), et au texte dans son ensemble (macro-PDV) : ainsi la modalité déontique est-elle dominante parce qu'on la retrouve à ces trois niveaux, de façon quantitativement et qualitativement dominante, vu la réitération de ces marques dans l'ensemble de la recette.
11. Cela dit, l'interprétation ne s'appuie pas que sur les instructions du texte, lesquelles, au demeurant, ne se limitent pas à ce qui est explicite. L'analyse de l'implicite nécessite donc davantage de précautions. Indépendamment de cela, il est illusoire de penser que le texte contraint toutes les significations, car le sens est fondamentalement une co-construction dépendant aussi des questions que les destinataires posent aux textes, en fonction de leur situation et de leurs préoccupations. Voir *supra*, note 8.

12. À la vérité, il faut ajouter un PN_3, concernant le mélange de la soupe et du pistou, comme on le verra.

13. Qui relève de l'ordre de la manipulation (Greimas & Courtés 1986, pp. 135-137).

14. On retrouve une même centration sur l'objet dans Greimas 1973, pp. 21-22 comme dans l'introduction à *Du sens 2* (Greimas 1983, pp. 15-16).

15. De confiance, comme on peut l'inférer des appréciations autour de l'activité de perception (Rabatel 2021). Merci à Bertrand Verine d'avoir attiré mon attention sur ce point.

16. On dit en effet d'un plat réussi que « c'est la perfection », d'un plat raté que « c'est une honte », ce qui dénote des jugements axiologiques positifs ou négatifs (de haut degré en l'occurrence), particulièrement virulents en fonction du (non) respect des procédures.

17. Par exemple dans le cas d'une liste rédigée par X à l'intention de Y, lorsque l'item est associé à une spécification (nom de marque), à une qualification catégorisante soulignées : beurre Président, beurre demi-sel, huile bio. Le soulignement a valeur d'information *et* d'injonction *et* de jugement de valeur : car si l'on devait expliciter la prédication condensée de ce genre d'items, on serait amené à expliciter que l'achat doit viser tel produit, jugé désirable, à l'exclusion de tout autre.

18. Cette modalité boulique est confirmée explicitement (ou implicitement) dans les zones modales n^{os} 4 et 5 par les conseils du destinateur pour éviter des erreurs, (et donc faire au mieux) afin de réaliser un objet idéal. Plus on avance dans la recette, cette modalité boulique concerne aussi le destinataire, dénotant, outre un désir d'excellence, celui de faire advenir (du point de vue du destinateur) et de devenir (du point de vue du destinataire) un sujet idéal expert.

19. Cf. la distinction entre *normes déontiques* (règles, prescriptions disant ce qu'il faut faire) et *normes techniques* (comment faire), les normes techniques étant enchâssées sous des normes déontiques (von Wright 1963). En effet, dès que la norme technique est reconnue comme valide, il est obligatoire de la respecter. Toute négligence est donc une faute technique et éthique car il est scandaleux de mal faire quand les moyens de bien faire sont (re)connus (Nef & *al.* 2008) : v. n. 10. Merci à L. Gosselin pour m'avoir signalé ces deux références.

20. « S'impliquer au mieux » et s'appliquer au mieux peut même entrainer un « renforcement » des normes techniques, pour améliorer le résultat, par exemple la durabilité d'un produit, son efficacité ou encore son excellence, comme dans les recettes de cuisine.

21. Un des relecteurs signale que la conclusion de ce paragraphe laisse bien penser que les scénarios modaux mis en évidence dans tel texte sont aussi en quelque sorte pré-scénarisés (de manière plus ou moins stable) dans un interdiscours culturellement disponible. Gosselin n'aborde pas cette dimension, mais je ne crois pas qu'il la récuserait ; en tout cas, je remercie le relecteur de sa suggestion, que je fais mienne.

22. On pense au rôle joué par les marques relevant du TAM, par les marques lexicales, non sans oublier d'autres marques syntaxiques, énonciatives (voir *supra*, 1.3.). Ici, force est de reconnaître que la notion de hiérarchisation, pertinente pour discriminer entre modalités essentielles et d'arrière-plan, mérite bien d'autres études.

23. Les motivations de ce DIA n'ont donc rien de commun avec celles que j'ai analysées dans les discours de Daech incitant au meurtre des infidèles en visant à légitimer l'illégitime (Rabatel 2020).

24. Merci à Jean-Claude Guerrini de m'avoir suggéré cette idée.

25. On pourrait penser que c'est *grosso modo* la thèse de Greimas. Mais la sous-estimation de la dimension modale de la recette (v. *supra*, 2.) exclut toute récupération de son analyse en termes de scénarios modaux.

26. Je ne reviens pas sur les liens entre PDV et modalités, modalisations évoqués dans la première partie de ce texte, que la présente étude ne modifie pas, et qui ont été amplement traités ailleurs (Rabatel 2017).

RÉSUMÉS

Ce travail analyse la modalité et les modalisations dans un discours programmateur (ou injonctif) emblématique, la recette de « la soupe au pistou ». Dans une première partie consacrée au cadrage théorique, l'article défend la thèse que la modalité est une dimension consubstantielle de tout acte de référenciation. L'approche des modalités s'inscrit dans une sémantique selon laquelle le sens des énoncés en situation combine intrinsèquement dénotation de l'objet-de-discours et point de vue de l'énonciateur sur l'objet, en sorte que toute compréhension du sens du message requiert la mise au jour de ces calculs/réglages du sens, à travers l'étude des stratégies de référenciation qui permettent de déterminer les divers supports modaux d'un texte. L'article distingue les modalités, en tant que mode de caractérisation d'un objet-de-discours *pour* (et non par) un énonciateur donné, et la modalisation, lieu de l'exploitation discursive desdites modalités et de la répartition des charges modales entres les sujets/acteurs de l'énonciation comme entre les sujets des énoncés. Il s'appuie sur la théorie modulaire de la modalité de Gosselin ainsi que sur ses travaux relatifs aux notions de zone modale et de scénario modal. Dans une deuxième partie, l'article propose une lecture critique de l'analyse de Greimas de la « soupe au pistou ». Ce dernier met en avant les programmes narratifs constitutifs d'un discours de programmation d'actions, récusant toute pertinence aux modalités. Or ces dernières sont très présentes dans la recette, qu'il s'agisse de la modalité déontique et de la modalité aléthique, qui jouent un rôle essentiel, mais aussi des modalités appréciatives, axiologiques, bouliques. La troisième partie de l'article est consacrée à l'examen des modalités essentielles et d'arrière-plan, explicites ou implicites, selon les diverses zones modales des différentes parties de la recette. Elle met en relief une montée en puissance des modalités d'arrière-plan que sont les modalités appréciatives, axiologiques, bouliques, selon un scénario modal de la recherche de l'excellence, qu'il faut viser, parce qu'elle est bonne, louable, désirable. Ce scénario est centré sur le sujet opérateur appelé à s'investir pleinement dans la tâche afin de devenir sujet d'un faire hyper-compétent. En revanche, les modalités déontiques et aléthiques relèvent essentiellement du scénario modal de la programmation des actions qu'il faut suivre parce que leur ordre de succession est nécessaire. Au total, l'article plaide pour une analyse conjointe des modalités et des modalisations et montre que traiter de la modalisation comme lieu de l'exploitation discursive des modalités présente l'avantage d'insister sur l'importance de la dynamique énonciative dans le déploiement des modalités en discours.

This paper analyzes modality and modalisations in an emblematic programming (or injunctive) discourse: the recipe for "la soupe au pistou" (pistou soup). In a first part, comprising the theoretical framing, the article argues that modality is a consubstantial dimension of any act of referenciation. The approach to modalities is based on the semantics according to which the meaning of utterances in a given situation intrinsically combines the denotation of the object discourse and the enunciator's point of view on the object, in such a way that any understanding of the meaning of the message requires the updating of these calculations/settings of meaning, through the study of referenciation strategies that make it possible to identify the various modal supports of a text. The article distinguishes between modalities, as a mode of characterization of an object discourse *for* (and not by) a given enunciator, and modalisation, as the locus of the discursive exploitation of said modalities and of the distribution of modal charges between the subjects/actors of the enunciation as well as between the subjects of the utterances. It is based on Gosselin's modular theory of modality as well as on his work on the notions of modal zone and

modal scenario. In a second part, the article proposes a critical reading of Greimas' analysis of the "soupe au pistou". The latter highlights the narrative programs that constitute an action-programming discourse, denying all relevance to modalities. Yet, the latter are very present in the recipe, whether it is the deontic and alethic modalities, which play an essential role, or the appreciative, axiological and volitive modalities.
The third part of the article examines the essential and the background modalities, explicit or implicit, according to the various modal zones of the different parts of the recipe. It highlights the increasing importance of the background modalities that are the appreciative, axiological, and volitive modalities, according to a modal scenario of the search for excellence, which must be aimed at because it is good, praiseworthy, and desirable. This scenario is centered on the operator-subject called upon to fully invest himself or herself in the task in order to become the subject of a hyper-competence. However, the deontic and alethic modalities come under the modal scenario of the action-programming that must be followed because their order of succession is necessary. In short, the paper argues for a joint analysis of modalities and modalisations and shows that considering modalisation as the point of discursive exploitation of modalities has the advantage of highlighting the importance of the enunciative dynamics in the deployment of modalities in a discourse.

INDEX

Mots-clés : modalités, modalisation, zones modales, scénario modal, point de vue, discours programmateur
Keywords : modalities, modalisation, modal zones, modal scenario, point of view, programming discourse

AUTEUR

ALAIN RABATEL

IDREF : https://idref.fr/035445998
ORCID : https://orcid.org/0000-0001-6554-4728
VIAF : http://viaf.org/viaf/54288952
ISNI : https://isni.org/isni/0000000109027080
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb131899300

Alain Rabatel est Professeur émérite de Sciences du Langage à l'Université de Lyon 1. Spécialiste d'énonciation, de linguistique textuelle et d'analyse des discours. Il s'est d'abord fait connaître pour ses recherches sur les points de vue et la polyphonie dans les récits (*La construction textuelle du point de vue*, Delachaux et Niestlé, 1998, *Homo narrans, pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Lambert-Lucas, 2008). Il s'est ensuite intéressé aux liens entre argumentation indirecte et énonciation, dans les discours littéraires, religieux, médiatiques et les interactions orales en contexte didactique. Ses derniers ouvrages portent sur les médias (*Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue*, Lambert-Lucas 2017) et la figuralité (*La Confrontation des points de vue dans la dynamique figurale – énonciation et interprétation*, Lambert-Lucas, 2021).
Courriel : a.rabatel[at]free.fr

Modalité et jugement dans les relations texte / image

Pierre Halté

Introduction

1 De nombreuses avancées concernant le concept de modalité ont été proposées en linguistique ces dernières années. Elles se divisent globalement en deux « écoles ». Du côté anglo-saxon, d'une part, dans le plus pur héritage de la sémantique formelle et de la philosophie analytique, Portner (2009, 2018) a façonné le concept de « *mood* ». En France, d'autre part, Gosselin (2009) élabore une théorie de la modalité élargie, fondée sur des considérations sémantiques mais aussi cognitives, dans laquelle la modalité consiste en une « validation d'une représentation prédiquée » (Gosselin, 2009). Ce modèle soulève (entre autres) la question d'une instance énonciative prenant la responsabilité d'un jugement portant sur un contenu propositionnel, retravaillant, comme les théories énonciatives d'inspiration « ducrotienne » (Ducrot 1989, 1993, Perrin 2010, Rabatel 2013, Vion 2004, etc.), les considérations de Bally (1944) sur le sujet modal/sujet pensant/sujet parlant. C'est dans le modèle de Gosselin que nous puiserons certains outils afin de mener notre recherche, car il nous semble que les propositions qui y sont faites pourraient être appliquées à d'autres champs que celui de la linguistique *stricto sensu*. Aujourd'hui, enfin, la sémiotique — voir par exemple les travaux de Basso (2015) — permet d'élargir le concept de modalité en l'inscrivant au carrefour de différentes instances (sociales, institutionnelles, sémantiques, énonciatives, perceptives). Ces nouvelles approches des modalités peuvent — et ce sera notre propos ici — ouvrir sur une meilleure compréhension des relations entre des systèmes sémiotiques différents, par exemple entre le texte et l'image, ou, si l'on préfère, entre le linguistique et l'iconique. Intuitivement, il paraît en effet évident que certaines images permettent à une instance énonciative d'exprimer un jugement sur un texte, et inversement, qu'un énoncé linguistique peut modaliser une image. Reste encore à le montrer et à décrire les contours théoriques de cette relation.

2 Klinkenberg (2020) détaille de façon très complète les relations morphologiques, syntaxiques, et sémantico-pragmatiques, qui permettent d'interpréter un énoncé pluricode constitué de texte et d'image. Ce sont à ces dernières relations, sémantico-pragmatiques, que nous nous intéresserons ici. Klinkenberg en propose deux : la redondance partielle, lorsque le contenu sémantique du texte et celui de l'image concordent, au moins en partie ; et la différence, lorsque les contenus sémantiques diffèrent. Redondance et différence entre les contenus sémantiques du texte et de l'image provoquent chez le lecteur un besoin de les ajuster l'un à l'autre, par des processus inférentiels[1] bien décrits par Klinkenberg.

3 Le propos de cet article est d'ajouter un élément à cette description des relations sémantiques / pragmatiques entre un énoncé iconique et un énoncé linguistique : nous voulons montrer qu'un énoncé iconique peut « modaliser », au sens de Gosselin (2010), un énoncé linguistique, et inversement. Nous souhaitons décrire le fonctionnement énonciatif de cette relation entre texte et image. D'abord, nous établirons le socle théorique qui nous permet de considérer les relations texte/image, d'une part, et la notion de modalité, d'autre part. Nous évoquerons quelques exemples d'énoncés scripto-iconiques tirés de genres de discours variés (bande dessinée, mèmes, panneaux de signalisation, etc.) au sein desquels, intuitivement d'abord, il nous semble qu'un jugement est émis par l'image sur le texte et/ou par le texte sur l'image[2]. Ensuite, nous nous attacherons à décrire successivement les deux cas de figure : les cas où la partie linguistique de l'énoncé scripto-iconique exprime une modalité sur la partie non-linguistique de ce même énoncé, et, à l'inverse, les cas où les éléments non-verbaux de l'énoncé expriment un jugement portant sur les éléments verbaux. Nous approcherons ces analyses sous un angle avant tout énonciatif, en nous fondant sur les concepts mis en avant par Gosselin (2009).

1. Relations texte/image et modalités

1.1. Relations sémantiques / pragmatiques entre texte et image

4 Nous tirons du travail de Klinkenberg (2020) sur les relations texte / image quelques éléments qui nous serviront de base conceptuelle pour ce qui suit, et que nous rappelons ici. À sa suite, nous appellerons donc « énoncé scripto-iconique » un énoncé pluricode, composé d'une partie linguistique (que nous appellerons « énoncé linguistique » ou, un peu rapidement, « texte ») et d'une partie iconique et visuelle[3] (que nous appellerons « énoncé visuel » ou, toujours aussi rapidement, « image »). Dans le travail de Klinkenberg, les relations texte/image sont envisagées sous l'angle morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique. Ce sont ces deux dernières relations, qui concernent de plus près la notion de modalité, qui vont nous intéresser particulièrement et dont nous rappelons ici quelques éléments décrits par Klinkenberg.

5 Les deux parties d'un énoncé scripto-iconique sont reliées et interprétées ensemble grâce à la présence d'un cadre indexical, signe qui permet de « focaliser l'attention sur une portion déterminée d'espace » et de « donner un certain statut à cette portion d'espace » (Klinkenberg 2020, paragr. 15). Ainsi, par exemple, la case d'une bande dessinée est-elle un cadre indexical permettant de comprendre qu'en son sein, le texte et l'image doivent être interprétés ensemble, comme un tout, comme un seul énoncé scripto-iconique.

6 Klinkenberg décrit les relations sémantiques et pragmatiques déclenchées par différents éléments du texte et de l'image. Ces relations s'articulent notamment autour des déictiques du système linguistique, qui peuvent renvoyer, par des processus inférentiels plus ou moins complexes, à des éléments de l'image. Inversement, certains éléments de l'image (par exemple, la pointe d'un phylactère dans une bande dessinée) servent d'indices permettant de relier le texte à l'image.

7 D'un point de vue énonciatif, Klinkenberg décline toutes les possibilités mettant en relation des locuteurs/interlocuteurs[4] présents soit dans la *deixis* interne de l'énoncé soit dans la *deixis* externe :

- locuteur « interne » s'adressant à un interlocuteur « interne » (par exemple lors d'un dialogue entre deux personnages de bande dessinée),
- locuteur « interne » s'adressant à un interlocuteur « externe » (la célèbre affiche représentant l'oncle Sam, pointant du doigt le spectateur et déclarant : « I want YOU for US Army »),
- locuteur « externe » s'adressant à un interlocuteur « interne » (cas de figure souvent présent dans les images religieuses, où des prières sont adressées à Dieu ou au Christ, représenté au sein de l'image, par des locuteurs qui ne sont pas présents dans l'énoncé scripto-iconique)
- et même locuteur « externe » s'adressant à un interlocuteur « externe » (cas très rare, mais qui existe : lorsque le locuteur d'un énoncé scripto-iconique s'adresse directement aux spectateurs de cet énoncé — voir l'exemple de l'abonnement de Fluide Glacial, Klinkenberg 2020, paragr. 39).

8 Il est, enfin, question des relations sémantiques entre le texte et l'image d'un énoncé scripto-iconique. Il existe pour Klinkenberg deux grands cas de figures. Dans un premier cas, le sens de l'énoncé linguistique et le sens de l'énoncé visuel sont redondants, au moins partiellement (on pense, par exemple, à une image d'éléphant comportant une légende du type « Un éléphant »). Dans ces cas, il convient d'essayer de déterminer s'il existe un surcroit linguistique ou iconique (l'énoncé linguistique apporte-t-il plus d'informations que l'énoncé visuel, ou inversement ?). Dans le second cas, l'énoncé linguistique et l'énoncé visuel sont différents. Il faut alors procéder à ce que Klinkenberg nomme des « accommodations sémantiques » : on recourt alors à des processus inférentiels, dans un classique calcul de pertinence (Sperber & Wilson 1989), pour faire correspondre le sens de l'énoncé linguistique et celui de l'énoncé visuel.

9 Ces éléments nous seront utiles pour tenter d'ajouter une pierre à l'édifice des recherches sur la relation texte / image : la modalité, ou tout du moins, le jugement, que le texte fait porter sur l'image ou l'image sur le texte. Cette relation est, elle aussi, d'ordre sémantico-pragmatique, et c'est en nous fondant sur les travaux de Klinkenberg que nous allons tenter de la décrire.

10 Notons enfin que nous utiliserons les termes « symbole », « icône » et « index » au sens peircien des termes : très rapidement, le symbole est un signe relié à son objet par une loi ; l'icône est un signe qui ressemble à un objet ; l'index est un signe qui rend perceptible, dans la situation d'énonciation, un objet ou une portion d'espace qui ne le serait pas sans lui — pour plus de précisions, voir (Everaert-Desmedt 1995).

1.2. Quelques exemples

11 Voici quelques exemples d'énoncés scripto-iconiques dans lesquels nous avons repéré des opérations de jugement, soit exprimées dans le texte et portant sur l'image, soit

exprimées dans l'image et portant sur le texte. Nous évoquerons dans ce qui suit d'autres exemples que ceux-ci, mais cela devrait donner une idée de ce sur quoi nous souhaitons travailler.

• Exemples de jugement exprimé dans le texte et portant sur l'image :

12 Dans les deux exemples qui suivent, un jugement est exprimé dans le texte (qui relève, dans le premier cas, d'un jugement épistémique et, dans le second, d'un jugement appréciatif) ; ce jugement porte directement sur des éléments de l'image :

Fig. 1



Extrait de Turk & Zidrou, 2020, *Génie du Crime*, *Léonard*, T. 51, Le Lombard, Bruxelles (1)

13 Dans (1), le texte « Trop fastoche ! ! ! » exprime un jugement appréciatif du personnage sur la situation représentée en image.

Fig. 2



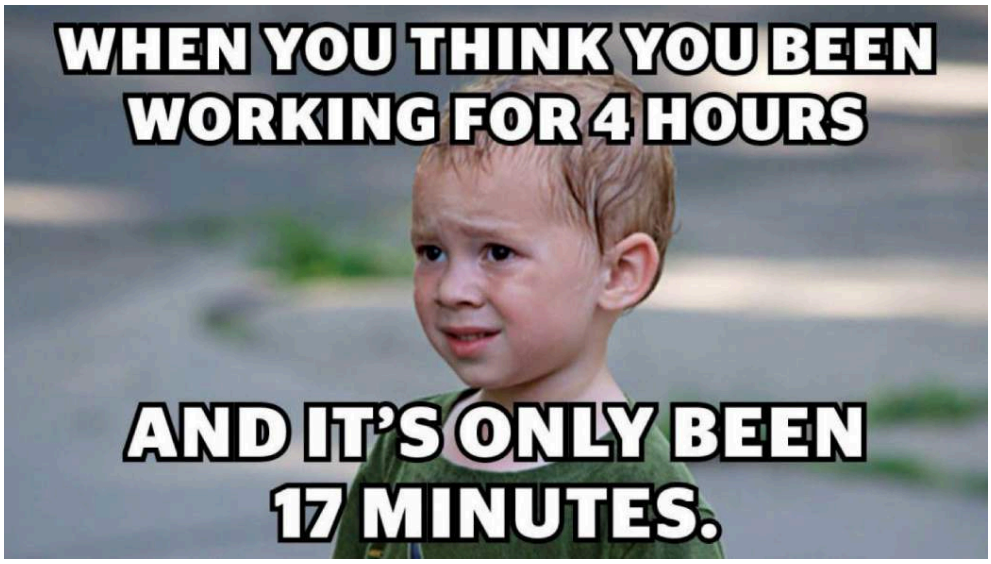
Extrait de Tanabe, Gou, 2016, *Les montagnes hallucinées*, T. 1, Ki-oon, Paris, p. 154 (2)

14 Dans (2), le texte « Qu'est-ce que c'est que ça ? » exprime un jugement épistémique (l'incertitude du locuteur quant à l'objet qu'il voit, représenté par une image).

• Exemples de jugement exprimé dans l'image et portant sur le texte

15 Dans les deux exemples suivants, notre hypothèse est que, cette fois, c'est l'image qui propose des éléments qui vont faire porter un jugement sur le texte (dans les deux cas, il s'agit d'un jugement à valeur appréciative) :

Fig. 3



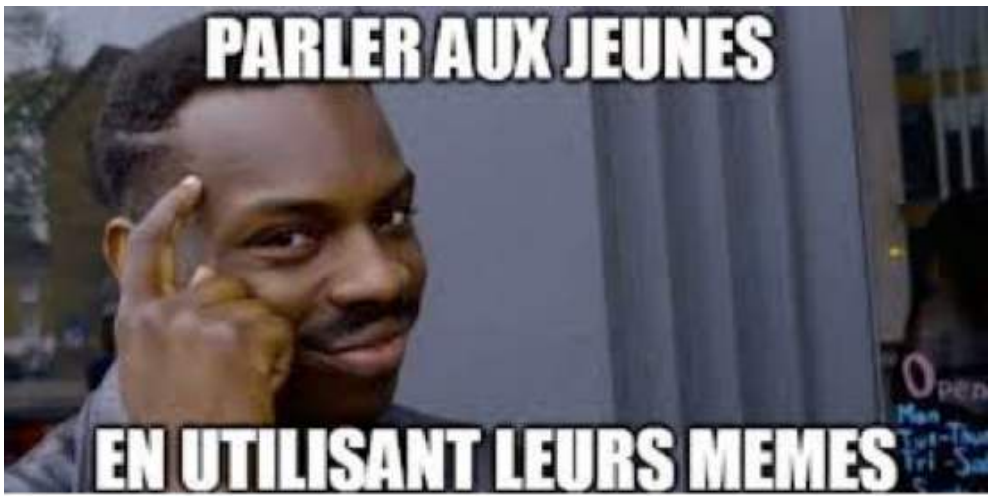
Mème trouvé sur www.google.com (3)

16 Dans (3), (« Quand tu penses que tu as travaillé pendant 4 heures, et que ça ne fait que 17 minutes » — nous traduisons) : l'attitude, la mimique du personnage représenté dans l'image fait porter un jugement appréciatif négatif sur le texte[5].

17 (4) J'ai trop mangé chez ma pote, encore plus qu'hier 😭😭...et elle m'a fait deux tuperware blindés pour chez moi

18 Dans (4), les emojis représentant des visages qui pleurent font porter un jugement appréciatif sur le texte : le locuteur indique sa tristesse d'avoir « trop mangé » la veille, à travers des images qui prolongent, précisent et complètent, sur le plan du vécu émotif, le sens de l'énoncé verbal.

Fig. 4



Mème trouvé sur www.google.com (5)

19 Dans l'exemple (5), enfin, tout comme dans (3), il s'agit de faire porter sur le texte un jugement appréciatif exprimé par l'image : le personnage représenté indique par ses

gestes et sa mimique que « parler aux jeunes en utilisant leurs mèmes » est quelque chose d'intelligent, de bénéfique pour lui. Le sens global de l'énoncé combine, et par là dépasse, les sens des parties, linguistiques et non linguistiques, qui le constituent.

• Exemple de jugement porté à la fois par l'image et le texte, portant sur du texte :

Fig. 5



Exemple de panneau de signalisation trouvé sur www.google.com (6)

20 Dans l'exemple (6), le texte et l'image construisent ensemble une instruction déontique : le texte indique explicitement une interdiction, et l'image va, conventionnellement, dans le même sens (par convention, dans le code de la route, la couleur rouge étant le symbole de l'interdiction, la forme ronde celle de l'obligation).

1.3. Modalité, jugement et énoncés scripto-iconiques

21 La modalité est, selon Gosselin (2009, p. 54), l'un des plans constitutifs de l'opération de jugement. Cette opération est, en effet, composite : sur le plan cognitif, elle consiste à « valider une représentation prédiquée[6] » (Gosselin 2009, p. 54), ce qui se traduit sur le plan linguistique par des modalités « exprimant l'opération de validation » et portant « sur une prédication (une relation prédicat-argument(s)) » (Gosselin 2009, p. 54). Gosselin propose le schéma suivant :

Fig. 6

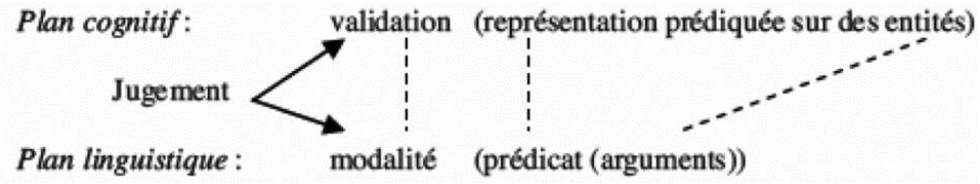


Schéma de Gosselin (2009, p. 54)

22 Cette première définition a l'avantage de permettre une ouverture : la modalité, si elle est envisagée ici sur un plan uniquement linguistique, renvoie néanmoins à une opération de validation d'une représentation prédiquée qui, elle, peut éventuellement concerner d'autres systèmes sémiotiques que la langue. Autrement dit, cette articulation entre ces deux plans, cognitif et linguistique, permet de penser qu'une modalité, exprimée sur le plan linguistique, puisse porter sur une représentation non-linguistique (par exemple une image). Inversement, il devient possible d'envisager qu'une image puisse faire porter un jugement[7] sur un prédicat linguistique.

23 Gosselin poursuit en proposant un modèle, fondé sur neuf critères, permettant de décrire ce qui constitue la modalité. Nous le reproduisons ci-dessous :

Fig. 7

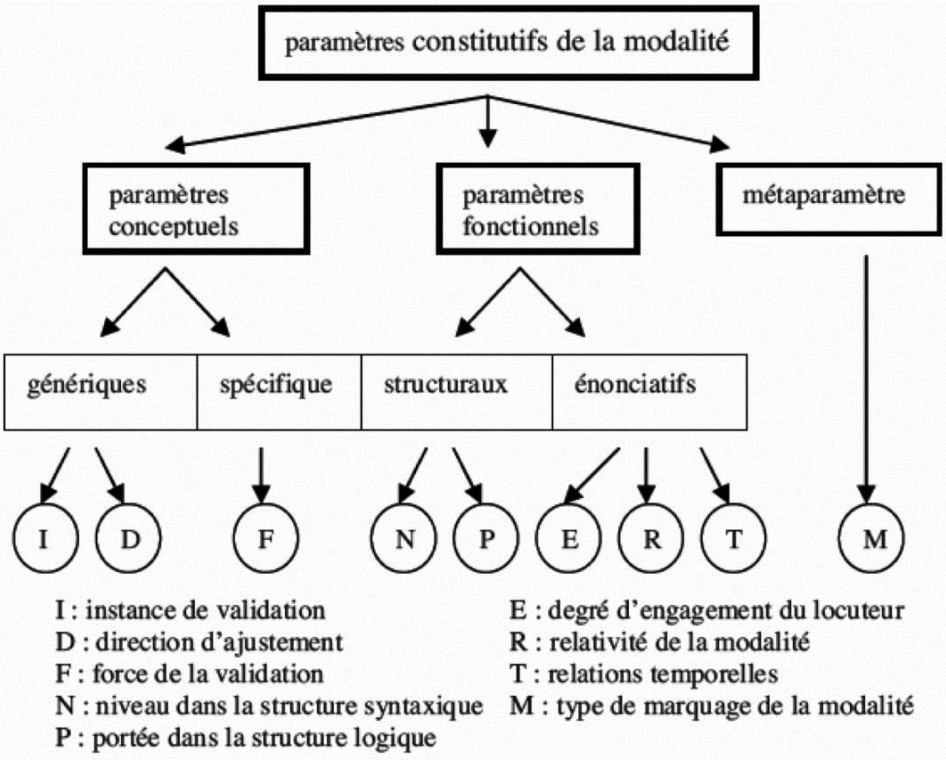


Schéma de Gosselin (2009, p. 60)

24 Ces neuf paramètres concernent l'expression linguistique de la modalité ; s'ils nous intéressent tous, dans le cadre de nos énoncés scripto-iconiques, lorsque la modalité est exprimée par le texte et porte sur l'image, ils ne sont évidemment pas tous pertinents dans le sens inverse (un jugement exprimé par l'image, portant sur le texte). Ainsi, les

« paramètres structuraux » nous semblent être nécessairement limités à des expressions linguistiques, organisées le long d'une chaîne syntaxique, ce qui est difficilement transposable au monde de l'image.

25 Pour cette raison, ainsi que pour des raisons évidentes de place, nous choisissons de focaliser notre attention sur trois critères en particulier, sélectionnés pour leur contiguïté avec les théories de l'énonciation (instance de validation, degré d'engagement du locuteur, force de la validation), qui permettent de construire la modalité ou le jugement. En effet, ces critères semblent les plus à même de rendre compte du fonctionnement du jugement, et ce dans les deux sens : du texte vers l'image et de l'image vers le texte. Par ailleurs, les théories de l'énonciation permettent, dans une certaine mesure, d'envisager aussi bien les paramètres accompagnant la production d'énoncés linguistiques que non-linguistiques, et de nombreuses recherches en sémiotique permettent d'alimenter ce rapprochement (voir par exemple Dondero 2017 ; Klinkenberg 2020 ; Vaillant 1999 ; Fontanille 1989 ; Groupe µ 1992).

26 Nous étudierons plus particulièrement trois critères, et ce, dans les deux sens (du texte vers l'image et de l'image vers le texte) : l'instance de validation (I) ; le degré d'engagement du locuteur par rapport à la modalité (ou le jugement) exprimée (E) ; et enfin les moyens, linguistiques et iconiques, de signifier une modalité ou un jugement (M). Si ces trois critères sont bien balisés par Gosselin en ce qui concerne l'expression linguistique de la modalité, c'est évidemment moins le cas en ce qui concerne l'expression non-linguistique du jugement.

2. Modalité exprimée par l'énoncé linguistique, portant sur l'énoncé non-linguistique

2.1. L'image comme représentation prédiquée ?

27 Puisque, nous l'avons vu précédemment, la modalité est une opération de « validation d'une représentation prédiquée », il nous faut tout d'abord nous interroger, dans le cadre d'une réflexion autour des jugements exprimés par un texte et concernant une image, sur le statut de représentation « prédiquée » de cette dernière. Si le statut de l'image comme représentation ne fait pas question[8], celui de la prédication appliquée aux images pose plus de problèmes. La prédication consiste à « appliquer explicitement une propriété à un objet » (Le Guern 2011, p. 622), ce qui implique, au plan linguistique, une séparation entre l'unité lexicale désignant l'objet et les syntagmes désignant la propriété qui lui est appliquée. Or, comme le rappelle Le Guern (2011 p. 622) en citant Orecchioni :

> Le langage visuel ignore la prédication externe : les propriétés d'un objet sont nécessairement toutes incluses dans sa représentation, sans pouvoir faire l'objet d'un acte discursif autonome.
> (Orecchioni 1979, p. 198)

28 Dans notre exemple (1), la propriété « rose » de la robe de la petite fille est contenue dans la représentation même de la robe. La prédication n'intervient que de façon « virtuelle », de par les énoncés linguistiques potentiels qu'un éventuel spectateur va formuler, explicitement ou pas, à propos de certains éléments de l'image — éléments que chacun choisira différemment. Par contre, dès lors que du texte interagit avec l'image, par exemple soit en la décrivant dans son entier, soit en décrivant seulement

un de ses éléments, celle-ci devient une représentation prédiquée puisque cela oblige à une verbalisation du contenu de l'image. Ainsi, toujours dans notre exemple (1), à quelle entité attribuer la qualité d'être « fastoche » ? Cela ne peut s'appliquer qu'à la situation représentée par l'image : c'est « le fait de pratiquer les échasses qui est facile ». Nous considèrerons donc, dans ce qui suit, et à la suite de Le Guern (2011) qu'une image en soi n'est pas une représentation prédiquée, du moins pas explicitement ; mais que dès lors qu'un énoncé linguistique interagit avec elle (par exemple grâce à des déictiques ou des unités lexicales qui réfèrent à certains de ses éléments, ou même par simple contiguïté indexicale), que ce soit sous forme de légende, de commentaire, ou autre, elle déclenche la production de propositions implicites qui, elles, sont prédiquées. En effet, la présence, dans le texte, d'un déictique ou de tout autre procédé référant à un élément de l'image ou à l'image dans son entier, oblige le développement d'une proposition implicite relevant de la prédication. Ainsi, dans notre exemple (2), l'énoncé verbal « qu'est-ce que c'est que ça » oblige à faire porter la modalité épistémique sur une verbalisation implicite de l'image (ce que désigne « ça », c'est « la chose bizarre représentée dans l'image », et c'est sur cette proposition implicite, prédiquée, que porte la modalité). Une fois cette relation prédicative posée, elle peut prendre tous les aspects classiques de la prédication et donc supporter des jugements divers et variés.

2.2. Marquage de l'instance de validation

29 La modalité est envisagée comme un « processus de validation ». La validation est un concept destiné à se substituer à celui de vérité. L'idée, portée d'abord par Berrendonner (1981), est que le langage nous permet de lier entre eux « une proposition et un individu » (Berrendonner 1981, p. 59). En d'autres termes, énoncer quelque chose, plutôt que de décréter une vérité présentée comme absolue sur le monde, c'est proposer un contenu sémantique qu'une (ou plusieurs) instance(s) valide(nt). Selon Gosselin (2009, p. 61), il existe trois grands types d'instances de validation :

a. Le locuteur et les participants à la conversation (JE, TU, IL)

b. L'opinion commune, la doxa anonyme (ON)

c. L'univers référentiel[9]

30 Ces instances de validation correspondent à différentes valeurs de vérité : une vérité « individuelle », une vérité « commune », et une vérité « universelle », s'organisant sur un pôle allant globalement de la subjectivité à l'objectivité — mais, encore une fois, ne relevant jamais d'une vérité « absolue » telle que la conçoit généralement la sémantique formelle ou plus généralement la philosophie analytique mais plutôt d'une articulation entre des contenus sémantiques et des jugements portés par divers types de locuteurs[10].

31 Pour les énoncés scripto-iconiques qui nous concernent, trois questions se posent : quelles sont les instances de validation, comment sont-elles marquées, et sur quelle représentation portent-elles ? Observons (1) :



32 L'énoncé « trop fastoche » constitue un jugement appréciatif. Quelles en sont les instances de validation ? Comment les repérer ?

33 Premièrement, l'énoncé « trop fastoche » est attribué, grâce à un indice visuel explicite (la « queue » du phylactère), à un locuteur : la petite fille, personnage dessiné, qui pratique les échasses. C'est donc une première instance de validation, mais elle n'est pas marquée uniquement linguistiquement. Ce sont différents éléments iconiques qui permettent d'attribuer le jugement énoncé dans « trop fastoche » à la petite fille. Le personnage de Léonard, sur la droite de l'image, constitue aussi une instance de validation, puisque le jugement exprimé *sur* les performances de la fillette, exprimé dans l'énoncé qui est rattaché à Léonard (« cette fillette est douée en tout »), confirme implicitement celui exprimé *par* la fillette. Par ailleurs, une troisième instance de validation est présente, de par la représentation proposée par l'image elle-même : il est manifeste qu'effectivement, le jugement exprimé par « trop fastoche » correspond à un univers référentiel — certes fictif, et construit par l'image — qui y correspond : la petite fille sourit, le mouvement des échasses est représenté comme se faisant avec aisance : des éléments visuels (la courbe noire accompagnant le déplacement de l'échasse droite, ainsi que les trois lignes noires parallèles à l'échasse) indiquent la fluidité et la rapidité du mouvement.

34 Nous avons donc ici un cas de modalité, exprimée par un énoncé linguistique, mais dont une partie du fonctionnement énonciatif repose sur des procédés entièrement iconiques : un procédé d'indexation de l'énoncé verbal à un personnage dessiné (la queue du phylactère), permettant d'identifier des instances de validation purement visuelles, et une représentation iconique d'un univers fictif qui sert, elle aussi, d'instance de validation au sens où Gosselin l'entend.

35 Le marquage des instances de validation se fait aussi, évidemment, d'un point de vue linguistique : par exemple, l'emploi du mot « fastoche », ainsi que la valeur exclamative

de l'énoncé manifestée par les trois points d'exclamation, sont des indices d'ordre sociolinguistique d'une validation de la représentation par le personnage à qui est attribuée la responsabilité de la production de l'énoncé.

36 Dans (2), les procédés d'indexation du texte et de l'image sont différents.



37 Le texte de la case du bas, attribué au personnage représenté visuellement dans la case du haut, exprime une modalité épistémique. La relation entre le texte et l'image se fait grâce au déictique « ça », ainsi que par le cadre indexical de la case, qui oblige à faire ce lien. L'instance de validation, dans ce cas précis, est donc marquée linguistiquement par l'acte de question, mais aussi graphiquement : le regard du personnage, représenté dans la case du haut, nous fait comprendre que c'est lui qui observe ce qui est représenté dans la case du bas, et que c'est lui qui s'interroge sur ce qu'il voit. Par ailleurs, il est aussi possible, comme dans l'exemple précédent, de considérer que la représentation de la situation elle-même est une instance de validation : en effet, ce qui est représenté ne ressemble à rien de connu et justifie donc une légitime question. À ce premier effet intra-diégétique s'ajoute aussi le regard du lecteur / spectateur, qui, lui aussi, partage l'interrogation du personnage. Il y a ici plusieurs instances de validation, qui se superposent dans le calcul de la modalité : le personnage et le lecteur/spectateur.

2.3. Degré d'engagement du locuteur

38 Ce que Gosselin appelle « engagement énonciatif » correspond au degré d'engagement du locuteur, c'est-à-dire à la prise en charge énonciative. Mais engagement, ou prise en charge, par rapport à quoi ? Dans les divers travaux concernant la prise en charge, les réponses sont multiples et ont toutes à voir avec la notion de modalité : engagement vis-à-vis de la valeur de vérité de la proposition énoncée ; engagement vis-à-vis de la modalité portée par l'énoncé ; engagement vis-à-vis des relations existant entre les

éléments de l'énoncé — pour plus de détails, voir (Dendale, Coltier et De Brabanter 2009).

39 Selon Dendale et Coltier (2005, p. 137), le degré d'engagement du locuteur peut se décliner de la sorte :

Fig. 8

Prise en charge		Non prise en charge	
Responsabilité	Accord	Neutre	Réfutation

Schéma de Dendale et Coltier (2005, p. 137)

40 Gosselin réinterprète ce continuum ; pour lui, la prise en charge concerne avant tout le positionnement du locuteur par rapport à la modalité exprimée. Le tableau suivant en témoigne :

Fig. 9

<table>
<tr><td>l_0 récuse la mod.</td><td>l_0 refuse de prendre en charge</td><td>l_0 ne prend pas en charge</td><td>l_0 accorde</td><td colspan="2">l_0 s'engage explicitement
l_0 s'associe</td></tr>
<tr><td>Refutation</td><td colspan="2">Neutre</td><td>Accord</td><td colspan="2">Responsabilité</td></tr>
<tr><td colspan="3">loc. se dissocie de la mod.
Non prise en charge</td><td colspan="3">Prise en charge</td></tr>
</table>

Schéma de Gosselin (2009, p. 227)

41 Nous suivrons cette interprétation de la prise en charge dans nos analyses, et considèrerons que la prise en charge doit être comprise comme un degré d'engagement du locuteur par rapport aux modalités exprimées. La spécificité de nos exemples est que nous considérons que des éléments iconiques, apparaissant donc au sein des images de nos énoncés scripto-iconiques, contribuent au calcul de la prise en charge. Dans ce cadre particulier, quels sont les indices de cette prise en charge ? Ou, en d'autres termes, comment comprend-on le niveau de responsabilité que le locuteur endosse par rapport à la modalité exprimée ? En général, dans les travaux sur la prise en charge énonciative, on ne considère que des indices linguistiques « explicites » : la plupart des exemples reposent sur l'emploi de verbes comme « croire », « savoir », « s'imaginer », etc., qui, de par leur signification elle-même (et aussi de par les présupposés qu'ils déclenchent), renvoient, à un niveau propositionnel, à des degrés de prise en charge différents. Nous considérons que la prise en charge peut reposer sur des calculs de sens implicites. Ainsi, la prise en charge s'appuie aussi sur des procédés pragmatiques : au-delà de la signification des énoncés, la façon dont ils sont prononcés, les gestes qui les accompagnent, le registre de langue employé, bref, tous les éléments qui composent

notre discours peuvent contribuer à construire et indiquer le degré de prise en charge du locuteur. Ceci nous pousse aussi à envisager que le calcul du degré de prise en charge énonciative puisse s'appuyer sur des représentations iconiques, des procédés mimo-gestuels qui accompagnent, précisent et complètent la production de nos énoncés verbaux. Éprouvons cette idée à l'aide de nos exemples.



42 Dans l'exemple (1), la modalité appréciative, exprimée par l'énoncé « trop fastoche ! ! ! », est entièrement prise en charge par le locuteur (qui en assume complètement la responsabilité au moment de l'énonciation).

43 D'un point de vue linguistique, d'abord, l'énoncé « trop fastoche » relève explicitement de l'assertion, qui consiste pour le locuteur à affirmer ce qu'il croit être vrai, ce qui est la forme basique de la prise en charge énonciative (à ce sujet, voir Culioli 1991, p. 43). Le choix du terme « fastoche », sa signification, et le registre de langue auquel il appartient, indiquent aussi implicitement que le locuteur assume complètement la modalité exprimée ici (en effet, l'emploi du mot familier « fastoche » correspond à une expression naturelle que l'on peut interpréter comme allant de pair avec la facilité ressentie). L'engagement énonciatif du locuteur est aussi visible par l'emploi de l'exclamative, avec ici une valeur d'intensification que l'on interprète grâce aux trois points d'exclamation.

44 D'un point de vue visuel, d'autres indices viennent confirmer, selon nous, le degré de prise en charge forte de la modalité exprimée par « trop fastoche ! ! ! » : d'abord, la mimique faciale de la petite fille, qui est très enjouée, entre dans une forme de redondance sémantique avec l'énoncé verbal. On interprète l'expression faciale de la fillette dessinée en tant que manifestation d'une émotion positive, due au plaisir éprouvé à accomplir une action peu aisée (à savoir marcher avec des échasses), et non pas en tant que marqueur de nuance ou de distanciation de son dire (comme cela pourrait l'être à travers des formes rhétoriques de l'ironie ou du sarcasme). Cet indice

mimo-gestuel nous permet de confirmer le calcul interprétatif du fort degré de prise en charge de la modalité exprimée par l'énoncé verbal.



45 Dans notre exemple (2), la modalité épistémique exprimée par la question « Qu'est-ce que c'est que ça ? ! » est aussi entièrement prise en charge par le locuteur. Les indices linguistiques en sont peu nombreux : il s'agit simplement de la forme que prend l'énoncé (la formule « qu'est-ce que c'est que ça » étant consacrée à l'acte de questionner la nature de la chose perçue et non pas de l'acte de perception ou d'interprétation lui-même, ce qui pourrait être le cas en cas de doute, de remise en question de ses propres capacités à percevoir ou à interpréter correctement la chose face à soi) ainsi que de la ponctuation qui l'accompagne. Le point d'exclamation, conjoint au point d'interrogation, montre l'engagement du locuteur par rapport à la question qu'il pose.

46 L'énoncé visuel montre aussi l'engagement du locuteur, puisque son regard, représenté en plan serré (et accompagné de la formule interjective « Bon sang ! »), est constitutif d'une mimique de surprise et de peur intenses : les sourcils sont froncés, les pupilles un peu dilatées. Cet élément visuel entre en compte dans le calcul du degré de prise en charge de l'énoncé.

47 Voici enfin un exemple dans lequel le locuteur refuse de prendre en charge la modalité exprimée dans l'énoncé verbal :

Fig. 10



Mème trouvé sur www.google.com (7)

48 La modalité aléthique (correspondant à la « vérité objective ») exprimée par l'énoncé « Macron 100 % écologiste » n'est ici pas du tout prise en charge par le locuteur. Il réfute cette assertion, qui porte en fait un point de vue distinct de celui du locuteur. Comment le comprend-on ? Le calcul de la « non prise en charge » de la modalité repose ici sur une interaction entre l'énoncé verbal et l'énoncé non-verbal : c'est parce que ce dernier représente Macron à côté d'une éolienne qui tourne, et à qui est relié, par un phylactère, l'énoncé « Mon programme c'est 100 % du vent », que l'on comprend que l'assertion « Macron 100 % écologiste » n'est pas du tout prise en charge par le locuteur, qui pense, en fait, complètement l'inverse.

49 Le calcul du degré d'engagement du locuteur par rapport à la modalité exprimée dans l'énoncé linguistique est donc, en ce qui concerne les énoncés scripto-iconiques, lié à une interprétation proprement sémantique des unités lexicales composant l'énoncé verbal, à des pratiques sociales et culturelles spécifiques liées à l'interprétation de caricatures dans le domaine politique, mais aussi à des processus inférentiels faisant intervenir des éléments du texte et des éléments de l'image. Ce sont ces processus que nous allons décrire dans la partie suivante.

2.4. Marquage linguistique de la modalité

50 Pour repérer et interpréter une modalité dans le cadre d'un énoncé scripto-iconique où la modalité exprimée par le texte porte sur l'image, plusieurs marquages sont possibles, qui correspondent aux différentes composantes de la modalité : son ou ses instance(s) de validation, la représentation sur laquelle porte la modalité, les instructions

sémantiques permettant de comprendre sa nature, et le degré de prise en charge du locuteur.

51 Le système des déictiques, associé au système de cadre indexical, permet deux choses : éventuellement, et souvent accompagné d'indices visuels explicites ou implicites, l'identification de l'instance de validation ; plus fréquemment, le repérage de la représentation visuelle sur laquelle porte la modalité. Dans notre exemple (1), le personnage de Léonard, qui, on l'a vu, est une instance de validation de par le jugement appréciatif qu'il porte sur l'activité de la fillette, est identifié comme tel par un pronom personnel (« moi ») et par un phylactère reliant le personnage à l'énoncé verbal qu'il produit. La fillette est, par ailleurs, désignée par « cette fillette » : là aussi, le démonstratif (« cette ») joue un rôle dans la constitution de Léonard comme instance de validation. Le terme de « fillette », choisi plutôt que celui de « petite fille » ou « fille », contribue à la construction de cette instance car il peut avoir une connotation un peu paternaliste qu'il est aisé de relier au personnage de Léonard.

52 Le système des déictiques permet aussi d'identifier la représentation visuelle sur laquelle porte la modalité exprimée dans l'énoncé verbal. Dans notre exemple (2), c'est bien le rôle qu'a le démonstratif « ça » dans l'énoncé « Qu'est-ce que c'est que ça ? ». « Ça » réfère à l'image présente dans la case sur laquelle est posé l'énoncé verbal. Là encore, dans une relation déjà bien décrite par Klinkenberg (2020, paragr. 24) c'est le cadre indexical, lié à l'emploi du déictique démonstratif « ça », qui permet de comprendre ce sur quoi porte la modalité épistémique exprimée par la question du locuteur.

53 Tous les procédés linguistiques permettant d'identifier la nature d'une modalité sont évidemment à l'œuvre dans le cas des modalités dans les énoncés scripto-iconiques : ils ont été abondamment décrits par Gosselin (2009, p. 281) et d'autres linguistes, aussi ne nous y attardons-nous pas. Mentionnons simplement qu'on peut les diviser en deux grandes catégories : la première relève du marquage sémantique, notamment par le système des verbes (temps, aspect, mode), mais aussi par l'emploi de certains registres de langue, des adjectifs, des noms communs, etc. La seconde relève des inférences pragmatiques prenant appui sur l'énoncé et des éléments de la situation d'énonciation pour construire, éventuellement, des modalités implicites qui peuvent d'ailleurs entrer en conflit avec les modalités explicitement exprimées par les énoncés.

54 Enfin, le degré de prise en charge du locuteur repose lui aussi, d'un point de vue linguistique, sur des procédés sémantiques et pragmatiques du même ordre de ceux permettant d'identifier la nature d'une modalité. Le registre de langue employé, ainsi que le choix des adjectifs, la ponctuation, ou même le sens de certains verbes dans des contextes précis peuvent être des indices du degré de prise en charge de la modalité par le locuteur, etc.

3. Jugement exprimé par l'énoncé non-linguistique, portant sur l'énoncé linguistique

3.1. Marquage de l'instance de validation

55 Pour les raisons évoquées dans la première partie, nous ne parlerons plus, lorsque nous évoquerons une validation exprimée par l'image et portant sur le texte, de modalité.

Nous utiliserons le terme de « jugement », en continuité avec le cadre théorique que nous adoptons. Néanmoins, les différentes catégories, mobilisées par Gosselin (2009), qui permettent de concevoir la modalité restent pertinentes. L'objectif de cette sous partie est de tester l'hypothèse selon laquelle le repérage et la construction des instances de validation diffèrent lorsqu'un jugement est exprimé par l'image sur le texte.



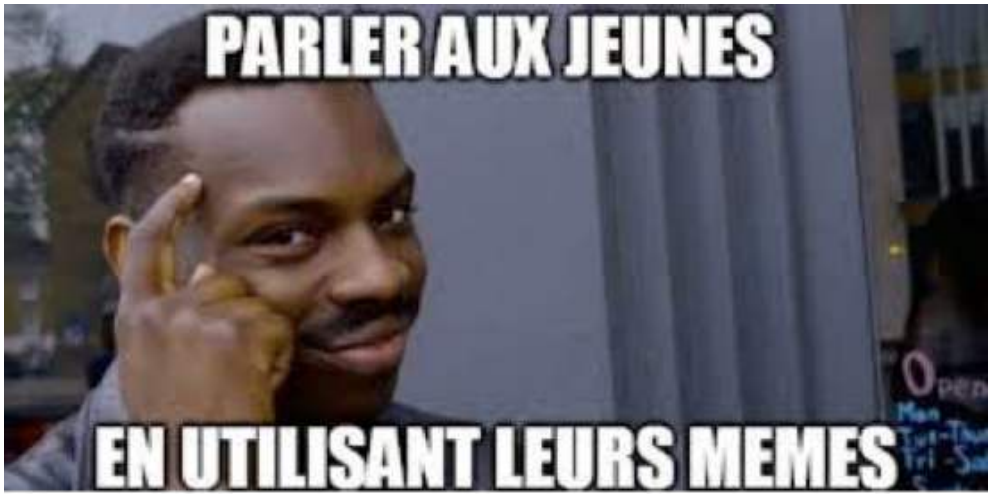
56 Dans (3), un locuteur externe à l'énoncé scripto-iconique s'adresse à un interlocuteur à la fois interne et externe : l'interlocuteur est représenté par la photographie de l'enfant, mais dans le même temps, c'est bien au spectateur, à qui on demande de s'identifier à l'enfant et à l'émotion qu'il exprime, qu'est adressé l'énoncé. L'image fait porter un jugement appréciatif sur le texte : il s'agit bien de montrer que la représentation prédiquée par le texte est appréciée de façon négative par la personne photographiée. Nous nous poserons ici les trois questions que nous avons déjà évoquées dans la partie précédente : quelles sont les instances de validation ? Sur quelles représentations portent-elles ? Comment sont-elles marquées ?

57 Deux instances de validation sont ici reliées : le couple locuteur/interlocuteur, d'abord, mais aussi la *doxa*. Le locuteur produit un énoncé destiné au spectateur de l'énoncé scripto-iconique (auquel il est fait référence par l'intermédiaire du déictique « you »). Ce « you » a une valeur générale : il ne s'agit pas de s'adresser précisément à un interlocuteur bien identifié, mais plutôt d'exprimer un jugement sur un cas de figure qui se présente pour tout le monde, et c'est bien ce « tout le monde » que désigne « you », ce qui fait de la *doxa* une instance de validation, puisque cet « interlocuteur collectif » est présenté comme validant la représentation prédiquée. Il y a un jeu de contiguïté et d'identification entre le référent de « you » (cette *doxa*) et l'enfant représenté en image, qui incarnerait ceux à qui l'on s'adresse — et qui incarne donc aussi une instance de validation. En d'autres termes, on pourrait gloser l'image de la sorte : « voilà un mème dans lequel l'enfant pris en photo ressemble à toi quand tu crois/penses que ça fait 4 heures que tu travailles alors que ça ne fait que 17 minutes ». Enfin, le locuteur de l'énoncé verbal assume lui aussi la validation de la représentation prédiquée sous forme d'une assertion.

58 Dans l'exemple (4), les choses sont différentes :

59 (4) J'ai trop mangé chez ma pote, encore plus qu'hier 😭😭...et elle m'a fait deux tuperware blindés pour chez moi

60 Ici encore, un jugement appréciatif est exprimé par une image et porte sur le texte. Les deux emojis, représentant des visages en pleurs, valident la représentation prédiquée (« j'ai trop mangé chez ma pote ») sous l'angle de sa « non désirabilité ». Néanmoins, la seule instance de validation possible, ici, est le locuteur de l'énoncé, marqué explicitement dans l'énoncé par « je ». Les emojis sont en effet systématiquement interprétées comme indiquant une émotion ressentie par le locuteur lui-même — pour plus de détails à ce sujet, voir (Halté 2018).



61 Enfin, dans (5), l'instance de validation est entièrement fabriquée par l'image : elle permet, en effet, d'identifier le locuteur de l'énoncé verbal, qui est représenté dans la photographie. Ce personnage est l'instance qui valide la représentation prédiquée « Parler aux jeunes en utilisant leurs mèmes » sous l'angle de sa désirabilité.

62 Les éléments visuels de notre exemple (6) construisent une instance de validation « institutionnelle » :



63 Ici, la forme et la couleur renvoient de façon symbolique et conventionnelle à un jugement déontique relevant de l'interdiction ; le code de la route est l'institution qui garantit la validation de la représentation prédiquée. Il s'agit donc d'une instance de validation relevant de la « doxa », d'une loi générale, portée ici entièrement par l'image. Sans l'image, en effet, l'interdiction subsisterait (puisque le texte l'exprime explicitement), mais l'instance de validation serait différente. Elle resterait « doxique » ou institutionnelle, mais l'institution ne serait pas la même.

64 À l'issue de ces quelques analyses d'exemples, il ressort que les instances de validation, dans les énoncés scripto-iconiques, reposent à la fois sur l'énoncé linguistique et l'énoncé non linguistique, et ce, que la modalité soit exprimée par le texte et porte sur l'image ou, au contraire, qu'un jugement soit exprimé par l'image sur le texte. La construction de ces instances repose sur un système d'indices, linguistiques (les déictiques tels que les pronoms personnels, par exemple) et non-linguistiques (les phylactères, le positionnement des énoncés verbaux dans le cadre indexical), mais aussi sur des composantes symboliques non-linguistiques (la couleur rouge, par exemple, associée à certaines formes, renvoie à une interdiction en vertu d'une loi, garantie par une institution) et linguistiques (la plupart des mots de la langue ont une signification symbolique, comme par exemple le mot « interdit » dans notre exemple).

3.2. Degré d'engagement du locuteur (prise en charge, non prise en charge, etc.)

65 Voyons maintenant comment les énoncés visuels permettent de comprendre que le locuteur prend en charge, ou pas, le jugement exprimé. Soulignons d'abord la difficulté d'appliquer cette catégorie aux énoncés visuels : en effet, si différents degrés de prise en charge peuvent facilement être conçus en ce qui concerne les énoncés linguistiques (qui, associés à d'autres indices, linguistiques ou non, permettent par exemple le

développement de modalités implicites servant à calculer un degré de prise en charge moindre), il en va autrement pour les énoncés non-linguistiques. Comment, en effet, envisager ou même faire comprendre qu'un personnage, représenté en train de pleurer, ne prend pas en charge le jugement affectif qu'il exprime ? Si un énoncé linguistique peut porter, par lui-même et en lui-même, ce genre de décalage, par exemple selon le registre de langue utilisé ou le type de verbe employé (dont la signification peut inclure des présupposés concernant la prise en charge de la modalité), l'énoncé visuel semble au premier abord purement « explicite », à l'instar de notre exemple (6) : la prise en charge du jugement déontique par le « locuteur » du panneau « interdit au public » ne peut être comprise que comme étant complète, il ne peut pas être question ici d'une prise en charge limitée ou d'une simple prise en compte[11].

66 Néanmoins, il est tout à fait possible de faire comprendre, uniquement par l'image, qu'un personnage ne prend pas en charge le jugement qu'il exprime. Voyons par exemple (8)[12] :

Fig. 11



Mème trouvé sur www.google.com (image extraite du film *American Psycho*) (8)

67 Considérons pour commencer uniquement l'énoncé visuel. Un homme y est représenté, brandissant une hache, et arborant un sourire forcé et un regard fatigué. Ces éléments, purement visuels, interagissent pour faire comprendre que le jugement appréciatif positif que l'on pourrait interpréter à partir de la mimique faciale n'est absolument pas pris en charge par le personnage lui-même : en d'autres termes, le contentement affiché ne relève pas d'une émotion réellement éprouvée mais plutôt d'une forme de folie délirante et meurtrière — ce que permet de comprendre la posture agressive du personnage. C'est sur ce décalage que se joue l'identification du spectateur, à qui est

adressé le même : il est impossible que la modalité appréciative portée par l'énoncé linguistique (« cette information m'intéresse ») soit assumée sérieusement. On peut parler ici de prise en charge « jouée ». L'image permet donc de fabriquer des instances de jugement qui peuvent, grâce à divers procédés, moduler leur degré de prise en charge du jugement exprimé. Les procédés permettant de le faire sont des représentations d'éléments physiques : posture, regard, mimique faciale, attitude générale, représentation d'objets ou d'actions, etc.

68 Ajoutons à cela que les jugements exprimés par l'image peuvent interagir avec les modalités exprimées par le texte, pour moduler le degré de prise en charge de ces dernières. En effet, en plus du jugement exprimé par l'image, le texte d'un énoncé scripto-iconique exprime, par nature, toujours une modalité. Cette dernière peut interagir avec l'image pour conduire à un calcul de sens parfois complexe aboutissant à une évaluation globale de la prise en charge du jugement associé à l'énoncé scripto-iconique dans son ensemble.

69 Dans (7), par exemple, il est clair que la modalité appréciative, orientée vers la désirabilité (« ça m'intéresse tellement »), exprimée par l'énoncé linguistique, entre en conflit avec le jugement exprimé par l'image : la posture du personnage, la hache représentée et brandie comme une arme, la mimique faciale du personnage concourent à faire comprendre que la modalité exprimée par le texte n'est pas prise en charge par le locuteur, au contraire. Le processus inférentiel menant à cette conclusion est complexe : il faut, d'abord, identifier le locuteur de l'énoncé verbal, ce qui se fait grâce au cadre indexical et au déictique de personne « moi » : le locuteur est alors associé au personnage représenté dans l'énoncé visuel. Il faut ensuite convoquer un certain nombre de savoirs partagés concernant le texte et l'image : quelqu'un qui brandit une hache et dont l'expression du visage est « faussement amusée » n'a pas une attitude « intéressée ». La conclusion du calcul est évidemment que le locuteur fait de l'ironie : loin d'être intéressé par ce « nouveau mec », il en est désintéressé au point de vouloir frapper la personne qui lui en parle. Le jugement exprimé par l'image participe donc à la construction de la non prise en charge de l'énoncé verbal.

3.3. Marquages iconiques des composantes du jugement portant sur le texte

70 Dressons un inventaire des marques visuelles qui permettent d'élaborer un jugement portant sur le texte d'un énoncé scripto-iconique. D'abord, certains indices visuels permettent de relier des éléments de l'image au texte et contribuent ainsi à construire la ou les instance(s) de validation : par exemple, les « queues » des phylactères dans les bandes-dessinées, ou les systèmes de flèches, ou plus simplement encore le cadre indexical qui conduira invariablement à associer l'image et le texte, dans le simple cas où ce dernier est « posé » sur l'image. Ces éléments permettent de comprendre qui, dans l'image, valide les représentations prédiquées dans le texte. Parfois, l'instance de validation est construite par l'emploi de certaines couleurs ou formes : dans l'exemple (6), l'instance de validation est entièrement construite par le cercle et la couleur rouge.

71 La nature du jugement exprimé par l'image repose sur différents éléments : en général, et dans le cas où un personnage est représenté, ils concernent l'aspect physique de ce personnage. Les gestes, mimiques et postures liés à l'expression des émotions servent de prémisses à un calcul inférentiel permettant de comprendre quel jugement est

exprimé. Notons que ce jugement peut aussi être intensifié par divers procédés iconiques (nous pensons par exemple à la répétition des emojis ou des émoticônes, qui permet de faire comprendre que l'émotion qu'elles expriment est forte). Les gestes qui servent à marquer le jugement sont, le plus souvent, des gestes indexicaux, c'est-à-dire des signes qui pointent vers un élément de la situation d'énonciation, lequel ne serait pas perceptible sans eux. D'autres signes non-linguistiques, symboliques ou iconiques, peuvent signifier un jugement, comme par exemple la couleur rouge ou la forme circulaire, qui indiquent conventionnellement une interdiction et une obligation dans le cas de notre panneau « interdit au public ».

72 Enfin, la construction du jugement par l'image passe aussi par le degré de prise en charge manifesté par les diverses instances énonciatives. La prise en charge peut être signifiée très simplement : dans le cas, par exemple, de signes visuels explicites et conventionnels (comme la couleur et la forme du panneau « interdit au public » évoqué précédemment), seule une prise en charge totale de la modalité exprimée est envisageable. Mais parfois, le calcul de la prise en charge repose sur des processus inférentiels complexes. Ces processus inférentiels sont constitués de prémisses de savoir partagé sur le monde et sur les attitudes correspondant à telle ou telle émotion ; ainsi, si, *a priori*, l'image d'un personnage souriant est une indication explicite que le personnage assume le jugement positif exprimé, seul le contact de cette représentation avec d'autres éléments de l'énoncé scripto-iconique (le texte, la représentation visuelle de la situation, etc.) permet de fabriquer une interprétation « correcte » de ce degré de prise en charge.

Conclusion

73 Aux relations sémantico-pragmatiques entre texte et image, déjà bien décrites par Klinkenberg, nous pouvons donc ajouter celle de la modalisation, ou tout du moins du jugement : l'image peut permettre d'exprimer un jugement sur le texte et, inversement, le texte peut exprimer un jugement portant sur l'image. Dans les deux cas, la construction énonciative de ce jugement peut être envisagée grâce au modèle linguistique proposé par Gosselin : elle présuppose une instance de validation, la possibilité de calculer le degré de prise en charge de la modalité ou du jugement exprimé, et évidemment la possibilité de comprendre comment le jugement est signifié par tel ou tel signe, qu'il soit linguistique (et l'on retrouve alors toutes les unités lexicales qui signifient des modalités) ou visuel (ce qui passe par l'interprétation de mimiques faciales, de postures, de gestes, mais aussi de signes visuels symboliques et conventionnels — couleur, forme, etc.). Le calcul du jugement, dans le cadre des énoncés scripto-iconiques, repose donc sur des considérations sémantiques mais aussi (et surtout) sur des calculs pragmatiques : des processus inférentiels complexes, faisant intervenir l'énoncé linguistique, visuel, mais aussi des savoirs partagés, permettent d'interpréter les instances de validation, le degré de prise en charge, et parfois la nature du jugement en lui-même. Le modèle de Gosselin fournit donc des outils permettant de concevoir les relations texte-image sous cet angle inédit. Il resterait à faire un inventaire fin des jugements exprimés dans le cadre des énoncés scripto-iconiques (aléthique, déontique, appréciatif, etc.), et à en décrire les fonctionnements spécifiques.

BIBLIOGRAPHIE

BALLY, Charles (1944), *Linguistique générale et linguistique française*, 2e édition, Berne, A. Francke.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2015), « L'interprétation dans son espace phénoménologique : jeux de langage et implémentation publique », *Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy*, 3 (1), pp. 113-138.

BERRENDONNER, Alain (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Éditions de Minuit.

COLTIER, Danielle, DENDALE, Patrick, DE BRABANTER, Philippe (2009), « La notion de prise en charge : mise en perspective », *Langue française*, 162 (2), pp. 3-27.

CULIOLI, Antoine (1991), *Pour une linguistique de l'énonciation : Opérations et représentations*, tome 1, Gap, Ophrys.

DENDALE, Patrick (2005), « La notion de "prise en charge" ou "responsabilité" dans la théorie scandinave de la polyphonie linguistique », BRES, HAILLET, MELLET, NØLKE, ROSIER (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques,* Bruxelles, De Boeck / Duculot, pp. 125-140.

DONDERO, Maria Giulia (2017), « L'énonciation visuelle entre réflexivité et métalangage », *in* DONDERO, BEYAERT-GESLIN, MOUTAT, *Les Plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, Limoges, Lambert Lucas, pp. 193-206.

DUCROT, Oswald (1984), *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.

DUCROT, Oswald (1989), « Énonciation et polyphonie chez Charles Bally », *in* DUCROT, Oswald (dir), *Logique, structure, énonciation*, Paris, Minuit.

DUCROT, Oswald (1993), « À quoi sert le concept de modalité ? », *in* DITTMAR & REICH (dir.), *Modalité et acquisition des langues*, Berlin, Walter de Gruyter, pp. 111-129.

EDELINE, KLINKENBERG, MINGUET (1992), *Traité du signe visuel : Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil.

EVERAERT-DESMEDT, Nicole (1995), *Le Processus interprétatif,* Liège, Éditions Mardaga.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur (discours-peinture-cinéma)*, Paris, Hachette.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français*, Amsterdam, Rodopi.

HALTÉ, Pierre (2018), « Émoticône et modalisation : ancrage énonciatif du locuteur dans un corpus de t'chat », *in* NITA, VALETOPOULOS, (dir), *L'Expression des sentiments : De l'analyse linguistique aux applications,* Rennes, Rivages linguistiques, pp. 185-201.

KLINKENBERG, Jean-Marie (2020), « Pour une grammaire générale de la relation texte-image », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, 185-186. DOI : https://doi.org/10.4000/pratiques.8436.

LAURENDEAU, Paul (2009), « Préassertion, réassertion, désassertion : construction et déconstruction de l'opération de prise en charge », *Langue française*, nº 162 (2), pp. 55-70.

LE GUERN, Odile (2011), « Véridiction et prédication dans l'image », *in* CORMINBOEUF, Gilles & BÉGUELIN, Marie-José (dir), *Du système linguistique aux actions langagières*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, pp. 619-628.

PERRIN, Laurent (2010), « L'énonciation dans la langue : ascriptivisme, pragmatique intégrée et sens indiciel des expressions », *in* ATAYAN, Vahram & WIENEN, Ursula (dir.), *Ironie et un peu plus. Hommage à Oswald Ducrot pour son 80e anniversaire,* Francfort, Peter Lang, pp. 65-85.

PORTNER, Paul (2009), *Modality*, Oxford, Oxford University Press.

PORTNER, Paul (2018), *Mood*, Oxford, Oxford University Press.

RABATEL, Alain (2009), « Prise en charge et imputation, ou la prise en charge à responsabilité limitée… », *Langue française* nº 162 (2), pp. 71-87.

RABATEL, Alain (2013), « Les relations dire/montrer au prisme de l'analyse énonciative des points de vue perceptuels », in DE CHANAY, COLAS-BLAISE, LE GUERN (dirs), *Dire, montrer dans les sciences du langage*, Chambéry / Annecy, Éditions de l'Université de Savoie, pp. 137-159.

SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre (1989), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell, 1986 ; tr. fr. *La Pertinence*, Paris, Minuit, 1989.

VAILLANT, Pascal (1999), *Sémiotique des langages d'icônes*, Paris, Honoré Champion.

VION, Robert (2004), « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, 156, pp. 96-110.

NOTES

1. Par « processus inférentiel », nous entendons l'ensemble des calculs, reposant sur des prémisses (voir Sperber & Wilson 1989), permettant de lier des implicitations entre elles afin d'arriver à une conclusion correspondant au sens de l'énoncé en contexte. Ces processus liant texte et image sont bien décrits par Klinkenberg (2020) dans les cas où une accommodation sémantique est nécessaire entre l'énoncé scriptural et l'énoncé iconique. Dans le cadre de notre présent travail, il s'agit de décrire comment le calcul de la portée de la modalité se fait dans les énoncés scripto-iconiques, ainsi que le calcul de la prise en charge de la modalité.
2. Nous n'effectuons pas ici d'étude de corpus à proprement parler. Les énoncés scripto-iconiques étudiés ici ont été sélectionnés uniquement pour illustrer les notions de modalités et de modalisation dans le cadre des rapports texte / image ; ils ne constituent pas un corpus mais servent simplement de base à notre réflexion.
3. Nous devons préciser « visuel » car il ne sera pas question, ici, de l'iconicité sonore.
4. Nous utiliserons le modèle énonciatif de Ducrot (1984). Nous utiliserons ainsi le terme de « locuteur » pour désigner une instance énonciative assumant la responsabilité de la production d'un énoncé, instance construite par et dans les énoncés (signalée, de façon classique, par l'emploi de la première personne). Le terme de « sujet parlant » sera éventuellement utilisé pour désigner le producteur empirique de l'énoncé. Enfin, le terme d'« énonciateur » sera réservé à une instance énonciative exprimant, au sein d'un énoncé assumé par un locuteur, un point de vue distinct de celui de ce dernier.
5. Il est possible d'analyser cet énoncé (comme tous les autres) en utilisant les notions barthésiennes d'ancrage et de relais afin de rendre compte de l'établissement de liens sémantiques entre texte et image. Nous considérons que cette approche est trop logocentrée, et préférons donc l'approche de Klinkenberg, telle que nous l'avons présentée en introduction : c'est la combinaison d'un cadre indexical, imposé par l'image, et des mécanismes de *deixis*

internes à l'énoncé (et déclenchés par des marqueurs linguistiques déictiques, notamment) qui permettent d'établir les liens sémantiques entre les parties linguistiques et non linguistiques de l'énoncé.

6. La notion de « représentation prédiquée » est à notre avis à rapprocher de celle de « proposition » ou « contenu propositionnel » en logique, ou de la notion de *dictum* chez Bally (1944). Dans cette perspective, une inférence est un contenu propositionnel implicite, résultant d'un calcul mettant en lien une proposition et un contexte/cotexte, et servant de base de calcul du sens.

7. Nous choisissons de conserver le terme de « modalité » pour ce qui concerne l'expression spécifiquement linguistique du jugement ; comme Gosselin, nous utiliserons le terme général de « jugement » pour ce qui concerne une opération de validation d'une représentation prédiquée en général (qu'elle soit signalée par des éléments linguistiques ou pas).

8. Voir par exemple Vaillant (1999), pour une posture médiane entre le « tout conventionnel » à la Greimas et le « tout perceptif » à la Morris.

9. Ici, avec les pronoms personnels, il s'agit de référer aux diverses instances énonciatives : « celui qui parle » (JE), « celui à qui est adressé l'énoncé » (TU), « ce dont on parle » (IL), etc. Il est évident que ces pronoms personnels peuvent être employés différemment (on peut utiliser « on » pour s'adresser à quelqu'un, par exemple).

10. Les instances de validation sont aussi conditionnées par le *genre* auxquels appartiennent les discours étudiés. Tous les processus d'identification du lecteur aux personnages, ainsi que les instructions modales portées par les énoncés, reposent sur un arrière-plan de savoirs partagés concernant le genre auquel appartient l'énoncé (la BD, la publicité, etc.). Cette dimension n'est pas évoquée dans l'article, dont ce n'est pas le propos. La relation entre les modalités et les genres discursifs auxquels appartiennent les différents énoncés scripto-iconiques pourra être explorée dans un travail à venir.

11. En ce qui concerne la distinction « prise en charge » / « prise en compte », voir Laurendeau (2009) et Rabatel (2009).

12. L'image est tirée du film *American Psycho* (2000), adapté du roman éponyme (Ellis, 1991). Nous analysons ici l'image d'une façon « neutre », en ne prenant pas en compte le fait que le spectateur du même a peut-être vu le film. Il va de soi que si c'est le cas, le spectateur, parce qu'il peut reconstituer l'avant et l'après de la scène photographiée ici, pourra avoir une interprétation plus riche du mème.

RÉSUMÉS

Le propos de cet article est de proposer une première approche de l'expression du jugement dans le cadre des relations texte-image. Si ces relations ont déjà été bien balisées par de nombreux auteurs, que ce soit en sémiotique (Klinkenberg, Le Guern, Vaillant) ou même dans des approches liant la linguistique et la didactique (Garcia Debanc, Leclaire-Halté, etc.), la question d'un jugement exprimé par le texte sur une image, ou par une image sur un texte, n'a pas été traitée. Nous proposons d'utiliser les outils développés par Gosselin concernant l'expression linguistique des modalités pour tenter de décrire les contours énonciatifs de la relation de jugement qui peut exister entre un texte et une image. Nous chercherons à déterminer comment le jugement se calcule, et ce, dans les deux sens : lorsqu'une image fait porter un jugement sur un texte, et, à l'inverse, lorsqu'un texte fait porter un jugement sur une image. Après avoir exposé notre socle

théorique, fondé sur la sémiotique de Klinkenberg et les travaux concernant la modalité de Gosselin, nous nous attacherons à décrire les instances de validation, le degré de prise en charge des jugements par le locuteur, ainsi que les différentes marques (verbales et iconiques) qui signifient (d'un point de vue sémantique) le jugement ou qui servent de support (d'un point de vue pragmatique) à des processus inférentiels permettant de calculer la modalité.

This paper's purpose is to deal with the expression of judgements in text/image relationships. A number of authors have already written a lot about these, whether in semiotics (see Klinkenberg, Le Guern, Vaillant) or in linguistic and didactic frameworks (see Garcia-Debanc, Leclaire-Halté, etc.). Nonetheless, the question of a judgement, expressed by a text on an image, or expressed by an image on a text, is not often mentioned. We propose to use the theoretical tools developed by Gosselin (who produced an impressive work about the linguistic expression of modalities) in order to describe the enunciative frame of the judgement relationship that can take place between a text and an image. We will seek to explain how a judgement is calculated, and this, in two directions: a text expressing a judgement about an image, and an image expressing a judgement about a text. To begin with, we will develop our theoretical framework (based on Gosselin's work on modalities and on Klinkenberg's work on text/image relationships) and show a few examples of "text/image judgements". We will then describe the enunciative characteristics of judgement in such a framework: the instance of validation, the degree of responsibility engaged by the speaker, and the different linguistic and iconic marks which semantically mean judgement or are pragmatically used to create inferences, contributing to the calculation of modality.

INDEX

Mots-clés : modalité, texte/image, jugement, sémiotique, sémantique, pragmatique
Keywords : modality, text/image, judgement, semiotics, semantics, pragmatics

AUTEUR

PIERRE HALTÉ

IDREF : https://idref.fr/177264993
VIAF : http://viaf.org/viaf/307513222

Pierre Halté est maître de conférences en Sciences du Langage à l'université de Paris. Ses travaux se situent à l'interface de la sémiotique et de la linguistique. Il a consacré un ouvrage aux émoticônes et aux interjections dans les interactions numériques écrites (2018, *Les Émoticônes et les interjections dans le t'chat*, Limoges, Lambert-Lucas), et s'intéresse globalement à l'expression indexicale des modalités dans les discours écrits, ainsi qu'aux relations sémantico-pragmatiques entre texte et image.
Courriel : pierre.halte[at]orange.fr

La modalisation filmique : la vie discrète du discours

Ralitza Bonéva

1 Cette étude s'interroge sur les conditions de manifestation du processus de modalisation au cinéma. Elle rebondit sur la compréhension que la modalisation est une force agissante au sein de la tensivité du discours (cf. Greimas & Courtés 1979, pp. 230-231). La modalisation peut être vue également comme une différenciation « entre le côté actif et le côté passif de la pensée, entre ce dont la pensée est source et ce qu'elle subit » (Ducrot 1993, p. 119). Cette différenciation est d'autant plus importante qu'il y a, au cinéma, une résistance du matériau, dans l'*afilmique* comme dans le *profilmique* (Souriau 1951[1]), le monde résiste à travers de menus détails et dans la temporalité propre à chaque acte ou geste. Confrontée à cette résistance, prise dans un entrelacs de relations avec les autres instances, l'instance énonciative ajuste, accentue, neutralise, remonte, ponctue sa position. Dans la distance entre les faits énoncés et la prise de position énonciative — *dictum* et *modus* chez Bally (1932) —, des attitudes différentes de prise en charge modale se manifestent : du droit à l'indétermination (Basso Fossali 2020a), par les modalités classiques de possible, certain, incertain, nécessaire, auxquelles ont été ajoutées probable, douteux, désirable, indécidable, contingent et jusqu'aux attitudes évaluatives, « c'est beau », « c'est laid », « c'est minable », etc. Il reste cependant le problème de savoir comment formaliser cette distance. Notre hypothèse est que l'image filmique possède une *contexture*, s'élaborant comme une sorte de tissu dans la durée phénoménologique du plan et au croisement de plusieurs paramètres qui y interagissent. Convenons dès l'abord que l'image filmique est un morceau de film, et comme tel, elle n'est pas restreinte uniquement à des éléments audio-visuels mais intègre des paramètres relatifs à toutes les composantes filmiques : l'intrigue, le récit, les instances actorielles et leurs affects et passions, la mise en image avec le hors-champ et le hors-cadre, etc., nous les préciserons en détail. L'homogénéité de ce tissu hétéroclite est prise en charge par la tensivité dont la dynamique dépend, en grande partie, de la distribution des charges modales. Celles-ci agissent comme des problématisations des conversions axiologiques émergeant du niveau profond de la signification. Notre étude se concentre sur trois

problématiques se manifestant au niveau discursif, mais qui subissent l'impact des mouvements modalisateurs provenant du niveau actantiel et narratif et du niveau profond ; ainsi : i) la modalisation se manifestant sous le couvert de l'effacement énonciatif, ii) les clivages entre les modalisations énonciatives et énoncives et leurs rapports, iii) la manière dont la compétence modalisatrice s'expose à des dispositifs modalisateurs hétéronomes, tels le discours programmateur, l'intertexte et la modalisation en creux, en affichant une absence de prises en charge modales autonomes. Si l'effacement énonciatif est un processus discursif qui, sous l'apparence de neutralité, infléchit les modalisations provenant des autres niveaux, les modalisations énoncives sont affectées par les relations actantielles et narratives, alors que dans sa confrontation aux dispositifs modalisateurs, la compétence modalisatrice aborde et redéfinit les axiologies du niveau profond de la signification. Ainsi, la modalisation agit à tous les niveaux du parcours génératif, elle se déploie comme une dimension discrète bien que revigorante de la vie du discours.

1. La *contexture* de l'image filmique

1.1. Le concept de subjectivité dans la théorie du cinéma

2 Nous commençons par un bref aperçu de la manière dont est appréhendée la subjectivité dans la théorie du cinéma. Christian Metz défend, on le sait, l'idée d'un foyer énonciatif, il résume ses réflexions ainsi : « L'énonciation, c'est un paysage de pliures et d'ourlets à travers lequel le film nous dit qu'il est le film » (1990, p. 288). Or, un point de vue insolite, un recadrage, une correction du paramètre flou/net, le redoublement des limites de l'image, les reflets sur des surfaces réfléchissantes, sont autant de manières pour l'image de se désigner comme telle et, avec elle, le film en tant qu'énonciation. La subjectivité est repérée *via* les marqueurs formalisés : « l'ocularisation interne » (Jost 1987), des images floues, tremblées, qui fonctionnent comme des indices de la vision subjective de quelqu'un. La musique ou le son extradiégétique, dont la voix *over*[2], induisent des doutes et/ou des hypothèses sur les événements (Jost 1987) ou bien déclenchent des structures d'enchâssement : souvenirs, anticipations, rêves, hallucinations (Châteauvert 1993). On constate d'ailleurs que le « sujet-embrayeur » — le corps de la voix *over* — n'est qu'un cas de figure parmi d'autres, tels des indices techniques codés comme le travelling avant, le flou, le fondu enchaîné, etc., susceptibles de signaler des enchâssements d'énonciations (Vernet 1985). Quant aux mouvements de la caméra, Roger Odin (1997) remarque la charge subjective que comporte le panoramique, interprété comme le déplacement du regard de l'énonciateur. Jean Châteauvert (1993, p. 276) différencie l'énonciation *discursive* de l'énonciation *diégétisée* ; la première est liée au « geste producteur du film » qui « fonde le discours filmique », alors que la seconde représente des énonciations mises en scène dans le récit ; la mobilité de l'une à l'autre complexifie la structure du récit, jusqu'à introduire des bifurcations et/ou des récits parallèles. C'est André Gardies (1993, pp. 105-106) qui accepte une extension du concept de modalisation, introduisant le terme de « monstration[3] externe à énonciation marquée » pour indiquer que parmi les traces du geste énonciatif il faut compter aussi la rétention du voir et/ou du savoir, qui est à la base de diverses stratégies énonciatives[4]. Malgré sa réticence au concept de modalisation, Pierre Beylot (2005, p. 199) présume la différence entre *point de vue externe transparent* et *point de vue externe marqué (opacifié)*, le premier véhiculant une

certaine neutralité de l'énonciation, alors que le second s'apparente au discours indirect libre en littérature.

3 Pour résumer, on aura remarqué que, dans la théorie du cinéma, l'intérêt se focalise sur l'étude des *modalisateurs empiriques* ; or, il est opportun de distinguer le processus de *modalisation* de la présence de *modalisateurs empiriques*. La modalisation désigne « le processus d'inscription du point de vue du locuteur dans l'énoncé » (Monte 2011, p. 95) et ne pourrait être restreinte aux marques empiriques. Comme le remarque Herman Parret (1983, p. 84), les « marques "empiriques" ne sont qu'une infime partie de l'iceberg énonciatif ». Notre étude se propose ainsi d'aborder le processus de modalisation par le biais de la position que l'instance énonciative adopte par rapport à l'énoncé.

4 D'autre part, nous prenons en compte que la réticence quant à l'étude du processus de modalisation est basée sur la difficulté d'isoler catégoriquement l'objectif du subjectif (Beylot 2005, p. 198). De même, Oswald Ducrot (1993, p. 127) considère qu'il s'agirait toujours d'une prise en charge, la position objective étant par définition impossible. Pour déterminer alors ce qui relève de la modalisation, il faudra partir du fait que chaque énoncé présuppose et présente un locuteur, engagé dans une relation intersubjective, et un entrelacs de principes rhétoriques liés par « divers intérêts argumentatifs » :

> Les *modalités* seraient alors à situer à plusieurs points de ce schéma général. Certaines concernent directement la nature des topoï, d'autres (cf. l'opposition *un peu-beaucoup*), la force avec laquelle les topoï sont convoqués, d'autres enfin, l'attitude prêtée au locuteur vis à vis des énonciateurs (refus, accord, identification) (*Ibid*., p. 128).

5 Ainsi, le *dictum* n'est jamais une pure objectivité mais émerge telle une prise de position dans un univers de croyances et de valeurs (*Ibid*.). Concernant le cinéma, Dominique Chateau (2011, p. 149) remarque que « [l]a subjectivité est impliquée dans le travail du matériau autant qu'elle est travaillée par la résistance de ce matériau ». Par « résistance du matériau », il faut entendre la propriété de la situation, objet d'une énonciation, de conditionner jusqu'à un certain degré la manière dont elle sera énoncée. La position de l'instance énonciative est amendée quant à elle par les paramètres de sa propre présence ainsi que par les contraintes imposées par le médium auquel elle recourt. Dans les vidéos d'événements extrêmes, on voit clairement en quoi consiste la « résistance du matériau »[5]. Bien entendu, l'afilmique crée une résistance beaucoup plus consistante que le profilmique. Néanmoins, certains réalisateurs accentuent volontairement les marques du geste énonciatif dans l'énoncé, causées par la résistance du matériau (cf. *supra* § 2, l'"impossibilité" d'énoncer le contre-champ dans la scène du parc nocturne dans *Blow-up*)[6].

6 Notre proposition est d'expliciter les charges modales en tant que choix particuliers, aberrations, accentuations, atténuations, etc., délimités par rapport aux paramètres qui constituent l'image filmique et que nous déterminons ci-dessous.

1.2. La contexture de l'image filmique

7 La consistance énonciative de l'image filmique qui est une sensation d'épaisseur ou d'intensité, incluant des propriétés narratives et figuratives, dépasse, à notre sens, le concept de texture (Groupe μ 1992, p. 70), proposé pour désigner, avec la forme et la

couleur, les sous-systèmes plastiques du signe visuel (*Ibid.*, p. 122). « Métaphoriquement » (*Ibid.*), la texture est déterminée par le grain de la surface d'un objet et l'espace de sensation tactile qu'il produit visuellement ; pratiquement, elle inclut le support, la matière et la manière (le type de comportement moteur) (*Ibid.*, p. 202) qui produit le rythme. Or, la consistance de l'image filmique réunit plus de paramètres et se conçoit prioritairement comme une tensivité. Alexandre Astruc (1949) disait déjà que le film permet d'écrire avec « la pâte du monde » (Chateau 2011, p. 142). L'idée de « chair du monde » chez Merleau-Ponty (1964, p. 153), tel un tissu qui constitue et lie les éléments, les enveloppe et les prolonge, est plus à même d'expliciter notre idée de consistance. Selon l'auteur, toute chose est un entrelacs de liens : « Entre les couleurs et les visibles prétendus, on retrouverait le tissu qui les double, les soutient, les nourrit, et qui, lui, n'est pas chose, mais possibilité, latence et *chair* des choses » (*Ibid.*, p. 174). Ou, comme le remarque Jean-François Bordron (2019, § 36, 31-34), « l'image a affaire à un dedans », tel un organisme avec sa dynamique et ses transformations. Des couches d'espace-temps, des pans de surface, des lignes réelles et virtuelles, interagissant les uns avec les autres, créent des tensions dramatiques, plastiques et symboliques. Nous appellerons *contexture* — « organisation d'éléments formant un tout complexe et fonctionnel » (*TLFi*) — cette structure, qui se conçoit au croisement de plusieurs paramètres, répartis en huit groupes comme suit : (i) le support matériel (argentique, numérique, vidéo, etc.) qu'il faut distinguer de l'écran qui est un autre support sur lequel l'image s'arrête (se projette) et se relance (Bordron 2019, § 22) ; (ii) une temporalité singulière résultant du croisement de la durée phénoménologique du plan, la durée symbolique de l'événement et la durée virtuelle de l'histoire ; (iii) la composition de l'image, incluant la disposition topologique des éléments et l'orientation de leur mouvement, ainsi que la répartition de la lumière sur l'axe *obscurité/clarté* ; (iv) la mémoire des emplois antérieurs de l'item ; (v) l'occurrence des relations actantielles, affects et passions vécus par les instances actorielles, (vi) la place syntagmatique de cette image dans le récit du film ; (vii) la relation de cette image au son et à la source de sa provenance ; (viii) le rapport au hors-champ ; (ix) le rapport au hors-cadre. Les caractéristiques qui en résultent sont assemblées dans la propriété de *tensivité*, où différentes lignes de tension se croisent sur fond d'aspect *imperfectif* (Gaudreault & Jost 2017, p. 103) et dans lesquelles le processus de modalisation verse. D'autre part, le regard en tant que phénomène sémiotique s'implique par délégation, par les manifestations de sa présence et de son absence, dans le débrayage énonciatif et participe du « transport » de charges de l'espace énonciatif vers l'espace énoncif et inversement (Shaïri & Fontanille, 2001)[7]. Enfin, compte tenu que « l'image ne prédique pas mais compose » (Bordron 2019, § 4), il faudra chercher à repérer les variables de la signification, parmi lesquels les charges modales, dans la *contexture* de l'image filmique[8].

8 Le schéma tensif (fig. 1), vers lequel nous revenons tout au long de notre étude pour y indiquer les parcours spécifiques des exemples étudiés, représente les termes et les forces agissantes au sein de la *contexture* de l'image filmique : la *rétention* est la valeur qui conjoint une intensité forte et une étendue restreinte, elle est en corrélation inverse avec l'*accumulation*, la valeur qui, au contraire, présente une addition quantitative de positions sur l'étendue, ayant pour effet de baisser l'intensité ; en corrélation directe, au terme de *protension*, dont la visée est intense et la saisie étendue, nous opposons le terme de *dilatation*, dont la visée faible conjoint une saisie également faible, tel un grossissement de la présence autour d'un centre. Le processus de

modalisation déclenche des parcours — et des transformations — entre les termes, il verse ainsi dans la tensivité ; nous expliciterons ces parcours et indiquerons le type de modalisateurs impliqués.

Figure 1

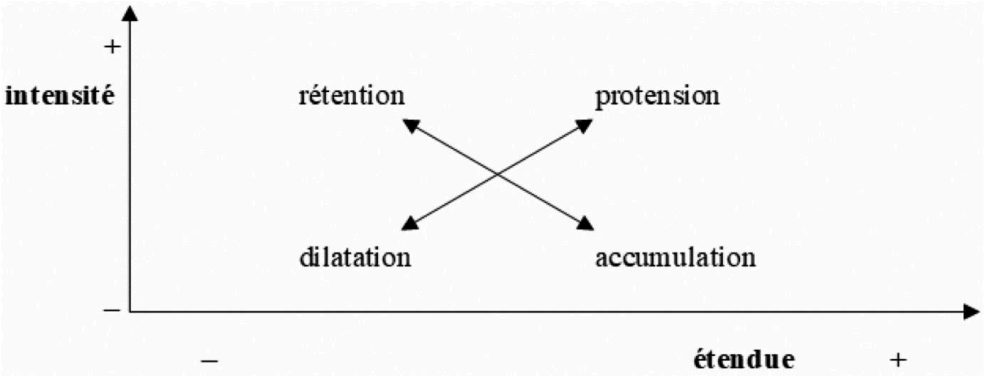


Schéma tensif – La *contexture* de l'image filmique

9 Pour mettre à l'épreuve notre hypothèse de travail quant aux choix faits par rapport aux paramètres de la *contexture* de l'image filmique, nous allons procéder à l'analyse de la scène du retour au parc dans *Blow-up* (1966) de Michelangelo Antonioni. Cela nous permettra d'exposer la manière dont les charges modales apparaissent, tout en abordant la première des problématiques à étudier, l'effacement énonciatif.

2. L'effacement énonciatif : le retour au parc nocturne dans *Blow-up*

10 À première vue, la scène semble énoncée de façon neutre. Notre proposition est de retrouver les choix particuliers qui sont faits, qui résultent d'une *appropriation* particulière du langage et véhiculent la distance de l'instance énonciative par rapport à l'énoncé, sachant qu'au moment même où l'instance énonciative se manifeste par la prise d'une charge modale, une distanciation par rapport à la diégèse se met en place (Vion 2012, p. 209).

11 Commençons par rappeler la place de cette scène dans le film. Après avoir découvert, sur les photographies développées, l'ombre qui ressemble à un corps gisant dans l'herbe, le photographe décide de revenir dans le parc pour vérifier s'il y a vraiment un corps ou si c'est un leurre. La séquence est d'emblée modalisée par l'*incertain* en tant qu'*improbable*, compte tenu que le personnage pense avoir photographié un couple d'amoureux qui se promène. Quant aux items, le parc que l'on a vu pendant la journée se détache des autres lieux du film sur les axes *intérieur/extérieur*, *immeubles/nature*. L'abondante végétation et l'intense couleur verte sont soulignées par la composition des plans, certains parmi lesquels en plongée. Sur les photos développées, le même parc apparaît en noir et blanc, un objet d'investigation et non pas de contemplation : il y a un glissement quant à la prise en charge modale : du *vouloir-saisir* du personnage qui, repris par l'instance énonciative, franchit le niveau énoncif pour s'installer au niveau énonciatif, alors qu'une nouvelle charge modale apparaît dans l'espace énoncif, celle du

devoir-savoir qui redétermine le personnage mais dont l'instance énonciative reste détachée[9].

Figure 2



La découverte du corps dans le parc
Blow-up (Antonioni, 1966)

12 Dans la scène du retour au parc pendant la nuit, celui-ci est désert, comme pendant la journée, mais ce qui était perçu comme calme vire à l'angoissant[10]. Le noir crée une profondeur centrifuge, rétrécit l'image, la dotant d'une zone remplie d'inconnu et d'un hors-champ impénétrable. La douceur de la végétation a disparu, emportée avec la couleur. La seule lumière qui éclaire la scène, c'est la lumière froide de la lune qu'on imagine énorme et suspendue au-dessus. Antonioni (2004, p. 17) écrit : « Je regardais la lune. J'essayais de comprendre pourquoi sa lumière avait pour moi une valeur négative. Il y a quelque chose de mortuaire ou, en tout cas, de mystérieux et d'angoissant dans la lumière lunaire. » Or, dans la scène nocturne du parc londonien, cette lumière mortuaire n'éclaire pas, elle se colle aux objets moins sombres et les détache des autres qui se perdent définitivement dans le noir. Le choix particulier de l'énonciateur est d'accentuer le trait /mortuaire/. La scène est composée de 12 plans, dans la plupart desquels le personnage avance vers la caméra immobile, n'amorçant quant à elle que quelques mouvements très discrets qui trahissent une instance énonciative aux aguets, attentive au moindre détail. C'est une longue avancée vers l'inconnu, qui commence et recommence avec chaque nouveau plan : comme si au lieu de s'approcher on s'en éloignait. Dans le dernier plan de la séquence, lorsque Thomas s'en va, on voit la distance « réelle » entre l'arbre sous lequel se trouve le cadavre et l'entrée du parc ; cette distance est étirée lors de l'arrivée du personnage. La distorsion de l'espace est encore un choix énonciatif qui verse ici dans la modalité de l'incertain. Or, Thomas avance, il s'approche de l'arbre repéré sur les photos et la caméra doit effectuer un panoramique vertical vers le sol ; ce panoramique très élégant, à peine perceptible, trahit encore une fois l'instance énonciative, elle *fait-voir* : le cadavre est là. Le visage éclairé par la lumière mortuaire de la lune, engourdi, il a l'air surpris et triste, comme trahi, la bouche et les yeux ouverts. La lumière des yeux, qui normalement sort des pupilles, est déplacée : un reflet part du bout de l'œil comme pour souligner son état

d'objet inanimé. Ce reflet rend littérale la propriété /mortuaire/ de la lumière lunaire. C'est un « *ajout* à la ressemblance » (Beyaert 2003, p. 87), encore un choix délibéré de l'instance énonciative. Ainsi, dans cette scène dépourvue de marques de subjectivité explicites, nous retrouvons des modalisations qui se manifestent comme des singularités par rapports aux huit paramètres délimités (voir § 1.2.) : direction de déplacement du personnage, distorsion de l'espace, mouvement très précis de la caméra, lumière, éclairage. La modalité d'*incertain* du début de la scène évolue en modalité de *certain* lors de la découverte du cadavre : du terme *dilatation* vers le terme *rétention* du schéma tensif (fig. 3) : l'incertitude quant au meurtre est levée mais l'assertion du crime est loin d'être rassurante. Elle ne fait que changer de pôle d'intensité car enclenche la *probabilité* d'une menace qui guette le personnage. De surcroît, un brin de branche craque quelque part dans le noir entourant la clairière et ce bruit suggère que l'homme n'est peut-être pas seul dans le parc. Le parcours modal se prolonge de *rétention* vers *accumulation* de nouveaux éléments et vers *protension* car le danger se précise et semble imminent. Le plan dans lequel le personnage, inquiet par le bruit, se retourne — la caméra placée juste derrière lui — pour scruter le hors-champ, contient une intense charge modale, se constituant au croisement de la proximité du personnage exposé, modalisé par le *vouloir-savoir*, et le *ne-pas-donner-à-voir* de l'instance énonciative ; nous reviendrons vers les corrélations entre les modalisations énoncive et énonciative (§ 3). La carence dont souffre l'instance énonciative — son *ne-pas-pouvoir-donner-à-voir* — amplifie ici la charge modale. Le processus de modalisation engendre alors des parcours lors desquels on garde en mémoire les étapes antérieures (Fontanille 1989, p. 154) ; le fait que les termes soient des valeurs tensives n'empêche pas le parcours, à notre sens. Le schéma ci-dessous (fig. 3) représente le parcours modal dans la scène.

Figure 3

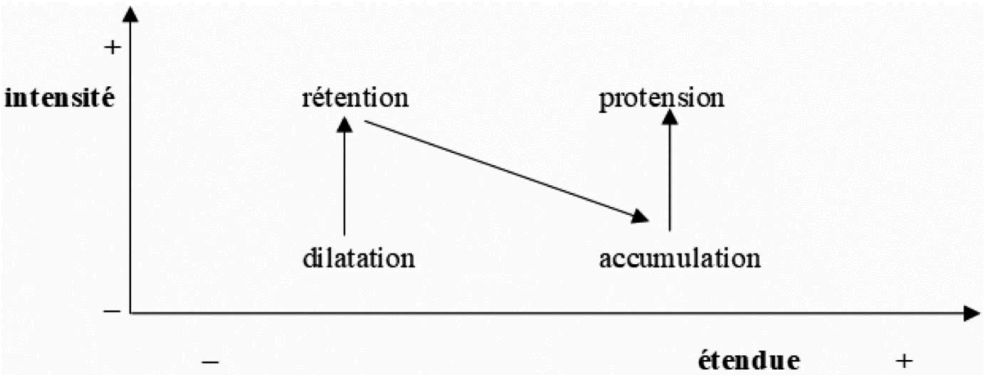


Schéma du parcours modal – Le retour au parc nocturne.
Blow-up (Antonioni, 1966)

13 Par rapport à l'axe du niveau profond qui circonscrit le film — déterminons-le par l'opposition *réel/illusoire*[11], homologuée à celle de *présence/absence* —, la scène du retour au parc nocturne est la seule qui exemplifie le terme de *présence*, c'est-à-dire la seule qui asserte le meurtre. Les autres traces du crime, à commencer par l'image du corps sur les photos, se désagrègent l'une après l'autre, créant la sensation d'une réalité qui se dissipe. Le processus de modalisation participe ainsi du parcours de la signification et, avec la transformation des charges modales — d'incertain en certain et vers instable et illusoire — le fait avancer. D'autre part, le mouvement des charges modales compose

dans la dynamique de stabilisation/déstabilisation, faisant ondoyer les registres sensoriel et tonal. Comme le remarque J. Dubois (1969, p. 104), la « distance [modale] trouve la meilleure expression dans le contour d'intonation qu'on ne peut réduire à des unités discrètes ». Le paradoxe dans *Blow up* est que la stabilisation de la signification se conçoit sur l'ébranlement de la certitude que le réel soit quelque chose de stable.

14 L'effacement énonciatif, dont le but est de présenter le discours comme objectivé (Vion 2004, p. 104), n'est en fait qu'une stratégie énonciative, la subjectivité se faisant passer pour de l'objectivité (Vion 2012, p. 206). De surcroît, nous avons vu que la stratégie d'effacement énonciatif comprend divers positionnements modaux qui impliquent des degrés d'infléchissement de la modalisation énoncive, selon la manière dont l'instance énonciative s'efface : elle atteste ou seulement confirme ou reprend une modalisation énoncive, la suggère ou la laisse se déclarer, s'en distancie volontiers ou par défaillance, etc. L'effacement énonciatif fonctionne à son tour comme un modalisateur de la modalisation énoncive[12]. Si l'on suit l'adage wittgensteinien — « le sujet se montre, ne se nomme pas » —, le va-et-vient entre les moments où il laisse entrevoir sa présence et les moments d'effacement constitue le discours : « cette montée et descente, cet investissement et désinvestissement de l'instance d'énonciation est ce qu'il y a de plus créateur dans la "vie du discours" », selon H. Parret (1983, p. 90). La « vie du discours » est également revigorée par les diverses corrélations entre la modalisation *énonciative* et la modalisation *énoncive* que nous abordons plus en détail dans le chapitre suivant.

3. Modalisation énonciative et modalisation énoncive

15 Pour délimiter ces deux classes de modalisation — de l'énonciation et de l'énoncé —, rappelons que les modalités énonciatives concernent les protagonistes de l'acte de discours : le sujet de l'énonciation et son destinataire ; quant aux modalités énoncives, elles se rapportent aux protagonistes de l'énoncé, protagonistes de l'événement (Meunier 1974). J. Dubois (1969, p. 104) soulève la question de savoir si l'identification entre le *je* sujet de l'énoncé et le *je* sujet de l'énonciation est possible. Nous nous arrêtons ci-dessous sur les rapports entre ces deux sujets, dans l'énonciation filmique, nous interrogeant à notre tour sur cette question.

3.1. Le je sujet de l'énonciation et le je sujet de l'énoncé

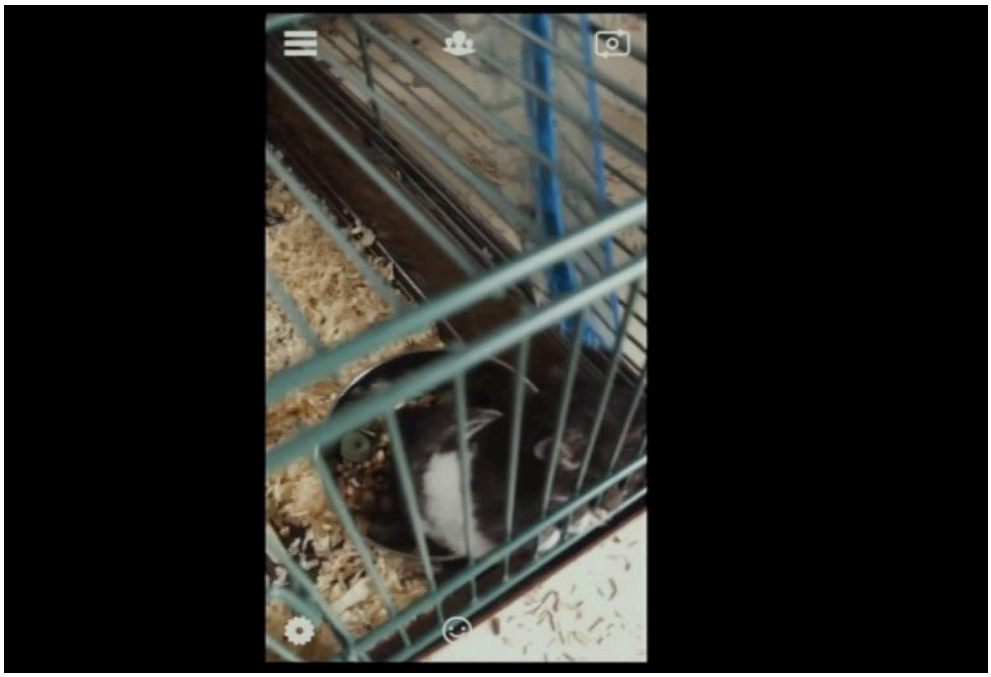
16 Une particularité de l'énonciation filmique, c'est que l'instance énonciative a un emplacement bien précis : de l'autre côté de la caméra, dans le hors-cadre. Chose de plus, la « voix » ici, comme le remarque J. Fontanille (1989, p. 107), est un regard. Dans le cas où le *je* en voix *over* devient le *je* de l'énoncé, un décalage temporel s'impose. Mais du coup, devenant le *je* de l'énoncé, il n'est plus le *je* de l'énonciation (si jamais il l'était). Aussi, J. Dubois (1969, p. 104) ajoute : « le fait de construire un énoncé avec *je* ne signifie nullement que la distance tende vers zéro. Ainsi les repères que constituent les embrayeurs ne sont pas les seuls : c'est un jeu plus subtil que celui d'une classe particulière qui peut rendre compte de cette distance. » L'identification complète est-elle possible ?

17 Afin de répondre à cette question, prenons quelques exemples d'images, tournées par un protagoniste, reprises telles quelles dans le film-cadre. Dans *Benny's Video* (Michael Haneke, 1992), certains plans du voyage en Égypte sont tournés par Benny, le

personnage principal du film. L'image-vidéo diffère de l'image du film-cadre par sa *contexture* à cause du support vidéo mais aussi à cause du processus de modalisation qui se spécifie dans les choix particuliers, la composition instable, les mouvements incertains, les zooms brusques, l'insignifiance de ce qui entre dans le champ. Les images tournées par Benny portent la trace de son geste. Ainsi, dans une église, on demande à Benny de ne pas tourner et il arrête la caméra. Dans cet arrêt de l'image, on pourrait voir une identification entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé, car dans le film-cadre, le hors-cadre de l'image-vidéo se transforme en hors-champ. Néanmoins, il y a un changement de niveau, on passe du niveau énonciatif au niveau énoncif, passage qui annule l'identification. Du surcroît, mal arrêtée, la caméra de Benny continue de tourner, le plancher et les murs de l'église sont enregistrés sur l'image. Ce bout d'image insensée, montée dans le film-cadre, porte une charge modale : l'instance énonciative se questionne sur son propre statut, énonçant malgré la non-énonciation dans l'image. Au niveau énoncif, la même partie de l'image porte la charge modale de l'interdit. Dans le moment où l'instance énonciative du film-cadre reprend l'énonciation seconde telle quelle, sans la corriger, elle déclare son *vouloir-ne-pas-se-distancier,* mais c'est par lui qu'elle se signale en fait comme distincte.

18 Le questionnement sur la possible identification entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé est repris dans *Happy End* (Michael Haneke, 2017) où la fille, continuant à tourner avec son téléphone portable, essaye de pousser avec un objet le hamster (fig. 4) pour vérifier s'il est bien mort. Son intervention dans le champ, parallèlement au tournage en cours, fait coïncider le *je* sujet de l'énonciation et le *je* sujet de l'énoncé : celui qui tourne est identique à celui qui vérifie. Pourtant, le fait que l'acteur des deux actes, se déroulant parallèlement, soit le même, n'annule pas, à notre sens, le clivage entre la modalisation énonciative et la modalisation énoncive : si celle-ci repose sur l'acte de *vérifier* la mort de l'animal — l'acte est modalisé par l'*incertain* —, celle-là *asserte* l'action de vérification. Une hiérarchisation dans l'enchaînement des actes énonciatifs se met en place.

Figure 4



La mort du hamster.
Happy end (Haneke, 2017)

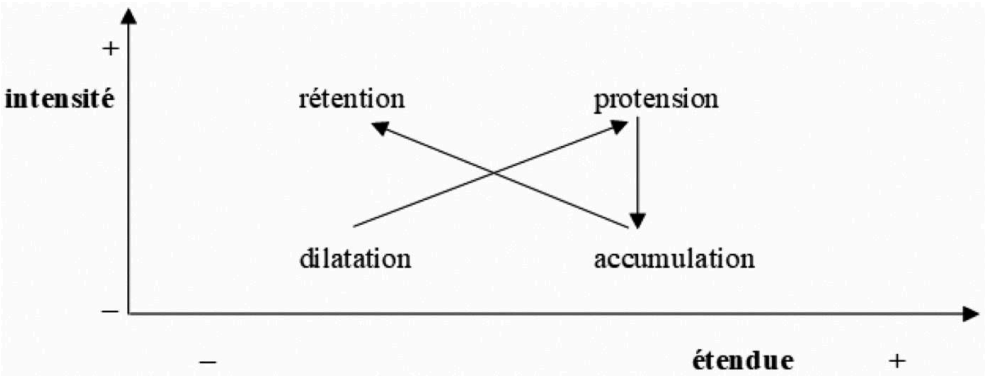
19 Un autre cas de figure est expérimenté, dans *Benny's Video*, lorsque Benny s'assoit devant la caméra pour « écrire une lettre » à son papa : bien que la caméra ait été mise en marche par lui-même juste avant de s'asseoir et enregistre automatiquement son monologue, Benny n'est pas le sujet de l'énonciation, il est le sujet de l'énoncé. La caméra ici fonctionne comme un foyer impersonnel d'énonciation.

20 En conclusion, nous dirons qu'au cinéma, il y a toujours une distance entre le *je* sujet de l'énonciation et le *je* sujet de l'énoncé, entre la modalisation énonciative et la modalisation énoncive. Cette distance leur permet d'entrer dans des rapports d'infléchissement, de s'influencer mutuellement ou de s'atténuer, lorsqu'elles ne sont pas en contrariété, de complexifier en fin de compte la vie du discours.

21 Ainsi, dans certains cas, la modalisation énonciative reprend la modalisation énoncive et la rehausse. Nous retrouvons ce processus de relance dans *La Double Vie de Véronique* (Krzysztof Kieślowski, 1992), lorsque Veronika et Véronique (les deux personnages interprétés par Irène Jacob), l'une habitant en Pologne, l'autre en France, se croisent. La scène est modalisée par l'*extraordinaire*, le /*ne-pas-pouvoir-croire*/. Un mouvement complexe, telle une boucle de Möbius qui se retourne sur elle-même, enchaîne les plans et transforme la valeur modale énoncive en énonciative. Traversant une place, Veronika voit tout d'un coup Véronique, une fille qui lui ressemble énormément, monter dans le car des touristes se dépêchant de repartir du lieu où une protestation contre le régime communiste commence. Le mouvement complexe, combinant des panoramiques et des travellings, intègre les déplacements des personnages, s'intensifie sur Veronika, au milieu de l'agitation grandissante sur la place, et après avoir un temps accompagné la manœuvre du car avec Véronique, le laisse sortir du champ. La scène se termine par un plan fixe sur Veronika, derrière laquelle se dresse la rangée des unités de la milice. Ce mouvement discontinu très complexe parvient à signifier l'énigme de

l'existence parallèle des deux Véroniques. Le schéma de figure 5 représente le parcours modal dans la scène : (i) à partir du terme de *dilatation* — distorsion de l'espace-temps — (ii) vers celui de *protension* — se reconnaître dans l'autre dont la pointe est dans le travelling de Veronika —, (iii) vers une *accumulation* et jusqu'à (iv) la *rétention*, la séparation finale.

Figure 5



Parcours modal – La rencontre manquée.
La Double Vie de Véronique (Kieślowski, 1991)

22 Les diverses sources de modalisation interagissent entre elles et relancent ou inhibent le processus. De surcroît, à part les modalités assumées par les sujets de l'énonciation et de l'énoncé, des charges modales se mettent en place par le truchement des relations des éléments présents dans l'image. Ces charges modales apparaissent comme d'elles-mêmes, parce que les choses sont là. Puisqu'elles participent des relations des sujets de l'énoncé, on est enclin à les considérer comme provenant d'eux alors que, à bien y regarder, elles s'inscrivent parfois dans la position de l'instance énonciative vis-à-vis des faits énoncés. Dans les exemples que nous abordons ci-dessous, nous essayons de démêler les instances-sources des instances-adjudicataires.

3.2. Rapports modalisateurs entre les éléments dans le plan

23 Lorsque l'instance énonciative use de son droit à l'indétermination (Basso Fossali 2020a, p. 10), sur ce fond, se profile parfois son accord ou son désaccord. Les charges modales trahissent alors une subjectivité qui ne s'expose pas ouvertement comme telle mais émerge à travers les rapports des éléments dans le plan. Tel est le cas de la séquence de l'abatage du sapin, dans *Le Sapin renversé* (Ivan Cherkelov & Vasil Zhivkov, 2006). C'est le prologue du film. Après un noir prolongé (17 secondes environ), le premier plan de la séquence s'ouvre sur un bleu qu'on n'identifie que quelque temps plus tard comme étant le ciel. Le panoramique vertical descend sur un énorme sapin, couvert de neige. Parmi le branchage de ce géant, une silhouette humaine bouge. Un laps de temps est donc nécessaire pour saisir les choses, cette stratégie énonciative a pour but de dissimuler l'instance énonciative, comme si les choses se présentaient d'elles-mêmes, sans idée préconçue. Mais l'action suit son cours : on amorce, à l'aide d'une tronçonneuse, l'abattage du sapin. Lorsque les ouvriers le déposent avec précaution dans le camion, le titre apparaît : *Le Sapin renversé*. La tautologie du message linguistique — *renversé* de position verticale en position horizontale — véhicule la charge modale de désaccord. Parallèlement au contenu narratif que cette séquence de

« travail bien fait » dispense, se profile la position de l'instance énonciative. Elle émerge sur les oppositions : *lourd/svelte*, *bref/continu*, *exécuteurs/exécuté*. Ces oppositions sont intégrées dans les propriétés plastiques des éléments de l'image, dans leur enchaînement spatial (haut/bas, vertical/horizontal), dans les mouvements de la caméra. Sans être spécialement formalisées, elles sont perceptibles.

24 Dans d'autres cas encore, dans les rapports de complémentarité, de contradiction ou de redondance, se conçoivent des charges modales qui franchissent le niveau énoncif pour se distribuer au niveau énonciatif. C'est le cas où l'énoncé qui n'est pas modalisé en lui-même subit, dans l'enchaînement discursif, une modalisation (Vion 2004). Rappelons-nous la dernière scène de *L'Avventura* (Antonioni, 1960) où la problématique de la friabilité du couple (Païni 2015) rebondit sur les relations des éléments plastiques de l'image. Claudia et Sandro se retrouvent, tels deux naufragés échoués sur une place, malheureux, savourant non pas l'espoir, mais la nécessité de continuer ensemble.

Figures 6-8



La dernière scène de *L'Avventura*.
(Antonioni, 1960)

25 Les points de vue des plans sont choisis de manière à souligner la discordance des éléments : le couvent en ruine et l'arbre fouetté par le vent d'automne, liés à Claudia (fig. 6 et 7) ; la place et le banc vide, liés à Sandro (fig. 7) ; enfin, un pan de mur énorme qui jouxte le paysage d'une montagne lointaine. Le mur de l'immeuble n'apparaît que dans le dernier plan du film, il surprend et pèse dans la composition, bouche la vue (fig. 8). Dans le jeu relationnel qui s'établit entre les éléments, le mur remet en cause la sérénité du paysage et la possible ouverture. Les rapports, engendrés par les oppositions plastiques *bouché/ouvert*, *matière dure/air*, *pesant/léger*, créent des charges modales énoncives mais qui finalement doivent être attribuées à l'instance énonciative, laissant surgir la question : est-il possible l'avenir de ce couple ? Le comportement des instances actorielles incline, par une autre voie, à chercher la réponse à cette même question. Certains (Moure 2001) interprètent le geste de Claudia comme un geste de pardon. Après avoir hésité, elle se force pour poser sa main sur la tête de Sandro qui

sanglote encore, dégoûté de son propre comportement. Geste de pardon ou bien, rien qu'un geste de consolation ? — comme on aurait consolé un inconnu qui pleure… Ou enfin, un geste pour signifier que, faute de mieux faute de pire, ils sont ensemble, s'enlisant dans la platitude d'un quotidien qui étouffe toute beauté et toute sérénité. L'espoir et la promesse de changement sont amortis par le /*ne-pas-pouvoir-ne-pas-être-ensemble*/, modalisation énoncive, relevant des sujets de l'énoncé et de la relation actantielle, mais qui est mise en valeur dans la modalisation énonciative par la composition de cette image « bouchée ».

26 Si l'on revient vers le terme de *monstration* au sens de Gaudreault (1988), il faudra reconnaître que la *monstration* n'est qu'une stratégie d'effacement énonciatif qui ne fait que confirmer, comme cela était postulé par Metz (1991, p. 210), que l'énonciation est « coextensive à tout l'énoncé ». Ainsi, la disposition des éléments dans le champ les engage nécessairement dans une dynamique de corrélations diverses, ils prennent part dans le processus de modalisation et participent ainsi de la vie du discours du film.

3.3. Types de modalisateurs systémiques

27 Après avoir vu que les relations entre les propriétés figuratives et plastiques des éléments, réunis dans l'image filmique, peuvent engendrer des charges modales, il faudra préciser que cette fonctionnalité est propre à chaque élément. Qu'il appartienne au décor, naturel ou construit, à la mise en scène, aux caractéristiques physiques des instances actorielles ou aux costumes, autant de possibles pour infléchir le « contour d'énonciation » et pour spécifier la distance de l'instance énonciative par rapport à l'énoncé. Ces éléments en tant que modalisateurs sont liés, on le voit sur le schéma (fig. 9), aux termes tensifs dans le ressourcement desquels ils participent. Certains parmi eux agissent comme des *inhibiteurs*[13] du processus de modalisation, ils diminuent l'étendue au profit de l'intensité, alors que d'autres — des *catalyseurs* — le font se propager sur de nouvelles pistes, d'autres encore — des *réitérateurs* — versent dans l'accumulation de charges modales de basse intensité, et enfin, un quatrième type — des *dilatateurs* — congestionnent la tensivité. Il ne faut pas les confondre avec les modalisateurs *empiriques*. Pour les différencier, nous les appellerons des modalisateurs *systémiques*, car ils sont le résultat des relations au sein du système de la catégorie.

Figure 9

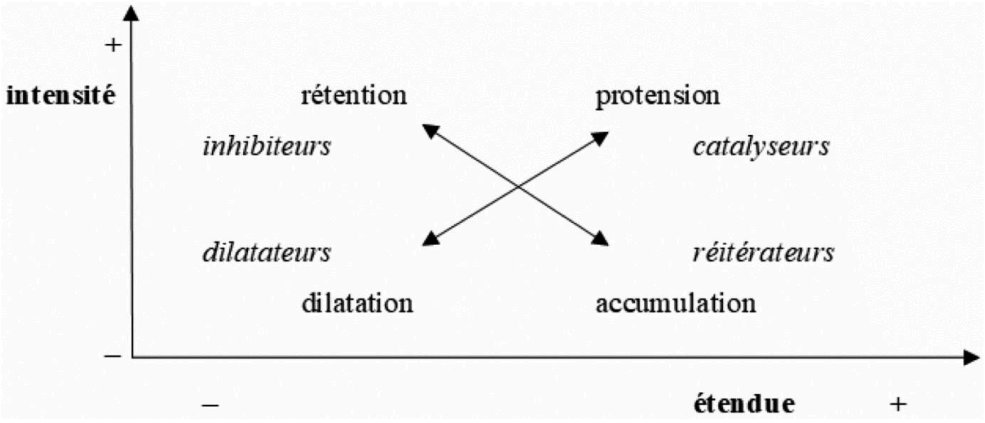


Schéma tensif – *Tensivité* et *modalisateurs systémiques*

28 Nous l'avons vu, la distorsion de l'espace dans le parc de *Blow-up* est due à des *dilatateurs*. Ils agissent aussi dans la modalisation énonciative de la rencontre manquée dans *La Double Vie de Véronique*, bien qu'ils y alternent avec des *catalyseurs*, pour être finalement chapeautés par des *inhibiteurs* qui imposent la rétention à la fin de la scène. Nous rencontrons plus tard (§ 4.3.) des *accumulateurs*. Abordons ici plus en détail les *inhibiteurs* et les *catalyseurs*. Les *inhibiteurs* intensifient le processus de modalisation, versant dans la contexture *rétensive* ou *contentive* de l'image, alors que les *catalyseurs* élargissent le terrain d'action, tout en intensifiant la modalisation, et œuvrent ainsi dans la contexture *protensive* ou *extensive*. Voyons quelques exemples.

29 Dans la scène du suicide de la fille dans la nouvelle « Le verrat » du *Sapin renversé* (Cherkelov & Zhivkov, 2006), deux types de modalisateurs se confrontent. Les uns pathétisent l'acte du suicide : le paysage majestueux (fig. 10), la contre-plongée sur la fille et le saut dans le vide, modalisé par le *vouloir-voler* (fig. 11 et 12) qui se prolonge dans 5 plans. La couleur rouge de ses chaussures, le seul élément en couleur dans cette grisaille, œuvre dans la pathémisation, accentuant la différence du personnage, étrangère à cet environnement sordide. D'autres éléments, au contraire, remettent en cause le pathos, à commencer par le drôle de sous-vêtement et jusqu'à l'eau brune, sale et vaseuse, dans laquelle tombe d'abord une chaussure et l'instant d'après, le corps, qui n'en sortira plus (fig. 11 et 13).

Figures 10-13



Le suicide de la fille dans « Le verrat ».
Le Sapin renversé (Cherkelov & Zhivkov, 2006)

30 Si la modalisation poétisant le vol est le fait de l'instance énonciative qui reprend l'attitude modale du personnage de la fille, des éléments insipides du registre prosaïque sont disséminés dans le costume et dans l'urbain. Cette confrontation joue sur l'adage « la grandeur de l'âme et la petitesse de la vie » contraintes à coexister, ce qui fait que dans tout acte humain, même le plus poétique, s'infiltre l'ombre d'une certaine bavure. Réfractaires au pathos, les *inhibiteurs* sont susceptibles de ruiner toute beauté. Disséminés dans les éléments de l'image, on les considère comme allant de soi, l'instance énonciative ne fait que les reprendre. Ils installent, comme dans l'exemple

étudié, une attitude modale de dépouillement du pathétique, mais ils peuvent aller jusqu'à l'assomption d'une attitude de dérision ou d'ironie. La rétention des charges modales épaissit la contexture de l'image dans la mesure où les liens entre les éléments s'intensifient.

31 On retrouve des *inhibiteurs* dans *Paradis : Amour* (Ulrich Seidl, 2012) où les scènes d'amour sont tournées « de front », en plans longs et fixes. Les compositions accusées enserrent la relation dans le cadre et annulent le hors-champ. Le processus de modalisation se déploie comme un *blow-up* thymique de la relation actantielle entre le sujet et l'objet du désir. Se conçoit, dans ce film, une trame modale non-conventionnelle qui touche au tabou, remettant en cause des constructions profondément ancrées dans nos consciences, la pureté victimaire de la femme, en l'occurrence. Les rôles sont inversés : ici, c'est la femme qui est riche et âgée, alors que l'homme est jeune, beau et fait quelque temps semblant d'être amoureux tandis qu'il se prostitue. L'infléchissement modalisateur des *inhibiteurs* mis en place incite à distinguer entre l'amour et le désir d'amour. Le désir grandissant de Teresa — *vouloir-être aimée* — bute contre l'ennui et le *devoir-faire* s'épuisant avec le temps de Munga. Petite provocation de la part de l'instance énonciative : la contrainte — toujours au nom de l'amour — exercée par une femme n'est ni plus subtile ni moins arrogante que la contrainte exercée par un homme. Du coup, le romantisme sentimental vire au grotesque, le pathémique est désinvesti. Cette distribution inhabituelle de charges modales prend l'allure d'un scepticisme culturel et suggère par là que les charges modales s'enchaînent parfois de façon stéréotypée, culturellement prédéterminée.

Figure 14



Térésa et Munga.
Paradis : Amour (Seidl, 2012)

32 Quant aux *catalyseurs*, ce sont des modalisateurs protensifs qui répandent le processus de modalisation sur de nouveaux éléments et/ou pistes. Ce type de modalisateurs déclenche et fait avancer l'enquête de Thomas, le photographe de *Blow-up*. Thomas pense avoir saisi l'amour, en photographiant un couple qui s'embrasse dans le parc, mais comprend vite — la femme photographiée se montre très inquiète — que quelque chose lui échappe. Il se met à scruter les photos et y découvre des détails alarmants. Sur l'image agrandie, dans les touffes d'arbustes qui entourent la clairière, une silhouette d'homme se profile, le revolver dans la main. Une nouvelle version des faits surgit : Thomas n'a donc pas photographié un couple qui s'aime dans le parc, comme il le

pensait au début, mais a empêché un homme de tuer quelqu'un d'autre. Cependant, sur la photo où la femme, après s'être disputée avec lui, s'éloigne vers l'endroit où se tenait son compagnon (fig. 15), celui-ci n'est plus là. À l'endroit où la femme s'arrête, dans la végétation qui encercle l'arbre, gît, semble-t-il, un corps (fig. 16). Troisième version : Thomas n'a pas empêché le meurtre, celui-ci a eu lieu, tandis que lui se disputait avec la femme et prenait les photos[14]. Dans l'intention de voir mieux, il agrandit encore l'image : le grain de la pellicule grossit, les objets s'y perdent. Nouvel agrandissement : les contours se diluent, les formes se transforment en des tâches indistinctes. Sur le dernier agrandissement, on ne voit plus rien (fig. 18). Ainsi, les détails qui émergent au cours de l'enquête du photographe modalisent — par *probable*, *improbable*, *incertain* — les différentes versions se reniant l'une l'autre. Sur ces versions contradictoires, l'instance énonciative construit sa propre thèse : à chaque distance correspond une histoire différente. Antonioni dit dans un entretien (Tassone 1995, p. 85) : « Le monde, la réalité où nous vivons sont invisibles et l'on doit se contenter de ce que l'on voit. Je ne pense pas que l'apparence de la réalité soit assimilable à la réalité. La réalité est, peut-être, un rapport ». Cette rhétorique de la distance, bien lisible dans le film, résulte du déploiement de la trame modale qui remplace la mise en intrigue : plus le *vouloir-savoir* augmente moins le *pouvoir-voir* est possible. Le *pouvoir-saisir* est une fonction de la distance. Au lieu de résoudre la question de l'intrigue — y a-t-il eu un meurtre ou non ? — et de boucler le récit, l'instance énonciative s'engage dans une réflexion existentielle qui bouleverse les certitudes et remet en cause l'évidence de la réalité. Le processus de modalisation est capable alors de suppléer la mise en intrigue.

Figures 15-18



L'enquête du photographe.
Blow-up (Antonioni, 1966)

33 Le diagramme ci-dessous (fig. 19) récapitule les rapports entre les modalisations énoncive et énonciative que nous avons étudiés, exception faite du cas d'*accumulation* qui est abordé plus tard (§ 4.3.). Ainsi, quatre cas principaux, riches en variété, se présentent : la modalisation énonciative i) *relance*, ii) *constate* (sans indiquer toutes les nuances d'effacement énonciatif), iii) *confronte* (neutralisation, inhibition, télescopage) ou iv) *accumule* des modalisations énoncives ainsi que leurs absences.

Figure 19

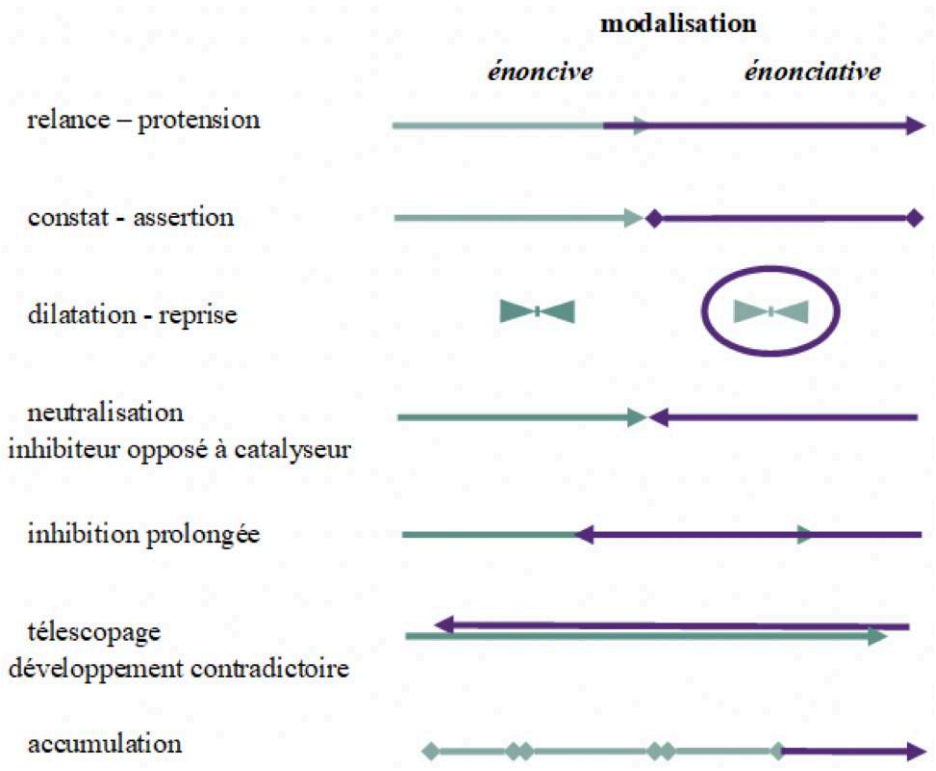


Diagramme des rapports entre modalisations énoncive et énonciative

4. Compétence modalisatrice et dispositifs modalisateurs

34 Le processus de modalisation, on l'a vu, est le résultat des choix délibérés de l'instance énonciative et des ajustements qu'elle est contrainte d'adopter par rapport aux autres instances du discours et/ou par rapport à la résistance du matériau. Ses manifestations s'explicitent sur l'axe *donner-à-voir (savoir)/ne-pas-donner-à-voir (savoir)* qui relève de la *compétence modalisatrice* (Parret 1983, p. 87) réunissant, au cinéma, le *pouvoir-* et le *savoir-* faire voir (savoir) ; nous donnons la priorité au *faire-voir* car au cinéma le *savoir* passe par les stratégies développées autour de *voir*. Il se pose la question de savoir comment l'instance énonciative use de sa *compétence modalisatrice* lorsqu'elle est confrontée à un dispositif modalisateur. Sous « dispositif modalisateur », nous entendons l'influence qu'exerce, sur le discours en cours, un autre discours, se déroulant en parallèle ou en-dessous, de façon plus ou moins explicite. Comment alors la *compétence modalisatrice* l'affronte-t-elle, se l'approprie-t-elle ou s'en distancie-t-elle et quelles sont les conséquences ? S'y confrontent en fin de compte des charges modales et elles impactent les unes sur les autres. Nous abordons trois cas : le discours programmateur, l'intertexte et l'accumulation d'absences de charge modale qu'on pourrait déterminer comme une modalisation en creux.

4.1. Le discours programmateur

35 Pierluigi Basso Fossali (2020b) soulève la question de la capacité régulatrice du « discours programmateur » (Greimas 1983). À forte coagulation modale, ce qui implique selon nos termes une *rétention* de charges modales, le discours programmateur vise des types de situation et s'adresse « de manière stricte » à un destinataire, pourvu de compétences bien précises, afin de le faire agir d'une manière déterminée, selon des procédures claires (Basso Fossali 2020b, pp. 49-51). Comme le remarque l'auteur, le commandement est un exemple de discours programmateur — sous la forme d'exhortation —, présentant un *dictum* absolutisé (*Ibid*., p. 59). Pour voir comment l'instance énonciative affronte ce type de discours et la coagulation des charges modales qui lui est propre, prenons en exemple *Le Décalogue* (1988) de Krzysztof Kieślowski. Ce sont dix moyens métrages, à chaque commandement étant consacré un film. Vincent Amiel (1995) remarque l'inversion : les histoires des films n'illustrent pas les commandements, c'est comme si les commandements étaient conçus à la suite de ces histoires. En effet, ce sont des dilemmes éthiques qui exemplifient la modalité du /*ne-pas-savoir-résoudre*/. Faire « ce qui est juste » — respecter le commandement — est en effet impossible sans savoir toutes les conséquences sur lesquelles l'acte débouche. Bien que chaque film soit particulier, la manière dont les histoires sont traitées relève d'une stratégie commune. Un changement de perspective brusque ébranle la situation dramatique, nœud de relations très embrouillées, conduisant à ce que celle-ci se réexpose sous un autre aspect. Les modalisateurs systémiques — des *inhibiteurs* ou des *catalyseurs*, des *dilatateurs* ou des *accumulateurs* — sont engagés dans ce retournement. Se produit une transformation modale : la logique du *devoir* est confrontée à une sagacité non-préméditée, le *devoir-faire* est enserré dans le /*ne-pas-savoir-ne-pas-faire*/ ou le /*ne-pas-pouvoir-ne-pas-être*/. La sentence du commandement apparaît ainsi comme un point d'appui qui sert de repère aux protagonistes et leur permet de reconsidérer le Monde et leur place dans le Monde. Abordons plus en détail *Le Décalogue 2*, consacré au commandement « Tu ne commettras point de parjure ». La situation est enchevêtrée : une femme vers la quarantaine est enceinte, son mari, grièvement malade, hospitalisé. La femme exige que le médecin lui dise la vérité : son mari, qu'elle aime, va-t-il vivre ou non ? Enceinte d'un autre homme, elle va avorter l'enfant si son mari guérit. Dans le cas contraire, elle va garder l'enfant. Le médecin évite de trancher, ne sait pas que dire, et un jour il se décide, annonce à la femme que son mari va mourir. Néanmoins, l'état de celui-ci commence à s'améliorer. Plus tard, nous apprenons que la femme a gardé l'enfant, le mari a survécu à la maladie et a accepté l'enfant qui n'était pas de lui. Mais où chercher le parjure dans cette histoire ? Dans l'erreur ou dans le mensonge du médecin ? Dans le changement d'intention de la femme qui n'a pas fait ce qu'elle avait annoncé devoir faire ? Ou enfin, dans son infidélité quand elle a trompé son mari avec un autre ? Au croisement de ces trois faux serments, la vie de l'enfant a été sauvée. Cette situation, dramatique à elle-même, gagne en densité dans le traitement filmique car nous voyons la confrontation de deux caractères, chacun d'entre eux conforme à l'exhortation de ne pas parler en vain : une femme décidée à faire ce qu'elle dit et un médecin bougon, complètement adonné à son travail. Pourtant, le parcours modal dans *Le Décalogue 2* (fig. 22) se termine par une résolution autre que celle qui était envisagée au départ. Si la première résolution s'inscrivait dans une logique terminative, la seconde, au contraire, est protensive. Le programme n'est pas décliné, la rigidité du scénario est assouplie par l'épaisseur paradigmatique dans laquelle les charges se

distribuent autrement. La Loi reste la même, c'est l'approche qui change[15]. Le film propose une nouvelle lecture du commandement : « Tu ne commettras point de parjure, parce que tes paroles seront démenties. » Il est vrai, il reste au spectateur à décider, est-ce que le médecin s'est trompé ou a menti ? Peu importe, le retournement concerne l'axiologie du niveau profond de la signification. Si le système de départ, posé par la femme enceinte, est : *vie/mort* :: *infidélité/fidélité*, au cours du film, après le récit second du médecin, qui a perdu toute sa famille pendant la guerre, l'énonciation parvient à suggérer le leurre et à faire émerger un nouveau système de valeurs : *vie/mort* :: *don/perte* :: *fidélité/infidélité*. Dans ce deuxième système de valeurs, la coagulation modale est fluidifiée par une inversion et par l'implication du point de vue d'une nouvelle instance actantielle, celle du Destinateur-donateur et non pas acquéreur. La situation sans issue s'ouvre. Quant au parcours modal, il se déploie suivant les investissements et les désinvestissements de l'instance énonciative au cours du film entier.

Figure 20

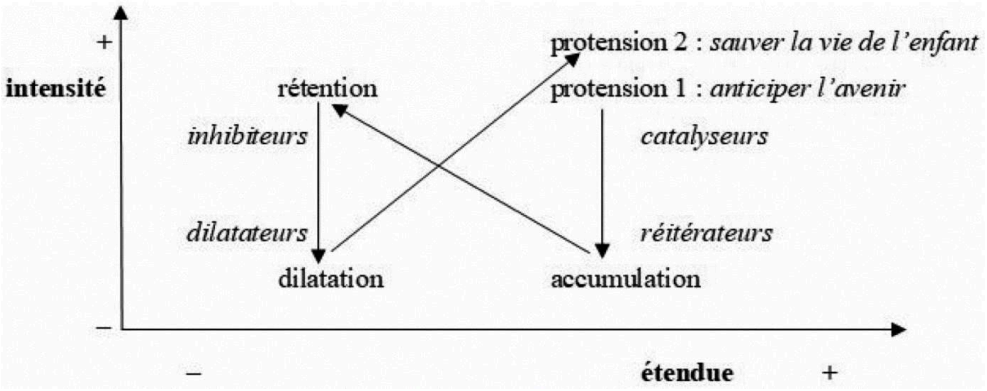


Schéma tensif – Parcours modal.
Le Décalogue 2 (Kieślowski, 1989)

4.2. L'intertexte

36 Un autre type de dispositif modalisateur auquel est confrontée l'instance énonciative, c'est l'intertexte. Chaque référence ou citation, cachée ou explicite, focalise en elle une charge modale de l'instance énonciative et s'implique ainsi dans le processus de modalisation globale du texte. L'intertexte rend le processus bidirectionnel, à la fois rétensif — en arrière vers l'œuvre antérieure — et extensif, selon la charge modale assumée par le discours en cours. Mettre en rapport, c'est faire ressortir la distance et sa portée. Lorsque Michel Poiccard (*À bout de souffle*, Jean-Luc Godard, 1960) reprend le geste et la mimique de Humphrey Bogart, face à sa photo, ou lorsque les marginaux de *Viridiana* (Luis Buñuel, 1961) se mettent dans les postures des apôtres de la Cène, se déclenchent des attitudes évaluatives qui signalent les différences/ressemblances, et avec elles, le détournement du code. L'imposant est repris — et détourné — dans le petit, le registre se modifie. Michel Poiccard est loin d'être un héros, mais du coup, un nouveau type de cinéma apparaît — la Nouvelle vague — où la notion de héros est complètement bouleversée. Quant au second exemple, ce n'est paraît-il qu'une double blague : envers les protagonistes qui, ayant pris la pose, ne seront pas pris en photo ; envers le spectateur qui, face à la vacance du sens, doit se contenter du seul fait d'avoir

reconnu la citation (cf. Eco 1994, p. 17). La citation présuppose un effacement du locuteur au profit d'une autorité mais dont l'attrait pourrait être, dans un second temps, compromis. Dans le film de Buñuel, la citation est le fait des marginaux, sujet de l'énoncé ; ils se réclament, pour la photo, de l'autorité de l'Évangile que, dans leurs actes, ils bafouent, notamment dans le viol de leur bienfaitrice qu'ils entreprennent. La citation est ainsi complètement vidée de sens. Se gardant de manifester sa position, l'instance énonciative laisse néanmoins transparaître son intonation : la miséricorde et l'amour charité s'avèrent inadaptés pour ce monde.

37 Cet effet de détour du texte premier est très perceptible dans *L'Homme irrationnel* (Woody Allen, 2015). Les renvois à *Crime et châtiment*, entre beaucoup d'autres, se constituent en toile de fond sur laquelle l'instance énonciative évalue la trame, se déployant dans le film. Après avoir commis le meurtre par ennui, le professeur de philosophie Abe Lucas espère se retrouver dans une situation passionnante à la Dostoïevski, où l'amour-abnégation, le pardon, la souffrance et les disculpations se disputent le terrain. Mais ce n'est pas du tout la charité de Sonetchka qu'il découvre dans la réaction de sa meilleure étudiante et amie Jill. Le charme intellectuel qui les envoûtait s'évapore. Intelligente auparavant, la jeune femme devient tout d'un coup bornée et ennuyeuse, insistant qu'il aille se dénoncer à la police. Abe Lucas est amené à devoir choisir entre sa vie et celle de cette femme lâche et moralisatrice. Il ne lui reste que de se débarrasser d'elle. *In extremis*, l'instance auctoriale sauve l'héroïne et laisse périr le malheureux criminel dans son propre piège. Les réactions et les agissements minablement rationnels des personnages contemporains démunissent l'homme de la dimension tragique qu'il possède dans le roman. La figure dramatique de Raskolnikov fond dans celle du piètre voyou Abe, qualifié, non sans dérision, d'*irrationnel*. L'autre œuvre reste en filigrane mais sert à baliser un espace qui sépare l'instance énonciative de son propre énoncé. Enfin, c'est l'instance énonciative, usant de sa compétence modalisatrice, qui se positionne par rapport à son propre énoncé, recourant à la référence. Se construit un arrière-plan culturel, un « stock d'évidences et de connaissances » (Vion 2012, p. 217) qui est à l'origine même de toute production langagière. Le discours actuel est impossible sans cet arrière-plan, s'en détacher ou s'y fondre dépend de la prise de position et des charges modales qui le déterminent. Dans l'attitude ironique, chez Woody Allen, transparaît la nostalgie d'une sémiosphère où appréhender le tragique était encore possible. La référence à l'œuvre antérieure crée un effet de présence dans un champ d'absence (Fontanille 1995, p. 189), un */vouloir-être/* dans le */ne-pas-pouvoir-être/*. Dans cet exemple, encore une fois, la compétence modalisatrice ré-expose l'axiologie du niveau profond de la signification et la rectifie. À la différence du roman où le châtiment est dans la prise de conscience, le châtiment dans le film vient certes après le crime mais est le fait d'un *deus ex machina,* l'ascenseur, en l'occurrence. D'autre part, par l'habilité avec laquelle l'instance énonciative évoque une multitude de références culturelles, elle désigne autant la construction du texte que la vitalité de sa propre existence.

Figure 21

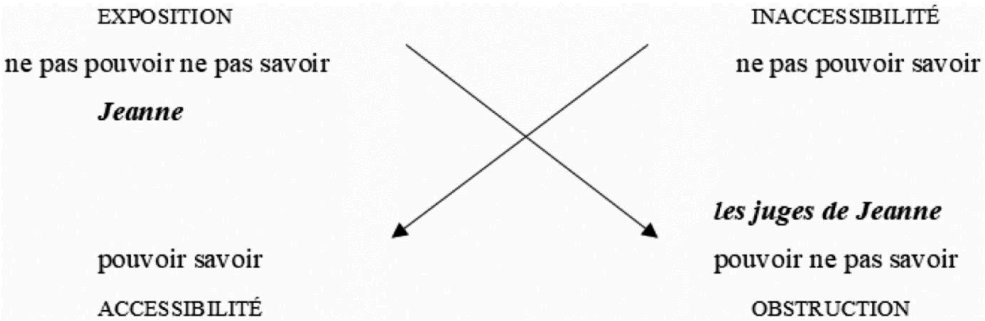


La plongée sur Jeanne.
Jeanne (Dumont, 2019)

38 Le recours à un récit familier pour une sémiosphère contraint l'instance énonciative à une nouvelle lecture. Ainsi, dans *Jeanne* (Bruno Dumont, 2019), l'histoire de Jeanne d'Arc est revisitée et des modifications notables apportées. Jeanne a 10 ans, au lieu de 19. Les événements dramatiques sont transformés en mises en scène schématisées, y compris les batailles, présentées comme une sorte de ballet. Un bunker de la Seconde Guerre mondiale remplace le château dans lequel était détenue Jeanne. Les pourparlers politiques et les interrogatoires durant le procès basculent dans le grotesque. Le discours du prédicateur Guillaume Evrard est présenté comme un chant, composé et interprété par Christophe. L'espace-temps de l'histoire originale est volontairement étiré sur des époques diverses, procédé qui suggère que l'essentiel dans cette confrontation entre deux types de connaissance est toujours d'actualité. Une enfant est dressée face aux puissants du jour — militaires, politiciens, prélats, juristes —, maladivement orgueilleux, plus soucieux de ne pas perdre leurs faces et leurs conventions que d'écouter Dieu qu'ils prétendent prôner et défendre. La seule ligne d'authenticité qui se dessine dans ce tableau hétéroclite, c'est le personnage de Jeanne. Si elle parvient à tenir face à ce monde plein d'artifice, c'est, paradoxalement, grâce à sa candeur enfantine. Son réconfort unique vient de Dieu. Pour montrer son rapport à lui, l'instance énonciative emprunte un point de vue au film de R. Bresson, *Procès de Jeanne d'Arc* (1962) (cf. § 4.3.), l'accentuant à l'extrême (fig. 21, 23) et modifiant le regard *de trois quarts* en regard *de face* (cf. Shaïri & Fontanille 2001, pp. 102-103). Dans la plongée vertigineuse sur le visage étiré vers le haut se lit une expérience à la fois spirituelle et physique : le corps parvient à peine à supporter cette position qui le fait tressaillir. Le regard de Jeanne va au-delà de la caméra et cet échange *de face* crée un espace de rencontre *interne* — à l'opposé de l'espace de rencontre *externe* (*Ibid.*), créé par le regard *de profil* (ou de *trois quarts* : fig. 23) —, dont nous, comme la caméra, ne sommes pas exclus, restant tout de même à côté. Jeanne et ses juges se disposent dans deux régimes de modalisation cognitive distincts, déterminant leur identité modale respective (*Ibid.*, p. 25), fait que la fille semble comprendre, à la différence de ses adversaires. Elle se montre beaucoup plus indulgente envers leur ignorance qu'ils ne le sont envers sa jeunesse. À la simplicité lucide des paroles de Jeanne s'oppose la somptuosité du discours des savants. Pour illustrer la différence de *savoir* que

possèdent Jeanne et ses adversaires, nous reprenons de J. Fontanille (1989, p. 120) le carré sémiotique de la modalisation cognitive de l'espace dans lequel, selon la combinatoire des modalités de *pouvoir* et *savoir*, quatre termes entrent en relations : *exposition*, *inaccessibilité*, *accessibilité*, *obstruction* (fig. 22).

Figure 22



Carré sémiotique – Les régimes de modalisation de l'espace cognitif.

39 Ainsi Jeanne occupe un espace selon le régime de l'*exposition*, étant dans une communion spontanée avec Dieu ; son identité modale est celle de *ne-pas-pouvoir-ne-pas-faire*. Alors que ses adversaires sont dans l'espace de l'*obstruction*, munis d'un savoir sophistiqué qui, au lieu de les rapprocher de Dieu, ne fait que les éloigner de lui ; le *devoir-faire* spécifie leur identité modale. S'érigeant en gardiens du mystère, ils s'en privent, alors que pour Jeanne, vivre dans le mystère relève du spontané.

40 Les deux espaces — *exposition* et *obstruction* — sont en relation de contradiction, comme on le voit sur le carré sémiotique. On l'aura compris : le */pouvoir-ne-pas-savoir/* de la doctrine est incompatible avec le */ne-pas-pouvoir-ne-pas-savoir/* de la communion dans le mystère. Il est possible que, l'approche étant différente, l'objet de savoir ne soit plus le même. La modalité de *devoir-être-vrai* caractérise le savoir sous la forme de la doctrine, elle agit comme un *dilatateur* qui coagule les charges modales[16]. C'est tout le contraire de la connaissance vivante, doctrine et révélation étant antinomiques. Cette confrontation modale a provoqué l'instance énonciative à revenir vers l'histoire de Jeanne d'Arc, à notre sens, et non pas l'option d'en faire un cours d'histoire (Dumont 2019). Elle a choisi ainsi l'exploit de la connaissance vivante.

4.3. L'accumulation d'absence de charges modales

41 Toute autre est l'attitude de l'instance énonciative dans le film de Robert Bresson, réalisé sur l'histoire de Jeanne d'Arc. On y observe une accumulation d'absence de charges modales qui se transforme soudain, dans l'« image géminée » (Bonéva 2021, p. 137), en une modalisation paradoxale. L'« image géminée » est l'aboutissement d'une forme énonciative discordante, scindée par des énoncés divergents, elle possède la mémoire de leurs parcours. Nous expliciterons ci-dessous le procédé mis en place. La recherche artistique de Bresson a été caractérisée comme une « poïétique de la rétention dramatique [qui] vaut non seulement pour les actions humaines, mais encore pour les choses qui les accompagnent ou les provoquent » (Chateau 2011, p. 26). Bresson lui-même reconnaît, dans ces notes — son testament méthodologique —, s'appliquer au « lisse du cinématographe » (2006, p. 29) car « [c]e sont les parties les plus plates et les plus ternes qui ont finalement le plus de vie » (*Ibid.*, p. 76), le drame

naît « d'une certaine marche d'éléments non dramatiques » (*Ibid*., p. 94). Ainsi, deux tiers du film *Procès de Jeanne d'Arc* (1962) — les interrogatoires reconstruisant les audiences authentiques — se déploient dans une itération de points de vue et de champs-contrechamps, dépouillés de charges modales. On pourrait, bien entendu, y déceler l'accomplissement d'une recherche rigoureuse en vue d'une expression ascétique, « lisse », une sorte de modalisation en creux. Le procès intenté à Jeanne s'apparente à une traque du signe du divin. Le diapason engagé est vertigineux, entre sorcellerie et sainteté, recherche de preuve et mystère. Le plus souvent seule dans le plan, Jeanne est opposée aux hommes qui l'interrogent, plusieurs dans le contre-champ, selon les axes *femme/hommes*, *seule/groupe*, *jeune/adultes*, *calme/pressant, simple/affété.* Deux tiers du film se passent dans des intérieurs, dans la salle d'audience et dans la pièce où est détenue Jeanne. Le premier plan à l'extérieur apparaît vers la 43e minute du film, dont la durée totale est de 62 minutes, mais au lieu de détendre l'atmosphère, il ne fait que confirmer que la situation est sans issue : le plan montre la préparation du bûcher. Se construit ainsi une forme monolithe, tendue et close. Le verdict rendu, le sort de l'héroïne décidé, l'itération est tout d'un coup rompue. La monotonie des points de vue bascule et l'action se précipite dans l'enchaînement des contre-plongées sur Jeanne, attachée pour être brûlée au poteau, et les plongées sur les deux cléricaux qui tiennent la croix élevée. L'écart entre eux rend le *pouvoir-voir* problématique. Au pied du bûcher, exposés à la chaleur du feu, leur position est épuisante. Le *vouloir-percer* le mystère passe par une difficulté physique et palpable. L'épreuve est telle que la non-reconnaissance des autres en fait partie, compréhension qui semble être partagée entre le prêtre dominicain et Jeanne elle-même, et qui explique pourquoi l'Église n'est guère remise en cause. Le désaveu soudain de Jeanne et le doute qui s'infiltre sont à la fois une tentation et la dernière barrière à franchir. L'inexpressivité de l'image, recherche chère à Bresson, se dissipe avec la fumée du bûcher, dans le dernier plan du film, et dans la durée, d'assertive l'image se scinde et se transforme en image géminée : elle ne montre pas, elle fait comprendre. On voit les restes du poteau et la chaîne (fig. 24), Jeanne n'est plus là, mais au lieu de nous montrer que le feu l'a brûlée, cette image nous fait comprendre que Jeanne a été emportée[17]. Les restes du poteau s'élèvent non pas pour signifier l'ignorance des juges — élite et foule réunies —, le poteau sorti du feu évoque, par l'effet d'une adsorption des points de vue, la croix de Golgotha. Cette image possède une mémoire qui accueille toutes les charges modales non exprimées durant le film, accentue l'absence et sape la valeur assertive : le /*ne-pas-pouvoir-voir*/ et le /*ne-pas-pouvoir-ne-pas-savoir*/ y cohabitent.

Figures 23-24



La fin du film *Procès de Jeanne d'Arc*.
(Bresson, 1962)

42 Le parcours modal dans le film est représenté sur le schéma présenté ci-dessous (fig. 25). L'opération est complexe : le */ne-pas-pouvoir-voir/*, celui des juges, accumulé au cours du procès, repris dans le */ne-pas-pouvoir-voir/* qu'explicite cette image, devient le gage du mystère, le */ne-pas-pouvoir-ne-pas-savoir/* protensif[18].

Figure 25

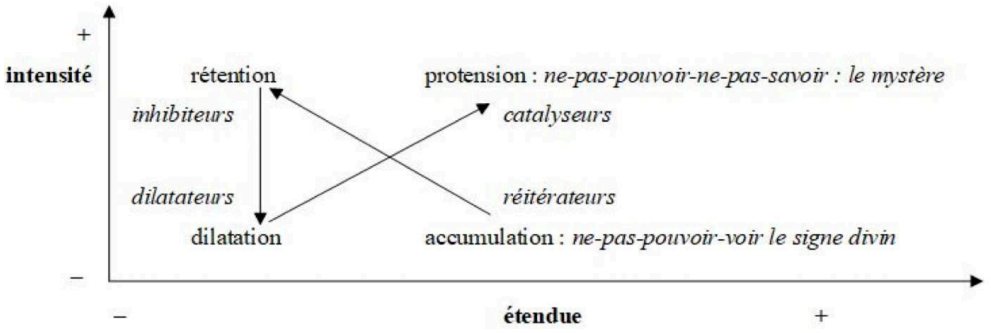


Schéma tensif – Le parcours modal dans *Procès de Jeanne d'Arc*.

Conclusions

43 Dans cette étude, nous problématisons l'hypothèse selon laquelle le processus de modalisation se caractérise par les positions que l'instance énonciative adopte par rapport aux énoncés et dans les choix qu'elle effectue, au cinéma, vis-à-vis des paramètres de la *contexture* de l'image filmique. Le terme de *contexture* a été choisi pour mettre en avant l'idée d'une construction complexe qui, à part les rapports topologiques, à part les transformations narratives, figuratives et passionnelles, inclut les relations entre les instances énonciatives ainsi que les dynamiques créées par les éléments présents dans le plan et ceux qui sont en dehors du plan, dans le hors-champ et le hors-cadre. Cette construction est dotée d'une temporalité se constituant au croisement de la durée phénoménologique du plan, la virtualité de l'histoire et le déroulé symbolique des représentations. Or, le processus de modalisation n'est pas ramené à la seule manifestation de marqueurs empiriques, les charges modales se concrétisent comme des investissements et des désinvestissements des instances énonciatives dans le discours. Elles fonctionnent tant au niveau énonciatif qu'au niveau énoncif et versent dans la tensivité de l'image filmique. Nous sommes amenés à constater qu'il y a toujours un écart entre le *je* sujet de l'énonciation et le *je* sujet de l'énoncé, au cinéma, et que la scission de la modalisation en énonciative et énoncive donne lieu à une riche en nuances nomenclature de rapports — d'assertion ou de relance, de rétention, inhibition, télescopage ou d'accumulation, etc. —, et représente en fin de compte un ressort du processus de modalisation dans le film. L'effacement énonciatif, une stratégie énonciative parmi d'autres, fonctionne à son tour comme un infléchissement de la modalisation énoncive. Bien que parfois l'instance énonciative "laisse" les choses s'énoncer d'elles-mêmes, son accord ou son désaccord, son indifférence, indétermination ou défaillance sont plus ou moins perceptibles. D'autre part, amendée par les paramètres de sa propre présence, l'instance énonciative essaime l'énoncé de traces qui suggèrent tout autant le geste énonciatif qu'une certaine « résistance du matériau », plus consistante dans l'afilmique mais propre également au

profilmique. Enfin, l'hypothèse est faite que le *savoir-* et le *pouvoir-faire-voir* (*savoir*) de l'instance énonciative — sa compétence modalisatrice — lui permettent de se confronter à des dispositifs modalisateurs avec leurs charges modales afin de les modifier. Ainsi, la coagulation modale du discours programmateur ou de la doctrine peut être fluidifiée. La compétence modalisatrice est en mesure d'accéder aux axiologies du niveau profond de la signification et de les retourner ou seulement retoucher afin de changer de perspective quant à une situation dramatique ou à un dilemme éthique. Dans d'autres cas, pour se positionner par rapport à son propre énoncé, l'instance énonciative recourt à un autre texte — l'intertexte —, et la modalisation déclenchée « fomente » le va-et-vient entre le discours actuel et le discours antérieur. Le processus de modalisation agit, nous l'avons vu, à tous les niveaux du parcours de la signification, tout en dynamisant les conversions entre les niveaux. Les transformations modales et les parcours entre les termes de la catégorie tensive du discours, dans lesquels sont impliqués les *modalisateurs systémiques*, traversent le texte entier et peuvent suppléer la mise en intrigue. Un autre phénomène apparaît avec la modalisation en creux, se caractérisant quant à elle par une accumulation d'absence de charges modales : intégrée dans le parcours modal, elle engendre des charges modales discordantes et participe de la dynamique de ce qu'on a appelé « image géminée », image comportant une sorte de discours polyphonique. Nous pouvons conclure que la modalisation au cinéma, bien que parfois difficilement repérable ou inattendue, se constitue en une dimension ondulante de positionnements modaux qui se développe de manière sinueuse tout au long du film.

BIBLIOGRAPHIE

AMIEL, Vincent (1995), *Kieslowski*, Paris, Payot & Rivages.

ANTONIONI, Michelangelo (1985), *Ce bowling sur Le Tibre*, Paris, Images modernes, 2004.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2020a), « Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie », *Texto ! Textes et Cultures, Institut Ferdinand de Saussure*, XXV (1-2), pp. 1-34. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03029831.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2020b), « La complexité régulatrice des discours programmateurs. Circuits sociaux de la modalisation et instances critiques », *Langue française*, 206, pp. 45-64.

BEYAERT, Anne (2003), « Texture, couleur, lumière et autres arrangements de la perception », *Protée*, vol. 31, n° 3, pp. 81-90.

BEYLOT, Pierre (2005), *Le Récit audiovisuel*, Paris, Armand Colin.

BONÉVA, Ralitza (2021), *L'Homme du sous-sol Dostoïevski, Bresson, Seidl*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan.

BORDRON, Jean-François (2019), « Dynamiques des images », *Signata*, 10. URL : https://journals.openedition.org/signata/2267.

BRESSON, Robert (1975), *Notes sur le cinématographe*, Paris, Gallimard, 2006.

CHATEAU, Dominique (2011), *La Subjectivité au cinéma Représentations filmiques du subjectif*, Rennes, PUR.

CHÂTEAUVERT, Jean (1993), « De la fiction à l'énonciation », *RSSI (Recherches Sémiotiques Semiotic Inquiry)*, vol. 13, n. 1-2, pp. 271-283.

DUBOIS, Jean (1969), « Énoncé et énonciation », *Langages*, 13, pp. 100-110.

DUCROT, Oswald (1993), « À quoi sert le concept de modalité », *in* DITTMAR & REICH (dirs), *Modalité et Acquisition des Langues*, Berlin, De Gruyter, pp. 111-129.

ECO, Umberto ([1987] 1994), « Innovation et répétition : entre esthétique moderne et post-moderne », *Réseaux*, vol. 12, nº 68, pp. 9-26.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur (discours – peinture – cinéma)*, Paris, Hachette.

FONTANILLE, Jacques (1995), *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, PUF.

GARDIES, André (1993), *Le Récit filmique*, Paris, Hachette.

GAUDREAULT, André (1988), *Du littéraire au filmique. Système du récit*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

GAUDREAULT, André & JOST, François (1990), *Le Récit cinématographique*, Paris, Armand Colin, nouv. éd. 2017.

GREIMAS, Algirdas J. (1983), *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas J. & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1993.

GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel, Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil.

JOST, François (1987), *L'Œil-caméra. Entre film et roman*, Lyon, PUL.

MARIE, Michel & VERNET, Marc (dirs, 1990), *Christian Metz et la théorie du cinéma*, Colloque de Cerisy, *Iris*, nº 10, Paris, Méridiens-Klincksieck.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *Le Visible et l'invisible*, publié par Cl. Lefort, Paris, Gallimard.

METZ, Christian (1991), *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

MEUNIER, André (1974), « Modalités et communication », *Langue française*, 21, pp. 8-25.

MONTE, Michèle (2011), « Modalités et modalisation : peut-on sortir des embarras typologiques ? », *Modèles linguistiques*, 64, pp. 85-101.

MOURE, José (2001), *Michelangelo Antonioni Cinéaste de l'évidement*, Paris, L'Harmattan.

ODIN, Roger (1997), *Cinéma et production du sens*, Paris, Armand Colin.

ODIN, Roger (2000), *De la fiction*, Paris-Bruxelles, De Boeck Université.

PAÏNI, Dominique (dir., 2015), *Antonioni*, Paris, Flammarion, La cinémathèque française.

PARRET, Herman (1983), « La mise en discours en tant que déictisation et modalisation », *Langages*, 70, pp. 83-97.

RABATEL, Alain (2004), « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langage*, 156, pp. 3-17.

SHAÏRI, Hamid-Reza & FONTANILLE, Jacques (2001), « Approche sémiotique du regard photographique : deux empreintes de l'Iran contemporain », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 73-75, pp. 87-120.

SOURIAU, Étienne (1951), « La structure de l'univers filmique et le vocabulaire de la filmologie », *Revue internationale de filmologie*, 7-8, pp. 231-240.

TARKOVSKI, Andreï (1989), *Le Temps scellé*, Paris, Éd. de l'Étoile/Cahiers du cinéma.

TASSONE, Aldo (1995), *Antonioni*, Paris, Flammarion.

VERNET, Marc (1985), *Narrateur, Personnage et Spectateur dans le film de fiction à travers le film noir* (thèse de doctorat), Paris, EHESS.

VION, Robert (2004), « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, 156, pp. 96-110.

VION, Robert (2012), « La modalisation : un mode paradoxal de prise en charge », *Filologia linguística portuguesa*, 14(2), pp. 203-224.

NOTES

1. *Afilmique* désigne ce qui existe indépendamment des faits filmiques ; *profilmique* se rapporte à tout ce qui a subi une préparation en vue du tournage.
2. Voix par-dessus le son de la scène visualisée, sa source est extradiégétique (Beylot 2005, p. 76).
3. Le terme de *monstration*, qu'on utilise dans la théorie du cinéma, est introduit par Gaudreault (1988) à la base de la relation d'homologation entre les couples *monstration/narration* et *mimésis/diégésis*. Ce terme n'a rien à voir avec ce qu'on entend sous monstration au sens de Wittgenstein.
4. L'auteur prend en exemple le début de *Moderato cantabile* (Peter Brook, 1960).
5. Un exemple parmi d'autres, la vidéo glaçante de l'attentat contre *Charlie Hebdo* : l'action est enregistrée d'un point de vue unique, à une distance importante, l'instance énonciative est dépourvue d'accès à l'événement, tout ce qui se passe à l'intérieur de l'immeuble reste hors de vue. Le son (les tirs et les cris islamistes) apporte plus d'information que l'image, très défaillante.
6. Pour donner encore trois exemples, cette "défaillance" de l'instance énonciative est exploitée ostensiblement par R. Bresson dans *L'Argent* (1983), par M. Haneke dans *Code inconnu* (2000). L'importance de l'authenticité du rythme de l'événement au cinéma, dont parle A. Tarkovski (1989), est une autre manière de prendre en compte la « résistance du matériau ».
7. Nous ne pouvons pas nous arrêter sur l'étude de toutes les nuances de « regard à la caméra » au cinéma. Shaïri et Fontanille (2001) démontrent le rôle du regard dans les manœuvres énonciatives en photographie. Le regard joue dans le phénomène de *monstration*, conditionné, selon ces auteurs, par le fait que le même canal sensoriel est en activité aussi bien lors de l'inscription d'une réalité sur un support que lors de la perception, deux modes d'appréhension sémiotique. Pour Bordron (2019, § 6), la *monstration* « procède par esquisses » et la relation à l'objet est de nature phénoménologique ; mais aussi, l'image « montre qu'elle montre » (*Ibid.*, § 26).
8. Un exemple parmi d'autres : dans le syntagme où apparaît le gros plan du visage féminin — la mère — au début de *Persona* (Bergman, 1966), la charge modale entre en contradiction avec la distance selon l'échelle des plans, le sens émerge à partir de cette contradiction : bien que proche, énorme, ce visage est lointain.
9. Ce glissement illustre le passage d'une modalité endotaxique (*vouloir*) vers une modalité exotaxique (*devoir*) et vers la modalité réalisante de *faire* (Greimas & Courtés 1979, p. 231) ; les régularités de glissement d'une modalité vers une autre méritent une étude à part.

10. Il s'agit d'attitudes modales évaluatives : « c'est calme », « c'est angoissant », que nous n'aurons pas la possibilité d'étudier.
11. Cet axe se précise clairement dans la célèbre scène finale de la partie de tennis mimée.
12. Nous sommes d'accord avec Rabatel (2004, p. 4) que c'est un « phénomène graduel » mais ne pouvons pas entrer dans l'étude de co-énonciation, sur-énonciation et sous-énonciation.
13. En linguistique, on parle de *minimisateurs* (Vion 2004, p. 107) ; nous reprenons l'idée et la développons, en considérant qu'il y a un système de modalisateurs, représenté par les relations entre les quatre termes du carré.
14. Cette version provoque son retour au parc pendant la nuit (§ 2).
15. C'est l'approche christique, comme le remarque Basso Fossali (2020b, p. 59).
16. Cette idée nous a été suggérée par notre évaluateur que nous remercions. D'autre part, il ne faut pas oublier que le procès de Jeanne d'Arc est une affaire politique dans laquelle s'engagent des prélats et juristes de l'Université de Paris de l'époque et à travers eux l'Église, et non pas l'inverse.
17. Les plans des pigeons sur la surface transparente de la tente et l'anneau de la chaîne qui s'ouvre — sous l'effet de la chaleur du feu ? — sont des détails qui vont dans le sens de cette interprétation.
18. En 1456, un nouveau procès annule celui de 1431, représenté dans le film et qui a condamné Jeanne d'Arc, jugée pour hérésie et sorcellerie, à être brûlée vive. Elle est réhabilitée et ensuite canonisée par l'Église catholique.

RÉSUMÉS

Cette étude s'interroge sur les conditions de manifestation du processus de modalisation en tant que force agissante au sein de la tensivité du discours filmique. L'hypothèse est faite que l'image filmique possède une consistance tensive que nous appellerons *contexture*, s'élaborant comme une sorte de tissu dans la durée phénoménologique du plan et au croisement de plusieurs paramètres. La modalisation se déclare alors par rapport à ces paramètres, tout en explicitant la distance qu'adopte l'instance énonciative vis-à-vis de son énoncé. D'autre part, l'instance énonciative est dans un entrelacs de relations avec les autres instances et nous sommes amenés à remarquer que la scission de la modalisation en énonciative et énoncive donne lieu à des rapports riches en nuances entre elles et sert de ressource au processus de modalisation dans le film. Trois problématiques se dégagent au cours de l'étude : i) le processus de modalisation se manifestant sous le couvert d'effacement énonciatif, ii) les clivages entre les modalisations énonciatives et énoncives et leurs rapports, iii) la manière dont la compétence modalisatrice s'expose à des dispositifs modalisateurs hétéronomes, tels le discours programmateur, l'intertexte et la modalisation en creux, en affichant une absence de prises en charge modales autonomes. D'autre part, la compétence modalisatrice s'avère apte à ré-exposer, retoucher ou redéfinir les axiologies de valeurs qu'on retrouve à tous les niveaux du parcours génératif. Ainsi, la distribution des charges modales se manifeste comme une problématisation des conversions axiologiques émergeant du niveau profond. En fin de compte, la modalisation se constitue en une dimension discrète mais revigorante de la vie du discours.

This study questions the conditions of manifestation of the modalization process as an active force within the tensivity of filmic discourse. The hypothesis is made that the filmic image has a

tensive consistency that we will call *contexture*, developing like a kind of fabric over the phenomenological duration of the shot and at the intersection of several parameters. Modalization is then manifested as a choice as to these parameters, making recognizable the distance between the enunciative instance and the utterance. On the other hand, the enunciative instance is to be found in an interlacing of relations with the other instances and we are led to notice that the cleavage of the modalization as to the enunciation process and as to the utterance gives rise to relationships rich in nuances and serves as a resource for the modalization process in the movie. Three issues stand out in the study: i) the modalization manifesting itself under the guise of enunciative erasure, ii) the cleavage in the modalization on two levels: that of the enunciation and of the utterance, and that of their reports, and iii) the way in which the modalizing competence of the enunciative instance exposes itself to heteronomous modalizing devices, such as programming discourse, intertext and the hollow modalization which is an accumulation of the absence of modal charges. The modalizing competence turns out to be able to re-expose, retouch or redefine the axiologies of values installed on all levels of the generative trajectory. Thus, the distribution of the modal charges functions as a problematization of axiological conversions emerging from the deep level. Finally, the modalization is constituted in a discrete but invigorating dimension of the life of the discourse.

INDEX

Mots-clés : énonciation, modalisation, cinéma, tensivité, image, figuratif (vs. plastique)
Keywords : enunciation, modalization, cinema, tensivity, image, figurative (vs. plastic)

AUTEUR

RALITZA BONÉVA

Docteur en Arts, Ralitza Bonéva travaille dans les domaines de la sémiotique et du cinéma. Ses recherches s'étendent actuellement vers la sémiotique des formes de vie et la psychosémiotique. Elle enseigne à l'Université Toulouse II Jean Jaurès. Ses articles sont publiés dans les revues universitaires *Image & Narrative*, *Actes Sémiotiques*, *Tópicos del seminario*, *Versus*, *Semen*, *Forma*, *Proteus – Cahiers des théories de l'art*. Elle est membre de l'équipe *Médiations Sémiotiques/Observatoire*. Sa monographie *L'Homme du sous-sol Dostoïevski, Bresson, Seidl* est parue aux éditions Academia-L'Harmattan, coll. Extensions sémiotiques, 2021.
Courriel : ralitzaboneva[at]hotmail.com

Constitutions des positions et des cadres modaux : dimensions praxique et générique

Modalités atones et toniques dans les discours persuasifs

Luisa Ruiz Moreno

Traduction : Dominique Bertolotti Thiodat

1. Introduction

1 Les efforts et les développements de la sémiotique greimassienne cherchant à rendre compte des corrélations entre les différentes matières du sens ont été présents dès le début ; nous pourrions même dire depuis leurs préconditions saussuriennes. Cependant, la sémiosis a toujours été privilégiée dans son aspect intelligible jusqu'au moment où, au gré des développements de la théorie, les deux plans du signe se sont rejoints à un même niveau pour envisager sa production, sa description et ses possibilités d'appréhension. Et ce, à la fois pour les objets signifiants et pour les sujets impliqués. Je voudrais rappeler ici non seulement les premières pages, célèbres et citées à de multiples occasions, de *Sémantique structurale* (1966), mais encore l'analyse faite par Greimas, à la fin de l'œuvre, des écrits de Moustapha Safouan (Greimas 1966, pp. 214-221) sur l'enfant psychotique. Il faut également avoir présents à l'esprit les postulats d'avant-garde de Jean-Marie Floch (1985, pp. 11-19) pour ce qui est d'une dimension plastique dans le discours, voulue par une prépondérance du plan de l'expression. L'attention mise sur un composant modal qui traverse toutes les considérations théoriques est constamment présente dans le développement d'une sémiotique qui s'est peu à peu dirigée vers le monde sensible. Par ailleurs, les instances énonciatives — dont la théorie a été développée par Jean-Claude Coquet (1989) — morcellent la constitution du sujet comme une entité modale, affectante et affective, et rendent possible la connaissance de la sensibilité subjectale, le regard se dirigeant vers l'intérieur même de l'actant. Dans *Sémiotique des passions*, Greimas et Fontanille (1991) configurent le domaine passionnel du sujet en dégageant une trajectoire existentielle et une syntaxe intermodale qui combinent une ordonnance logico-sémantique et un enchevêtrement de modalités qui se transforment les unes dans les autres. Tout ceci,

grâce à la sensibilisation qui provoque une convocation de tout le dispositif, permettant ainsi la mise en discours.

2 La grammaire tensive de Claude Zilberberg constituerait un défi qui consiste à intégrer et à articuler de manière très synthétique toute cette source épistémologique. Richesse qui n'a jamais perdu de vue la signification en tant que relation qui, au moment de se produire dans la perception, transforme deux mondes en une seule entité qui les présuppose mutuellement. En effet, la structure tensive offre la possibilité de concevoir une telle entité sémiotique et tous ses éléments internes dans la corrélation de deux dimensions (intensité et extensité) qui, finalement, sont celles du langage même. Les matières sensibles et intelligibles s'y projettent pour se convertir en substance et se conformer réciproquement. Ainsi, à partir de la *dimension intensive*, nous entrevoyons le sensible sous la forme de deux sous-dimensions qui, comme nous le savons, sont la *tonicité* et le *tempo*.

3 Je me propose, dans ce travail, de me centrer sur la *tonicité* laquelle, comme le *tempo*, avec qui elle est associée en relation converse, est contenue dans l'axe vertical de l'intensité selon le schéma tensif. Le diagramme correspondant à ce dernier définit les dimensions et, par conséquent, les sous-dimensions en deux points extrêmes : celui des plus (+) et celui des moins (-). Quant à la *tonicité*, ces opposés sont les suivants : *toniques* pour les plus et *atones* pour les moins.

4 La raison pour laquelle j'ai choisi de me concentrer plus spécifiquement sur la *tonicité* et de laisser provisoirement entre parenthèses le *tempo* est que j'ai pris conscience que certains objets de la culture, qui se veulent persuasifs, renferment des *modalités atones.* Zilberberg lui-même avait postulé depuis un certain temps déjà les modalités tensives et une perspective tensive pour considérer les modalités, en précisant que la *tonicité* est un concept qui provient du plan de l'expression. Il ajoute : « La tonicité ne pouvant "être regardée les yeux dans les yeux", sa connaissance est donc indirecte et tout indique qu'il faut admettre qu'elle a pour plan du contenu le changement de contenance modale du sujet, revirement que l'excès ou le défaut de tonicité déterminent » (Zilberberg 2006, p. 239).

5 Peut-être cette étude sur les *modalités atones* — qui compromettent nécessairement les modalités *toniques* — nous rapproche-t-elle de cette connaissance indirecte qui, d'une certaine manière, se projette vers la *tonalisation* des textes.

6 Bien évidemment, comme toute sous-dimension d'un axe, elle est en parfaite relation avec les sous-dimensions de l'axe opposé, d'autres éléments de l'extensité qui y seront reliés étant atones. Par ailleurs, les modalités atones, qui exercent leur influence sans jouer le rôle du protagoniste de manière ostentatoire, peuvent se confondre avec les modalités implicites. C'est pourquoi nous chercherons dans les lignes qui suivent à éclaircir cette apparente ressemblance.

2. Le surgissement de la problématique

7 À partir de l'expansion de la pandémie universelle en 2020, c'est comme si le monde s'était arrêté. Néanmoins, il n'en a pas été ainsi dans tous les domaines, ni dans tous les pays, étant donné que le ralentissement presque absolu de certaines activités ne s'est pas passé de la même manière pour tous. Au Mexique, par exemple, pays depuis lequel

j'écris ces lignes, certains projets de santé publique — qui avaient été élaborés avant la mise en place des programmes d'urgence face à la Covid — ont suivi leur cours.

8 Parmi ces projets, il y en a un en particulier qui a eu un fort impact sur la population car il impliquait d'alerter cette dernière sur les aliments transformés de consommation quotidienne. Il cherchait à exercer une forte persuasion sur l'ensemble des citoyens pour que ces derniers changent leurs habitudes alimentaires. Même si les discussions dans les différentes chambres législatives et le vote de la loi correspondante suivaient leurs cours depuis bien avant, le décret est entré en vigueur en octobre 2020[1], c'est-à-dire en pleine pandémie.

9 Ce qui précède a été le résultat d'études menées par l'OMS qui ont permis de mettre en évidence que le Mexique est le plus grand consommateur d'aliments transformés d'Amérique Latine et le quatrième consommateur mondial de boissons sucrées. De la même manière, ces études ont révélé que les taux de diabète, d'obésité et d'hypertension artérielle sont particulièrement élevés au Mexique. Soixante-dix pour cent de la population adulte mexicaine souffre de surpoids et d'obésité. C'est à partir de ces indices que des scientifiques mexicains ainsi que le Secrétariat de la Santé Publique du Mexique ont mis en marche un programme pour informer la population de l'excès de certaines substances contenues dans la composition des aliments transformés qui se convertissent eux-mêmes, de ce fait, en substances qui, bien que nécessaires à une bonne alimentation, sont non désirables pour la santé.

10 Le débat, la discussion, l'argumentation et la résistance opposée par les fabricants de ces aliments, y compris celle des représentants des pays — également le Mexique — d'où proviennent ces aliments, ont été une preuve évidente que l'information sur la quantité qui, en ce qui concerne certaines substances, additionne le plus, avec des conséquences négatives sur la qualité, fournit au consommateur une connaissance qui cherche à prévenir ou du moins à proscrire, de manière non déclarée, tel ou tel produit. Aussi bien pour le public consommateur que pour les fabricants et les vendeurs de ces produits comestibles industrialisés, l'apparition de ce nouvel étiquetage sur les emballages impliquait le raisonnement suivant : si A, alors B[2]. Le contenu de cette figure logique n'est bien évidemment pas le même pour tous.

11 La fonction du sujet énonçant est assumée par le Secrétariat de la Santé. Le sujet annonce ce syllogisme à deux contenus différents, selon la personne qui les lit ou les interprète. D'un autre côté, la double fonction épistémique, créée à partir des deux énonciataires convoqués (producteurs d'un côté, consommateurs de l'autre), donne lieu au soupçon — pour un regard sémiotique — qu'au fond des deux énoncés d'alerte, c'est une énergie modale qui est en jeu. Ce serait elle qui aurait fomenté la discussion et retardé aussi bien l'application de la législation que la mise en place de la nouvelle normativité, ainsi que sa mise à exécution une fois approuvée.

12 Ce qui est sûr, c'est que les consommateurs mexicains ont vu apparaître les insignes noirs sur les emballages des aliments qu'ils achètent normalement, plusieurs mois après la déclaration de la pandémie de la Covid 19. Au cours de ces mois, également au niveau mondial, les autorités sanitaires ont constaté que les causes à l'origine des formes graves de la maladie dépendaient en grande partie de l'obésité, du diabète et de la tension artérielle élevée. De sorte que l'alerte des étiquettes noires sur les aliments a trouvé une sanction positive tant pragmatique que cognitive par rapport aux discours mêmes de la part des gouvernements chargés de mener à bien les programmes pour faire face à la pandémie.

13 L'intérêt à observer les formes que prend cette énergie modale de fond, converties en forces divergentes selon qui les assume, trouve sa place dans l'appel à contribution de ce projet de recherche lancé par *Signata*.

14 Ainsi, en répondant au problème posé sous la forme de *Modes, modalités et modalisations* et en faisant coïncider la lecture d'une pratique sémiotique — que nous pourrions appeler « du monde naturel » — avec une question théorique, ce travail propose d'approfondir la modalisation implicite renfermée par lesdites étiquettes noires ; ainsi que de postuler l'existence concomitante d'une modalisation qui, bien que pouvant être manifestée, est atone. Ces étiquettes présentent deux types de modalisations qui répondent à des ordres sémiotiques différents et complémentaires quant à leur gestion sémiotique.

15 Étant donné que l'un des buts du Secrétariat de la Santé est que les autocollants ou étiquettes, placés sur les produits offerts à la consommation, aient une grande visibilité, il a fallu élaborer un texte dans lequel confluent l'image et la parole. Voici donc le point de départ de ces réflexions. En ce qui concerne la composition de l'objet d'analyse et du matériel nécessaire à l'intégration du *corpus* spécifique, on ajoutera à la bibliographie le support numérique qui nous a permis d'obtenir les informations requises.

3. L'écusson noir

Figure 1



L'écusson noir

16 Tel que l'on peut le constater en révisant le texte de loi mexicain, le système préventif d'étiquetage sur les divers produits emballés doit apparaître sur le devant de

l'emballage. Ces documents détaillent — comme on peut partiellement le voir sur l'image ci-dessus — les spécifications graphiques et verbales des éléments des étiquettes qui témoignent de la vérification faite par le Secrétariat de la Santé et la sanction qui en découle.

17 La dénomination « écusson *noir* », par laquelle je propose de désigner ces étiquettes, offre l'avantage de mettre en relief la valeur symbolique de cet écusson dès qu'il s'adresse à nous. Dans le même temps, ce syntagme verbal manifeste le caractère complexe de l'étiquetage à partir duquel on remarque la prédominance de l'image : géométrie et couleur. De surcroît, un objectif méthodologique est également mis en avant : renforcer délibérément la distance qui existe entre l'objet observé, les étiquettes du Secrétariat de la Santé sur les produits emballés, et l'objet de construction qui est à la base de cette recherche et à travers lequel nous l'observons.

18 Les écussons, en tant qu'objets iconiques et iconisants des processus figuratifs qui proviennent de différents niveaux de dérivation, ont une longue tradition historique dans toutes les cultures dont il serait pratiquement impossible de retracer les origines les plus anciennes. Ce travail ne requiert pas de faire appel à ces sources historiques, néanmoins il a besoin d'indiquer la fonction des écussons dans la communication en cours.

19 D'un côté, le mot « écusson » est un terme d'usage fréquent dans le lexique des hispanophones pour décrire métaphoriquement l'utilisation que l'on fait d'une défense ou d'une médiation protectrice. Que ce soit de la part d'un sujet actant du discours verbal qui pose comme boucliers des circonlocutions déviantes pour ne pas en arriver aux thèmes compromettants, ou de la part d'un actant d'une pratique sémiotique plus complexe qui engage son ego de corps entier, c'est-à-dire en *soma* & *séma*. Un exemple de ce dernier nous est fourni par le langage en usage dans le domaine des forces de protection civile où l'on parle de certains ustensiles appelés des « boucliers anti-émeutes ». Cet exemple présente un intérêt particulier car il met en scène un autre trait sémantique des boucliers, celui de la protection, pour actionner une contre-attaque ou un geste de rejet lorsqu'ils passent de l'espace des ornements à celui des scènes de guerre ou d'interaction belliqueuse.

20 D'un autre côté, la tradition de la noblesse a laissé un interminable héritage d'emblèmes sur des bâtiments de tout genre appartenant au patrimoine historique et artistique, tels que des églises, des hôtels particuliers ou du gouvernement, des pièces d'antiquaires, des livres, des documents, etc. De telle manière que les habitants du monde contemporain coexistent avec ces anciens écussons hérités d'autres siècles, ce qui est valable non seulement pour les villes capitales et les grandes cités, mais aussi pour les petites agglomérations ou les villages qui contiennent des bâtiments des siècles passés. Ces sujets visualistes sont en grande majorité, pour ne pas dire en totalité, des observateurs passifs du contenu sémio-symbolique de ces empreintes de la culture ; cependant, ils en savent le principal : ces traces sont là pour montrer, représenter, témoigner et finalement pour faire savoir quelque chose de très prestigieux. Par ailleurs, cette fonction modalisante en contient une autre, à savoir que c'est par son intermédiaire que ces objets emblématiques transmettent le pouvoir. Ainsi, ces objets porteurs de pouvoir entrent en compétition avec d'autres objets semblables et, dans le fond, ce qu'ils représentent est en concurrence avec ce que représentent ces autres objets. Par conséquent, de tels objets cherchent non seulement

à séduire visuellement et à persuader verbalement, mais encore ils ont la volonté et le désir de surdéterminer leurs destinataires.

21 Il faut préciser que les écussons constituent la partie centrale des boucliers et qu'ils comportent une superficie délimitée qui renferme l'ensemble des emblèmes symboliques qui distinguent une famille noble ou une collectivité. Les éléments qui entourent l'écusson peuvent également être des éléments symboliques, mais leur fonction est essentiellement ornementale. Ainsi, un écusson est une marque distinctive qui, dépourvue de ses ornements, est suffisamment résistante pour se défendre en cas d'affrontements, raison pour laquelle l'écusson renferme en son centre dur l'information principale. Chose curieuse, les boucliers nobiliaires, normalement acquis par héritage, pouvaient être inventés, dans la Nouvelle Espagne, pour être attribués à des personnages ecclésiastiques, à des hommes politiques ou à des nouveaux riches qui n'en avaient pas par succession, c'est-à-dire qui n'avaient pas reçu de terres de leurs ancêtres, mais qui voulaient montrer leur lignage et leur noblesse par ascendance[3].

22 L'écusson noir que nous présentons hérite donc, en sus de la présence visuelle implicite de l'héraldique coloniale, cette capacité d'invention que possédait la non-noblesse mexicaine par ascendance, afin d'avoir une place sur la scène sociale par la mise en pratique du paraître et de l'apparaître dont faisaient preuve les détenteurs du pouvoir social et économique reçu de leurs antécesseurs. Cette capacité de l'exercice du schéma de la manifestation « paraître/non paraître », qui dérive bien évidemment de l'application d'une instance critique, à savoir de la véridiction des discours, se retrouve dans le réservoir même de la culture. À noter que, tel que le démontrent les documents, l'écusson noir a été minutieusement pensé et élaboré — comme toute construction d'ailleurs — afin de transmettre le pouvoir d'action dont on a voulu le doter. Ce qui veut dire que cette image reprend une compétence potentielle de la culture, celle du faire-être au moyen du paraître, et la fait passer à l'état de réalisation en appliquant de fait une structure véridictoire — ce qui est annoncé comme étant vrai contient une complexité de fond — sur l'information alimentaire fournie par les fabricants des produits.

23 On peut tout aussi bien détecter une autre ligne de sens qui converge vers ce standard, celle du code de la route, puisque c'est là que l'on peut localiser un logotype octogonal qui signale l'arrêt total des véhicules : le stop, selon le langage universel. Certes, dans l'héraldique[4] à laquelle nous avons eu accès, on ne trouve pas de pièces octogonales appartenant à ce genre.

24 Revenons-en au panneau du stop qui concentre cette indication à l'aide d'un octogone de couleur rouge, code universel du danger (attention, arrêtez-vous, vie en danger) dans ce contexte de circulation routière. Par opposition au rouge vif qui fait appel à une fonction intelligible comme celle de la compréhension et qui permet de raviver l'attente, sur l'écusson du Secrétariat de la Santé, visible sur les aliments, nous avons le noir. Comme on le sait, le contenu de ce dernier possède une charge phorique négative. Elle est attribuée à la couleur noire : ce qui est funeste, flétri, le deuil et en ultime instance, la mort. De telle manière que cette image, loin de réactiver directement l'intellect, affecte en premier lieu la dimension sensible du spectateur et ensuite, elle le persuade de prendre, au moment de l'achat, une décision plus raisonnée qu'automatique.

25 Néanmoins la couleur noire uniforme pour le fond n'est pas propre aux écussons de la noblesse ; en effet, ce centre dur des écussons est divisé en quadrants sur lesquels sont

apposés les symboles de la collectivité, de la maison ou de la famille noble. Dans cette composition, les couleurs qui servent de support aux différentes distinctions ainsi que les dessins varient.

26 De ce fait, l'écusson noir est une image syncrétique, résultat d'un procédé de superposition de deux traditions visuelles qui font partie du mode potentiel de la culture mexicaine et que la compétence créative — qui émane du fond même — du Secrétariat de la Santé actualise, pour finalement se réaliser, sur la surface des emballages des produits en vente.

27 C'est-à-dire que l'écusson noir est une entité sémiotique qui met en acte avant tout les contenus de frontalité et de défense provenant de la noblesse mexicaine et qui prend ses sources dans les catégories chromatiques circulant dans le patrimoine culturel.

28 Ainsi, pour la composition de l'écusson noir, le périmètre du code de circulation fournit, depuis l'imaginaire des utilisateurs routiers, une figure géométrique octogonale. Cependant, sur la nouvelle superficie, cette figure contient une couleur tonique hautement dysphorique (le noir) en substitution de la couleur habituelle (le rouge) dont la tonicité est également élevée, mais sur le courant contraire euphorique de la dimension intensive de la subjectivité. Pour sa part, l'héritage de la noblesse mexicaine coloniale conduit, de l'absence vers la présence, les traits sémantiques de frontalité et de défense constitués au plan du contenu de la figure de l'écusson.

29 Il nous faut, en ce point, tenir compte du fait que, même si la frontalité se transpose d'un objet iconique à un autre sans transformations majeures, la défense, qui en réalité est une auto-défense du sujet actant qui la met à exécution dans l'art martial de l'héraldique, suit un autre processus. Dans le cas de l'écusson noir, nous observons que ce dernier s'inverse comme un miroir qui reflète vers le côté opposé sa fonction défensive (au lieu de « défendre » l'objet sur lequel il est apposé, il sert de défense à l'anti-sujet du producteur dudit objet). Étant donné que la défense s'exerce, non pas à partir de là où elle est montrée, c'est-à-dire à partir des emballages alimentaires, mais depuis le regard dont la direction de sens va vers les supports qui la brandissent. De telle manière que l'écusson noir, grâce à sa géométrie octogonale dit également, comme le stop routier : « arrête-toi ! danger ! » à qui le voit de face, ce qui constitue en soi-même une protection et une défense du consommateur. Peut-être un autre geste peut surgir chez le spectateur, détenteur de la possession sémantico-affective à travers le miroir de l'écusson noir qui lui permettra de lancer la contre-offensive de ce que lui est présenté comme dangereux.

30 Il est clair qu'en ce qui concerne l'instance d'énonciation de l'écusson noir, une divergence de sens se produit quant à la fonction épistémique propre à l'énonciataire. Étant donné que, même si l'énonciateur est univoque et assumé par un seul actant collectif, à savoir le « Secrétariat de la Santé », le rôle de l'énonciataire est bi-actanciel sans être syncrétique. En effet, les deux actants engagés, 1) le public consommateur et 2) l'offrant, ni ne se superposent, ni ne s'intègrent sur l'espace énonciatif afin de construire une autre instance commune qui leur donnerait ce que l'on appelle une couverture. En effet, l'unique point de convergence de ces deux actants est précisément ce qui sépare leurs intentionnalités interprétatives, soit l'écusson lui-même.

31 Nous dirions que chacun des actants énonciataires est également collectif, mais l'un deux, l'offrant, est plus difficile à identifier par une seule dénomination englobante, comme on peut le faire en parlant de l'« énonciateur » ou de celui qui fait couple avec

lui, de l'« énonciataire », à savoir du « public consommateur ». En effet, cette partie négative de la structure (ni énonciateur « Secrétariat de la Santé », ni énonciataire « public consommateur »), qui concerne l'autre versant de l'action énonçante, correspond à l'entrée d'une série d'actants et/ou acteurs qui s'assumeraient également comme énonciataires de l'écusson et non comme énonciateurs, parce que, bien qu'ils soient placés du même côté, c'est-à-dire du côté de celui qui énonce, ce ne sont pas eux qui se trouvent à l'origine de la génération du sens de cette image. Au contraire, de même que les visualistes consommateurs ou utilisateurs, ils sont convoqués par la structure de l'énonciation pour occuper la place de l'énonciataire, bien que comme contraires négatifs. En ce qui concerne le fait de nous adresser de manière opérative à cet énonciataire non positif, il suffit, pour les effets de l'analyse, d'une dénomination provisoire : « l'offrant ». Tous les sujets collectifs qui se trouveraient derrière l'écusson noir, si l'on peut dire, y seraient inclus.

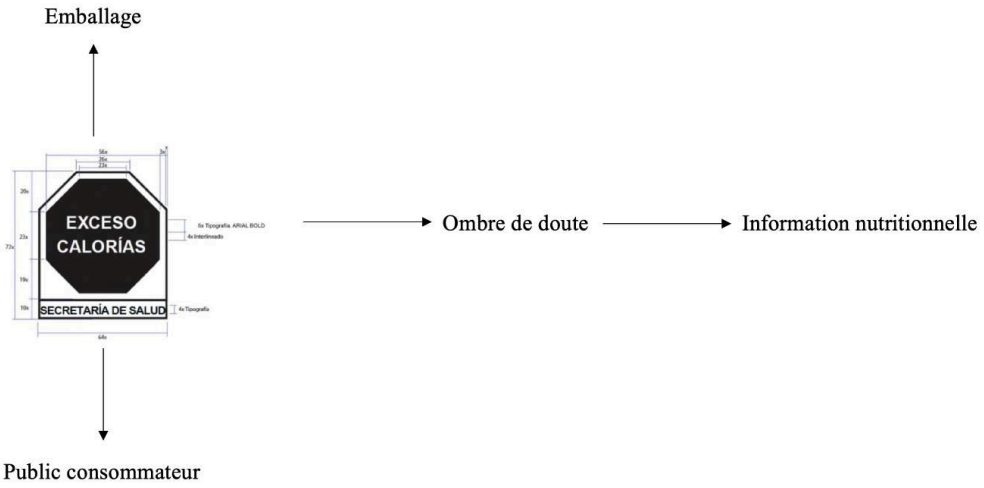
32 Parallèlement, l'apparition même sur la scène discursive des emballages avec leurs produits alimentaires, leur présentation, y compris l'information nutritionnelle, manifeste son propre processus génératif, représentant ainsi les sujets collectifs qui sont impliqués dans ce processus. Dans ce cas, « l'offrant » occupe la place de l'énonciateur et destine ainsi son produit aux consommateurs.

33 Curieusement, l'écusson noir partage sa place avec les informations nutritionnelles, rassurantes et séduisantes, fournies par « l'offrant ». Or, tandis que l'énonciateur de l'écusson est toujours le Secrétariat de la Santé, son couple opposé, « l'offrant », d'énonciateur de toute l'information offerte sur les emballages — moins, évidemment, celle de l'*écusson noir* — devient énonciataire forcé de l'écusson qui est rajouté non par lui-même, mais par quelqu'un d'autre : celui qui est en couple avec lui, son opposé ; partageant ainsi ce rôle actanciel avec le « public consommateur ». Une superficie syncrétique est de ce fait constituée sur les emballages des produits qui sont en vente étant donné que s'établit une superposition de fonctions hétérogènes qui, dans un cas, s'ignorent et, dans l'autre cas, s'entrelacent de manière contradictoire.

34 De cette manière, la présence de l'écusson noir sur cette superficie syncrétique produit la dimension plastique des énoncés visuels qui, sans l'intervention de l'écusson, constitueraient tout simplement une superficie figurative. Certes, l'*écusson noir* avec toutes les implications qu'il renferme et, en étant placé du côté des énoncés que profère « l'offrant », crée un pli visio-graphique, un autre discours qui pointe vers un domaine sémantique différent. Ainsi, comme un miroir renversé qui se retourne vers lui-même, cette image projette ses effets de sens vers le support qui la présente et qui, dans le même élan, défend, protège le sujet visualiste « public consommateur » du produit qui est derrière l'écusson lui-même. Ainsi, inévitablement, cette image jette le doute sur l'information, à ses côtés, qui fait référence au produit en question.

35 Voyons donc l'image de l'écusson noir en miroir :

Figure 2



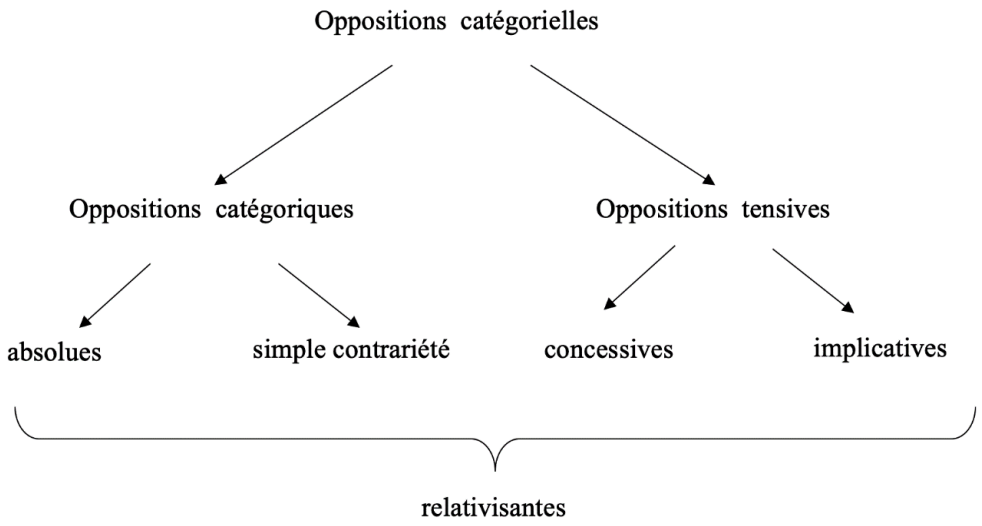
L'écusson noir en miroir

4. Les modalités catégoriques et les modalités tensives

36 Ce point développera l'hypothèse de départ sur les formes que prend l'énergie modale liée à l'*écusson noir* dont il faut étudier les effets de sens produits. Pour ce faire, il convient d'expliquer le titre que nous avons donné à cette partie. En effet, si nous partons du fait que toutes les oppositions finissent par former une catégorie ou qu'elles partent d'une catégorie — en allant toujours vers une catégorie élémentaire qui sert de présupposé ou bien en allant vers l'une d'elles, plus complexe, qui sert de présupposant —, on peut considérer que toutes les oppositions sont catégorielles et qu'elles ne cessent jamais de favoriser le relativisme sémiotique.

37 Ceci obéit au fait qu'elles sont la condition de possibilité de constitution des différences, la condition de possibilité de l'établissement d'un minimum d'intelligibilité et aussi des oppositions catégoriques (absolues ou de simple contrariété) et des oppositions tensives (concessives ou implicatives). Les unes et les autres se complètent en un réseau de relations qui tissent la dentelle discursive et garantissent la signification. Il va de soi que nous considérons que le sens échappe à tout type d'organisation qui s'efforce de le saisir dans sa totalité et sa densité.

Figure 3



Les oppositions catégorielles

38 Ainsi, les modalités n'échappent pas à leur condition catégorielle et peuvent être catégoriques ou tensives et on verra comment elles travaillent sur et avec l'*écusson noir*, ainsi qu'avec ce dont il est porteur.

39 Ces précisions faites, nous pouvons réaliser une nouvelle focalisation sur l'*écusson noir* et observer un autre composant qui intègre le plan de l'expression de cette image : l'écriture. Elle y est présente sous deux formes différentes ; une première identifiée dans les documents de référence comme « légende » et une seconde comme « signature du Secrétariat de la Santé ». Leurs typographies sont différentes et elles sont également spécifiées dans les documents cités. Il y est indiqué que la « légende » doit apparaître en blanc sur le noir de l'écusson. En ce qui concerne la « signature », celle-ci doit être apposée en noir sur un fond blanc qui, à son tour, sert de support chromatique à l'octogone de l'*écusson noir*. La « signature », justement, est placée en-dessous de ce dernier dans un rectangle qui fait partie d'un carré blanc. Comme on peut l'observer, la couleur blanche constitue une marge autour de l'octogone.

40 Le contraste plastique constitué par les couleurs blanche et noire met en valeur, de manière décisive, ce qui correspond à l'écusson — à proprement parler — par rapport au reste de l'écusson, étant donné que, comme nous l'avons déjà mentionné, le noir intense occupe l'octogone tandis que le blanc fonctionne en lui servant de contour et de toile de fond. Ce contraste se convertit en une catégorie plastique lorsque, dans les normes des éléments du tampon du Secrétariat de la Santé, il apparaît que « la couleur de la typographie sur le fond noir doit être le blanc et, sur le fond blanc, le noir ». C'est-à-dire que noir *vs* blanc serait, selon ces indications, une catégorie de termes absolus qui n'admet ni gradation ni aucune autre couleur possible. En conséquence, il s'agit d'une catégorie qui cristallise le sens et qui fixe les valeurs d'une structure élémentaire, ce qui correspond à l'intentionnalité de l'image. Néanmoins, étant donné la rigidité propre à une opposition catégorique de valeurs absolues, celle qui nous concerne possède une dynamique visuelle interne favorisée par l'échange de couleurs entre « typographie » et « fond », c'est-à-dire, pour ces considérations, entre écriture et espace du plan grâce auquel se réalise une configuration de l'espace bi-dimensionnel

qui positionne les figures géométriques à l'intérieur de l'écusson. Ainsi, quand l'une est noire, l'autre est blanche, et *vice-versa.*

41 Cette dynamique renferme l'énergie modale de l'*écusson noir* qui, de toute manière, est le centre dur de l'écusson qui défend le « public consommateur », quand bien même il se trouverait du côté de « l'offrant ». C'est précisément cette sorte de calembour qui est généré dans l'écriture, surtout celle qui apparaît en blanc sur le fond noir, en lettres de grand format et au cœur même de l'écusson, soit la « légende », puisque la « signature », en typographie plus petite, fonctionne comme une véridiction de la précédente.

42 En principe, la « légende » remplirait une fonction descriptive de la quantité excessive de certaines propriétés alimentaires contenues dans le produit dans sa totalité, produit qui se trouve à l'intérieur du paquet. Cette description serait purement informative pour le « public consommateur ». Ce qui arrive, c'est que cette information peut être lue de différentes manières, selon l'intentionnalité avec laquelle on observe ou on interprète la « légende ».

43 L'écriture en lettres blanches, qui occupe le centre de l'*écusson noir*, est un syntagme en deux parties qui se distribuent de manière verticale sur le « fond », de telle sorte que le terme /excès/ se situe au-dessus de ce qu'il qualifie, et légèrement dans la moitié supérieure de l'octogone. Ce qui produit une hiérarchie visuelle de tête, étant donné que le lecteur lit d'abord ce qui se trouve sur la partie supérieure de l'écriture. Ainsi, la verticalité même de la disposition des termes intensifie la hiérarchise et la convertit en hiérarchie axiologique. Ainsi, pour /excès de calories/, par exemple, ce que l'on voit en premier, c'est /excès/ et ensuite, presque de manière subordonnée, /calories/. La formule pourrait avoir commencé autrement : calories en excès ou calories excessives. De cette façon, l'emphase visuelle aurait été mise sur la valeur qualifiée et non sur l'attribut qualifiant, mais nous sommes ici en présence d'une sélection de la part du sujet énonçant qui, en destinant le message, modalise la lecture du destinataire.

44 On doit nécessairement considérer que le « public consommateur » ne fait pas seulement une lecture de l'écusson sur un axe vertical, ni non plus une lecture individualisée d'un écusson isolé, mais qu'il effectue aussi, sur son parcours génératif à travers les rayons des boutiques où il fait ses achats et où il va à la recherche des différents objets qui lui manquent, une mise en relation d'une légende avec une autre et une autre encore dans une succession linéaire. Dans cette lecture qui s'étend sur un axe horizontal, l'/excès/ augmente sa charge sémantique, étant donné qu'il apparaît invariablement sur les différents paquets où se trouve le cachet du Secrétariat de la Santé.

45 Certes, il ne faut pas oublier que les *écussons noirs* sont cinq en tout et que celui que nous avons pris pour exemple — parce qu'il s'agit de celui que le document en annexe prend comme exemple, c'est-à-dire celui qui indique « excès de calories » — est suivi de quatre autres, dans l'ordre d'apparition sur un même emballage suivant : « excès de sodium », « excès de graisses trans », « excès de sucres » et « excès de graisses saturées ». De telle manière que sur toutes les légendes, le « public consommateur » voit toujours en premier lieu et, selon un ordre hiérarchique supérieur, le terme « excès », de même qu'il le voit, corrélativement parlant, de nombreuses fois lors de son parcours.

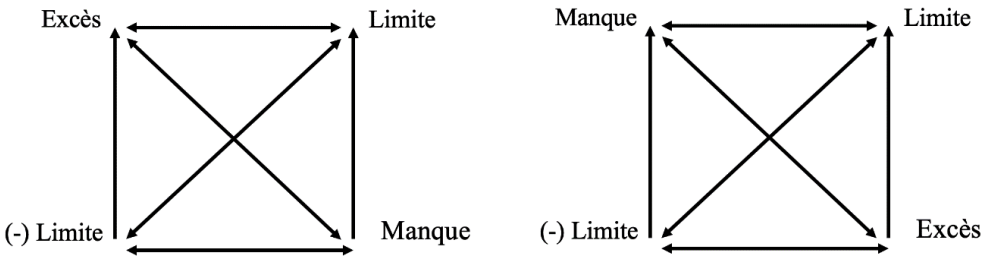
46 L'énergie modale qui émane de l'écusson — grâce à son espace plat, ses contrastes plastiques et ses catégories chromatiques par rapport à l'écriture dans sa spécificité de « la légende » — a sa source générative dans l'excès.

47 Une focalisation sur ce point s'impose donc. Si « excès » est, finalement, le terme qui suscite la discorde — qu'il soit exprimé de manière claire ou pas — entre « l'offrant » et le Secrétariat de la Santé, nous devons commencer par nous demander pourquoi. Pour répondre à cette question, il faudrait considérer ce terme comme un symptôme, c'est-à-dire comme le manifestant d'un domaine de sens. Pour ce faire, il convient de préciser ce qui s'oppose à l'excès, ce qui n'est pas facile parce que de toute façon, il s'agit d'un indicateur de quantité qui n'a pas d'opposant clair, comme par exemple l'opposant de « beaucoup » dans « beaucoup *vs* peu ».

48 En effet, l'excès est un surplus, ce qui sort de la limite fixée par convention pour marquer ce qui est beaucoup, peu, ou nécessaire. Penser à une structure élémentaire à partir de ce terme et le projeter sur un carré sémiotique pour trouver ainsi son opposé peut être utile ; ce qui se produirait après le parcours qui devrait être tracé à partir de l'excès en passant par son opposé absolu, ou contradictoire, l'anti-excès, ou bien - (excès), ce qui manque, ce qui est rare, pour en arriver à ce que cela implique nécessairement : l'existence d'une limite. Et on ne peut y arriver dans le raisonnement sans avoir reconnu cette dépression négative qui est la contrepartie de l'excès, situé ainsi au pôle positif. Je ne peux m'empêcher de relever un commentaire de Molly Anne Rothenberg[5] (2010) qui a dit que le carré sémiotique greimassien produit un terme excessif à l'endroit de la double négation.

49 Selon ce qui précède, nous dirions en principe que l'opposé d'excès est la limite. Mais si nous faisons le même exercice en partant des manques, en suivant l'exemple « manque de calories », on arriverait également à la limite et nous aurions ainsi des structures qui se font face, tel un miroir :

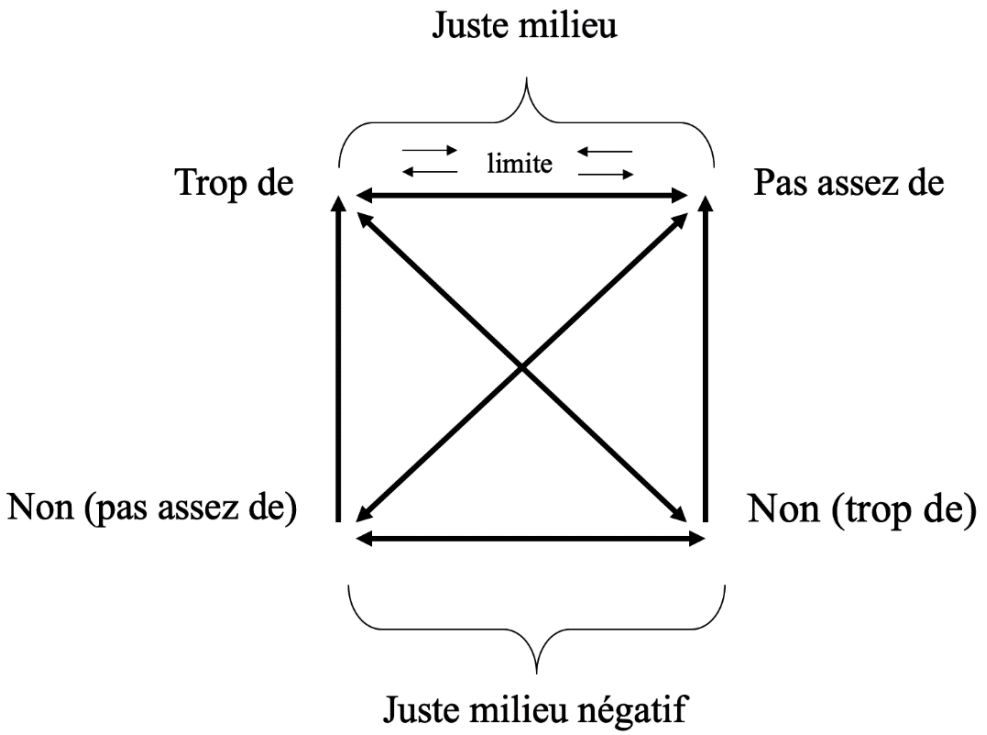
Figure 4



Carrés sémiotiques en miroir

50 Bien qu'en réalité ces structures finissent par être complémentaires en se trouvant sur une troisième structure dont les contradictoires seraient « excès/manque ». Immédiatement se pose la question du rôle joué dans cette dernière structure par la *limite.* Un seul coup d'œil aux graphiques précédents nous permet de voir que la fonction de la *limite* est ambivalente, par conséquent, dans cette nouvelle structure, elle serait bi-directionnelle, c'est-à-dire qu'elle indiquerait vers un côté ce qui est en trop et, vers un autre, ce qui manque. Ainsi, la *limite* ne se placerait plus comme un terme opposé à un autre, mais elle courrait vers le centre de l'axe sémantique qui réunit et sépare *excès* et *manque.* En conséquence, la place de la *limite* serait le *juste milieu*.

Figure 5



La limite et le juste milieu

51 En conclusion de ce qui précède, on constate que l'*excès*, pris isolément, ne remet pas en question la qualité du produit qui est offert. C'est le réseau des relations internes qui le fait d'une manière intensément chargée d'une signification qui finit par être négative pour le terme qui est à ses côtés. Il faut voir l'*excès* par rapport aux *manques* et par rapport à la *limite*, et cette dernière à son tour par rapport à *l'anti-limite* de la zone négative et, surtout par rapport au *juste milieu* du fait que ce dernier renferme une capacité critique et modalisante qui se traduit tant en *excès* qu'en *manques*, même si ce dernier n'est pas pris en compte dans ce contexte.

52 Ainsi, le fait que l'*écusson noir* met en avant le juste milieu non accompli, à travers l'apparition de l'excès sur les légendes, donne à ce dernier une signification négative. On ne sait que trop combien le *juste milieu* jouit d'un grand prestige dans le discours de notre culture et dans celui de l'éthique des relations humaines qui s'y déroule. Le juste milieu est ainsi la bonne mesure, la bonne quantité. Mais de manière concomitante le carré nous montre le juste milieu négatif.

53 Il en découle qu'un produit, porteur des octogones du Secrétariat de la Santé ayant une légende — en lettres blanches sur fond noir — qui débute par *excès* communique que ce produit ne respecte pas la bonne mesure. Si ce produit qui offre un aliment et, dans le même temps, dit que quelque chose qui devrait être bon pour la santé ne l'est pas, n'y-a-t-il pas ici un paradoxe qui se résout par un « ne pas devoir manger » ? Cet énoncé modal ne serait modalisant ni pour le « public consommateur », nous avons déjà vu que l'*écusson noir* est ambivalent et bi-directionnel, ni pour « l'offrant ». Mais que lirait ce dernier, conscient d'une menace de perte économique, si ce n'est : « ne pas devoir acheter » ?

54 Admettons que l'on puisse atténuer ces syntagmes modaux en disant que, dans le premier cas, la formule peut être : « devoir manger peu » et, dans le second cas : « devoir acheter peu ». L'action transformatrice de l'état des choses se ferait uniquement pour le « public consommateur » en sa qualité de sujet par rapport à l'objet de valeur et de désir qui est prévu dans son programme narratif : le *juste milieu*. Ce qui revient à dire que le « devoir manger peu » rapproche le sujet de la bonne mesure, soit de ce qui lui manque, et de ce à quoi il désire aboutir. Dans le même processus, le sujet se déferait, serait dépourvu, de l'*excès* que lui indique l'*écusson noir*. En revanche, en ce qui concerne la contrepartie, « l'offrant », il n'y aurait pas réellement d'action transformatrice, car l'objet de sa perte — « ne pas acheter » ou « acheter peu » — va dans le même sens, dans le sens d'une perte de vente, ce qui est — dans son programme narratif de perte ou de contre-programme — le contradictoire absolu de ses objets de valeur et de désir. C'est-à-dire l'objet qui est le plus profond, le présupposé, qui soutient son programme de base. L'*écusson noir* pousse dans le sens du « public consommateur », ce qui est reçu par « l'offrant » comme un contre-sens.

55 Ainsi, pour avancer dans notre travail, il est nécessaire de mettre en relief, conformément à ce que nous permettent de voir les diagrammes précédents, le fait que les structures catégoriques peuvent offrir un lieu de représentation pour l'*excès*, du fait qu'elles s'organisent selon une intelligibilité logico-sémantique des discours qui se manifestent dans les textes. En ce sens, nous pourrions dire que l'*excès* fait système du point de vue catégorique, mais pas dans la pensée tensive puisque son enjeu est radicalement relativiste et cherche à appréhender les corrélations — toujours en tension — qui échappent à l'*excès* des matières (sensible et intelligible) conformant la signification. Ces tensions, d'un côté et de l'autre, sont en deçà de l'*excès* d'intensité et avant que l'extensité — en produisant l'intelligibilité qui s'étend sur celle-ci — ne produise une diminution de cette même intensité sensible jusqu'à la diluer et ne conduise ainsi à un autre *excès* : l'inanition par laxisme. Le coût d'intensité, d'affect, provoque dans le même temps une commotion et le démarrage de la valorisation de ce qui est narré, ce qui est réalisé grâce aux gradations et aux quantités, de même que par des différences et des ressemblances ayant lieu sur la dimension extensive. Sur ce parcours, on observe une baisse de l'intensité et ces déséquilibres et rééquilibres constants de la structure constituent la signification, en incluant ici la possibilité de revenir à l'origine de ce qui est survenu par l'intermédiaire d'un relèvement, voire d'un redoublement, d'un sentir à nouveau porteur d'un quota d'intelligibilité.

56 Ainsi, l'*excès* n'a pas sa place sur le diagramme de la structure tensive étant donné qu'il se trouve au-delà de la portée des deux dimensions qui conforment le schéma tensif. En effet, les valences intensive et extensive, bien qu'elles atteignent le plus du plus — dans l'un ou l'autre sens — ont une limite, établie par la tension elle-même, hors de laquelle commencerait un débordement de la signification qui retombe sur le sens informe.

57 De toute façon, bien que le raisonnement tensif n'inclue pas l'*excès* comme une valeur qui émane des coordonnées de la structure et dans l'émergence des corrélations de la perception, il pointe vers celui-ci, il l'entrevoit. Zilberberg (2006) lui-même, en expliquant la récursivité, fait référence à l'excès, ou plus exactement il affirme que la projection de l'excès est comme un effet de sens lorsque l'opérateur est la concession[6].

58 Il en découle que les considérations sur l'*excès*, où nous conduit nécessairement l'*écusson noir*, peuvent être abordées depuis une sémiotique qui intègre les deux points de vue, catégorique et tensif, qui se complètent en ce qui concerne l'articulation du

sens et la configuration de la forme sémiotique. Ce que nous venons d'avancer présente un intérêt certain puisque sur les structures élémentaires de l'une ou de l'autre interprétation sont supportés les deux types de modalités qui sont visualisés en ce point.

59 Voyons par exemple quelle serait la projection de l'*excès* sur un schéma tensif.

60 Continuons donc maintenant avec les calories, l'une des cinq propriétés pour lesquelles l'*écusson noir* nous alerte et qui, comme le font les documents cités, est la substance que nous avons prise comme échantillon.

Figure 6

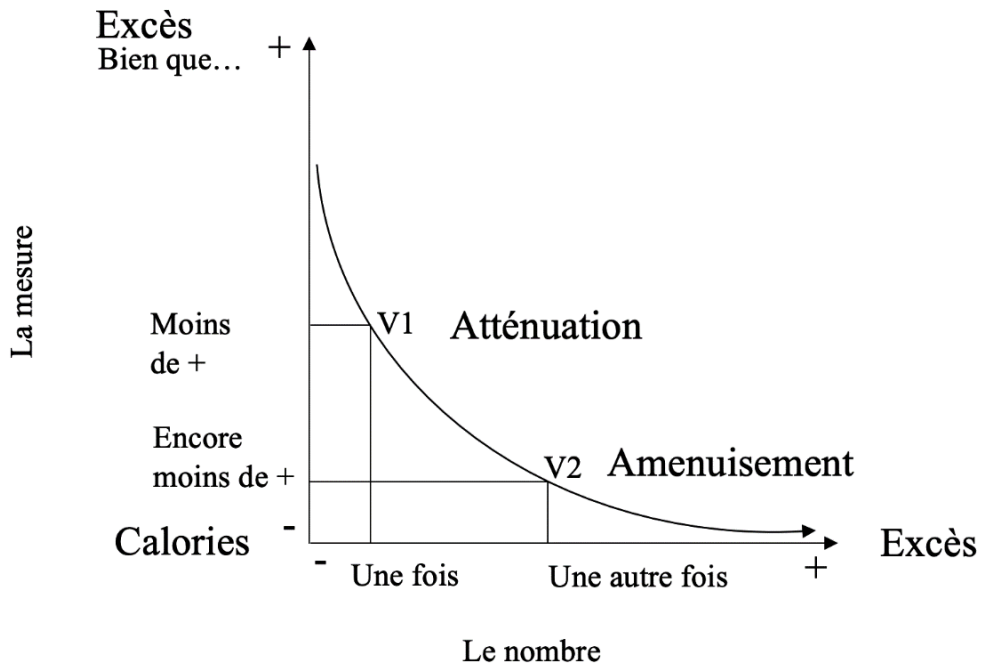


Schéma tensif de l'excès de calories

61 En situant les calories au point de confluence des valences, intensive et extensive, nous leur donnons la place de la valeur en question et, de cette manière, l'espace tensif nous fournirait les valeurs qui le constituent lorsque la direction est descendante, c'est-à-dire lorsque le vecteur marque une logique de concession. Cette opération reconnaît, concède, l'existence d'un maximum tolérable de l'intensité de calories que peut supporter la structure d'un sujet. Dans notre cas, il est clair qu'il s'agit de celle du « public consommateur » à qui l'*écusson noir* s'adresse. Ce dernier, par sa seule présence sur les emballages d'aliments, signale l'*excès* mais aussi montre l'existence d'une autre possibilité et par là-même, il introduit la variable d'une mesure sur l'axe de l'intensité qui aurait comme corrélat le nombre sur l'extensité. La mesure serait moins de plus — de ce plus qui est déjà à la limite de l'*excès* — qui aurait pour corrélat une fois — dans l'ordre de la temporalité qui se déroule sur l'extensité — qui prévoit une prochaine fois, considérant la possibilité de fois consécutives où le destinataire consommerait le produit. Cette corrélation donne lieu à une valeur (V1) sur l'espace tensif qui signifie une *atténuation* de la présence incontrôlable de calories pour le consommateur du produit. Et si cette mesure provoque chez celui-ci une modération, la mesure suivante — obligée pour faire valoir la première mesure dans la comparaison — sera une valeur

(V2) qui aura lieu une autre fois et qui est consignée sur le vecteur descendant comme un *amenuisement*. Si la tendance descendante continue d'accompagner l'expansion de l'extensité, les décomptes de calories s'ajouteront chaque fois davantage et il y aura un nouvel *excès* qui peut signifier leur extinction. Ce qui évidemment, au niveau de la consommation, non pas sur les emballages, peut modaliser « l'offrant » pour qu'il réalise le programme descendant avant la vente, ce qui aurait pour conséquence que l'*écusson noir* resterait sans effet et disparaîtrait.

62 Pour clore ce point, nous pouvons dire que l'*écusson noir*, de même qu'il est ambivalent par rapport aux acteurs qui figurativisent et iconisent les actants de l'instance d'énonciation qui le génère, vaut également pour deux courants épistémiques qui se produisent sur lui. Ce qui veut dire que l'*écusson noir* peut être appréhendé à partir de deux regards distincts et complémentaires : un regard qui provient d'une intelligibilité catégorisante et un regard tensif, c'est-à-dire qui comprend l'apparition des timbres du Secrétariat de la Santé sur les produits comme une persuasion qui doit être la mise en pratique d'une action graduelle.

63 Le regard catégorisant fait de l'*écusson noir* une lecture qui a pour base une structure élémentaire logico-sémantique, soutenue plus par le terme « excès » que par l'image, c'est-à-dire où le verbal prédomine sur le visuel, et qui récupère une modalisation déontique du type : « ne pas devoir manger » ou « devoir manger peu ». Ce qui a pour conséquence que le sujet du public consommateur se voit obligé d'agir de manière expéditive, et ce, dès le moment où il se trouve face aux emballages qui sont en vente. Qui plus est, ce discours modalisant tend à l'individualisation et fait tomber sa charge sémantique sur le « sujet consommateur », si l'on peut dire extirpé du « public », qui entre dans une relation individuelle avec l'objet de valeur et de désir dont l'apparition sur scène le met en garde contre lui-même.

64 Sur cet état de choses, le regard qui répond à la pensée tensive est soutenu sur un schéma qui met en corrélation la dimension extensive du sens, c'est-à-dire sur son versant intelligible, la dimension sémantique, de même que la dimension intensive qui est également toujours celle du sens, mais sur son versant sensible. Ainsi, le regard met l'accent non seulement sur le mot *excès,* mais encore sur la totalité de l'*écusson noir* en tant qu'image visuelle ; image qui est actualisée à travers d'autres discours visuels existant dans la culture et dont nous avons parlé préalablement : les blasons, la géométrie du stop pour le code de la route, la couleur symbolique noire, les contrastes plastiques, etc. Ce qui met à nouveau en relation l'individu « consommateur » avec son ensemble « public consommateur » du fait que la structure qui s'active serait décadente, tout en menant à bien un raisonnement concessif. La modalisation qui s'établit alors serait du type : « bien qu'il y ait un excès de calories, tu pourrais en manger moins » ou encore « bien qu'il y ait un excès de calories, tu pourrais en manger chaque fois moins ». Ce qui prolonge, grâce à la temporalité introduite, un programme narratif d'acquisition puisque l'objet revêt de nouvelles représentations et se projette sur un au-delà encore plus lointain de la perspective du sujet. Dans ce cas, le sujet n'est pas poussé à agir de manière aussi expéditive. Il peut prendre son temps.

65 Nous pourrions ainsi postuler que les modalités tensives sont capables de reprendre les modalités catégoriques sur lesquelles elles s'appuient en les actualisant et en les dynamisant, en mettant un *tempo* soit rapide, soit lent ; dans le cas qui nous concerne, c'est plutôt la lenteur qui prédominerait. De la même manière, ces modalités tensives introduisent une aspectualisation qui peut être porteuse d'une plus grande charge de

séduction envers le destinataire, d'où découle la persuasion préalablement établie par les modalités catégoriques.

5. Les modalités implicites et les modalités atones

66 Ainsi donc, cette complexité entre les modalités catégoriques et les modalités tensives que renferment certains textes comme l'*écusson noir* peut présenter une particularité. Celle-ci, en apparence, pourrait les présenter comme semblables sur certains aspects, mais en réalité c'est elle qui sert à les distinguer. Si nous considérons les deux grands états sémiotiques, celui de l'immanence et celui de la manifestation, nous pouvons observer sur l'*écusson noir* que les modalités qu'il entraîne sont de l'ordre de l'implicite, c'est-à-dire du non-manifeste. En effet, ni sur l'image visuelle, ni sur l'écriture — et cela vaut pour la « légende » et pour la « signature » — on ne trouve de modalisation explicite. La seule apparition du terme *excès* n'exprime pas de manière claire une sur-détermination de l'action d'acheter ou de ne pas acheter le produit que contient l'emballage porteur du cachet du Secrétariat de la Santé. Par ailleurs, ce même terme n'a pas non plus d'effet modal sur l'action de manger ou de ne pas manger l'aliment qualifié comme excessif à cause de telle ou telle substance. Cependant, l'analyse sémiotique a essayé tout au long de ces pages d'approfondir cette modalisation présente sur l'écusson de façon implicite. La preuve irréfutable d'une force modale immanente à l'*écusson noir* est la résistance de « l'offrant » concernant l'apparition des étiquettes sur les emballages des produits mis en vente, du fait que, sur la surface textuelle, elles entrent en concurrence avec l'information nutritionnelle que le même « offrant » présentait déjà. La permanence dans l'argumentation, la visée constante et soutenue vers une seule direction de la part du Secrétariat de la Santé ne signifient-elles pas *croire*, avoir confiance, en une énergie modale au plus profond des écussons qui simplement indique l'*excès*, ce qui pourrait se convertir en une force dans l'instance de la lecture ?

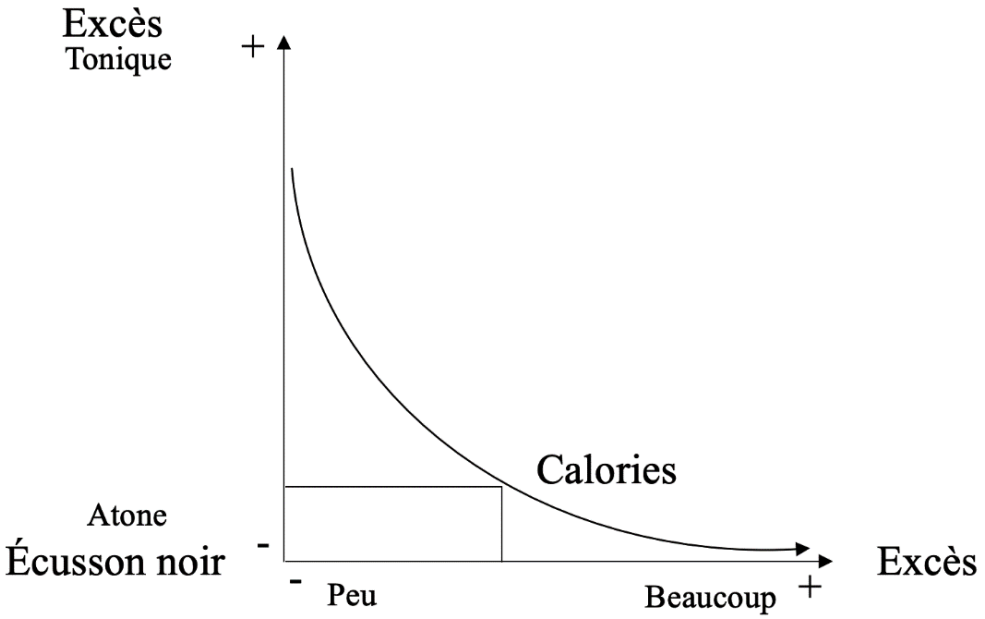
67 Comme nous l'avons vu, cette modalisation implicite peut être catégorique ou tensive ; autrement dit, nous sommes face à une complexité entre les deux types de modalités. Le « public consommateur » a sous les yeux un texte syncrétique qui lui offre la possibilité de réaliser un déploiement modal à travers la lecture. Cette dernière, comme nous le savons, est une activité sémiotique primordiale qui actualise la virtualité du système. De cette façon, au moment de lire, « le public consommateur » crée une instance actualisante et réalisante pour l'impulsion modale de l'*écusson noir* ; mais uniquement dans l'action de lire, pas sur les emballages où la modalisation reste implicite et virtuelle.

68 En accord avec ce qui précède, nous pourrions dire que, comme cela pourrait être le cas pour une partition musicale qui ne serait pas jouée, la sur-détermination dirigée sur l'action du « consommateur » reste sans interprétation. C'est-à-dire qu'elle ne résonne pas, elle n'est pas écoutée et reste sur le plan de l'immanence, ce qui ferait ressembler cette énergie immanente — non exempte de potentialité — à une modalisation atone. Mais, cette dernière, tel que ce travail propose de la nommer, pourrait être aussi bien implicite qu'explicite.

69 Une modalisation atone est caractérisée par une structure tensive élémentaire qui sert de matrice génératrice pour la construction d'une signification non catégorique. Il découle de ce qui précède, et comme on le sait, que la composition de ce type de

structure intègre une dimension intensive qui n'est pas organisée par des opérations discrètes mais par des degrés et des fluctuations. Cette dimension, dynamisée par la phorie et iconisée par un axe vertical sur le diagramme, a pour fonction de recevoir la matière sensible pour la faire rentrer comme substance sur le domaine du schéma tensif et de la convertir ainsi en une partie de la forme. Afin d'approfondir ces considérations, il est nécessaire de développer le diagramme qui suit :

Figure 7



L'*écusson noir* comme sujet

70 Afin de réaliser cet exercice d'analyse, nous devons accepter la proposition (voir ci-dessus) qui donne la place du sujet à l'*écusson noir*. Ainsi, ce dernier a été placé sur la corrélation des deux dimensions mises en jeu par l'exécution. Ceci se justifie pour cette recherche selon les bases que nous avons posées dès le début. En effet, ce texte syncrétique met en évidence une instance d'énonciation et par là-même une énergie modale. De ce fait, ce sujet serait constitué en tant que tel par sa relation avec l'objet de valeur *calories* qu'il a en perspective. Ainsi, *calories* prend sa place au sein du schéma qui se chargera de l'équilibre relatif grâce aux valences intensives et extensives qui constituent les calories comme une variable significative.

71 On peut extrapoler que chaque dimension supporterait plus de quatre dimensions — deux pour chacune d'elles — contrairement à ce que la théorie a défini. Si nous nous en tenons à celles que nous avons déjà décrites, la *tonicité,* couplée avec le *tempo*, qui traverse l'intensité, est fondamentale pour comprendre la fonction *atone* de certaines modalités, comme celle que nous observons sur l'*écusson noir*. Si la *tonicité* est la charge de la phorie sur la valence intensive, ce même phénomène l'éloigne de l'*excès*, tout comme nous avons signalé que celui-ci s'éloignait de la possibilité d'être inclus dans la structure. De là que le point tonique est le point de la plus haute tonicité supportée sur l'intensité et le point atone est le point minimum.

72 L'*écusson noir*, une fois qu'il a signalé l'excès par l'écriture et face aux calories en tant que valeur, conserve un silence verbal qui est remplacé par la tonicité visuelle en sa

variante atone. Rappelons ici que l'*écusson noir* est constitué par l'octogone et les contrastes plastiques. Près de la zone négative du schéma, la tonicité basse est en lien — sur la valence extensive — avec une quantité, également proche du point zéro : *peu* par opposition à *beaucoup* qui se rapproche de l'*excès* d'extensité, déjà signalé sur l'ordre catégorique par « la légende ». Ce qui veut dire que la corrélation est marquée sur la direction descendante du vecteur pour conformer la valeur *calories*. Il est vrai que cette valeur, érigée totalement depuis sa relativité et prête à être échangée contre une autre, est située sur une zone basse de l'espace tensif.

73 Sans perdre de vue le graphique de l'*écusson noir*, il faut le modifier avant de continuer l'analyse et donc procéder au remplacement du sujet actant *écusson noir* par un autre, plus anthropomorphe, c'est-à-dire par le sujet « public consommateur ». Le changement de sujet exige d'en réviser l'objet de valeur qui serait alors à la fois une valeur collective et individuelle : l'état de la santé ; partagé en même temps par un autre sujet collectif : le Secrétariat de la Santé qui se trouve au fond du processus énonciatif, donc au cœur du souffle modalisant.

74 Les corrections du schéma tensif précédent donneraient donc lieu au diagramme suivant :

Figure 8

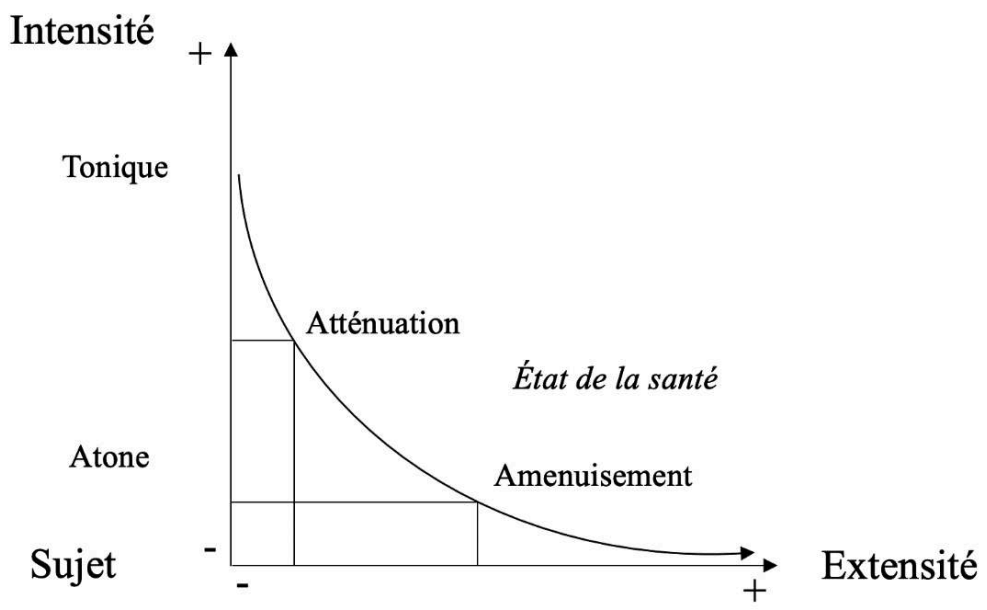


Schéma tensif du sujet « public consommateur »

75 La direction prédominante continue à être descendante puisque le sujet consommateur qui est confronté à l'*écusson noir* fait immédiatement référence à la problématique de la santé et plus concrètement à l'état de santé du sujet.

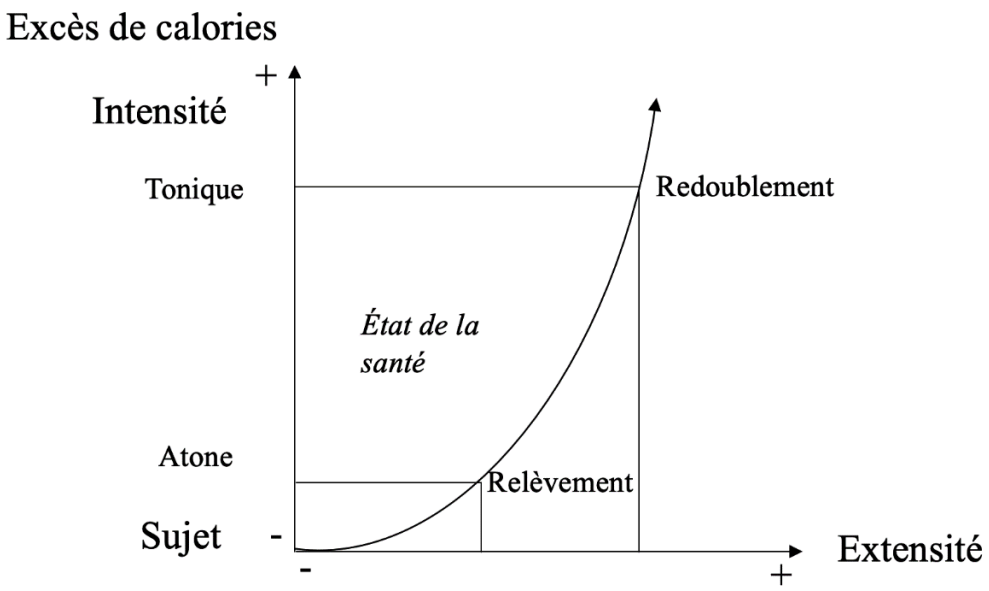
76 Et ce dernier se pose inévitablement la question suivante : qu'est-ce que l'excès a à voir avec mon état de santé ? La question est obligée, on pourrait dire modalisée par un autre composant apporté par l'écriture, c'est-à-dire la « signature ». En effet, la « signature du Secrétariat de la Santé » qui s'inscrit dans le centre dur de l'écusson associe directement le domaine public et le domaine privé, le poids du pouvoir public et politique et le poids de l'accentuation intéroceptive de la tonicité. Celle-ci s'exerce,

comme nous l'avons vu, sur la dimension intensive de la structure du sujet qui fait partie de la substance sensible.

77 La seule révision obligée de l'« état de santé » qui se convertit ici même en une valeur positive lorsqu'elle est adjectivée, « bonne (santé) », et en un désir pour le « consommateur » (être en bonne santé), fait baisser le degré tonique du sujet lors de la lecture de l'information sur les emballages. Cette activité intelligible produit une *atténuation* de la tonicité par rapport aux conditions de possibilité de la perception que l'objet désiré est possédé par le « sujet consommateur », un composant qui s'intègre à sa qualité de sujet. Ce qui revient à dire que sa qualité de sujet est remise en question. Au contraire, l'atonie gagne du terrain vers la zone zéro de la tonicité. L'*amenuisement* est encore plus important lorsque les *écussons noirs* s'ajoutent les uns aux autres sur l'extensité intelligible et indiquent davantage de menaces pour une valorisation (évaluation ?) positive de l'*état de la santé*. Ce degré bas, presque égal à zéro, signalé sur la valence intensive, génère, grâce à son corrélat extensif, un *amenuisement* de la signification positive de l'*état de la santé*. Comme effet de sens, on remarque une descente de la phorie sur son courant *eu* et une ascension sur son courant *dys*. On observe alors, depuis la prédominance de la dysphorie, une *modalisation atone* de l'action du « public consommateur ».

78 Néanmoins, et même en maintenant la présence de ce que nous avons avancé antérieurement, du fait que celle-ci est nécessaire à la construction du nouveau diagramme, nous dirions que la *modalisation atone* peut avoir un second effet de sens. Il s'agit, ci-dessous, d'un schéma ascendant sur lequel le sujet qui met en relation les deux dimensions sémiotiques continue d'être le « consommateur », de même que la valeur en question est toujours le même *état de santé*. La question qui peut accompagner la vision du diagramme serait donc la suivante : qu'est-ce qui fait changer la direction du sens ?

Figure 9



Sujet en processus de récupération de la tonicité

79 En se référant à l'hypothèse tensive, la réponse ne saurait être autre : la même énergie modale qui, même atone, est susceptible de retomber sur la valence extensive et, depuis l'intelligibilité du système, est celle qui génère une impulsion en vue d'une récupération tonique. La signification de l'*excès* contient la valorisation de l'*état de la santé* et, de la même manière, la comparaison avec d'autres valeurs signalées par l'*excès*. La lucidité défendue par l'*écusson noir* peut occasionner un souffle de démarrage, nécessaire à l'élan pour récupérer la tonicité perdue dont le premier achèvement serait un rebondissement dans la direction ascendante. Ce même élan, du fait d'un soutien duratif qui soustrait les moins et additionne les plus, atteint le *redoublement* de la tonicité. À la fin du climax, le sujet peut réaliser une série de procédés concessifs et implicatifs, des présuppositions logiques simples et doubles. Pour conclure, nous présentons une nouvelle hypothèse : il se pourrait que l'énergie d'une *modalité atone* soit efficace dans les discours qui, comme celui de l'*écusson noir*, se veulent persuasifs.

BIBLIOGRAPHIE

COQUET, Jean-Claude (1989), *Le Discours et son sujet. 1,* Paris, Méridiens Klincksieck.

DIDEROT, René & D'ALEMBERT, Jean Le Rond, *Blason, Art héraldique,* Inter-Livres, *Recueil de planches, sur les sciences, les arts libéraux et les arts méchaniques avec leur explication. Blason, Art héraldique, à Paris.*

FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. Pour une sémiotique plastique,* Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

GREIMAS, Algirdas J. (1966), *Sémantique structurelle,* Paris, Larousse.

GREIMAS, Algirdas J. & FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions,* Paris, Seuil.

LADD, Doris (2006), *La nobleza mexicana en la época de la Independencia : 1780-1826,* Mexico, FCE.

ROTHENBERG, Molly Anne (2010), *The Excessive Subject: A New Theory of Social Change*, Molly Anne Rothenberg, Polity Press.

RUIZ MORENO, Luisa (2003), *El árbol dorado de la ciencia,* Puebla, BUAP/Secretaría de Cultura.

SECRÉTARIAT DE LA SANTÉ DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS DU MEXIQUE, texte de loi. https://www.dof.gob.mx/2020/SEECO/NOM_051.pdf.

Tópicos del Seminario, vol. 3 (2000), "Aspectualidad y modalidades", Puebla, BUAP.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Anvers, Amsterdam/John Benjamins.

ZILBERBERG, Claude (1985), *L'Essor du poème, 2, Information rythmique*, Saint-Maur-des-Fossés, Phoriques.

ZILBERBERG, Claude (1988), *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (1989), « Modalités et pensée modale », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 3, Limoges, Université de Limoges.

ZILBERBERG, Claude (2006), *Éléments de grammaire tensive,* Limoges, NAS/PULIM.

ZILBERBERG, Claude (2011), *Des formes de vie aux valeurs,* Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (2012), *La Structure tensive* (suivi de *Note sur la structure des paradigmes* et de *Sur la dualité de la poétique*), Liège, Presses Universitaires de Liège.

NOTES

1. Voici le lien du texte de loi, en espagnol, pour ceux qui voudraient le consulter : https://www.dof.gob.mx/2020/SEECO/NOM_051.pdf.
2. Le « public consommateur » pourrait faire une implication en amont qui retrouverait le présupposé de ses problèmes de santé, B étant le présupposé impliqué. D'un autre côté, les fabricants et les vendeurs diraient : « si ce nouvel étiquetage apparaît sur les emballages de nos produits, alors nous en vendrons moins ».
3. Ce trait de fond de la culture mexicaine est amplement documenté par Doris Ladd dans son ouvrage : *La nobleza mexicana en la época de la Independencia : 1780-1826*. Par ailleurs, mes propres recherches sur les retables de l'Église de Santa Cruz de Tlaxcala ont constaté l'invention de ces emblèmes pour des personnages qui n'en avaient pas par héritage (voir *El árbol dorado de la ciencia*, BUAP/Secretaría de Cultura de Puebla, 2003).
4. Voir *L'encyclopédie* Diderot et D'Alembert, *Blason, art héraldique.*
5. Voir le chapitre second du livre *A New Theory of Social Change*, de Molly Anne Rothenberg, Polity Press.
6. Voir de la page 225 à la page 227 du livre *Éléments de grammaire tensive*, de Claude Zilberberg.

RÉSUMÉS

Cet article cherche à contribuer à la problématique des modalités depuis une perspective tensive. Pour ce faire, nous considérerons les modalités atones et toniques. La proposition théorique est issue de l'analyse d'un discours persuasif, créé au Mexique par le Secrétariat de la Santé dans le but de faire baisser la consommation des substances alimentaires nocives lorsque ingérées en excès. Ce travail approfondit la relation complexe entre les modalités implicites et les modalités atones à travers l'étude de l'étiquetage visible sur les emballages des produits mis en vente. Ces réflexions ont pris appui sur une recherche de l'image et sur le discours verbal.

This article seeks to contribute to the study of the problem of modalities from a tensive perspective. To do so, we will consider the atonic and tonic modalities. The theoretical proposal comes from the analysis of a persuasive discourse, produced in Mexico by the Secretariat of Health with the purpose of reducing the consumption of harmful food substances when ingested in excess. This work deepens the complex relationship between implicit and atonic modalities through the study of the visible labeling on the packaging of products offered for sale. These reflections were based on research on the image and on verbal discourse.

INDEX

Mots-clés : modalités atones, modalités toniques, excès, manque, écusson noir, état de santé
Keywords : atonic modalities, tonic modalities, excess, deficiency, black shield, state of health

AUTEURS

LUISA RUIZ MORENO

Luisa Ruiz Moreno est professeure et chercheure au Programme de Sémiotique et Études de la Signification de l'Université Autonome de Puebla (Mexique), membre du Système National de la Recherche (SNI/Conacyt), de l'Académie Mexicaine des Sciences, membre de l'Association Française de Sémiotique et de la Fédération Romane de Sémiotique, membre du comité de direction de *Tópicos del Seminario. Revista de semiótica*. Ses domaines privilégiés de recherche sont : la théorie sémiotique générale, la sémiotique tensive, le sujet et la corporéité. Elle est l'auteure de livres, de chapitres de livres et d'articles spécialisés en sémiotique.
Courriel : luisanrm[at]prodigy.net.mx

TRADUCTEURS

DOMINIQUE BERTOLOTTI THIODAT

« Danser le visage » : une exploration des modalités

Anne Beyaert-Geslin

NOTE DE L'AUTEUR

L'expression « Danser le visage » est empruntée à Belting (2013).

1. Introduction

1 Le visage est omniprésent. Tout d'abord en tant que mythe, récit des origines, dans la mesure où sa naissance coïncide avec le passage à la position debout de l'homo sapiens. En plaçant la tête dans la continuité de la colonne vertébrale, cette station a offert les « *organes faciaux* » aux échanges interpersonnels (Leroi-Gourhan 1964, p. 49). Sloterdijk (1998) explique comment le visage humain s'extrait alors de la face du mammifère en suivant un processus à la fois biologique et culturel. Tandis que les visages s'engendrent les uns les autres dans le face-à-face, l'homme s'ouvre au monde et à l'autre. Dans ces communautés préhistoriques constituées de parents, dit-il, le visage n'a pas encore de fonction d'identification, mais constitue avant tout une « clairière » réconfortante qu'incarne en tout premier lieu le visage maternel. Aujourd'hui devenu le foyer de l'identité qui, *pars totalis*, représente le corps tout entier, il attire le regard des individus sociaux que nous sommes devenus, se rendant indispensable au point de susciter la projection d'une « visageité » là où il n'y a qu'une ébauche, une aspérité dans le mur (Deleuze & Guattari 1980). D'innombrables commentaires (Sartre 1948 ; Levinas 1995 notamment) ont souligné la puissance fascinante, immobilisante du visage qui stabilise ses traits dans un diagramme infiniment reproduit. Il constitue sans aucun doute la figure la plus commune, si commune qu'elle fonctionne de façon métonymique puisque le moindre détail (œil, nez, bouche…) suffit à la reconstituer tout entière. Dans ce que Macho (2011) appelle une « société faciale », il est d'ailleurs le motif le plus largement reproduit, les médias nous environnant de visages d'êtres existants ou non-existants et

produits par des algorithmes (Leone 2021). Cette hyperprésence symbolique conjuguée à celle de la représentation semble corroborée par l'étymologie qui offre pour ainsi dire le visage à la vue. Suivant son origine latine *visum* (vu) (*vis* en ancien français, *Gesicht* en allemand ; *gezicht* en néerlandais), le visage est « ce qu'on voit ».

2 Pourtant, en dépit de cette omniprésence, son expérience reste toujours conditionnelle. Il résulte d'une interaction mettant en jeu des compétences le faisant osciller entre absence et présence. Le visage est toujours « à faire », inaccompli, ce qui signifie inversement qu'il s'échappe, fuit perpétuellement. Ces éclipses lui assignent une identité modale singulière marquée par le battement du potentiel et de l'actuel, deux modes d'existence situés à mi-chemin de l'absence et de la présence.

3 « Prendre le visage pour thème, explique Belting (2013, p. 17), c'est comme pratiquer la chasse aux papillons, dans son filet, on ne prend souvent que des doublures ou des figurants incapables de faire vraiment honneur à la richesse et au mystère du visage ». Les différents cadres des modalités de la sémiotique peuvent-ils, à défaut de capturer le papillon, réduire la difficulté ? Dans cet article, je m'efforcerai de préciser l'identité modale du visage. Il n'est pas seulement cet objet sémiotiquement vide qui prend son sens lorsqu'il est visé par un sujet, dans la jonction, mais, pris dans une interaction, un *visage-chose* qui se stabilise en un *visage-objet* sous les effets conjugués d'une « machinerie » intérieure et du face-à-face. Il faut donc décrire un battement existentiel où l'instauration du visage se joue entre les modes potentiel et actuel. L'article s'efforce de poser quelques repères sémiotiques pour, prenant soin de garder le papillon vivant, rendre compte de l'événement (Zilberberg 2016) que constitue le visage.

2. Entre absence et présence

4 Le port généralisé du masque sanitaire a mis en évidence le caractère insaisissable du visage. Non seulement ce masque substitue au « rôle existentiel » (Belting 2013, p. 14) interprété un rôle social générique, mais en rendant l'acte subjectivant du regard inopérant et en le remplaçant par les figures des yeux, il rappelle sa contribution à l'expressivité du visage qui, sans lui, se fige inéluctablement sous le regard qui l'affronte. Un masque invisible se superpose en somme au masque matériel, perturbe la tension intersubjective et modifie le vécu de l'autre qui se trouve alors objectivé. Son regard ne fonctionnant plus, c'est comme s'il n'avait plus de visage. Il ne s'agit pas seulement d'un demi-visage, mais celui-ci semble « en panne ».

5 Si cette anodine découverte témoigne de la conditionnalité du visage, elle rappelle aussi qu'il n'appartient pas à celui qui le porte mais à qui le regarde. Je dis « mon visage », pourtant c'est à l'autre qu'il appartient. Cet interlocuteur prolonge le mouvement continu mais presque imperceptible de mon visage et, rectifiant son asymétrie (Simmel [1901] 1988), le stabilise et l'actualise. Mon visage lui livre alors une expression, « le moi comme rôle » (Durkheim 1960), bientôt remplacée par une autre puis une autre encore, en déclinant un certain nombre de possibles. De mon côté, nos deux expressions se composant dans l'interaction, l'ajustement mutuel (Landowski 2005), j'actualise celui de mon interlocuteur en puisant dans un creuset de possibles[1].

6 Si le visage réclame donc une interaction, pourrais-je me dédoubler et, assumant seule le face-à-face, actualiser le mien ? La conjonction est rendue possible par la fonction

modale du miroir. Le visage qui s'y reflète est confronté à son souvenir, une « *image* » au sens de Mitchell (2005) correspondant à l'image mentale ou poétique qui échappe à la matérialité et, par opposition à la « *picture* », l'image matérielle élaborée par la main humaine et avec le concours d'instruments, « semble flotter sans aucun support visible, sorte d'apparition fantasmatique, virtuelle ou spectrale » (Mitchell 2005, p. 103). L'« *image* » de mon visage conservée en mémoire renvoie à un état antérieur, que Le Breton (1992) situe dans l'entrée de l'âge adulte (vers 28 ans ?). Cette version passée est alors confrontée à celle que le miroir me renvoie aujourd'hui, ce qui constitue l'événement (Zilberberg 2016) de ma redécouverte : je suis la même et cependant une autre (Ricoeur 1990).

7 Jullien (2009) a précisément décrit la « transformation silencieuse » du vieillissement. Etant « globale, progressive et dans la durée, elle résulte d'une corrélation de facteurs et comme c'est "tout", en elle, qui se transforme, elle ne se démarque jamais suffisamment pour être perceptible », explique-t-il (Jullien 2009, p. 15). La « maturation » reste inaccessible et ne laisse paraître qu'un *« résultat »* (*ibid*., p. 15) qui s'impose tel un « événement » (*ibid.,* p. 118). « Dans quelle mesure [l'événement] est-il à concevoir comme une rencontre, avec ce que celle-ci suppose d'extérieur, et même d'inintégrable, plutôt que comme un *résultat*[2] ? », demande-t-il (*ibid*.). À suivre Jullien, le mode d'efficience de l'événement, surgissement ou survenir (Zilberberg 2016), produirait ce « venir vers moi » caractéristique de la révélation, suscitant cette impression de rencontre et de coïncidence avec moi-même.

8 S'il appartient à qui le regarde, le visage naît et meurt pourtant avec qui le porte. Devant le corps d'un défunt, nous constatons que son visage a déjà fui, la mort ayant non seulement figé ses traits mais, la gravité s'appliquant à un corps couché et non vertical, contredit la lente déformation du visage du vieillissement. Les traits horizontalisés sont trans-figurés. Le visage figé devient alors une surface de projection pour une « image » préférentielle (celle du jeune adulte, celle qu'il avait lors de notre première rencontre…) et des « images » intermédiaires du visage défunt conservées en mémoire, qui se superposent sans ordre sur ses traits immobiles.

3. Du visage-chose au visage-objet

9 Cette esquisse sommaire précise le rôle du regard qui permet non seulement de prendre possession du visage de l'autre, mais entraîne aussi la « machinerie » interne des expressions qui fonctionne en réciprocité. Pour qu'il y ait visage, il faut un échange des regards et des expressions. Cette conditionnalité détermine des instanciations différentes. Le visage façonné dans l'interaction se laisse décrire comme un *visage-objet* par opposition au *visage-chose*. Pour décrire ce visage qui n'en est pas encore un parce qu'il est non-vu, la référence à la chose s'impose en raison de son ouverture, de son inachèvement. Elle est pour Ingold un *« parlement de lignes »* (Ingold 2007, p. 12), *« un nœud dont les lignes de vie, loin d'être contenues dans les limites de cette chose, poursuivent indéfiniment leur progression afin de se mêler à d'autres lignes dans d'autres nœuds »* (Ingold, 2013, p. 338). Pour affiner sa définition d'*« un processus où différents processus s'entremêlent »* (2013, p. 337), l'anthropologue évoque aussi un rassemblement (Heidegger 1954, p. 216), une assemblée. Ce *visage-chose* caractérisé par son ouverture se stabilise dans un *visage-objet* instauré par l'échange des regards. Suivant les caractéristiques de l'objet, cette instance constitue un diagramme clos se détachant

clairement sur un fond. Le mouvement étant constitutif du visage[3], celui-ci reste mobile tout en se laissant saisir en tant qu'arrêt dans une continuité, en tant que « prise » iconique. Tel est le paradoxe de l'instauration.

10 Le mouvement étant continu, la transformation peut se poursuivre en occasionnant le figement des traits. Belting (2013) mentionne diverses situations — le visage de l'aveugle par exemple – qui composent un masque, concept auquel il donne « un sens élargi » (Belting 2013, p. 33). Visage et masque sont pour lui des « concepts opératoires ». « Cela signifie, dit-il, que nous ne leur attribuerons aucune définition précise et qu'ils renverront à l'indétermination qui règne entre les deux » (Belting *ibid*., p. 34). Cette proposition pourrait relever de la simple commodité si le langage courant n'assurait sa validation. N'évoque-t-on pas le masque de la peur, de la colère, du chagrin ? Ce sont les passions tristes et non les passions joyeuses (Deleuze 1970) qui figent les traits en un masque spécifique…

11 Le concept de masque trouve en outre sa justification dans le renvoi à un objet matériel, qui introduit l'idée d'une superposition au visage sous-jacent. Il y aurait donc deux masques mortuaires, le visage de chair devenu fixe et l'empreinte de plâtre qui en conserve les traits. Le masque contient ainsi l'idée d'une désolidarisation de l'être, comme si le porteur du visage n'était plus présent ou ne s'appartenait plus. Vis-à-vis du visage, il introduit une tension émique-étique, renvoie l'occurrence à un type et l'individu à une généralité. S'impose ici à l'esprit le répertoire des « Têtes d'expressions des passions de l'âme » réalisé au 17e siècle par Charles Le Brun, qui représente des passions partagées et non des personnes singulières. Cette référence précise l'enjeu de la mobilité du visage qui, toujours en devenir, fait non seulement le pont entre passé et futur, mais se dédie aussi au mélange, à l'indéfini, au changement des passions. S'il se fixe dans le présent et s'abîme dans une passion unique, il devient un masque.

12 Ce risque de figement fait écho au « piège de l'être » mentionné par Jullien (2016) qui transpose la question vers la présence. Cet auteur explique comment la présence de l'autre, lorsqu'elle se réalise, devient opaque. C'est comme si celui-ci « n'était plus présent dans sa présence », explique-t-il. Jullien introduit une idée essentielle pour notre phénoménologie du visage. De la même façon que la présence peut s'annuler lorsqu'elle est saturée, ce *visage-objet* doit s'accomplir suffisamment pour livrer une expression mais surtout la faire apparaître. Il faut, dirait-on en paraphrasant Jullien (2016, p. 40) que « le tranchant de l'absence » fasse ressortir ce visage. Autrement dit, il réclame, sinon la brusquerie d'un survenir, du moins qu'une transformation reste apparente, que la mobilité laisse la possibilité d'un déni ou d'une contradiction. Le visage se définit donc par son mode d'efficience et son statut d'événement (Zilberberg 2016) ou de risque. En ce sens également, il préserve sa conditionnalité.

13 On esquisse ainsi un premier parcours de transformation : du *visage-chose* au *visage-objet* (ou simplement visage) puis au masque. Cette instanciation est déterminée par l'attention, une possibilité et une intensité du voir. Le *visage-chose* n'est pas encore vu ; le *visage-objet* est non seulement vu, mais regardé. Mais une nuance s'impose. En effet, la transformation du *visage-objet* en masque, telle que nous l'avons décrite, suppose une rigidification des traits qui certes, prolonge et accentue la solidification engagée pour le *visage-objet*, mais semble indépendante de l'acte de voir. Elle résulte d'une sorte de panne de la « machinerie intérieure » et non d'une attention soutenue. Que devient le *visage-objet* lorsqu'il est trop regardé ? Telle est l'expérience faite par Roquentin, le personnage de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre (1938). Face à son miroir, il s'abîme dans

l'examen des détails de son apparence jusqu'à ce que son visage disloqué devienne une « chose grise ». Le diagramme s'est ouvert et défait. Le visage tombé en morceaux s'est chosifié.

14 Dans la mesure où le verbe « dé-visager », littéralement défaire le visage, restitue cette expérience de l'attention excessive, le verbe « visager » pourrait décrire la solidification du *visage-chose* en *visage-objet*. La double transformation mobilise le critère de l'intensité de la sémiotique tensive mais lui adjoint celui de l'étendue dans la mesure où l'enjeu est méréologique et intéresse le rapport entre le tout et les parties. Les verbes qui traduisent les variations de la vision (contempler ou scruter, notamment) croisent ces deux paramètres de la tensivité et une logique de forces — (Thom 1974), notamment — en marquant une tension cohésive (visager) ou dispersive (dévisager). Ils renvoient pourtant à des scènes pratiques différentes voire antagonistes. L'intensité trouve par exemple son paroxysme dans le regard amoureux (ou narcissique) qui contemple le visage aimé en le saisissant dans une tension centripète et cohésive, avant de le disloquer fatalement en suivant la faille d'un détail qui l'entraîne dans une tension centrifuge et dispersive. Le regard intense de la surveillance procède de la même façon, tour à tour cohésif et dispersif, objectivant et chosifiant.

15 L'intensité mobilisée dans cette expérience ambivalente du « regarder » est du reste reproduite dans la pratique du portrait, toujours marquée par une hésitation entre un effort de totalisation des traits et de saisie d'un instant unique, ou au contraire de déclinaison des facettes de l'être et des instants. Racontée dans *Le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac (1831) où le peintre « perd » le portrait en une infinité de détails, elle rencontre une expression exemplaire dans l'œuvre de Pablo Picasso marquée par la fragmentation et la dévoration du modèle. Cette tension générique semble plus pressante encore dans l'autoportrait dont l'interrogation existentielle, en concentrant l'attention de l'artiste dans l'examen de son apparence, assume le risque de la dislocation.

16 La « vérité de l'être » est-elle dans le tout ou dans le détail ? dans l'enveloppe ou dans l'intériorité que le peintre et le photographe s'efforcent de percer à jour ? Percer, autrement dit saisir à partir d'un petit trou. Les commentaires des artistes évoquent la multiplicité des façons d'être du modèle et autant de façons de voir et de le percevoir. Le peintre ne saisit jamais, explique Rousseau, que « quelque forme particulière qui ne sera mienne que pendant ce moment-là » (cité par Sorlin 2000, p. 30). À suivre ce commentaire représentatif, la sauvegarde d'une totalité, du visage-objet, serait un véritable défi.

17 Regarder, contempler, scruter, fixer, etc. : les verbes qui décrivent les variations du voir puisent dans le même inventaire que celui de Fontanille (1999) et de Ouellet (2000), élaboré pour la perception du paysage à partir de corpus littéraires. Loin d'être anodine, cette coïncidence linguistique témoigne de la parenté diagrammatique du visage et du paysage (Farasse 1996 ; Beyaert-Geslin 2017) qui se manifeste précisément à travers ces tensions cohésive et dispersive. Si l'objectivation suit la « machine de visagéité » (Deleuze & Guattari 1980), la chosification du visage souligne la ressemblance des éléments du paysage et du visage et les métamorphoses opérées par la « machine de paysagéité » (*ibid.*). Le paysage n'est en fait qu'un visage morcelé et dispersé, dont les détails servent de saillances, de points de fixation figurative pour

dessiner une colline ou un bosquet. Certaines métaphores — un sourcil broussailleux, par exemple — semblent du reste anticiper cette transformation diagrammatique.

4. Le visage entre deux cadres de modalités

18 Nous avons souligné la conditionnalité du visage puis esquissé un parcours de transformation. Il est temps de décrire la relation modale qui détermine la double conjonction du sujet et du visage constitutive de l'interaction. Deux cadres théoriques doivent au préalable être distingués : les modalités dites existentielles qui restituent les quatre graduations allant de l'absence à la présence (virtualisé, potentialisé, actalisé et réalisé) et celles qui traduisent la compétence du sujet (*devoir*, *vouloir, pouvoir*, *savoir faire* et *être*). Leur superposition (Greimas & Courtés 1979, p. 231 ; Courtés 1991, p. 106) permet de rendre compte du déroulement d'un procès, d'un état zéro à la réalisation. Les modalités du *devoir* et du *vouloir faire* et *être* sont alors dites virtualisantes ; celles du *pouvoir* et du *savoir faire* et *être* actualisantes. Greimas et Courtés (1979, p. 231) distinguent en outre les modalités exotaxiques, qui relient des énoncés ayant des sujets distincts (imposées de l'extérieur), et endotaxiques qui relient des sujets identiques ou en syncrétisme (relation à soi-même).

19 Comment ces compétences s'agencent-elles dans l'interaction ? Le cadre des modalités introduit des formes de donation et de résistance, des schémas prévisibles et impossibles. Deux références désormais classiques problématisent la jonction et précisent ces possibilités de donation. Le carré de la modalisation cognitive de l'espace restitue l'opposition /exposition *vs* inaccessibilité/ (Fontanille 1989) en confrontant les modalités de *pouvoir observer* (observateur) et de *faire savoir* (informateur). Le déplacement de ce carré d'ordinaire utilisé pour l'analyse d'énoncés plastiques (peinture, photographie, etc.) trouve ici sa justification dans l'exigence du voir (vis = être vu). Il oppose ici à l'*exposition*, qui traduit un affichage réciproque des visages, l'*inaccessibilité* qui l'empêche en raison de la non-coïncidence du champ de présence, l'*obstruction* due au masquage du visage et l'*accessibilité* qui introduit une dérogation au voir et renie l'inaccessibilité par le reflet d'un miroir, par exemple.

20 Si ce cadre théorique problématise la jonction et ses empêchements, il laisse dans l'ombre l'accord nécessaire à l'instauration réciproque des visages. Tel est précisément l'enjeu du schéma de l'épreuve fondé sur l'opposition /collusion *vs* antagonisme/ qui prévoit deux parcours de transformation prenant le sens d'une conjonction ou d'une disjonction. Ces représentations complémentaires introduisent des compétences modales positives remplissant ce que Latour (2012) appelle des conditions de félicité, et des compétences négatives correspondant à des conditions d'infélicité. En associant la hiérarchie modale de l'*exposition* et celle de la *collusion*, des conditions de félicité semblent réunies pour assurer l'instauration réciproque des visages.

21 Si la modalité du *pouvoir faire* impliquée dans l'*exposition* semble dès lors déterminante, celle du *vouloir faire* doit retenir notre attention. Première modalité mentionnée par Greimas (1983) et condition de l'existence du sujet pour Arendt (1977), le *vouloir* pourrait contrôler la hiérarchie modale, suivant ainsi le statut d'objet de quête du visage. Non seulement il est désirable et constitue un pôle d'attraction dans le champ de présence, mais nous apprêtons le nôtre à ce regard social (suis-je présentable ?). Mais une nuance s'impose car cette attractivité soumet le *vouloir* individuel à une exigence sociale qui le convertit en un *devoir vouloir*. Arendt a souligné la

contradiction : que reste-t-il du *vouloir* s'il est soumis à une contrainte sociale ? Typiquement endotaxique, le *vouloir* a subi une mutation.

22 Cette prescription trouve son pendant dans le devoir de l'apparence décrit par Arendt (1977). Dissimuler les secrets, masquer nos émotions sous l'idéal social du « sourire gracieux » constituent diverses façons de « danser le visage » (Belting 2013) et non de l'oblitérer[4]. Il faut pourtant distinguer le devoir de l'apparence et celui de l'exposition du visage. Le masquer ou le voiler n'exonère pas de cette contrainte mais introduit seulement une apparence voilée… On aperçoit la contradiction apportée au schéma de l'exposition par celui de l'obstruction et l'introduction d'une condition d'infélicité. Mais tout n'est peut-être pas perdu : le masque pourrait susciter ou accentuer le *vouloir voir*, rendre le visage plus désirable encore, à la façon du voile qui, dans la peinture, montre autant qu'il cache. Dans ce cas, le masque tout comme le voile de la peinture aurait acquis le statut de parure.

23 Avec cette discussion, nous reconstituons une structure modale complexe, combinaison de *devoir*, *vouloir*, *pouvoir faire* et *être* où, dans l'affichage du visage comme dans son instauration, le *vouloir* est contrôlé par un *devoir* social.

24 Cette hiérarchie modale ne saurait éluder les modalités du *croire* et du *savoir*. Celle du *croire,* introduite seulement depuis *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991), est absente de la synthèse des modalités du Dictionnaire (Greimas & Courtés, *ibid*.) mais y trouve logiquement sa place en-deçà du *savoir* et de l'actualisation. À propos des stéréotypes qui caractérisent la représentation de l'Autre (Beyaert-Geslin 2021), je souligne cette « restriction du savoir » dans le *croire* qui fait l'économie du *pouvoir* et/ou du *vouloir savoir*. La proposition s'appuie sur deux références : celle de Piette (2012) pour le croire religieux et de Bastide (2014) pour le croire scientifique. La croyance religieuse permet, dit Piette, de « donner un assentiment à des énoncés disons incroyables ». Pour Bastide, le *croire* « anticipe la découverte, il supplée (par l'imagination !) un *savoir* reconnu comme pluriel et incomplet » (2014, p. 5).

25 Dans l'échange des regards instaurateur des visages, le *croire* évoque plutôt une sorte de pis-aller qui tient à l'impossibilité de *savoir*, qu'il faut associer à celle d'accéder à l'*être*. Cette impasse ontologique permet d'inscrire le visage au cœur du projet sémiotique qui confronte au paraître du sens. Elle permet aussi de saisir le caractère de façade du visage qui expose et protège l'*être*, mais surtout "*fait croire*". Ce rapport au mensonge (Eco 1979) confirme du reste la place éminente qu'il peut occuper dans le projet sémiotique.

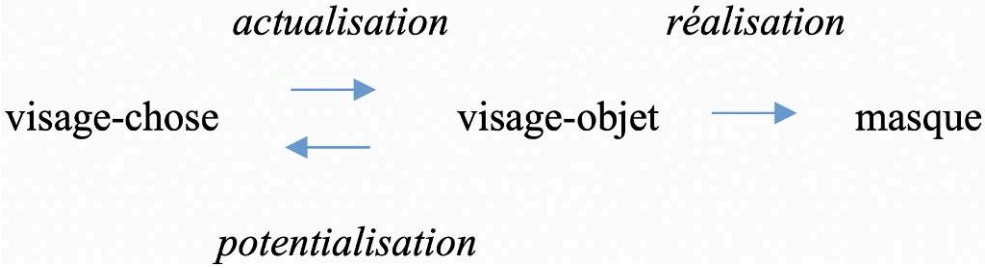
26 La comparaison du *savoir* et du *croire* met en lumière des statuts véridictoires et un rapport aux modalités aléthiques (*devoir être*) opposés où le *savoir* assume la certitude tandis que le *croire*, s'il la revendique, reste entaché d'un *ne pas pouvoir savoir*. Ainsi *savoir* et *croire* renvoient-ils à une modalisation positive ou négative du *pouvoir*. Ceci ne diminue en rien la puissance véridictoire du *croire* due, précisément, à sa relation à l'incroyable et donc à l'invérifiable. Telle est la force de cet « en-deçà ». Cette discussion qui marque la place précise du *croire* entre les modalités virtualisantes et actualisantes indique aussi son importance dans la sémiotique des passions qui, pour le développement des séquences de la jalousie ou de la colère par exemple, se fonde précisément sur l'ajustement mutuel et donc, dans une large mesure, sur l'expression des visages. Le *croire* fait alors intervenir le rapport de forces que sous-tend la notion de manipulation. On pense ici aux manipulations de sujet (par opposition à la tentation ou l'intimidation) que sont la séduction ou la provocation (Greimas & Courtés 1986 ;

Courtés 1991), mais aussi plus simplement aux formes véridictoires de la dissimulation ou simulation (Brandt 1995). Il faudra y revenir.

5. Les transformations existentielles

27 Notre parcours d'instanciation a posé les jalons d'une transformation existentielle en associant le *visage-objet* à une actualisation et le « retour » au *visage-chose* à une potentialisation, la réalisation transformant le visage-objet en masque.

Figure 1



Transformations existentielles

28 Cette esquisse souligne un double raccourci. Elle élude le mode du virtuel qui initie la transformation et, à l'autre extrémité, le réalisé. Dans l'interaction, tout se passe comme si le parcours en quatre étapes de l'absence et de la présence élaboré par la sémiotique demeurait incomplet. Ce battement entre les modes d'existence potentiel et actuel restitue certes la mobilité constitutive du visage mais soulève des questions plus générales. On pourrait en effet se demander dans quelle mesure le parcours en quatre modes peut caractériser une expérience : le réalisé ne correspond-il pas à la mise en discours dans un énoncé verbal ou plastique ? Le virtuel et le réalisé associés respectivement à l'absence et à la présence pourraient n'être que des points aboutissants encadrant le parcours de transformation, et semblent bien passifs lorsqu'on les compare aux deux modes d'existence intermédiaires.

29 Introduit par *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991), le potentiel traduit le manque, le *croire*, ce qui le rend adéquat à la description d'un visage toujours latent. Sa désirabilité donne en effet consistance à l'idée d'un manque, laissant penser qu'il y a toujours d'autres visages (mémorisés ou inventés) avant celui qui est présent, et que nous sommes capables d'en compléter l'esquisse ou de le reconstituer. Le potentiel est du reste compatible avec une relation de jonction car non seulement celle-ci définit un certain type d'état, mais peut garder en mémoire le type qui l'a précédée. Le potentiel qui concentre dès lors toute l'attention reste pourtant une boîte noire pour l'élaboration du visage puisqu'il renvoie à la fois à une image flottante (« image ») convoquée par l'expérience et fonctionnant sur un mode indiciel, et à la « machinerie » interne au visage qui l'élabore sous les regards réciproques. Pour simplifier, on avancerait qu'il renvoie au souvenir et à l'imaginaire d'une part, autrement dit au régime de l'existence, par opposition au régime de l'expérience relatif aux possibles expressifs du visage. Mais que faire du visage reflété dans le miroir, des visages des êtres de fiction (Cyrano, Jean Valjean, Emma Bovary, etc.) dont l'existence est pourtant

tellement insistante ? Le potentiel pourrait n'être qu'un fourre-tout, un puits et non un creuset. Un autre cadre théorique devra donc être exploré plus loin.

30 Mais avant cela, référons-nous à la sémiotique subjectale. Les modes d'existence potentiel et actuel peuvent être considérés comme une assignation et une reformulation des modalités dites virtualisantes (*vouloir* et *devoir*) et actualisantes (*pouvoir* et *savoir*) (Greimas & Courtés 1979, p. 231). Déterminé par l'attractivité et la désirabilité du visage, le potentiel semble infiltrer un *sujet hétéronome* (Coquet 2007, p. 6), le traverser à son insu. Une telle infiltration risquerait néanmoins d'oblitérer l'instant de la « reprise » (*ibid.*) où le sujet, sollicitant la part judicative qui « établit le "compte rendu" de son expérience », aperçoit un autre sujet derrière la façade de son visage, prend acte du syncrétisme, l'affirme et se réaffirme lui-même en tant que sujet. Ce qui se joue alors dans l'actualisation du visage, c'est donc une prise de position devant le temps, où le sujet reconnait l'autre comme sujet tout en se reconnaissant lui-même.

31 Ce détour par la sémiotique subjectale permet d'envisager la participation du sujet à l'expression en intégrant la question de la présence éludée jusqu'ici. Ce qui est en jeu dans le tête-à-tête, c'est précisément la reconnaissance de ce statut de sujet. L'éclipse du visage qui se produit dans le masque traduit ce phénomène de séparation : un objet-masque semble se superposer à l'être alors que, dans le visage, ils coïncident.

32 Ce syncrétisme situe le visage à l'avant-poste dans la sémiotique des passions où il manifeste les expressions et, par contamination, participe à leur échange. Il faut ici encore distinguer deux niveaux : celui de l'émotion et celui où elle se transforme en passion et « infléchit le parcours du sujet dans son ensemble » (Fontanille & Zilberberg 1998, p. 211). Dans le premier cas, le visage permet d'observer les différentes phases d'un schéma affectif élémentaire où la soudaineté de l'émotion se stabilise dans le temps pour traduire l'inclination, la passion et le sentiment. À nouveau, les outils de la sémiotique tensive (Fontanille & Zilberberg 1998, p. 213) s'avèrent précieux. La participation du visage aux séquences d'une passion reste néanmoins plus intéressante. L'ouvrage *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991) montre bien comment les dispositifs modaux soumis à une aspectualisation produisent des effets passionnels mais quel rôle y joue le visage ou plutôt les deux visages ? Ils sont les marqueurs aspectuels qui indiquent les points de rupture, les changements de séquence et, parce qu'ils manifestent un état émotionnel, réinterrogent les affects de l'autre en requérant son ajustement (Landowski 2005). Ils sont donc aussi des pivots narratifs qui contribuent à l'évolution du discours. Points de repère assurant la mise au point émotionnelle réciproque, les visages intègrent certes une possibilité de simulation ou de dissimulation[5], mais surtout une part projective par laquelle l'interlocuteur devine ou imagine l'état émotionnel de l'autre et modifie son propre visage en conséquence. On voit ainsi comment la partition établie entre le potentiel des « images » (le mode potentiel de l'existence) et celui du visage en train de se faire (le mode potentiel de l'expérience) perd toute consistance car l'imaginaire prolonge voire détermine le potentiel expressif du visage. Tel pourrait être la clause secrète de *Sémiotique des passions*.

6. Le visage entre abaléité et aséité

33 Éclairées par une préface de Latour et Stengers, les propositions de Souriau (2009) permettent de dépasser plusieurs apories aperçues en chemin et de préciser l'identité modale complexe du visage. Leur exploration facilitera l'approche de son caractère événementiel.

34 Tout d'abord, si l'on suit Souriau, ce visage suit le mode de l'*aséité* par lequel la chose existe en soi et par soi, dans la mesure où il subit les transformations expressives conjuguées à celles de l'âge. Il est aussi en situation d'*abaléité* radicale, ce qui pose l'idée d'un soutien dans l'existence car son instauration est entièrement dépendante d'un autre, en l'occurrence du visage affronté. C'est l'autre qui en assure l'instauration. L'aséité serait en somme une précondition de l'abaléité.

35 La dépendance introduite par la notion d'abaléité revêt une puissance particulière pour les êtres de fiction qui, en demande de sollicitude, reçoivent une « existence sollicitudinaire » (Souriau 2009, p. 134). Cette existence ténue, qualifiée de virtuelle, dotée « d'une extrême pureté, d'une extrême spiritualité » (Souriau, p. 138) retient ici l'attention en raison du statut accordé au visage. Si les personnages de Jean Valjean ou de Julia, la mère de Virginia Woolf, réclament notre « dévouement » (Souriau [1943]) pour exister, leurs visages juste ébauchés semblent augmenter encore la demande. Dans *Les Misérables*, par exemple, Hugo décrit avec énormément de précisions les barricades, mais évoque à peine le visage du héros qu'il transporte pourtant tout au long des cinq volumes. Tout se passe comme si le dessin du visage incombait entièrement au lecteur, et comme si le visage, foyer de l'identité, était le parangon de l'existence sollicitudinaire.

36 La situation de patuité qui caractérise le phénomène trouve également une excellente illustration dans le visage. Ce mode « complètement original et rarement qualifié comme tel par la philosophie » (Latour et Stengers 2009, p. 35) est « présence, éclat, donnée non repoussable. Il est, il se dit pour ce qu'il est » (Souriau 2009, p. 13). La patuité rend le visage captivant, capable de faire rayonner l'être dont il n'est pourtant que la façade, et pourrait en outre restituer la dimension « prosodique » du visage, son mode d'efficience (Zilberberg 2016) définitoire. La patuité décrirait à la fois l'apparaitre du visage et son caractère détaché, séparé, caractéristique du visage-objet. Il accomplit en somme la fulgurance et la singularité du phénomène, réunissant ainsi les deux paramètres de l'événement.

37 Précisons cette dimension événementielle. Dans le cadre élaboré par Souriau, la patuité du phénomène s'oppose à la présence réique qui se maintient à travers ses manifestations, une « présence indifférente à la situation ici ou là dans un univers déployé et ordonné selon l'espace et le temps » (Souriau [1943], p. 123). Le contraste aspectuel mis au jour incite à questionner le statut du visage par rapport à la permanence de l'être. On conçoit bien que cet être se transforme en se nourrissant de ses expériences émotionnelles et en suivant les transformations de l'âge, mais il faut aussi qu'une stabilité soit acquise, par l'être lui-même — Latour et Stengers diraient que M. Durand doit conserver une "durandité" — et par son visage, qui autorisera leur reconnaissance. Si le visage n'est que mobilité, un schème est nécessairement conservé.

38 Cette permanence doit être distinguée de la progression anaphorique. Souriau ([1956]), philosophe de l'instauration, l'associe à « l'œuvre à faire » mais aussi à une « vie

véritable ». De la même façon qu'une progression anaphorique assure le passage de la glaise à l'œuvre, l'individu doit s'instaurer. Latour et Stengers (2009, p. 67) évoquent alors une « existence plénière assemblant et surpassant tous les modes d'existence, faisant de nous des ébauches désirant l'accomplissement ». On aperçoit à nouveau le contraste aspectuel : si l'être progresse en suivant le sens d'une instauration, le visage suit lui aussi la progression anaphorique liée à l'âge, mais tout en s'instaurant et se dés-instaurant continument sous le regard de l'autre. De surcroît, si les expressions sont fugaces, elles participent à la « transformation silencieuse » (Jullien 2009) du temps et à l'élaboration diagrammatique, notamment à travers ce qu'on appelle les rides d'expression. Bref, l'être impliqué dans la progression anaphorique est « à faire » autrement dit inaccompli, mais le visage qui reste lui aussi toujours « à faire » relève d'une autre version de l'inaccompli, ponctuelle, inscrite dans l'inaccompli de la progression anaphorique. Son instauration ne suit pas un trajet puisqu'elle conserve une possibilité de démenti, mais s'inscrit dans un trajet. Il s'inscrit en somme dans un inaccompli au second degré.

39 Poursuivons l'exploration de ce texte difficile. S'instaurer pour Souriau revient à se rapprocher de la surexistence qui correspond à « une réalité plus haute et plus riche, peut-être » que Latour et Stengers (2009, p. 72) situent aux antipodes de la transcendance et dépouillent de toute surcharge idéalisante. La surexistence « met en jeu l'existant ou l'implique » (Latour et Stengers 2009, p. 71) « à titre de raison ou de loi de réponse » (Souriau [1943], p. 89). La transcendance est ici comprise comme un passage, changement actif et réel, se marquant dans l'innovation modale que constitue « l'investissement d'existence dans la modulation même » (*ibid*., p. 149). Or cette surexistence permet de faire le lien avec le cadre des modalités existentielles en introduisant le virtuel éludé jusqu'ici. Unique point de contact avec le cadre des modalités de la sémiotique, le virtuel apparaît au pluriel chez Souriau. Ces virtuels restituent le « faisable » qui devient « à faire », « prononce et implique une surexistence » (Souriau [1956], p. 188) et participe donc à l'instauration.

40 La lecture de Souriau croisée avec celle de Latour et Stengers, qui situe le virtuel à l'extérieur[6], hors du creuset des possibles, nous autorise une avancée qui concerne directement le visage. Ecartée *a priori* dans notre discussion, cette modalité existentielle pourrait constituer une réponse à une chose extérieure, à une sorte de flèche. Le virtuel ainsi conçu se distinguerait du potentiel correspondant aux possibles du visage. Il atteindrait alors le visage en relevant de l'accident heureux ou malheureux, bonheur, grande douleur ou rencontre enchanteresse. Bien qu'hasardeux, il témoignerait d'une « extrême pureté, d'une extrême spiritualité » (Souriau [1943], p. 138) susceptible d'affecter profondément le visage, de le transfigurer. N'avons-nous pas observé cette réponse indépendante du jeu des émotions sur certains visages ?

7. Conclusion

41 Ce parcours a souligné la complexité modale du visage à mi-chemin entre absence et présence, entre le potentiel et l'actuel. L'exploration des cadres théoriques des modalités a permis de comprendre ce qui en fait un événement et d'en saisir quelques conditions. La patuité fondamentale du visage tient à la fois à son éclat qui rejoint le charisme de la personne, au jeu fascinant des instaurations réciproques qui engagent aséité et abaléité, à la « reprise » par une instance judicative qui constate la coïncidence

du visage et du sujet. Elle tient aussi à la conditionnalité de l'apparaître et au détachement qui lui confèrent sa fulgurance et sa singularité, à une aspectualité inaccomplie qui inscrit son instauration toujours à refaire dans une instauration au long cours.

42 Si l'étymologie du visage (*visum*) semble corroborer son hyperprésence symbolique et médiatique, son statut privilégié dans la définition de l'identité, toutes sortes d'hypothèques en font un objet privilégié pour l'étude des modalités : le visage est pour ainsi dire l'objet modal par excellence. Le problème tient en quelque sorte à la cohabitation d'une hyperprésence (symbolique, médiatique…) et d'une présence modalisée négativement du point de vue de la perception : une hyperprésence au niveau de l'existence confrontée à une impossibilité dans l'expérience. Pour terminer ce parcours, filer la métaphore du papillon de Belting permet d'imager cet empêchement en plaçant l'événement du visage à la croisée d'une double transformation. On *croit pouvoir voir* le papillon alors qu'on s'en souvient, on l'imagine plutôt, et surtout, on le *voit passer* sans parvenir à saisir non plus, tandis qu'il passe, la métamorphose silencieuse qui transforme une chenille en papillon puis en une petite chose éteinte.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, Hannah (1977), *The Life of the Mind,* Sans Diego, New York, London, Harcourt, Inc. ; tr. fr. « L'apparence », *in La Vie de l'esprit*, PUF, 1978, 2007.

BASTIDE, Françoise (2014), *Exploration du « croire » dans le domaine scientifique*, Rimini, Guaraldi.

BELTING, Hans (2013), *Faces. Eine Geschichte des Gesichts,* München, C.H. Beck Verlag ; tr. fr. *Faces : une histoire du visage*, Paris, Gallimard, 2017.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2017), *Sémiotique du portrait*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2021), *L'Invention de l'autre. Le Juif, le Noir, le paysan, l'Alien*, Paris, Garnier.

BRANDT, Per Aage (1995), « QUELQUE CHOSE, Nouvelles remarques sur la véridiction », *in* BRANDT & FLORES (dir.), *Niveaux et stratégies de la véridiction, Nouveaux Actes Sémiotiques*, pp. 39-40.

COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et logos : Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

COURTÉS, Joseph (1991), *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette.

DELEUZE, Gilles (1970), *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Les éditions de Minuit.

DELEUZE, Gilles (1983), *L'Image-mouvement. Cinéma 1*, Paris, Les éditions de Minuit.

DELEUZE, Gilles & GUATTARI, Félix (1980), *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Les éditions de Minuit.

DURKHEIM, Émile (1912) *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Alcan ; nouv. éd. Presses universitaires de France, 1960.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Milan, Bompiani (« Studi Bompiani », 22) ; tr. fr. *Lector in fabula ou La Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

FARASSE, Gérard (1996), « Profil perdu », *in* « Faire visage », *Revue des sciences humaines*, p. 243.

FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature*, Paris, Presses universitaires de France.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (dir. 1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, II*, Paris, Hachette ; nouv. éd., 1993.

GREIMAS, Algirdas & FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

HEIDEGGER, Martin (1954), *Vorträge und Aufsätze*, Pfullingen ; tr. fr. « La chose » *in Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

INGOLD, Tim (2007), *Lines: A Brief History*, Abingdon, Oxfordshire, Routledge ; *Une brève histoire des lignes*, tr. fr., Bruxelles, Zones sensibles, 2011.

INGOLD, Tim (2013), *Walking with Dragons: An Anthropological Excursion on the Wild Side*, London, Bloomsbury ; *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2018.

JULLIEN, François (2016), *Près d'elle. Présence opaque, présence intime*, Paris, Galilée.

JULLIEN, François (2009), *Les Transformations silencieuses. Chantiers 1*, Paris, Grasset ; nouv. éd. Le Livre de poche, 2016.

LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.

LATOUR, Bruno & STENGERS, Isabelle (2009), « Le sphinx à l'œuvre », présentation de Souriau Étienne *Les différents modes d'existence* suivi de *L'œuvre à faire*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 1-75.

LE BRETON, David (1992), *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Marie-Anne Métailié.

LEONE, Massimo dir. (2021), *Volti artificiali/Artificial faces*, *Lexi*a, 37-38.

LEROI-GOURHAN, André (1964), *Le Geste et la Parole*, tome 1 *Technique et langage*, Paris, Albin Michel.

MACHO, Thomas (2011), « Vision und Visage: Gesichter als Medien », *Vorbilder*, pp. 261–289 DOI: https://doi.org/10.30965/9783846750308_014.

MITCHELl, William (2005), *What do Pictures Want? The Lives and Loves of Images*, Chicago, University of Chicago Press; tr. fr. *Que veulent les images ? Une critique de la culture visuelle*, Dijon, Les Presses du réel, 2014.

NANCY, Jean-Luc (2000), *Le Regard du portrait*, Paris, Galilée.

OUELLET, Pierre (2000), *Poétique du regard, Littérature, perception, identité*, Limoges, Pulim.

PIETTE, Albert (2012), « Quand croire, c'est faire et un peu plus », *in* AUBIN-BOLTANSKI, LAMINE & LUCA (dirs), *Croire en actes*, Paris, L'Harmattan.

SARTRE, Jean-Paul (1948), *Visages*, Paris, Seghers.

SIMMEL, Georg (1901), « Die ästhetische Bedeutung des Gesichts », *Hamburgische Wochenschrift für deutsche Kultur* 1, Jg. 2, 35, pp. 280-284 ; tr. fr. « La signification esthétique du visage », *in La Tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages, 1988.

SLOTERDIJK, Peter (1998), *Sphären I – Blasen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp ; tr. fr. *Sphères I. Bulles. Microsphérologie*, Paris, Pauvert, 2002.

SORLIN, Pierre (2000), *Persona. Du portrait en peinture*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

SOURIAU, Étienne (1943), *Les Différents Modes d'existence*, Paris, PUF.

SOURIAU, Étienne (1956), « Du mode d'existence de l'œuvre à faire », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 50 (1), séance du 25 février.

ZILBERBERG, Claude (2016), *La Structure tensive, suivi de Note sur la structure des paradigmes et de Sur la dualité de la poétique*, Liège, Presses universitaires de Liège.

NOTES

1. Le court-métrage intitulé *Film* écrit par Samuel Beckett et réalisé par Alan Schneider en 1965 conservé au Centre Pompidou (Musée national d'art moderne) résume parfaitement cette conditionnalité du visage. Un homme enfermé dans une chambre s'efforce d'éliminer tout regard porté sur lui, celui de la fenêtre, du miroir, du chien et du chat qu'il enferme successivement dans le placard. En se privant de vis-à-vis, il élimine toute possibilité de visage. Jusqu'à la fin du film, le spectateur accompagne son parcours par une image semi-subjective qui, de fait, dérobe ce visage.
2. Jullien a souligné.
3. On pense ici à l'« image-mouvement » (Deleuze 1983).
4. Le film de Beckett déjà mentionné souligne ce *devoir*.
5. Dans cette interaction, les mains peuvent alors révéler l'être dissimulé sous le paraître du visage.
6. « Ce qui a fait grands Michel-Ange ou Beethoven, ce qui les a faits géniaux, ce n'est pas leur propre génie, c'est leur attention à la génialité, non en eux-mêmes, mais en l'œuvre » (Souriau [1943] 2009, p. 190).

RÉSUMÉS

Le visage se construisant dans l'interaction, son instauration dépend d'un entrecroisement de modalités. L'article s'efforce de définir l'identité modale du visage en explorant le cadre des modalités de la sémiotique greimassienne puis les modes d'existence inventoriés par Souriau.

The face resulting from an interaction, its establishment depends on an interweaving of modalities. The article aims to define the modal identity of the face by exploring the framework of the modalities of Greimassian semiotics and then the modes of existence defined by Souriau.

INDEX

Mots-clés : modalités, modes d'existence, sémiotique, visage, métamorphose
Keywords : modalities, modes of existence, semiotics, face, metamorphosis

AUTEUR

ANNE BEYAERT-GESLIN

IDREF : https://idref.fr/083504494
ORCID : https://orcid.org/0000-0003-2450-7220
VIAF : http://viaf.org/viaf/39625998
ISNI : https://isni.org/isni/0000000116253609
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb14598446s

Anne Beyaert-Geslin est professeur de sémiotique (sciences de l'information et de la communication) à l'université Bordeaux Montaigne, responsable de l'axe IDEM (Images, design, espaces, médiations : l'expérience du contemporain) du laboratoire MICA (EA4426), vice-présidente de l'Association française de sémiotique et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique visuelle. Elle a dirigé le CeReS à l'université de Limoges puis le MICA à l'université Bordeaux Montaigne. Elle a publié environ 160 articles et chapitres d'ouvrages en sémiotique visuelle et sémiotique du design, 20 textes de catalogues d'art et textes critiques, coordonné 21 dossiers de revue et ouvrages collectifs et rédigé 5 ouvrages personnels : *L'Image préoccupée*, Hermès-Lavoisier, 2009 ; *Sémiotique du design*, PUF, 2012 (*Semiotica del design*, ETS, 2017) ; *Sémiotique des objets. La matière du temps*, Presses de l'université de Liège, 2015 ; *Sémiotique du portrait. De Dibutade au selfie*, De Boeck, 2017, *L'Invention de l'Autre. Le Juif, le Noir, le paysan, l'Alien*, Garnier, 2021.
Courriel : anne.geslin-beyaert[at]u-bordeaux-montaigne.fr

« Tu vaux mieux que tes actes »

Étude sémiotique des modalisations de la figure du prisonnier au musée

Julien Thiburce

NOTE DE L'AUTEUR

Je tiens à remercier vivement Pierluigi Basso Fossali, Marion Colas-Blaise et François Provenzano pour leur relecture et pour leurs commentaires qui ont eu un impact significatif dans l'évolution de cet article.

Introduction

1 Selon le géographe Olivier Milhaud (2017), en tant que « dispositif de séparation [...], la prison coupe les liens sociaux et empêche les détenus de partager un monde commun entre les murs ». Cette séparation n'est alors pas seulement matérielle et spatiale, mais également corporelle, intime et affective, bon gré mal gré. Entre les murs des espaces carcéraux, un fossé se creuse du point de vue des modalités de *faire* et d'*être*, des capacités d'agir et de percevoir son propre environnement.

2 En prenant pour terrain d'étude l'exposition intitulée *Prison* programmée à Genève de février à juin 2019, puis à Lyon d'octobre 2019 à juillet 2020 et enfin à Dresde de septembre 2020 à mai 2021 puis prolongée jusqu'en janvier 2022, cet article porte sur les modalités énonciatives mises en œuvre par des musées pour mettre en débat la « condition carcérale » (Fassin 2015) dans le monde contemporain. Cette exposition a déjà constitué le terrain d'une étude parue dans *Signata* (Basso Fossali & Thiburce 2021) et, dans le présent article, nous reprendrons d'abord certains éléments permettant d'en décrire les spécificités (notamment en partie 1) pour apporter ensuite un nouveau regard analytique sur le parcours d'exposition, en nous intéressant à un dispositif encore non étudié, pour ce qu'il met en tension les positionnements énonciatifs de l'institution muséale et des publics. Précisément, nous nous intéressons à certains énoncés mobilisés dans le parcours d'exposition pour ce qu'ils mettent en tension une figure du prisonnier au sein de l'espace social, une figure sculptée à partir d'autant de

clichés, d'images mythiques et fantasmées qui se trouvent être exposés pour être interrogés publiquement. En nous focalisant sur une phrase énoncée au sein du parcours (« tu vaux mieux que tes actes »), nous croiserons une approche linguistique tournée vers les discours pour les tensions dialogiques qu'ils instaurent entre différents points de vue énonciatifs et une approche sémiotique attentive à l'agencement matériel et symbolique d'une pluralité de voix dans une scène discursive. Mais avant de nous lancer dans cette analyse, il convient de jeter les bases théoriques sur lesquelles nous nous appuyons. Dans cette optique, nous chercherons à montrer en quoi les observations, les descriptions et les analyses proposées interrogent une épistémologie de la modalité en sémiotique et éventuellement apportent de nouveaux éléments théoriques et méthodologiques.

3 En suivant la leçon d'Émile Benveniste (1970, p. 14), nous reprenons ici l'argument selon lequel toute allocution postule un allocutaire, « implante l'*autre* en face » du locuteur et met en jeu des ajustements entre co-locuteurs. Dans une énonciation sur les prisons opérée *par* l'exposition et *dans* l'exposition, quelles sont alors les instances en jeu dans la prise de parole et qui sont ces « *autres* » implantés, modalisés, dont les positions sont négociés en discours ? En vue d'apporter quelques éléments de réponse à cette question, nous étudierons comment l'acte d'énonciation muséale joue de ses porosités et de ses perméabilisations entre un acte de constitution d'un « monde discursif » et un acte de positionnement dans un « monde extradiscursif » (réel ou virtuel, actuel ou potentiel). Le monde discursif et le monde extradiscursif seront à appréhender pour les « interpénétrations » (Coquet 1997, p. 243) corrélatives à leur émergence réciproque, aux forces qui procèdent à leurs perméabilisations et aux tensions qui s'activent dans l'expérience de cet environnement social et langagier, politique et culturel que constitue le musée, dans la ville. En inscrivant notre proposition dans le premier axe de l'argumentaire de ce volume 13 de *Signata*, où « la modalité est alors saisie comme qualification de l'*implication* d'un actant dans la transformation des valeurs prise en charge par le cadre énonciatif », nous chercherons à montrer les formes d'émergence d'une scène d'énonciation discursive au musée et les engagements. Spécifiquement, en couplant une approche sémiotique qui accorde une place importante aux relations entre des acteurs d'une scène pratique et leur environnement (Basso Fossali 2017) et une approche de l'analyse des discours qui porte une attention spécifique aux dynamiques dialogiques de revendication, d'assomption et d'imputation de points de vue (Rabatel 2017), nous étudierons le déploiement d'un discours sur l'environnement carcéral au musée en tant qu'il participe de la transformation de valeurs morales et éthiques, selon une dialectique entre implication (par défaut, de fait) et engagement (en acte).

4 Ainsi, nous allons chercher à montrer les apports d'un dialogue entre une approche linguistique et une approche sémiotique des modalités. La première, notamment développée à partir de la distinction opérée par Bally ([1932] 1965) entre *modus* et *dictum*, se charge de décrire et de systématiser les formes linguistiques en jeu dans le déploiement et dans la prise en charge de points de vue en énoncé, dans la validation de contenus propositionnels par les interlocuteurs. Parmi les nombreux travaux consacrés à cette notion, nous retiendrons ici deux articles qui font la synthèse et le bilan critique de la notion de modalités en linguistique. D'une part, le travail de Michèle Monte (2011) a permis de mettre au jour les ambiguïtés qui résident entre la notion de modalité et de modalisation et entre le classement typologique des modalités et leur repérage en discours, notamment à partir des travaux de Culioli — sur ce point, nous

dirigeons le lecteur vers l'article de Marion Colas-Blaise au sein de ce volume, intitulé « Modes d'existence, modalité et modalisation : les apports de la sémiotique ». D'autre part, une contribution récente de Sémir Badir (2020) à la revue *Semiotica* a mis en évidence les évolutions théoriques et terminologiques de la notion de modalités au carrefour de la linguistique et de la sémiotique. L'approche de la notion de modalités que nous discuterons ici de manière privilégiée est celle développée en linguistique par Robert Vion (2004), Laurent Gosselin (2010) et Alain Rabatel (2015 et 2017) à partir des apports de Ducrot (1984). Ils ont montré la nécessité de dépasser une perspective logiciste du matériau linguistique notamment centré sur un rapport de véricondionnalité de contenus prédiqués, en développant une perspective sémantico-pragmatique (Vion) et énonciativiste (Rabatel) de l'activité discursive.

5 Aussi nous faut-il opérer une distinction entre la *modalité* et la *modalisation* en sémiotique. Dans l'ouvrage séminal de Greimas (1970) puis dans l'ouvrage *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés (1979), qui reprend et développe des arguments publiés plus tôt dans un numéro de la revue *Langage* (Darrault 1976), les modalités sont traitées à partir des verbes modaux *devoir*, *pouvoir*, *vouloir*, *savoir*. Dans la perspective post-greimassienne développée par Jacques Fontanille (1995) puis chez Fontanille et Zilberberg (1998), ces modalités sont appréhendées en tant que modalités d'expérience associées à des modes d'existence (virtualisé, actualisé, réalisé, potentialisé)[1], pour décrire et systématiser les configurations modales qui président à la sémiose, à l'instauration d'une relation entre le déploiement d'un point de vue perceptif (expérience phénoménologique), la gestion de savoirs et d'affects en discours (prise en charge énonciative), dans un référentiel de valeurs et de pratiques dont les limites et la consistance est elle-même à négocier entre les différentes parties prenantes de l'acte sémiotique (perceptif, énonciatif et interprétatif). Dans notre perspective, ces modalités seront alors à appréhender un ensemble de ressources effectivement mobilisées en discours plus qu'un réservoir disponible ; elles seraient à pister et à décrire non seulement par le repérage de ces verbes, mais également et plus largement dans des configurations actantielles où la distribution des charges modales est soumise à des phases de « coagulation » et de « fluidification » (Basso Fossali 2017, pp. 65-67 et 2020), respectivement relatives à un cadre modal où l'attribution de positions actorielles est rigide et consolidée ou à une activité configuratrice qui laisse de la marge à la prise d'initiative des interactants. Comme le rappelle Marion Colas-Blaise au sein de ce volume, la *modalisation* est conçue par Greimas et Courtés (1979, p. 230) comme la « production d'un énoncé dit modal surdéterminant un énoncé descriptif ». Dans la perspective d'une sémiotique de l'action, cette modalisation constitue le processus même d'activation ou d'inhibition de propriétés et de capacités des actants sujets et objets. Pierluigi Basso Fossali (2020) propose, selon nous à juste titre, de concevoir ces modalisations comme étant relatives à des discours et des actions qui se déploient dans un ajustement de perceptions, d'énonciations et d'interprétations, en devant gérer dialectique entre une *modalisation endogène* (qui part de soi) et une *modalisation exogène* (exercée par d'autres instances). Dans cette perspective, d'une part, les modalisations sont à décrire selon une dynamique d'implication et d'engagement dans l'action qui ne saurait être stabilisée de manière unilatérale et, d'autre part, l'espace et le temps ne constituent pas seulement des circonstants de l'(inter)action et demandent d'être pris en compte dans l'analyse à partir de couplages effectifs entre des sujets et leur environnement, entre une intériorité et une extériorité (de perceptions, d'intentions, d'affects)[2].

6 En prolongeant l'argument avancé dans l'introduction de ce volume, la dimension modale et modalisante des énoncés verbaux qui se déploient dans l'espace muséal demande d'être appréhendée sur le plan sémiotique, et même polysémiotique — et non strictement verbal. Il s'agira ainsi de travailler sur les influences réciproques du plan strictement linguistique des énoncés verbaux ("en langue" et "en discours") et celui de leur matérialisation dans un espace discursif (entre autres, la mise en forme typographique des énoncés, l'agencement d'objets dans un espace architectural, les complémentarités entre des éléments textuels et iconographiques). Nous chercherons alors à rendre compte des liens entre la scénarisation des énoncés (comment les discours sont-ils énoncés ?) et l'orientation de l'action sous-jacente (qui fait ? qui énonce ? et vers qui ?). En effet, au-delà de la dimension ergonomique de la lecture, où l'agrandissement et l'amenuisement d'une taille de police ont une incidence sur l'éloignement et le rapprochement des corps des visiteurs des énoncés à percevoir/lire, la spatialisation des éléments de l'exposition relève d'une textualisation complexe, où les éléments de scénographie ne sont pas des simples décors : ils participent de l'émergence d'une signification des objets exposés (Jutant 2011) et, par là-même, d'une négociation de points de vue et de savoirs situés qui implique une (re)distribution des charges modales. Par exemple, en traitant de questions sensibles comme celles de la prison, de la responsabilité de la peine et des violences induites par l'enfermement, comment le musée traduit-il sémiotiquement ses différentes missions institutionnelles qui consistent à mettre en partage des connaissances à solliciter les points de vue critique des publics, tout en faisant en sorte de susciter une expérience esthétique captivante, voire attrayante ? Nous montrerons ainsi comment le geste expographique, qui consiste à *dire* et à *montrer* la prison au musée, ne cherche pas à neutraliser les conflits qui innervent le débat public sur les conditions de vie en prison, sur les dysfonctionnements de différents systèmes judiciaires en Europe et plus largement dans le monde. Au contraire, les trois musées à l'origine de cette exposition se font les instances médiatrices de voix et de points de vue hétérogènes, avec l'idée de montrer les tensions, les contradictions et les paradoxes internes qui traversent les représentations individuelles et collectives des prisons. En nous appuyant sur des contributions précédentes où nous avons problématisé notre méthodologie d'enquête et étudié certains passages de visites guidées[3], nous étudierons la manière dont l'exposition cherche à constituer un environnement propice à susciter des questionnements et des émotions auprès des publics, sur leurs rôles dans la (re)définition des politiques carcérales et la régulation des dispositifs institutionnels.

7 La première partie de notre article se consacre à une présentation de l'exposition et de son organisation globale entre une trame narrative organisée en plusieurs séquences thématique et une exploration sensible de l'enfermement à catalyser chez les publics. Cette première étape de notre article cherchera à montrer les liens étroits entre deux acceptions de la modalité, comme forme d'implication d'un actant dans une transformation de valeurs (modalité et actantialisation) et comme canaux expressifs (multimodalité langagière et polysensorialité). Il s'agira notamment de montrer comment le parcours de l'exposition *Prison* se déploie entre une trame narrative déjà stabilisée par des (pré)discours qui circulent dans un espace médiatique et une exploration sensible qui laisse de la place à l'émergence de nouvelles représentations des lieux de détention et de leurs acteurs. Aussi une dynamique de débanalisation de la condition carcérale sera-t-elle mise en lumière sous une clé modale qui consiste à

(ré)équilibrer le fait de *faire percevoir* pour *faire savoir* et le fait de *faire savoir* pour *faire percevoir*.

8 Nous nous focalisons ensuite sur un dispositif scénographique qui, au-delà de sa banalité apparente, instancie ce que nous proposons d'appeler une "table des négociations" sociales et politiques, sous-jacentes à la délimitation d'un cadre et d'un hors-cadre de la légalité. Nous chercherons ici à montrer les bénéfices d'une approche sur corpus des modalités et des formes de modalisations actantielles, en travaillant notamment sur la dialectique d'un point de vue perceptif et d'un point de vue énonciatif. Il s'agira là de décrire les formes de spatialisation du discours (articulation *in situ* d'éléments verbaux et non verbaux) et les formes de discursivisation de l'espace (le discours comme mise en scène de l'interaction entre des actants). Il s'agira d'étudier les processus sémiotiques impliqués dans la modalisation du rôle des publics, entre la pratique de la visite dans les lisières internes du musée et la pratique de la dispute et de la délibération politiques dans un espace englobant. Ainsi, nous prêterons attention à la dialectique entre une énonciation modalisée, relative à des points de vue expérientiels et discursifs déjà configurés selon un scénario modal (proto)typique, et une énonciation modalisante, relative à un discours qui (re)définit en pratique les contours de l'espace de son action et redistribue les charges modales attribuées aux acteurs de la scène.

9 Nous questionnerons enfin en quoi ce dispositif étudié et, plus largement, l'exposition impliquent une dimension éthique de *l'être* et de *l'agir* qui ne peuvent pas (encore) être narrativisés et exposés aux publics, mais qui demandent à être inventés et projetés par les acteurs sociaux eux-mêmes. Nous montrerons ainsi les apports d'une distinction entre la modalité du *faire* et la modalité de *l'agir* — déjà proposée par Badir (2020). Notre réflexion devra alors articuler les modalisations des sujets et des institutions qui semblent se configurer au fil du parcours d'exposition avec les lieux mêmes où leurs pratiques se déploient — la prison et le musée comme lieux de pouvoir et de savoir.

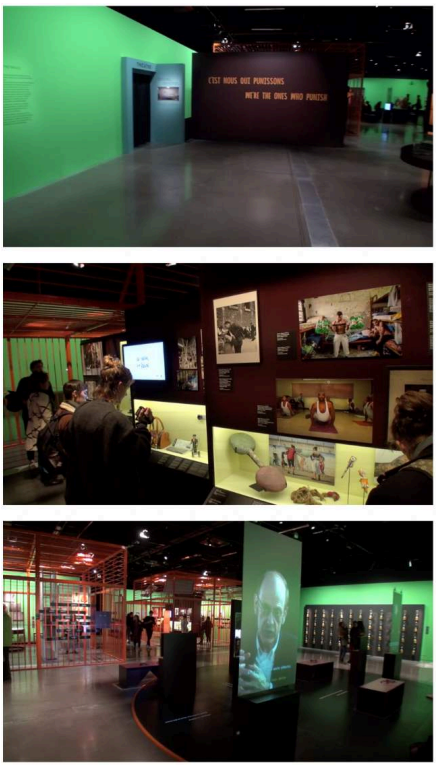
1. Un parcours d'exposition entre trame narrative et exploration sensible

10 Avant d'entrer dans notre étude de cas d'un dispositif de médiation spécifique, nous présentons ici l'arrière-plan thématique de l'exposition *Prison* et ses visées institutionnelles. Nous décrivons en quoi et comment celle-ci vise à textualiser les prisons et leurs acteurs, dans un premier mouvement, afin d'amener les visiteurs à interroger collectivement le sens de la peine, dans un deuxième mouvement. En ligne de fond, il s'agira de montrer comment l'exposition constitue un espace de négociation de perceptions et d'énonciations qui oscillent entre, d'un côté, la sédimentation de rôles et d'interactions entre des actants dans un récit social et, de l'autre, l'émergence locale de voix, de points de vue et de positionnements actoriels. En pistant les formes sémiotiques qui assurent le passage d'une actantialisation à une actorialisation, nous cherchons à mettre au jour les dynamiques d'implication sensible et éthique des publics dans une réflexion sur leur propre rôle dans l'attribution des peines.

1.1. Tisser une trame narrative, textualiser les prisons et leurs acteurs

11 Comme nous pouvons le lire dans le catalogue d'exposition, les trois musées partenaires ont conçu un parcours en cinq étapes selon une trame narrative qui consiste, d'abord, à dresser un état des lieux du système carcéral en vigueur dans le monde occidental contemporain hérité du 19e siècle pour, ensuite, amener les publics à le questionner et éventuellement envisager des alternatives au regard d'autres pratiques de gestion des crimes et délits au sein d'autres cultures. « [T]oujours transparente, au *design* parfois brut, l'architecture de l'exposition joue sur les perspectives entre le dedans et le dehors. La curiosité, le voyeurisme et le malaise se mêlent dans cette évocation de l'expérience carcérale » (Mayou 2019, p. 10). Les espaces de circulation ouverts où sont présentés des objets de la vie sociale extérieure — les séquences 1 (« Prison ») et 5 (« Alternatives ») — s'articulent à des espaces fermés par des barreaux qui représentent de manière symbolique les cellules des prisons et où sont exposés des objets relatifs à la vie à l'intérieur des établissements pénitentiaires — les séquences 2 (« Détenu »), 3 (« Humain ») et 4 (« Non »), comme nous pouvons l'illustrer à travers les captures d'écran d'enregistrements réalisés par nous-mêmes au Musée des Confluences à Lyon.

Fig. 1.



Séquences 1, 3 et 5 (de haut en bas), exposition *Prison, au-delà des murs* – MDC Lyon, novembre 2020

12 Le singulier indéfini du titre de l'exposition (*Prison*) constitue un point d'entrée global sur le contenu thématique proposé, en participant de la formation d'un *type* commun à différents lieux d'incarcération (maison d'arrêt, maison centrale, centre de détention…), à des architectures variées (milieu ouvert ou milieu fermé) et à des peines

à géométrie variable (avec sursis ou non ; avec aménagement ou non). Au musée des Confluences de Lyon, un insert à ce titre spécifie l'angle adopté pour exposer et interroger la « Prison, au-delà des murs ». Cet « au-delà des murs » vise ainsi à communiquer une double perspective sur les prisons (Basso Fossali & Thiburce 2021) : d'une part, il traduit un franchissement de frontières que les murs constituent entre l'intérieur des lieux d'enfermement et le reste du monde situé à l'extérieur ; d'autre part, il exprime un regard qui dépasse une appréhension architecturale de ces lieux de privation de liberté pour s'intéresser à leurs dimensions sociale et politique, culturelle et symbolique, psychologique et affective. Dans cette dynamique de textualisation, la scénographie s'appuie sur un arrière-plan d'ordres socio-culturels, notamment institué et sédimenté à travers une circulation d'images médiatiques : la couleur orange des barreaux fait écho aux tenues des personnes incarcérées largement répandues dans les prisons d'état étatsuniennes. En contraste avec cette signification symbolique de la couleur orange, le vert mobilisé pour les murs ne renvoie à aucune interprétation préalablement codée, ouvrant ainsi un imaginaire de significations. Dans leur dialectique, l'intérieur et l'extérieur des cellules, l'orange et le vert, semblent dessiner un paysage de relations entre des espaces contradictoires, qui fonctionnent en regard les uns des autres. Ce balancement entre des espaces et entre des perspectives est alors au cœur du fonctionnement narratif de l'exposition, qui cherche à maintenir en tension au moins deux positions antagonistes — par exemple, entre qui punit et qui est puni, entre qui fait violence et qui se sent violenté, entre restriction de liberté et jouissance des droits humains fondamentaux.

13 Aussi, ce processus de textualisation des prisons et de leurs acteurs au musée agit-il sur le fond de modalisations préalables, déjà mises en jeu à travers des représentations qui s'ancrent et circulent dans le monde occidental. Ces modalisations préalables sont multiples et concernent tout à la fois :

- l'espace muséal (articuler une conception que l'institution a d'elle-même vis-à-vis des rôles qu'ils doivent tenir dans une mission de service public avec les points de vue hétérogènes des publics sur la place que tiennent pour eux les musées) ;
- la prison (gérer les articulations entre une définition institutionnelle des lieux de privation de liberté, selon des missions de garde des détenus, de prévention à la récidive et de sécurité publique et d'insertion ou de réinsertion sociale[4], et une image médiatique diffractée, construite à partir d'autres productions culturelles préalables ou concomitantes à l'exposition) ;
- les publics (doser et équilibrer les charges modales des publics entre le rôle que leur ménagent les institutions, dans une perspective de transmission et de traduction de connaissances, et leurs propres positionnement à partir de leurs intentions, de leurs désirs et attraits à se rendre au musée par exemple en vue de développer des apprentissages, de se divertir ou tuer le temps).

14 Un point important de la construction de cette exposition sur les pratiques carcérales consiste alors à intégrer d'emblée les publics comme partie prenante de ce récit social et politique au musée, en remettant en question des idées reçues et des clichés. À travers la phrase « C'est nous qui punissons » (voir la fig. 1 ci-dessus), un ensemble d'individus indéfinis *a priori* se trouve grammaticalisé sous la forme d'un actant collectif (« nous ») qui prend part à l'attribution des peines (par un mandat accordé aux juges notamment) et à la définition des procédures législatives qui les sous-tendent (entre un cadre et un hors-cadre de la loi) — il y a ainsi une *modalisation participative* sur

le plan *distributif* (cf. argumentaire). Dans une contribution précédente (Basso Fossali & Thiburce 2021), nous avons déjà étudié l'interprétation de cette phrase au sein de l'espace muséal dans la perspective d'une sémiotique des pratiques interactionnelles à un niveau de granularité fin et nous renvoyons à cet article les lecteurs qui souhaiteraient en avoir une analyse détaillée. Il nous semble néanmoins pertinent et nécessaire d'en préciser ici la portée selon une clé modale, dans un ajustement d'un *pouvoir* et d'un *devoir* négocié collectivement. L'inscription de cette phrase, dès le début du parcours et de manière frontale, modalise en effet les visiteurs en les mettant dans une position au sein d'un récit sous-tendu par un référentiel de valeurs où ils *doivent faire face* à leur responsabilité dans la définition du crime, c'est-à-dire à celle de la peine tout comme à celle de la victime[5] en vue de *pouvoir agir*, en connaissance de cause, sur la (re)définition des dispositifs juridiques de gestion des crimes et délits en alternative à l'enfermement. Après avoir lu cette phrase, on *ne peut pas ne pas faire* ou, même, on *ne peut plus ne pas faire* comme si nous n'avions pas une responsabilité et un rôle à jouer dans l'espace de définition et d'attribution des peines. Mais la complexité d'une telle modalisation semble concerner le caractère collectif de l'acteur visé, où les publics ne seraient pas seulement sollicités en tant qu'interlocuteurs individuels des institutions, mais bel et bien en tant que "masse critique" dont les perceptions, les interprétations et les actions pèsent les unes par rapport aux autres dans la balance d'un équilibre de la légalité et de la légitimé à prendre la parole et à agir (dans un gradient de positions plus ou moins favorables à telles ou telles pratiques judiciaires, par exemple).

15 La textualisation des prisons et de leurs acteurs qui s'opère à travers l'énonciation muséale ne se déploie ainsi pas *ex nihilo* ; au contraire, elle met en perspective des représentations symboliques passées et contemporaines du crime, de la manière de (se) faire justice et elle incorpore des objets de l'environnement carcéral. Ceci non seulement pour « implémenter » des objets, des discours (Goodman 1984) et faire fonctionner un récit à l'intérieur du musée, mais aussi pour continuer de les faire vivre au-delà de ses propres murs, dans l'espace quotidien des publics après la visite. Ce processus d'implémentation est alors intéressant à penser dans une perspective modale, en ce qu'il participe de la gestion de plusieurs fronts de modalisations à la fois : si l'espace muséal s'affirme comme *lieu* institutionnel déjà réglé en partie par des pratiques normées, intégrées et relatives à des domaines sociaux (par exemple, des règles d'adresse aux publics ; des règles de prise de parole et de conduite d'action de la part des visiteurs), il est également l'*espace* de médiations et de traductions entre des institutions et l'environnement de nouvelles interactions entre institutions et entre visiteurs (l'exposition *Prison* participe d'une expérience interprétative des liens entre institutions culturelles et institutions judiciaires, d'une expérience sociale et politique de prise de position sur l'enferment)[6]. Si l'on pense par exemple à un public familial, il serait intéressant d'observer finement comment l'implémentation publique d'un discours sur la prison implique une dynamique énonciative où agissent différents filtres critiques, une modalisation des parents qui jouent à la fois un rôle de destinataire d'une énonciation muséale et un rôle d'énonciateur d'une parole adressée aux enfants.

16 En prolongeant notre réflexion sur l'« au-delà des murs » mentionné dans le titre de l'exposition, il nous semble que ce syntagme vaut aussi bien pour la prison que pour le musée et qu'il tend à réduire la distance entre ces deux lieux institutionnels : d'une part, pour le musée, l'exposition donne à voir une image de l'environnement carcéral tel qu'il est vécu de l'intérieur et au-delà de son appréciation en tant qu'architecture ;

d'autre part, pour la prison, l'enfermement est une question de société qui demande d'être interrogée et débanalisée au-delà du cadre spatio-temporel de l'expérience de visite.

1.2. Dé-banaliser une question de société et mettre la prison au pluriel

17 La prison étant une peine largement appliquée par les institutions judiciaires et admise par l'opinion publique[7], l'un des objectifs de l'exposition est d'accorder une place centrale à la réflexion sur les alternatives visant à la réinsertion et à d'autres formes de gestion des peines. Comme nous l'avons montré dans une précédente contribution (Basso Fossali et Thiburce 2020a), l'une des missions institutionnelles des musées impliqués dans la production de l'exposition *Prison* est de tenir ensemble, au présent, un regard orienté vers le passé de l'enfermement et un regard orienté vers son devenir et projeté dans le futur, en assumant pleinement la dimension performative de son discours. En effet, avec l'exposition *Prison* (mais pas que celle-ci), les musées à la fois investissent un programme discursif visant à faire la lumière sur les pratiques carcérales, leur héritage problématique, voire gênant, et se proposent en tant que milieu propice pour échanger des perspectives (juges, gardiens, prisonniers, proches des détenus, citoyens « libres ») et pour envisager des formes alternatives de gestion des crimes et des délits. En articulant un programme de recherche scientifique documenté (à partir d'un fonds archivistique) avec une pratique démocratique d'interlocution sur les conditions de détention/rétention (dans des médiations publiques et au cours de visites guidées), ces musées se positionnent en tant qu'interface entre institutions politiques et agents sociaux et en tant qu'arène de négociation d'une vie en société.

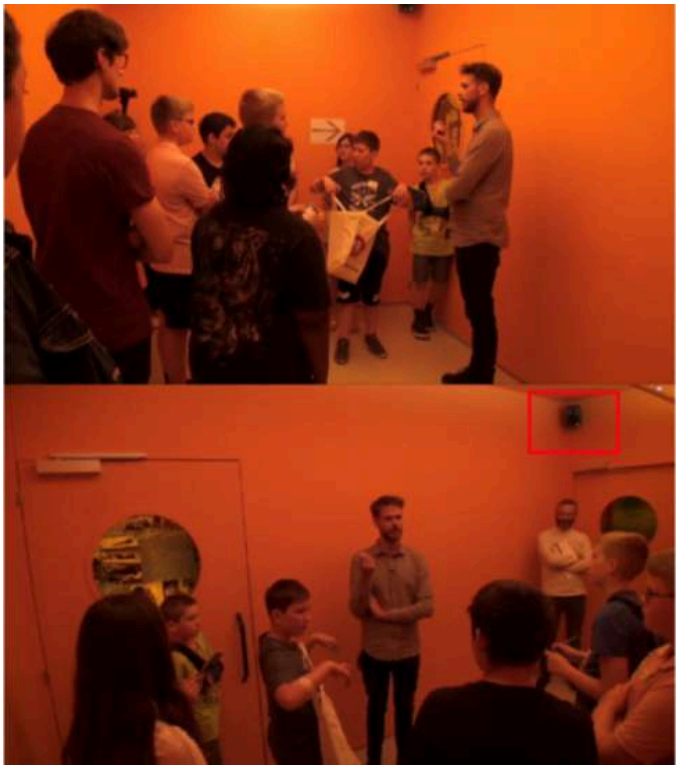
18 En reformulant ces éléments d'analyse sur le plan modal, nous pouvons dire ici que les musées cherchent à réunir les conditions de possibilités d'une conversion entre, d'un côté, des savoirs déjà attestés (notamment par les pratiques de scientifiques et d'experts dont les détenus font partie) et des savoirs qui restent à découvrir dans l'expérience de visite (qu'ils émergent de la situation ou qu'ils soient déjà présents et à conscientiser de manière réflexive), et, de l'autre côté, des pouvoirs d'agir dans l'espace muséal en vue d'une prise sémiotique, sensible et interprétative (gérer les couplages entre des formes de l'expression et des formes du contenu au sein du parcours) et des pouvoirs d'agir en dehors de l'espace muséal (déployer et éventuellement étayer un point de vue critique sur les interactions sociales et symboliques entre les différents acteurs impliqués dans une scène de jugement, en amont et en aval de l'incarcération). En jouant sur la dialectique du musée en tant que lieu d'implémentation publique et en tant qu'environnement d'expériences sensibles, l'exposition *Prison* se constitue en tant qu'espace de dialogue entre institution de pouvoir judiciaire et institution de savoirs anthropologiques et culturels, entre des formes de délibération publique programmées et codifiées selon des mandats attribués et codifiés institutionnellement et des prises de parole non anticipées résultant de la contingence d'une interaction (*vouloir* et *croire pouvoir* prendre la parole).

19 De manière complémentaire à son approche discursive, historiographique et encyclopédique, l'exposition *Prison* revêt une dimension expérimentale, sensible. Différents dispositifs à vocation immersive visent à susciter une perspective sur les

prisons qui passe par une expérience corporelle de visite chez chacun des « organismes » qui constituent un corps social. Ceux-ci ne prétendent pas reproduire à l'identique un environnement carcéral dans lequel où les visiteurs pourraient se plonger. En plus des modules aux barreaux orange on trouve deux espaces immersifs : une salle orange, où un enregistrement audio reproduit l'ambiance sonore d'une prison, sans autre objet que les haut-parleurs ; un théâtre fictif, où trois espaces s'articulent les uns aux autres, en recréant des espaces de la vie quotidienne d'une prison (parloirs et cellules).

20 Dans une pièce totalement orange dont la surface est légèrement plus grande que les neuf mètres carrés d'une cellule, un documentaire sonore est diffusé afin de retranscrire l'ambiance effrayante d'une prison (une des enceintes est encadrée en rouge en fig. 2 ci-dessous).

Fig. 2.



Visite exposition *Prison* – MICR de Genève, juillet 2019

21 Dans certaines visites que nous avons documentées, certains discours des guides n'évoquent que l'impact à moyen terme des sons entendus et le choc carcéral qu'ils induisent (des cas des suicides). Le visible traduit la « peau d'identité » (Andrieu *et al.* 2008) du prisonnier, son costume orange, tandis que le monde acoustique apparaît saturé de sons menaçants, comme des indices d'une microviolence quotidienne que l'on ne peut pas normer ou même normaliser, précisément parce qu'ils sont indéchiffrables, restant hors champ. L'espace muséal réinvente l'environnement carcéral avant de pouvoir se présenter comme un médiateur d'expériences. Il ressort de nos enregistrements audiovisuels que les gens résistent rarement plus de quelques minutes dans cette salle ; le musée accepte d'être esthétiquement repoussant afin de trouver une fidélité inconfortable à l'exemple existentiel à rapporter. Il parle un autre

“langage”, violent, que les guides sont capables de gérer au prix d’une augmentation de la dose, d’une exagération supplémentaire du caractère dramatique de l’expérience.

22 Pour ce théâtre immersif, dans un premier espace (fig. 3), on trouve une mise en scène de textes dramatiques, où plusieurs comédiens incarnent différents détenus dans une même pièce. Les visiteurs s’assoient alors face à eux et portent à leur oreille un dispositif leur permettant d’écouter les textes dits, enregistrés au préalable.

Fig. 3.



Théâtre immersif (cellule), exposition *Prison, au-delà des murs* – MDC de Lyon, novembre 2020

23 Un deuxième espace (fig. 4) mobilise le même dispositif d’écoute, mais pas les mêmes modalités de mise en scène ni de visualisation : dans la reconstitution de parloirs avec dispositif de séparation (une vitre), chaque visiteur peut se positionner sur différentes chaises face auxquelles sont projetés les récits dits par les comédiens, une fois le dispositif d’écoute enclenché.

Fig. 4.



Théâtre immersif (parloirs), exposition *Prison, au-delà des murs* – MDC de Lyon, novembre 2020

24 Un troisième espace (fig. 5) mobilise un dispositif plus complexe encore, en jouant sur une mise en lumière et une sonorisation de deux scènes en miroir, composées des mêmes objets et décors.

Fig. 5.



Théâtre immersif (mise en miroir), exposition *Prison, au-delà des murs* – MDC de Lyon, novembre 2020

25 Il y a une scène que le visiteur observe et où sont projetés des hologrammes de taille semblable à ceux du premier espace. Il y a une autre scène où se trouve physiquement le visiteur du musée, où sont présents : un banc sur lequel s'asseoir, un évier et une table éclairés. D'abord en pleine lumière, le potentiel du dispositif n'est pas encore exploité. On voit des personnages projetés face à soi, mais les deux espaces se répondent de manière égale. Cette immersion potentialisée s'active à proprement parler dès lors que la lumière se tamise, puis s'éteint, et que les sons de la mise en pratique des objets se font entendre : on est dans la pièce comme si l'on était dans sa cellule, en train d'entendre des gouttes d'eau tomber dans l'évier, sans personne à qui s'adresser face à soi. Le jeu de miroir s'inverse et les visiteurs passent de la position d'une personne mise en cellule à la position d'un spectateur qui observe plusieurs personnes dans une même cellule.

26 Entre la salle orange et ce théâtre qui explore les frontières entre la puissance figurative de la mise en scène et la profondeur imaginative des visiteurs se manifeste une atténuation des frontières entre l'interprétation d'un discours sur les prisons au musée et l'expérience imaginée (potentielle) ou imaginaire (virtuelle) d'une incarcération. Cette dynamique de production muséale, entre expérimentation artistique et discours scientifique, problémalise alors le statut de la dimension partageable et traductible de l'expérience carcérale au musée (Basso Fossali & Thiburce 2020b). Que l'on soit dans le dispositif immersif ou dans le discours figuratif, une ligne de cohérence semble tout de même se dessiner, traversant et structurant l'itinéraire, du début à la fin : l'exposition *Prison* assume une position qui vise toujours à poser aux visiteurs les limites de leurs connaissances, qu'elles soient le fruit d'une recherche encyclopédique ou d'une expérience personnelle, et par là-même, les limites de ce que

veut dire "faire société" : comment continuer à participer d'un système punitif qui tourne à vide ? Quelles solutions alternatives mettre en œuvre collectivement de manière à réduire les violences et à rétablir des conditions de vie décentes ?

27 L'exposition *Prison* d'abord mise au singulier (érigée en type) se trouve alors pluralisée (mise au pluriel) à travers les points de vue des publics, qui émergent du réglage entre des expériences et des connaissances d'arrière-plan, préalables à la visite, et celles provoquées et suscitées par l'expérience de visite elle-même. En mettant en perspective ces enjeux vis-à-vis de la modalisation en sémiotique, nous observons que les différentes séquences de l'exposition se complètent les unes par rapport aux autres sur deux plans. Sur le plan des connaissances et des croyances symboliques, l'exposition vise à *faire savoir* de manière à possiblement *ne plus croire* en certaines idées "reçues", héritées de discours problématiques, qui dressaient des points de vue pas encore objectivés, critiqués et par rapport auxquels certains publics n'avaient pas forcément pris de distance. Ces connaissances et ces croyances sont ainsi relatives à un deuxième plan, celui des connaissances encyclopédiques et des savoirs qui émergent de l'expérience : au fil du parcours proposé aux publics, les différentes séquences s'influencent les unes les autres avec l'objectif aussi bien de *faire savoir* pour *faire sentir* que de *faire sentir* pour *faire savoir*. Avec la salle orange et le théâtre immersif, notamment, l'un des enjeux modaux consiste à amener les publics à *se faire l'expérience* de l'environnement carcéral, même si fictionnée[8]. Ce caractère fictionné de l'expérience carcérale se retrouve principalement sur le plan matériel de la scénarisation.

28 Pour la salle orange, les sons ont été captés, enregistrés, dans un environnement carcéral où des personnes sont, bon gré mal gré, réellement emprisonnées, mais sont diffusés dans un espace qui ne s'apparente à une cellule de prison que dans sa taille. Dans une dynamique inverse et complémentaire, pour le théâtre immersif, l'environnement cherche le plus possible à se rapprocher de la réalité, mais les discours sont fictionnés : les publics n'ont pas face à eux de "vrais" corps, en chair et en os, mais des projections sur des plaques de verre qui reproduisent leur présence en hologramme ; et les personnages représentés sont interprétés par des comédiens qui donnent à voir une expérience d'enfermement et non pas des scènes filmées "nativement" en prison.

29 Ces mises en scène, où la dynamique de spatialisation est prépondérante, entrent en écho avec les images des photographies documentaires et des reportages audiovisuels exposés dans les autres salles, qui dépeignent la vie quotidienne d'espaces carcéraux, aussi bien du point de vue des personnes détenues que d'autres acteurs (par exemple les surveillants, les proches qui rendent visite). Les corps projetés sur les plaques de verre, ayant une taille semblable à celle des corps en chair et en os des visiteurs, assurent une passerelle entre ces derniers et les corps projetés sur des photos et écrans. Cette homologie entre la taille des corps mis en scène et la taille des corps des visiteurs nous semble ainsi conçue pour participer activement d'une forme d'identification entre les publics et les personnes qui vivent en prison, en l'inscrivant dans le corps même des visiteurs.

30 Selon notre propre interprétation, c'est cette inscription du corps des prisonniers dans l'exposition, puis de l'exposition dans le corps des visiteurs, au moins en mémoire, qui participe d'une débanalisation de la condition carcérale. Chaque visiteur pourrait se faire son propre point de vue et en débattre à partir de sa propre expérience préalable

à l'exposition, de son interprétation des contenus proposés et de son expérience de visite. La débanalisation de la prison et de l'enfermement consiste non seulement à présenter d'autres matériaux sémiotiques que ceux largement médiatisés en images et en sons, mais également à accorder aux publics une autre place que ceux de spectateurs et récepteurs d'un discours. L'actorialisation des prisonniers et des autres "personnages" du récit carcéral se fait donc non seulement par le biais d'images et de discours exposés (documentaires ou fictionnels), mais aussi par des positionnements que l'on cherche à faire tenir aux visiteurs dans leur expérience de visite. En les plaçant au cœur du dispositif, le *design* de cette exposition cherche à provoquer une expérience qui amènerait éventuellement à d'autres regards sur les discours médiatiques et/ou à de nouvelles représentations sur les prisons[9].

31 Après cette approche macroscopique des dynamiques modales à l'œuvre dans les différentes séquences de l'exposition, nous pouvons maintenant nous orienter vers le dispositif de médiation auquel se consacre principalement notre article.

2. Une table des négociations : énonciation modalisée et énonciation modalisante

32 Dans l'ensemble de ce parcours, un dispositif scénographique qui se trouve dans la première séquence de l'exposition a retenu notre attention vis-à-vis de la question des modalités en sémiotique et que nous proposons d'appeler "table des négociations". Comme nous allons le montrer, il nous paraît particulièrement pertinent pour travailler une dialectique complexe en linguistique et en sémiotique entre une *énonciation modalisée* et une *énonciation modalisante*. Dès que l'on aborde cette question à propos des discours qui se déploient au sein d'un espace muséal, la question se pose de déterminer de quelle énonciation nous parlons et de définir le réseau d'interconnexion qui se déploient entre différentes instances énonciatives dans un même énoncé et plus largement dans un même discours. Il s'agira ainsi d'étudier notamment comment l'énonciation muséale doit gérer à la fois le fait que les discours qu'elle instaure, articule et met en scène sont soumis à des modalisations préalables (des paroles rapportées qui ont fait l'objet d'interprétations passées, des interdiscours avec lesquels elle entre en relation dialogique, des attentes et des points de vue projetés par les publics en amont de la visite) et des modalisations à venir (le positionnement des publics et des autres institutions vis-à-vis des discours exposés et adressés). Comme nous allons le voir, la prise de parole de l'institution muséale tend à exhiber le processus même de prise de parole et une complexité réside dans l'analyse sémiotique, qui consiste à mettre en évidence les ressources par lesquelles le musée à la fois constitue son propre cadre interprétatif et laisse des ouvertures dans l'interprétation des objets et discours exposés. Dans cette perspective, nous chercherons à décrire comment un même dispositif énonciatif gère le double front d'une modalisation qui lui est attribuée (*énonciation modalisée*) et d'une modalisation qu'il attribue à la scène énonciative et aux acteurs (*énonciation modalisante*). Précisément, cette table des négociations sera appréhendée pour les articulations qu'elle implique de différents points de vue sur la scène du jugement, entre un scénario modal (proto)typique et une scénarisation spécifique, locale et émergente. Nous montrerons que l'instauration de ce cadre modal passe d'abord par la scénarisation de l'acte énonciatif lui-même pour interroger ensuite les formes d'interactions transitives et réflexives que sous-tend le

déploiement d'un point de vue sur la scène du jugement (orienté vers les interlocuteurs et orienté vers soi-même).

33 Entre des photographies qui dressent une typologie de différents établissements pénitentiaires et un tableau réalisé par Alexandre Bonnin de Fraysseix et intitulé *Une descente de justice* (1884), cette table ovale sert de support à divers objets. Décrivons brièvement ces objets pour en expliciter l'organisation. Au milieu de la table, on trouve une robe de magistrat, disposée de manière verticale, qui n'est pas la même de Genève à Lyon, comme nous l'avons observé au cours de nos terrains.

Fig. 6.



Une "table de négociations", exposition *Prison* – MICR de Genève, juillet 2019

34 Ce changement garantirait selon nous une certaine adéquation symbolique entre le vêtement exposé et les codes propres à la juridiction de ces deux pays, favorisant ainsi un ancrage de la représentation des juges sur le territoire culturel où se déploie le discours muséal. Aussi, à la même hauteur, plusieurs panneaux font états de différents crimes et délits commis à différentes époques par des personnes de sexe et d'âge différents :

> Femme, 25 ans, 15e siècle, France, Sorcellerie, Bûcher
> Homme 40 ans, 2017, Angleterre, 14 délits sexuels, 15 ans
> Homme, 42 ans, 2013, Irlande, pratique de l'avortement, 14 ans
> Femme, 19 ans, 1975, Allemagne de l'Est, projet d'évasion du pays, 1 an et 8 mois
> Homme, 22 ans, 2016, France, vol d'une bûche de chèvre, 3 mois.

35 Le temps grammatical du présent à valeur de vérité générale énoncé par la phrase « C'est nous qui punissons » (cf. *supra*, section 1.1.) se trouve ici contrasté par les dates et les époques auxquelles réfèrent les panneaux. La question consiste alors non seulement à prêter attention aux acteurs de la peine, mais surtout à interroger les techniques de punition de manière relative aux transformations politiques et juridiques opérées sur le temps long de l'histoire des sociétés. Pour reprendre l'expression de Michel Foucault, *l'enjeu est de questionner pourquoi et comment nous punissons*[10].

36 Ensuite, on trouve d'autres types de documents, disposés de manière horizontale, qui ont trait à la collecte d'informations sur des individus : un « album des étrangers

expulsés de France depuis les 15 dernières années », publié en janvier 1905. « À la fin du XIXe siècle, Alphonse Bertillon, précurseur de la police scientifique, développe la technique du “portrait parlé”. Ainsi, la description minutieuse de parties du corps dans cet abrégé portatif rendait possible le repérage d’un prévenu dans la foule ». Dans un saut chronologique et technologique, en regard à cette technique, on trouve le « *National Sex Offender Public Website* » développé aux États-Unis en 2005 que les publics peuvent visualiser à travers un écran. Comme on peut le lire sur l’encart, élaboré « en collaboration avec le ministère américain de la Justice », ce site internet et son application mobile ont pour but de fournir à « tout utilisateur des informations sur les délinquants sexuels résidant ou travaillant dans son voisinage. Aujourd’hui, la technologie permet un traçage sans limites du délinquant ».

37 Enfin, on trouve des phrases en français et en anglais qui énoncent des maximes, des formules figées et entendues :

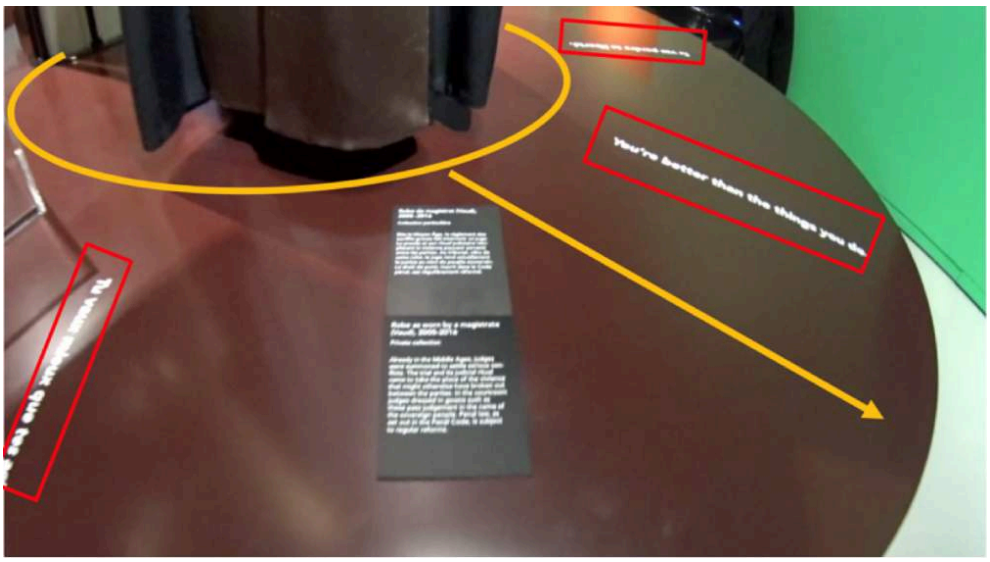
> Tu vaux mieux que tes actes. / You’re better than the things you do.
> Tu n’as que ce que tu mérites. / You’ve only got what you deserve.
> Tu vas perdre ta liberté. / You’re going to lose your freedom.

38 En articulant ces objets les uns avec les autres, nous allons maintenant essayer de montrer en quoi cette table constitue selon nous une table de négociations entre des points de vue et des représentations. On se consacre d’abord à l’étude de la structure d’adresse qu’elle met en œuvre pour développer, ensuite, un regard sur la mise en scène d’une interaction entre des acteurs d’un monde correctionnaire, entre dialogue et dialogisme.

2.1. Structure d’adresse et scénarisation de l’acte énonciatif

39 Reprenons les trois phrases qui nous intéressent, telles qu’elles apparaissent au sein de l’espace muséal, écrites au papier adhésif sur une table (encadrées en rouge en figure 7 ci-dessous), où la scénarisation de l’acte énonciatif peut être appréhendée du point de vue de la spatialisation, de la temporalisation et de l’actorialisation.

Fig. 7.



Structure d’adresse et scénarisation de l’acte énonciatif, Exposition *Prison*, Genève, juillet 2019

40 Ces énoncés sont autant de phrases qui reconstruisent des points de vue sur la condition des personnes incarcérées, en alternant des propos encourageants, destinés à remonter le moral des prisonniers dans la perspective d'une justice restaurative (« tu vaux mieux que tes actes »), et des propos ayant pour effet d'alourdir symboliquement la peine judiciaire déjà attribuée (« tu n'as que ce que tu mérites » ; « tu vas perdre ta liberté »).

41 La structure d'adresse construite est celle d'un dialogue entre deux acteurs dont les positions sont implicitées : l'un, qui n'est pas jugé, émet un jugement ou au moins une évaluation et une sanction de l'acte punitif ; l'autre, ayant commis un délit ou un crime en train d'être jugé, voit une valorisation morale et éthique attribuée à ses propres faits. Dans ce scénario interprétatif, il y a un travail linguistique et sémiotique qui cherche à pointer que ce sont d'abord des actes qui sont jugés et non pas des personnes. Dans la phrase « tu vaux mieux que tes actes », il y a un autre implicite qui laisse une marge d'interprétation quant à la temporalité des actes auxquels il est fait référence. Entre une dynamique tournée vers le passé et une autre orientée vers le futur, doit-on lire et comprendre : "tu vaux mieux que les actes pour lesquels tu as été jugé coupable" ? Ou bien : "tu vaux mieux que tes actes passés et donc tes actes futurs permettront de restaurer ton identité sociale"[11] ?

42 Ce qui nous semble plus pertinent encore du point de vue de la modalité et de la modalisation en sémiotique, c'est la spatialisation de la structure d'adresse. Dans un mouvement centrifuge, du centre de la table vers l'extérieur (marqué en orange en figure 7 ci-dessus), le sens de la lecture joue sur le positionnement dialectique des publics entre le rôle d'énonciateur et celui d'énonciataire. D'une part, les énoncés sont écrits pour être lus par eux, comme s'ils en étaient les instances de production et de perpétuation, adressant ainsi ces phrases à des criminels. Dans cette configuration actantielle, les publics sont mis dans la position de la personne qui émet un jugement sur les actes commis. D'autre part, les propos sont énoncés en direction des publics, comme s'ils leur étaient destinés et adressés. Dans ce cas-là, les publics sont mis dans la position d'une personne jugée.

43 En nous appuyant sur les éléments de réflexion développés dans l'argumentaire de ce volume, il est intéressant de noter ici les points de contiguïté entre la *modalisation* d'une position actorielle et la *modulation du ton* du discours. Le régime énonciatif mobilisé pour ces phrases écrites horizontalement contraste fortement avec les discours que l'on pourrait entendre sortir de la bouche d'un juge, une figure de la scène représentée au centre de cette table des négociations par la robe de magistrat. Ces énoncés n'appartiennent pas en propre au domaine juridique qui s'appuierait sur des articles de lois pour émettre une condamnation pénale ; ils relèvent plutôt d'une voix doxique, à laquelle on adhère ou non, mais qui est en tout cas axiologisée, qui émet des sentences et des maximes aux accents moralisants.

44 La dynamique d'énonciation centrifuge, dont l'instance énonçante est représentée par une robe de magistrat en position centrale, problématise justement le rôle de "juge" que chacun pourrait jouer au quotidien, de manière symbolique. Ces mots qui se trouvent ainsi mis en négociation et en débat, "sur la table", interrogent non seulement (i) la portée des énoncés mobilisés pour émettre un point de vue sur des faits commis, mais également (ii) les dynamiques de positionnement dans une scène dont on fait plus ou moins partie. Si l'on n'est pas tous directement et également responsables de l'acte commis ni de la peine attribuée, parce que le système judiciaire en vigueur implique

une responsabilité partagée au sein d'une collectivité (par délégation d'un pouvoir judiciaire), les énoncés que l'on profère au quotidien nous obligent à réfléchir, collectivement et réflexivement : (i) à des significations en puissance (relations entre le sens symbolique de nos prises de parole et les valeurs sédimentées en langue) et (ii) à la puissance signifiante de nos discours (la performativité effective d'une sentence tout comme ses propres limites, lorsqu'on cherche à toucher mais l'on n'y arrive finalement pas).

45 La scénarisation de l'acte énonciatif ouvre ainsi une voie vers une actorialisation, une incarnation personnelle de positions discursives et de points de vue énonciatifs, que l'on attribue à soi-même ou que l'on impute à d'autres. Dans la section suivante, nous allons développer cet argument sous l'angle de la mise en scène de l'interaction, entre dialogue et dialogisme.

2.2. Un « tu » dirigé vers un autre « je ». Mettre en scène l'interaction, entre dialogue et dialogisme

46 L'orientation spatiale des phrases sur la table, de manière centrifuge, construit donc une scénarisation d'un acte énonciatif dirigé vers les publics. Mais il nous semble nécessaire de dépasser cette appréhension *dialogale* des échanges entre institutions muséales et publics (une exposition adressée), pour approcher et décrire la dimension *dialogique* de ces énoncés (une mise en débat à initier et à partager).

47 En effet, en première lecture, nous avons repéré une structure de dialogue où un locuteur s'adresse à un interlocuteur. C'est la partie que nous venons de développer, où l'on repère un processus de *dialogisation interdiscursive* (Bres 2001, p. 84), une compénétration d'un dire en train de se dire (par l'énoncé écrit) et d'un dire déjà dit (une maxime sédimentée dans un système linguistique et culturel). En adoptant une autre perspective sur les trois phrases mises sur la table, on peut en saisir la profondeur d'un processus d'« auto-dialogisation » qui se produit entre des énoncés produits par un même énonciateur. Dans cette configuration énonciative, le « tu » énoncé ne réfèrerait plus à un inter-locuteur réel ou potentiel, mais à un acteur construit réflexivement, un autre « je », un « autre *de* soi »[12]. La phrase ne serait alors plus énoncée par la personne qui juge, mais par celle dont les actes sont jugés, en négociant elle-même un point de vue sur ses propres actes. Dans cette structure auto-dialogique, un locuteur prononce ces mots pour lui-même, en laissant s'entrouvrir une autre conception de soi.

48 Entre *soi-idem* et *soi-ipse*, ces mots *a priori* destinés à (dé)construire l'identité narrative (Ricœur 1985 et 1990)[13] des personnes incarcérées ont une portée en fait bien plus large. Dans un jeu de réglage entre des *modalisations exogènes* qui sont initiées par l'entour, externes à soi, et des *modalisations endogènes* qui émergent de soi (Basso Fossali 2013), cette dynamique énonciative d'autodialogisation interpelle les visiteurs sur leur propre conception d'eux-mêmes en tant qu'instance de validation et de perpétuation des mots et des valeurs afférentes, pour ses propres actes — et non plus pour ceux de personnes tierces. Cette dynamique ne consisterait plus seulement à amener les visiteurs (i) à s'interroger sur le fait qu'ils peuvent proférer ces propos à des tiers à l'avenir ou (ii) à mettre en perspective des propos équivalents qu'ils auraient pu tenir par le passé. Cet auto-dialogisation serait là le principe actif d'une catalyse, d'une activation d'un processus interprétatif sur le sens que prendraient ces propos s'ils

étaient énoncés vers soi par un tiers, en tant que personne dont on jugerait les actes. Cette dynamique, il nous semble, participerait ainsi d'un renversement possible du scénario médié par la phrase « C'est nous qui punissons », en énonçant que "c'est nous qui *pourrions* être punis".

49 Aussi, en adoptant un scénario modal alternatif, sinon inverse, le « tu » de l'énoncé « tu vaux mieux que tes actes » pourrait-il être éventuellement interprété, ironiquement ou cyniquement, comme se référant à la figure de l'instance qui émet le jugement et prononce la condamnation ? Il s'agirait alors non plus de mettre en perspective les valorisations afférentes à des crimes et des délits éventuellement commis, mais les valorisations d'un jugement elles-mêmes. Parce que, dans la scène du jugement, que celui-ci soit moral, éthique ou judiciaire, les actes commis entrent en relation avec l'expression de points de vue et la prise d'une décision qui entérinent, au moins temporairement, une valeur de l'acte.

50 Pour systématiser voire synthétiser nos propositions d'analyse du point de vue de la scénarisation d'une interaction entre juge et personne jugée, cette table de négociations met en tension deux perspectives sur deux axes : sur l'axe horizontal, une tension s'installe entre un mouvement centrifuge et un mouvement centripète dans l'instauration dans la négociation des valeurs promues en langue et en discours ; sur l'axe vertical, un contrebalancement est à l'œuvre entre une plongée qui affirme voire impose une décision de justice (de la robe de magistrat sans tête vers les publics) et une contreplongée qui sémiotise une problématisation des formes de représentation pratique et symbolique d'un pouvoir d'application des peines (d'un ensemble d'individus vers la figure du juge qui représente un collectif).

51 Nous allons maintenant poursuivre ces éléments de réflexion concernant les tensions entre actes commis et expression publique de jugement et de valorisation du point de vue de la notion d'éthique en sémiotique.

3. Sémiotique et éthique : le sens de l'agir, en deçà et au-delà des actes

52 Dans une série de contributions précédentes, les recherches en philosophie, notamment avec les leçons majeures d'Emmanuel Levinas et de Paul Ricœur (1990), et en sémiotique, entre autres avec les apports de Jacques Fontanille (2004 et 2008) et de Pierluigi Basso Fossali (2008 et 2017), ont mis à l'épreuve les liens forts qui se jouent entre *discours* et *action*, entre (i) le déploiement d'une narration et la construction d'un récit et (ii) la transformation d'un état et l'élaboration d'une vision du monde — ou devrions-nous dire de mondes. La phrase « tu vaux mieux que tes actes » nous pousse à questionner les relations entre le *faire* et *l'être*, entre la valeur et le sens de nos actions, d'un côté, et la (dé)construction d'une identité narrative, de l'autre côté. Nous tenons à rappeler ici le caractère bilatéral de la modalisation en jeu dans la scénarisation de l'action de jugement : il y a tout à la fois une instauration et une négociation de points de vue de personnes / d'acteurs qui jugent et de personnes / d'acteurs qui sont jugés.

53 C'est cette tension-même sur laquelle s'appuie la dialectique entre *dialogue* et *dialogisme* pour, justement, montrer que tout un chacun n'est pas dans une position stabilisée pour toujours. Le système carcéral tel qu'on le connait aujourd'hui relève d'une construction sociale entre des héritages à assumer et à questionner et des alternatives à

inventer et à implémenter. Et, dans une dynamique d'influence, les positions d'un même acteur ne sont pas figées et immuables, étant soumises aux inflexions de ses propres actions comme de celles de tiers. À partir des trois phrases auxquelles nous nous intéressons et de l'ensemble de l'exposition plus largement, il semble judicieux de mettre en perspective le terme « actes » avec la notion d'« agir sensé » telle qu'elle est mobilisée en sémiotique par Pierluigi Basso Fossali (2008), pour saisir les tensions entre *l'être* et le *faire* d'un point de vue éthique. Nous pourrons notamment formuler des éléments de discussions dans une sémiotique de l'(inter)action, à partir d'une lecture de l'article de Sémir Badir (2020) sur les rapports entre *être* et *faire*, où l'*agir* permettrait de résoudre, ou au moins de réduire, une « aporie » dans la théorie sémiotique sur ces deux prédicats de base. Aussi la section suivante cherchera-t-elle à systématiser les éléments d'analyse vis-à-vis des modalités entre existence (virtualisation, potentialisation, actualisation, réalisation) et expérience (*devoir*, *savoir*, *vouloir*, *pouvoir*, *croire*), notamment pour rendre compte des formes de potentialisation des rôles des actants de la scène de jugement (les personnes jugées, les victimes, les institutions, les juges mandatés, les instances médiatiques et les acteurs sociaux), rôles qui ont été ou seront incarnés par des acteurs spécifiques. Selon nous, c'est cette dynamique d'incarnation à travers des acteurs en chair et en os ou en discours, rendue possible ou empêchée, qu'il est nécessaire de travailler dans une perspective attentive à la dialectique (i) entre des modalités d'existence et des modalités d'expérience, et à celle (ii) entre instance locutrice et instance énonciative.

3.1. Le sens de la vie ne se résout pas à la somme des actions déjà accomplies : modalités, existence et expérience

54 Le sens de l'*agir éthique* a notamment été problématisé pour (i) le dépassement de la raison instrumentale qu'implique une *action*, « étant donné qu'elle s'enracine dans un détachement critique par rapport à l'immersion dans les scénarios déjà institutionnalisés ou préprogrammés » (Basso Fossali 2008, p. 60) et pour (ii) la tension constante entre la (ré)appropriation d'un patrimoine et la (ré)invention de règles, étant donné que « l'éthique est subversive par rapport aux fonctions déjà établies et [...] garde une paradoxale affinité avec la créativité » (*Ibid*., p. 65). Aussi l'agir éthique met-il en jeu et « en cause la *personnalité* des acteurs sociaux, c'est-à-dire leur capacité à gérer des rôles identitaires différents, de sorte qu'on ne puisse pas réduire "la personne" à ces dernières » (*Ibid.*, p. 61).

55 Les modalités investies par le programme narratif des musées puis éventuellement converties et (ré)appropriées par les publics impliquent une gestion et une transformation des modes d'existence (réalisé, potentialisé, actualisé, virtualisé) des acteurs dans des espaces sociaux du quotidien. Mais le premier (le programme narratif) n'est pas déconnecté du second (espaces sociaux du quotidien). Bien au contraire, le récit muséal prend sens à partir de celui-là même et cherche à agir sur lui, en bougeant les lignes de forces qui structurent les prises de position et de décision, morales et éthiques, en jeu dans la (re)définition de politiques carcérales.

56 L'exposition *Prison* vise alors selon nous une potentialisation au carré *et* de l'agir des acteurs sociaux *et* des perceptions qu'ils se font de leurs propres actions, de celles d'autres personnes ; une potentialisation de potentialisation, qui consisterait à (se) laisser la possibilité d'agir et de penser autrement, pour construire des alternatives à

un système qui peine, dont les limites sont empiriquement et scientifiquement attestées. La dimension éthique du discours institutionnel consiste à ouvrir l'horizon des actions individuelles et collectives vers des destins encore non "envisagés", qui n'ont pas encore de visage. Il s'agit alors non seulement de traduire des enjeux de manière inter-personnelle (subjectivité individuelle) ou trans-personnelle (subjectivité collective), mais également de dessiner les traits, les contours et les qualités mêmes de vies en devenir, dans un récit dont personne ne connait l'issue à l'avance (tout simplement parce qu'il n'y en a pas ?). Avec la phrase « tu vaux mieux que tes actes » notamment, les passages du dialogue entre acteurs d'une même société à un dialogisme interne à chaque prise de position (éthique et énonciative) traduisent la transformation et la conversion continue entre *expérience* et *discours*, entre *action* et *sanction*, où un geste réalisé peut donner une autre tonalité aux actes déjà accomplis, avec la possibilité sinon de les « racheter » ou de les « réparer », au moins de supporter leurs conséquences.

3.2. L'éthique comme gestion sensible de modalisations en parcours

57 Ce qui nous semble particulièrement stimulant, intellectuellement et socialement, à travers cette "table de négociations" parmi les autres dispositifs, c'est le glissement habile et le flou subtil qu'elle instaure entre les modalités de *faire* et d'*être*, en articulant des régimes sémiotiques variés de négociation de perceptions et d'énonciations, de pensées et d'affects (de la phrase présentée de manière frontale sur un mur à des phrases inscrites de manière discrète sur une table, en passant par des attestations documentaires et des projections fictionnelles).

58 L'exposition *Prison* traite ainsi non seulement *l'implication* (de fait) mais surtout *l'engagement* éthique (en acte) des individus et des institutions dans une perspective éthique qui implique un ajustement réciproque et continu, dans le temps, entre la trame des mots de la langue et l'émergence de vécus de signification, où « chaque jugement éthique est à son tour dépassé par des questions qu'il n'est pas capable de traduire » (Basso Fossali 2008, p. 65). La dynamique du parcours est mobilisée en plein et en creux, dans le passage non seulement d'un avant et d'un après de l'expérience de visite, et dans le passage créé par des inter-relations entre les matériaux qui constituent l'exposition (un interdiscours à l'intérieur de l'exposition elle-même) et entre l'exposition et d'autres images médiatiques et culturelles (un interdiscours hors exposition).

59 En effet, si « [la] réflexion éthique cherche à aller de seuil en seuil vers un élargissement perspectif des répercussions du faire et du sentir » (*Ibid*., p. 65), l'exposition elle-même se constitue dans une dialectique entre l'espace de visite, où des connaissances empiriques et scientifiques sont soumises au regard critique des visiteurs, et l'environnement social, où les expériences individuelles et collectives de visites sont perméabilisées par des expériences passées (en arrière-plan) et à venir (un horizon en déplacement). En exposant la *Prison, au-delà des murs* (cf. *supra*, section 1.1), l'un des enjeux cruciaux des musées semble être de catalyser un téléscopage entre des espaces de discours et entre des espaces d'expériences, en cherchant le plus possible à ménager une place de visiteur-citoyen aux publics, de manière à vivre et à faire vivre cette exposition au-delà de ses propres murs.

60 Le dispositif de médiation auquel nous nous sommes particulièrement intéressé ici (que nous avons nommé “table des négociations”) matérialise selon nous justement les enjeux-mêmes d’une prise de parole sur un sujet social et politique comme l’enfermement et les pratiques carcérales. Le design de cet objet muséal problématise le fait que toute prise de parole n’agit pas nulle part, mais se trouve au contraire liée à un système de valorisations en arrière-plan et a des effets dans l’environnement où elle se déploie. Le regard porté sur ces prises de parole, en tant que négociation, est à la fois un regard :

- sur les modalisations négociées selon la loi (institutionnelle) et son application au cours de jugements spécifiques, ou selon la loi morale (intime) et sa mobilisation locale en discours,
- sur les rôles, les responsabilités et les engagements que des acteurs sociaux tiennent les uns vis-à-vis des autres,
- et sur la manière dont chacun peut intervenir sur ses propres discours ou ceux des autres, de manière à faire évoluer nos représentations sur les politiques carcérales pour faire évoluer concrètement les modalités de gestion des crimes et délits.

4. Conclusions – Les modalités et les modalisations entre expériences, discours et interactions

61 À travers cet article, nous avons essayé de livrer une étude de cas des articulations entre les notions de modalités et de modalisations en prenant pour terrain d’enquête l’exposition internationale et itinérante *Prison*. Nous avons d’abord présenté le cadre global de l’exposition, en décrivant la tension qu’elle instaure entre une trame narrative et une expérience sensible, puis nous nous sommes focalisé sur un dispositif de médiation spécifique que nous avons proposé de nommer “table de négociations” — des négociations multiples, à savoir perceptives et interprétatives, sensibles et passionnelles, morales et éthiques. En prêtant attention à la dimension polysémiotique des discours au sein d’un espace muséal et à la dimension polysensorielle de l’expérience de visite, nous avons mis en lumière un certain traitement des modalités et des modalisations en sémiotique, dans la tension entre un discours programmateur de l’institution muséal qui potentialise des positionnements énonciatifs et une expérience de visite qui s’en saisit en construisant son propre point de vue. En étudiant les formes d’instauration d’une figure du prisonnier et de mise en scène de la condition carcérale sur les plans matériel, affectif et symbolique au musée, nous avons observé et décrit :

- que cette énonciation muséale cherchait à traduire des passages entre des domaines sociaux (juridique, scientifique et artistique notamment),
- que les ressources sémiotiques mobilisées président à la négociation d’une multiplicité de rôles possibles joués par les juges et par les publics (énonciateurs ou énonciataires du jugement, selon une représentation centrifuge ou centripète de l’énonciation),
- et que les énonciations opérées par les institutions juridiques, par les institutions muséales, par les publics impliquent la prise en compte d’un double front de modalisations (dire « tu vaux mieux que tes actes », c’est à la fois *agir* sur la représentation qu’un détenu peut se faire de la valeurs de ses actions et de son devenir, selon une hétéro-modalisation, et *agir* consciemment ou non, intentionnellement ou non sur son propre *éthos* d’interlocuteur et de concitoyen, selon une auto-modalisation).

62 De tels éléments vont bien dans le sens d'une analyse des modalisations et des modulations à partir d'un régime d'intersubjectivité individuelle ou collective, selon des espaces sémiotiques conçus comme intermodaux (Zilberberg 1981, p. 36) et selon des actants et des acteurs conçus comme le réceptacle et le moteur de plusieurs modalités (Coquet 1984, p. 11) — cf. l'introduction au présent volume. Plus largement, à partir d'un corpus original et complexe, on a testé en pratique l'hypothèse d'appréhender les modalités et les modalisations à partir des relations entre perception, énonciation et interprétation *in situ*, en prenant en compte les formes de spatialisation, de temporalisation et d'actorialisation *et* de la narrativisation à l'œuvre en discours *et* de l'expérience de visite — l'une ne pouvant avoir lieu sans l'autre au musée. L'exposition *Prison* s'appuie sur le double statut que l'on peut accorder aux publics, entre les *visiteurs* qui se font une expérience d'un espace muséal (*vouloir* et *savoir*, *devoir* et *pouvoir être / faire* à l'intérieur de l'espace d'implémentation) et les *acteurs sociaux* qui débattent, échangent et partagent plus ou moins leurs perspectives dans et sur le monde (*vouloir* et *savoir*, *devoir* et *pouvoir être / faire* dans l'espace social englobant du quotidien). En travaillant à l'interface de la linguistique et de la sémiotique, nous avons cherché à mettre en évidence une tension entre une dynamique *dialogale* et une dynamique *dialogique* dans les formes de modalisation de ces différents rôles des publics — assurées par l'emploi de pronoms (« nous », « tu »...) et de configurations syntaxiques spécifiques (« c'est nous qui... »), et par le recours à une mise en forme du discours verbal et à une scénographie des objets et de l'espace. Comme nous avons pu le voir, ces dynamiques ont été plus *montrées* que *dites* à proprement parler — pour reprendre l'opposition de Wittgenstein ([1922] 1961) travaillée en linguistique et en philosophie du langage notamment par Recanati (1979). Sur plan épistémologique, donc, nous avons tenté de montrer qu'une analyse sémiotique à proprement parler ne saurait se passer d'une prise en compte de l'environnement où se déploient des discours, d'interactions sociales et langagières. Cette voie épistémologique nous semble faire bouger les lignes d'une approche interactionnelle et écologique des pratiques sémiotiques (Basso Fossali 2017), de la manière dont des acteurs d'une scène pratique se trouvent tour à tour ou simultanément *instances de modalisations* et *instances modalisées*, selon des dynamiques endogènes et des dynamiques exogènes.

63 Pour cette conclusion, il nous importe également de soumettre à la discussion un élément de réflexion ayant trait à la méthodologie d'analyse mise en œuvre dans cette étude de cas. Pour étayer notre argumentation, c'est nous qui avons nous-même reconstruit les tensions dialogales et dialogiques à l'œuvre dans le discours muséal et dans la mise en scène d'une énonciation. Nous nous sommes appuyé dans quelques passages seulement sur des données produites à partir de l'observation de pratiques des publics en situation de visites guidées. Un enjeu méthodologique (et théorique) qui se pose à la sémiotique contemporaine, au-delà de notre cas d'étude, consiste selon nous précisément à travailler sur des parcours de lectures effectifs et sur des paroles en interaction telles qu'elle se déploient au cours de visites guidées. L'ambition de cette approche réside dans le fait même d'étudier les tensions à l'œuvre entre des positionnements énonciatifs *potentialisés* et des positionnements réalisés, effectivement assumés, revendiqués ou imputés, à soi ou à autrui, par les médiateurs et les visiteurs — ce que nous avons pu déjà faire pour d'autres questions que celle des modalités et des modalisations à proprement parler. L'étude des pratiques interactionnelles représente

ainsi selon nous un terrain privilégié pour une approche intégrée des modalités et des modalisations en sciences du langage, en montrant la complémentarité de différentes approches (notamment en linguistique interactionnelle, linguistique énonciative, sémiotique, sociolinguistique), en problématisant leurs recoupements et leurs discontinuités.

BIBLIOGRAPHIE

ANDRIEU, Bernard, BOËTSCH, Gilles et LE BRETON, David (2008), *La Peau : enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions.

BADIR, Sémir (2020), « La typologie sémiotique des modalités. Une mise au point », *Semiotica*, 234, pp. 79-102. DOI : https://doi.org/10.1515/sem-2018-0123.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2008), « Éthique et sémiotique des destins croisés. La négociation de l'agir sensé entre formes de vie », *Protée. Revue internationale de théories et de pratiques sémiotiques*, 36 (1), pp. 59-69. DOI : https://doi.org/10.7202/019020ar.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2013), *Semiotica a prova d'esperienza*, Milano, Unicopli.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2017), *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2020), « La complexité régulatrice des discours programmateurs. Circuits sociaux de la modalisation et instances critiques », *Langue française*, 206, pp. 45-64. DOI : https://doi.org/10.3917/lf.206.0045.

BASSO FOSSALI, Pierluigi & THIBURCE, Julien (2020a), « "C'est nous qui punissons". Quels enjeux d'un discours muséal sur les prisons ? », *SHS Web of Conferences*, vol. 78, EPD Sciences. DOI: https://doi.org/10.1051/shsconf/20207801023.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2020b), « Sequences and scenes of transposition of an unshareable experience. A semiotically released prison », *Punctum*, vol. 6, n. 1, pp. 39-67. DOI: https://doi.org/10.18680/hss.2020.0003.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2021), « Exposer la prison "au-delà des murs". Le musée comme traducteur d'expériences et vecteur d'engagements », *Signata. Annales des sémiotiques/Annals of Semiotics*, 12. DOI : https://doi.org/10.4000/signata.3324.

BENVENISTE, Émile (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », *in* T. TODOROV (dir.), *Langages*, 17, « L'énonciation », pp. 12-18. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1970.2572.

BORDRON, Jean-François (2012), « Vie(s) et diathèses », *Nouveaux .Actes Sémiotiques*, 115, URL : https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2654.

BRES, Jacques (2001), « Dialogisme », *in* C. DÉTRIE, P. SIBLOT & B. VERINE (dirs), *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Champion, Paris.

COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet I. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck.

COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens. Le langage en question*, Paris, PUF.

DARRAULT, Ivan (dir., 1976), « Modalités : Logique, linguistique, sémiotique », *Langages*, 43. URL : https://www.persee.fr/issue/lgge_0458-726x_1976_num_10_43.

FASSIN, Didier (2015), *L'Ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil.

FONTANILLE, Jacques (1995), « Le *tournant modal* en sémiotique », *Organon. Revista do Instituto de Letras da Universidade Federal do Rio Grande do Sul (UFRGS)*, vol. 9, 23, pp. 177-193. URL : https://seer.ufrgs.br/organon/article/view/29372/18061.

FONTANILLE, Jacques (2004), *Soma et séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et Signification*, Liège, Mardaga.

FOUCAULT, Michel (1984), « Interview de Michel Foucault (entretien avec C. Baker) », *Dits et écrits*, texte nº 353, Paris, Gallimard, pp. 688-696, 1994.

GOODMAN, Nelson (1984), *Of Mind and Other Matters*, Cambridge (MA), Harvard University Press ; tr. fr. part. par J.-P. Cometti et R. Pouivet, *L'Art en théorie et en action*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1996.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français. La validation des représentations,* Amsterdam / New York, Rodopi.

GREIMAS, Algirdas J. (1970), *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas J. & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage,* Paris, Hachette.

JUTANT, Camille (2011), *S'ajuster, interpréter et qualifier une pratique culturelle : Approche communicationnelle*, Thèse de doctorat, sous la direction d'Y. Jeanneret et de B. Schiele, Université d'Avignon et des pays de Vaucluse, Université du Québec à Montréal, programme international de doctorat conjoint en muséologie, médiation et patrimoine.

MONTE, Michèle (2011), « Modalités et modalisation : peut-on sortir des embarras typologiques ? », *Modèles linguistiques*, XXXII, 64, pp. 85-101. DOI : https://doi.org/10.4000/ml.353.

MILHAUD, Olivier (2017), *Séparer et punir. Une géographie des prisons françaises*, Paris, CNRS.

RABATEL, Alain (2015), « Le substrat énonciatif de la connaissance narrative empathique et ses enjeux philosophiques », *Signata. Annales des sémiotiques/Annals of Semiotics*, pp. 423-446. DOI : https://doi.org/10.4000/signata.1158.

RABATEL, Alain (2017), *Pour une lecture linguistique et critique des médias : Empathie, éthique, point(s) de vue*, Limoges, Lambert-Lucas.

RECANATI, François (1979), *La Transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil.

RICŒUR, Paul (1985), *Temps et récit*. Tome 3, Paris, Seuils, Points-Essais, 1991.

RICŒUR, Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuils, Points-Essais.

SOURIAU, Étienne (1943), *Les Différents Modes d'existence*, Paris, PUF.

THIBURCE, Julien, LASCAR, Justine & COLÓN de CARVAJAL, Isabel (2020), « Étudier les représentations des prisons au musée, entre sémiotique des pratiques et analyse des interactions », *SHS Web of Conferences*, vol. 78, EPD Sciences. DOI : https://doi.org/10.1051/shsconf/20207811002.

VION, Robert (2004), « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, 156 (4), pp. 96-110. DOI : https://doi.org/10.3917/lang.156.0096.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1922), *Tractatus logico-philosophicus*, Londres, Paul Kegan ; tr. fr. par P. Klossowski, *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins. DOI : https://doi.org/10.2307/1772458.

NOTES

1. Cette appréhension des modalités d'existence trouve notamment son origine dans le dialogue avec la perspective d'Étienne Souriau (1943).

2. À partir de la théorisation du rôle de la *diathèse* dans l'appareil conceptuel de la sémiotique initiée par Jean-François Bordron (2012), Pierluigi Basso Fossali reprend et développe ces arguments dans sa contribution au présent volume (« Le circuit entre modulations et modalisations. Nouveau voyage dans le vaste archipel théorique du modal »), notamment en différenciant des *diathèses actives* (où le sujet modal serait à l'origine de l'orientation de l'action), des *diathèses passives* (où le sujet modal réagirait aux pressions et aux sollicitations de l'environnement) et des *diathèses moyennes* (qui impliquent des tensions et des (ré)équilibrages entre une dynamique endogène et une dynamique exogène).

3. À travers le projet de recherche que nous avons codirigé et qui s'intitule *PrisM (Prisons et Musées)*, nous avons mené une étude sémiotique sur la négociation des représentations des prisons dans un contexte muséale au cours de visites guidées menées auprès de publics scolaires et non scolaires. Vis-à-vis de la méthodologie mise en œuvre, l'enregistrement audiovisuel de visites réalisées avec une diversité de publics au sein de trois musées (à Genève et à Lyon) permet d'étudier sur pièces (i) la négociation de diverses représentations sémiotiques et axiologiques des prisons en groupe (une coopération interprétative entre les guides et les publics) et (ii) les différents prismes à partir desquels émergent des images facettées des milieux carcéraux (une mise en débat et en partage de points de vue sur la condition carcérale, qui interroge les clichés médiatiques, les formules figées et perturbe le sens commun) (Basso Fossali & Thiburce 2020b). Dans un article précédent (Thiburce *et al.* 2020), nous avons présenté la constitution et le traitement des données et explicité les enjeux de la méthode mise en œuvre dans un dialogue entre sémiotique et analyse conversationnelle, et entre sciences du langage et sciences de l'information et de la communication.

Nous tenons à remercier ici les personnels du Musée International de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (Genève), du Musée des Confluences (Lyon) et du Mémorial National de la prison de Montluc (Lyon), ainsi que les publics pour nous avoir autorisé à réaliser les enregistrements audiovisuels des visites. Nous remercions également le LabEx ASLAN (ANR-10-LABX-0081) pour le financement de ce projet.

4. Voir sur le site internet Legifrance : https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000021312171/.

5. Cet élément se trouve notamment développé dans la note d'introduction.

6. Sur la relation entre espace d'implémentation et environnement, les lecteurs pourront trouver des éléments de réflexion théorique dans le cadre d'une écologie sémiotique chez Pierluigi Basso Fossali (2017 ; et au sein de ce volume).

7. Voir : https://www.lyon.fr/evenement/exposition/prison-au-dela-des-murs.

8. Dans sa contribution au présent volume, Marion Colas-Blaise se propose de concevoir la *fictionnalisation* comme une forme de modalisation spécifique — une « surmodalisation ») — en

distinguant le « réel » et la « fiction », d'une part, et le *fictionnel* et le *fictif*, d'autre part. Appréhender la *fictionnalisation* comme modalisation spécifique représente un intérêt épistémologique conséquent, dans les pratiques de théorisation, dans les développements méthodologiques et dans les analyses, qui consiste à tenir ensemble les liens entre le déploiement d'un point de vue entre expérience incarnée et expérience discursive, entre le monde des instances interlocutrices et le monde des instances d'énonciation. La *fictionnalisation* n'est donc pas seulement une modalisation sur le mode du « comme si », dans un monde qui serait déconnecté du réel, et la transposition de valeurs dans un autre monde possible a des conséquences directes ou indirectes dans la perception ou la conception que l'on se fait de son espace quotidien.

9. Un questionnaire proposé en fin de parcours vise d'ailleurs à faire réagir les publics, en les invitant à dire notamment si, « oui » ou « non », des peines de substitution seraient préférables à une peine d'enfermement réellement attribuée pour différents crimes et délits commis (« un conducteur en état d'ébriété cause un accident mortel » ; « un mari tue sa femme qui voulait le quitter » ; « une comptable détourne 2,3 millions d'euros pour satisfaire le train de vie de son couple » ; « un homme vend de la drogue au coin de la rue »). Pour formuler leur réponse, des gommettes sont mises à disposition : orange, « oui » ; gris, « non ». D'après nos observations sur le terrain, à travers cette modalité, certaines personnes ont déplacé et décollé certaines gommettes déjà posées ou en ont ajouté plusieurs en même temps, ce qui n'était pas sans influence sur le total des « voix » obtenues pour l'une ou l'autre des réponses.

10. Dans un entretien consacré à une réflexion sur les continuités données au manifeste du Groupe d'Information sur les Prisons (GIP) dont il faisait partie, Foucault disait précisément :

Ce qui est à repenser radicalement, c'est ce qu'est punir, ce qu'on punit, pourquoi punir et finalement comment punir. Ce qui a été conçu de façon claire et rationnelle au XVII^e^ siècle a fini par s'obscurcir. Les Lumières, ce n'est pas le mal absolu, loin de là, ce n'est pas non plus le bien absolu ni surtout le bien définitif (Foucault [1984] 1994, p. 692).

11. Cette suspension de la référence temporelle des actes criminels ou délictueux, par implicitation, nous semble alors être le corrélat de la possibilisation du fait même de réviser son jugement sur les actes en question, en laissant ouvert le cadre interprétatif et actionnel des publics. Selon des *modalisations conatives* (cf. argumentaire du volume) il y a un réglage fin et réciproque entre des *modalisations activatrices* (*croire pouvoir faire/être* ou *croire pouvoir faire / être*) et des *modalisations inhibitrices* (*croire ne pas pouvoir faire / être* ou *ne pas pouvoir croire faire / être*). Il faudrait alors évaluer données à l'appui l'évolution et la transformation de l'agentivité et des croyances des publics entre l'amont et l'aval de la visite.

12. Cet « autre *de* soi » entre en dialectique avec un « autre *que* soi », dans la théorie du philosophe Henri Maldiney, qui a été reprise en linguistique notamment par Alain Rabatel (2017, p. 67), pour rendre compte respectivement des jeux à l'œuvre entre *énonciateur* (être de discours dont on assume ou réfute les positions) et *locuteur* (être en chair et en os). L'« autre *de* soi » renvoie ainsi à une pluralisation *intra-subjective* et l'« autre *que* soi » à une pluralisation *inter-subjective*.

13. La conception ricœurienne de l'« identité narrative » nous semble féconde pour traiter les nuances entre la *modalité* et la *modalisation*, sur le plan de la transformation récursive d'une subjectivité en discours, en récit :

la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et identité narrative. L'ipséité peut échapper au dilemme du Même et de l'Autre, dans la mesure où son identité repose sur une structure temporelle conforme au modèle d'identité dynamique issue de la composition poétique d'un texte narratif. Le soi-même peut ainsi être dit refiguré par l'application réflexive des configurations narratives. À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie (Ricœur [1985] 1991, pp. 442-443).

Cette perspective de l'identité narrative entre selon nous en convergence avec une appréciation de l'identité modale saisie à partir d'une dialectique entre *modalisation* et *modulation* (cf. l'article de Pierluigi Basso Fossali dans ce volume) et représente une notion centrale pour travailler de manière spécifique sur les formes de *fictionnalisation* (cf. *supra*).

RÉSUMÉS

Cette contribution porte sur les modalités énonciatives mises en œuvre dans une exposition internationale et itinérante intitulée *Prison*, programmée à Genève (Suisse) puis à Lyon (France) et enfin à Dresde (Allemagne). Précisément, nous nous intéressons à certains énoncés mobilisés dans le parcours d'exposition pour ce qu'ils mettent en tension une figure du prisonnier au sein de l'espace social, et une figure sculptée à partir de clichés, d'images mythiques et fantasmées.En nous focalisant sur une phrase énoncée au sein du parcours (« tu vaux mieux que tes actes »), nous croiserons une approche linguistique tournée vers les discours pour les tensions dialogiques qu'ils instaurent entre un point de vue modalisé et une perspective modalisante et une approche sémiotique attentive à l'agencement matériel et symbolique d'une pluralité de voix dans une scène discursive. Nous étudions ainsi comment l'exposition tend à produire des perméabilités entre l'intérieur et l'extérieur de la prison (interroger les clichés, les mythes et les tabous sur les prisonniers et les conditions de vie en prison) et à créer des résonances entre l'intérieur et l'extérieur, l'amont et l'aval de l'exposition (susciter la réflexion et sensibiliser les publics). Il nous faut ainsi également prêter attention aux modalisations des publics (destinataires de l'exposition et participants d'un débat public) et des lieux eux-mêmes (les prisons et les musées et les manières dont ils façonnent les perceptions et les actions des personnes qui s'y trouvent).Cet article se donne ainsi la double visée épistémologique et analytique de tester le potentiel heuristique des notions de *modalités* et de *modalisations* pour étudier la transformation de rôles sociaux en discours et en expérience, à partir de ces objets sémiotiques complexes que constituent les interactions entre discours et les interactions sociales au musée.

This contribution deals with the enunciative modalities implemented in an international and travelling exhibition entitled *Prison*, co-produced in Geneva (Switzerland), then in Lyon (France) and finally in Dresden (Germany). Specifically, we are interested in certain statements mobilized in the exhibition, for what they put in tension a figure of the prisoner within the social space, and a figure sculpted from clichés, from mythical and fantasized images.
By focusing on a sentence written on a table ("you're better than the things you do"), we will cross (i) a linguistic approach turned towards the discourses for the dialogical tensions that they establish between a modalized point of view and a modalizing perspective and (ii) a semiotic approach attentive to the material and symbolic arrangement of a plurality of voices in a discursive scene. We thus study how the exhibition tends to produce and activate permeabilities between the inside and the outside of the prison (questioning clichés, myths and taboos about prisoners and prison conditions) and to create resonances between the inside and the outside, the upstream and the downstream of the exhibition (provoking reflections and sensitizing the audience). Thus, we must also pay attention to the modalizations of the audiences (recipients of the exhibition and participants in a public debate) and of the institutional places themselves (prisons and museums and the ways in which they shape the perceptions and actions of the people in them).This article thus has both the epistemological and analytical aims of testing the

heuristic potential of the notions of *modalities* and *modalizations* to study the transformation of social roles into discourse and experience, based on these complex semiotic objects that constitute the interactions between discourses and the social interactions in the museum.

INDEX

Keywords : actorialization, ethics, experience, modalization, museum, negotiation
Mots-clés : actorialisation, éthique, expérience, modalisation, musée, négociation

AUTEUR

JULIEN THIBURCE

IDREF : https://idref.fr/231658613
ORCID : https://orcid.org/0000-0001-5244-6862
VIAF : http://viaf.org/viaf/131154440097035341009

En couplant les outils de la sémiotique, de l'analyse du discours et de l'analyse conversationnelle, ses travaux portent sur les dynamiques de co-construction du sens et sur les formes de négociation d'expériences, de savoirs et de valeurs au travers des pratiques sociales et langagières en interaction. Dans une approche sur corpus, il mobilise notamment des méthodes visuelles (photos et vidéos *in situ*) pour enquêter sur les transformations des relations matérielles, affectives et symboliques qui se nouent entre des agents sociaux et leurs environnements. Aussi, dans une attention et une affection portées au dialogue avec un public extra-académique, il conçoit et anime des dispositifs de médiation scientifique et culturelle (articles de vulgarisation, ateliers de lecture de cartographies, balades urbaines guidées, entre autres).
De 2015 à 2018, Julien Thiburce a réalisé sa thèse de doctorat de sciences du langage à l'Université Lyon 2 et au laboratoire ICAR (UMR 5191), en collaboration avec les musées Gadagne (musée d'Histoire de la Ville de Lyon), sur les formes d'appropriation de la ville au cours de balades urbaines guidées sur la thématique du skateboard. De 2019 à 2021, il a été chercheur postdoctoral CNRS au laboratoire ICAR (UMR 5191) et a codirigé une étude des représentations des prisons en contexte muséal intitulée PrisM (Prisons et Musées). Il est actuellement ingénieur de recherche à l'ENS de Lyon, dans le cadre du projet Augmented Artwork Analysis (ANR20-CE38-0017) financé par l'ANR (France) et le FNR (Luxembourg).
Il est lauréat du Prix de la Jeune Recherche de la Métropole de Lyon 2021 dans la catégorie « Humanités et urbanité ».
Page personnelle : http://www.icar.cnrs.fr/membre/jthiburce/
CV HAL : https://cv.archives-ouvertes.fr/julien-thiburce
Courriel : julien.thiburce[at]ens-lyon.fr

L’être entre les mondes

Les notions de mythe et d’acte rituel sous le prisme des concepts de modalisation, de modalités et de modes d’existence

Santiago Guillén

« Au début le verbe donna l’origine au père »
Texte religieux des indigènes Uitoto,
tiré de (Preuß 1921, p. 659)
Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux.
Genèse (I,3)

Introduction

1 Cet article propose une reconceptualisation des notions de mythe et d’acte rituel sous le prisme des concepts linguistico-sémiotiques de modalisation et de modes d’existence. Nous appréhendons les relations complexes entre « constructivisme », c’est-à-dire la possibilité de produire des mondes possibles par la parole, et « structuralisme traditionnel », c’est-à-dire les modalisations langagières inhérentes à toute mise en discours du monde à travers la médiation d’un système de signification conventionnel. D’un côté, les récits mythiques soutiennent que le monde tout entier est une production discursive, d’un autre côté, les systèmes mythologiques ont été conçus avant tout comme des « idéologies », c’est-à-dire comme des systèmes de valeurs et de croyances. Ici, la mythologie agit comme une organisation structurale de la signification et donc d’une exploitation des formes modales conventionnelles et propres à chaque système culturel ; là, au contraire, la parole mythique s’offre comme une possibilité d’exploration et de création d’un sens non institutionnel, donc de nouvelles possibilités de modalisations locales et inouïes. Aussi, tout récit mythique élabore-t-il le monde possible d’un récit ou d’une pratique rituelle dans lequel se projeter et penser, en retour, le monde dans lequel nous sommes plongés en tant que lecteurs ou en tant que participants. Finalement, notre étude est guidée par la question suivante : en quoi l’étude des discours mythiques nous permet-elle d’appréhender, selon une perspective écologique du sens, la gestion des relations modales et modalisantes entre les divers mondes que nous habitons[1] ?

2 La notion de modalité a été étudiée en linguistique pour essayer de rendre compte du fait que les langues naturelles ont toujours des moyens conventionnels pour modifier un prédicat avec un autre prédicat, notamment pour modifier une scène verbale. Ainsi, on a distingué des verbes dits modaux qui modifient d'autres verbes[2]. Traditionnellement, on définit la modalité comme « ce qui modifie le prédicat » et Greimas et Courtés (1986, p. 230) définissent « la modalisation », « comme la production d'un énoncé dit modal, surdéterminant un énoncé descriptif ». Voilà pourquoi ils considèrent qu'il y a, dans tout « énoncé modal », deux « situations syntaxiques » : (i) des « énoncés descriptifs » ou (ii) des « énoncés modaux de type hypertaxique ». Pour Greimas et Courtés, les « énoncés de faire » et les « énoncés d'état » peuvent se trouver dans ces deux positions de manière indistincte ce qui donne quatre possibilités d'agencement : (i) le *faire* modalisant *l'être* (la performance, l'acte), (ii) *l'être* modalisant le *faire* (la compétence), (iii) *l'être* modalisant *l'être* (les modalités véridictoires) et (iv) le *faire* modalisant le *faire* (les modalités factitives). Les résultats de telles approches de la modalité sont alors une mise en évidence des possibilités modales à l'intérieur de chaque langue naturelle (par exemple des verbes modaux, des adverbes, etc.) et, avec l'élargissement sémiotico-narratif proposé par Greimas, d'autres systèmes de signification de la culture, au moins en théorie. Nous reviendrons en détail sur cette approche qui offre l'avantage de rendre compte des capacités structurales de modalisation inhérentes à chaque langage culturel, mais nous voudrions déjà mettre en évidence les limites qui, selon nous, se dégagent de cette perspective traditionnelle.

3 Si la modalité est traditionnellement définie comme le regard de second ordre sur un énoncé premier dit « descriptif » ou « constatif », on peut toutefois remarquer que cette définition n'est pas sans poser maints problèmes. D'abord, on constate que la modalisation est potentiellement infinie dans la mesure où tout énoncé, « modalisé » ou « modalisant » peut-être modalisé à son tour. Ensuite, il est problématique de définir un énoncé comme un énoncé « premier » : le caractère « constatif » et « descriptif » peut être remis en question dans la mesure où toute description d'un énoncé est déjà une énonciation et donc tout énoncé aurait déjà une forme de modalisation inhérente. Si Ferdinand de Saussure définit la valeur comme la relation entre un sujet et un objet (Saussure 2002)[3], c'est pour pointer du doigt que le sens ne peut nullement être unilatéral et direct mais que notre interprétation des objets est toujours médiée par leurs significations culturelles, c'est-à-dire par les énoncés conventionnels que tiennent sur eux les institutions et qui sont cristallisés dans le système de significations qu'est toute langue naturelle. En conséquence, selon nous, tout acte de parole est la rencontre entre une énonciation individuelle locale et une énonciation culturelle conventionnelle. Autrement dit, il ne semble pas y avoir de limites à la modalisation ni en aval (modaliser un énoncé déjà modalisé) ni en amont (tout énoncé est déjà le fruit d'une modalisation). Un énoncé purement « constatif » ou simplement « descriptif » n'est qu'un pur mythe ; et, d'ailleurs, bien des genèses mythogoniques s'ouvrent ainsi, par la création du monde à travers un énoncé premier dont le verbe « être » possède une valeur absolue. Typiquement : « Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut » mais même dans cet exemple pris d'une traduction en langue française de l'Ancien Testament, le verbe n'est pas conjugué au mode indicatif et indique donc déjà une modalisation déontique (*devoir-être, pouvoir-être*). Le véritable énoncé descriptif est forcément mythique, car transcendantal, c'est le « Je suis » de Jésus dans le Nouveau Testament et d'autres figures religieuses. Car, même le *cogito ergo sum* de Descartes introduit déjà un être modalisé par une précondition d'existence, l'adverbe *ergo*

(« donc ») fonctionnant ici en quelque sorte comme une « valence logique », nous y reviendrons[4]. Selon la vision traditionnelle, un énoncé « constatif » ou « descriptif », c'est-à-dire « non modalisé » (un *dictum* selon la typologie de Bally), serait typiquement un prédicat verbal avec une utilisation du verbe « être » selon sa forme attributive : par exemple une phrase simple du type « Jean est grand ». Or, en pratique, il n'existe pas d'énoncés sans contexte — en dehors d'un usage mythico-religieux —, et la phrase « Jean est grand » pourrait déjà être une phrase modalisée par son contexte énonciatif, par exemple par son ton (ironique) où par sa relation avec son co-texte, à la fois intertextuel et intratextuel. D'ailleurs, il est impossible d'indiquer que le verbe « être » à l'indicatif est capable de produire un énoncé non modalisé, dans la mesure où dans d'autres langues proches, comme l'espagnol, le verbe « être » possède deux formes distinctes marquant la consistance ou l'inconsistance de l'être (*ser vs estar*) et que, donc, toute « description » de l'être en espagnol relève déjà d'une modalisation (propriétés ontologiques *vs* apparences contingentes)[5].

4 Bref, le problème que nous rencontrons avec les modalités est qu'une description purement intralinguistique est forcément, déjà, largement insuffisante : tout catalogue des « parties du discours » modalisantes se révèle incapable de rendre compte de l'infinité de manières de modaliser des énoncés par la parole : tant la prosodie ou les gestes sur le plan interactionnel que les jeux syntaxiques, mais aussi la ponctuation, la forme des caractères ou les émoticônes peuvent fonctionner comme autant d'« énoncés modaux ». Les comparaisons interlinguistiques sont également problématiques, dans la mesure où, même à l'intérieur de langues issues d'une même famille linguistique, les distinctions des formes modales peuvent être étonnantes.

5 La difficulté majeure, lorsqu'on étudie les modalités, c'est de se heurter aux questions posées par la philosophie du langage et non encore résolues de manière définitive — et c'est pourquoi la linguistique a essayé d'entamer l'étude des modalités par une vision syntaxique plutôt que sémantique. Aussi, l'étude des modalités doit-elle agencer une méthodologie linguistique forcément restrictive face à une complexité polysémiotique difficilement gérable et des questions philosophiques insolubles. Telle est justement notre position dans ce travail où nous nous intéressons à la notion de modalité à la fois pour sa dimension culturelle (institutions et dimension conventionnelle des langues naturelles) et pour sa dimension innovatrice grâce à une parole polysémiotique, sans oublier un fond de réflexion philosophique qui questionne notre expérience du monde à travers la médiation du langage. Selon nous, le mythe permet de rendre compte du caractère institutionnel des modalités, mais aussi du caractère novateur et négociateur des modalisations et s'inscrit sur le fond d'une réflexion philosophique et sémiotique générale sur la médiation des langages culturels.

6 Le tableau suivant résume nos remarques antérieures en opposant le point de vue de la théorie constructiviste à celui du structuralisme traditionnel :

Figure 1

	Constructivisme	Structuralisme
Parole *vs* langage	L'Être n'existe que comme l'expression d'une parole (« *Do* »)	Le Langage réduit les possibilités d'(expressions) de l'Être
Forme symbolique du mythe	Mythe comme parole	Mythologie comme système idéologique
Modalités	*Pouvoir-être*	*Devoir-être*
Modalités actantielles	*Faire-être*	*Être* pour *faire*

Polarités modales

7 Nous proposons par la suite d'analyser les tensions entre les phénomènes de modulation par l'acte de parole mythique et de modalisation par les systèmes mythologiques institutionnalisés pour ensuite nous pencher sur l'étude de cas de la "notion" magico-religieuse de *mana* chez les peuples Canaques pour enfin conduire des analyses d'ordre générale sur la parole mythique et les rituels magiques sous le prisme des notions de modalité, modalisation et modes d'existence.

1. Constructivisme modalisant vs structuralisme modal : le mythe entre création du monde par la parole et systématisation de l'être par la mythologie

1.1. Constructivisme et mondes possibles : « *No kamo* » ou la modalisation de l'être par la parole mythique

8 « Au début le verbe donna l'origine au père » est-il écrit dans un texte religieux des Uitoto, communauté indigène du sud-est de la Colombie et du nord du Pérou (Preuß 1921, p. 659). Cette sentence n'est pas sans rappeler les premières lignes de l'Ancien Testament ; on lit au premier livre de la Genèse (I,3) : « Dieu dit : "Que la lumière soit !" et la lumière fut », (*Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux*). Ce *topos* mythico-religieux renvoie aux possibilités de la création du monde à travers la parole. L'être ne peut exister que comme une production discursive, ou mieux, il ne nous est concevable que si nous le considérons ainsi, et cela, comme en résonance, rappelle la célèbre maxime cartésienne *cogito ergo sum*, dans la mesure où toute pensée est déjà une parole interne. Que la parole rende possible la création des mondes et de l'être indique que tout monde est un monde-énoncé et que tout être est un être-énoncé. Il en va ainsi pour nombre de peuples autochtones, dont les peuples Canaques étudiés attentivement par Maurice Leenhardt et qui en 1947 remarque comment :

> ces deux termes *ewekë* et *no* appartenant à deux langues, en deux îles différentes, ont un sens complémentaire l'un de l'autre, et, dans le fond, une signification commune : ils traduisent l'un et l'autre, de façon claire, ce que le Mélanésien entend par parole : elle est la manifestation de l'être, ou de l'existant, si le mot « être » paraît trop précis, la manifestation de l'humain, en tous ses aspects, de la vie psychique jusqu'à l'œuvre des mains et à l'expression de la pensée. Indication décisive du peu de différenciation établie entre l'être et la chose. Mais la chose peut être substance ou objet, elle peut n'être qu'une partie détachée, mais essentielle, de celui à qui elle fait ressortir. La parole, à ce titre, est un objet. Celui-ci possède de

> l'homme, et l'homme s'appuie sur lui. Et sans cet objet, l'homme s'égare et le groupe se disloque.
> (Leenhardt 1947, p. 221)

9 Le mot indiquant la parole, « *no* », montre bien que, chez les peuples canaques, c'est la parole qui rend possible la vie, qui la modalise, c'est-à-dire que la parole est ce qui *fait-être*. Cette perspective a au moins deux conséquences majeures pour notre enquête. D'une part, elle pose le problème de la modalisation de l'être-énoncé : quelles sont les configurations énonciatives qui rendent possible l'être ? Pouvons-nous espérer les connaître ? Ou bien notre expérience de l'être comme du monde est-elle déjà une construction discursive[6] ? D'autre part, tout énoncé se référant à l'être comme au monde serait déjà une modalisation, dans la mesure où il s'agirait forcément d'un « énoncé modifiant un autre énoncé », avec, pour conséquence, que tout discours, même un discours de type « constatif », aurait déjà une dimension modale. Dès lors, tout usage du verbe « être » sous sa forme attributive suppose déjà une modalisation en amont ; lorsque Galileo Galilei prône : « la terre est ronde », cet énoncé est déjà un discours-énoncé modalisé.

10 Le « constructivisme », et en particulier le « constructionnisme », est un courant philosophique de pensée qui peut être parfaitement illustré par les travaux de Nelson Goodman et exposé de manière systématique dans *Ways of Worldmaking* (Goodman 1978). Pour traduire ses thèses déjà radicales dans une formulation sémiotique, nous pouvons en quelques mots synthétiser le constructionnisme avec l'idée que toute perception du monde est déjà une énonciation de celui-ci. C'est-à-dire que toute observation est en fait une élaboration discursive : nous n'observerions pas le monde, mais nous le construirions. De ce fait, toute objectivité parfaite s'efface au détriment d'une subjectivité inhérente aux limites des possibilités discursives et, donc, à notre capacité à habiter « les mondes » que nous construisons. Goodman met l'accent sur les conséquences épistémiques d'un tel phénomène en soulignant qu'autant l'art que la science sont des discours incapables de rendre compte de la « vérité » mais qu'au mieux, le discours scientifique permet de construire le vraisemblable à travers un raisonnement de type hypothétique. Marie-Noëlle Doutreix décrit ainsi l'apport de la philosophie de Goodman dans son article de 2014 :

> Nelson Goodman interroge la multiplicité des mondes au regard de la multiplicité des vérités. Néanmoins, la distinction entre le vrai et le faux ne correspond pas à celle entre les versions du monde correctes et incorrectes. Les sciences et les arts participent au même titre à la création de mondes et utilisent des procédés communs. Ainsi, le scientifique ajuste la vérité à sa mesure. Il décrète en découvrant, dessine en discernant. De plus, la vérité ne constitue pas une notion satisfaisante pour évaluer les mondes, car ceux-ci ne consistent pas uniquement en propositions verbales. Goodman analyse les fonctions référentielles sans les hiérarchiser. Montrer et exemplifier peuvent être aussi importants que dénoter verbalement. De même, la vérité métaphorique acquiert sa valeur propre, indépendamment de la vérité littérale.
> (Doutreix 2014, § 11)

11 Il en ressort chez Goodman une complexification de la détermination épistémique à travers les discours culturels. Tant les *logoï*, c'est-à-dire les discours scientifiques, que les *muthoï*, c'est-à-dire les discours mythiques, participent à la création de la « vérité culturelle » et jouent un rôle dans notre expérience de vie sémiotique au sein des divers mondes que nous habitons et (re)créons sans cesse.

12 La thématique développée par Nelson Goodman a déjà été traitée par d'autres auteurs et Paolo Fabbri souligne déjà en 1992 qu'« on ne réfère pas le monde, on le profère »[7]. Umberto Eco, réfléchissant aux discours fantastiques, indique en 1979 que tout « monde possible » définit les règles de sa valorisation épistémique particulière et que, dans cette mesure, il ouvre vers des problématisations modales complexes, notamment en ce qui concerne la « logique modale » :

> La théorie des mondes possibles fut élaborée à l'origine en philosophie du langage pour démontrer les propriétés formelles des systèmes de *logique modale*, qui analysent les relations logiques entre énoncés formés avec des opérateurs tels que « Il est nécessaire que », « Il est possible que ». Dans une sémantique des mondes possibles telle qu'exprimée par Saül Kripke, une expression linguistique est interprétée en relation à un monde possible ; par exemple, on ne dira pas que (dans une certaine interprétation) un énoncé du langage est simplement vrai ou faux, mais qu'il est vrai ou faux par rapport à ou dans un monde possible. Par exemple : « le chat est vert » sera vrai ou faux par rapport à un monde possible, par exemple celui du conte fantastique ou du roman réaliste.
> (Eco 1979, p. 226, nous soulignons)

13 Encore une fois, la modalité est définie ici comme ce qui détermine le *faire* et l'*être* des différents acteurs d'une scène énonciative, et le mode comme ce qui commande les conditions d'assertabilité, c'est-à-dire qu'il configure, voire préfigure, les valeurs et les valences épistémiques.

14 À tout prendre, on peut soutenir que le fonctionnement constructiviste du mythe réside dans sa capacité à (re)créer le monde à travers la parole. Nonobstant, si, aux yeux de Goodman, le discours offre la possibilité de créer de nouveaux mondes, nous pensons toutefois qu'il faudrait quand même insister sur le fait que ces possibilités de création sont restreintes par les contraintes du monde phénoménal : une ontologie négative, une résistance de l'être est à notre avis fondamentale pour ne pas tomber dans le relativisme absolu. C'est-à-dire que, selon nous, le monde énoncé doit forcément garder toujours un lien avec le monde depuis lequel il est énoncé. L'analyse des mythes permet alors de mettre en évidence une double tension entre des possibilités d'existence modulées par le discours (*faire-être*) et des contraintes modales inhérentes à l'énonciation de tout « monde possible » (*pouvoir-être*). Aussi, le discours mythique (*muthos)* élabore-t-il un monde possible qui est forcément en relation avec d'autres mondes possibles constitués par le reste des discours culturels (par exemple les discours scientifiques et « logiques » (*logoi*)).

15 La « vérité scientifique » trouve sa pertinence épistémique au sein d'une stricte méthodologie de recherche propre à chaque discipline scientifique. La méthodologie disciplinaire permet de modaliser les observations sur le plan épistémique en rendant possible l'assertion d'une vérité dans les limites déterminées par son cadre méthodologique. Toute induction, par exemple, n'est jamais la détermination de la vérité absolue, mais simplement une généralisation conditionnée par la stabilité provisoire d'un ensemble de lois susceptibles de reformulations et de corrections dans la stabilité d'un ensemble systémique de lois (par exemple physiques). Aussi, les travaux de Heisenberg en thermodynamique permettent, dès 1927, de mettre en évidence l'impossibilité d'observer les phénomènes de manière infiniment précise et le fait que toute observation relève d'un choix de focalisation, c'est-à-dire d'une énonciation, et qu'elle induit donc un degré de subjectivité, un « principe

d'indétermination », de non-correspondance avec la réalité objective, impossible à atteindre même en science.

16 En définitive, plutôt que de tomber dans un constructivisme radical et, donc, de soutenir que les possibilités de création des mondes sont indépendantes du reste des mondes et notamment de leurs conditions d'énonciation, il faudrait plutôt analyser notre gestion des interrelations entre la totalité des mondes que nous habitons, selon une perspective écologique des langages culturels (Basso Fossali 2017). Les institutions sociales[8] ne sont ni la simple copie de la « réalité » empirique ni une construction discursive indépendante de l'expérience phénoménale mais elles participent plutôt à l'appréhension d'une réalité complexe, comme nous le verrons plus tard, à travers l'analyse du concept religieux de *Mana* dans les cultures Canaques.

1.2. Structuralisme traditionnel : la mythologie comme système modal

17 Toute mythologie ne serait, selon la conception traditionnelle, qu'une idéologie. Dans ses travaux sur la mythologie de sa Lituanie natale, Algirdas Julien Greimas n'hésite pas à soutenir que :

> la religion d'un peuple n'est autre que l'idéologie grâce à laquelle la communauté se pense elle-même et réfléchit ses relations entre les hommes et leurs contradictions, tout cet ensemble étant sublimé sur le plan divin.
> (Greimas 1979, p. 11)

18 En fait, Algirdas Julien Greimas reprend à Georges Dumézil cette définition qui caractérise toute mythologie comme une idéologie. Ce dernier voit dans le mythe, avant tout, une stratégie discursive pour fonder des institutions sociales (Dumézil 1968 ; 1971 ; 1973). Dumézil, on le sait, est fortement inspiré par l'« école de sociologie française » : il fréquente Marcel Mauss à partir de 1938 et s'inspire fortement de la vision holistique de l'œuvre d'Émile Durkheim. De là, Dumézil conçoit une idéologie comme un « fait social total », c'est-à-dire comme une mégastructure orientant et déterminant les significations des institutions d'une société[9]. Selon nos recherches, on peut penser que c'est à Dumézil que Greimas emprunte la notion d' « idéologie » qui deviendra par la suite l'une des clefs de voûte de son modèle théorique. D'ailleurs, il est fort probable aussi que ce soit à travers les travaux mythologiques de Georges Dumézil que Greimas s'intéresse aux études mythologiques d'abord, à la sémiotique ensuite. Greimas lui-même en convient : « c'est par la mythologie qu['il a] commencé [s]es "études sémiotiques" et non pas l'inverse » (Greimas 1985, p. 31). Quoi qu'il en soit, les travaux mythologiques de Greimas comme de Dumézil mettent en évidence une même idée, à savoir que toute mythologie est un système de valeurs conventionnel et particulier à un groupe social. Si bien que Greimas prône :

> Il faut prendre un mythe, que ça soit un mythe ancien ou un conte populaire, ou bien un poème littéraire, et dire ce qu'il signifie. Et cette énonciation de sa signification sera justement la traduction de chaque mythologie en idéologie, ou ce que l'on appelle la démythification [...].
> (Greimas 1966, p. 127)

19 Il en ressort une caractérisation de la mythologie comme un ensemble organisé de croyances et de valeurs. Cette définition structuraliste est celle qui connaît la plus grande popularité et caractérise la mythologie comme étant, avant tout, une systématisation modale, une identification systémique des possibilités de

détermination du faire et de l'être des différents acteurs d'une scène énonciative au sein d'une culture. Or, cette conception structurale de la mythologie n'est pas sans poser des problématiques modales majeures à la notion de mythe en sciences du langage et en sémiotique.

20 Tout d'abord la définition des mythes comme des idéologies selon la perspective greimassienne suppose que le système de valeurs « sous-jacent » modalise la formation des discours-énoncés de surface. En effet, on le sait, selon le modèle de la « syntaxe générative » de Greimas, le discours n'est que la manifestation de surface d'une « structure profonde ». Voilà pourquoi Greimas soutient que :

> les récits (que ce soit les mythes, les contes populaires ou les œuvres littéraires) sont des formes d'expression de surface qui dissimulent un sens plus profond à chaque fois, et non seulement ce sens reste le plus souvent incompréhensible au lecteur, mais l'écrivain ou le narrateur ne comprend pas non plus que les mythes ou les formes littéraires, c'est justement ce qui nous domine, nous dépasse et nous gouverne. Il s'agit là de la culture au sein de la société, dans laquelle l'homme est « inscrit ». C'est le déchiffrement de ces récits (des œuvres littéraires de création individuelle ou collective, du folklore) qui nous permet de découvrir les systèmes de valeurs qui y sont dissimulés et les résumés du comportement selon ces systèmes de valeurs, les idéologies.
> (Greimas 1971, p. 43)

21 Selon la perspective greimassienne, les idéologies « profondes » à la base des récits mythiques expliqueraient pourquoi ces récits « nous dominent », « nous dépassent » et « nous gouvernent », c'est-à-dire modalisent nos interprétations du monde et donc nos propres élaborations discursives. Il en ressort d'ailleurs la vision d'une force modale institutionnelle hétéronome qui inhibe le sujet sur le plan conatif selon une agentivité unilatérale. En un mot, notre potentialité d'élaboration de mondes possibles est fortement modalisée par les structures idéologiques « profondes » de nos cultures. Cette vision, qui représente la perspective du structuralisme traditionnel, est fortement déterministe, dans la mesure où elle réduit le sens à un simple « déchiffrement », selon le mot utilisé par Greimas lui-même. Toute élaboration discursive ne serait, *in fine*, qu'une manifestation de « surface » d'une organisation structurale « profonde ». C'est bien la thèse au cœur de l'œuvre comparatiste de Georges Dumézil développée autour de l'hypothèse de la tripartition sociale des peuples indo-européens (Dumézil 1968 ; 1971 ; 1973), nous y reviendrons. Or, selon nous, restreindre la totalité des discours mythiques d'une société à de simples manifestations locales de structures profondes est une analyse fortement réductrice. On peut toutefois maintenir, avec Greimas, qu'il existe sans doute un principe régulateur, une force modale, exercée par les structures axiologiques sociales qui conditionne, et donc par définition qui modalise les possibilités d'élaboration discursives au sein d'une culture donnée. En d'autres mots, on peut remarquer que, selon la vision structuraliste, l'axiologie mythologique d'une société modalise les modes d'existence de ses récits mythiques effectifs : la structure axiologique définit le *devoir-être* des constructions paradigmatiques virtuelles et conditionne donc leur réalisation effective sur le plan syntagmatique à travers les discours. La structure axiologique profonde déterminerait en amont les possibilités actantielles au sein d'une scène sociale déjà structurée.

22 La vision systémique et idéologique de la mythologie finit donc par définir des formalités modales propres à chaque ensemble culturel. Nous avons évoqué les trois fonctions sociales hiérarchisées identifiées par Georges Dumézil dans l'idéologie indo-européenne : « le sacré (puissance magico- et juridico- religieuse ; sagesse), la force

(principalement guerrière), la fécondité (abondance, richesse, alimentation, paix, volupté, etc.) » (Dumézil 1973, p. 338). Or, évidemment, ces fonctions relèvent déjà du résultat de certaines modalités systémiques, à savoir la répartition des modalités déontiques : (i) *pouvoir-faire* magique, *pouvoir-déterminer* la justice et *pouvoir-savoir* (ii) *pouvoir-utiliser* les armes et (iii) *pouvoir-permettre* la subsistance[10]. À cette répartition modale correspond une détermination des rôles actantiels qui sont déjà, en quelque sorte, prédéfinis par la configuration modale propre à la structure culturelle : (i) le prêtre/roi, (ii) le guerrier et (iii) le paysan. Les modalités structurales fonctionnent donc selon un « *être* pour *faire* », mis en évidence par Greimas et pour qui le système culturel définit l'identité par l'action[11].

23 On remarque que cette première distribution modale structurale peut induire des formes de « rétromodalités » interactantielles spécifiques, nous voulons dire des liens de réciprocité entre actants d'une même scène. À titre d'exemple, on peut supposer, pour les actants issus de la tripartition idéologique indo-européenne exposée par Georges Dumézil, des modalités « de second ordre » de type « déontologiques », par exemple : (i) *pouvoir-déterminer* le droit mais *devoir-être* juste ; (ii) *pouvoir-tout-savoir* mais devoir utiliser cette connaissance de manière bienveillante envers le peuple ; (iii) *pouvoir-utiliser* les armes mais *devoir le faire* pour protéger son roi et sa nation.

24 À tout prendre, les modalités sont toujours des « modalités structurales », dans la mesure où elles sont des formes culturelles déjà bien définies dans la culture et qui se caractérisent par leur conventionalité ; aussi, elles permettent de caractériser l'agir et l'identité de l'être à la fois sur le plan actoriel et actantiel. On pourrait d'ailleurs ajouter que ces forces modales institutionnelles se caractérisent typiquement par leur extériorité et leur capacité à stabiliser la signification et la valeur au sein d'une configuration systémique (*i.e.* elles rendent possible l'assertion de la certitude).

1.3. Vers une gestion des relations réciproques entre les mondes à travers le mythe : entre création de l'être par la parole et systématisation structurale de l'identité

25 Ce que l'étude du mythe indique, c'est que les notions de « modalité », de « modalisation » et de « mode » permettent de rendre compte de la double tension de l'élaboration du sens dans les cultures. D'un côté, on trouve une gestion selon les formes modales structurales et conventionnelles propres à chaque société, de l'autre, il existe toujours la possibilité de « créer le monde et l'être » à travers la parole mythique et ses modalisations uniques. L'élaboration du sens trouverait son "jeu" dans la gestion des relations entre les mondes que nous habitons. L'identité de l'être se configure entre les modalités propres aux systèmes mythologiques qui déterminent la signification et les modalisations locales qui réélaborent le sens, c'est-à-dire entre les modalisations subjectives endotaxiques propres à toute énonciation et les modalités sociales exotaxiques inhérentes à tout énoncé.

26 Cette double tension entre modalités systémiques (mythologie) et modalisations par l'énonciation (parole mythique) engendre des conséquences sur les modes d'énonciation, c'est-à-dire sur les conditions d'assertabilité, ce qui ne peut qu'ouvrir la question des possibilités épistémiques du mythe : si le mythe est un monde possible « fantastique » qui influence toutefois le monde « réel », comment alors négocier ce va-

et-vient discursif entre les valeurs de vérité (être et paraître), de mensonge (paraître et non-être), de réalité ou de fiction ?

2. *Mana, mana* : à propos des modalisations de l'être chez les peuples Canaques

27 *Mana* propose une vision alternative des « êtres » comme forces [12]. Si les cultures monothéistes se fondent sur la répartition hiérarchique d'une force modale unique (organisation verticale), la *mana* offre une tout autre organisation (horizontale) qui met des puissances modales diverses en compétition. Se dégage alors un modèle alternatif d'organisation modale dans les cultures polythéistes, caractérisé, notamment, par un déploiement méréologique (entre la topicalisation d'une divinité absolue et des manifestations éparses mais qui relèvent de la même émanation) et un déploiement actantiel complexe[13].

28 La modalité, on l'a vu, a été considérée en sciences du langage comme l'observation de deuxième ordre sur une action (ou un état). Si, pour Algirdas Julien Greimas (Greimas et Courtés 1986), le sens au sein du processus de narrativité est essentiellement une transformation orientée des valeurs, pour Pierluigi Basso Fossali (2019), la modalité est la forme d'implication de l'actant dans une scène transformative. Cette implication est manifestée, en langue française, par les verbes modaux, selon la vision linguistique traditionnelle. Or, il a été remarqué que toute modalité résulte d'une polémologie modale (Fontanille et Zilberberg 1998 ; Zilberberg 1981) et que toute énonciation constitue une co-énonciation (Benveniste 1970). On propose d'étendre la problématique modale aux énoncés « constatifs » du verbe *être* qui a été traditionnellement placé à l'abri de toute modalisation. Or, comme le suggère Basso Fossali (2019), le verbe *être* peut aussi avoir un usage modal[14]. Si même le verbe *être* n'est pas un point d'arrêt, comment devrions-nous entamer la recherche sur les modalités ? Comment saisir et étudier la formation du regard modal alors que tout énoncé est déjà modalisé ?

29 Les études mythologiques nous offrent une perspective unique pour explorer ces problématiques. Dans le cadre de sa réflexion sur le mythe comme « forme symbolique » Ernst Cassirer soutient :

> un regard jeté sur le développement et la signification étymologique fondamentale de la copule dans la plupart des langues montre comment la pensée linguistique ne parvient que très progressivement à séparer l'expression de l'"être" pur de celle de l'"être ainsi" [...] lorsque le langage parvient à libérer l'idée et l'expression de l'"être" de ce lien à une forme d'existence particulière, alors un nouveau véhicule, un nouvel outil est créé pour la pensée mythique et religieuse.
> (Cassirer 1925b, p. 94).

30 De manière plus particulière, les études sur le mythe nous livrent donc, en ce sens, la perspective unique du concept de *Mana*. Difficilement traduisible, il s'agit en quelque sorte de l'« être divin », à la fois (i) en tant qu'énergie absolue, neutre et immuable et (ii) en tant que divinité manifestée[15]. Cassirer voit, dans ce concept de *Mana*, le noyau de toute catégorisation à la fois religieuse et linguistique. Le *Mana*, concept peut-être universel[16], nous permet ainsi d'explorer les modalités *in statu nascendi* tant sur le champ religieux que sur le champ linguistique : *Mana* comme « être » pur (*ne-pas-pouvoir-ne-pas-être*) *versus mana* manifestée ou « être ainsi » (*pouvoir-ne-pas-être*). De

plus, sur le plan des manifestations, le *mana* oppose des manifestations sacrées (*devoir-être* honorées) à des manifestations « taboues » (*devoir-ne-pas-être* honorées)[17].

2.1. À la recherche de l'origine des catégories

31 Nous aimerions à présent entamer l'analyse d'une réflexion faite par Ernst Cassirer sur l'origine commune du mythe et du langage et qui, à notre sens, est un apport majeur non seulement pour les études sur les mythes, toute discipline confondue, mais pour la linguistique et la sémiotique générales. Cassirer soutient que l'origine du langage verbal comme système de signification coïncide avec l'origine du mythe ; et inversement, les limites du langage verbal se confondent avec les récits mythiques. Par cette double remarque, Cassirer tente de cartographier les limites du périmètre d'action des formes symboliques et de suivre les transformations qui les mènent d'une frontière à l'autre : « la forme symbolique » de Cassirer est une médiation qui se meut entre l'intensité ponctuelle d'un signe et l'extensité d'un système grammatical (Cassirer 1923, 1925a, 1929). Ce travail est, à notre avis, fondamental pour mettre en lumière la double tension modale du mythe entre la ponctualité intensive de la modalisation propre à l'énonciation de l'être à travers la parole mythique et l'extensité du système modal qui se dégage de toute mythologie.

32 Le langage verbal comme origine du monde, nous l'avons vu plus haut, est une figure isotopique dans les cosmogonies des cultures du monde. Mais comment devons-nous comprendre cette intuition religieuse universelle qui place la parole comme origine du monde ? En quoi est-ce révélateur du fonctionnement sémiotique des concepts de modalisation, de modalité et de mode d'existence ?

33 Si le mythe est, avec le langage, l'origine de la culture, alors il doit, en tant que forme symbolique, précéder et concourir à la création des catégorisations et des formes modales qui participent à l'appréhension d'une réalité complexe[18]. Voilà pourquoi Cassirer s'intéresse autant à la figure mythique de la *Mana*[19]. La mythologie malaisienne développe le concept religieux de *mana*, qui n'est pas sans poser des problèmes de traduction dans nos cultures occidentales contemporaines. *Mana* est, donc, pour essayer de donner une première définition, l'énergie immuable, infinie et éternelle qui englobe la totalité de ce qui existe et qui, en même temps, peut se caractériser momentanément dans tel ou tel être[20]. *Mana* est alors une entité religieuse fort complexe qui peut à la fois vêtir des caractérisations individuelles et se perdre dans la généralisation ultime d'une énergie sacrée universelle. Il est particulièrement difficile pour nous de comprendre le "concept" de *Mana* car il échappe à nos catégorisations occidentales : nous l'appelons "concept" faute d'autre mot plus adéquat.

34 Sur le plan de l'aspectualité, la détermination du concept de *Mana* est problématique : la *Mana* a tantôt une intensité figurative forte, tantôt une extension maximale qui rend impossible toute caractérisation figurative[21]. D'ailleurs, cette complexité intellectuelle et religieuse du "concept" de *Mana* est également une complexité sur le plan linguistique.

35 Sur le plan lexical, le signe linguistique *mana* issu de la langue naturelle malaisienne défie la grammaire universelle chomskyenne car aucune catégorisation syntaxique ne semble lui correspondre complètement. Le lexème *mana* joue les rôles tantôt de substantif, tantôt de prédicat et ses caractéristiques sémantiques et syntaxiques ne permettent pas de le définir clairement comme nom ou comme verbe, comme adjectif

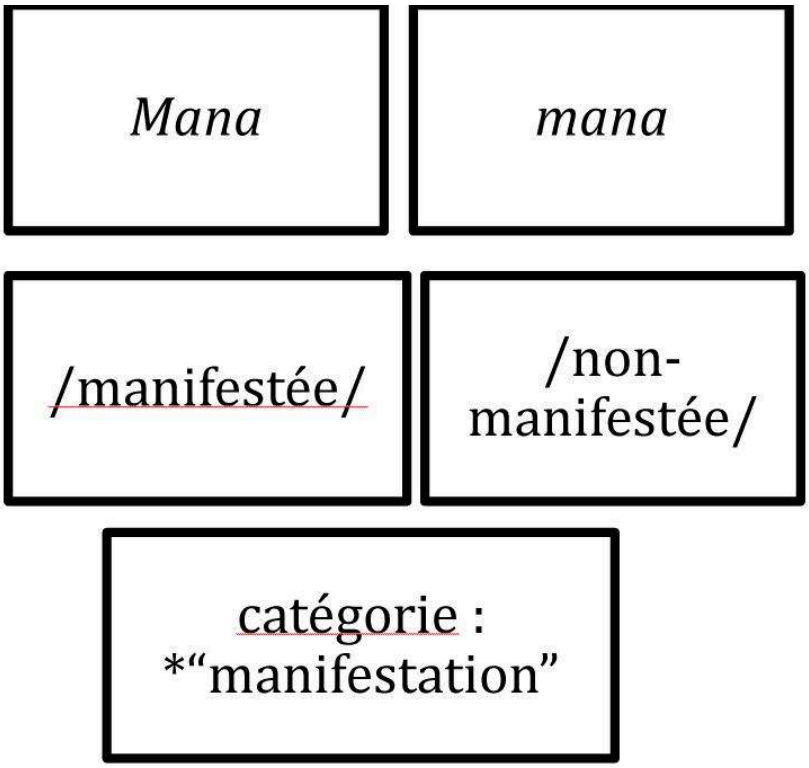
ou comme adverbe[22]. Dans son étude sur la magie publiée en 1902, Marcel Mauss énonce l'idée suivante :

> Le mot de *mana* est commun à toutes les langues mélanésiennes proprement dites et même à la plupart des langues polynésiennes. Le mana n'est pas simplement une force, un être, c'est encore une action, une qualité et un état. En d'autres termes, le mot est à la fois un substantif, un adjectif, un verbe. On dit d'un objet qu'il est mana, pour dire qu'il a cette qualité ; et dans ce cas, le mot est une sorte d'adjectif (on ne peut pas le dire d'un homme). On dit d'un être, esprit, homme, pierre ou rite, qu'il a du mana, le « mana de faire ceci ou cela ». On emploie le mot mana aux diverses formes des diverses conjugaisons, il signifie alors avoir du mana, donner du mana, etc. En somme, ce mot subsume une foule d'idées que nous désignerions par les mots de : pouvoir de sorcier, qualité magique d'une chose, chose magique, être magique, avoir du pouvoir magique, être incanté, agir magiquement ; il nous présente, réunies sous un vocable unique, une série de notions dont nous avons entrevu la parenté, mais qui nous étaient, ailleurs, données à part. Il réalise cette confusion de l'agent, du rite et des choses qui nous a paru être fondamentale en magie.
> (Mauss 1902, p. 68)

36 Que ça soit sur le plan linguistique ou mythique, nous sommes avec le *mana* devant un signe linguistique particulièrement polysémique. En fait, il semble probable que ces termes désignant la divinité indéterminée soient, avant tout des interjections ayant subi des phénomènes de grammaticalisation dans tel ou tel contexte syntaxique (Brinton 1897, p. 60)[23].

37 Sur le plan des valeurs, on peut remarquer que, en tant que signe linguistique, *mana* possède une valeur différentielle au sein de son système de signification : *Mana* (être pur) s'oppose à *mana* (être manifesté). À travers une observation « occidentale » qui est nécessairement abusive[24], on peut toutefois mettre en évidence cette deuxième étape de la construction des structures de la pensée religieuse malaisienne et qui consiste donc à opposer le *Mana* comme énergie sacrée et universelle aux manifestations ponctuelles du *mana* dans tel ou tel être ou dans tel ou tel objet[25]. Ainsi, une caractérisation des oppositions distinctives selon le modèle hjelmslévien des « catégories privatives » se présenterait ainsi :

Figure 2



Mana vs mana

38 Dans l’opposition *Mana vs mana,* les deux termes ne semblent se distinguer entre eux, sur le plan sémantique, que par le trait de la /manifestation/ (non manifesté *vs* manifesté). Ici, évidemment, le « manifesté » relève du mode d’existence de la réalisation et celui du « non-manifesté » de la virtualité. Mais cette détermination quelque peu abusive n’est pas sans poser des problèmes. Comment devrions-nous appeler cette catégorie ? Catégorie de la « manifestation » ? Or, il nous est dit que le *Mana* est antérieur à toute catégorie : ni les « catégories participatives » ni les oppositions des contraires semblent lui correspondre complètement. Cette problématique catégorielle du *mana* n’est pas sans rappeler le phénomène sémiotique que Plotin, philosophe néoplatonicien du IIIe siècle, au sein de ses réflexions philosophico-religieuses développées dans ses *Ennéades* (205-270 apr. J.-C), nomme « procession », *próodos (πρόοδος)*, ou encore « émanation ». L’émanation est le processus par lequel les êtres et les objets dérivent de Dieu compris comme principe total, indivisible et originel de l’univers[26]. Nous pouvons ici tirer déjà une première conclusion : le modal n’est pas manifesté mais émané, ce qui veut dire qu’il se tient à la réalisation, il procède comme déclinaison sans passer par les modes d’existence habituels.

39 Ernst Cassirer (Cassirer 1923, 1925a, 1929) s’intéresse au concept de *mana* en raison de son caractère pré-catégoriel. Il l’étudie au sein de sa réflexion sur la formation et la transformation du mythe entendu comme « forme symbolique » c’est-à-dire comme un « organe » parmi d’autres — dont le langage verbal —, permettant l’appréhension de la réalité. Dans ce but, Cassirer (1925b) reprend la réflexion inaugurée par Hermann Usener (1896) et qui consiste à s’interroger sur la création et la transformation des structures de la pensée religieuse. Si l’on suit Usener, il existe un processus discursif de

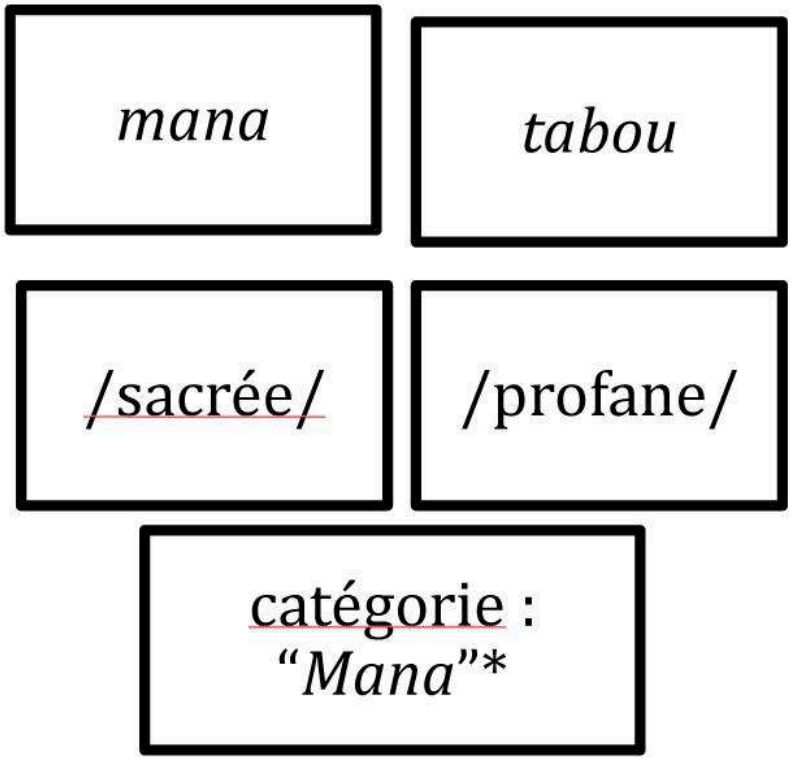
figurativisation[27] des divinités qui va des « dieux de l'instant » (énergie modale virtuelle), puis des « dieux de l'action » (circonscription d'une configuration modale ponctuelle à un actant spécifique) aux « dieux personnels » (complexité modale incarnée par un acteur)[28].

40 On pourrait toutefois continuer à caractériser cette opposition minimale entre *Mana* et *mana*, par exemple, sur le plan de l'aspectualité : /extensivité/ *vs* /intensivité/ ou des modes d'existence : /potentialité/ *vs* /réalisation/. On retrouve ainsi :

	Mana	*mana*
Sémantisme	Divinité non manifestée	Divinité manifestée
Aspectualité	Extensive	Intensive
Mode d'existence	Potentielle	Réalisé
Catégorie	Terme non marqué	Terme marqué

41 À ce premier « pli » du concept du *Mana*, s'ensuit une deuxième distinction qui, elle, semble s'accorder avec notre logique occidentale. C'est que, sur le plan de la manifestation, s'opposent deux formes du *Mana* : une vision euphorique honorée par des rites divers et une autre vision dysphorique crainte et évitée. Les chercheurs ont qualifié, par le terme de « tabou », cette deuxième vision négative de la *Mana* manifestée. Plusieurs auteurs ont qualifié d'universelle cette opposition *mana vs tabou* et ont vu dans cette paire minimale le noyau de toute religion[29]. Peut-être convient-il de motiver le rapprochement que nous faisons ici entre l'opposition *mana vs tabou* et le fonctionnement des paires minimales en linguistique. En phonétique, on le sait bien, les paires minimales correspondent à une opposition restrictive de deux phonèmes qui ne se distinguent entre eux que par un trait distinctif, par exemple entre les occlusives bilabiales {p} et {b} qui ne se distinguent entre elles que par le trait du voisement (non voisé pour {p} et voisé pour {b}. Ainsi, *mana vs tabou*, tous deux se référant à la divinité manifestée, ne semblent se distinguer entre eux, sur le plan sémantique que par le trait sémique de la /sacralité/ : /sacré/ *vs* /profane/. Bien évidemment, les caractérisations de sacralité relèvent déjà de configurations modales en amont, à savoir, respectivement : pouvoir et devoir-être-honoré *vs* ne-pas-pouvoir et devoir-ne-pas-être-honoré.

Figure 3



mana vs tabou

42 On pourrait continuer à caractériser cette opposition minimale, par exemple en distinguant les modalités endotaxiques ou modalités exotaxiques. Ainsi on a :

	mana	*tabou*
Valorisation	Euphorique	Dysphorique
Modalité autonome	*Pouvoir être* transcendant	*Ne pas pouvoir être* transcendant
Modalité hétéronome	*Devoir être* honoré	*Ne pas devoir être* honoré
Passion	Honorée	Crainte
Mode d’existence	Potentiel	Réalisé

43 À tout prendre, l’exemple du *Mana* nous permet d’appréhender le processus de formation des catégories et semble indiquer la possibilité de lier les origines linguistiques et mythiques des catégories culturelles. Aussi cet exemple n’est-il pas sans problématiser notre recherche. Est-ce que le mode d’agir du *Mana* peut être élevé comme un phénomène universel ? Pour Hjelmslev, on le sait, la substance est la manifestation de la forme dans la matière (Hjelmslev 1943). Or, affirmait-il, cette matière est toujours neutre. Cependant, *le Mana*, qui devrait être une substance, est également neutre… la substance neutre peut-elle vraiment exister ? Et, surtout, si oui, cette substance linguistique peut-elle ne pas être mythique ? Pour qu’une substance soit neutre, étant donné que les formes sont nécessairement conventionnelles et donc subjectives, il faudrait que la substance soit antérieure à l’apparition des formes. Mais alors, comment une substance peut-elle émerger en amont des formes ? Peut-il y avoir une substance auto-conçue ? Sur le plan des modalités, cela relève du problème que pose la considération d’un énoncé neutre, libre de toute modalité : est-il vraiment possible de produire un énoncé « constatif », c’est-à-dire neutre, libre de toute

modalisation ? Bien que, selon nous, la détermination de l'origine des substances par rapport aux formes ne soit pas intéressante en elle-même et pour elle-même, on retrouve une double tension, dans les réalisations culturelles, entre une modalité systémique et une modalisation par la parole. À tout prendre, on peut signaler qu'il semble que, lorsqu'un énoncé se rapproche de la neutralité, il devient de plus en plus mythique.

44 En définitive, nous pouvons dégager quelques conclusions sur l'aspect modal des mythes. Comme nous l'avons signalé plus haut, pour exister, l'être doit être énoncé, tout énoncé étant déjà le résultat d'une modalisation. Si les discours religieux et mythiques (*muthoi*) peuvent asserter l'être, les discours logiques (*logoi*), dont le discours philosophique, n'assertent l'être que comme le résultat nécessaire d'une opération logique (ne-pas-pouvoir-ne-pas-être). La « constatation » ontologique de l'être ne peut trouver sa valeur que selon une médiation *distale* ; dans le reste des cas, toute description de l'être est déjà une énonciation modale ou modalisée d'une identité ou d'un état[30].

2.2. Le mana : des interrelations entre modalisations, modalités et modes d'existence dans la culture canaque

45 Marcel Mauss définit le mana comme une force, mais aussi comme un objet ou un être et comme une action. Le concept de mana permet de mettre en lumière les différentes déclinaisons des concepts de modalité (comme force), de modalisation (comme processus d'émanation) et de mode d'existence (objet ou être réalisé ou potentialisé).

46 Dans son étude sur la magie, Marcel Mauss (1902) indique que les actes magiques doivent être interprétés au sein d'une scène qui possède déjà une grammaire spécifique, c'est-à-dire au sein d'un jeu de langage dont la particularité principale est celle d'un encadrement modal bien définit : la détermination d'un arrangement des modalités épistémiques construites autour du « croire ». Le *croire* fonctionne alors comme une *configuration énonciative* à portée modale qui permet d'assurer une certitude dans la détermination de la signification des actes magiques au sein d'un « énoncé modalisé », à savoir le rite magique en lui-même. Le croire fonctionne donc comme une disposition mentale éventuellement signifiée et potentialisée par des discours préalables (institutions sociales, traditions culturelles, etc.).

47 Mais, surtout, cette configuration modale initiale induit une conception selon laquelle toute action magique nécessite une modalité antérieure qui la rende possible, une « force magique » ou une « potentialité magique » selon les termes de Mauss, une force modale capable de fonder un paradigme existentiel selon les déclinaisons des modes d'existence (virtualité, actualité, réalisation). Ainsi le sociologue français propose l'analyse suivante :

> Complexe [la croyance aux actes magiques] comprend l'idée de *pouvoir* ou encore mieux, comme on l'a appelée, de « *potentialité magique* ». C'est l'idée d'une force dont la *force du magicien*, la *force du rite* la *force de l'esprit* ne sont que les expressions différentes, suivant les éléments de la magie. Car aucun de ces éléments n'agit en tant que tel, mais précisément en tant qu'il est doué, soit par *convention* soit par des *rites spéciaux*, de ce caractère même d'être une *force*, et une force non mécanique, mais magique. La notion de *force magique* est d'ailleurs, de ce point de vue, tout à fait comparable à notre notion de force mécanique. De même que nous nommons

> force la cause des effets magiques : maladies, bonheur et santé, etc.
> (Mauss 1902, p. 67, nous soulignons)

48 Mauss indique que le *mana* comme modalité, c'est-à-dire comme « force magique », détermine les rôles actantiels au sein d'une scène énonciative, à savoir l'acte rituel magique en question. En effet, le *mana* est « la force du magicien », le *pouvoir-faire* du rôle actantiel du magicien, mais aussi la « force du rite », le *pouvoir-faire* qui détermine la signification des actions rituelles.

49 Aussi, et ceci nous semble particulièrement intéressant, Marcel Mauss indique-t-il que l'attribution des modalités peut être systémique, c'est-à-dire « conventionnelle », ou bien issue d'un acte performatif, c'est-à-dire d'un « rite spécial ». Ceci suggère que la modalisation d'un énoncé peut se faire aussi selon un acte statutaire.

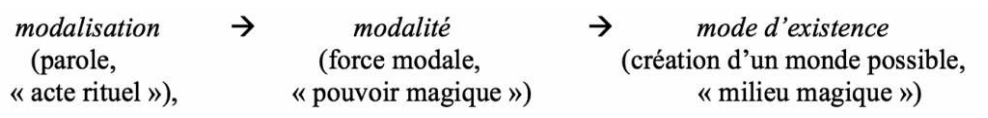
50 En outre, l'étude des pratiques magiques chez les peuples canaques faite par Marcel Mauss semble indiquer une continuité entre l'acte performatif qui rend possible le pouvoir-faire magique et l'instauration d'un « milieu magique » capable de conditionner les conditions d'assertabilité des valeurs épistémiques.

> Cette notion [le mana] comprend, en outre, l'idée d'un milieu où s'exercent les pouvoirs en question. Dans ce milieu mystérieux, les choses ne se passent pas comme dans le monde des sens. La distance n'y empêche pas le contact. Les figures et les souhaits y sont immédiatement réalisés. C'est le monde du spirituel et aussi celui des esprits pace que, tout y étant spirituel, tout y peut devenir esprit. Si illimité que soit ce pouvoir, et si transcendant que soit ce monde, les choses s'y passent cependant suivant des lois, relations nécessaires posées entre les choses, relations de mots et de signes à objets représentés, lois de sympathie en général, lois de propriétés susceptibles d'être codifiées par des classifications semblables à celles qui ont été étudiées dans *l'Année Sociologique*. Cette notion de force et cette notion de milieu sont inséparables ; elles coïncident absolument et sont exprimées en même temps par les mêmes moyens. En effet, les formes rituelles, c'est-à-dire les dispositions qui ont pour objet de créer la force magique, sont aussi celles qui créent le milieu et le circonscrivent, avant, pendant et après la cérémonie.
> (Mauss 1902, p. 67)

51 En dernière analyse, l'étude du *mana* faite par Marcel Mauss permet de mettre en évidence que, dans l'exemple des rituels magiques du peuple canaque, la modalisation est une parole, un acte rituel localisé qui négocie l'agir et l'être et qui fonde les configurations modales, les « pouvoirs magiques » qui, à leur tour, permettent de déterminer le *faire* et l'*être* des différents acteurs d'une scène énonciative particulière[31] ; et cette scène énonciative particulière, qui constitue un monde possible et que Mauss appelle « milieu magique », se développe autour d'un mode d'existence particulier qui conditionne les conditions d'assertabilité en rendant possible ce qui serait impossible dans un autre environnement sémiotique.

52 Le schéma suivant tente de rendre compte des relations de continuité entre « modalisation », « modalité » et « mode d'existence » dans les actes magiques des sociétés canaques :

Figure 4



Le modal comme processus d'émanation

53 Il faudrait toutefois signaler que ces relations ne sont ni semelfactives, ni ponctuelles, ni définitives, mais qu'elles sont à comprendre plutôt comme un processus toujours renouvelé d'interactions réciproques entre les paroles modalisantes, les syntaxes modales et les modes d'existence des mondes possibles énoncés. On pourrait aussi supposer une étape antérieure à la modalisation : la *modulation*.

54 Mais, si les paroles modalisantes et les syntaxes modales configurent les modes d'existence des mondes possibles énoncés, alors la question qui se dégage concerne la nature des relations réciproques entre le monde possible énoncé et sa situation d'énonciation.

3. Le « milieu magique » comme monde possible : de la gestion des relations entre les mondes

55 Les actes rituels de magie élaborent un monde possible dans lequel se projeter et penser, en retour, le monde dans lequel on est plongé en tant que spectateur ou participant du rituel magique. Mais alors, selon une perspective modale, comment gérer les valeurs entre ces deux mondes et notamment les valeurs épistémiques ?

56 Algirdas Julien Greimas et Per Aage Brandt définissent la notion de « monde possible » par opposition à la notion greimacienne de « monde naturel » (Greimas et Courtés 1986, pp. 144-145). Toutefois, en raison du caractère fortement déterministe d'une « sémiotique naturelle », nous préférerons l'opposition, plus neutre selon nous, entre « monde énoncé » et « monde de l'énonciation »[32]. Quoiqu'il en soit, le concept de « monde possible », est directement lié aux problématiques modales, comme ne manquent pas de le rappeler les auteurs :

> L'intérêt sémiotique de ce concept de monde possible surgit, le terme l'indique, en fonction du développement de l'analyse des modalités. En effet, l'énoncé modalisé représente un événement E devenant pensable en tant que *possible* par rapport à un monde M soutenu par une fiction ; à l'énoncé en question correspond donc toujours un « contexte » situationnel explicite ou implicite qui tient grâce à la fiction qui le fonde. C'est à partir de cette interdépendance E-M que s'ouvre tout le jeu des valeurs modales assignables à E selon ses trajets variables sur M.
> (Greimas et Courtés 1986, p. 144)

57 Dans le cas qui nous intéresse, nous voyons bien que le monde possible créé par le rituel magique relève d'une fiction, c'est-à-dire d'un *muthos* au sens platonicien du terme (Vernant 1974). La question alors est la suivante : en quoi les valorisations épistémiques propres au monde possible du mythe permettent-elles de modaliser, c'est-à-dire de déterminer le *faire* et *l'être* des acteurs de la société ? La réponse que nous fournit l'exemple de la culture canaque est particulièrement claire sur ce point : les configurations modales mythiques déterminent les valorisations des acteurs sociaux. En effet, Marcel Mauss ne manque pas de signaler que :

> Le mana est proprement ce qui fait la valeur des choses et des gens, valeur magique, valeur religieuse et valeur sociale. La position sociale des individus est en raison directe de l'importance de leur *mana*, tout particulièrement la position dans la société secrète ; l'importance et l'inviolabilité des tabous de propriété dépend du *mana* de l'individu qui les impose. La richesse est censée être l'effet du *mana* ; dans certaines îles, le mot de *mana* désigne même l'argent.
> (Mauss 1902, p. 68)

58 Il en ressort que, dans la culture mélanésienne, les configurations modales mythiques déterminent les valorisations des acteurs sociaux selon une médiation « distale »[33]. La société canaque détermine donc la signification selon une médiation transcendantale, celle de la configuration modale des récits et des actes mythiques.

4. Le modal comme processus d'émanation : éléments de conclusion

59 En conclusion, nous pouvons dire que l'étude du mythe permet de rendre compte des relations entre les notions linguistico-sémiotiques de « modalité », de « modalisation » et de « modes d'existence ». D'abord, on peut dégager une double tension entre des modalisations issues de la parole mythique (« *do* » dans les cultures mélanésiennes) qui négocient l'agir et l'être, et des configurations modales systémiques propres à toute mythologie qui tentent de déterminer (l'identité de) l'être des différents acteurs d'une scène énonciative. Ensuite, l'étude des pratiques magiques des peuples canaques et du concept de *mana* met en évidence la relation étroite entre modalisations issues d'un acte performatif, configurations modales propres à la syntaxe du jeu de langage que sont les rituels magiques et élaboration d'un monde possible, d'un « milieu magique », c'est-à-dire d'un mode d'existence qui commande les conditions d'assertabilité, notamment des valeurs épistémiques. L'étude du mythe chez les peuples canaques permet de comprendre comment le monde possible qu'est le mythe influence la détermination du sens social selon une médiation distale[34]. L'analyse des formes symboliques de la pensée religieuse et mythique met en évidence la caractère processuel du *modal* (*modulation, modalités, modalisations*). Le modal n'est pas manifesté mais émané, c'est-à-dire qu'il se tient à la réalisation, il procède comme déclinaison sans passer par les modes d'existence habituels.

60 Si ce travail propose une caractérisation des structures religieuses sous l'angle de la notion de modalité et à travers l'exemple des cultures canaques, on pourrait éventuellement élargir cette réflexion en se demandant en quoi les phénomènes modaux participent aux processus culturels de « contagion » et d'« imitation » propres aux actes magico-religieux étudiés par l'ethnographie et appréhendés comme des phénomènes morphologiques par les sciences du langage et la sémiotique actuelles (Rastier 2020, p. 159)[35].

BIBLIOGRAPHIE

BALLY, Charles (1942), « Syntaxe de la modalité explicite », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2, pp. 3-13.

BALLY, Charles (1944), *Linguistique générale et linguistique française*, Seconde édition entièrement refondue, Berne, AFrancke SA.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2017), *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens*, Limoges, Lambert-Lucas.

BENVENISTE, Emile (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* (17), pp. 12-18.

BOUTAUD, Jean-Jacques et LARDELLIER, Pascal (2001) « Pour une sémio-anthropologie des manières de table », *MEI « Médiation et Information »* (15), pp. 25-38.

CALAME, Claude (2020) « La question de l'identité : pour une sémiotique éco-anthropologique », *Actes Sémiotiques*, 123.

CASSIRER, Ernst (1923), *Philosophie der symbolischen Formen*. vol. 1. *Die Sprache*, Berlin, B. Cassirer ; tr. fr. Lacoste, Jean, *La Philosophie des formes symboliques*, 1. *Le langage*. Paris, Éditions de Minuit, 1972.

CASSIRER, Ernst (1925a), *Philosophie der symbolischen Formen*. vol. 2. *Das mythische Denken*, Berlin, B. Cassirer ; tr. fr. J. Lacoste, *La Philosophie des formes symboliques*, 2. *La pensée mythique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972.

CASSIRER, Ernst (1925b), *Sprache und Mythos : ein beitrag zum Problem der Götternamen*, Leipzig/ Berlin, Teubner ; tr. fr. *Langage et mythe. À propos des noms de dieux*, Paris, Les Éditions de Minuit, nouv. éd. 2002.

CASSIRER, Ernst (1929), *Philosophie der symbolischen Formen*. vol. 3. *Phänomenologie der Erkenntnis* (1972) Fronty, Claude (tr.), *La Philosophie des formes symboliques*, 3. *La phénoménologie de la connaissance*, Paris, Les Éditions de Minuit. Berlin : B. Cassirer.

CODRINGTON, Robert Henry (1891), *The Melanesians: studies in their anthropology and folk-lore*, vol. 9, Oxford, Clarendon Press.

COUÉGNAS, Nicolas et FAMY, Aurore (2017) « La part sémiotique de l'anthropologie des modernes », *Semiotica*, 219, pp. 435-454.

DESCARTES, René (1641), *Meditationes de Prima philosophia*, Rotterdam, Reinier Leers ; tr. fr., *Les Méditations métaphysiques*, Flammarion, Paris, 2009.

DOUTREIX, Marie-Noëlle (2014), « La référence philosophique aux mondes, une mise en scène de la vérité », *TRANS-*, Revue de littérature générale et comparée (18). DOI : https://doi.org/10.4000/trans.1052.

DUMÉZIL, Georges (1968), *Mythe et épopée, l'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, vol. 1, Paris, Gallimard.

DUMÉZIL, Georges (1971), *Mythe et épopée. Un héros, un sorcier, un roi*, vol. 2, Paris, Gallimard.

DUMÉZIL, Georges (1973), *Mythe et épopée. Histoires romaines*, vol. 3, Paris, Gallimard.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula : la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milano, Bompiani ; tr. fr. M. Bouzaher, *Lector in fabula le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Le Livre de poche, 1985.

EVERETT, Daniel L. (2009), « Pirahã Culture and Grammar: A Response to Some Criticisms », *Language*, 85 (2), pp. 405-442. DOI : https://doi.org/10.1353/lan.0.0104.

FONTANILLE, Jacques (2015) « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXIe siècle », *Actes sémiotiques*, 118.

GÉLY, Véronique (2006), *L'Invention d'un mythe, Psyché : allégorie et fiction, du siècle de Platon au temps de La Fontaine*, Paris, Champion.

GOODMAN, Nelson (1978), *Ways of Worldmaking, Indianapolis*, Hackett ; tr. fr. Popelard Marie-Dominique, *Manières de faire des mondes*, Paris, Folio Essais, 2006.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français : la validation des représentations*, Leyde, BRILL.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), « Mitai ir ideologijos [Mythes et idéologies] », *Metmenys*, 12, pp. 9-27.

GREIMAS, Algirdas Julien (1968), « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Langages*, vol. 10, pp. 3-35. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.1968.2546.

GREIMAS, Algirdas Julien (1971), « Les problèmes généraux de la sémiotique », *in Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 37-58, 2017.

GREIMAS, Algirdas Julien (1979), *Apie dievus ir žmones : lietuvių mitologijos studijos*, Chicago, AM & M ; tr. fr. *Des dieux et des hommes : études de mythologie lituanienne*, Paris, PUF, 1985.

GREIMAS, Algirdas Julien (1985), « Intelektualinės autobiografijos bandymas [Essai d'autobiographie intellectuelle] », *Metmenys*, (50), pp. 10-20.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÉS, Joseph (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. 2. *Compléments, débats, propositions*, Paris, Classiques Hachette.

GUILLÉN, Santiago (en cours) *Le Mythe, aujourd'hui. Entre théories et pratiques linguistiques : réactivation d'un concept, actualité d'une forme discursive*, thèse de doctorat sous la direction de Pierluigi Basso Fossali, Université Lumière Lyon 2.

LEENHARDT, Maurice (1985), *Do kamo : la personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1950), « L'œuvre de Marcel Mauss », *Cahiers internationaux de sociologie*, 8, pp. 72-112.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

MARETT, Robert R. (1909) « The tabu-mana Formula as a Minimum Definition of Religion », *Archiv für Religionswissenschaft*, 12, pp. 186-94.

MAUSS, Marcel (2002) [1902], *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay.

MCGEE, William John (1893), « The Siouan Indians », *Bureau of American Ethnology Annual Report*, 15.

PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique : la forme et le sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris, Maisonneuve & Larose.

PLOTIN, (205-270 apr. J.-C.) *Ennéades*, I ; Émile Bréhier, et Maurice Croiset (tr.), Paris, Les Belles Lettres, 1924.

PREUSS, Konrad Theodor (1921), « Religion und Mythologie der Uitoto. 2 Bde », Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht

RASTIER, François (2001), « L'action et le sens : Pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues* (85-86), pp. 183-219. DOI : https://doi.org/10.4000/jda.2941.

RASTIER, François (2007), « Communication, interprétation, transmission », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* (23). DOI : https://doi.org/10.4000/semen.5341.

RASTIER, François (2016), *De l'essence double du langage et le renouveau du saussurisme*, Limoges, Lambert-Lucas.

RASTIER, François (2020), « Sémiosis et Metamorphoses », *Semiotica*, vol. 234, pp. 145-162. DOI : https://doi.org/10.1515/sem-2018-0129.

RASTIER, François (2021), « Le post-féminisme et le retour du mythe archaïque de la Grande Déesse », *Cités*, 88 (4), pp. 171-187.

SAUSSURE, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Lausanne & Paris, Payot & Cie.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

SIMONDON, Gilbert (1964), *L'Individu et sa genèse physico-biologique : l'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Presses universitaires de France.

TESTENOIRE, Pierre-Yves (2017), « "Le langage est une institution SANS ANALOGUE (Si l'on y joint l'écriture)" : L'écriture comme Problèmes dans la réflexion théorique de Saussure », *Semiotica*, vol. 217, pp. 117-133. DOI : https://doi.org/10.1515/sem-2016-0061.

USENER, Hermann (1896), *Götternamen: Versuch einer Lehre von der religiösen Begriffsbildung*, Bonn, F. Cohen.

VERNANT, Jean-Pierre (1974), *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris, Maspero.

VION, Robert (2004), « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, 156 (4), pp. 96-110. DOI : https://doi.org/10.3406/lgge.2004.966.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins Publishing.

NOTES

1. Nous suivons la piste de recherche proposée par Ernst Cassirer qui déjà en 1925 et récusant tout « réalisme naïf » — dont les thèses mythologies que Max Müller — considère le mythe comme une « forme symbolique », c'est-à-dire comme un « organe » contribuant à l'appréhension de la réalité (Cassirer 1925, p. 17).

2. Charles Bally distingue l'objectivité du *dictum* à la subjectivité du *modus* (1942, 1944). Robert Vion (2004) puis Laurent Gosselin (2010) prolongent les thèses de Bally, mais dans une perspective sémantico-pragmatique et en remettant en question la possibilité d'attribuer un caractère exclusivement subjectif ou objectif à un énoncé. Aussi, Gosselin (2010, p. 22) distingue la modalité de la « modalisation » qu'il définit comme le processus pragmatique d'énonciation donnant vie à une modalité sur le plan de l'énoncé et entrainant, au sein des interactions verbales, des effets illocutoires et perlocutoires.

3. Voir aussi (Rastier 2016).

4. Chez Descartes l'assertion ontologique, de *l'ego* et de Dieu, n'est aucunement un simple constat mais le résultat d'une réflexion sur les conditions de possibilités de l'assertion de l'être, c'est-à-dire le *pouvoir-être* certain de l'existence être et le *ne-pas-pouvoir-ne-pas-être* de la divinité : « Il *faut nécessairement* conclure que Dieu existe ; car je n'aurais pas l'idée d'une substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle n'avait été mise en moi par quelque substance qui fût véritablement infinie » (Descartes 1641, p. 128, nous soulignons). L'énoncé « *ego cogito ergo sum* » apparaît d'abord en 1637 dans le *Discours de la méthode* (IV), puis en 1641 dans les *Méditations Métaphysiques* (II) avec une légère variation : « *ego sum, ego existo* » et enfin en 1644 dans *Principes de philosophie* (I) : « *ego cogito, ergo sum* ».

5. Nous empruntons cet exemple à Pierluigi Basso Fossali, lors d'une communication orale tenue le 15 février 2019 au séminaire « Modalité/modalisation » de l'équipe LanDES du laboratoire ICAR (UMR 5191).

6. « La vie est rêve » soutient Calderón de la Barca.

7. Fabbri, Paolo, Introduction à l'édition italienne de *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, trad. fr., Nouveaux Actes Sémiotiques, Limoges, PULIM, 1992.

8. Nous reprenons le terme d'« institution sociale » utilisé par Ferdinand de Saussure dans ses manuscrits. Voir, par exemple, (Rastier 2016) ou (Testenoire 2017).

9. En sémiotique, on le sait, on préfère le terme d'« axiologie ». Non seulement pour le fait d'être un terme plus « neutre », qui ne porte pas la connotation de « politique », mais parce qu'on circonscrit l'idéologie au texte alors qu'on étend l'axiologie au niveau méta-textuel.

10. Nous étudions ailleurs les travaux et la méthodologie de la « Nouvelle mythologie comparée » de Georges Dumézil (Guillén, en cours).

11. C'est l'idée du roman depuis Boccace qui tente de définir l'« identité de l'être » à travers l'action mais tout autre est la stratégie du « roman psychologique » qui cherche à définir l'identité de l'être à travers la mémoire, chez Marcel Proust, ou à travers l'infinité des pensées quotidiennes, chez James Joyce ; ou encore à travers la négation de toute possibilité de définir une identité subjectale dans *Le Procès* de Franz Kafka : celle de K. qui n'a même pas de prénom, écrasée, ou mieux dit, sans importance face aux modalités sociales hétéronomes qui effacent toute identification : de K. nous ignorons son aspect physique et ses pensées intérieures (voir Kundera, *L'Art du roman*, 1986).

12. « Nous pouvons même élargir encore le sens de ce mot, et dire que le *mana* est la force par excellence » (Mauss 1902, p. 70).

13. En sanskrit, *Bráhman*, au neutre, veut dire prière, formule, charme, rite, pouvoir magique ou religieux du rite, alors que *brahmán*, au masculin, renvoie au magicien. Voilà pourquoi Mauss considérait qu'il « n'y a entre les deux mots qu'une différence certes suffisante pour marquer une diversité de fonctions, mais insuffisante pour marquer une opposition de notions » (Mauss 1902, p. 73).

14. La langue espagnole distingue deux formes du verbe « être » : (i) l'être ontologique (*ser*) et (ii) l'être transitoire (*estar*). *Ser*, c'est ce qui *ne peut pas ne pas être* (propriété ontologique) ; *estar* renvoie à ce qui *peut ne pas être* (propriété transitoire).

15. « L'idée de Mana se compose d'une série d'idées instables qui se confondent les unes dans les autres. Il est tout à tout et à la fois qualité, substance et activité » (Mauss 2002, p. 69).

16. On donne des exemples en Afrique comme aux Amériques : le *manitou* des Algonquins, le *wakanda* des Sioux, *l'orenda* des Iroquois. Un fonctionnement semblable a été remarqué en Inde, mais aussi dans les cultures latines où les notions de chance ou de quintessence seraient des restes d'un substrat religieux polythéiste.

17. Cette opposition (modale) entre *mana*, d'une part, et tabou, d'autre part, a d'ailleurs été considérée par de nombreux chercheurs comme le socle universel du sentiment religieux. Pour l'ethnologue britannique Robert Marett, particulièrement, la « formule tabou-mana » est la « définition minimale de la religion », c'est-à-dire que cette opposition serait une condition *sine qua non* pour le développement de toute pratique religieuse (Robert Marett 1909, p. 99, nous traduisons).

18. On pourrait toutefois soutenir qu'il y a des catégorisations perceptives pré-linguistiques tout comme des modalisations. Nous voulons ici simplement nous interroger sur la création et la transformation de structures de la pensée religieuse.

19. Nous prenons la liberté d'attribuer le genre masculin à ce mot emprunté au malaisien qui, dans son système, n'est pas de genre attribué, ni, comme nous le verrons par la suite, de nature sémantique à proprement parler.

20. *Mana* est « une force surnaturelle qui pénètre l'être entier et tous les cours d'événements, présente et agissante tantôt dans les simples choses tantôt dans des personnes ou dans des esprits, mais qui n'est jamais exclusivement liée à un seul objet déterminé ou à un sujet singulier qui en serait le porteur, et qui peut au contraire être transférée de lieu en lieu, de chose en chose,

d'une personne à une autre » (Cassirer 1925b : 81). Pour plus d'informations sur le *Mana*, voir par exemple (Codrington 1891).

21. Eckhart soutenait que Dieu est le « fondement simple, l'être silencieux, le silence simple » car « sa nature est d'être sans nature » (Eckhart 1857, p. 160). Ainsi, la *Mana*, comme l'énergie divine infinie, échappe à toute caractérisation figurative.

22. Les descriptions de la langue amazonienne pirahã remettent déjà en question la portée universelle des catégories de nom et de verbe (Everett 2009).

23. Comme on l'a vu en amont, la polysémie du concept de *mana* n'est pas originelle des malaisiens. Ainsi William John McGee, par exemple, fait des remarques analogues pour le wakanda des Sioux (indigènes du centre et du sud-est de l'Amérique du Nord :

« La création du monde et sa domination sont attribuées au *wakanda* dans les tribus, et les Algonquins disposent à cette fin du mot manitou : mais ce *wakanda* prend diverses formes, et il est plutôt une propriété qu'une entité déterminée. Ainsi, pour beaucoup de ces tribus le soleil est *wakanda* — non pas *le* wakanda ou *un* wakanda, mais wakanda, simplement ; et la même désignation dans les mêmes tribus, est appliquée à la lune, au tonnerre, à l'éclair, aux vents, voire à des hommes en particulier, en particuliers aux chamanes. De la même façon on appela wakanda beaucoup de choses et d'endroits caractérisés par quelque chose de remarquable. C'est pourquoi le terme fut appliqué à des entités et des représentations de genres très divers et fut utilisé (avec ou sans modifications flexionnelles) indistinctement comme substantif ou comme adjectif et, avec de légères modifications, aussi comme verbe ou comme adverbe. Une expression aussi polymorphe ne se laisse manifestement pas traduire dans nos langues plus différenciées. De toute évidence la représentation qui y est exprimée est indéterminée et n'est pas correctement rendue par le mot « esprit » (*spirit*), encore mois par « grand esprit » (*Great Spirit*), quoique l'on comprenne bien qu'un observateur superficiel, conditionné par un concept déterminé de la réalité spirituelle et embarrassé par un manque de familiarité avec la langue indigène, trompé peut-être aussi par des indigènes malicieux et des interprètes malveillants, tombe dans cette interprétation fautive. Ce terme se laisse peut-être mieux traduire par « mystère » que par aucune autre expression anglaise, bien que cette définition soit d'un côté étroit, de l'autre beaucoup trop déterminée. De fait, aucune phrase anglaise de longueur moyenne ne peut rendre compte de la représentation que l'indigène associe à ce terme de wakanda » (McGee 1893, p. 182).

Encore un exemple de l'origine commune du mythe et du langage, en amont des catégories de la culture.

24. Il est impossible de saisir le concept de Mana dans son intégralité en raison de la distance entre nos sémiosphères occidentales et celles des cultures malésiennes. Marcel Mauss remarque en 1902 : « Si notre analyse est exacte, nous retrouvons à la base de la magie une représentation singulièrement confuse et tout à fait étrangère à nos entendements d'adultes européens » (Mauss 1902, p. 67).

25. Pour mieux saisir le contraste des termes, nous prenons la liberté d'écrire le premier avec une majuscule et le second tout en minuscules.

26. Pour la réception du concept d'émanation voir par exemple le travail de 2011 de José Costa : « L'émanation est le processus par lequel l'hypostase est issue de Dieu. Elle suppose un rapport de continuité entre Dieu et ce qui provient de lui, alors que la création implique au contraire la discontinuité » (Costa 2011, p. 303).

27. Nous proposons le terme de *figurativisaion* pour parler de la formation des figures discursives, on pourrait rapprocher ce terme du processus d'« individuation » proposé par Simondon (1964).

28. Nous étudions ailleurs les propositions d'Usener. (Guillén, *en cours*).

29. On donne des exemples en Afrique comme aux Amériques : le manitou des Algonquins, le wakanda des Sioux, l'orenda des Iroquois. Pour Marett, particulièrement, la « formule taboumana » est la « définition minimale de la religion », c'est-à-dire que cette opposition serait une condition *sine qua non* pour le développement de toute religion (Marett 1909).

30. Ou mieux : une description *modulatrice* ou *modulée* dans la mesure ou la *modulation* permet l'émergence des modalités tout comme les valence le font pour les valeurs.
31. Le *mana*, comme modalité systémique, c'est-à-dire comme forme conventionnelle, joue un rôle dans la détermination de la valeur des objets et des êtres dans une scène énonciative : « Le mana est proprement ce qui fait la valeur des choses » (Mauss 1902, p. 68).
32. La notion de « monde naturel » et le projet greimassien d'une « sémiotique du monde naturelle » (Greimas 1968), se fondent, en dernier lieu sur une conception du sens, selon nous déterministe et inspirée de la notion de « code » ; le sens serait réduit alors à un codage et décodage de l'information, vision inspirée autant du positivisme logique, que de la théorie behaviouriste et le modèle computationnel de l'information. Voir notamment (Rastier 2007).
33. La « distalité » est une des trois « zones anthropiques » définies par François Rastier (2001).
34. Bien évidemment, on peut aussi étudier les modalités mythiques sur le plan strictement discursif, par exemple en dégageant des configurations modales isotopiques. Ainsi, il est possible de définir un sous-genre de récits mythiques caractérisées par la contrainte modale de deux amants voulant-s'aimer me ne pouvant pas s'aimer. Cette isotopie modale intertextuelle, va du récit d'Eros et Psyché dans la Grèce ancienne, jusqu'à *La Chartreuse de Parme* de Stendhal publiée en 1839, en passant par les « récits mélusiens » du Moyen-Âge. Pour approfondir ce point, voir notamment notre travail de 2015 (Guillén 2015) ainsi que ceux de Jean Petitot (Petitot 2004) et de Véronique Gély (Gély 2006).
35. Ce travail tente également de contribuer aux recherches actuelles en sémiotique qui s'intéressent de nouveau, et fortement, aux phénomènes anthropologiques. On peut penser notamment à la "sémio-anthropologie" (Boutad et Lardellier 2001), à "l'anthropo-sémiotique" (Fontanille, 2015; Couégnas et Famy, 2017) ou encore à la « sémiotique éco-anthropologique » (Calame, 2020).

RÉSUMÉS

Cet article propose une reconceptualisation des notions de mythe et d'acte rituel sous le prisme des concepts linguistico-sémiotiques de modalisation et de modes d'existence. Nous appréhendons les relations complexes entre « constructivisme », c'est-à-dire la possibilité de produire des mondes possibles par la parole, et « structuralisme traditionnel », c'est-à-dire les modalisations langagières inhérentes à toute mise en discours du monde à travers la médiation d'un système de signification conventionnel. D'une part les récits mythiques soutiennent que le monde tout entier est une production discursive, de l'autre les systèmes mythologiques ont été conçus avant tout comme des « idéologies », c'est-à-dire comme des systèmes de valeurs et de croyances. Ici la mythologie agit comme une organisation structurale de la signification et donc d'une exploitation des formes modales conventionnelles et propres à chaque système culturel, là, au contraire, la parole mythique s'offre comme une possibilité d'exploration et de création d'un sens non institutionnel, c'est-à-dire de nouvelles possibilités de modalisations locales et inouïes. Aussi, tout récit mythique élabore le monde possible d'un récit ou d'une pratique rituelle dans lequel se projeter et penser, en retour, le monde dans lequel on est plongé en tant que lecteur ou en tant que participant. Au fond, notre étude est guidée par la question suivante : en quoi l'étude des discours mythiques nous permet-elle d'appréhender, selon une perspective écologique du

sens, la gestion des relations modales et modalisantes entre les divers mondes que nous habitons ?

This article proposes a reconceptualization of the notions of myth and ritual act through the lens of the linguistic-semiotic concepts of modalization and modes of existence. We apprehend the complex relations between “constructivism”, i.e. the possibility of producing possible worlds through speech, and “traditional structuralism”, i.e. the linguistic modalizations inherent in any discourse of the world through the mediation of a conventional system of signification. On the one hand, mythic narratives hold that the whole world is a discursive production; on the other hand, mythological systems have been conceived primarily as “ideologies”, i.e. as systems of values and beliefs. Here, mythology acts as a structural organisation of meaning and thus as an exploitation of the conventional modal forms specific to each cultural system; as per the former, on the contrary, the mythical word offers itself as a possibility of exploration and creation of non-institutional meaning, that is to say, of new possibilities of local and unheard-of modalizations. Thus, every mythic narrative elaborates the possible world of a narrative or ritual practice into which to project oneself and to think, in turn, the world in which one is immersed as a reader or as a participant. Basically, our study is guided by the following question: how does the study of mythic discourse allow us to understand, from an ecological perspective of meaning, the management of modal and modalizing relations between the various worlds we inhabit?

INDEX

Mots-clés : mythe, rituel, monde possible, valeurs épistémiques, modes d’existence, modalité
Keywords : myth, ritual, possible world, epistemic values, mode of existence, modality

AUTEUR

SANTIAGO GUILLÉN

A.T.E.R. à temps plein à l’Université Lumière Lyon 2 en Sciences du langage et Sémiotique au département LESLA (Lettres, Linguistique et Arts) depuis septembre 2021. Enseignant à temps partiel à l’Université Lumière Lyon 2 en Sciences du langage et Sémiotique au département LESLA (Lettres, Linguistique et Arts) à temps partiel depuis 2015. Doctorant en sciences du Langage et Sémiotique à l’Université Lumière Lyon 2 depuis 2015. Membre du laboratoire de recherche ICAR UMR 5191 (CNRS, ENS de Lyon, Lyon 2). Il prépare une thèse intitulée : « Le mythe, aujourd’hui. Entre théories et pratiques linguistiques : réactivation d’un concept, actualité d’une forme discursive », sous la direction de Pierluigi Basso Fossali. Il est le président des « Têtes chercheuses », association des doctorants et jeunes docteurs de l’école doctorale 3LA (Lettres, Langues, Linguistiques et Arts) (teteschercheuses.hypotheses.org/). Il fait partie du comité d’édition de *Missiles* – revue académique des « Têtes chercheuses ». Il est l’auteur de plusieurs publications et communications dans des congrès internationaux (en français, anglais et espagnol) : http://www.icar.cnrs.fr/membre/sguillen/publications/.
Page web professionnelle : http://www.icar.cnrs.fr/membre/sguillen/
Courriel : santiago.guillen[at]univ-lyon2.fr

La conceptualisation des modalités : statut et rôle épistémologique

Mode d'existence, modalité et modalisation : les apports de la sémiotique

Marion Colas-Blaise

1. Introduction

1 La notion de *modalité* est une de ces notions-carrefours éclairées, simultanément, par des disciplines différentes. D'entrée, adoptons la perspective de la linguistique. Les demandes qui nous sont adressées sont plurielles et elles se font pressantes, également : la modalité et la modalisation — notions multiformes et aux embranchements nombreux — continuent à résister à l'analyse, malgré les nombreux travaux qui y ont été consacrés. On considérera comme emblématique le constat de Michèle Monte (2011), qui fait état d'une vraie perplexité : « Enracinée dans une longue tradition grammaticale et linguistique [...], la notion de modalité paraît à la fois indispensable et chargée d'ambigüité. »

2 Un point critique concerne le classement des modalités. Robert Vion (2003, p. 214) considère comme « fondamentalement disparate » l'inventaire proposé par Culioli (1984), c'est-à-dire la distinction entre (i) *les modalités de phrase* (assertion, interrogation, injonction ou « impératif » et assertion fictive ou « hypothétique »), (ii) les *modalités logiques* (épistémiques, déontiques, aléthiques), (iii) les *modalités appréciatives* (ou « affectives ») et (iv) la *modalité intersubjective*. On trouvera confirmation de la nécessité de considérer les modalités au sens large, en incluant, entre autres, les modalités appréciatives et axiologiques, dans les travaux de Laurent Gosselin (2015). Cela sans faire l'impasse sur des distinctions fécondes, notamment entre les modalités « allocutives » (Charaudeau 1992, pp. 574-575) et le « jugement modal » (Monte 2011). Une des entrées de *La grammaire du sens et de l'expression* (1992) de Charaudeau a ainsi trait au lien entre la relation inter-sujets, présente, par exemple, dans l'ordre, dans la permission, dans l'interdiction, et les modalités énonciatives proprement dites. Dans ce cas, la réflexion sur la modalité ne peut faire l'économie de

l'interlocution et d'un espace interactionnel, la reconstruction des différentes modalités et la validation du sens pouvant incomber à l'interlocuteur (par ex. dans « Je reviendrai demain », où la modalisation se trouve « *dans l'implicite du discours* » [*Ibid.,* p. 573]).

3 Dans ce qui suit, nous poserons au départ de notre réflexion linguistique le couple *modus vs dictum* (Bally [1932] 1965), dont de nombreux chercheurs s'emploient à décrire les manifestations plurielles et variées. Plus précisément, nous focaliserons notre attention sur les oppositions entre l'intensification énonciative et l'intensité énoncive (Perrin 2014-2015) ainsi qu'entre le modalisateur et la modalité (Vion 2003). On scrutera, également, le couple *montrer vs dire* (Recanati 1979). Tout cela sans nous cacher le fait que, sur la question de la modalité, il n'existe entre les linguistes « aucun consensus », ceci en particulier en raison de la diversité des manifestations linguistiques selon les langues (Badir 2020, p. 80).

4 Cependant, notre ancrage théorique sera fourni, principalement, par la sémiotique, qui confirme l'acuité des notions de *mode* (d'existence), de *modalité* et de *modalisation*. Pour résumer une longue tradition de recherche de manière cavalière : la sémiotique greimassienne distingue le *faire* modalisant l'*être*, dans le cas de la performance, l'*être* modalisant le *faire*, dans le cas de la compétence, l'*être* modalisant l'*être*, dans le cas des modalités véridictoires, et le *faire* modalisant le *faire*, dans le cas des modalités factitives. Dans *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979), la *modalisation* est conçue par Greimas et Courtés (1979, p. 230) comme la « production d'un énoncé dit modal surdéterminant un énoncé descriptif ». D'où une hiérarchisation possible entre énoncés « élémentaires (déclarés canoniques) » — qu'il s'agisse des énoncés de faire ou des énoncés d'état — et énoncés modaux « hyperotaxiques » (*idem*). Plus précisément, la question de la modalité est abordée sous l'angle de la narrativité et sous celui des passions (Greimas & Fontanille 1991).

5 La sémiotique post-greimassienne n'est pas en reste : ainsi, la réflexion dégage des modulations dans un espace tensif (Fontanille & Zilberberg 1998). Si, dans *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991), le *devoir*, le *vouloir*, le *pouvoir* et le *savoir* sont dits respectivement ponctualisant, ouvrant, cursif et clôturant, les motivations (*vouloir* et *devoir*), les croyances (*assumer* et *adhérer*), les aptitudes (*savoir* et *pouvoir*) et les effectuations *(être* et *faire)* sont mises en relation, dans *Tension et signification* (Fontanille & Zilberberg 1998), avec les modes d'existence virtualisé, potentialisé, actualisé et réalisé.

6 C'est ce que permet de vérifier un tableau emprunté à Fontanille ([1999] 2003, p. 179) :

Figure 1

	Mode virtualisé	Mode potentialisé	Mode actualisé
	Motivations	**Croyances**	**Aptitudes**
Sujet / Objet	***VOULOIR***	***CROIRE***	***SAVOIR***
Sujet / Tiers	***DEVOIR***	***ADHÉRER***	***POUVOIR***

Correspondances entre les modalités et les modes d'existence.
(Fontanille [1999] 2003, p. 179)

7 Pour résumer, (1) le mode *virtualisé* est dit caractériser le *vouloir* et le *devoir* ; (2) le mode *potentialisé* caractérise les deux variétés du *croire* ; (3) le mode *actualisé* caractérise le

savoir et le *pouvoir*. Quant au *faire* et à l'*être*, qui renvoient au mode *réalisé*, ils ne sont pas inclus dans le tableau, dans la mesure où « les énoncés du *faire* et de l'*être* [...] ne comportent pas de distance modale » (*idem*).

8 Il n'en va pas de même dans le tableau suivant :

Figure 2

	Potentialisé	Virtualisé	Actualisé	Réalisé
Endogène	ASSUMER	VOULOIR	SAVOIR	ETRE
Exogène	ADHERER	DEVOIR	POUVOIR	FAIRE
	(croyances)	(motivations)	(aptitudes)	(effectuations)

Correspondances entre les modalités et les modes d'existence.
(Fontanille et Zilberberg 1998, p. 190)

9 Le *vouloir* et le *savoir* concernent la relation entre un sujet et un objet ; cette relation peut elle-même être modifiée par le *croire*. Quant au *devoir* et au *pouvoir*, ils affectent la relation entre le sujet et un tiers. Ce dernier correspond soit à un destinateur (*devoir*), soit à un adversaire (*pouvoir*). Rappelant les quatre modalités distinguées traditionnellement — le *pouvoir* et le *devoir*, le *savoir* et le *vouloir* —, Jean-Claude Coquet (1984, p. 11) fonde la distinction entre l'actant autonome et l'actant hétéronome ou déontique sur l'absence ou la présence du *devoir*. La relation de dépendance du sujet par rapport au destinateur assimilé à un tiers actant est régie par le *pouvoir* transcendant du destinateur et le *devoir* du sujet.

10 Enfin, on avancera, au titre des préliminaires, que la théorisation de la modalité est exemplaire en ce qu'elle *fait voir* certains déplacements d'accent qui ponctuent les travaux de recherche sémiotiques au fil des décennies. En particulier, elle permet de rehausser le cheminement de la pensée de Fontanille qui, plus récemment, convoque l'ontologie plurimodale d'Étienne Souriau ([1943, 1956] 2009) et les « modes d'existence » selon Bruno Latour (2012).

11 Aussi notre vision, dans cet article, est-elle plurielle du point de vue théorique et méthodologique. Pour montrer comment on peut négocier le passage d'une *manière d'être* (en faisant) au processus de la *modalisation* et à l'attribution de *modes d'existence* à des « *mondes* » signifiants *fictionnels*, nous ferons dialoguer la sémiotique avec la linguistique — dans une certaine mesure, contre la volonté affichée des sémioticiens et des linguistes[1] —, mais aussi avec l'ontologie plurimodale de Souriau et avec la théorie des « modes d'existence » développée par Latour[2].

12 La tâche est ardue, en raison, déjà, du recours à l'expression « mode d'existence » dans des cadres théoriques différents. D'une part, en effet, nous prenons comme point de départ les définitions proposées par la linguistique et par la sémiotique, en particulier par Fontanille : dans un article intitulé « Le *tournant modal* de la sémiotique » (1995), ce dernier associe le mode d'existence (virtualisé, actualisé, potentialisé, réalisé) à un mode d'expérience (*devoir*, *vouloir*, *croire*, *savoir*, *pouvoir*, etc.). D'autre part, nous nous demanderons comment la sémiotique intervient dans le débat évoquant la version ontologique des modes d'existence. À des fins de clarification terminologique, nous pourrons parler, dans ce cas, de "formes d'existence".

13 Notre objectif n'est pas de brasser large ni de proposer un panorama complet des théorisations du mode (d'existence), de la modalité et de la modalisation, particulièrement nombreuses et fouillées[3].

14 Dans un premier temps, nous approcherons les différents statuts de la modalité — avant tout comme *condition présupposée* et comme *disposition* — du point de vue de la sémiotique. Nous nous autoriserons également une incursion dans les terres de la linguistique, pour distinguer (i) l'« intensité conceptuelle » de l'« intensification énonciative » (Perrin 2014-2015) et (ii) la modalité du modalisateur (Vion 2003). Enfin, nous nous attarderons sur les notions d'*attitude* (« diathétique ») et de *proto-modalité*.

15 Dans un deuxième temps, nous mettrons les modalités (*devoir*, *vouloir*, *croire*, *savoir*, *pouvoir*, etc.) en relation avec la « *grammaire de l'existence* » définie par Souriau ([1943] 2009) et avec les *altérations*. Nous nous demanderons en quoi la relation entre l'homme et le monde est « suspendue » — pour utiliser un terme de Souriau — à un ensemble de modalités régissant des altérations et, en fin de compte, des prépositions, des conjonctions, des adverbes… (« grammaire de l'existence »).

16 Enfin, dans un troisième temps, nous nous interrogerons sur la *fiction* comme mode d'existence de base, constituant ou constitutif. En quoi faut-il distinguer le fictionnel et le fictif ? La *fictionnalisation* se hisse-t-elle au rang de *surmodalisation* ?

2. Le différents statuts de la modalité : de la condition présupposée à l'attitude au monde

17 Cette première partie sera consacrée à un survol d'approches en sémiotique et en linguistique décisives pour la suite de nos développements. Il s'agira de jeter les bases de propositions plus novatrices.

18 Un champ de questionnement peut être circonscrit : en quoi le prédicat modal est-il présupposé par le prédicat modalisé ? Mais aussi, dans quelle mesure est-il possible de dégager une syntaxe modale et, plus particulièrement, une syntaxe passionnelle ? Comment passer du « dispositif modal » à la « disposition » (passionnelle) ? Tels sont les points que nous aborderons maintenant.

2.1. Le dispositif modal et la disposition

19 Considérons, d'entrée, un des statuts de la modalité. S'inscrivant dans la tradition linguistique, Fontanille en précise la définition de base dans *Sémiotique du discours* ([1999] 2003, pp. 171-189) : les modalités sont des prédicats qui portent sur d'autres prédicats, qu'ils modifient[4]. Ceci au sein d'une scène prédicative qui comprend des actants ; les modalités en constituent les propriétés (bagage modal). Ainsi, d'une part, le prédicat modal est présupposé par le prédicat modalisé ; il *énonce* une « *condition* de réalisation du prédicat principal » (nous soulignons), eu égard, plus particulièrement, à la valeur de vérité. D'autre part, il est attribué à un « actant positionnel », appelé « actant de contrôle ». D'où la distinction entre la logique des forces, à la base des transformations, et la logique des places, qui renvoie entre autres à l'instance de discours. Le procès est à concevoir par rapport au « champ positionnel »[5] de cette dernière. Il est perçu par un « observateur » : Fontanille (*Ibid*., p. 177) suppose que le

sujet d'énonciation statue sur « la distance (spatiale ou temporelle [...]) entre le procès et son observateur ».

20 Sur ces bases, la discussion peut se développer dans deux directions, étroitement interreliées. Nous pouvons imaginer une *syntaxe modale*, notamment passionnelle, avec ses présuppositions et ses déterminations, mais aussi ses chevauchements de modalités, ses excès, ses heurts et ses accrocs (*vouloir faire bien que* l'on sache que l'on ne peut pas, le *vouloir faire* débordant le *savoir faire*, etc.) ; ensuite, la combinatoire modale peut fonder l'*identité modale* d'un actant.

21 La *visée syntagmatique* déploie des enchaînements de modalités qui décrivent la *compétence* des actants. Les prédicats modalisés traduisent, quant à eux, l'accomplissement aspectuel de parcours sémiotiques, par exemple celui du sujet de quête. Ainsi, la position initiale du *vouloir* est caractéristique du programme tourné vers le futur. Enfin, des *suites prédicatives* peuvent être impliquées dans des processus de transformation gérant le rapport au temps (acquisition, perte de la compétence... [*Ibid*., p. 175]).

22 Faisons un pas en direction de la mise à nu de combinaisons modales bénéficiant d'une certaine récurrence. Caractérisant la compétence des actants impliqués dans des transformations, elles peuvent sous-tendre un comportement typique. Le degré de complétude de l'équipement modal et sa capacité à hisser des instances au rang non seulement de *non-sujet*, mais de *sujet*, selon Coquet (2007), varient alors avec la nature des modalités impliquées, avec leur hiérarchisation et leur nombre.

23 Dans ce cas, il ne suffit pas de parler de structure modale : le *dispositif modal* se conçoit à l'intersection de plusieurs structures et se déplie en parcours monnayant le passage d'une modalité à une autre et gérant leurs transformations.

24 Poursuivons en concentrant notre attention sur la « *disposition passionnelle* » que Fontanille (1995) associe à la dimension affective du discours. Insérée, dans *Sémiotique des passions* (Greimas & Fontanille 1991, p. 170), dans un schéma pathémique, elle résulte d'une programmation discursive qui requiert la dynamisation et la sélection par l'usage de dispositifs modaux. Elle peut être mise en relation avec une aspectualisation de chaînes modales ainsi qu'avec des *styles sémiotiques* pourvus d'une dimension pathémique. La *disposition* est ainsi logée entre la *constitution* (ou l'*être* du sujet) qu'elle présuppose et la *sensibilisation*, dont elle constitue elle-même le présupposé. Cette dernière, qui est elle-même présupposée par l'*émotion*, consiste dans la transformation d'un sujet discursif en sujet réagissant. La séquence se clôt par la *moralisation*. D'où des présuppositions en cascade qui accueillent la disposition et en font un des paliers où un sujet passionné, avare, jaloux... se constitue à travers un certain nombre de déterminations :

Figure 3



Le schéma pathémique

25 L'intéressant pour nous, c'est que la syntaxe intermodale, qui repose sur une « trajectoire existentielle », peut être mise en relation avec un « primitif passionnel » produit par l'association figée par l'usage d'une suite modale et d'une aspectualisation. Deux points méritent une attention particulière. D'une part, nous avons affaire à des

modalités régissantes et à des modifications rétroactives. Ainsi, dans le cas de l'avarice, le *vouloir* est régissant ; en même temps, il est engendré par le *devoir*, sur lequel il agit en retour (*Ibid.,* p. 144). D'autre part, toujours du point de vue du sujet, qui peut être réalisé, mais aussi virtualisé, actualisé, voire potentialisé, la suite modale entre en résonance avec la variété des modes de jonction et avec des simulacres existentiels. Les *configurations passionnelles* prennent ainsi forme, d'un point de vue syntaxique, à travers la superposition d'une trajectoire existentielle (disjonction, non-conjonction, conjonction, non-disjonction ; virtualisation, actualisation, réalisation, potentialisation)[6] et de la syntaxe intermodale. Entre autres choses, il incombe à cette dernière d'engendrer la disposition passionnelle.

26 En quoi le détour par la linguistique permet-il d'ajouter une pierre à l'édifice ? Y retrouvons-nous l'idée de la disposition, fût-elle déclinée différemment ?

2.2. Modalité, modalisateur et intensification énonciative

27 Aux linguistes incombe la délicate tâche du repérage de toutes les formules énonciatives manifestant la modalité au plan de l'expression verbale[7] — une tâche qui est d'autant plus rude que la modalité n'est pas toujours explicitée. En vertu d'un déplacement d'accent, notre attention se focalise sur les expressions attestant une « émotion » et, plus largement, une « attitude » du locuteur (Perrin 2012, 2014-2015)[8]. Le cadre théorique proposé est celui de la distinction ballyenne entre le *modus* et le *dictum*. Dans l'ouverture du premier chapitre de *Linguistique générale et linguistique française*, non seulement la phrase est-elle définie comme « la forme la plus simple de la connaissance d'une pensée », mais, pour Bally ([1932] 1965), « penser, c'est *réagir* à une représentation en la constatant, en l'appréciant ou en la désirant » (nous soulignons). *Mutatis mutandis*, on rapprochera cette distinction de la bipartition entre le prédicat modal et le prédicat modalisé dont il a été question.

28 Laurent Perrin met en avant l'« indicialité », au sens peircien du terme. Ne se contentant pas de relever le défi du repérage des catégories morpho-lexicales et morpho-syntaxiques (Perrin 2008)[9], il distingue des types d'intensité et d'intensification : conceptuelle et énonciative (Perrin 2014-2015). L'« intensité conceptuelle » est soumise à une mesure quantitative numérique, par exemple dans l'expression conceptuelle d'intensité à travers l'adjectif « haut » : « une tour haute de 300 mètres ». L'emploi est à distinguer de cet autre, dans « Une tour tellement haute »[10]. Plus précisément, les expressions extraposées ou séquentiellement détachées de l'expression de la proposition (suprasegmentales), telles que « ouf », « enfin », « chic », c'est-à-dire les « formules énonciatives » conventionnelles, relèvent de l'*intensification énonciative*. Elles sont dites exclusivement « indiciaires » et énonciatives, parce que dépourvues, selon Perrin, de toute charge « symbolique », « descriptive », « dénotative » et « propositionnelle ».

29 La théorie développée par Perrin gagne sans doute à être nuancée et à être discutée[11]. Renforçant l'idée d'un continuum, nous avons montré ailleurs[12] que les frontières entre les différents stades de figement ou de conventionnalisation sont moins étanches[13]. Ces précautions prises, la distinction entre l'intensité conceptuelle et l'intensification énonciative nous interpelle à plusieurs titres et elle peut enrichir notre conception de la modalité (au sens large). En effet, les degrés d'intensité énoncive ou énonciative témoignent d'une charge *subjective*.

30 Cependant, il ne suffit pas d'interroger conjointement l'« émotion » ou l'« attitude » selon Perrin et la disposition sémiotique, notamment passionnelle. Il faut poursuivre la discussion et noter que, selon Perrin, certaines formules ont comme fonction principale de modaliser la *prise en charge énonciative*, d'attirer l'attention sur le fait qu'*il y a énonciation*, plutôt que de représenter une configuration passionnelle.

31 Perrin convoque en arrière-plan de sa réflexion la distinction wittgensteinienne ([1922] 1993) entre le *dire* et le *montrer* : ce qui est dit n'est pas montré, et inversement. Il faut distinguer l'acte de dire une « réalité » de celui de montrer un acte d'énonciation comme événement de sens. C'est en s'appuyant sur cette opposition que François Recanati (1979, p. 156) a localisé dans la « marge » des expressions qui, d'un point de vue pragmatique, se chargent de réfléchir un dire comme factualité ou événement de sens. Ces expressions produisent une « signification additionnelle », un « supplément »[14].

32 Certes, l'opacification modalisante[15] ne réclame pas toujours une *extraposition* au niveau des mots de la phrase. Prenons l'énoncé « Quel magnifique pommier ! » : il permet non seulement de traduire un état mental, mais encore d'*exhiber*, dans un « donné sémio-linguistique perceptible, une relation elle-même sensible entre un acte noétique et son contenu noématique » (Ouellet 1992, p. 135). Des catégories morpho-lexicales et morpho-syntaxiques (l'adjectif « magnifique », très subjectif, ainsi que l'exclamation) mettent en évidence le lien entre l'acte de perception d'un sujet sensible et un état de choses, voire l'émotion ressentie par cette instance dotée d'un corps. Celle-ci prend position face à une réalité en la mettant en perspective subjectivement, à partir de son point de vue. Le donné est transformé en *événement sensible*. Dans ce cas, ce qui est montré, c'est la transformation même.

33 Rappelons, enfin, que l'opposition entre le *dictum* et le *modus* nourrit les travaux de Robert Vion (2003, pp. 226-227) et qu'elle autorise la distinction entre la modalité et le modalisateur. D'abord, il incombe à la *modalité* d'exprimer « certaines dispositions n'affectant que le sémantisme de l'énoncé ». Il en va ainsi de l'inscription d'un énoncé dans un univers du « constat », du « général », du « particulier », du « nécessaire », du « certain », du « souhaitable »... L'expression de la quantité (« peu », « un peu », « trop », « assez »...) témoigne alors d'un problème de catégorisation. Et Vion d'ajouter des exemples : dire « c'est plutôt fruité, une pointe d'agrume, une sorte d'orange amère confite », c'est attribuer à l'énoncé un « cadre de référence » (*idem*). Ensuite, la modalité ainsi conçue se distingue du *modalisateur* et de la *modalisation* qui portent, quant à eux, des *commentaires* sur le dit et le dire. Ils donnent lieu, de ce fait, à un dédoublement énonciatif. Le couple de phrases « Il a parlé franchement » et « Franchement, il a tort / Il a tort, franchement » témoigne de cette opposition : dans le premier cas, l'adverbe « franchement » est un modificateur du verbe « parler » ; dans le deuxième cas, sa position détachée en début ou en fin de phrase nous signale sa capacité à faire de l'ensemble « il a tort » l'objet d'un commentaire.

34 Que faut-il en retenir pour notre propos ? On voit mieux en quoi les approches linguistique et sémiotique sont complémentaires. Elles concourent à mettre en évidence le lien entre, d'une part, la modalité et l'« émotion » ou l'« attitude » selon Perrin, et, d'autre part, la modalité et la disposition, le dispositif ou le bagage modaux pensés par la sémiotique. Ensuite, l'idée de la capacité métalinguistique de certaines expressions modalisatrices (commentaire porté sur le dit et le dire) mérite notre attention.

35 Or, cette capacité semble réservée à certaines formes d'expression modale. Opposons-y l'aptitude générale des modalités au *repli réflexif*. Elles rendent attentif à la production sémiosique comme *événement*. Cela est vrai pour la manifestation linguistique, mais aussi, dirons-nous, pour les signes ou indices visibles accompagnant une séquence passionnelle, par exemple dans le cas de la jalousie ou de l'avarice (pâleur, rougeur du visage, troubles de l'élocution, gestes, mimique…). On se risquera alors à parler d'une "mise en scène" modale qui attire l'attention sur la "traduction" possible entre les sémiosis perceptive et langagière (syntaxe des gestes, etc.). La "mise en scène" modale — en particulier quand elle est fictive ou fictionnelle[16] — est intensifiante[17]. Elle peut être dite spectaculaire[18].

36 Le cadre ayant été tracé, creusons la notion d'identité modale des actants. À cette fin, interrogeons-nous, plus spécifiquement, sur la couche modale plus primitive qui confère son soubassement à l'édifice modal. Nous avancerons que la *proto-modalité* caractérise une *attitude* dite « diathétique ».

2.3. De la modalité à la proto-modalité

37 En effet, en sémiotique, la notion de disposition ou d'attitude n'a pas livré tous ses secrets.

38 Selon Fontanille ([1999] 2003, p. 181), l'actant « non modalisé » est un « actant immédiatement réalisé dans l'événement, un corps qui prend position ». Il se contente de « réagir aux tensions, sensibles et affectives, qui traversent son champ de présence » (*idem*). Prendre position au monde, en tant que corps et instance énonciative, n'est-ce pas être déjà modalisé ? Sans doute est-on en droit de répondre par l'affirmative, à condition de supposer, en amont ou à la base des modalités proprement dites, une *attitude* que Jean-François Bordron (2012) appelle *diathétique* :

> La diathèse n'est ni un état de chose, ni un événement, ni un processus défini. Elle n'est pas non plus une simple modalité tout en relevant de l'ordre de la possibilité. Tout son intérêt réside dans ce statut particulier de la qualité qu'elle exprime et qu'il est difficile de traduire sans l'arrêter sur un état fixe qu'elle n'est pas. […] la diathèse est une qualité propre à l'instance énonçante qui peut se réaliser de façon multiple dans l'énoncé, celui-ci exprimant donc les possibilités de sens qui sont en elle […]. La diathèse est une qualité de l'âme en tant qu'elle s'exprime dans l'énoncé.

39 Nous disons que l'attitude renvoie à une *manière* d'être (en faisant) : à la manière dont une instance d'énonciation se situe par rapport à ce qu'elle exprime dans un énoncé. L'attitude relève d'une orientation qui n'est plus celle de la narrativité, ni même celle de la transitivité. Elle reste en amont des structures actantielles sous-jacentes aux diathèses active, passive, réfléchie, réciproque et réciproque fusionnée[19]. Selon Bordron, elle est au contraire de l'ordre du pli et du dépli, d'après une image d'Henri Michaux. Éminemment instable, l'« "état de l'âme" » à la base de l'inscription d'une subjectivité dans l'énoncé constitue une énergétique, en relation avec ce que nous appelons des *styles d'existence*. Notamment en relation avec des styles expérientiels (Colas-Blaise 2012). Ensemble, les styles d'existence pourvoient une instance d'une identité modale. Ils renvoient, en fin de compte, à une forme de vie, c'est-à-dire, fondamentalement, à une *manière* de persévérer dans l'être.

40 Le geste d'énonciation permet de remonter vers cette strate d'organisation du sens que Bordron (2011) appelle indicielle. Dans nos termes, une instance sort de l'inhérence à

soi-même ; une première rencontre avec le « monde » (on peut parler d'un être *au* monde) se traduit par un « il y a » (« il y a » avant « *ce* qu'il y a » , avant « il y a *quelque chose* »). La notion d'attitude reçoit un éclairage supplémentaire, du point de vue d'une gestation ou genèse du sens, quand Bordron (2012) la définit comme une qualité, qui n'est pas d'abord une qualité *de* quelque chose, mais une puissance liée à des possibles.

41 Nous proposons ainsi de fournir à l'"attitude diathétique", plus primitive que la disposition passionnnelle, un socle ou soubassement en relation avec la tensivité phorique (Greimas & Fontanille 1991) et avec des modulations dominantes au niveau profond, dans l'en-deçà du sujet sortant de l'inhérence à lui-même. Ce socle est constitué de *proto-modalités* (*proto-vouloir*, *proto-devoir*, *proto-pouvoir*...) témoignant d'un positionnement primitif au monde et face à l'Autre, d'une manière d'être au monde qui est une manière de persister (Colas-Blaise 2019). Il est question d'un premier infléchissement du sens qui est placé sous le signe de l'interrogativité, de l'hypothèse et de l'ouverture des possibles. Ainsi, une forme de *proto-vouloir* — d'élan primitif ou d'emportement vers, soutenu par une tension fiduciaire — donne lieu à des entrées en relation provisoires : le *monde* se constitue en tant que visé par une instance. Ceci à travers l'expérience de cette instance, à mesure que le *il y a* se transforme en *il y a quelque chose.* Enfin, l'instance est constituée elle-même, quand le *quelque chose* est un *quelque chose pour moi*. Le *proto-vouloir*, traversé par des tensions et des forces souterraines, est d'emblée concurrencé par d'autres *proto-vouloirs*, notamment sur un fond polémologique. Il est lié, également, à un ou plusieurs *proto-devoirs*, au point de jonction d'une interrogation fondamentale et de sollicitations, voire de contraintes diverses. La proto-modalité du *pouvoir* concerne, quant à elle, l'ouverture d'un éventail de possibles.

42 Comme notre démarche est plus exploratoire, essayons de vérifier la validité et la portée de nos hypothèses à travers une phrase extraite de *Ainsi*, de Yann Andréa (2000, p. 27) :

> Emportés hors de notre temps, hors de nous, débarrassés de toute modification on serait.

43 D'entrée, deux lectures entrent en concurrence. D'une part, on peut déplier les constructions détachées comprenant des participes passés à travers une subordonnée hypothétique introduite par « si » : « si nous étions emportés hors de notre temps... ». On vise ainsi l'aspect inchoatif des actions d'emporter et de débarrasser, qui toutes les deux tendent vers une fin (aspect perfectif), mais signalent également une rupture par rapport à un état initial. D'autre part, on constate la phase accomplie, le résultat, traduit par des participes passés. Dans les deux cas, le soubassement modal semble être le même : un *vouloir être* et un *croire pouvoir être* se heurtent à un *ne pas pouvoir être*, à un *savoir ne pas être* — un *savoir ne pas pouvoir être* — et à un *devoir ne pas être* (contraintes externes et internes à l'être imparfait). Aussi l'advenue à l'*être* ou, plus exactement, le plein *accomplissement* de l'*être*, signalé, en l'occurrence, par le retour à un actant collectif « on » impersonnel, indéfini, indifférencié, sont-ils non seulement retardés, mais encore frappés du sceau de l'impossible. On en fait l'expérience dans le monde "réel" ; le mode du conditionnel indique un irréel dans le présent.

44 À l'état modal sont alors associés des choix aspectuels manifestant un style sémiotique placé sous le signe du désir et de l'attente contrariés, mais aussi des modulations. La modulation ouvrante actualise, au niveau tensif, une visée, mais elle est combattue, immédiatement, par une modulation fermante, qui privilégie une saisie qui clôture :

l'être "(d)échu" ne peut s'alléger de la structure du temps articulé en avant, maintenant et après et ne peut se soustraire aux transformations, c'est-à-dire à l'engoncement par une structure narrative. Ainsi, la modalisation s'assortit de l'aspectualisation, qui suppose un horizon tensif. C'est à ce niveau, marqué par des attractions et des répulsions, que sont gérées l'hétérogénéité et l'advenue des valeurs. On peut alors supposer :

45 i. Un *proto-vouloir* : confronté à un *proto-devoir* exerçant des pressions, il fait l'expérience intime de concordances et de discordances.

46 ii. Un *proto-pouvoir*, c'est-à-dire un ensemble de possibles qui sont ensuite envisagés sur le mode de l'hypothèse irréalisante.

47 En parlant de l'« imperfection » de l'être et de son « accomplissement » toujours reporté, nous avons fait un clin d'œil à l'ontologie plurimodale de Souriau ([1956] 2009, p. 196). Ce dernier argumente l'« inachèvement existentiel de toute chose » en ces termes :

> Rien, pas même nous, ne nous est donné autrement que dans une sorte de demi-jour, dans une pénombre où s'ébauche de l'inachevé, où rien n'a ni plénitude de présence, ni évidente patuité, ni total accomplissement, ni existence plénière. [...] L'existence est-elle jamais un bien qu'on possède ?

48 La notion d'état de choses est problématisée : si état de choses il y a, ce dernier est toujours imparfait, l'accomplissement étant toujours à venir. La "conjonction" avec l'état de choses — l'interaction avec lui — est à chaque fois imparfaite et provisoire.

49 Nous poursuivrons dans cette voie, car les travaux de Souriau étaient connus de Greimas. On conçoit l'intérêt d'un rapprochement dont il faudra mesurer les conséquences.

3. Les modalités et la « grammaire de l'existence »

50 Afin de dessiner les contours du *mode d'existence*, repartons de la définition de la modalité existentielle en sémiotique. Nous avons vu que, dans un article intitulé « Le *tournant modal* de la sémiotique » (1995), Fontanille associe un mode d'expérience (*devoir, vouloir, croire, savoir, pouvoir*, etc.) à la modalité existentielle (la virtualisation, l'actualisation, la potentialisation et la réalisation). Selon Fontanille ([1999] 2003, p. 175), « danser » est réalisé dans le seul cas de « Il danse », la réalisation étant réservée à « savoir » et « vouloir » dans « Il sait danser », « Il veut savoir danser ». La modalité reporte la réalisation du prédicat principal, elle la « suspend » (*Ibid.*, p. 176). Retenons moins l'idée de la suspension que celle de l'attribution, au prédicat modifié par la modalité, d'un mode d'existence différent de celui de la réalisation.

51 Ajoutons à cela que les énoncés sont soumis à une variation des modes d'existence ou des degrés de présence dans le champ discursif (*Ibid.*) : à partir de la virtualisation, en relation avec le système de la langue, jusqu'à la potentialisation, quand sont convoquées les formations signifiantes antécédentes de la *praxis* énonciative, et à l'actualisation, dans l'attente de la réalisation. La « présence modale » se caractérise par des variations de l'intensité, en fonction du nombre des modalités responsables du report de la réalisation du procès, c'est-à-dire du recul de ce dernier dans la profondeur du champ couplé avec un affaiblissement de l'intensité.

52 Dans ce cas, le désir d'*accomplissement*, en relation avec l'« attente d'accomplissement » (*Ibid*., p. 177), se heurte indéfiniment à l'imperfection, comme Fontanille le souligne dans « Les modes d'existence : Greimas et les ontologies sémiotiques » (2014). Dans *De l'imperfection*, Greimas (1987, p. 9 et p. 99) note, en effet, que la modalité, le *vouloir-être* et le *devoir-être* se construisent à partir d'un paraître imparfait, signalant une « déviation du sens ». L'imaginaire est empli de « nostalgies » et d'« attentes », quand « autre chose est peut-être possible ». D'où un décrochage au sein de l'expérience sensible : « "la chose" » advient, « un autre "monde", sous l'effet de l'imperfection, et pour un sujet sensible qui advient à l'existence » (Fontanille 2014, p. 9).

53 Or, nous venons de voir que Souriau développe lui-même l'idée d'un accomplissement imparfait. D'une part, *avoir lieu*, c'est viser une pleine existence, l'intensité de l'accomplissement. L'*instauration* en est responsable :

> Qu'est-ce que l'art ? S'il faut en dire quelque chose de général, *l'art, c'est l'activité instauratrice*. C'est l'ensemble des démarches orientées et motivées, qui tendent expressément à conduire un être [...] du néant ou du chaos initial jusqu'à l'existence complète, singulière, concrète, s'attestant en indubitable présence (Souriau [1947] 1969, p. 45).

54 À condition d'être instauré, l'être peut se manifester « en son entier accomplissement, en sa vérité propre »[20]. D'autre part, l'accomplissement est à jamais reporté. L'œuvre demeure imparfaite.

55 Continuons donc en confrontant la définition sourialienne des modes d'existence — que nous appelons également "formes d'existence" — à celle des sémioticiens.

56 Dans le détail, Fontanille et Couégnas (2018, pp. 68-70) mettent les modalités selon Greimas, imputées à l'imperfection de l'*être*, en résonance avec la « grammaire de l'existence » développée par Souriau. Rappelons les termes d'une telle grammaire :

> Pour ce qui concerne le monde du synaptique, ce monde qui communique mieux avec le fait qu'avec tout autre mode d'existence, on sait quelle importance W. James attachait, dans la description du courant de la conscience, à ce qu'il appelait « un sentiment de *ou*, un sentiment de *car* ». Nous serions ici dans un monde où les *ou bien*, ou les *à cause de*, les *pour* et avant tout les *et alors*, *et ensuite*, seraient les véritables existences (Souriau [1943] 2009, pp. 153-154)[21].

57 Les conséquences de ce rapprochement sont considérables. En effet, n'est-ce pas considérer une *dynamique* incessamment relancée, dont témoignent des connecteurs, des conjonctions, des adverbes de liaison, des prépositions, des articles ? Du point de vue sémiotique, semble concerné prioritairement le « matériel grammatical » qui traduit des *relations*, logiques ou temporelles, iréniques ou conflictuelles, entre l'homme et le monde :

> Les modulations d'existence *pour*, d'existence *devant*, d'existence *avec*, sont autant d'espèces de ce mode général du synaptique. Et par ce moyen on peut aisément se guérir du trop d'importance donné dans certaines philosophies au fameux homme-dans-le-monde ; car l'homme devant le monde, et même l'homme contre le monde (*adversus* : le contre en tant que conflit, que heurt et choc violent, qu'essai d'une prise d'ascendant toute offensive) sont aussi réels. Et inversement il y a aussi le monde dans l'homme, le monde devant l'homme, le monde contre l'homme. L'essentiel est de bien sentir que l'existence dans toutes ces modulations s'investit, non dans l'homme ou dans le monde, ni même dans leur ensemble, mais dans ce pour, dans ce contre, où réside le fait d'un genre d'être, et auxquels, de ce point de vue, sont suspendus aussi bien l'homme que le monde (Souriau [1943] 2009, p. 156).

58 On cerne mieux le défi qu'il s'agit de relever : comment passer du synaptique aux modalités greimassiennes ? Grâce à la médiation de l'imperfection, avons-nous dit, puisqu'elle est pensée à la fois par Greimas et par Souriau. Grâce à celle de l'altération, pouvons-nous ajouter. Introduisons le point de vue de l'énonciation, qui semble étranger à Souriau : l'activité énonciative comprend l'altération comme passage de « quelque chose à autre chose » (Fontanille 2017, p. 54). L'altération constitue la condition même de la saisie du sens.

59 Dans ce cas, on peut avancer que l'altérité module le synaptique : « M (même) *ou bien* A (autre) », « M *à cause de* A », « M *pour* A », etc. (Fontanille 2014)[22]. Poursuivons. Nous défendons l'idée, quant à nous, que les ensembles « M *ou bien* A », « M *à cause de* A », « M *pour* A », etc. sont modulés par les modalités du *vouloir*, du *pouvoir*, du *devoir*, du *savoir,* du *croire*...[23]. Nous cherchons, par ce biais, à développer l'idée d'une *configuration complexe* : la modalité (au sens étroit du terme) *régit* la modulation « M (même) *ou bien* A (autre) », etc.

60 Deux questions se posent : qui est en charge de ces configurations complexes ? Ensuite, quel est leur champ d'action ?

61 Nous venons de voir que pour Souriau, l'homme et le monde sont « suspendus » au « pour », au « contre », etc. Nous avançons, à sa suite, que les modulations d'existence de la modalité, de l'altérité et du synaptique placent l'homme et le monde *dans leur dépendance*. La modalité, associée à l'altérité et au synaptique, infléchit les *relations* qui se nouent entre l'homme et le monde, c'est-à-dire détermine la manière dont tous deux interagissent. Elle gère ainsi les valeurs investies.

62 Pour le dire autrement et clarifier notre propos : selon notre hypothèse, l'homme et le monde sont « suspendus » à l'existence investie non seulement dans le « pour », le « contre »..., mais encore dans les modalités, dans le même et l'autre. Cela de la même manière que la copule traduite par le verbe « être » à la troisième personne est « existence de la relation d'inhérence », les existences du sujet et de l'attribut y étant « suspendues » (Souriau [1943] 2009, p. 156). Est ainsi modulée et modalisée la relation qui s'établit entre l'homme et le monde. Elle est à la base de l'interaction (consensuelle ou dissensuelle, irénique ou polémique...) entre l'homme sujet d'énonciation et l'objet de sens à construire. Ces derniers négocient leur présence, *sous l'effet* des modulations et modalités, de l'altérité et du synaptique.

63 Développons cette idée davantage, à partir d'un exemple. D'une part, la relation est adversative, quand l'homme se dresse *contre* le monde. D'autre part, tous deux sont pris dans une altération. Enfin, celle-ci est modalisée comme (im)possible, voulue ou non, nécessaire ou non, etc., comme accomplie ou non. Telle est l'idée que nous souhaitons soumettre au débat : à l'instar de la préposition ou de l'adverbe, la *modalité* indique, « à la façon des partitions en musique », « dans quelle tonalité, dans quelle *clef*, il va falloir se préparer à jouer ce qui suit » (Latour 2015, p. 22). Elle endosse, dans ce cas, un rôle semblable à celui de la préposition[24], de la conjonction, etc. Au fond, elle indique *comment* l'instance d'énonciation à la fois compositeur et interprète s'unit avec l'objet de sens qu'elle construit, en l'instaurant, c'est-à-dire en le portant à un degré d'accomplissement.

64 Essayons de faire le point. Nous avons vu, dans la première partie, que les modalités expriment les conditions de réalisation du procès modalisé et confèrent à l'actant une identité modale. Convoquant le cadre théorique sourialien, nous ajoutons, maintenant,

que les modalités comme modes d'existence conçus à la suite de Souriau interviennent sur la *relation* qui s'établit entre l'homme et le monde, par exemple entre l'artiste et son œuvre. Nous souhaitons développer l'idée (i) que cette relation est modalisée selon le *devoir*, le *vouloir*, le *pouvoir* et le *savoir* …, qu'elle est altérée et qu'elle est modulée par la « grammaire de l'existence » ; (ii) que cette relation est une relation d'*entrepossession*, qui ne se réduit ni à une relation de possession de l'œuvre par l'artiste, ni à une relation de possession de l'artiste par l'œuvre[25].

65 Nous concevons l'entrepossession comme un rapport de possession réciproque intrinsèque, par exemple entre l'artiste et l'œuvre d'art. Quand celle-ci est *à faire*, elle a besoin de la « sollicitude »[26] de l'artiste pour être pleinement instaurée, c'est-à-dire pour advenir à une existence pleine (Colas-Blaise 2020, 2021). Quant à l'artiste, il rejoint ce « nous » que l'œuvre en devenir « engage » (Latour 2012, p. 244).

66 L'entrepossession réside ainsi dans un *couplage*. Ce dernier consiste en une interaction modalisée entre un sujet et un objet de sens à construire (instauration), qui fait valoir ses propres demandes[27]. Le couplage modalisé est responsable du passage du pré-objet à l'objet et du pré-sujet et au sujet. Nous parlons de *cofondation* du "sujet-en-tant-que-relié-à-l'objet" et de l'"objet-en-tant-que-relié-au-sujet".

67 Ainsi, au-delà de la simple conjonction réciproque d'entités préexistantes déjà pleinement réalisées, l'instauration modalisante consiste à donner une forme de "réalité" à certaines potentialités intrinsèques aux instances concernées, en tendant vers leur accomplissement.

68 Essayons de mesurer les conséquences des déplacements d'accent que nous venons d'opérer.

69 Nous ne nous contentons plus de considérer les modalités comme des valeurs à la base de la définition de rôles, de dispositions et d'attitudes. Il ne suffit plus de dire que le prédicat modal énonce les conditions de réalisation du prédicat principal[28]. Qu'apporte, au juste, l'hypothèse d'une *configuration complexe* unissant des modalités à des formes d'altérité et au synaptique ? Nous venons de suggérer que le *vouloir*, par exemple, peut modifier la *relation* non plus seulement entre un procès et son observateur, mais entre une instance et le monde, en la soumettant à des altérations. Dans ce cas, franchira-t-on un pas en disant que les modalités *s'autonomisent*, c'est-à-dire s'affranchissent, sous certaines conditions, de leur lien avec un prédicat principal, qu'il s'agisse d'*être* ou de *faire* ? Sans doute acquièrent-elles en tant qu'existences plénières un début d'autonomie — à l'instar des prépositions, des adverbes, des connecteurs… selon Souriau —, tout en restant tributaires, non sans paradoxe, de ce qui ou de celui qui existe à travers elles. Ainsi, le *vouloir* ne modifie pas seulement le prédicat principal *danser*. Il ne se conçoit pas isolément de ce qu'il *contient* — le sujet et le monde, le sujet uni intimement à la danse… — « dans un même fait, qui est, lui, le véritable existant » (Souriau [1943] 2009, p. 156). Il faut penser ensemble ce qui — une instance et le monde — est, à lui, « suspendu ».

70 Résumons. Examinant les différents statuts de la modalité en sémiotique greimassienne et mobilisant quelques approches linguistiques, nous avons proposé, dans la première partie, de creuser la notion de modalité (au sens large) : (i) en réexaminant les notions d'attitude (diathétique), de dispositif modal et de disposition ; (ii) en érigeant la "mise en scène" (opacifiante) au rang d'un des critères distinctifs de la modalité. Dans la deuxième partie, une incursion dans les terres sourialiennes a permis de creuser

davantage l'idée d'un rapprochement entre les modalités, l'altération et le synaptique, en ce qu'ils font entrer l'homme et le monde dans un type de relation spécifique. Dans ce cas, on ne se contentera pas de dire que les modalités représentent ou indiquent une disposition passionnelle, une attitude, plus ou moins profonde. On avance que la modalité provoque des altérations, des conjonctions et des disjonctions, des élans *vers* et des entrées en conflit ; ceci, en intervenant sur les relations que l'homme en quête d'une identité modale noue avec le monde en l'instaurant.

71 Dans la troisième partie, nous retrouverons l'idée de la "mise en scène". Nous scruterons, en effet, le sort que Fontanille et Couégnas (2018) réservent au mode de la fiction [FIC][29], selon Latour (2012). D'entrée, deux aspects méritent toute notre attention :

72 i. L'imaginaire selon Souriau, dont le possible et l'impossible sont des variétés et qui est lui-même une « variété du monde ontique ». Il s'agit de s'interroger sur les « êtres de fiction », les « *mock-existences* » ou « pseudo-réalités » (2009 [1943], pp. 134-135).

73 ii. Les « êtres de fiction » [FIC] selon Latour. Nous serons attentive à la manière dont la sémiotique intervient, au-delà de l'ontologie plurimodale de Souriau, sur la définition des modes d'existence par Latour. Nous nous demanderons, ainsi, en quoi le mode de la fiction [FIC] peut être conçu comme une « dynamique fondamentale de tous les autres modes » (Fontanille et Couégnas 2018, p. 79)[30].

4. La fiction comme mode d'existence

74 Un des enjeux concerne l'articulation de la modalité existentielle conçue par la sémiotique (la virtualisation, l'actualisation, la réalisation, la potentialisation) avec les modes d'existence selon Souriau et selon Latour (nous parlons également de « formes d'existence »). L'hypothèse qu'il faudra vérifier est la suivante : le mode d'existence (la forme d'existence) de la fiction est à la base du processus qui conduit des virtualités au stade de la réalisation. Plus précisément : est ainsi visé le processus qui porte un objet de sens au stade de l'accomplissement (toujours imparfait) et cofonde l'instance d'énonciation comme sujet.

75 À cet effet, nous mobilisons l'ontologie plurimodale de Souriau ([1943, 1956] 2009), l'*Enquête sur les modes d'existence* de Latour (2012) ainsi que l'ouvrage *Terres de sens* de Fontanille et Couégnas (2018).

76 Interrogeons-nous sur les *conditions* sous lesquelles la fiction peut être considérée comme une modulation ou une modalité profonde qui affecte toutes les valeurs, qui sous-tend toute construction de ce que Fontanille et Couégnas (2018) appellent un « monde » signifiant. En quoi la *fictionnalisation* se hisse-t-elle au rang de *surmodalisation* ? Quelles sont les conséquences épistémologiques de ce choix théorique ?

77 Parmi les conditions ainsi visées, nous en retenons deux : une problématisation de l'opposition stricte entre la "réalité" et la fiction ; la distinction entre le *fictionnel* et le *fictif*.

4.1. L'expérience réelle d'un univers possible

78 D'abord, chez Souriau, les « êtres de fiction », c'est-à-dire les imaginaires, sont pourvus d'un mode d'existence plénier, quel que soit leur degré d'accomplissement ou de perfection. Il en va ainsi des rêves, mais aussi de « microcosmes », d'« univers du discours » tels que *Les Misérables* de Hugo qui, nous l'avons vu, n'existent que dans l'exacte mesure où, « sollicitudinaires », ils bénéficient de notre attention.

79 Dans ce cas, l'imaginaire en tant que « variété du monde ontique » (Souriau [1943] 2009, p. 134) compte le possible parmi les formes qu'il adopte. Le possible est rejoint par le « pseudo-possible » (*idem*), qui repose « seulement sur les suggestions de la crainte ou de l'espérance, sur les essais représentatifs de la prévision »[31]. Il s'agit de rendre compte d'un possible (pseudo-possible) ou d'un impossible « suspendu » à un « phénomène de base souvent émotif » (*Ibid*., p. 133).

80 Ne retrouvons-nous pas, toutes précautions prises, l'idée du *simulacre* tel que le définit la sémiotique des passions ? Dans la sémiotique des passions, la notion de simulacre se décline sous trois formes : modale, passionnelle et existentielle. Dans un sens restreint, le simulacre est une « configuration qui résulte seulement de l'ouverture d'un espace imaginaire par l'effet des charges modales qui affectent le sujet » (Greimas & Fontanille 1991, p. 63). Des débrayages localisés donnent lieu à des *scènes* imaginaires ou imaginées, l'imaginaire étant rapporté à ce qu'il n'est pas (« jugements de type véridictoire et épistémique ») (*idem*). La scène imaginée peut aussi être pensée par rapport au monde « *actuel* » (*Ibid*., p. 62). Dans un sens large, le simulacre « passionnel » est mis en circulation et se conçoit dans le cadre d'une interaction. Enfin, le simulacre « existentiel » recouvre le « mode d'existence du sujet », par exemple celui de l'avare qui, eu égard à l'attachement qui le lie aux objets, est conjoint (réalisé) ou non conjoint (virtualisé), disjoint (actualisé) ou non disjoint (potentialisé). Ainsi se dessinent une ou plusieurs trajectoires « existentielles », c'est-à-dire des mises en perspective, par l'imaginaire passionnel, des variétés de la jonction, en fonction d'une « image but » (*Ibid*., pp. 141-143).

81 Ici et là, on note — *mutatis mutandis* — la volonté de conférer un mode d'existence : soit à l'imaginaire, et donc au possible / impossible (nous l'avons dit, l'imaginaire est une « variété du monde ontique » (Souriau [1943] 2009, p. 133 ; p. 135), soit au sujet passionnel entrant dans un certain type de relation ou de jonction avec l'objet (simulacre).

82 Dans ce cas, en quoi la distinction stricte entre la "réalité" et la fiction garde-t-elle sa pertinence ? Comment repenser la frontière entre elles, sans rabattre le débat sur une opposition et une tension que seule résoudrait la modélisation analogique argumentée par Jean-Marie Schaeffer (1999)[32] ? N'est-il pas avantageux d'opposer à une conception mimétique et à une sémantique des mondes possibles la *réalité de la fiction* comme construction d'une *expérience* humaine ? L'expérience, dirons-nous, est réelle et l'on peut dépasser jusqu'à l'opposition entre le monde "actuel" et le monde "possible"[33].

83 Considérons également les apports de chercheurs venant d'autres horizons théoriques : selon Lewis (1973, p. 85), « notre monde actuel » est « seulement un monde parmi d'autres ». On peut également avancer avec Goodman (1985) que « tous les mondes possibles font partie du monde réel » :

> Le discours, même lorsqu'il traite des entités possibles, n'a nul besoin de transgresser les frontières du monde réel. Ce que nous confondons souvent avec le

> monde réel n'est qu'une description particulière de celui-ci. Et ce que nous prenons pour des mondes possibles ne sont que des descriptions également vraies, énoncées en d'autres termes (Goodman 1985, p. 74).

84 Sur ces bases, nous proposons de distinguer le fictionnel (au sens où l'entendent Fontanille et Couégnas (2018), à la suite de Latour) du *fictif*.

85 Le fictif, que nous associons aux possibles, autorise-t-il, dans la "réalité", une expérience « par la pensée »[34] ? Pour le dire avec Goodman (1985) : un énoncé contrefactuel conditionnel se trouve traduit en un énoncé qui se rapporte à la « réalité »[35]. Il est question d'une projection *réelle* dans une « circonstance fictive ».

86 Nous y opposons le mode de la fiction et la *fictionnalisation* comme *surmodalisation*, en rappelant que le lexème « fiction » a d'abord trait à l'action de façonner, de fabriquer, de donner une forme à quelque chose[36]. Le détour par *Les modes d'existence* de Latour (2012, p. 242) permet de le confirmer : en effet, plutôt que de diriger l'attention vers l'« illusion » et le « faux », la notion de fiction doit nous aiguiller vers la prise en compte du « fabriqué », du « consistant », du « réel ».

87 Nous verrons mieux en quoi la fiction peut devenir la *clé* indiquant la tonalité à laquelle les autres modes d'existence peuvent être "interprétés".

4.2. Le mode de la fiction et le « monde » signifiant

88 Attardons-nous sur la notion de « monde » signifiant. Le « monde » mérite d'être mis en regard avec le microcosme sourialien[37]. Fontanille et Couégnas (2018)[38] le définissent en ces termes :

> Un « monde » [...] rassemble tous les existants, toutes les propriétés, toutes les pratiques, toutes les significations qui sont nécessaires à tous les membres d'un collectif pour qu'ils puissent y vivre, y interagir, avec un sentiment de cohérence, de stabilité et d'identité durables et largement partagé (Fontanille & Couégnas 2018, p. 68)[39].

89 Selon Fontanille et Couégnas (*Ibid*., p. 79), « le mode de la fiction est probablement, d'un point de vue sémiotique, celui qui ordonne toute instauration d'un monde signifiant, en tant que monde, et en tant que signifiant » ; la fiction [FIC] est « à la source du pouvoir d'interpellation des autres modes ». Toute construction d'un « monde » signifiant, voire toute appréhension de la réalité serait-elle, alors, d'ordre fictionnel ? En somme, pour le dire de manière un peu abrupte, toute sémiosis serait *constitutivement* fictionnelle[40].

90 Prenons la mesure des conséquences théoriques.

91 Le « monde » est suscité, construit et pourvu d'une forme d'existence. Le mode de la fiction, accompagné par celui du réseau (au sens où l'entend Latour), en charge de la « pluralisation énonciative », est alors à la base de son énonçabilité, c'est-à-dire de l'instauration des sémioses (*Ibid*., p. 80). Il gère la délégation énonciative, le débrayage : soit, pour nous, le transfert de l'apport sur un support, l'inscription d'une situation et d'une instance d'énonciation dans un espace d'implémentation (énonciation énoncée). Mieux : le mode de la fiction est en charge d'une interaction à jamais relancée qui, selon nous, prend les dehors d'une négociation, sous l'effet de propositions et de demandes, de possibles de sens et de contraintes. Sous-tendue par des tensions, par tout un soubassement modal et proto-modal, la dynamique interactionnelle se solde, avons-nous suggéré, par l'entrepossession d'un sujet et d'un objet.

92 Nous avançons ainsi que la fictionnalisation à la base de la construction — de l'instauration — de « mondes » signifiants est de l'ordre de la surmodalisation comme manifestation d'une activité énonciative, responsable de la consistance sémantique du monde. La fictionnalisation orchestre le retrait provisoire du sujet et de l'objet en devenir, quand la relation d'entrepossession qui les unit est « suspendue » aux modulations d'existence.

93 Les enjeux sont considérables, notamment pour une conception sémiotique de l'énonciation comme acte sémiosique. En effet, si la fictionnalisation opère *à la base* de la modulation par les configurations existentielles complexes unissant des modalités, des formes d'altérité et des expressions relevant de la « grammaire de l'existence », cela voudra dire qu'*au départ* de toute instauration d'un « monde » signifiant, d'un objet de sens, il y a une instance d'énonciation *centrée*. L'attitude « diathétique » est celle d'une instance dont le *(proto)vouloir,* le *(proto)devoir*, le *(proto)pouvoir*... sont confrontés à des *vouloirs*, des *devoirs*, des *pouvoirs*, peut-être contraires. L'instance prévoit alors, voire organise jusqu'à un certain point son propre "décrochage" provisoire, quand la relation qu'elle noue avec le monde, avec un objet de sens en devenir, est « suspendue » aux modulations d'existence, au sens sourialien du terme. Nous avons vu que les modulations d'existence interviennent sur la relation et l'infléchissent.

94 Notre proposition peut alors être déclinée en plusieurs points : (i) une instance d'énonciation modalisée (proto-modalités et modalités) est à l'origine (ii) du mouvement de la fictionnalisation comme surmodalisation. Celle-ci consiste en une dynamique qui fait que des (iii) modulations d'existence — des modalités régissant des formes d'altérité et des formes d'expression de la « grammaire d'existence » — interviennent sur (iv) la relation que l'instance d'énonciation noue avec un objet de sens, avec un « monde » signifiant en devenir. L'instauration débouche sur (v) un rapport d'entrepossession, qui est fondateur du sujet en tant que lié à l'objet et de l'objet en tant que lié au sujet.

5. Conclusion

95 Concluons en quelques mots. Nous avons cherché, au fil de ces étapes, à éclairer les notions de mode (d'existence), de modalité, de modalisateur et de modalisation diversement, à partir de points de vue théoriques concurrents qui n'excluent pas des convergences ou, du moins, la possibilité de traductions d'un cadre théorique dans un autre. Posant au départ de la réflexion l'association d'un mode d'existence (virtualisé, actualisé, réalisé, potentialisé) et d'un mode d'expérience (devoir, vouloir, croire, savoir, pouvoir, etc.) (Fontanille 1995), nous nous sommes tournée vers la linguistique pour montrer comment la réaction à un contenu propositionnel, constitutive du *modus*, peut être reformulée en commentaire sur le dit et le dire (Vion 2003), mais aussi en indice d'une intensification énonciative renvoyant à une « émotion » (Perrin 2014-2015). La notion d'attitude a, pour sa part, été rapprochée de la disposition passionnelle théorisée en sémiotique, mais aussi de l'attitude diathétique marquée par un questionnement liminaire (proto-modalités). L'expérience du monde par une instance énonciative qui entre avec une sémiotique-objet construite dans un rapport que nous avons qualifié d'*entrepossession* est alors suspendue à une trajectoire, au trajet que constitue le processus de l'instauration qui non seulement permet de passer de la virtualisation à l'actualisation et à la réalisation, mais qui — selon notre hypothèse —

est placée sous le signe de configurations modales complexes, où les modalités (*devoir*, *vouloir, pouvoir*, *savoir*, *croire*…) déterminent les formes d'altérité, déterminant à leur tour le synaptique. Nous nous sommes penchée, enfin, sur le mode d'existence de la fiction, en en réinterrogeant le caractère constituant ou constitutif, du point de vue de l'énonciation d'un « monde » signifiant. Il est apparu, notamment, que parler de fictionnalisation, c'est mettre l'accent sur les instances d'énonciation qui en sont responsables ; des instances dont les proto-modalités et les modalités forgent une identité modale toujours provisoire.

96 Pour finir, nous invitons à considérer que tant l'instance d'énonciation que le « monde » signifiant instauré et la relation d'entrepossession qui les unit sont affectés par des modalités ou des modes d'existence, cela de manières différentes. On peut retenir cinq points majeurs :

97 i. La fictionnalisation comme surmodalisation fournit son soubassement à l'instauration sémiosique par une instance d'énonciation. Cela implique une conception élargie de la sémiosis[41] et de l'énonciation, qui englobe la prise de position subjective, l'attitude (diathétique) et la disposition (passionnelle) d'une instance énonçante appréhendant un *il y a*, percevant et articulant le monde autour d'elle.

98 ii. L'attention se déplace de la suspension de la réalisation du prédicat principal par le prédicat modal sur l'attribution de modes d'existence au prédicat principal, voire au « monde » signifiant. Ce dernier est porté à un degré d'accomplissement.

99 iii. Plus largement, énoncer, c'est construire un « monde » signifiant en faisant l'expérience sensible de la relation d'entrepossession. L'homme et le « monde » signifiant sont suspendus aux genres d'être des modalités (la relation est voulue, nécessaire, possible…), des formes d'altérité et du synaptique (en particulier de la préposition comme indiquant la tonalité dans laquelle le monde signifiant est énoncé). Une trajectoire suppose des prises et des reprises, des antécédences et des subséquences qui confèrent à l'énonciation un caractère pluriel.

100 iv. Énoncer, c'est opérer une délégation ou un débrayage fictionnels. Le « monde » signifiant peut être considéré comme "fictif" sous certaines conditions (par exemple, dans le cadre de l'énoncé contrefactuel).

101 v. Dire que les bases de l'énonciation sont modales, c'est insister sur la possibilité d'une réflexivité (la fictionnalisation se montre comme telle), voire de l'accès à un niveau *méta-* (commentaire sur le processus).

102 Ainsi, parler de "surmodalisation" permet de cibler des aspects nodaux. Au moment du façonnement d'un "monde" signifiant, il s'agit de déterminer la *manière* dont le "monde" est construit, la clé ou la tonalité selon lesquelles il faut l'interpréter (au sens musical du terme, mobilisé notamment par Goodman), en engageant des valeurs. Il incombe à la surmodalisation fictionnelle, constitutive ou constituante, de moduler les valeurs et de leur attribuer, de ce fait, une profondeur sémantique.

103 À cet effet, elle inscrit les modulations et les (proto-)modalités dans une même perspective, c'est-à-dire elle veille à mettre une attitude diathétique, une disposition, un dispositif modal et une syntaxe modale au service de l'énonciation de « mondes » signifiants, dont les modalités affichent la profondeur sémantique. Ainsi, la fictionnalisation gère l'instauration de ces « mondes » par une instance d'énonciation à laquelle le processus de la fabrication fictionnelle et l'interaction avec un objet de sens

en devenir (un couplage qui prend la forme de l'entrepossession) confèrent un surcroît de subjectivité. Dans le processus, les « mondes » sont pourvus d'un mode d'existence.

104 Mais la surmodalisation ne se résume pas à l'instauration de « mondes » signifiants. Grâce à un repli réflexif, le processus de l'énonciation-instauration modalisante est mis en évidence. Il est exhibé, *donné à voir*. En ce sens, toute énonciation-instauration donne lieu à une *mise en scène* fictionnelle, peut-être fictive, intense et intensifiante, singulière ou collective. Elle est fondée sur une mise en perspective organisée autour d'un procès et d'actants qui tiennent à la faveur d'une dynamique : autour de l'instance d'énonciation sensible et perceptivo-cognitive qui noue avec le « monde » signifiant une relation d'entrepossession.

BIBLIOGRAPHIE

ANDRÉA, Yann (2000), *Ainsi*, Paris, Pauvert.

BADIR, Sémir (2020), « La typologie sémiotique des modalités. Une mise au point », *Semiotica*, vol. 234, pp. 79-102.

BALLY, Charles (1932), *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, Ernest Leroux ; nouv. éd. Berne, A. Francke AG Verlag, 1965.

BERRENDONNER, Alain (1981) *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF.

BORDRON, Jean-François (2012), « Vie(s) et diathèses », *Actes Sémiotiques*, 115. Disponible sur : https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2654 ; DOI : 10.25965/as.2654 (consulté le 15/07/2021).

CHARAUDEAU, Patrice (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Éducation.

COLAS-BLAISE, Marion (2011), « L'énonciation à la croisée des approches. Comment faire dialoguer la linguistique et la sémiotique ? », *Signata*, 1, pp. 39-89. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/signata.283Y> (consulté le 15/07/2021).

COLAS-BLAISE, Marion (2012), « Forme de vie et formes de vie : vers une sémiotique des cultures », *Actes Sémiotiques*, 115. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2631> (consulté le 15/07/2021).

COLAS-BLAISE, Marion (2019), « Comment penser le "proto-embrayage" ? L'épreuve du texte littéraire », *in* V. ESTAY STANGE, P. HACHETTE & R. HORREIN (éds), *Sens à l'horizon ! Hommage à Denis Bertrand*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, pp. 227-253.

COLAS-BLAISE, Marion (2020), « La sémiotique au risque de Souriau : de la phénoménologie à une ontologie réaliste », *Estudos Semióticos*, vol. 16, n° 3, pp. 18-44. Disponible sur : <http://www.revistas.usp.br/esse/issue/view/11722> (consulté le 15/07/2021).

COLAS-BLAISE, Marion (2021), « Modalités, modes d'existence et modes d'expérience », *in* D. BERTRAND & I. DARRAULT-HARRIS (éds), *À même le sens. Hommage à Jacques Fontanille*, Limoges, Lambert-Lucas, 2021, pp. 482-490.

COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, tome I, Paris, Klincksieck.

COQUET, Jean-Claude (2007), Phusis *et* logos. *Une phénoménologie du langage*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.

COUÉGNAS, Nicolas & FONTANILLE, JACQUES (2017), « L'énonçabilité des mondes du sens », *Actes Sémiotiques*, 120. Disponible sur : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5868> (consulté le 15/07/2021).

CULIOLI, Antoine, *Notes du séminaire de DEA. 1983-1984*, Paris, Publications de l'université Paris 7, 1984.

DARRAULT-HARRIS, Ivan (dir.) (1976), « Modalités : logique, linguistique, sémiotique », *Langages*, 43.

DUCROT, Oswald & SCHAEFFER, Jean-Marie (1972), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil ; Paris, Seuil, 1995.

ELIAS, Norbert (1983), *Engagement und Distanzierung*, éd. M. Schröter, Frankfurt am Main, Suhrkamp ; tr, fr. *Engagement et distanciation : contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard, 1993.

FONTANILLE, Jacques (1995), « Le *tournant modal* en sémiotique », *Organon. Revista de Instituto de Letras da UFRGS*, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 23, pp. 177-193.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses universitaires de Limoges ; Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2003.

FONTANILLE, Jacques (2014) « Les modes d'existence : Greimas et les ontologies sémiotiques », *Dilbilim Dergisi*, 32, 2014/2, pp. 7-22.

FONTANILLE, Jacques (2017), « Des actes d'énonciation aux modes d'existence. À propos de "Petite philosophie de l'énonciation" de Bruno Latour », *Documenti di Lavoro del CISS di Urbino*, 8, pp. 53-63.

FONTANILLE, Jacques (2020), « L'instauration des mondes et la fabrique des vérités », *Degrés*, vol. 43, pp. d 1-d 29.

FONTANILLE, Jacques & COUÉGNAS, Nicolas (2018) *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Pulim.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Pierre Mardaga.

GOFFMAN, Erving (1974), *Frame analysis: An essay on the organization of experience,* Harvard University Press ; tr. fr. *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

GOSSELIN, Laurent (2015), « De l'opposition modus / dictum à la distinction entre modalités extrinsèques et modalités intrinsèques », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 110, 1, pp. 1-50.

GOODMAN, Nelson (1979), *Fact, fiction, and forecast*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press ; tr. fr. *Faits, fictions et prédictions*, Minuit, Paris, 1985.

GREIMAS, Algirdas J. (1966), *Sémantique structurale*. Paris, Larousse, 1966.

GREIMAS, Algirdas J. (1976), « Pour une théorie des modalités », *Langages*, 43, pp. 90-107.

GREIMAS, Algirdas J. (1987), *De l'Imperfection*, Périgueux, Fanlac.

GREIMAS, Algirdas J. & COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, I,* Paris, Hachette.

GREIMAS, Algirdas J. & FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

LAPOUJADE, David (2011), « Étienne Souriau. Une philosophie des existences moindres », *in* D. DEBAISE (dir.), *Philosophie des possessions*, Dijon, Les Presses du réel, pp 167-196.

LAPOUJADE, David (2017), *Les Existences moindres*, Paris, Minuit.

LATOUR Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence*, Paris, La Découverte.

LATOUR Bruno (2015), « Sur un livre d'Étienne Souriau : *Les différents modes d'existence* », *in* F. COURTOIS-L'HEUREUX & A. WIAME (éds), *Étienne Souriau. Une ontologie de l'instauration,* Paris, Vrin, pp. 17-53.

LEWIS, David (1973), *Counterfactuals*, Cambridge, Harvard University Press.

MONTE, Michèle (2011), « Modalités et modalisation : peut-on sortir des embarras typologiques ? », *Modèles linguistiques*, XXXII, 64, pp. 85-101. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/ml.353> (consulté le 15/07/2021).

OUELLET, Pierre (1992), *Voir et savoir. La perception des univers du discours*, Candiac (Québec), Les Éditions Balzac.

PARRET, Herman (1983), « La mise en discours en tant que déictisation et modalisation », *Langages*, 70, pp. 83-97.

PARRET, Herman (2006), *Épiphanies de la présence*, Limoges, Pulim.

PERRIN, Laurent (2008), « Le sens montré n'est pas dit », *in* M. BIRKELUND, M. MOSEGAARD HANSEN & C. NORÉN (éds), *L'Énonciation dans tous ses états*, Berne, Peter Lang, pp. 157-187.

PERRIN, Laurent (2012) « Modalisateurs, connecteurs, et autres formules énonciatives », *Arts et Savoirs*, 2. Disponible sur : <https://doi.org/10.4000/aes.500> (consulté le 15/07/2021).

PERRIN, Laurent (2014-2015), « L'intensification dans l'hyperbole et la litote », *Tranel*, 61-62, pp. 43-61.

RECANATI, François (1979), *La Transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Paris, Seuil.

SCHAEFFER, Jean-Marie (1999), *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil.

SCHAEFFER, Jean-Marie (2005), « Quelles vérités pour quelles fictions ? », *L'Homme*, 175-176, pp. 19-36.

SOURIAU, Étienne (1943), *Les Différents Modes d'existence*, Paris, PUF ; nouv. éd. *Les Différents Modes d'existence* suivi de *L'Œuvre à faire*, éds. B. LATOUR & I. STENGERS, Paris, PUF, 2009.

SOURIAU, Étienne (1956), « Du mode d'existence de l'œuvre à faire », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 50 (1), séance du 25 février ; nouv. éd. *Les Différents Modes d'existence* suivi de *L'Œuvre à faire*, éds. B. LATOUR & I. STENGERS, Paris, PUF, 2009.

VION, Robert (2003), « Le concept de modalisation : vers une théorie linguistique des modalisateurs et des modalités », *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence*, 18, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, pp. 209-229.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1922), *Tractatus logico-philosophicus*, Londres, Paul Kegan ; tr. fr. *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de *Investigations philosophiques*, trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961 ; *Tractatus logico-philosophicus*, trad. G.G. Granger, Paris, Gallimard, 1993.

NOTES

1. L'entreprise n'est pas sans risques, en raison de la distance que la sémiotique a prise, de proche en proche, par rapport aux approches linguistiques et logiques de la modalité.

2. Au sujet du dialogue que la sémiotique entame avec les travaux de Souriau et/ou de Latour, cf. surtout Greimas (1966), Parret (2006), Fontanille (2014), Couégnas et Fontanille (2017), Fontanille et Couégnas (2018). On pourra consulter Colas-Blaise (2020, 2021). Au sujet de Latour, voir également le nº 120 d'*Actes Sémiotiques* (2017), dont une partie est intitulée « Sémiotique et Anthropologie des Modernes ».

3. Ainsi, nous ne prenons pas en considération les travaux des logiciens, même si ces travaux ont compté dans l'élaboration d'une sémiotique des modalités. Voir en particulier l'adoption d'un point de vue déductif et la coexistence des perspectives logique et sémiotique (en plus de l'approche linguistique) dans un numéro de *Langages* (1976), coordonné par Ivan Darrault-Harris. Pour un bilan sur les modalités et une refonte de leur système, on se reportera à Badir (2020). Pour une réflexion en profondeur, cf. également le texte de Pierluigi Basso Fossali dans ce volume (« Le circuit entre modulations et modalisations »).

4. Voir aussi *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas & Courtés 1979).

5. À propos de cette notion, voir aussi Benveniste (1966, p. 174).

6. Cf. Greimas & Fontanille (1991, p. 142) : réalisé (conjoint) → virtualisé (non conjoint) → actualisé (disjoint). Nous ajoutons "potentialisé (non disjoint)".

7. C'est précisément sur ce point que la sémiotique, qui s'intéresse aux modalités narratives sans prendre en compte, nécessairement, les manifestations linguistiques, notamment celles des verbes modaux, se distingue de la linguistique.

8. Par exemple, « Chic ! » est considéré comme un « indice conventionnel de la joie de celui qui l'énonce » (Perrin 2012).

9. L' inventaire des expressions se chargeant de la monstration à l'intérieur du sens comprend, outre les interjections et autres formules (*ouf, enfin, tant mieux…*), les adverbes de phrase (*naturellement, certainement, probablement…*), différents modalisateurs de proposition centrés sur des verbes de parole et d'attitude propositionnelle à la première personne (*je dis que, je dois dire que, je veux dire que, je peux te dire que, disons que, mais aussi on peut dire que*), certains connecteurs (*c'est-à-dire, pour ainsi dire, on a beau dire*), les emplois performatifs de verbes (*j'hésite, j'avoue, j'y renonce*) (Perrin 2008).

10. Cf. Ducrot & Schaeffer (1972, p. 733], qui se demandent, à propos de tournures comme « Ce qu'il fait chaud ! », « Il fait une de ses chaleurs » et « Il fait tellement chaud ! », comment « décrire l'effet sémantique de ces tournures, plus précisément, comment le distinguer de la simple indication d'un degré élevé de chaleur (celui que marque *très* dans "D'après la météo, il fait très chaud à Lyon") ». Reprenant la distinction entre les expressions classifiantes et non classifiantes selon Milner, Ducrot et Schaeffer (*Ibid*., p. 735) soulignent la spécificité de « très », qui oscille entre l'attribution à l'objet d'une propriété et l'expression d'un « haut degré absolu », « hors échelle ».

11. Notamment du point de vue peircien, l'assimilation de la « fonction symbolique » à une fonction « conceptuelle » ou « propositionnelle », la définition des « formules énonciatives » dites « dépourvues de sens descriptif symbolique » (Perrin 2012) ou encore l'opposition stricte du sens « symbolique, c'est-à-dire dénotatif, conceptuel, et donc propositionnel » et d'un sens « exclusivement indiciaire et énonciatif » mériteraient d'être interrogées. On peut, entre autres, réfléchir au bien-fondé d'une conception plus large de l'énonciation comme acte de production de l'énoncé, comme acte sémiosique.

12. Cf. Colas-Blaise (2011).

13. Si Perrin distingue différents stades de conventionnalisation qui, de proche en proche, font perdre aux expressions leur force « descriptive » ou « dénotative », on peut considérer, du point

de vue sémiotique, l'entrée en concurrence des valeurs, qui confère à la phrase son épaisseur. En témoigne l'énoncé « Enfin, la dernière marche ! » : l'adverbe « enfin » traduit le soulagement ; se transforme-t-il pour autant en indice « conventionnel » « pour ainsi dire sans rapport à une quelconque inférence associée à l'idée de fin » (Perrin 2012) ? Il nous semble que l'adverbe garde l'aspectualisation terminative qui motive l'émotion ressentie, comme par contraste. Il serait sans doute avantageux de considérer un cadre du dire où l'appréciation positive (soulagement) entre en résonance sinon en conflit avec une appréciation négative potentialisée ou virtualisée : l'effort demandé par l'action de gravir les marches jusqu'au bout. Voir également Pierre Ouellet (1992, p. 140).

14. D'où l'idée, développée par bien d'autres linguistes, de places réservées, dans l'énoncé, à l'expression des modalités. Même si des désaccords persistent quant à la nature des éléments que la marge peut accueillir : pour Alain Berrendonner (1981, p. 121), « l'énonciation est geste [...]. Le geste, lui, est capable de montrer sans raconter. Je n'accepterais de voir nulle part ailleurs du "montré", et surtout pas dans les verbes performatifs, ni dans le contenu des incidentes à signification métadiscursive ; ces éléments, comme tout élément interne au contenu propositionnel, dénotent, banalement ».

15. Voir Parret (1983, p. 90) au sujet de la complémentarité de la modalisation opacifiante et de la déictisation. On peut développer l'idée de la modalisation appelant un regard réflexif quand l'attention se porte sur le processus de l'énonciation, sur le dire, en se détournant du contenu du dire.

16. Voir *infra.*

17. On notera que la question de l'intensification est délicate : d'une part, elle est liée à l'« attente d'accomplissement » ; d'autre part, quand l'accumulation des modalités creuse la distance avec le centre de référence et fait peser une incertitude sur la réalisation du procès, l'intensité s'affaiblit (Fontanille [1999] 2003, p. 177).

18. L'idée sera développée plus loin, en relation avec le mode d'existence de la fiction (Latour 2012).

19. Voir Bordron (2012) pour un rapprochement avec Tesnière.

20. Cf. Souriau (1938, p. 25) : « D'une façon générale, on peut dire que pour savoir ce qu'est un être, il faut l'instaurer, le construire même, soit directement (heureux à cet égard ceux qui *font des choses* !) soit indirectement et par représentation. » Il tend alors vers le moment où il est « soulevé jusqu'à son plus haut point de présence réelle, et entièrement déterminé pour ce qu'il devient alors » (*idem*).

21. Souriau ([1943] 2009, p. 154) entend par « synaptique » le « matériel grammatical » formé de conjonctions, de prépositions, d'articles, etc. Il est opposé au verbe, qui est à mettre en relation avec l'événement, c'est-à-dire avec le fait : le « il y a le fait ; il y a le ceci est, le ceci advient » (*Ibid.*, p. 152).

22. Fontanille (2014, p. 12) a en vue l'expérience, qualifiée par Souriau d'anaphorique, qui advient entre le même et l'autre. L'autre *reprend* le même.

23. Voir aussi Colas-Blaise (2020).

24. Cf. Latour (2012, pp. 240-241) au sujet de la préposition : « [...] chaque proposition définit donc une façon de *faire sens* qui va différer des autres [...] S'il existe un métalangage un tant soit peu général, c'est au mode des prépositions [PRE] qu'il faudra le confier. Définir le sens d'un existant, c'est repérer ce qui n'est pas là et qu'il faut rajouter pour le traduire, le reprendre, le ressaisir, l'interpréter. Dans cette enquête, par conséquent, *trajectoire, être* et *sens* sont synonymes. »

25. À propos de la possession de l'artiste par l'œuvre, cf. David Lapoujade (2011, p. 194), lecteur de Souriau : « L'œuvre commence par être le fantôme qui hante l'âme de l'artiste avant que le rapport ne s'inverse et que l'artiste ne devienne le pâle fantôme d'une œuvre bien autonome, éclatante et pleinement réelle. C'est là le signe d'une profonde pensée de la *possession*. Avoir une

âme, c'est se posséder ou aspirer à la possession de soi-même, à la possession des virtualités qui nous accomplissent et nous rendent autonome. Mais c'est aussi bien être possédé par cette perspective au sens cette fois où l'on est hanté par une âme autre. » Voir aussi Lapoujade (2017).

26. Ainsi, les « êtres de fiction », par exemple Jean Valjean des *Misérables* de Victor Hugo, sont liés à leur « polygone de sustentation » (Souriau [1943] 2009, p. 134). « Sollicitudinaires », ils bénéficient de notre attention : « Leur caractère essentiel est toujours que la grandeur ou l'intensité de notre attention ou de notre souci est la base, le polygone de sustentation de leur monument, le pavois sur lequel nous les élevons ; sans autres conditions de réalité que cela » (*idem*).

27. Donner vie à une œuvre ne consiste pas à appliquer une forme sur un matériau qui l'accueillerait, comme le prévoit une conception hylémorphique. Au contraire, le matériau dicte ses propres contraintes, comme le souligne l'image du potier. À l'artiste de préparer et d'inventer, mais aussi d'« accueillir », de « recueillir » (Latour 2015, p. 25), en tenant compte des demandes de l'objet. Le sujet doit entrer dans le *point de vue* de l'œuvre.

28. Commentant les modes d'existence de Souriau, Latour (2015, p. 27) critique la conception traditionnelle de la modalité : « La notion de mode est aussi ancienne que la philosophie, mais, jusque-là, on considérait, dans le discours, le *modus* comme une modification du *dictum,* lequel avait justement le privilège de demeurer semblable à lui-même. Dans la succession de phrases : "il danse", "il veut danser", "il aimerait bien pouvoir danser", "il aimerait tellement bien savoir danser", le "danser" ne change pas, malgré l'emboîtement, parfois vertigineux, des séries de modalisations. C'est sur ce même modèle du discours que l'on a d'abord pensé la modalisation de l'être, en faisant varier par exemple le degré d'existence de la puissance à l'acte mais sans jamais aller jusqu'à modaliser aussi le "ce qui" passait à l'acte. » Il s'agit, plutôt, d'attribuer des modes d'existence différents au procès principal.

29. Pour cette abréviation, cf. Latour (2012).

30. Voir aussi Couégnas et Fontanille (2017) : si le mode de la Fiction [FIC] constitue une condition de tous les autres modes d'existence, cela vaut également pour le mode du Réseau [RES], celui de la Métamorphose [MET], celui de la Technique [TEC] et celui de la Répétition [REP]. Nous notons toutefois que la fiction et le réseau constituent le soubassement, les modes [MET], [TEC] et [REP] intervenant directement dans l'instauration-énonciation.

31. Cf. Souriau ([1943] 2009, p. 133) : « [...] il faut donc les [les imaginaires] ranger dans une classe existentielle beaucoup plus vaste : celle des êtres qui sont présents et existent pour nous d'une existence à base de désir, ou de souci, ou de crainte ou d'espérance, aussi bien que de fantaisie et de divertissement. De ces êtres on pourrait dire qu'ils existent à proportion de l'importance qu'ils ont pour nous — soit que nous nous inquiétions de beaucoup de choses, soit qu'une seule nous soit nécessaire. »

32. Pour Schaeffer (1999), l'immersion mimétique porte à prendre une chose « comme » une autre chose, sur le fond de l'éventail des possibles. Ensuite, la « feintise ludique partagée » développe le « comme » en « comme si ». Ce dernier est signalé par des marqueurs spécifiques qui entraînent une « neutralisation » du « leurre mimétique pré-attentionnel ». Enfin, la modélisation analogique résout, d'une certaine manière, la tension créée à travers la production d'« isomorphismes de second degré » établissant une relation entre l'objet représenté (par exemple photographié) et l'objet perçu (plutôt qu'avec l'objet « réel »).

33. Si l'on veut poursuivre le débat à partir d'un autre cadre théorique, celui de l'interactionnisme, on peut se rappeler que Goffman ([1974] 1991, p. 52) entend par « mode » (*key*) un « ensemble de conventions par lequel une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente ». L'intéressant pour nous, c'est que le « réel » et l'« effectif » sont considérés comme « des catégories de nature

hybride composées à la fois d'événements perçus dans un cadre primaire et d'événements transformés, identifiés comme tels par chacun » (*Ibid.*, p. 56).

34. Voir aussi Badir (2020). Suite à Souriau, on pourra ajouter le désir, le souci, la crainte, l'espérance…

35. Nous n'abordons pas, ici, la délicate question de la vérité et de la véridiction. On sait, en revanche, combien les logiciens attachent d'importance aux degrés de véridiction. En sémiotique, on se reportera plus particulièrement à Fontanille (2020) pour la distinction entre des « mondes de vérité ».

36. Selon Le Gaffiot, « fictĭō, ōnis, f. (fingo) » se définit comme l'« action de façonner, façon, formation, création ». Au sens figuré, le lexème désigne l'« action de feindre, fiction ». Ainsi, la fiction relève d'abord de la fabrication, dont l'artifice peut constituer une propriété. Nous remercions Pierluigi Basso Fossali qui, à la lecture du présent article, nous a rendue attentive à ce glissement.

37. Cf. David Lapoujade (2017, p. 29) au sujet des microcosmes sourialiens comme « quasi-mondes ».

38. Fontanille et Couégnas rejoignent Souriau sur la volonté de se démarquer de la phénoménologie au sens strict, c'est-à-dire d'abandonner la dualité sujet connaissant — monde sensible objet de la connaissance.

39. En 2020, Fontanille (2020, pp. d 7-d 8) définit le monde de manière très large, par rapport à l'univers de sens : comme un « processus d'actualisation d'un univers de sens hétérogène, mais cohérent — au moins congruent —, un ensemble de manières de pratiquer la connaissance, la vérité, la subjectivité, l'espace et le temps, les relations à autrui, parmi bien d'autres composantes ».

40. Une telle proposition peut susciter des débats. Pour prolonger la réflexion dans une autre direction, on peut lire Schaeffer (2005, p. 25 et pp. 31-32), qui discute l'idée de la fictionnalité de toute représentation, avant de distinguer les représentations « à prétentions factuelles » des représentations « fictionnelles » et d'asseoir la fiction artistique sur le fond de la feintise ludique. On voit l'importance de la distinction entre le fictif et le fictionnel. Nous nous demandons si la feintise *ludique* — qui, selon Schaeffer, n'engage pas la problématique de la vérité référentielle — ne constitue pas une modalité *parmi d'autres*, qui pourrait entrer dans l'énonciation des « mondes » tels que les conçoit la sémiotique à la suite de Souriau et de Latour.

41. La perception relève-t-elle de l'énonciation, comme le propose Bordron (2011) ? Celle-ci est-elle à la base de la sémiosis ? Selon Fontanille ([1999] 2003, p. 269), l'« acte sémiotique en général, relève d'abord de la sensibilité proprioceptive » ; « dans cette perspective, les deux opérations élémentaires, la *visée* et la *saisie*, sont d'abord des opérations perceptives, avant d'être prises en charge par une énonciation qui déictise, localise, mesure et évalue ». Pour Greimas et Courtés (1979, p. 219), la sémiosis constitue un « acte sémiotique ».

RÉSUMÉS

D'abord, souhaitant croiser le point de vue de la sémiotique et de la linguistique, nous réfléchissons aux différents *statuts de la modalité*, tels qu'ils sont définis en sémiotique (condition présupposée à laquelle un procès est soumis, dispositif modal et disposition (passionnelle)). Nous convoquons ensuite quelques oppositions chères à la linguistique (modalité *vs* modalisateur, intensité conceptuelle *vs* intensification énonciative). Afin de préciser la notion de disposition,

d'une part, celle d'« émotion » ou d'« attitude » (Perrin), d'autre part, nous tentons une remontée vers les premiers balbutiements de la quête du sens. Ainsi, nous définissons une *attitude* (diathétique) au monde primitive, caractérisée par des *proto-modalités*, en relation avec des *modulations*. Dans une deuxième partie, il s'agit de réexaminer la notion de modalité à partir de la « grammaire de l'existence » selon Souriau. Nous nous demandons en quoi la modalité et la modalisation agissent sur les relations que l'instance en quête d'une identité modale noue avec le monde ou avec des objets de sens à instaurer. Nous cherchons à montrer que la modalité et la modalisation provoquent des altérations, des conjonctions et des disjonctions. L'élan vers quelque chose se heurte à des conflictualités. Enfin, une réflexion sur les dimensions fictive et fictionnelle, à la suite de Souriau et de Latour, conduit à placer la « surmodalisation fictionnelle » — constitutive ou constituante — à la base de la modulation des valeurs et, plus largement, de la construction énonciative de « mondes signifiants ».

First, in order to cross the points of view of semiotics and of linguistics, we reflect on the different *statuses of modality*, as they are defined in semiotics (presupposed condition to which a process is subjected, modal device and [passionate] disposition). We then call upon some oppositions dear to linguistics (modality vs. modalizer, conceptual intensity vs. enunciative intensification). In order to clarify the notion of disposition, on the one hand, and the notion of "emotion" or "attitude" (Perrin), on the other hand, we try to go back to the very beginnings of the quest for meaning. Thus, we define an *attitude* (diathetic) towards the primitive world, characterized by *proto-modalities*, in relation to *modulations*. In a second part, we re-examine the notion of modality from the "grammar of existence" according to Souriau. We ask ourselves in what way modality and modalization act on the relations that the instance in search of a modal identity has with the world or with objects of meaning to be established. We try to show that modality and modalization provoke alterations, conjunctions and disjunctions. The impulse towards something comes up against conflictualities. Finally, a reflection on the fictive and fictional dimensions, following Souriau and Latour, leads us to place "*fictional overmodalization*" — constitutive or constituting — at the basis of the modulation of values and, more broadly, of the enunciative construction of "signifying worlds".

INDEX

Mots-clés : modulation, modalité, modalisation, expérience, altérité, fiction
Keywords : odulation, modality, modalization, experience, alterity, fiction

AUTEUR

MARION COLAS-BLAISE

IDREF : https://idref.fr/108882497
VIAF : http://viaf.org/viaf/19801275
ISNI : https://isni.org/isni/000000004572824X
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb12683248d

Professeur émérite à l'Université du Luxembourg, Marion Colas-Blaise a publié seule ou en collaboration de nombreux ouvrages collectifs et articles en sémiotique littéraire et visuelle, en linguistique de l'énonciation, en stylistique, en pragmatique et en analyse des discours. L'accent est mis sur les notions d'énonciation et de ré-énonciation, de créativité et d'invention, en relation avec l'art, l'environnement naturel, les institutions et les collectifs. Elle codirige la revue

de sémiotique *Signata – Annales des sémiotiques. Annals of Semiotics* et elle est dans le comité éditorial de la collection « Sigilla » (Presses de l'Université de Liège). Parmi ses publications récentes : *Les Déictiques à l'épreuve des discours et des pratiques* (codir. A. Biglari), Paris, Classiques Garnier, 2021 ; *« Re- » : répétition et reproduction dans les arts et les médias* (codir. G.M. Tore), Paris, Mimésis, 2021.
Courriel : marion.colas[at]uni.lu

Modalités et états mentaux

Sémir Badir

1. Considérations préliminaires

1 J'avais émis, au départ de l'investigation que recueille le présent article, une hypothèse qui paraissait tomber sous le sens : entre les modalités (comme elles s'expriment par les verbes *croire, imaginer, vouloir*, parmi bien d'autres façons) et les états mentaux (notamment les croyances, l'imagination, la volonté), il doit y avoir un lien très fort qui ne demanderait qu'à être sollicité pour leurs études respectives.

2 Il faut reconnaître toutefois que mes recherches en ces matières me laissent dans une certaine perplexité. Ce lien n'est pas absent, sans doute, mais il reste vague, échevelé et peu exploité. Les nombreux ouvrages qui, au cours du XX^e^ siècle, ont pris pour titre « La pensée et la langue », ou quelque autre ressemblant, et dans lesquels des linguistes (Damourette & Pichon 1911-1927 ; Brunot 1922 ; Chomsky 1968), des psychologues (Delacroix 1924 ; Vygotski [1934] 1997 ; Piaget 1948) et des philosophes (Maldiney 1975 ; Recanati 2020) ont cherché à rendre compte du lien entre ces deux grandes aires privilégiées de la connaissance, ne l'ont pas développé sous la forme de correspondances fonctionnelles ou componentielles mais plutôt comme le rapport de deux facultés générales. Ce serait pourtant un angle d'approche pratique qui n'obligerait pas à aborder, du moins pas de manière frontale, des questions qui fâchent : quelle est la nature du langage, quelle est la réalité de la pensée et quelle ascendance l'une exerce sur l'autre (et *vice versa*) ?

3 Une difficulté initiale réside dans la possibilité d'identifier seulement les textes primaires et études secondaires se rapportant à l'un ou l'autre de ces objets : les modalités et les états mentaux. Car les modalités ne sont pas toujours connues, parmi les sciences du langage, sous ce terme (mais sous ceux, par exemple, de *verbes auxiliaires*, de *modes* ou de *forces illocutoires*) et, par ailleurs, elles recouvrent des phénomènes linguistiques éminemment variables, sans même qu'un échantillon de cas ou de thèmes émerge nécessairement de manière consensuelle. Du côté des états mentaux, la situation paraît plus problématique encore ; non seulement parce que les vocables ont varié durant la longue histoire de la philosophie (*facultés de l'âme* ou *de*

l'esprit, aptitudes ou *attitudes*) mais aussi parce que le désir de stabilité terminologique y est moins requis qu'en linguistique, chaque terme nouveau reconfigurant l'approche conceptuelle de cette notion ; par exemple, *états intentionnels* est un compétiteur non seulement pour la désignation des états mentaux, mais aussi pour leur conception dans un cadre théorique propre, en rassemblant autour de cette locution des questions spécifiques et d'autres exemples que ceux qui sont allégués en tant qu'états mentaux.

4 Pour des raisons pratiques, je ne séparerai pas les travaux des psychologues de ceux des philosophes, en admettant que, parmi les uns comme parmi les autres, on trouve des contributions à la conception scientifique d'une théorie de l'esprit selon laquelle l'esprit est situé sur une autre strate d'analyse et de représentation que le cerveau[1]. En bref, l'esprit est capable d'introspection (d'observation de soi), alors qu'un cerveau humain ne peut rien connaître de son propre fonctionnement, sinon indirectement, par les moyens de la science. À l'inverse, mais pour de semblables raisons pratiques d'argumentation, je distinguerai, en sciences du langage, l'approche linguistique et l'approche sémiotique. Les deux concourent assurément à une sémantique des modalités ; mais les différences qui demeurent entre elles pourront être profitables à cette étude. Je partirai en effet du postulat que l'approche sémiotique des modalités ne se laisse pas recouvrir par celles des linguistes mais qu'elle peut aider à faire le lien avec les états mentaux.

5 Des problèmes récurrents surgissent ensuite à la lecture des textes. Le but poursuivi est bien de rapprocher deux objets hautement élaborés appartenant à des traditions de pensée qui, sans être tout à fait étrangères l'une à l'autre, n'en retiennent pas moins des moyens conceptuels spécifiques et dessinent des horizons d'attente distincts. Or, d'une part, les modalités sont peu instruites par le mot qui les désigne (les termes *mode* et *modalité* sont en droit applicables à n'importe quel ensemble d'objets et dans n'importe quel contexte comme des catégorisations épistémiques ou perceptives), de sorte que seule la convention disciplinaire, avec tout ce qu'elle recouvre de compréhension tacite, les assigne à rendre compte d'un certain type de phénomènes. D'autre part, comme les états mentaux ne sont pas caractérisables par des comportements neuronaux objectivables, ou du moins comme ils n'y trouvent pas un moyen de caractérisation suffisant à les distinguer entre eux, les manifestations par lesquelles les philosophes et psychologues entendent les saisir dépendent autant, sinon davantage, des moyens de raisonnement inhérents à leurs pratiques de savoir que d'une relation spécifique entre les états mentaux et leurs manifestations. L'objectivité des modalités et des états mentaux ne paraît pas, par conséquent, séparable des moyens mis en œuvre pour leur étude. Ce problème explique évidemment la difficulté première : les textes se rapportant aux objets visés pour cette étude sont difficiles à identifier parce que l'objectivité même de ces objets dépend d'une procédure complexe.

6 Les liens posés entre modalités linguistiques et états mentaux sont en outre, disions-nous, assez lâches. Du côté des linguistes, l'évocation d'états mentaux relève la plupart du temps de la psychologie spontanée du savant, ou *folk psychology*, comme la désigne Daniel Dennett (1987). Avec ou sans renvoi explicite, il n'empêche qu'on peut estimer que l'analyse linguistique des modalités engage des questions philosophiques ou psychologiques. Ainsi, par exemple, lorsque Charles Bally considère que les verbes suivis d'infinitif « s'échangent avec des verbes modaux employés au passif » (Bally 1942, p. 9), de sorte que *Je dois partir* soit paraphrasable en *On veut que je parte*, n'y a-t-il pas là matière à débat sur le thème philosophique de la responsabilité ? Du côté des

philosophes, il arrive bien souvent que le lien entre un état mental et un verbe soit posé d'emblée, en vue d'attester simplement ce dont il est question. Une fois ce lien admis, il n'est pas systématiquement sollicité et, de fait, l'état mental visé peut s'émanciper de l'expression linguistique. Prenons le cas des croyances, dont bien des philosophes admettent la primauté dans tout procès de connaissance. L'exemple employé par John Searle (1983, p. 25) pour leur présentation est le suivant : pour que la croyance de John selon laquelle César a traversé le Rubicon soit satisfaite, il convient que César ait (effectivement) traversé le Rubicon. Mais est-ce à dire que John *croit* seulement que César ait traversé le Rubicon ? N'en est-il pas sûr ? N'est-ce pas quelque chose qu'il *sait* (au risque de se tromper) ? Supposons que l'on admette, toujours en suivant Searle, qu'une croyance certaine équivaut à un savoir. Admettrons-nous, de la même manière, que *John sait que César a traversé le Rubicon* soit paraphrasable en *John croit avec certitude que César a traversé le Rubicon* ? Un philosophe trouverait peut-être à mener un point d'argumentation à partir de cet exemple, afin d'introduire de nouvelles distinctions conceptuelles, mais, aux yeux d'un linguiste, la cohérence sémantique et pragmatique de la seconde phrase risque tout simplement d'apparaître très peu vraisemblable, partant inutilisable[2]. Telle est l'impression générale que l'on retire à propos des liens entre modalités et états mentaux : leur plausibilité est admise de sorte qu'ils remplissent une fonction de renvoi (les modalités se référant, d'un point de vue sémantique, aux états mentaux, tout de même que les états mentaux prennent l'expression langagière comme attestation indirecte de leur existence), mais, au-delà de cette fonction référentielle, l'analyse et l'argumentation au sujet des uns et des autres ne reposent guère sur leurs liens présumés.

7 Un dernier problème à soulever en vue d'un parallélisme entre modalités et états mentaux concerne le type d'argumentation qui se porte sur ces objets, avec la forme d'organisation qu'il induit. La description raisonnée est le but poursuivi dans la plupart des travaux linguistiques. Les modalités y trouvent des domaines d'usage, avec des critères formels de partage entre elles et des conditions sémantiques d'application qui aboutissent à la constitution d'une typologie. Chez les sémioticiens, comme j'ai tâché de le montrer ailleurs (Badir 2020), la proposition typologique a constitué, avec des règles strictes de structuration, un apport majeur de l'investigation sur les modalités. Mais la question est également vive, et l'argumentation poussée, auprès des linguistes ; Nicole Le Querler (1996), notamment, y a consacré un ouvrage. L'approche philosophique des états mentaux semble provoquée par de tout autres motifs. Les états mentaux y sont d'ailleurs moins souvent l'objet même de la réflexion que le biais par lequel se posent et se résolvent des questions épistémologiques et des problèmes métaphysiques. Une telle perspective est particulièrement mise en évidence dans la philosophie de l'âge classique, de Francis Bacon à Malebranche, en passant par Descartes, Spinoza, Locke ou Leibniz, ainsi qu'on peut en avoir un bon aperçu dans l'ouvrage dirigé par Jaquet et Pavlovits (2006). Quand bien même, par exemple, dans la deuxième des *Méditations métaphysiques*, Descartes énumère une série de manières de cogiter[3], la réflexion est accaparée par une visée normative, avec l'exposition de règles que l'esprit se doit de suivre en toute occasion[4], de sorte que les diverses manières de cogiter ne sont pas considérées pour elles-mêmes mais seulement évoquées dans le but de montrer en quoi elles font obstacle à la connaissance rationnelle du monde.

8 Devant ces difficultés, le livre d'un philosophe américain entend, il est vrai, apporter remède : *Intentionality* (1983), de John Searle. Dans ce livre, Searle établit et argumente avec précision un lien entre des objets de pensée et des objets de langage,

respectivement : les états mentaux et les actes de langage *(speech acts)*[5]. Bien que les actes de langage ne semblent pas pouvoir être assimilés à des modalités, ils comportent un élément (*i.e.* la « force illocutoire ») qui leur est apparenté et offrent ainsi une approche du parallélisme visé par la présente étude. On remarque toutefois que la taxinomie des actes de langage (pas même mentionnée dans *Intentionality*[6]) et la typologie proposée des états mentaux ne coïncident guère. En outre, la classification des états mentaux est pauvre (volontairement pauvre), puisqu'elle se borne à un seul critère distinctif, la « direction d'ajustement » (*direction of fit*), répartissant ces états mentaux en deux grandes catégories dont les croyances et les désirs sont les prototypes, tout en gardant la possibilité de concevoir des états mentaux « neutres » à l'égard de ce critère. Par conséquent, le lien posé ne conduit pas au parallélisme souhaité. Bien sûr, il est possible d'objecter que l'expectative d'un parallélisme typologique entre modalités et états mentaux est non fondée. Je tâcherai, dans la discussion (section 5), de montrer qu'elle n'est pas entièrement vaine. Quoi qu'il en soit, pour revenir à Searle, son argumentation est conduite par une visée normative qui se prête mal, me semble-t-il, à une discussion générale. Les critères qui décident des distinctions entre états mentaux sont liés à une logique vériconditionnelle (ou assimilable à une telle logique, telle la logique *satisfactory-conditional*), provoquant une incompatibilité de principe avec l'approche sémantique différentielle sur laquelle s'accordent la plupart des linguistes et sémioticiens.

9 Je me propose dès lors d'organiser trois rencontres avec des informateurs susceptibles de nous aider à concevoir le lien entre la classification des modalités et celle des états mentaux. Je les appelle « informateurs » parce que les ouvrages dont ils sont les auteurs présentent, en dépit de leur originalité, des synthèses argumentées, bien faites pour éclairer même un novice en ces matières. Le premier d'entre eux est un linguiste, Laurent Gosselin, qui a entrepris une enquête de longue haleine sur les modalités. L'ouvrage qui en recueille les résultats, *Les modalités en français* (2010), s'ouvre par un état de la question où le lien avec les états mentaux est explicitement abordé, constituant ainsi un précédent très précieux. Notre deuxième informateur sera un philosophe, Uriah Kriegel, qui a consacré un livre à la description de différents états de conscience (*The Varieties of Consciousness*, 2015) avec, une fois n'est pas coutume, une ambition typologique prononcée[7]. La troisième personne dont on voudrait interroger le travail est un sémioticien, Jacques Fontanille, pour la notable contribution qu'il a apportée à la conception et à l'étude des modalités en sémiotique. La présentation de ces trois synthèses permettra, dans un second temps, de dégager des motifs communs d'intérêt, apportant un éclairage latéral sur chacune de ces entreprises, en particulier dans leurs essais de construction typologique, et sur certains des problèmes théoriques auxquels elles sont confrontées.

2. Les modalités selon Laurent Gosselin

10 Les difficultés qu'on vient de signaler trouvent un certain écho dans la présentation que fait Gosselin des différentes perspectives théoriques selon lesquelles les modalités méritent d'être considérées, en l'obligeant d'emblée à supposer des conceptions « étroites » et « larges » (les guillemets sont de Gosselin).

11 L'aristotélisme montre assez bien la complexité de la question. D'une part, Aristote, dans *De l'interprétation*, ne retient que des modalités dites « aléthiques » (nécessaire,

possible, contingent, impossible), lesquelles concernent la pensée rationnelle (et le discours scientifique), mais, d'autre part, dans la *Rhétorique* il répartit le discours oratoire en trois genres sur la base de critères concernant l'usage (l'utile pour le genre délibératif, le juste pour le judiciaire, l'éloge pour l'épidictique) que ses commentateurs tiendront également pour modaux. Ainsi, Maïmonide : « Parfois, le prédicat est accompagné de quelques termes indiquant la modalité de la liaison du prédicat au sujet ; tels que : possible, impossible, probable, nécessairement, forcé, nécessaire, blâmable, agréable, convenable, il faut, etc. » (cité dans Gosselin 2010, p. 29). De ce fait, l'appariement des « modalités » du discours oratoire avec les modalités aléthiques rend inextricable le lien entre pensée et discours dans la tradition aristotélicienne.

12 Gosselin s'applique, lui, à les désintriquer afin de dégager, entre l'étude des formes linguistiques et celle des états psychologiques, une place pour une sémantique linguistique des modalités, prévoyant entre les modalités et les états mentaux des cas de non-correspondance. Pour le linguiste, certaines modalités restent « sans analogue au plan psychologique (comme l'obligation / interdiction d'ordre institutionnel) » (Gosselin 2010, p. 32), tandis que certains états intentionnels, telle la colère, n'ont pas de correspondant modal direct. Sa position théorique se démarque ainsi d'autres linguistes, enclins à calquer la classification des modes verbaux (indicatif, subjonctif, impératif, etc.) sur celles des états mentaux, alors que d'autres reportent l'analyse des modalités sur leurs effets pragmatiques (des « forces illocutoires ») dégagés de toute particularité propre à une langue donnée.

13 Naturellement, une fois soigneusement distingués, les états mentaux et les modalités restent à relier. Gosselin adopte ici une hypothèse générale qui, à première vue, est déjà proposée par Charles Bally : les modalités portent, en guise de jugements, sentiments ou volontés (*modus*), sur un « contenu représenté » (*dictum*). Le lien à faire avec les états mentaux passe par l'assimilation de ceux-ci à des états *intentionnels*, en ce sens que de tels états visent un objet, ou sont relatifs à un objet, qui leur tient lieu de représentation. Un parallélisme fonctionnaliste est alors posé entre les modalités et les états mentaux intentionnels : les modalités opèrent, sur le plan cognitif, des « validations de représentations », de manière analogue au fait que les états mentaux sont des jugements (au sens large) d'objets ou portant sur des objets. Partant, l'étude des modalités se consacre (en suivant ici un argument avancé par Robert Martin) au comportement linguistique d'un « universel linguistico-cognitif, d'[une] composante fondamentale de l'énoncé susceptible de réalisations morphosyntaxiques diverses » (Gosselin 2010, p. 50).

14 Une différence subsiste, cependant, qui oblige à voir que le lien entre modalités et états mentaux n'est pas symétrique. Gosselin prend soin en effet de distinguer la validité (qui est un jugement) de la validation, laquelle « présente, dans l'énoncé, une représentation comme valide » (Gosselin 2010, p. 54). On voit combien il est essentiel de distinguer l'approche sémantique de l'approche pragmatique : alors que l'approche pragmatique assimile la modalité à ses effets extralinguistiques (le jugement qu'elle produit), l'approche sémantique des modalités se borne à considérer la présentation discursive des jugements, tout en notant la variété, à la fois formelle et sémantique, de cette présentation, puisqu'un impératif par exemple peut valoir pour ordre, conseil, souhait, défi, parmi bien d'autres types de jugements.

15 Quant à la typologie des modalités proposée par Gosselin, elle résulte du croisement de deux critères (parmi neuf appelés à rendre compte de toute la variété modale des

énoncés) : l'instance de validation et la direction d'ajustement. Le premier de ces critères permet d'envisager différentes instances en charge de la modalité : la réalité objective, la subjectivité et l'institution (ou la convention). Surtout, il oblige à dissocier le locuteur du « sujet modal » (Gosselin 2010, p. 61). Par exemple, dans « Il pleut », le locuteur est bien distinct de l'instance de validation de la représentation ; l'instance de validation est ici la réalité, puisque c'est en fonction de la réalité que l'énoncé est tenu pour vrai ; en retour, la valeur modale de l'énoncé est précisément le vrai (modalité dite « aléthique »). Le second critère (la direction d'ajustement) est repris à Searle, lequel l'a appliqué à la fois aux actes illocutoires (1979) et aux états mentaux intentionnels (1983). Ledit « ajustement » est supposé se faire entre l'énoncé et le monde ; la modalité indique lequel, de l'énoncé ou du monde, est ajustable. Dans les assertions, l'énoncé doit s'ajuster au monde ; dans les injonctions et les promesses, en revanche, le monde est appelé à s'ajuster à l'énoncé. Refusant toutefois le représentationnalisme massivement adopté en philosophie de l'esprit (voir Dewalque & Gauvry 2017), Gosselin remarque que les deux critères sont forcément liés : « l'instance de validation pose un monde avec lequel l'énoncé entretient un certain type de relation d'ajustement » (Gosselin 2010, p. 75). Un tableau résume la répartition de six modalités dans huit catégories, deux de ces modalités pouvant être dédoublées selon une analyse théorique relative au critère d'ajustement (pour lequel quatre directions sont envisagées : deux strictement polarisées et deux tendanciellement polarisées).

Figure1

		D			
		↓	↓(↑)	↑(↓)	↑
I	réalité	m. *aléthiques* *ex.* « C'est un livre marron »			
	subjectivité	m. *épistémiques* ex. « C'est un gros livre »	m. *appréciatives* ex. « C'est un beau livre »	m. *bouliques* (attitudes propositionnelles) ex. « Je veux lire ce livre »	m. *bouliques* (impératifs) ex. « Prête-moi ton livre ! »
	institution		m. *axiologiques* ex. « C'est un livre infâme »	m. *déontiques* (normes) ex. « Vous devez lire ce livre »	m. *déontiques* impératifs) ex. « Ouvrez votre livre ! »

Tableau des catégories modales
Gosselin 2010, p. 80

3. Les états mentaux selon Uriah Kriegel

16 En dépit des références faites aux ouvrages de Sartre, Merleau-Ponty ou Ricœur, l'approche réflexive à propos des variétés de conscience adoptée par Uriah Kriegel est enracinée dans la réception américaine de la phénoménologie et utilise les modes d'argumentation habituels à la philosophie analytique. Les hypothèses émises quant à différents états mentaux relèvent d'abord de l'introspection du philosophe mais doivent pouvoir ensuite s'étayer sur des arguments formulés à la manière de propositions logiquement valides. Dès lors que ces propositions font montre de modalisations verbales, les modalités linguistiques, quoique tout à fait absentes de la réflexion, pourraient trouver à s'y appliquer. En effet, les états mentaux sont allégués,

dans l'argumentation propositionnelle, par les constructions typiques « verbe de modalisation + *que* [*that*] + proposition subordonnée » ou « verbe de modalisation + gérondif ». Les choix des verbes de modalisation sont parfois discutés. Par exemple, pour les états dits « conatifs », la littérature fonctionnaliste privilégierait le désir, tandis que, pour sa part, « I [Kriegel] argue that the mental episode of *deciding and then trying to Φ* is the fundamental form of conative phenomenology » (Kriegel 2015, p. 34). Néanmoins la validité de l'argumentation ne s'éprouve pas réellement selon les formes d'acceptabilité linguistique. Par exemple, l'argumentation menée autour d'un contraste construit entre *to perceive an object* et *to imagine an object* (Kriegel, *ibid.*, p. 185) néglige l'observation, valable tant en anglais qu'en français, suivant laquelle une assertion composée de « *to imagine* + syntagme nominal » est peu plausible sans subordonnée déterminatrice, alors que l'assertion composée de « *to perceive* + syntagme nominal », quoique réservée à des catégories particulières d'objets, l'est davantage[8]. Les verbes ont ainsi tendance à recevoir un emploi métalinguistique qui vaut dans et par les tournures formelles choisies pour l'argumentation, fortement simplificatrices et pas toujours recevables au regard des usages langagiers ordinaires.

17 Une phénoménologie des variétés de la conscience entend considérer des types phénoménaux de second niveau (*second-layer types*) dont l'articulation avec les phénomènes neurologiques, à un premier niveau de phénoménalité mentale, n'est pas justifiée mais seulement présupposée. La discussion menée dans l'ouvrage concerne principalement le caractère « élémentaire » (*second-layer phenomenal primitives*), c'est-à-dire non réductible, des types considérés. Passant en revue différents types d'états mentaux reconnus en philosophie de l'esprit, Kriegel confirme le caractère élémentaire des états cognitifs et des états conatifs, mais rejette les états émotionnels et les états moraux, considérant ceux-ci comme des composés dérivés d'états élémentaires. Il ajoute en outre, à ce même rang premier, les états dits d'« *entertaining* » (au sens de « considérer, envisager, concevoir »). Comme chez Searle et comme dans la typologie de Gosselin, le critère mis en œuvre par Kriegel pour établir la distinction entre ces trois types élémentaires est la direction d'ajustement. Les états épistémiques ajustent la conscience au monde ; les états conatifs, à l'inverse, dirigent le monde vers la conscience (en décidant quelque chose à propos de ce monde puis en s'efforçant de parvenir à cette chose) ; tandis que les états d'*entertaining* suspendent toute direction d'ajustement en manifestant seulement la possibilité même d'un lien entre monde et conscience.

18 Trois phénoménologies élémentaires font ainsi l'objet d'un développement argumenté dans *The Varieties of Consciousness*, mais deux autres phénoménologies du même rang ont été admises d'emblée, sans autre forme de procès. Kriegel dirige en effet son attention sur les formes « non sensorielles » (bien que phénoménales, c'est-à-dire introspectives) de la conscience (*forms of nonsensory [phenomenal] consciousness*) ou, plus simplement dit, sur la « phénoménologie non sensorielle » (*nonsensory phenomenology*), tout en entérinant le statut, au même rang élémentaire, de deux formes sensorielles de la conscience : les états perceptifs et les états dits « algédoniques » (typiquement, le plaisir et la douleur). Or, d'une part, la proposition typologique avancée dans les conclusions de cet ouvrage montre que les formes sensorielles de la conscience se distinguent entre elles selon le même critère qui a servi à la distinction des formes non sensorielles, à savoir la direction d'ajustement. Pour faire simple : les états perceptifs s'ajustent au monde, tandis que le monde s'ajuste aux états algédoniques. D'autre part,

le parallélisme entre les deux séries, sensorielle et non sensorielle, incite à faire l'hypothèse d'une troisième forme élémentaire de phénoménologie sensorielle. Cette forme, selon Kriegel, est l'imagination. Semblablement à la phénoménologie de l'*entertaining*, cette dernière suspendrait toute direction entre le monde et l'esprit mais se présente comme le lien susceptible d'être posé entre eux, préalablement à toute imposition d'une direction.

19 La typologie complète des variétés phénoménologiques de la conscience est synthétisée dans le tableau suivant[9] :

Figure 2

	W→M DoF	*M→W DoF*	*Null DoF*
Sensory	Perceptual ph.	Algedonic ph.	Imaginative ph.
Nonsensory	Cognitive ph.	Conative ph.	Entertaining ph.

Les six *primitives* phénoménales de second niveau
Kriegel 2015, p. 196

4. Les modalités selon Jacques Fontanille

20 Les modalités ont suscité beaucoup d'intérêt dans la tradition française de la sémiotique. Dans l'article qu'il leur a consacré, Greimas (1976) en développe une conception fonctionnelle ajustée au cadre de la sémiotique narrative. Il y propose, notamment, une traduction sémiotique des modes aléthiques issus de la tradition aristotélicienne. À la suite de Greimas, des sémioticiens (principalement Zilberberg 1981 ; Coquet 1984 ; Brandt 1992) ont généralisé les procédures analytiques que permet la prise en compte des modalités, au point qu'une « méthode modale » (comme la nomment Fontanille & Zilberberg 1998, p. 170) ait pu chercher à concurrencer la méthode générative de la sémiotique.

21 Dans *Sémiotique du discours* ([1999] 2003), un ouvrage à caractère didactique plusieurs fois réédité, Jacques Fontanille dresse une synthèse relative à la conception sémiotique des modalités. Cette synthèse aboutit à une proposition typologique, déjà présente (avec quelques modifications qu'on aura l'occasion de signaler), dans *Tension et signification* (1998), ouvrage de recherche co-écrit avec Claude Zilberberg. L'effort de synthèse est doublement contraint : d'une part, celle-ci tente de rendre compte des transformations que le concept de modalité a subies en sémiotique en raison des différentes applications auxquelles il a servi ; d'autre part, elle trace une cohérence dans le parcours conceptuel. C'est cette visée de cohérence que recueille la proposition typologique.

22 Trois conceptions de la modalité ont tour à tour prévalu dans les travaux sémiotiques. La première semble directement inspirée de l'approche linguistique, mais elle est déjà élargie à des applications non envisagées par les linguistes ; par exemple dans *Il apprend à danser*, le procès de la danse est modalisé par *apprendre*. En effet, selon l'approche sémiotique des récits, les procès ne sont pas nécessairement le fait de sujets pensants mais ils relèvent de toute espèce d'*actants*, y compris des actants aussi abstraits que l'« actant de contrôle » (Fontanille [1999] 2003, p. 173) susceptible d'être représenté, dans l'exemple donné, par la modalité « apprendre à ». La seconde conception se

penche sur la nature sémantique de l'action modale, celle qu'exerce l'actant de contrôle. On pourrait dire qu'elle répond à la question suivante : qu'est-ce qui est présupposé pour un procès donné dans un discours afin que celui-ci soit tenu pour intelligible (c'est-à-dire pour vraisemblable, ou du moins cohérent au sein d'un cours d'action général) ? La réponse en serait : toute action modale. En particulier, en ce qui concerne les procès qui dépendent de personnages animés (de « sujets », au sens philosophique du terme), les actions modales présupposées relèvent du savoir (une aptitude à agir), de la volonté (à la fois libre arbitre et motion intime) mais aussi du « devoir » (ce qu'on pourrait appeler, avec Bourdieu, l'« habitus » : les normes incorporées). Cette seconde conception fait appel à des états mentaux (la croyance, la volonté, la morale du sujet), tout en dotant les actions modales d'une fonction propre : ni logique, ni phénoménologique (ou psychologique), mais narrative et, plus largement, discursive. Enfin, la troisième acception se donne comme une justification de ce que la modalité est bien une sorte d'action (discursive). Autrement dit, ce n'est pas seulement en vertu d'un point de vue grammatical (*i.e.* la prise en charge de la modalité par un verbe) que l'on est en droit de parler d'« action modale » : « la modalité change le *mode d'existence* du procès dans le discours, elle en change le degré de présence à l'égard de l'instance de discours » (Fontanille [1999] 2003, p. 176). La question à laquelle répond la modalité dans cette dernière perspective peut se formuler de la manière suivante : à quelle distance l'instance de discours évalue-t-elle le procès considéré ? En partant du principe qu'un énoncé sans action modale est *réalisé*, le prédicat est plus ou moins mis à distance par l'action modale selon trois modes : *actualisé, potentialisé* et *virtualisé.*

23 La typologie qui est alors proposée cherche à articuler les deux dernières conceptions de la modalité en fournissant à la distribution de ses actions deux critères de classement : un critère évaluant les forces animant le sujet et un critère évaluant la place imposée par l'instance de discours au procès considéré.

Figure 3

	Mode virtualisé	Mode potentialisé	Mode actualisé
	Motivations	**Croyances**	**Aptitudes**
Sujet / Objet	***VOULOIR***	***CROIRE***	***SAVOIR***
Sujet / Tiers	***DEVOIR***	***ADHÉRER***	***POUVOIR***

La typologie sémiotique des modalités
Fontanille [1999] 2003, p. 179

24 Le critère des forces liant le sujet soit à l'« objet » (ce que, dans les autres traditions évoquées, on appellerait le « contenu » de la représentation) soit à un tiers actant n'est pas sans rappeler le critère de l'instance de validation selon Gosselin, au moins par le distinguo qu'elle provoque dans la catégorie des motivations : le « vouloir » représente ici les modalités bouliques, tandis qu'au « devoir » correspondent les modalités déontiques. Le critère des places (plus ou moins distanciées) semble capable quant à lui d'établir les différences assignées, dans les deux autres traditions, à la direction d'ajustement. Je signale simplement ces correspondances afin de rattacher chacun des critères sémiotiques à une fonction typologique déjà rencontrée, en attendant de les soumettre, dans la prochaine section, à un examen plus approfondi.

5. Discussion

25 Dans l'idéal (celui que je me représentais lorsque j'ai entrepris cette étude), la comparaison des typologies aurait pu entraîner, moyennant quelques conciliations, leur validation réciproque : les objets de ces typologies étant manifestement en étroit rapport, les constructions typologiques confirmeraient mutuellement leur bien-fondé. Cet idéal s'est éloigné au fur et à mesure que mes recherches ont progressé. Mais une confrontation radicale n'est pas non plus envisageable : malgré le lien étroit qu'on reconnaît entre certaines de leurs manifestations, il paraît clair désormais que les modalités et les états mentaux sont des objets indépendants l'un de l'autre ; il est donc justifié, en fin de compte, que leurs typologies présentent des aspects distincts. La comparaison ne peut viser, pour ainsi dire, qu'une sorte d'intéressement : que fait mon voisin typologiste qui soit susceptible de profiter à ma propre typologie ? Certaines traces d'influence ont déjà été repérées dans les présentations qui ont été faites, notamment en ce qui concerne le critère de direction d'ajustement. Je voudrais à présent dégager deux motifs communs d'intérêt moins directement rassembleurs car non thématisés par nos informateurs.

5.1. L'internalisation de la limite

26 Malgré bien des différences de détail, l'apparentement structurel entre les trois typologies sautent aux yeux : chacune répertorie six types principaux, tout en laissant la typologie ouverte à des sous-types, soit par dissociation (les attitudes propositionnelles et les impératifs propres aux modalités bouliques et déontiques, chez Gosselin), soit par association (les états mentaux non élémentaires, telles les émotions et les doxologies, chez Kriegel ; les concaténations modales chez Fontanille). Ces structures ouvertes ont le caractère d'une *analyse*, c'est-à-dire qu'elles considèrent les types dans une catégorie conceptuelle sans arrêter la division des niveaux. La hiérarchisation de niveaux est explicitement formulée par Kriegel (*second-layer*, puis *lower-layer phenomenal determinable*), déniée par Gosselin (la division entre deux sous-types de modalités bouliques et déontiques est rapportée dans son tableau comme n'importe quelle autre distinction modale), implicite chez Fontanille (les verbes repris comme modalités-types, *vouloir, devoir, croire,* etc., ont d'abord une valeur métalinguistique et laissent la possibilité de distinguer, au niveau des valeurs linguistiques ou sémiotiques, des sous-types) ; dans tous les cas, elle est impliquée par le travail de structuration inhérent à la forme typologique particulière du tableau, alors qu'une simple liste ouverte, comme s'en étaient contentés jusque-là les philosophes et les linguistes quand ils évoquaient ces objets, ne la présuppose pas.

27 Or une différenciation analytique a ceci de caractéristique qu'elle ne mène pas à une conception définissant nécessairement une limite externe à son objet. Il en est bien ainsi chez Gosselin. Sa définition de la modalité ne permet pas de la situer distinctement parmi les « catégories grammaticales » où elle censée se ranger auprès de la quantification, de la temporalité, « etc. » (Gosselin 2015, p. 2).

28 Chez Kriegel, le problème de la définition des états mentaux se pose, typiquement, lorsqu'il est amené à questionner l'inclusion d'un type d'expériences, à savoir les émotions, dans leur catégorie. À l'instar d'autres philosophes ayant abordé cette question[10], Kriegel fait de l'intentionnalité la marque de tout état mental[11]. La question

consiste alors à savoir si les émotions sont intentionnelles. Si oui, elles relèvent de la catégorie des états mentaux. Le point de départ retenu pour en débattre est la théorie dite de « James-Lang » qui, à la fin du XIX^e^ siècle, soutient que les émotions sont des ressentis corporels. Kriegel (2015, p. 133) argumente que le ressenti ne peut être qu'*au sujet* du corps, et non pas ce que le corps manifesterait de lui-même ; une telle perception proprioceptive est intentionnelle dans le sens philosophique ainsi accordé au concept d'intentionnalité : de ce qui est « au sujet de », « dirigé vers » quelque chose[12]. À travers le cas des émotions, on peut entrevoir ce qui peut faire limite aux états mentaux : le corps et ses expériences. L'opposition corps *vs* esprit, quoique généralement larvée, demeure ainsi prégnante dans les débats de la philosophie de l'esprit. Elle l'est d'autant plus qu'elle innerve, chez Kriegel, le distinguo entre les phénomènes mentaux (neurologiques) de premier niveau, non décrits mais pour lesquels on suppute que cette opposition n'est pas fonctionnelle, et les phénomènes mentaux de second niveau.

29 Enfin, chez Fontanille les modalités sont susceptibles de spécifier certains énoncés face à des énoncés non modalisés. Cette proposition théorique, cependant, n'a pas reçu dans la théorie sémiotique de caractère définitif. Dans *Tension et signification*, Fontanille et Zilberberg ont émis une autre hypothèse : comme le critère des forces animant le sujet est applicable aux énoncés réalisés, *faire* et *être* peuvent être considérées comme les deux types propres à la modalité de l'*effectuation*. Chaque mode d'existence se trouve alors corrélé à une paire de modalités-types.

Figure 4

	Potentialisé	Virtualisé	Actualisé	Réalisé
Endogène	ASSUMER	VOULOIR	SAVOIR	ETRE
Exogène	ADHERER	DEVOIR	POUVOIR	FAIRE
	(croyances)	(motivations)	(aptitudes)	(effectuations)

Autre typologie sémiotique des modalités
Fontanille et Zilberberg 1998, p. 190

30 La contradiction entre les deux options théoriques peut être aisément résorbée : comme la distance permettant de caractériser l'action modale est évaluable sur un axe gradué, il est concevable qu'elle soit réduite à zéro ; la présence pleine de l'énoncé vis-à-vis de l'instance de discours est ainsi prise en charge par l'action modale non moins que ses distances variées. Contrecoup de cet arrangement théorique, la définition sémiotique de la modalité ne connaît non plus de limite externe clairement identifiée.

31 Si la limite externe relative à ces objets ne se laisse pas cerner, en revanche leur définition prévoit un définissant qui doit préexister, en une certaine façon, à leur application. Ce définissant n'est pas lui-même modal (du moins pas nécessairement) ni mental, mais représente un « contenu ». Chez Gosselin, le contenu modal se nomme « représentation » et est composé d'un prédicat et d'une ou plusieurs entités ; cette représentation dont la modalité prend en charge la validation renvoie, *in fine*, au monde (Gosselin 2010, p. 468). Chez Kriegel, l'objet intentionnel désigne, le plus souvent, un fait ou un événement, parfois un aspect corporel ou un objet individuel, quoiqu'il arrive également que l'objet intentionnel soit un objet abstrait ou fictif. Searle affirme plus nettement que les états mentaux se rapportent aux « objets et situations [*states of affairs*] du monde » (1983, p. 1). Fontanille fait porter toute action modale sur

un procès, lequel exprime le parcours d'un ou plusieurs actants (Fontanille [1999] 2003, p. 151). On pourrait considérer que la limite a été internalisée dans ces définitions des modalités et états mentaux. Avec pour conséquence que ce qui tombe au-delà de cette limite interne ne peut connaître qu'une existence hypothétique ou métaphysique. Qu'est-ce donc en effet qu'un objet individuel en dehors des états mentaux qui l'appréhende ? Kriegel renvoie les thèses réalistes et nominalistes qui cherchent à répondre à cette question en dehors de l'approche phénoménologique. Pour Gosselin, les modalités sont garantes de l'étoffe discursive des contenus représentés. Hors des modalités, leur existence ne peut être que métalinguistique. Par exemple, l'énoncé *Tu devrais arrêter de fumer* a pour représentation prédiquée « *toi arrêter de fumer* » (Gosselin 2010, p. 55). Semblablement, dans la version étendue de la typologie des modalités de Fontanille et Zilberberg, toute modalité assure au procès un mode d'existence. Que constitue alors un procès privé de son mode d'existence sinon une sorte de script situé à une strate « plus profonde » de l'analyse ?

32 Il y a une autre conséquence à cette internalisation. Ce qui aurait pu être défini comme un dehors des modalités et des états mentaux va pouvoir servir de critère de différenciation parmi ces objets. Il me semble qu'on trouve une sorte d'accord de principe entre nos informateurs à ce propos. Pour que Kriegel parvienne à séparer les phénoménologies sensorielles et les phénoménologies non sensorielles, il faut bien qu'il existe *dans le sujet phénoménologique* quelque chose (à savoir la sensorialité) qui admette un dehors par rapport à soi. Même en ne s'obligeant pas à tenir ce dehors pour « réel » ou pour la « réalité » mais en se contentant de le prendre pour un « monde » (en incluant dans le concept de monde le statut « possible » — désiré, imaginé, etc.), chaque état mental va pouvoir entrer dans un rapport particulier avec le monde, précisément celui que cet état nomme : rapport de perception, de croyance, de passion, de visée (décision et effort dirigé), d'imagination ou d'*entertaining*. Kriegel désigne à juste titre trois de ces rapports par une détermination négative : les états mentaux *non sensoriels* sont ceux pour lesquels un tel dehors n'est pas nécessaire. Qu'on songe par exemple aux fictions ou à l'univers mathématique pour lesquels les concepts de vérité ou de bien ont une application non moins que lorsque les croyances et volontés se rapportent au monde réel. Semblablement, chez Gosselin comme chez Fontanille, la théorie modale prévoit une instance validant ou contrôlant l'accès à un dehors face à la subjectivité. Soit l'énoncé *Il est interdit de fumer*. La représentation que valide l'institution, correctement décrite, suppose que soit précisée, non seulement l'action sanctionnée, mais encore les conditions d'application de la règle, en l'occurrence l'interdiction (devoir ne pas) à « quiconque fumer ici ». De telles conditions ne sont pas nécessaires pour une interprétation adéquate de l'énoncé *Il ne veut pas fumer*. Ou comparez, pour l'objet de quête que représenterait une armée à défaire, la volonté d'un chevalier ou son devoir : toute l'intrigue de *Don Quichotte* repose sur la nature de l'instance contrôlant l'accès au réel face à la subjectivité du chevalier de la Manche. Dans l'un et l'autre exemple, les modalités se distribuent selon leur comportement sémantique à l'égard d'un éventuel dehors aux coordonnées spatio-temporelles stables.

33 On pourrait résumer le premier motif commun d'intérêt aux typologies de nos trois informateurs par la constatation que le sujet pensant et modalisant n'est pas seul à bord. La coexistence de ce sujet avec une forme de dehors ou d'altérité est ce qui se négocie, de manière diverse, à travers ses états mentaux comme avec les modalités. Kriegel et Fontanille envisagent chacun deux options pour cette coexistence, sans toutefois qu'elles se recoupent, car le philosophe fonde l'altérité sur le rapport corps-

esprit tandis que le sémioticien la cheville à l'incidence d'autrui. Le modèle ternaire de Gosselin semble pouvoir les apparier dans un modèle englobant mais la consistance théorique de ce modèle est peut-être la plus délicate à tenir, comme en témoigne la place hésitante qu'y tient l'intersubjectivité[13].

Figure 5

(Kriegel)	(Gosselin)	(Fontanille)
sensoriel	*réalité*	*sujet – objet*
non sensoriel	*subjectivité*	
	institution	*sujet – tiers*

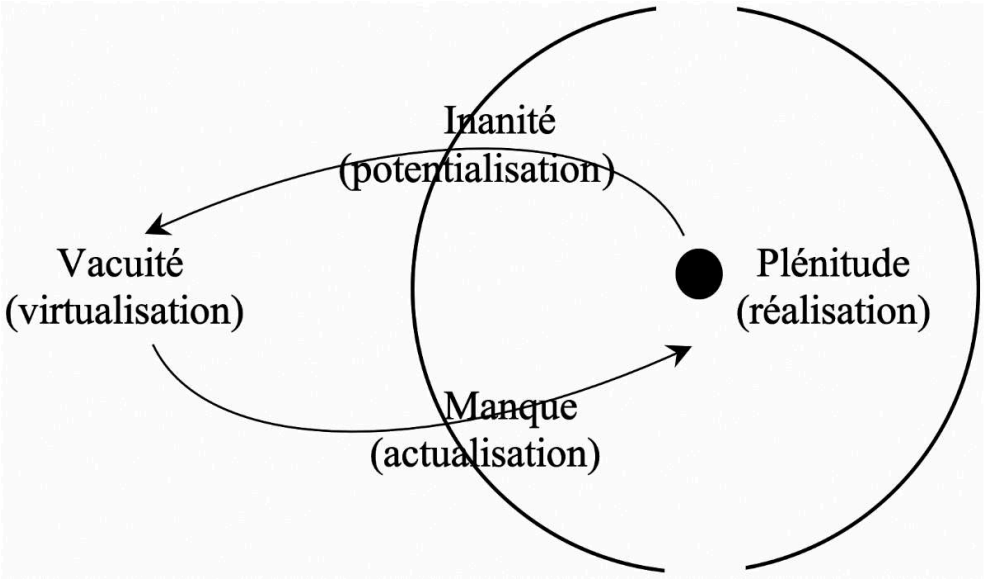
Limites internes au sujet pensant et modalisant

5.2. Le rôle de la notion de présence

34 Un second motif d'intéressement concerne la notion de présence. Elle me paraît jouer un rôle décisif au sein des typologies des trois auteurs considérés, sans que ce rôle soit parfaitement dégagé chez aucun d'eux.

35 La présence est alléguée par Jacques Fontanille, ainsi qu'on l'a vu, comme critère pour la distinction des modes d'existence. Reconnaissons pourtant que les correspondances entre les différents degrés qui sont assignables à cette présence (nulle, faible, forte, intense) et les modes d'existence (respectivement : virtuelle, potentielle, actuelle et réelle) ne sont guère intuitives. Elles ne sont d'ailleurs pas établies explicitement par l'auteur ; je les ai proposées entre parenthèses en les déduisant de l'ordre de présentation des modes d'existence dans le tableau (ici-même Fig. 3). Le caractère hypothétique qui frappe ces correspondances est rendu encore plus sensible par le fait que le tableau des modalités repris dans l'ouvrage de Fontanille et Zilberberg (ici-même Fig. 4) inverse l'ordre de présentation entre l'existence potentielle et l'existence virtuelle ; et aussi parce que la notion de présence n'y est pas soumise à une graduation mais définie par un seuil marqué (présent *vs* absent) avec deux parcours rendant possibles le franchissement de ce seuil. Ces passages d'entrée et de sortie sont conçus en fonction du champ perceptif qui assure l'existence réelle, ainsi que le représente le schéma ci-dessous :

Figure 6



Parcours des modalisations existentielles
Fontanille & Zilberberg 1998, p. 99

36 Le critère de direction d'ajustement, appliqué dans les typologies des deux autres auteurs, implique-t-il, lui aussi, la notion de présence ? Je voudrais montrer que tel est bien le cas. Je n'en inférerai pas que ce critère soit *réductible* à une fonction de présence mais que la notion de présence y joue néanmoins un rôle certain, un rôle *constitutif*.

37 Gosselin, nous l'avons vu, observe que les deux critères déterminant la typologie des modalités sont liés entre eux. Je cite à nouveau ce court passage : « l'instance de validation pose un monde avec lequel l'énoncé entretient un certain type de relation d'ajustement » (Gosselin 2010, p. 75), en rappelant que les instances-types de validation envisagées sont au nombre de trois — la réalité, la subjectivité et l'institution. Que veut dire alors, pour de telles instances, de *poser* un monde, sinon le rendre présent ? Or il est significatif que, selon l'instance et la modalité considérées, Gosselin n'emploie pas toujours le verbe *poser*. Pour la réalité comme pour les modalités aléthiques auxquelles elle sert d'instance de validation, le monde n'est pas seulement posé mais bien *présupposé*, c'est-à-dire donné pour *préexistant* (*ibid.*). En revanche, pour les modalités bouliques et déontiques, poser un monde n'équivaut nullement à le donner pour préexistant : « Lorsque le monde est censé s'ajuster à l'énoncé (modalités bouliques et déontiques), le procès considéré (exprimé par la prédication) est envisagé comme possible (actuellement indéterminé) et comme ultérieur par rapport au moment de référence » (Gosselin 2010, p. 77). On le voit, la présence actuelle ou future (seulement possible) du monde est constitutive de la façon dont l'ajustement se fait entre l'énoncé et ce monde. Dans les derniers paragraphes de la conclusion, Gosselin revient sur ce point : « la représentation prédiquée est "montrée" [...]. [C]ette monstration, par ces caractéristiques modales propres [...] transforme la représentation comme simple renvoi sémiotique en un véritable *processus de simulation de la présence* » (Gosselin 2010, p. 470). Une telle conclusion rejoint remarquablement, me semble-t-il, la suggestion de Fontanille ([1999] 2003, p. 176) selon laquelle la « modalité change le *mode d'existence* du procès ».

38 Chez Kriegel, la notion de présence est massivement convoquée mais tout aussi peu thématisée. Une difficulté débattue à propos des états mentaux consiste à déterminer leur fonction ou leur « nature ». Searle, par exemple, refuse de les assimiler à des actes[14]. Pour Kriegel, les états mentaux ne sont pas de purs contenus mais partagent un trait avec les *attitudes* (Kriegel 2015, p. 43). Il en résulte que les états mentaux exercent deux pouvoirs sur les contenus représentés : d'une part, ainsi qu'on a vu, chaque type d'entre eux, selon les critères qui les différencie, donne à voir ces contenus d'une manière spécifique ; les états cognitifs les représentent comme vrais (*representing-as-true*), les états conatifs les représentent comme bons (*representing-as-good*) ou comme justes (*representing-as-right*), tandis que les états d'*entertaining* les présentent *tout court* (*merely-presenting*). Mais, d'autre part, dans leur généricité, c'est-à-dire en tant que chacun est bien un état mental et endosse une fonction commune, les états mentaux « rendent présents » les représentations : « I [Kriegel] am going to use the expression "presenting-as-true" to denote the *conscious* occurrence of *representing-as-true* » (Kriegel 2015, p. 43). Il est caractéristique de l'approche phénoménologique que Kriegel souligne dans ce passage le mot « *conscious* », alors qu'un sémioticien aurait pu y souligner le mot « *occurrence* ». Or l'actualisation produite par les états mentaux sur les contenus représentés est au moins aussi importante que leur caractère conscient. Une précision conceptuelle, un peu plus haut dans le texte, jouant sur les moyens syntaxiques de la langue anglaise, en témoigne à suffisance : « The truth of *p* is not part of *what* the belief that *p* represents, it is an aspect of *how* the belief that *p* represents. The belief exhibits its truth-commitment, we may say, not in virtue of representing *p-as-true*, but in virtue of *representing-as-true p* » (*ibid.*). On admettra certainement que représenter quelque chose comme vrai (ou en tant que vérité) ne dit pas encore que cette chose soit vraie (il suffit de songer aux dispositifs énonciatifs de bien des fictions), alors que c'est bien ce que cherche à produire une telle croyance. Quel est le ressort de la précision recherchée ? Il s'agit, à mon avis, de mettre en avant le « mode de présence » de la représentation dans les états mentaux, tel que ce mode est capable de sanctionner pour cette représentation différents modes d'existence. La pensée se trouve en effet devant le choix entre deux options reproduisant *en elle-même* la distinction entre états mentaux sensoriels et états mentaux non sensoriels : le contenu représenté peut ou bien être présent seulement en pensée, ou bien être présent en fait, *par le fait même de la pensée* (la seconde option renvoyant à ce que la philosophie appelle « vrai »). Cette dernière reformulation démontre, je l'espère, que le critère de direction d'ajustement n'est pas dissociable d'une notion de présence telle que celle-ci joue un rôle déterminant dans les pouvoirs de la pensée. Cette notion peut dès lors servir de soubassement conceptuel commun aux théories concernant les états mentaux comme les modalités linguistiques.

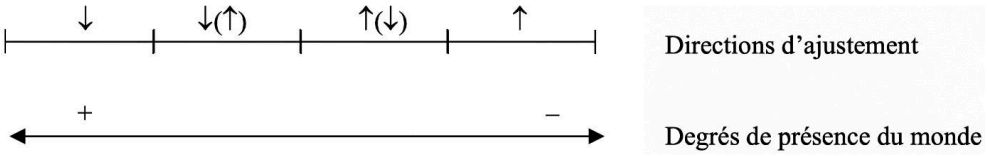
5.3. Problèmes récurrents

39 La mise en évidence de motifs communs fait aussi que les problèmes théoriques sont éventuellement rapportables d'un modèle à l'autre. Je pointerai encore, avant de conclure cette étude, quelques problèmes que peut susciter la fonction dévolue à la notion de présence.

40 On a eu l'occasion de remarquer que les variétés de présence ont été rapportées par Fontanille sous deux formes : gradation (entre une valeur pleine et une valeur nulle) ou

seuillage (dedans *vs* dehors, entrée *vs* sortie). Bien qu'elle ne soit pas reconnue pour telle, cette alternative est rapportable sur le critère d'ajustement puisque celui-ci dépend, en fin de compte, de la variété de présence d'un monde. Chez Gosselin, la possibilité d'un ajustement de la validation qui soit en partie descriptif, en partie injonctif, dans des proportions différentes pour les modalités appréciatives (et axiologiques) et pour les modalités bouliques (et déontiques) montre bien que le modèle est conçu selon un continuum entre la plénitude que le présent est capable d'assigner au monde (réel) et l'aspect hypothétique qui affecte le futur de tout monde (possible). Le seuillage des directions est par conséquent corrélable à une gradation de présence.

Figure 7



Direction d'ajustement des modalités et degrés de présence du monde

41 Le problème théorique qui émerge de cette corrélation concerne évidemment la validité d'une caractérisation typologique. Par exemple, entre *C'est un gros livre*, censé relever d'une modalité épistémique, et *C'est un beau livre*, modalité appréciative, n'y a-t-il pas finalement, au lieu de cas d'hybridation (épistémique et appréciatif), une gamme toute graduelle de déterminants (*C'est un livre… ancien*, *court, pour enfants, profond*, etc.) plus ou moins épistémiques, plus ou moins appréciatifs ?

42 Chez Kriegel, les états mentaux d'*entertaining* sont supposés garder une attitude « neutre », ne recherchant ni la vérité du monde ni son adéquation au sujet. On se demande cependant, dans la mesure où cette neutralité « active » tout de même une relation entre le monde et le sujet pensant, en même temps qu'elle anime un contenu par la simple présentation qu'elle en donne, ce qui permet encore de distinguer ces états mentaux supposés « non sensoriels » d'états mentaux sensoriels également « neutres », ceux que Kriegel regroupe sous l'imagination. En effet, quant aux états cognitifs et conatifs, le caractère non sensoriel est assuré par le fait que ces états appliquent à la représentation une valeur (vérité ou adéquation) qui ne peut être telle que pour l'esprit. Mais la présentation « sans valeur » que Kriegel entend accorder à la supposition, à la considération ou à l'examen d'un objet quelconque ne diffère guère de l'imagination qu'on peut en avoir. On pourrait être tenté d'arguer que l'*entertaining* ne porte que sur les aspects non sensoriels de l'objet représenté tandis que l'imagination porterait sur ses aspects sensoriels (pourvu que ledit objet en possède). Une telle condition n'est pourtant guère justifiée ; elle provoquerait en tout cas une différence significative de traitement avec la manière dont est conçue la relation des autres états non sensoriels avec le contenu représenté. Car l'imagination ne peut pas présenter-comme-sensorielle *p* (sinon l'objet n'est plus imaginaire) mais elle présente *p* en tant qu'objet sensoriel ; de même l'*entertaining*, telle une supposition, présente *p* en tant qu'objet non sensoriel, sans qu'il soit supposé que *p* soit toujours, en toute occasion, non sensoriel. Qu'on songe, par exemple, dans le film *Les demoiselles de Rochefort*, à l'idéal féminin que Maxence porte en imagination : si cet idéal était sensoriellement présent, ce ne serait plus un idéal ; mais Maxence peut prétendre, dans une chanson,

l'avoir recherché partout (de Venise à Java…) parce que cet idéal est présenté en tant qu'il possède la propriété d'être sensoriel (réel, pour tout dire). Et, ici même, nous en considérons l'hypothèse, non en refusant tout caractère sensoriel à cet idéal féminin, mais simplement en n'ayant nullement besoin d'évoquer, dans le point d'argumentation théorique que nous sommes en train de développer, ce caractère dans l'objet pris en tant qu'exemple. Ainsi donc, si l'on admet qu'un état mental est susceptible de neutralité vis-à-vis de la direction d'ajustement entre le monde et l'esprit, alors la distinction entre état sensoriel et état non sensoriel n'est plus opérationnelle à l'égard de ces états neutres[15]. Le problème théorique concerne à nouveau l'applicabilité des critères typologiques, dès lors qu'on rapporte les états mentaux aux modes de présentation — pour mieux dire, aux modes de *présentification* — de leurs contenus.

43 Enfin, chez Fontanille, la distinction entre le mode potentialisé et le mode virtualisé nous paraît insuffisamment justifiée par la critérisation proposée et, du reste, peu adéquate à rendre compte de la différence entre les croyances (supposées rendre potentielle l'existence de leur objet) et les motivations (qui rendraient virtuel cet objet). Indépendamment d'accommodations théoriques éventuelles, la difficulté consiste à conférer à l'absence des fonctions similaires à la présence. La pensée peut certes rendre absent un objet, ou le reconnaître pour tel (ainsi que Sartre [1943, p. 56] en donne des exemples convaincants dans *L'être et le néant*), mais il n'y a pas de sens à considérer qu'une absence puisse être à la fois *par* la pensée et *dans* la pensée, alors qu'un contenu peut être présent dans la pensée par son action même. La distinction entre une présence en pensée et une présence en fait (reconnue comme telle par la pensée) n'est donc pas applicable au concept d'absence. Comment, alors, faire la différence entre la potentialisation de l'« inanité » et la virtualisation de la « vacuité » ? Les modes d'existence permettant de distinguer les catégories modales demeurent eux-mêmes, semble-t-il, sans critère de distinction entièrement probant.

6. Conclusions

44 Les approches contemporaines des états mentaux et des modalités cherchent manifestement à se démarquer de conceptions normatives antérieures. Elles entendent se défaire de tout principe métaphysique dans les modélisations qu'elles avancent au sujet de la pensée et du langage. Même si elles développent des propositions spéculatives, à valeur de description théorique et d'explication générale, leur argumentation se fonde sur l'expérience commune et se développe à la manière d'une expérimentation sur des observables. Cette expérience commune regarde toutefois des objets variables : énoncés linguistiques (avec des expérimentations sur leur acceptabilité sémantique), situations vécues ou susceptibles de l'être (avec des hypothèses sur leurs conditions de satisfaction), prédications textuelles (avec des inférences sur leurs conditions d'efficience narrative).

45 En dépit d'une ressemblance apparente entre certains états mentaux et certaines modalités, ressemblance rendue sensible par l'emploi d'un même substantif déverbal (la croyance, l'imagination, la volonté…) pour les désigner, les modélisations typologiques des uns et des autres, comme elles résultent de l'argumentation à partir des observables, ne se recoupent guère de sorte que les liens entre états mentaux et modalités sont difficilement exploitables, malgré leur plausibilité. On trouve des

prétextes à cette dissociation chez les trois auteurs qui ont permis d'informer la question : la théorie des états mentaux, au contraire de celle des modalités, ne s'intéresse pas à la conventionalité collective responsable de certaines de nos représentations ; par ailleurs, la théorie des modalités développée en sémiotique peut rendre compte de notions psychologiques qui ne portent pas exclusivement sur l'étude de l'esprit humain, telle la notion d'aptitude ; finalement, la théorie des états mentaux peut envisager que certains états mentaux ne soient pas reflétés dans l'expérience langagière communément partagée, tel l'*entertaining* pour lequel Kriegel reconnaît que « there is no good term in everyday English for the entire group » (2015, p. 98).

46 Sur la raison générale de cette dissociation, on ne peut émettre, en l'état de l'art, que des supputations. Jusqu'au début du XIX^e^ siècle, la langue était presque toujours présentée dans les dictionnaires comme le moyen d'expression de la pensée ; les dictionnaires contemporains, quant à eux, ont tendance à mettre l'accent sur sa fonction de communication, l'éloignant ainsi de la forme individuée de la pensée à laquelle reste attachée, dans bien des cas, la réflexion philosophique. D'un autre côté, la philosophie analytique n'a eu de cesse, depuis la fin du XIX^e^ siècle, de prendre ses distances avec la langue ordinaire, en privilégiant les langages formels comme expression de la pensée rationnelle. Les ressemblances apparentes entre états mentaux et modalités auraient été l'occasion d'envisager sur nouveaux frais l'association entre langue et pensée. L'examen des modélisations typologiques à leur sujet confirme plutôt cependant, non certes leur divorce, mais tout de même bien leur autonomie.

47 Cette autonomie est établie grâce à l'internalisation de la limite par laquelle la catégorie des états mentaux comme celle des modalités sont définies. Une telle procédure est de grande portée. Niklas Luhmann ([1997] 2021, p. 51), qui la tient pour essentielle dans les sociétés occidentales, l'a désignée comme « *re-entry* »[16] : une distinction à partir de laquelle un objet est défini est reproduite à l'intérieur même de cet objet, en l'occurrence en tant que critère typologique au sein de la catégorie des états mentaux non moins que pour la catégorie des modalités. La réalité se trouve ainsi doublement garante de ces catégories : globalement, d'une part, comme ce qu'elles excluent ; distributivement, d'autre part, comme contenu différenciable (sous l'aspect du corps ou sous l'aspect d'autrui).

48 Mais l'autonomie des catégories a aussi ceci d'intéressant qu'elle facilite la comparaison de leurs constructions typologiques, avec les critères dont elles procèdent. On a pu ainsi observer que les contenus représentés, par les états mentaux aussi bien que par les modalités, soulève la question délicate de leur présence. La notion de présence paraît bien jouer un rôle déterminant dans chaque typologie, non sans risquer de déstabiliser ses critères distributifs.

49 Il n'y a sans doute pas là de quoi lever entièrement la perplexité qu'a suscitée le sujet même de cette étude. Au moins l'information recueillie éclaire-t-elle, peut-on espérer, certains des enjeux propres aux objets abordés.

BIBLIOGRAPHIE

BADIR, Sémir (2020), « La typologie sémiotique des modalités. Une mise au point », *Semiotica*, 234, pp. 79-101.

BADIR, Sémir (*à paraître*), « Sémantique linguistique et sémiotique : regards croisés sur les modalités », *in* BIGLARI & KLINKENBERG (dir.), *Sémiotique et linguistique*, Paris, Honoré Champion.

BALLY, Charles (1942), « Syntaxe de la modalité explicite », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2, pp. 3-13.

BEM, Daryl J. (1970), *Beliefs, Attitudes, and Human Affairs*, Belmont (CA), Wadsworth.

BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens*, Amsterdam, Benjamins.

BRUNOT, Ferdinand (1922), *La Pensée et la Langue*, Paris, Masson.

CHOMSKY, Noam (1968), *Language and Mind,* Cambridge (MA), Cambridge U.P. ; tr. fr. *Le Langage et la Pensée*, Paris, Payot, 1969.

COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, Paris, Klincksieck, 2 tomes.

DAMOURETTE, Jacques & PICHON, Édouard (1911-1927), *Des mots à la pensée*, tome 1, Paris, D'Artrey.

DELACROIX, Henri (1924), *Le Langage et la Pensée*, Paris, Félix Alcan.

DENNETT, Daniel (1987), *The Intentional Stance,* Cambridge (MA), The MIT Press ; tr. fr. *La Stratégie de l'interprète*, Paris, Gallimard, 1990.

DEWALQUE, Arnaud & GAUVRY, charlotte (2017), « Les théories représentationnelles », *in* DEWALQUE & GAUVRY (dir.), *Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Paris, Vrin, pp. 3-53.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim ; nouv. édition remaniée, augmentée et actualisée 2003.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam, Rodopi.

GREIMAS, Algirdas Julien (1976), « Pour une théorie des modalités », *Langages*, pp. 90-107 ; *in Du sens II*, Paris, Seuil, 1983, pp. 67-102.

GUENANCIA, Pierre (2006) « La critique de la critique de l'imagination chez Descartes », *in* JAQUET & PAVLOVITS (dir.), *Les Facultés de l'âme à l'âge classique : Imagination, entendement et jugement*, Paris, Éditions de la Sorbonne, pp. 55-75.

JAQUET, Chantal & PAVLOVITS, Tamás (dir.), *Les Facultés de l'âme à l'âge classique : Imagination, entendement et jugement*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2006.

KRIEGEL, Uriah (2015), *The Varieties of Consciousness*, Oxford, Oxford U.P.

LE QUERLER, Nicole (1996), *Typologie des modalités*, Caen, Presses universitaires de Caen.

LUHMANN, Niklas (1997), *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Suhrkamp, tr. fr. *La Société de la société*, Paris, Exils, 2021.

MALDINEY, Henri (1975), *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Paris, Cerf, 2012.

PIAGET, Jean (1948), *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel – Paris, Delachaux et Niestlé.

RECANATI, François (2020), *Langage, discours, pensée*, Paris, Collège de France & Fayard.

SARTRE, Jean-Paul (1943), *L'Être et le Néant,* Paris, Gallimard, nouv. éd., 1976.

SEARLE, John (1979), *Expression and Meaning*, Cambridge (MA), Cambridge U.P. ; tr. fr. *Sens et expression,* Paris, Minuit, 1982.

SEARLE, John (1983), *Intentionality*, Cambridge (MA), Cambridge U.P. ; tr. fr. *L'Intentionalité*, Paris, Minuit, 1985.

SEARLE, John (1992), *The Rediscovery of Mind*. Cambridge MA: MIT Press ; tr. fr. *La Redécouverte de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1994.

VYGOSTSKI, Lev (1934), édition originale en langue russe ; trad. fr. *Pensée et langage*, Paris, La Dispute, 1997.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins.

NOTES

1. Le principal motif, tout pratique, à cette assimilation est que les travaux de psychologie sociale qui atteignent un état suffisant de généralité pour la confrontation prévue, tels ceux de Daryl Bem (1970) ou de Daniel Dennett (1987), font largement référence à des concepts et postulats philosophiques. Les travaux plus spécialisés, en raison de leur focalisation sur tel ou tel état mental, ne sont pas directement exploitables. Une synthèse strictement psychologique de ces travaux n'a pas été trouvée, et peut-être serait-elle difficilement concevable, dès lors que la recherche est encore largement exploratoire dans ce domaine.

2. Sans doute, le passage de l'anglais (puisque Searle a écrit son livre dans cette langue) au français peut susciter des problèmes d'interprétation ici. Les emplois de *to believe* ne recoupent pas exactement ceux de *croire* ; par exemple *Experts believe that…* se traduira convenablement par *Les experts estiment que…* Néanmoins, *to believe* laissera toujours entendre la possibilité d'un doute ou d'un point de vue subjectif. Et la définition philosophique de *certainty* comme type de *belief* impose à ce mot une extension *non conforme* à son sens ordinaire. On considérera donc comme suspects les usages d'expressions telles que *to believe with certainty* ou *to firmly believe (that)*, sinon pour mettre l'emphase sur une croyance qui est en fait non complètement justifiée. Enfin, ce que les philosophes désignent par « *true belief* » gagnerait à être analysé selon une concaténation de modalités. Si l'on voulait ainsi admettre que l'expression la plus explicite de l'exemple donné est *John croit que la proposition selon laquelle César a traversé le Rubicon est vraie*, l'analyse en donnera pour paraphrase une expression doublement modale : *John croit savoir que César a traversé le Rubicon.* Ces observations montrent à quel point le travail sur la langue ordinaire est décisif dans ce type d'argumentation.

3. « Mais qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense. Qu'est-ce qu'une chose qui pense ? C'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent » (éd. AT IX, 22). Cette énumération est reprise avec des ajustements (au lieu de *qui conçoit*, Descartes ajoute, après *qui nie,* « qui connaît peu de choses, qui en ignore

beaucoup ») dans la troisième méditation (éd. AT IX, 27). L'énumération est donc relativement fermée mais sans apporter de critères pour cette fermeture.

4. « On pourrait formuler autrement cette conception partagée, tellement partagée qu'elle s'apparente plus à un impensé qu'à une position doctrinale, et dire qu'aux yeux des philosophes classiques l'homme penserait mieux s'il n'imaginait pas — et par "penser" il faut entendre non seulement les opérations de l'entendement qui visent à connaître les vérités de la métaphysique et de la science, mais aussi la façon de se conduire dans la vie et de se comporter avec les autres » (Guenancia 2006, pp. 55-56).

5. « So far I have tried to explain the Intentionality of mental states by appealing to our understanding of speech acts. But of course the feature of speech acts that I have been appealing to is precisely their representative properties, that is to say, their Intentionality-with-a-t. So the notion of Intentionality-with-a-t applies equally well both to mental states and to linguistics entities such as speech acts and sentences, not to mention maps, diagrams, laundry lists, pictures, and a host of other things » (Searle 1983, p. 26).

6. Cette taxinomie forme le premier chapitre de *Expression and meaning* (1979).

7. Je voudrais remercier Arnaud Dewalque, mon collègue au département de philosophie de l'université de Liège, pour avoir guidé mes lectures en philosophie de l'esprit et, en particulier, pour avoir signalé à mon attention le livre de Kriegel.

8. Comme c'est le cas de l'expression *to perceive a danger*. Imaginer un objet reste, semble-t-il, une expérience réservée au domaine spéculatif de la philosophie ; les gens ordinaires imaginent des situations ou des événements, comme dans la chanson éponyme de John Lennon ("*Imagine there's no countries / Imagine all the people living life in peace*").

9. On lira bien sûr, sur la première ligne du tableau, "*W[orld]→M[ind] D[irection]o[f]F[it]*", soit : *Direction d'ajustement 'Monde → Esprit'* ; etc.

10. Notamment Michael Tye. Voir Dewalque & Gauvry dir. (2017, pp. 93-133).

11. On attribue généralement à Franz Brentano la paternité de cette thèse (Dewalque & Gauvry 2017, p. 18). Kriegel en étend l'interprétation à la conscience : non seulement il n'existe pas d'état mental qui ne soit pas intentionnel, mais il n'existe pas non plus d'état mental qui ne soit conscient (Kriegel 2015, p. 259). Ajoutons que, pour « contourner » la découverte freudienne, Searle (1992) a énoncé un « principe de connexion », que reprend Kriegel, suffisant à la résoudre : pour tout état intentionnel l'inconscient demande à être tenu pour *potentiellement conscient* (voir Kriegel 2015, p. 121).

12. Dans la suite du chapitre dédié à la phénoménologie émotionnelle, Kriegel entend démontrer que les émotions ne sont pas réductibles à la seule phénoménologie proprioceptive, bien qu'elles puissent finalement être dérivées d'une combinaison de plusieurs phénonologies élémentaires, sensorielles comme non sensorielles, à savoir : perceptive, algédonique, cognitive et conative.

13. J'ai exposé les tenants de ce problème dans une autre étude (Badir, *à paraître*).

14. « Acts are things one *does*, but there is no answer to the question, "What are you now doing" which goes "I am now believing it will rain", or "hoping that taxes will be lowered", or "fearing a fall in the interest rate", or "desiring to go to the movies" » (Searle 1983, p. 3).

15. La solution proposée par Kriegel (2015, p. 194) est la suivante : les imaginations sont de deux types ; les unes (les rêveries) présentent un contenu non existant de manière sensorielle (*sensorily presenting-as-nonexistent*) ; les autres (les rêves et les hallucinations) présentent simplement leur contenu de manière sensorielle (*sensorily merely-presenting*). Solution compliquée, qui donne à voir l'imagination selon un jour tout autre selon à quoi on la met en confrontation (la perception dans le premier cas, l'*entertaining* dans le second) et qui, surtout, reste problématique pour un des sous-types en ceci qu'il a été admis qu'une présentation dénote toujours un état *conscient*.

16. Sur la notion de *re-entry*, voir également le texte de présentation au présent volume.

RÉSUMÉS

La présente étude entend mener à bien, malgré des difficultés à prévoir, une discussion comparative sur certaines propositions théoriques, en particulier typologiques, développées selon des méthodes distinctes autour de deux objets différents : d'une part, les états mentaux (intentions, désirs, émotions…) que la philosophie, soutenue désormais par la psychologie, nomme et discerne ; d'autre part, les modalités (aléthiques, épistémiques, déontiques…) décrites par les sciences du langage. Il semble plausible en effet que l'association de la volonté et du verbe *vouloir*, ou de la croyance et du verbe *croire*, pour ne mentionner que les cas les plus évidents, entraîne des recoupements d'intérêt entre l'approche philosophique des états mentaux et l'approche linguistique et sémiotique des modalités. Trois auteurs permettront d'informer cette discussion : le linguiste Laurent Gosselin, le philosophe phénoménologue Uriah Kriegel et le sémioticien Jacques Fontanille. On dégagera de la présentation de leurs modèles respectifs deux motifs communs d'intéressement : premièrement, la manière dont chacun de ces modèles théoriques intègre, au titre de différenciateur typologique, ce dont son objet se démarque, à savoir un « monde » contenu ou représenté dans les états mentaux comme dans les modalités ; deuxièmement, l'appel à une certaine *présence*, dont la notion, pour équivoque ou problématique qu'elle soit, n'en paraît pas moins essentielle quand il s'agit de rendre compte des différences entre les types de l'objet considéré.

The present paper, in spite of the difficulties to be foreseen, intends to lead a comparative discussion on some theoretical propositions, in particular typological ones, that have been developed according to distinct methods around two different objects: on the one hand, the mental states (intentions, desires, emotions…) that philosophy, now backed by psychology, labels and discerns; on the other hand, the modalities (alethic, epistemic, deontic…) described by linguistics. It seems plausible indeed that the association of the notion of will and the verb to want, or of the notion of belief and the verb to believe, to mention only the most obvious cases, leads to overlapping interests between the philosophical approach of mental states and the linguistic and semiotic approach of modalities. Three authors will guide this discussion: linguist Laurent Gosselin, phenomenological philosopher Uriah Kriegel and semiotician Jacques Fontanille. The presentation of their respective models will reveal two common grounds: first, the way in which each of these theoretical models integrates as a typological differentiator that very thing from which its object differs, namely, a "world" contained or represented in mental states as in modalities; second, the appeal to a certain "presence", which, however equivocal or problematic the notion may be, seems essential when it comes to accounting for differences between the types of object considered.

INDEX

Keywords : categories, cognition, mental spaces, intentionality, phenomenology, modality
Mots-clés : catégorie, cognition, espaces mentaux, intentionnalité, phénoménologie, modalité

AUTEUR

SÉMIR BADIR

IDREF : https://idref.fr/055764371
VIAF : http://viaf.org/viaf/51866569
ISNI : https://isni.org/isni/0000000121329946
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb13621849t

Sémir Badir est maître de recherches du Fonds National belge de la Recherche Scientifique (F.R.S.-FNRS) et enseigne la sémiotique textuelle et littéraire à l'Université de Liège. Ses intérêts de recherche visent les aspects épistémologiques des théories linguistiques et sémiotiques, qu'il développe notamment dans le collectif Lttr 13, ainsi que les modèles conceptuels appliqués aux formes littéraires et artistiques. Il est l'auteur de *Hjelmslev* (Belles-Lettres, 2000), *Saussure. La langue et sa représentation* (L'Harmattan, 2001), *Epistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev* (Honoré Champion, 2014), *Magritte et les philosophes* (Les Impressions Nouvelles 2021), *Les Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (Lambert-Lucas, 2022). Il a co-dirigé plus d'une vingtaine d'ouvrages et numéros de revue (*Protée, Semen, Semiotica, Visible…*).
Courriel : semir.badir[at]uliege.be

Le circuit entre modulations et modalisations

Nouveau voyage dans le vaste archipel théorique du modal

Pierluigi Basso Fossali

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai le plaisir de remercier Marion Colas-Blaise et Julien Thiburce pour la relecture de cet article et pour leurs commentaires précieux.

Introduction

1 Notre article est conçu comme un petit voyage dans les vastes territoires du modal, en essayant de parcourir des sentiers sans doute déjà battus, mais cette fois à partir d'une façon de procéder qui reste liée à une écologie figurative et à des régimes pratiques. En ce sens, la prise en compte du modal dans la construction de la théorie se révèle être la raison même du rejet de la virtualité structurale du sens comme base unilatérale de la signification. En effet, dans le cadre théorique d'une écologie sémiotique qui réinterroge les modes d'existence, la *virtualisation* peut être tout au plus la suspension d'une prise praxique du sens lorsque la reconnaissance des conditionnements modaux hétéronomes peut céder momentanément le pas à l'évaluation de l'architecture sémiotique interne d'un langage, et ce afin d'évaluer des commutations possibles entre les parcours divers qui ont donné lieu à la stabilisation d'une même forme linguistique. La *langue* se compose de l'intersection de plusieurs généalogies praxiques et, à la profondeur des usages, il faut associer une traduction de *pressions* entre des modalisations internes (conformation tensive aux principes paradigmatiques internes) et des modalisations externes (recomposition constante des domaines sociaux dans lesquels la *parole* est exercée) [1]. La non-séparation du *sémiotique* par rapport à l'expérience du sens n'empêche pas de penser à une archéologie des pressions modales et donc à l'idée de relire les littératures et toutes les productions sémiotiques comme

l'empreinte d'un immense échange modal entre ancrage et support (de l'énonciation), objet et texte, enracinement et projection fictive (des valeurs). Au fond, le modal est la plus petite particule de notre histoire dans laquelle observer l'échange entre donation du sens (au monde) et revendication d'avoir (nous, dans nos co-existences et nos interactions) du sens. Dans la dialectique entre l'effort de présenter ce qui saura se reproduire (traditions) et la tentative de représenter ce que nous n'aurions pas pu concevoir ou fabriquer (natures[2]), se décline l'histoire tourmentée par des doubles contraintes (forger et témoigner, être source et être relais) et des tensions contradictoires (*enérgheia* et *heuresis*).

2 Notre contribution explore cet écart modal qui déchire tout acte symbolique dans lequel l'écriture est justement à la fois geste d'autonomie et geste de reprise, les expressions étant, pour l'un ou pour l'autre, le fruit des concessions assurées pour donner aux tensions modales la résolution locale d'une rencontre. Mais l'expression de cette rencontre mérite bien une réinterprétation, dès lors que la portée sémantique est "contenue" en tant que prédominance modale qui devient configuration. Le parcours de l'interprétation lui-même est conduit par des modalités auxquelles il ne prête qu'une base de transposition, des réflexions qui permettent des changements de perspective. Au fond, l'homonymie entre les modalités comme qualifications de la forme d'implication d'un actant dans une transformation de valeurs et les modalités en tant que canaux expressifs révèle que, lorsque le rôle modal concerne un faire énonciatif, une pluralité d'implications s'installe par défaut et que cette *polymodalité* est justement un circuit entre des intentions de sens à asserter et des prestations incarnées pour le sens à promouvoir. L'expressivité désigne alors le croisement entre des modalités *dites* et des modalités *montrées*, entre prédication et incarnation, ce qui veut dire qu'à la portée "modalisatrice" du discours il faut toujours associer une expérience modalisée du discours qui se produit à travers l'instance énonciative.

3 À travers trois étapes, nous essayerons d'aborder cette histoire modale qui accompagne nos sémioses : la première (§ 1 et § 2) se concentre sur l'émergence du modal en tant que question sémiotique, ce qui nous permettra aussi une première cartographie des problématiques fondamentales, au moins à nos yeux ; la deuxième étape (§ 3) est représentée par le passage de la reconstruction horizontale des nœuds théoriques (cartographie) à la profondeur des enjeux modaux, en particulier avec une réflexion sur les modalités de l'*être* et du *faire*, qui sont souvent assumés comme des indéfinissables ou comme des bases ontologiques nécessaires ; la troisième étape (§§ 4-6) est représentée par l'examen des retombées théoriques d'une reconceptualisation des modalisations et des modulations à l'intérieur d'un paradigme que nous pouvons indiquer comme « écologie sémiotique » pour l'opposer aux modèles génératives de la signification. Enfin, le paragraphe final (§ 7) présente moins des conclusions que des ouvertures sur le traitement théorique possible de l'hétérogénéité modale, hétérogénéité qui serait le point de départ, voire la condition expérientielle même de toute sémiose, y compris des énonciations linguistiques.

4 La nature théorique de notre contribution fait appel à une série d'exemples problématiques relevant de plusieurs domaines sociaux ; ils offrent une première complexification des modèles proposés pour s'ajuster à des territoires modaux concrets, mais naturellement leur convocation ne veut pas se substituer à des analyses de corpus. Cet article vise à ne pas répéter ni d'autres contributions déjà faites par l'auteur sur les modalités (positions synthétisées récemment dans Basso Fossali 2021),

ni les thèses déjà exprimées dans le texte de présentation de ce dossier. En ce sens, il a à la fois une nature exploratoire et une vocation à opérer un rapiéçage possible entre plusieurs perspectives théoriques sur les modalités.

1. Pour commencer

1.1. Le modal comme origine

5 La première perspective que nous voulons aborder concerne le modal en tant qu'origine ; l'idée est que le modal puisse jouer le rôle d'origine des contraintes sémantiques. On a du mal à trancher si à l'origine il y a l'action ou l'événement : ce qui peut garantir une commensurabilité aux initiatives et aux contingences est la réciprocité des conditionnements modaux, conditionnements qui peuvent rester fluides et réversibles ou bien coaguler selon des formes métastables. Si la fluidification modale ne permet que de faire émerger des *modulations* sans accumulations individualisées d'un potentiel de conditionnement, les coagulations favorisent la distinction d'épicentres modaux. En ce sens, une "logique du sens", une territorialisation rationnelle à partir d'un épicentre, est une condition seconde par rapport à l'arrière-plan modal, ce qui est bien connu et exploité par toutes les tentatives de se réfugier dans l'irrationnel. Le furieux, par exemple, affiche en même temps sa déraison et la dérive modale de ses actes incontrôlés qui le déresponsabilise : on se bat contre un "*devoir être* autrement" en deçà de toute confrontation, dans un environnement de modulations qui alors appartient moins aux instances qui déchainent leur colère ontologique qu'à l'entour impénétrable (chaos, chance "aveugle").

6 Le *logos* répond à une tentative d'enrégimenter le modal, de le configurer (*modalités*) en s'assurant ainsi un réseau actantiel ; mais le *logos* peut se révéler aussi comme la prison qui empêche les modulations de s'exprimer en tant que telles. C'est pourquoi on cautionne parfois des actes insensés, option presque désespérée, voire suicidaire. En réalité, le *logos* peut laisser l'initiative à des soubassements sensibles qui aspirent à trouver des fluidifications modales participatives. Mais toute la question de la gestion du sens s'ouvre de manière problématique entre la cooptation de flux modaux et l'(auto)attribution de positions à stabilisation modale disjointe.

1.2. L'origine du modal

7 La deuxième perspective que nous voulons convoquer est celle de la (ré)génération du modal à partir des pratiques humaines : l'origine du modal peut être conçue soit comme un potentiel prédicatif et descriptif du langage, soit comme un cadre extralinguistique qui impose des conditions aux pratiques énonciatives ou encore — troisième possibilité que nous voulons privilégier — comme l'expression d'un couplage avec l'environnement dont le langage n'est qu'une forme d'élaboration et de transposition.

8 Chaque fois qu'un discours impose ses constructions modales, aspectuelles et temporelles à la scène de l'énoncé, il ne peut pas ne pas se soumettre à des conditions similaires pour monter sur la scène publique comme événement, un événement dont l'action locutrice et la force illocutive ne sont que des composantes. L'énonciation, en

tant que dispositif linguistique, s'offre comme interface entre l'action linguistique réglée et un environnement qui l'accueille, ce qui veut dire que, sur le plan d'une "ergonomie" de pratiques de signification, on cherche à gérer l'indétermination du milieu d'accueil dans lesquelles on enregistre aussi des effets perlocutoires et des facteurs contingents non prévus (dimension événementielle). Une confrontation modale immédiatement lisible entre un espace intradiscursif et un milieu extralinguistique, qui seule peut assurer une proportionnalité et un espoir d'efficacité aux initiatives linguistiques, serait possible seulement si le site de l'énonciation a reçu à l'avance une "territorialisation", bref une cartographie et une grammaticalisation modale. Ce travail préliminaire est assuré par les jeux de langage, avec leurs terrains d'exercice, leur juridiction normative, leur codage des rôles et des manœuvres. Une action linguistique "fait prise", afin d'exercer sa force illocutoire et sa gestion relative des effets perlocutoires, à la condition de s'inscrire sur des territoires institutionnels prémodalisés, différenciés mais commensurables, voire traductibles. Chaque énonciation n'est pas immédiatement en contact avec l'environnement car les cultures ont élaboré des *espaces d'implémentation* (Goodman 1984), à savoir des trames énonciatives qui arrivent à institutionnaliser des milieux d'accueil et qui offrent des enveloppes modales aux discours pour assurer des interprétations non abusives. L'ensemble de ces trames aspire sans doute à faire système ; toutefois, cette codification préalable des espaces modaux qui devraient assurer une commensurabilité à la fois entre les domaines des échanges et entre les énonciations et les énoncés, a besoin d'échapper à ses propres règles afin de laisser une dialectique entre projet et aventure, calcul et exploration, consolidation et invention. Les cultures sont alors moins des systèmes que des *sémiosphères* dans lesquelles entre les jeux instituants et les jeux institués, entre les grammaires et les actes, l'émergence d'un jeu non encore codé (*play*) se glisse dans le cadre de la pratique en cours.

9 La contradiction topologique est alors la suivante : d'une part, les lieux institutionnels, en tant qu'espaces d'implémentation des pratiques énonciatives, s'interposent à l'environnement comme des scènes d'accueil des actes de langage individuels afin de protéger leur force modale, liée au statut des objets et aux rôles des sujets impliqués ; d'autre part, l'environnement ne reste pas confiné au-delà des espaces d'implémentation comme simple horizon événementiel des pratiques, mais il s'insinue dans les plis et dans les vides des terrains institutionnalisés comme marges de manœuvre, jeu interne pas encore codé, source d'une fluidification modale encore possible.

1.3. Paysages de sens

10 Le paradoxe du *paysage* est celui de convertir l'énonciation qui le constitue en délimitation provisoire d'une fluidification de sens possible, topologie bien calculée d'une ligne de fuite qui échappe au point de vue : certes, le secret de l'image est le fruit du dispositif de capture propre à l'énonciation visuelle, mais en même temps une tension modale "clandestine" s'installe inévitablement. Le regard est (dé)joué. Les énoncés verbaux ont-ils un meilleur sort ?

11 L'instauration d'un point de vue est l'emblème d'un cadre modal maîtrisé, mais comme toute préfiguration de signification, il rencontre ses limites : sa cécité périphérique (le hors cadre, un environnement modal non calculable) et son point aveugle (les marges

de jeu qui s'ouvrent dans la connexion entre dispositif d'énonciation et énoncé). L'énonciation est l'emblème d'une territorialisation, le discours étant son espace institué ; l'énonciation énoncée — traces et balises de l'acte d'énonciation — devraient incarner la projection d'une *observation de deuxième ordre* sur le *dictum* ; et pourtant, si l'on ouvre un circuit de signification vers une altérité, c'est parce que l'interprétation pourra parcourir les terrains modaux proposés en découvrant des zones ou des passages textuels qui, comme des paysages, révèlent des enjeux de sens ultérieurs, parfois une portée insoupçonnée.

12 Le texte n'est pas transmission d'informations car, justement, on ne doit pas jeter à la poubelle sa composition discursive (son plan de l'expression) une fois que l'on pense en avoir "décodé" le message. Comme tout discours à consigne, le texte guide le lecteur à s'approprier de la signification, en équilibrant respect du *dit* et aspiration de l'*entendu*. Même une sémiotique du texte montre que la communication concerne des conversions modales qui peuvent s'opérer seulement à la condition d'une fluidification intermédiaire, de la redécouverte d'un environnement qui n'est plus l'"au-delà de la signification", mais son opportunité clandestine, son jeu renouvelé.

13 Afin de ne pas réduire cette redécouverte du jeu interne de la signification territorialisée à une déconstruction de sens qui se soustrait aux respects des formes symboliques et aux principes d'objectivation, nous pouvons exemplifier le *jeu interne* à tous les jeux de langage à travers la traduction, avec son *salto mortale* (Ladmiral 2005) d'une langue à l'autre : le respect du *dit* demande l'invention d'équivalences *ad hoc*. Tout passage de consigne dans une chaîne praxique exige un saut et la conversion de modalités instruites en modalités implémentées ; mais ce saut se réalise-t-il vraiment dans le vide (*salto mortale*) ? Ou le vertige d'être sans une langue pour exécuter cette conversion fait-il place à une réinitialisation modale qui impose de nouvelles conditions pour la constitution de formes sémiotiques et pour le test de leur "prise" communicationnelle ?

14 Afin de ne pas abandonner le *salto mortale* dans un état d'abîme descriptif, nous estimons que l'expérience de ce passage, tout en rendant le discours muet, laisse encore de la place pour un paysage de sens, un paysage fluide composé par des modulations canalisables. L'énonciation est toujours une réponse aux provocations lancées par ses vides de sens[3], mais le passage par des lacunes sur le plan expérientiel n'est presque jamais un passage à vide.

15 Le vide n'accepte pas de forme symbolique préalable pour l'encadrer ; mais il annonce, dans l'absence de relations sémantiques qu'il affiche, de nouvelles conditions pour démarrer des articulations signifiantes. L'idée est que le vide, en tant que passage pré-iconique, parvient à initialiser de nouvelles articulations à travers des modulations encore protéiformes.

2. Les modulations

2.1. De la préfiguration modale à la proportion des modulations

16 Dans *Sémiotique des passions*, Greimas et Fontanille (1991) ont bien déterminé la place des modulations en deçà des scénarisations actantielles, donc avant des investissements modaux et aspectuels. Ce qui distingue éventuellement notre position est que le potentiel d'exemplification des modulations (ouvrante, clôturante,

ponctualisante et cursive[4]) traverse tous les éléments clés d'une scénarisation, précédant ainsi l'assomption d'un point de vue et la focalisation sur des déterminations actantielles, temporelles et spatiales (approche du sens "en condition de vide"). Ce potentiel ne s'exprime pas *en discours*, mais *en expérience*, donc il concerne éventuellement l'expérience de l'énonciation sous forme négative, de provocation, de tension irrésolue ; tension exemplifiée par le matériel expressif que l'énonciation voudrait conduire à signification *via* ses grammaires discursives, mais sans pouvoir dépasser réellement l'exploitation de la prestation sensible de ce dernier (sa reddition à l'expérience perceptive[5]).

17 Cela peut expliquer pourquoi en linguistique on pourrait apparemment se passer des modulations. En sémiotique, on travaille sur des langages dans lesquels la catégorisation et la narrativisation de l'expérience vont de pair avec l'expérience perceptive d'un texte non notationnel donc *dense* (Goodman), ouvert à la saturation sémantique de tous les apports des signifiants en tant qu'interprétants sensibles du texte même. Mais l'on sait bien que même les textes notationnels doivent être interprétés en passant par une exécution, fût-elle mentale, ce qui ne peut que restituer une dimension sensible et rouvrir la porte à des modulations. L'aspect problématique est que ces modulations ne sont pas grammaticalisées ou lexicalisées, qu'elles n'entrent pas dans le système de la langue et n'ont pas des manifestations normées, du moins pas indépendamment des pratiques in vivo et des connaissances de terrain. Les modulations n'ont qu'une objectivation négative comme potentiel modal fluide dans le "lit" duquel le fleuve énonciatif, avec ses affluents interdiscursifs, court, de manière accidentée, vers ses enjeux de signification.

18 Les modulations exemplifient l'origine modale du sens — une circulation de valeurs — sans avoir reçu encore une catégorisation linguistique ou une transposition discursive. Si, comme nous l'avons suggéré, elles peuvent contribuer à décrire les effets de sens textuels, elles peuvent aussi nous aider à nous positionner en deçà des verbes modaux, normalement utilisés sur le plan métalinguistique (*vouloir*, *devoir*, *savoir*, *pouvoir*, etc.), même si inscrits dans la forme d'une langue particulière.

19 Pour Greimas et Fontanille (1991), les modulations dénotent des styles assumés par les variations tensives du *devenir* : « Les modulations du devenir peuvent être conçues, en quelque sorte, comme une certaine manière de gérer à la fois l'hétérogénéité des tensions et l'homogénéité globale de l'orientation » (*Ibid.*, p. 36). Ces styles, une fois qu'ils sont traités par des opérations de discrétisation, fonctionneraient comme les prototypes des modalités traditionnelles, autrement ils contribueront à définir des aspectualisations. Dans la première perspective,

> le prototype du vouloir, par exemple, pourrait procéder d'une « ouverture », actualisant l'effet de visée et se reconnaitrait à ce niveau tensif par une accélération du devenir et, quelle que soit sa position, chaque nouvelle occurrence du vouloir déterminerait une nouvelle ouverture ou une nouvelle accélération (*Ibid.*).

20 On voit que le point de départ est une dimension ontologique (le devenir) contrainte par des préconditions de la signification qui opèrent sous la forme de démarcations des tensions et débouchent sur un style de traitement de leur hétérogénéité (par ex. dans le cas du *vouloir*, en termes d'*ouverture*, de disposition à la capture, une sorte de proto-*visée*) corrélée à une canalisation de l'orientation (*accélération* du devenir soumise à une préfiguration moins différée que prévu de la *saisie*, ce qui montre la portée aspectuelle

aussi du prototype de la modulation *boulique*). Dans cette description des modalisations, leur caractère prototypique est traité comme une matrice de base des modalités, lesquelles attendent encore des intérêts thématiques pour trouver une détermination spécifique, étant donné qu'elles expriment la qualité d'une implication de base dans des transformations de sens. Nous sommes face à des *synthèses passives* (Husserl 1926) qui arrivent à faire émerger les modulations saillantes d'un couplage si strict qu'il empêche encore la séparation entre les instances, mais pas l'asymétrie de leurs différentes implications.

21 Pourtant, la correspondance une à une entre modalisation et modalité, l'une prototype ou matrice de l'autre, n'aide pas à complexifier le cadre et à trouver un soubassement génératif des modalités. À nos yeux, les suggestions diagrammatiques *ouvrante, ponctualisante, clôturante, cursive* semblent moins favorables pour indiquer des préludes aux modalités classiques que pour décrire la phase, dans un circuit des modalisations, dans laquelle une thématisation modale émerge. En ce sens, un vouloir est ouvrant s'il est participatif, mais il peut être assez clôturant s'il s'installe comme désir obsédant. Par ailleurs, la nuance aspectuelle de la thématisation modale n'est pas le résultat d'une double conversion des modulations, mais la trace du rapport constitutif entre *disposition* et *circulation* des valeurs.

22 Plutôt que de considérer les modulations comme des préludes à des modalités pleinement affirmées, dans une clé *endogène* (vouloir, savoir) ou *exogène* (pouvoir, devoir[6]), il nous semble préférable de les penser justement dans l'immanence d'un couplage entre une instance qui exprime des dispositions et un environnement qui propose des variations qualitatives au niveau des grandeurs et des intensités. Si les modalités vivent à l'intérieur de combinaisons syntaxiques capables de spécifier un résultat réflexif ou transitif de leur portée (par exemple, *savoir-être* vs *savoir : être*), les modulations expriment seulement la proportion ou la disproportion entre, d'une part, une *protension* (un "mouvement-vers" qui n'est pas encore discernable en termes de passivité ou d'activité, une disposition sans diathèse assignable[7]) et, d'autre part, une circulation de qualités et de quantités non encore appréciables. Le couplage entre disposition et variations exprime, en vertu de sa proportionnalité, des corrélations entre extensions et intensités médiées par une proto-réceptivité différée et transposée, un reflet qui n'est pas encore réflexion. Nous parlons de proto-réceptivité ou de responsivité car la distribution des rôles d'instance et d'environnement n'est pas encore déterminable, ce qui permet encore une réversibilité possible entre corps et monde : on évalue mais on est évalué aussi, on s'approprie quelque chose mais on cherche aussi à être approprié aux conditions environnementales. La (dis)proportion seule est le siège pour assurer une transposition, laquelle devient la ligne de démarcation de valeurs en amont et en aval qui s'établissent ainsi mutuellement. La proportion n'est pas constatée par un point de vue[8], elle exprime en soi les conditions pour accéder à une écologie de tensions entre grandeurs et intensités susceptibles de recevoir une transposition : d'un sens directionnel vers un sens configurationnel.

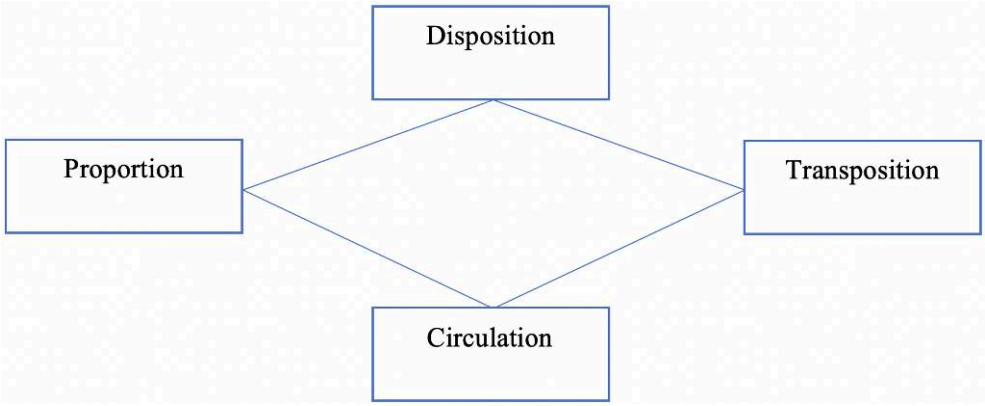
23 Cette prise de position théorique explicite le renoncement à décrire les premières manifestations du sens sous la forme d'une *thymie* qui pourrait soutenir une évaluation euphorique ou dysphorique avant une articulation des formes de coprésence et de circulation des valeurs, bref avant l'expérience de la réversibilité des modulations. Même si l'on accepte de privilégier, entre autres, les circuits du plaisir et de la répulsion, ils doivent être décrits comme tels, c'est-à-dire comme des interconnexions

entre proportions, dispositions, circulations et transpositions dont le résultat n'est pas acquis d'avance. En ce sens, nous ne pouvons pas soutenir l'idée que « [l']émotion dysphorique se manifeste lorsque deux grandeurs rapprochées refusent de se compénétrer, de "communiquer" l'une l'autre, tandis que l'émotion euphorique prend corps lorsque deux grandeurs coexistent en s'ouvrant l'une à l'autre » (Zilberberg 2012, p. 66), car nous serions face à des déterminations thymiques stables et non pas à une participation et à une qualification thymique des modulations dans le processus de co-détermination des accueils et de résistances.

2.2. En deçà de l'énonciation : proportions et modulations

24 Par rapport à la réflexion sémiotique classique, nous estimons qu'il est souhaitable de positionner les modulations dans une écologie figurative, en tant que soubassement des contraintes sémantiques et des transpositions de formes de continuité. Nous pouvons essayer de synthétiser notre réflexion à partir d'une première schématisation des passages qui définissent une modulation :

Figure 1



Circuit d'une modulation

25 Une modulation est définie par : (i) la condition favorable d'une *proportion* entre une instance et un circuit de grandeurs et d'intensités échangeables, ce qui fait émerger des échelles spatiale, temporelle et rythmique ; (ii) à son tour, le circuit est caractérisé par une *circulation* des échanges qui se polarise entre des flux et des stabilisations des grandeurs et entre des concentrations et des dilutions de l'intensité (iii) autour de la *disposition* de l'instance qui peut se comporter comme facteur de résistance, de relais, d'accumulation, d'interposition ; (iv) enfin, cette responsivité qualitative à la circulation offre une *transposition* de la proportion originaire, un reflet projeté dans un milieu défini par les limites d'un circuit de réponses appréciables[9].

26 Comme dans un espace discursif déjà thématisé et actantialisé un point de vue (l'énonciation) porte sur au moins un autre point de vue (au niveau de l'énoncé), de même, pour l'espace tensif, nous avons une proportion qui porte (transposition) sur une autre proportion. Ce qui change est que pour l'énonciation, l'espace énoncé est constitué par ses opérations, tandis que pour la modulation, le circuit de grandeurs et d'intensités est déjà décliné et délimité seulement par l'opportunité d'une proportion gérable.

27 Il n'est pas difficile de constater que le *faire énonciatif* est contraint par un cadre modal qui qualifie et dramatise ses opérations ; les traces de l'énonciation dans l'énoncé (énonciation énoncée) relèvent d'une transposition, mais cette dernière n'est pas caractérisée seulement par des stratégies véridictoires de témoignage ou de dissimulation de sa propre condition. Notre hypothèse est que cette transposition hérite le soubassement d'une modulation, laquelle accompagne tout transfert de couplage : dans le cas spécifique de l'énonciation discursive, du monde de l'expérience au monde fictif du texte.

28 Le fait que derrière l'énonciation, on trouve toujours une modulation ou plusieurs modulations signifie que le modal même n'est pas dans les mains de l'énonciation, comme une sorte d'instrument utilisable au vu des opérateurs linguistiques lexicalisés et dotés d'un rôle grammatical (par ex., modificateurs d'un autre verbe). Certes, on trouve une fiction modale qui peut s'étendre dans la mesure d'un imaginaire entier, mais cela n'empêche pas que l'acte de l'énonciation soit conditionné par un couplage modal qui doit trouver sa propre proportion (modulation) et sa propre scénarisation (actantialisation).

29 La modulation n'appartient pas à un cadre tensif abstrait et général qui trouve des conversions dans la complexité catégorielle et thématique d'un cadre modal. Au contraire, on peut penser de manière légitime que (i) les modulations sont plus proches de l'immersion dans les dynamiques figuratives qui traversent les couplages entre des instances incarnées et leur environnement et (ii) que la conversion vers les modalités traitées par l'énonciation relève d'une décomplexification. Ainsi, le *vouloir* que l'on traite dans la surface discursive d'un texte est interprétable selon les indices de modulations sous-jacents qui en qualifient la *saillance*, tout en sachant que sa *prégnance* modale pourra être élaborée par le cadre actantiel et thématique selon des appréciations sociales. Le type de proportion du *vouloir*, sa relation avec la circulation des grandeurs et intensités, sa disposition, son facteur de transposition, tous ces éléments peuvent donner lieu à des *vouloirs* dotés de tonalités assez différentes. Bref, la phénoménologie d'une gamme de modulations *bouliques* ne recevront que des restrictions catégorielles et des compositions à travers les médiations linguistiques, tout en sachant que l'énonciation discursive pourra profiter du type de transposition que la modulation lui consigne. Par exemple, cette transposition peut se produire sous le signe d'une "intimisation", donc d'une transposition de la circulation des grandeurs et des intensités à l'intérieur d'un théâtre interne de la sensation, ce qui donne lieu à des relations saillantes sous formes de saveurs, arômes, proprioceptions. Le *vouloir dire* peut être informé par cette intimisation, qui se dramatise en expression d'un *moi-chair*, mais il peut être caractérisé aussi par une modulation tout à fait différente qui a procédé à une transposition des attraits et des répulsions internes dans un plan extéroceptif, en se consignant aux flux et aux concentrations qui le traversent (vouloir épouser l'évolution d'une partie de l'environnement, d'une niche écologique proportionnée à ses propres conditions de perception et d'appréciation).

2.3. Le moulage réciproque entre instance et environnement

30 Nous sommes en train de prendre l'exemple des modulations *bouliques*, mais déjà leur désignation lexicale indique l'abîme d'une "volonté" phénoménologique qui s'exprime à travers d'innombrables modulations diverses qui trouveront des précisions et des

stabilisations à l'intérieur des circuits sémiotiques de la subjectivité, de l'intersubjectivité et de l'institution. Il est évident que le répertoire des modulations ne peut pas recevoir de délimitation ou de codage, mais cela nous laisse la tâche quand même de pouvoir reconnaître leurs manifestations locales selon des axes de caractérisation. Les passages que nous avons reconnus — proportion, circulation, disposition, transposition — sont une première proposition pour localiser ces axes et les traits activés.

31 On voit bien qu'au-delà de certains *topoï*, voire stéréotypes, le *vouloir* n'est pas nécessairement lié à l'accélération du désir impérieux en tant que "soif" qui s'impose comme nécessité primaire, l'instinct de survivance s'approchant au contraire d'un *devoir-faire* (le sujet est déterminé par des valences qu'il ne contrôle pas). Le temps pour désirer, nécessaire à son économie signifiante, indique souvent un temps différé et une dislocation spatiale opportune, afin de donner une proportion à des attraits et leur tensivité par rapport à une disposition particulière, laquelle peut se préfigurer comme saisie, mais aussi comme résistance (mise à l'épreuve), comme interposition, etc.

32 La *disposition* n'indique qu'une aptitude générale à traiter des valences modales encore en cours de définition, car le cadre des relations reste réversible. Une disposition comme l'hésitation laisse ouverte la recherche du bon moment intérieur ou de la conjoncture favorable ; l'inclination du caractère reste couplée avec la disposition adverse des contingences ; l'aboulie pense se refléter dans la stagnation de l'entour ; la promptitude s'ajuste à la rapidité des sollicitations. Le moulage réciproque des dispositions de l'instance et des tendances responsives de l'entour est au cœur de la modulation ; un moulage continu et réversible[10] ("modulateur" et "modulé" peuvent non seulement échanger leurs positions, mais aussi constituer un circuit). Les formes de vie se nourrissent de ces modulations, mais elles ajoutent une transposition finale au circuit, qui n'est pas encore une finalité, une motivation interne à une scène actantielle qui donne une direction au sens définitive ; cette transposition reste une dislocation, un report, une reconfiguration d'un couplage qui teste des conditions analogues, sans pouvoir encore dissocier des fronts modaux[11].

33 Non seulement il y a une variété considérable de modulations qui informent l'établissement discursif d'un vouloir en tant que modalité attribuée ou assumée, mais il faut considérer aussi qu'elles permettent des coalescences et des transformations, n'acceptant pas les frontières modales que le discours imposerait afin de préciser les positions et les rôles des actants. Une modulation *boulique* peut se "clôturer" au point de devenir une modulation déontique (une impulsion irrésistible), mais elle peut s'ouvrir à tel point qu'elle accepte une actualisation durable, en se transformant ainsi en condition intérieure favorable (modulation potestative). Une modulation épistémique peut ne pas se renfermer sur les connaissances et s'ouvrir comme soif de connaissance.

34 On pourrait décrire ces cas à travers des syntaxes modales (*surmodalisations*), mais cela n'arrive pas à faire comprendre qu'au contraire ces combinaisons sont toujours, à leur tour, infléchies par des modulations. Par exemple, la curiosité (*vouloir : savoir*) peut se manifester en discours selon des *tons* bien différents qui démontrent que des modulations préparent sa constitution dans un cadre actantiel donné. Il n'y a pas un "degré zéro" de la modulation et alors elle pousse l'énonciation à trouver sa proportion et à se positionner par rapport à la circulation des usages linguistiques selon des choix

qui inévitablement apparaitront *euphémiques* ou *dysphémiques* à l'intérieur d'un circuit de sens donné[12].

35 La modulation offre en même temps un *module*, qui exprime l'enjeu d'une proportionnalité visée et un *jeu interne*, que l'on explore en appréciant des variations continues de grandeurs et d'intensité. En ce sens, nous avons parlé du *geste* — avec son *excription*, sa capacité de prendre place dans un environnement qui dépasse ses visées performatives — en tant que transformation adaptative qui problématise sa propre niche[13]. Le geste sait dès le début que, dans l'environnement d'accueil, il n'y aura pas uniquement son énonciation de sens isolée ; au contraire, son *excription* l'invite à reconnaître que la circulation des valeurs précède et suit son exécution et que les rôles de *modulant* et de *modulé* peuvent s'invertir dans une continuité qui peut être décrite comme dans un ruban de Moebius[14].

36 Un regard modal sur les modulations pourrait les saisir comme le royaume du *factitivo-bénéficiaire* : se faire transformer pour transformer à son tour (ex. "se faire respecter"). Le *glissandi* musical, en particulier dans les instruments à cordes, peut bien exemplifier les modulations, lisibles de manière réversible, entre une instance et ce qui localement fonctionne comme espace de couplage ; en effet, nous avons à la fois la transition des doigts de la main gauche qui parcourt en continuité les cordes (espace de contrôle) et le mouvement continu de l'archet géré avec la main droite (instance qui décide de la proportionnalité de son intervention sans pouvoir plus inscrire des actes "discrets" : espace « lisse »).

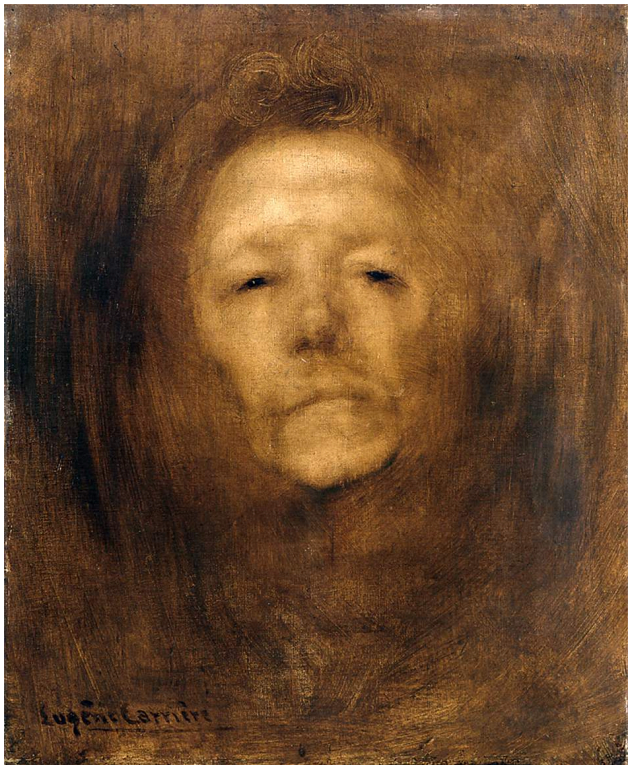
2.4. La diaphanéité des modulations

37 Le soubassement de la modulation par rapport à l'énonciation est parfaitement saisissable si l'on pense aux variations continues de la topique sémantique et à la continuité de la prise en charge du plan de l'expression écrit, la ponctuation étant parfois la modulation de l'une sur l'autre, signalant tantôt une torsion thématique, tantôt une inversion du souffle (de l'expiration, nécessaire pour de la phonation, à l'inspiration nécessaire au corps phonatoire[15]). Au fond, le *ton* de notre discours est modulé à la fois par la distribution des efforts émissifs, mais aussi par les réserves d'énergie de notre espace de respiration et plus généralement de notre corps dans le traitement rythmique de la continuité. Par rapport à la vision compositionnelle, des unités plus petites vers des unités plus grandes, une sémantique des tons et plus généralement la prosodie nous consignent un paradigme différent, où des modules modulent d'autres modules. Les unités prosodiques ne manquent pas d'être modulées par les constructions grammaticales, mais il est vrai aussi qu'elles peuvent à leur tour moduler les unités grammaticales, imposant, à la lecture, des configurations tonales et des distributions d'accents qui ne se superposent pas à la segmentation phrastique.

38 On comprend immédiatement des homologies dans les langages non verbaux ; les modulations des tons chromatiques et des effets de lumière dans un tableau s'offrent comme une sorte de prosodie plastique qui projette ses modules sur les contours du monde figuratif, en déstructurant ainsi l'empire de ses déterminations, au profit de relations osmotiques ou de la recréation de zones valorisées qui ne sont plus superposables à l'économie représentationnelle. Certes, ces cas décrivent une modulation énoncée que l'on pourrait facilement attribuer aux stratégies énonciatives ; pourtant, cette attribution est valable seulement comme *lecture figurative de l'énonciation*

plastique[16], comme geste responsable de son instauration picturale. Le diaphane dans un tableau de Eugène Carrière suggère un double dispositif de capture : dans la dispersion atmosphérique et dans la tension représentationnelle, laissant une sorte de réversibilité entre “infiguration” (se donner en image, au-delà de la diaphanéité) et “défiguration” (se consigner à une épaisseur spatio-temporelle).

Figure 2



Eugène Carrière, *Autoportrait*, 1901
Image de domaine public : https://www.navigart.fr/mamcs/artwork/250000000003646 ?note.

39 Ne pouvant pas encore attribuer des modalités bien établies, un tableau de Carrière impose une suspension entre diaphanéité du regard et diaphanéité du monde représenté, en montrant une modulation de l’image qui ne peut pas encore attribuer du sens selon des distributions actantielles. Image gluante, regard visqueux, peu importe, le “ton” du tableau nous consigne au couplage avec une image qui se présente comme la transposition (modulation énoncée) d’une proportion entre instance représentée et entour dans laquelle la circulation de la poussière et d’une matière translucide définit seulement un circuit de dispositions (d’accumulation, de résistance, de faible interposition, de simple relais). Ces oscillations dans la circulation des valeurs et dans les dispositions offrent des transitions aller-retour qui ouvrent de la signification sans rentrer encore dans des économies déterminables (cause-effet, source-cible, etc.). Le diaphane est-il le fruit d’une émanation ou d’une projection ? Cela reste peu définissable, car il y a plutôt un intervalle d’appréciation entre les polarisations, et ainsi la transition même *fait* sens, n’ayant pas encore besoin d’installer un point de vue.

40 La modulation s’offre comme un test d’énonciation, en particulier par rapport à sa rétroaction symbolique, laquelle fonctionne comme une réinterprétation du sujet de l’énonciation à partir de l’énoncé réalisé. Au fond, cette rétroaction interprétative a

moins de force à partir de l'image projetée en discours par le sujet de l'énonciation (*éthos dit*) qu'à partir de l'écart entre l'*éthos montré* et les modulations visqueuses (exogènes et endogènes) qui étaient à la base de la gestation de l'initiative locutive et illocutive (l'énonciation n'est ni toute-puissante, ni totalement conditionnée). La modulation possède ses propres dispositifs, c'est-à-dire qu'elle ne manque pas de technique, mais c'est une technique "dévolutive", une technique d'interception d'un espace coalescent, d'un entour qui participe de son expression. En ce sens, le geste du peintre accepte l'événement de l'apparition d'une forme incidente qui traverse une disposition à faire. Dans la modulation, création et découverte sont confondues et elles auront une appréciation seulement *a posteriori*, dans un cadre strictement énonciatif, surtout comme relecture figurative des gestes de l'instauration du tableau. Qu'est-ce que le *pouvoir faire* du peintre, son *savoir*, son *vouloir* face à cette proportion de rencontre avec une toile dans laquelle les figures composées vont de pair avec les figures qui se composent toutes seules ?

41 Nous rencontrons ici l'écart modal qui traverse tout geste sémiotique, geste à la fois d'autonomie et de reprise, rencontre "entrexpressive" dont nous avons énoncé la généralité dans l'introduction à cet article. Et après la peinture, nous pouvons assumer l'exemple encore plus évident du cinéma. Le cinéaste a une panoplie de dispositifs, mais la description de son faire est un mélange de contrôle des valeurs et d'interception de valeurs conjoncturelles qui se composent devant ses yeux, des effets de lumière qui changent soudainement, des circulations de valeurs dans le profilmique qu'il peut coopter. Au fond, la modulation est une sorte de co-énonciation dans laquelle l'entour est le *sparring partner*, à tel point qu'elle se propose comme conversion entre expérience et discours. Épicentre modal ou instance modalisée, l'énonciateur tente de se constituer en discours, toujours en acceptant d'être dans un circuit dans lequel il est à la fois modulant et modulé, dans une réversibilité des dispositions qui oblige à prendre en compte l'inclination de la matière, la contingence de soi, la responsivité de l'entour. En entendant la circulation de sa propre voix jusqu'au point où le milieu la restitue comme caisse de résonance, le sujet reconnait la puissance du ton et du grain de sa voix comme une modulation offerte par le couplage avec l'entour.

2.5. Résistances et défis

42 À partir de nos réflexions précédentes, il n'y aurait pas de conversion des modulations en modalités car les premières sont plutôt le terrain d'un projet énonciatif qui les assume et les transpose ultérieurement. Nous sommes attaché à la scène prototypique du théâtre d'ombre, laquelle fonctionne dans notre cadre théorique comme archéologie des conditions d'énonciation, de la coalescence entre conditions de perception et institution de jeu de langage, et non pas comme étape phylogénétique attestée. Nous pouvons interposer notre corps à la lumière et, dans un cadre de projections proportionnées à notre regard, apprécier la transposition de nos membres comme des ombres portées sur le mur de la caverne. La modulation permet encore des réversibilités, avec des inflexions des ombres conditionnées par les mouvements de notre corps ou par les flottements de la flamme. Grâce à la transposition de la modulation, les ombres semblent être "vivantes", fruit d'un couplage second et restreint entre notre corps et la lumière. La lecture seconde des ombres, en tant que série de silhouettes d'animaux négociable à l'intérieur d'un jeu partagé avec d'autres partenaires, indique la transposition ultérieure en un monde fictif et alors les ombres,

soumises à la modulation, ne sont plus que le soutien pour les enjeux d'une véritable énonciation. Toutefois, les accidents de la modulation non cohérents avec les figures de l'expression du jeu cohabitent avec les enjeux de l'énonciation, à tel point que la perception, non subordonnée aux règles de la fiction, peut continuer à basculer des pertinences discursives aux pertinences expérientielles. En effet, la première fiction de l'énonciation est de pouvoir constituer ses valeurs en opposition aux réversibilités de pertinence que la perception continue à explorer dans la modulation sous-jacente. C'est à partir d'une confrontation qui sépare la modulation de sa transposition initiale, afin de la réinvestir autrement, que l'énonciation commence à construire en amont sa propre dramatisation modale et en aval la théâtralisation de son discours. Dans cette perspective, les modalités participent de la construction de la scène de l'énonciation et de la scène de l'énoncé, avec une redistribution et une stabilisation de rôles qui s'opposent à la réversibilité des modulations. En ce sens, nous pouvons donner une description des instances discursives — instances susceptibles de recevoir en discours un rôle de sujet — comme des "résistants" qui s'opposent aux renversements de position et de perspective[17].

43 L'actant énonciatif lui aussi est un "résistant". Entre les modalités énonciatives et les modalités énoncées[18], il y a une continuité de nature qui s'exprime dans un sens qui est à la fois directionnel et configurationnel. Cela veut dire que le sens est à la fois constitué et trouvé : il suit un projet de constitution d'un monde que l'on traite comme s'il était autonome, mais, en réalité, tout jeu de langage s'ouvre aux aléas et aux renversements de rôle de la modulation.

44 Les principes régulateurs, marqués par l'opérateur *als ob* (comme si), peuvent bien exprimer une vocation éthique, une prise de responsabilité, une implication prédéfinie par rapport à l'orientation du sens, ce qui nous consigne à une détermination modale : l'*il y a* des modulations devient un *on y est* qui attribue à l'*observation de deuxième ordre* des positions énonciatives la tâche de stabiliser une scène en adoptant un écart modal du point de vue et en établissant une répartition modale aussi entre les instances impliquées dans l'énoncé. La seule manière pour graduer cette implication dans la construction d'écarts et de répartitions est de différencier les *modes* de construction des scènes, modes grammaticalisés comme le conditionnel, le subjonctif, l'impératif, etc.

45 À ce propos, le caractère sensé de nos discours devrait être sauvegardé par ses principes régulateurs, mais ceux-ci semblent pouvoir se constituer seulement sous l'égide d'un mode optatif. La "tenue" du sens discursif semble alors lié à un mode désidératif qui maintient le caractère sensé, directionnel, constructif, et surtout non réversible, comme prérogative de la signification publique. Pourtant, on sait parfaitement que cette tenue est déjouée par les émotions qui arrivent justement à déprogrammer les projets énonciatifs en raison de la perspective renversée qu'elles utilisent pour signifier : c'est le corps, en particulier l'intimité de ce corps, qui épouse une configuration extéroceptive[19]. Les émotions ne sont pas discrètes, font émerger de nouveau des modulations et n'acceptent pas une transposition seconde, un plan fictif d'expression (elles seraient immédiatement condamnées à l'autocensure ou à la dénaturation de leur portée signifiante). On sait aussi que l'auto-observation des émotions ne peut que déboucher sur deux parcours possibles : (i) suivre leur neutralisation à travers l'écart modal d'un point de vue autre, mais alors avec le risque d'une inauthenticité, voire d'une aliénation ; (ii) entrer dans le circuit d'une émotion qui s'autoalimente : « je suis désespéré car je me vois en larmes. »

46 Beaucoup de pratiques témoignent d'un défi constant lancé contre le royaume présumé de l'énonciation avec sa gestion du sens fondée sur des distributions modales, par ailleurs normalement codifiées à travers la médiation des institutions et des mœurs. Parmi les défis les plus prototypiques, nous pouvons mentionner les jeux avec le vertige, les sports extrêmes ou encore, pour rentrer dans un territoire plus linguistique, les excès du genre comique. Ce dernier est souvent caractérisé par la réversibilité des phénomènes : le personnage d'un dessin animé peut tomber d'un gratte-ciel ou être touché par une explosion, mais dans l'épisode suivant, ou même dans la séquence successive, il pourra réapparaître vivant, éventuellement avec quelques petites traces de la catastrophe précédente selon une sorte d'*élasticité figurative*. Le comique, par rapport à l'anticipation du destin qui caractérise l'agir du héros tragique, constitue un report infini des résultats finaux dans un circuit de réversibilité dans lequel les habitudes sociales peuvent perdre rapidement leur orientation initialement sensée. De plus, il faut remarquer qu'à la réversibilité des états figuratifs et des configurations narratives le comique ajoute une réversibilité au niveau de l'énonciation. Par exemple, l'acteur comique accepte d'être tôt ou tard la victime de ses pièges et de ses dérisions, dans un circuit parodique qui ne doit pas laisser en dehors le point de vue énonciatif. L'autoparodie est la garantie que l'enjeu n'est pas la rupture du lien social et, éventuellement, face à des asymétries excessives des représentations comiques qui ont comme cible des personnes particulières, c'est le rire qui se diffuse par contagion et qui compense et restitue un corps solidaire au collectif.

47 L'énonciation du discours comique est un test opéré sur les principes régulateurs utilisés et sur les distributions des charges modales normées, mais en montrant un côté réparateur, il affiche lui aussi les limites admises d'une déstructuration de l'architecture modale. Certes, la comédie de l'absurde va encore plus loin, avec des personnages et des objets pour lesquels l'investissement figuratif ne semble plus articulé ni déclinable par des rôles actantiels précis, ce qui laisse les charges modales dans un état d'indétermination et de fluctuation. Au fond, le comique aime opposer la vacuité modale à son absorption machinique : les instances subjectives sont alors victimes d'un dispositif qui semble neutraliser les modalités individuelles, mais sans compensation, c'est-à-dire à l'intérieur d'une machine stérile, d'une choréographie de gestes sans issue.

48 Renversement modal des situations narratives par réintégration figurative constante, vacuité par le non-sens, absorption machinique : sans avoir la prétention de synthétiser les formes du comique, il nous semble que même les formes les plus féroces de ce genre contre les paysages modaux du sens commun opèrent à travers une réinitialisation modale[20] qui doit passer un moment cathartique de subversion ou de stérilisation. L'arrière-plan des modalités n'est pas suffisant à une écologie du sens ; au contraire, les déstructurations des paysages modaux indiquent plutôt la nécessité de prendre une pause par rapport à des encadrements modaux trop contraignants ou trop stabilisés à cause des institutions de sens et des mœurs. Nous pouvons passer alors à la deuxième partie de notre étude.

3. La profondeur modale

3.1. Exploration d'une tenue modale

49 Le spectacle comique montre bien, à travers la capture des instances à l'intérieur d'un dispositif machinique aveugle ou à travers la réversibilité figurative, une démodalisation, ou mieux un circuit modal dévolutif, qui rentre de nouveau dans un régime de modulations : on est fait par les contingences et ses accidents. L'énonciation et ses points de vue sont aussi dépassés par ce régime, même si, sur le plan de la production, de l'instauration du spectacle, on connaît bien l'importance du *timing* dans la bonne construction des *gags*, à tel point que l'on utilise souvent la comparaison du comique avec un mécanisme d'horlogerie. Quant à l'implémentation du spectacle au profit d'un public, on sait qu'il faut suspendre non seulement l'incrédulité, mais aussi la moralisation, en acceptant, à partir d'une distance opportune, la moquerie de nos propres coutumes. Ainsi, le spectacle comique nous aide parfaitement à constater que le passage des modulations aux modalités est avant tout le fruit d'une compartimentation, de la partition d'un espace à même d'interrompre la circularité des renversements des dispositions au profit d'une juridiction modale[21] qui impose la profondeur de ses influences et de l'autonomie de ses jugements. L'altérité est traitée comme un autre circuit modal autonome et on lui demande des mobiles, on lui attribue des capacités.

50 Le spectacle comique décompose les circuits des autonomisations modales (individuelles, groupales, institutionnelles), il ironise aussi sur toute transcendance modale, mais seulement dans la fiction du discours, parce que la scénarisation de sa production et celle de son implémentation publique sont parfaitement contrôlées et possèdent leur propre *profondeur modale*. Cette dernière est une mise en perspective de la juridiction modale qui précise la dialectique entre influence et autonomisation ; en effet, l'instance énonciative mesure, dans ses propres projections, la transition entre une organisation fermée et une organisation ouverte, ce qui explique le fait que les modalités ne sont pas le résultat d'une scénarisation actantielle (par ex., le vouloir serait à deux actants car il y a un sujet désirant et un objet désiré), mais participent à sa constitution comme dans une sorte d'exploration (le circuit possède des forces centripètes, vers la fermeture du système, mais aussi des forces centrifuges, vers l'ouverture du système).

51 La subjectivité est considérée comme un épicentre inviolable de modalités ; on dit "être sentient" pour indiquer justement une instance digne "de jugement", mais cela pour compenser le fait qu'elle est aussi extrêmement perméable[22]. Les modalités ne sont pas exercées, mais elles tombent dans le cadre d'un exercice constant à trouver et savourer des équilibres.

3.2. L'interprétation de la profondeur modale

52 Pour essayer de décrire cette profondeur modale, qui symbolise la consistance variable d'une juridiction de sens, nous devons commencer par les modalités dites « réalisantes », l'être et le faire. Sans nous engager dans des réflexions ontologiques et sans l'ambition d'une synthèse sur le plan du comparatisme linguistique, nous voulons seulement assumer que ces modalités sont les éléments de base de la constitution d'une

juridiction de sens — l'être est codé par des statuts, le faire se décline selon des actes. En même temps, elles rappellent constamment l'être d'un couplage et le faire d'un devenir participatif et réversible, bref elles sont les modalités les plus proches des modulations. L'instabilité de l'interprétation de l'être et du faire entre modalités et modalisations est à la base de la profondeur modale. Par convention, nous pouvons reconnaître quatre moments types de la résolution locale de cette instabilité et leur assigner une notation distinctive :

i. l'*être existentiel* (= être), qui signale l'approfondissement maximal de l'intimisation de l'être ;

ii. l'*être locatif* (¬ être), qui indique une deixis (*estar* en espagnol), une occupation qualifiante à l'intérieur de la juridiction modale ;

iii. l'*être attributif* (: être), normalement exprimé par des qualifications ou attributions à d'autres épicentres modaux (alterité) qui se situent à la périphérie de la profondeur modale, en subissant encore sa force gravitationnelle ;

iv. l'*être dévolutif* (< être), qui est conçu au-delà de la profondeur modale, interprétable selon une transcendance (méta-modalités) ou une immanence englobante (modulations).

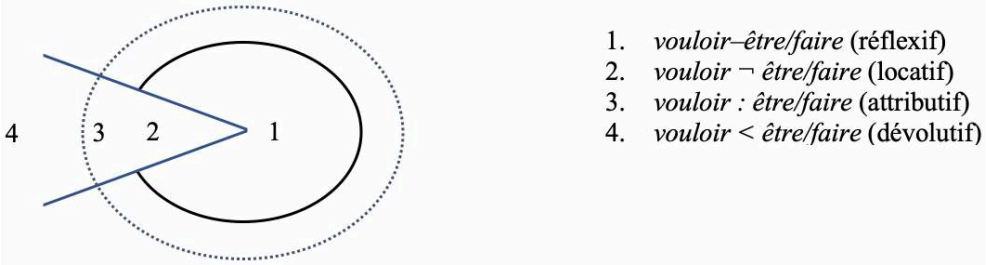
53 De ces quatre formes de modalisation de l'être définies sur la base d'une topique de la résolution de l'instabilité, la plus inhabituelle et la moins reconnue est peut-être la dernière et mérite en tout cas quelques commentaires supplémentaires. L'*être dévolutif* indique une perte d'auto-attribution des enjeux modaux au profit de l'imputation d'un cadre modal intégrateur ; c'est un *être* qui opère la dévolution de toute existence modale autonome[23]. L'indication « < » indique la condition paradoxale d'une insuffisance d'être qui aspire à une plénitude d'être majeure ; cela dit, cette aspiration ne peut que se réaliser par une dévolution d'autonomie et la révélation de ses propres limites (d'auto-fondement, d'auto-individuation, d'auto-interprétation). Cet être « glissant » est à la base des prédications tropiques (métaphoriques, métonymiques, etc.), des impropriétés sur le plan assertif qui révèlent en réalité le caractère le plus authentique du modal : une *profondeur* qui permet d'apprécier un écart entre des zones de valorisation (« je suis » indique déjà un circuit d'auto-appropriation, d'intimisation), profondeur qui devient *distance* lorsque les modalités peuvent profiter d'une syntaxe modale. En effet, les modalités véridictoires, dans lesquelles *l'être modalise l'être*, montrent que c'est justement un clivage et une distance qui catalysent les appréciations épistémiques : « l'acteur "sujet parlant" est par intermittence l'actant énonciateur et l'actant énonciataire de ses propres énoncés » (Greimas 1976, p. 93). Le problème est justement que l'*être* pris en charge n'est pas nécessairement un *être* existentiel, locatif ou attributif ; la syntaxe peut prendre en charge un être dévolutif et alors la profondeur modale explore le passage de la véridiction à l'analogisation, cette dernière justifiant un prolongement dans la réalisation possible du sens.

54 De manière parallèle, pour le *faire*, on peut distinguer un faire existentiel (mouvance intime), un faire locatif (intervention), un faire attributif (dynamisme actoriel) et un faire dévolutif (laisser les choses se faire, compter sur le devenir, sur le *moteur non mû* ou sur un *clinamen*). En ce sens, le régime de l'aventure (étymologiquement, « ce qui doit arriver ») ne peut qu'exemplifier le passage d'un cadre factuel à un horizon modal qui teste la « dévolution », car l'idée sous-jacente est d'apprécier la distance entre les pulsions endogènes et les courants exogènes, une profondeur qui explore le jeu interne d'une forme de vie : autonomie et dépendance, caractère et destin.

55 Cette première systématisation des modalités constructionnelles d'un monde possible — l'énonciation, avec sa transposition seconde, projette les relations dans un plan fictif

— est utile pour explorer la profondeur des autres modalités. Utilisons encore l'exemple du *vouloir* : (1) il peut excaver la profondeur vers une *intimisation* maximale de l'être et du faire, et la réflexivité de l'opération sera alors notée *vouloir – être/faire*, en signalant, avec la perte du symbole « = », la décoïncidence qui motive l'aspiration au changement. (2) Le vouloir peut recevoir une interprétation locative et alors il se transforme en projet de changement de l'entour proximal (*vouloir ¬ être/faire*) ; ou, encore, (3) il peut devenir vouloir attributif, en signalant l'autonomie boulique d'une altérité (son *vouloir : être* ou *vouloir : faire*). Enfin, (4) le vouloir peut rejoindre les limites de la juridiction modale et la dépasser dans un sens transcendant (méta-vouloir) ou immanent par rapport à un couplage originaire qui nie l'autonomisation et l'influence unilatérale du sujet (modulation absolutisée d'une tendance naturelle indomptable) : *vouloir < être/faire*. Nous pouvons décrire ces configurations de la *profondeur* modale du *vouloir* avec cette schématisation : les quatre formes d'être/faire sont indiquées par le chiffre correspondant, la domanialisation modale par une ellipse à ligne pleine et la force gravitationnelle (zone d'influence) par une seconde ellipse en pointillé.

Figure 3



Interprétations de la profondeur modale du vouloir

56 On sait que l'*intimisation* amène la profondeur modale à construire un environnement interne. La psychologisation fonctionne alors comme la polarisation contraire et rééquilibratrice de modulations intimes qui s'opposent à la dévolution, à des transcendances ou à des immanences qui touchent et déstabilisent la profondeur modale de l'instance-sujet. L'*intimisation* amène à la construction d'un imaginaire modal qui s'ouvre lui aussi vers un horizon involutif de modulations.

57 Par rapport à ces profondeurs modales, l'une extrovertie, l'autre introvertie, le *vouloir* connaît une zone intermédiaire de détermination de prégnances volitives et des périphéries qui laissent émerger des saillances *bouliques*, qui restent prises dans des modulations. Les modalités assurent une lisibilité des implications à partir d'un point de vue, permettent des scénarisations actantielles qui distribuent des rôles. Mais ce cadre économique des modalités est facilement dissous par les horizons introverti et extroverti où les modulations réassument leur cadre écologique, à savoir la réversibilité des couplages et donc des dispositions (la scénarisation reste possible mais selon des diathèses moyennes et décausatives, qui empêchent tout domanialisation modale unilatérale).

58 L'utilisation absolue des modalités — par ex., pour le *vouloir*, « Je veux. » — reste énigmatique sur le plan sémantique car elle semble se positionner aux extrémités de la profondeur modale, royaume des modulations. En revanche, la culture des modalités s'exprime à travers des syntaxes qui, en articulant des équilibres entre des zones d'influence, reçoivent à leur tour des stabilisations interprétatives. L'abîme modal se

transforme alors en des architectures complexes dans lesquelles les prégnances modales s'élèvent à des thématisations structurales des formes de vie. Cela dit, ces architectures modales sont déclinées selon des modes différents de construction et donc selon les divers degrés d'assomption suggérés par le statut et l'agentivité d'un monde possible. Quand l'on affirme que « vouloir c'est pouvoir », des architectures modales thématisées sont confrontées et donc ce n'est pas l'emploi absolu de deux verbes qui est mobilisé ; ce n'est pas vers une racine modulatrice commune que l'on suggère d'aller, mais vers la résolution d'une opposition entre deux balises fondamentales des formes de vie : la persévérance peut aider à dépasser les obstacles et à ouvrir un nouveau potentiel.

59 Nous sommes arrivé ainsi à la question interprétative des modalités : bien qu'elles soient déterminées dans une profondeur maîtrisée, leur portée sémantique se précise dans la scène dont la stabilisation est le fruit aussi de leur contribution organisatrice. Les socles modaux dialoguent avec l'architecture qu'ils ont contribué à construire ; mais chaque étage est un cadre pour interpréter le soubassement modal. Par exemple, c'est dans le cadre thématique de la solidarité que l'on peut affirmer que le pouvoir c'est devoir, en imposant immédiatement toute une série d'implications éthiques qui devraient même être confirmées par des instincts (environnement interne) ou par une modulation naturelle qui caractérise le milieu comme un collectif. Les opérateurs modaux dessinent des implications actantielles interconnectées mais ils sont interprétés par le paysage, par le monde construit. Si l'on prend de nouveau l'exemple du vouloir, non seulement il faudra tenir compte de la profondeur modale, mais de la scénarisation qui l'interprète. On pourrait distinguer l'introspection (*vouloir-être/faire réflexif*), l'attachement (*vouloir ¬ être/faire locatif*), le désir (*vouloir : être/faire attributif*), etc., mais on voit bien que l'on tombe seulement sur des positions stéréotypées. Il est suffisant d'assumer comme exemple les différentes formes de méditation qui peuvent aller — pour simplifier énormément — de l'écoute de soi au maximum de décentralisation, vers l'abandon total à l'écoute de ce qui nous dépasse.

60 Normalement, on pense que c'est le caractère propre des acteurs discursifs d'être le carrefour d'une série de rôles actantiels, la mise en perspective de la phrase étant suffisante pour stabiliser une orientation du sens qui réalise le potentiel des instances impliquées. En réalité, les modalités offrent elles aussi des nœuds interprétatifs capables de restructurer l'interprétation des autonomisations et des influences. On pourrait assumer comme exemple le pacifisme qui, en affichant la non réaction face aux provocations, estime que la non-violence pourra tôt ou tard démodaliser, voire délégitimer, la violence même. Faire douter sur la nature et sur la distribution réelle du pouvoir, transposer l'évaluation sur d'autres plans, c'est une opération de complexification interprétative où les modalités sont assumées comme des pivots de départ qui toutefois ont besoin de nouveaux interprétants.

4. Les modalisations

4.1. Redistribution des charges modales et (hétéro-)modalisations

61 Cette réinterprétation des attributions modales est à la base d'une autre opération fondamentale qui est la redistribution des charges modales. Si les modalités ont besoin d'une stabilisation à partir d'une profondeur modale que l'énonciation semble prendre

en charge afin d'assurer un paysage actantiel interprétable, l'interprétation de ce paysage nous invite à assumer de nouveau les modalités comme des enjeux interprétatifs. Cela nous invite à rappeler, par exemple, la dialectique célèbre du maître et de l'esclave : elle réinterprète le pouvoir — l'esclave est le vrai acteur puissant dans sa transformation de la nature, en construisant la dépendance du maître par rapport à ses services — sans pour autant faire justice. Au fond, les *modalisations* pluralisent la perception des charges modales, sans modifier la scène — par exemple, de domination — qui est à l'origine de la distribution des rôles actantiels. Les discours programmateurs se fondent sur une asymétrie présumée de compétences, même s'ils doivent pouvoir compter sur les capacités des exécuteurs d'adapter les consignes à la situation selon des savoirs de terrain non codés. Sans aucun doute, le discours programmateur modalise les destinateurs-exécuteurs, mais il trouve une consistance sémantique seulement s'il sait se positionner en face des hétéro-modalisations non seulement probables, mais aussi souhaitables, du moins tant qu'elles réussissent à se positionner, si besoin est, comme contraires à l'architecture modale initialement proposée.

62 La double contingence de l'interaction médiée par le discours programmateur est faite par des *patterns* de modalisations croisées qui laissent ouverte l'interprétation de la distribution modale effective. Mais, sur le plan polémologique, on pourrait arriver à soutenir que les modalités assertées sont manifestées en discours pour conjurer leur neutralisation ou subversion. En ce sens, on sait que de nombreuses personnes ayant une attitude agressive modalisent asymétriquement l'interaction en raison de leur timidité et de la peur d'être dominés par l'interlocuteur.

63 La modalisation est donc la tentative d'influencer la stabilisation modale que l'interlocuteur a essayé d'établir afin de s'assurer une lisibilité des relations, y compris le degré et la qualité de son implication. Chaque intervention est en réalité une "incursion" car sa portée modalisatrice ne peut que rencontrer des instances modales en concurrence. Quand l'on pense au dispositif d'énonciation et au profilage d'un énonciataire (donc, à un *lecteur modèle*, selon Eco 1979), il est inévitable de lui attribuer, s'il doit coopérer au respect du *dit* et à son interprétation, des compétences, une disposition et même une pression interactionnelle qui s'explique comme un front d'hétéro-modalisations probables (le lecteur modèle n'est jamais si docile). Au fond, la complexité des syntaxes intermodales (par ex. *devoir–pouvoir–vouloir*) n'est que le reflet d'une programmation qui a déjà anticipé des hétéro-modalisations.

64 La latence des hétéro-modalisations peut conduire à des formes d'autocensure tout comme leur ostension préalable peut favoriser une inclination pour la provocation constante. La résultante de la polémologie entre les modalisations n'est pas certaine, et comme nous l'avons vu pour le cas de la dialectique maître-esclave, la scène en amont et la scène en aval restent dissociées, le bilan interprétatif ne pouvant pas sortir d'une antinomie (la revalorisation des capacités de l'esclave ne restitue pas un horizon social d'émancipation par rapport au maître).

4.2. Modalisations et modulations : l'écologie modale du sens

65 Les modalisations en opposition corroborent ou neutralisent des modalités afin de stabiliser une scène et une orientation du sens, mais elles ne sont pas réversibles, se démontrant au contraire même inconciliables et en tout cas l'une doute de l'autre

(« Qui a réellement séduit le partenaire ? »). En ce sens, les modalisations — fussent-elles prometteuses ou décourageantes — n'arrivent jamais à assurer la réversibilité des modulations, lesquelles, tout en réaffirmant une implication dans un couplage, permettent des lectures énantiomorphes et palindromiques, sans discontinuité entre un espace marqué et un horizon non marqué.

66 Dans les pratiques sémiotiques, les relations entre modalisations et modulations ne manquent pas d'afficher des aspects controversés, voire contradictoires. Si l'on pense au discours musical, à travers son statut (mettons, artistique) et son genre (par ex., jazz), il établit un contrat énonciatif dans lequel les stratégies et les attentes dessinent le croisement entre des modalisations parfois assez tendues (susciter une expérience au-delà des formes canoniques et donc facilement en friction avec le *vouloir écouter* consolidé dans le public de référence). La confrontation des modalisations peut être si forte que les accusations réciproques s'enflamment dans le débat social, les uns soulignant que la modalisation des autres est un manque de respect (de la créativité ou des oreilles du public, pour simplifier). La seule voie pour sortir de cette polémologie est l'utilisation d'une rhétorique, celle de la musique de recherche (peu importe que cela s'inscrit dans le jazz ou dans un autre genre), en suggérant que l'énonciation musicale devient, en réalité, "exploration", de sorte qu'aux découvertes de production pourront correspondre des découvertes d'écoute, selon des dispositions qui s'abstiennent de fixer, par modalisation, le rôle immédiatement interprétable de l'autre au profit d'une profondeur modale dans laquelle un jeu partagé réinvestira les dispositions modales des uns et des autres. En ce sens, les modalisations tiennent les intentionnalités — *intentio auctoris* et *intentio lectoris* (Eco 1990) — en suspens, avant de se stabiliser, de faire prise et dessiner un *pattern* qui arrive enfin à les distinguer ou à les corréler — *pattern intentionnel*.

67 Le dispositif de l'énonciation est confronté à la gestion de deux circuits : (i) le circuit des *prégnances modales* qui entrelace les modalisations interprétatives (consignes et attentes) et les modalités interprétées (attribution de formes d'implication spécifiques aux instances énonciatives par rapport aux valeurs énoncées) ; (ii) le circuit des *modulations saillantes* qui interconnecte dispositions et transpositions de valorisation en amont (horizon anté-prédicatif) et marges de jeu en aval (cadre du réinvestissement possible du *dit*). La complexité de cette double gestion montre, d'une part, le décalage entre une véritable linguistique/sémiotique de l'énonciation et des notions comme celle de *connotation* ou d'*appréciation* qui renvoient à une sémantique qui approche la signification avant la prise en charge du discours par des instances énonciatives ; d'autre part, cette complexité semble justifier l'autonomisation d'une *topique* énonciative, à savoir la focalisation thématique sur les enjeux internes de l'énonciation et sa portée signifiante en acte, au détriment d'autres circuits dont elle dépend pourtant : le circuit de sa production et le circuit de son implémentation. Il est évident que les pratiques interprétatives, en tant qu'énonciations responsives à des initiatives discursives hétéronomes, peuvent essayer de réarticuler ces topiques, en restituant un cadre modal plus vaste ; cela dit, la résistance majeure de la topique énonciative s'explique par le fait qu'elle exemplifie justement une *écologie modale* avec sa profondeur et ses circuits de *compréhension* (modalisations interprétatives et modalités interprétées) et d'*excription* (modulations en amont et en aval). En ce sens, le caractère définitoire du phénomène modal n'est pas réductible à la capacité d'opérer des choix paradigmatiques et il n'est pas non plus extensible à l'idée de constituer des images de

soi (*éthos*) ou à différencier de formes de présence en discours (*style*). Le trait authentique du modal est la réversibilité de la forme d'implication : d'une part, *adaptation* à un couplage qui signifie l'acceptation d'un circuit de modalisations saillantes et, d'autre part, *assomption* d'une *actance* qualifiée par des prégnances modales, lesquelles expriment une dialectique entre agentivité et vulnérabilité[24].

68 Ainsi, l'idée de concevoir les modalités comme des *valences*, des appréciations de la valeur des valeurs, indique un hiatus, un écart, une profondeur susceptible de se transformer en distance. Les modalités ne qualifient pas une condition ou une compétence, elles problématisent l'une ou l'autre comme non immédiatement disponibles, en ouvrant à une décoïncidence et à une réversibilité. Par exemple, une décoïncidence entre le sujet énonciateur et l'observateur est déjà la condition pour une tension épistémique et, pour ce qui concerne la réversibilité, dans le *savoir : être*, l'être peut influencer les conditions de connaissance, donc l'existence modale de l'observateur.

4.3. De l'écologie modale à l'économie modale

69 L'énonciation musicale, une fois ramenée à l'événement auquel elle participe avec l'auditeur, s'affiche comme une série de gestes signifiants dans lesquels tout poids modal reste réversible : la répétition signale-t-elle une obstination ou la séduction d'une forme qui devient presque enchantement ? La circulation *cursive* des valeurs[25] renvoie-t-elle à une fluidité de l'initiative du geste musical ou bien au fait que ce dernier est totalement transporté par un enchaînement qui trouve en soi sa propre consécution (logique du sensible) ? Le geste musical dessine-t-il de manière autonome un parcours ou bien les morphologies suivies exemplifient-elles tout simplement le contournement d'obstacles ? Le rythme est-il promu ou émerge-t-il par traitement d'un fond, d'un silence qui a besoin d'une sorte d'intervention maïeutique ? Certes, la musique de recherche, qui rencontre pas mal d'ostracismes, peut au moins compter sur le transfert dans un cadre de modulations où les armes dialectiques des modalisations sont enfin abandonnées.

70 Il est évident que l'on ne peut pas dire la même chose pour la recherche dans d'autres domaines, comme la science, où l'irritation du public ne semble pas pouvoir se racheter grâce à une sorte de *catharsis* assurée par des modulations. Il ne s'agit pas seulement de partager les objectifs (la recherche), mais aussi la manière dont elle est menée et exprimée. Dans le cas contraire, les objectifs sont considérés comme appartenant à des communautés différentes, avec des modalisations contrastives allant jusqu'à l'excommunication. Les communautés sont liées à des modalisations dialectiques, et en ce sens elles acceptent des conflits modaux, mais à la condition que chacune soit lisible par l'autre, que la scène du débat soit discernable. Les politiques de l'influence se légitiment réciproquement à l'intérieur d'une tension argumentative qui réaffirme le sens de la communauté, ses généalogies, ses dialectiques entre tradition et innovation.

71 L'explicitation de la dialectique maître-esclave n'a pas eu de portée effrayante pour les dominateurs ni n'a été immédiatement une source d'émancipation pour les dominés, au-delà des souhaits d'Hegel ; elle explique au contraire la tolérance hypocrite pour une forme de domination totalement asymétrique, l'hétéromodalisation potentiellement subversive — l'esclave s'approprie des connaissances exclusives qui rendent dépendant le maître — restant un cadre modal inavoué et sans suite. Paradoxalement, le repêchage

d'une servitude pour dettes ou encore l'*engagisme* (obligation à servir pour une durée déterminée) ont été un premier atout argumentatif pour promouvoir pragmatiquement l'abolitionnisme de l'esclavage aux États-Unis, développé au nord de la ligne Mason-Dixon, afin de préfigurer plus tard une réversibilité complète et possible des conditions de départ.

72 L'économie des modalisations dans une communauté opère aussi une relecture des modalités réflexives comme des excès d'auto-attribution (auto-conviction fallacieuse) et des modalités dévolutives comme des excès de crédulité. La communauté établit la proportion des divergences admissibles entre des modalisations qui contribuent, même dans leur conflictualité, à la préservation ou au progrès du collectif. La possibilité de voir les modalisations se développer à travers des cadres modaux mutuellement lisibles, même si hiérarchisés de manière assez lourde — c'est le cas de l'esclavage —, permet d'instaurer cette proportion sociale. En outre, pour lutter contre la complexification énorme des résultats provoqués par les modalisations réciproques, on cherche à institutionnaliser le périmètre légitime des influences que l'on peut exercer ou encore on commence à élire des figures civiques exemplaires qui pourront circuler, par antonomase, comme des modèles de modalisation légitime de la vie publique.

5. Modalisations déléguées et procès d'intention

73 Un *espace* participe des modulations traversant les formes de vie qui l'habitent. En ce sens, un *lieu* institutionnel exprime un périmètre modal (une juridiction) et ne manque pas de modaliser les dynamiques et les rôles qui ne se reconnaissent pas dans ce périmètre. Comme l'*anthropologie symétrique* de Latour (1991) l'a souligné, à travers des délégations, tous les objets qui caractérisent une scène sociale participent aussi des réseaux modaux sous-jacents, en implémentant et en diffusant la proportionnalité des modalisations dans laquelle la société se fait et se reconnaît.

74 La commensurabilité entre modalisations devient, à travers la trame de délégations spatialisées, une véritable partition modale, tout en permettant encore des modes d'existence différents qui l'interprètent à travers des appropriations et des régimes de fonctionnement spécialisés. Il est évident que la *factitivité* des objets — leur capacité de *faire faire* — peut être nuancée, de la présentation de parcours obligés aux exhortations "douces" des *nudges* ; toutefois, ces modalisations restent des contenus descriptifs attestant des implications *de re* des espaces et des objets dans la trame des conduites sociales. S'il y a l'énonciation d'un discours programmateur, avec des modalités *de dicto*, celles-ci doivent être imputées aux sujets institutionnels impliqués, à tel point que face aux dysfonctionnements d'un dispositif ou aux dommages provoqués par la présence d'un objet, on cherche des responsables. Si les modulations permettent des réversibilités et une lisibilité réciproque de contraintes vécues comme des adaptations à l'intérieur d'un couplage — par ex., les montagnes que j'ai en face limitent-elles ma vue ou composent-elles un paysage ? —, les juridictions modales semblent saturer par défaut toutes les relations de charges implicatives : même l'encombrement passif de notre corps, face à la trajectoire programmatique d'une autre personne, peut être imputée d'un délit d'entrave (dans les règles du football ou du basketball, on punit le fait de faire obstacle à la progression d'un adversaire une fois que le contact se réalise).

75 Le procès d'intention se transforme souvent en une archéologie des délégations, comme si toute scène sociale pouvait se révéler une machination dans laquelle les

modalisations des uns seraient un détournement ou une neutralisation avilissante des programmes modaux des autres. Comme nous l'avons dit, la légitimation des modalisations passe par leur proportionnalité, par la tension bilatérale, par des fronts explicites ; l'asymétrie déplorable est installée quand une programmation modale a été élaborée sans connaître les contre-programmations activées et aptes seulement à la déjouer ou à la contrôler pour l'exploiter autrement. Compétitions, superpositions, conflictualités entre des intérêts exprimés par des instances sociales différentes, transforment les programmations modales dans des dialectiques entre modalisations ou, si l'on cache quelque chose, dans des procès d'intention qui jettent le discrédit sur la société entière.

76 Le respect des programmations modales d'autrui peut trouver son soutien dans la profondeur modale intime de sujets, en affichant l'honorabilité des personnes (honorer avant tout l'accord social de manière unilatérale et presque comme un reflet intérieur de la valeur de la collectivité en tant que telle). Autrement, il faut procéder à l'envers et demander le secours transcendant de la justice avec ses dispositifs qui doivent établir alors les mobiles des actions incriminées justement pour bloquer les procès d'intention, et cela sans en créer de nouveaux — le droit n'aurait comme intérêt explicite que le fait de "faire justice", programmation dans laquelle toute la communauté devrait se reconnaître.

77 Pourtant, on sait bien que les punitions attribuées par les verdicts ont une portée dissuasive contre de futurs crimes, à tel point que l'on a recours parfois à des peines dites « exemplaires ». La position contradictoire de la justice est d'être à la fois une programmation valable pour tous — les modalisations de l'audience laissent la place au dispositif juridique du verdict, valable pour tous et écouté dans un silence solennel — et une réinitialisation stratégique de la polémologie sociale (réclusion de certains membres déviants et dissuasion envers le potentiel criminel restant) à travers de nouvelles modalisations. Point d'arrêt ("justice est faite !" : *modalités de re*) et relance de toute condamnation des violations de la loi ("*juris-prudentia*" : *modalité de dicto*), le droit, malgré ses fondements transcendants, ne peut pas éviter d'assumer, comme toute pratique, une aptitude stratégique et de regarder ainsi une *autre scène*[26], celle d'un autre crime potentiellement en acte, crime dont l'exécution devrait être évitée à travers l'exemplarité de la peine pour un délit comparable. En même temps, le procès est vu parfois comme un remède extrême, à tel point que porter quelqu'un devant un tribunal peut être déjà vécu comme un attentat à l'honorabilité des parties et comme une stratégie de délégitimation des adversaires, même face à la plus que probable disculpation de l'incriminé.

78 À travers l'exemple de la justice, au-delà de notre reconstruction assez simplifiée, voire stéréotypée, nous voulons souligner que la société n'arrive pas à se positionner comme système, comme dispositif modal autonome, même là où elle cherche à se soumettre à des lois, les calculs stratégiques et les procès d'intentions pouvant réémerger dans les tribunaux comme dans tous les autres lieux institutionnels. Autre contradiction : la paix comme isolement des programmations modales, libres de s'exprimer sans points de limitation réciproque, est la déstructuration même de la portée idéale de la société face au potentiel limité de toute micro-communauté ou de l'individu solitaire. L'existence sociale des programmes modaux est en réalité destinée aux négociations, à la recherche de compatibilités ou à la compétition. Les pratiques sociales sont inévitablement stratégiques et par défaut lisibles comme dotées d'influence, de

modalisations qui interceptent d'autres pratiques, à tel point qu'il y a une sorte de névrose d'imputation de calculs inavouables, d'interférences dissimulées, de desseins blâmables car liés strictement à un intérêt personnel.

79 Le discours peut se charger d'accusations réciproques, mais il est évident qu'il est aussi le dispositif pour faire exploser les contradictions et pour jeter de la lumière sur des *patterns* intentionnels grâce à la commensurabilité des modalisations, une fois qu'elles sont traduites dans un même plan sémiotique. Pour un regard linguistique, cela veut dire que le codage des modalités à travers des signes grammaticalisés ou l'élaboration discursive de cadres actantiels qui permettent de distribuer les charges modales sont à la fois une simplification énorme de la profondeur sémantique des enjeux modaux d'ordre expérientiel, mais aussi un instrument de traduction des modalisations qui permet d'en apprécier les (dis)proportions et le degré d'explicitation. Pourtant, l'analyse ne peut pas se soustraire à la tâche de distinguer, d'une part, la description, souvent par le biais d'indices dissimulés, des tensions pas encore "composées" par le discours traductif des modalisations en jeu et, d'autre part, la reconnaissance de l'exercice explicite d'une force illocutoire qui prend en charge les modalisations de l'interlocuteur.

80 La vocation critique de la sémiotique ne peut pas être déconnectée du discours en tant qu'espace critique des intentionnalités, du hiatus qui sépare programmation modale et modalisation. Un cas exemplaire est la tentative de convaincre quelqu'un de quelque chose sans être encore convaincu de la thèse soutenue, et tout cela pour nous convaincre aussi. Le fait d'exposer l'autre à la tentation de croire en quelque chose se transforme, peut-être de manière "innocente", en séduction (réciprocité de la persuasion) et enfin en "auto-conviction". Mais ce parcours stratégique peut-il échapper à un procès d'intention sans expliciter immédiatement après, avec une bonne dose d'auto-ironie, qu'au début l'objectif ultime de notre prise de parole n'était pas du tout clair ? Les transformations modales convergentes, fondées initialement sur des modalisations dirigées différemment, fonctionnent comme une véritable *catharsis* sociale. Les modalisations, explicites ou dissimulées, sont condamnées aux procès d'intentions, mais heureusement le discours peut nous amener aussi à la reconfiguration de notre profondeur modale. La condition est qu'il puisse être *événement*, ce qui veut dire qu'en tant que jeu de langage, il cherche sa propre contingence.

81 Au-delà de ces *catharsis* vécues de manière solidaire, le caractère événementiel du discours peut se manifester sous forme de révélation au profit d'une seule partie des interactants et au détriment d'une autre. C'est le cas de l'argument de l'épouvantail qui, à travers l'assomption affichée d'un paralogisme donnant une représentation déformée de la position de l'interlocuteur, cherche à révéler la vulnérabilité de la position de ce dernier, l'ambiguïté de ses intentions ; pourtant, cette révélation présumée, produite de manière artificielle, risque de laisser les parties en cause chacune dans sa programmation modale, en mettant fin à l'interaction et à ses modalisations réciproques (quand le roi est nu, même le social en a honte).

6. La figurativité entre modulation et modalisation

82 À propos de l'asymétrie sociale que le discours peut promuvoir, le luxe, comme accumulation affichée de valeurs, est inévitablement une déclinaison figurative qui

modalise les membres de la collectivité. Ce qui était vu au départ comme une simple modulation — circulation des biens et de l'argent selon des (é)changes variables — devient indice non seulement d'une programmation modale éventuellement blâmable, l'avarice, mais comme une modalisation active qui intercepte toute tentative de sortir de la pauvreté. Dans ce cas, l'incarnation figurative principale du luxe — mettons, une villa — peut être l'épicentre de la jalousie sociale et subir des attaques ; cependant, il est évident que l'objet n'est pas imputé de revêtir en soi un rôle modal (*faire faire*). D'une part, il peut être vécu comme une provocation, donc comme une énonciation adressée à la communauté, d'autre part, il incarne une concentration de valeurs normalement intangible ou insaisissable. Ainsi, le sentiment devient dysphorique de manière immodérée ou même la destruction devient "furieuse" et gratuite car cette économie disproportionnée de modalisations s'offre comme circuit symbolique qui se substitue à un circuit de modulations (la circulation de la fortune). Si les inégalités sociales au niveau économique peuvent être cachées derrière la programmation de différents circuits — castes, classes sociales, hiérarchies —, l'image de l'asymétrie se protège moins face à une figurativisation qui s'affiche dans un paysage social commun que grâce à un blason abstrait ou à l'aspect brut d'un mur de séparation. Cela ne veut pas dire qu'historiquement on ait procédé vers une baisse de tensions sociales, au contraire le luxe s'est bien élevé à une forme de vie ; mais si nous voulons le prendre en compte ici, c'est parce qu'il semble exemplifier un aspect plus général : les thématisations favorisent la relecture des modulations en zones de programmation modale, mais la figurativité, inextirpable, semble accompagner le procédé inverse. Habiter un entour figuratif veut dire accepter de redéfinir sa propre existence modale, sa propre condition en couplage avec l'environnement. Cela veut dire que les thématisations sont préformatées par les modulations de notre relation avec l'habitat : la phrase « J'ai été obligé de rentrer à cause de la pluie » ou même « La pluie m'a obligé à rentrer chez moi » sont lisibles moins comme une modalisation directe de la pluie que comme une contre-programmation à l'intérieur d'un *pattern* intentionnel défini par la thématisation d'une pratique (sortir et se promener). Ensuite, la figurativisation de la scène est minimale et cela peut suggérer éventuellement de respecter interprétativement le rôle modal manifesté sur le plan grammatical (« La pluie abondante m'invite à rentrer chez moi »). Mais supposons que nous voyons la même scène actantielle au cinéma, ce dernier étant obligé par sa propre économie discursive à ajouter une pléthore d'éléments figuratifs supplémentaires : sommes-nous poussés à dire que la pluie modalise le flâneur à rentrer chez soi ? Sauf dans le cas d'une lecture de la pluie comme intervention divine, nous sommes poussés à assumer le point de vue du flâneur et de voir la scène sous la forme d'une diathèse passive : il subit la pluie contre ses programmations initiales. Il n'y a pas de tensions entre des modalisations en opposition qui cherchent l'une à l'emporter sur l'autre, autrement notre flâneur s'est déjà accordé une personnification abusive des forces de la nature. Le flâneur peut se mettre en colère, mais tôt ou tard, il doit prendre sa colère avec auto-ironie : c'est juste de la malchance.

83 De même que les jeux de vertige nous aident à apprendre, l'homme doit accepter les déprogrammations modales qui sont imputables à sa relecture thématisée d'un circuit de modulations. Le langage pourrait réifier les instances à l'intérieur d'un circuit symbolique réduit à l'ossature grammaticale des rôles syntaxiques, mais la figurativité, une fois réintroduite, opère selon une logique, qualifiée normalement de "sensible", qui démantèle l'obsession de la confrontation entre des modalisations plus ou moins

équilibrées (la compétition est ouverte et les pratiques des uns donnent du sens aux pratiques des autres). La figurativité fonctionne comme une ligne de séparation entre les procès d'intention des modalisations — il y a toujours une stratégie supplémentaire cachée derrière la confrontation de programmations modales — et la vulnérabilité thématique d'une programmation modale qui sait bien pouvoir continuer à subsister et à tirer son sens grâce à des circuits de modulations sous-jacentes. Il y a du jeu entre les deux logiques — stratégie et logique sensible — seulement grâce à l'interposition de la figurativité. Un pouvoir qui s'affiche trop ne peut que créer la disproportion entre des modalisations de son apparat et la potentielle vulnérabilité de la figurativité de ce dernier. Le faste est constitutivement paradoxal et, par contre, c'est le corps vulnérable du roi qui peut fédérer le peuple au détriment du caractère postiche des symboles de pouvoir. Si l'on veut, la leçon est qu'uniquement le symbole qui accepte de se baigner dans la densité iconique et dans sa consistance fragile pourra ressurgir avec une portée de sens rayonnante et médiatrice.

84 Au-delà des formules, comme la « banalité du mal » le montre, l'hypertrophie des dispositifs est un contre-monument trivial et insupportable à la logique du sensible, un trou noir de son propre être (in)sensible, avant d'être machine d'extermination. Cela peut bien créer un doute : les tensions entre des modalisations peuvent-elles subsister et s'organiser comme une écologie du sens sans passer par une figurativité qui pourrait décomposer les programmes modaux sur lesquels elles se sont avancées ? Au fond, la figurativité médiatrice qui s'interpose entre prédication et assomption n'est-elle pas la base discursive à partir de laquelle les interlocuteurs convoqués par le dispositif d'énonciation pourront échanger les prérogatives de rôles de locuteur et d'interprète et trouver un circuit de sens commun ? La lutte pour le meilleur argument n'absorbe pas l'enjeu véritable de l'échange.

7. L'hétérogénéité modale : en guise de conclusion

7.1. Emploi absolu des modalités et hésitation interprétative

85 L'*interpénétration* des formes de vie est saisissable soit à travers la densité figurative, laquelle montre des circuits de modulation qui affiche la vie comme implication irrésoluble, soit à travers les influences qu'exercent par défaut les individus les uns sur les autres, les invitant ainsi à composer des collectifs et à régler les modalisations réciproques à travers des institutions de sens. Pour les acteurs sociaux, démêler l'écheveau des modalités équivaut le plus souvent à choisir entre la reconnaissance d'un circuit des modulations — être transporté par le flux figuratif du devenir — et le respect moral d'une série de principes régulateurs. Les sur-modalisations postulées par ces dernières reconnaissent implicitement que le dédale modal et le soubassement des modulations ne pourront jamais disparaitre au profit d'un plan intégré de confrontations modales commensurables et solidaires.

86 L'emploi absolu des verbes modaux semble suspendre les acteurs entre, d'une part, leur *existence modale*, dans laquelle l'indissociabilité entre le *faire* et l'*être* relève de la réversibilité des dispositions, du circuit de modulations et, d'autre part, la *compétence modale*, pour laquelle la programmation modale est déjà un compromis averti par rapport aux modalisations qui traversent l'espace social. Dans la perception, l'économie de l'être et l'économie du faire ont un marché commun, ce qui est au fond le trait

profond d'une écologie. Quand on dit « je peux », « je veux », selon un emploi absolu, il y a la même suspension entre l'être et le faire que l'on trouve dans « je perçois », sauf que la thématisation modale trahit *et* le soubassement du circuit des modulations *et* l'inscription inévitable dans les confrontations intermodales du milieu social.

87 La dramatisation de l'emploi absolu est dans une sorte de *no man's land* qui ne peut déproblématiser ni l'existence modale à reconnaître, ni la compétence modale à acquérir. Sans pouvoir préciser sa nature, l'emploi absolu d'un verbe modal ou d'un geste qui thématise et affirme seulement une disposition modale en tant que telle a une vocation presque apotropaïque : conjurer son manque de pertinence et de prise. En même temps, il pousse à cultiver un imaginaire, une figurativité fictive dans laquelle essayer de se donner des réponses. Au fond, le fameux « je pense, donc je suis » est, au-delà de ces implications ontologiques éventuelles, la manifestation d'une hésitation modale plus large : par exemple, le « je veux » s'insinue entre « il m'arrive de vouloir » (circuit des modulations) et « je veux fermement » comme émancipation des modalisations bouliques qui traversent le paysage social. Le caractère authentique du vouloir relève-t-il d'une spontanéité ou d'un rachat ? Greimas et Fontanille (1991, pp. 54-55) ont opposé *existence* et *compétence* modale comme discontinuité qualitative entre la détermination d'un sujet d'état à partir de sa condition et une programmation d'un sujet du faire qui la transforme. Il nous semble que l'imaginaire modal se développe justement par la mise en relation de deux circuits, modulations et modalisations, dans lesquels l'être (sous forme d'implication) et le faire (sous forme d'influence) restent corrélés. Ainsi, face à l'exercice de ma volonté, je peux hésiter et me demander si j'ai les ressources intimes pour vouloir, ou si j'ai la faculté de vouloir en vertu du rôle qui m'est socialement attribué.

88 Historiquement, on peut facilement constater que le manque de reconnaissance des droits de la personne — c'est le cas de l'esclavage — exerce une influence négative aussi sur la capacité de l'individu de cultiver sa propre volition ; et quand elle se réaffirme soudainement, elle peut se manifester sous forme d'acte gratuit ou autodestructeur, acte qui aura du mal à trouver une justification, intérieurement et socialement. L'absence d'interprétant immédiat montre en négatif que normalement la sémantique des modalités assumées en discours relève d'une *transférence*[27] entre modulations et modalités, ce qui est moins le constat d'une équivalence qu'une familiarité des difficultés traductives des unes dans les autres — une hésitation interprétative est alors tolérée et, en tout cas, un *gap* explicatif s'installe. Ainsi, les modalités sont à la fois si claires comme opérateurs syntaxiques et si abyssales sur le plan sémantique, se déplaçant facilement de l'interrogation de la condition intime aux procès d'intention. N'assistons-nous pas à un va-et-vient assez surprenant entre existence et compétence modale dans la recherche du motif qui accompagne le déroulement d'un procès juridique ? La tendance générale ne finit-elle pas par attribuer au criminel le rôle de psychopathe ou de sociopathe, précisément parce que l'origine de sa programmation modale a du mal à dissocier le circuit des modulations du circuit des modalisations ? N'est-il pas frustrant de constater que nous sommes encore enclins à opposer nature et culture, détermination passive et opposition active ?

89 L'emploi absolu des verbes modaux, dans l'hésitation de ses interprétants, indique que le travail du sujet s'effectue des deux côtés (modulations et modalisations) et que les complexes modaux sont déjà le fruit de transfert, d'(in)équivalences traductrices (*transférences*), d'hésitations interprétatives réflexives et transitives.

7.2. L'encadrement modal des pratiques sémiotiques

90 La sémiotique a reconnu des syntaxes modales lisibles à travers la médiation des taxonomies sociolectales (nous avons alors des rôles cognitifs et passionnels recrutés à l'intérieur du circuit des modalisations), mais aussi des « parfums », des « arômes »[28], en lien avec la constitution du sujet — son incarnation — et relevant d'une logique du sensible (circuits de modalisation), selon laquelle un goût est une valeur qui circule entre l'appareil perceptif du sujet et les caractères organoleptiques de l'objet. La *syntaxe modale* a été opposée aussi au *tumulte modal* (Fontanille 1986), la première permettant une programmation, des architectures, des dispositifs, le deuxième favorisant l'émotion comme réponse à une coalescence ingérable sur le plan rationnel. Testées sur la littérature, ces distinctions théoriques ont souvent manqué de s'interroger sur leur passage de la description et de la narrativisation à la prise en charge énonciative[29]. L'*action painting* ne se présente-t-il pas le plus souvent comme un faire pictural qui est traversé par un tumulte modal et qui trouve sa réalisation seulement grâce à la poussée d'une émotion qui dépasse l'incapacité de décider une ligne programmatique ?

91 Le cadre modal de l'énonciation n'est pas nécessairement une programmation, une trame d'intentions lisibles pour des jeux de modalisation. Le peintre ne veut pas expliquer son œuvre ; on évoque des pulsions, mais l'œuvre a été médiée aussi par une technique. Le geste est allé au-delà de la zone de confort (effets que l'on sait obtenir à travers la technique), mais alors il a travaillé cette exploration, il a participé à cet événement qu'est la création. Quelle est finalement la lecture modale de l'énoncé visuel et quel est le rôle que l'on attribue au langage pictural ? Nous avons vu qu'entre les espaces concernés par l'institution artistique — la production, l'énonciation et l'implémentation[30] — l'un fonctionne comme médiateur pour interconnecter les arrangements modaux des autres. L'impasse auto-explicative de la production du tableau fait appel aux cadres modaux de l'énonciation et de l'implémentation, soit pour convoquer leurs programmations dans une clé réparatrice (finalement, on sait bien ce que l'on fait, car il y a un codage linguistique, des genres, des pratiques de jouissance normées, etc.), soit pour se justifier pour des vides qui traversent aussi les autres espaces (l'art incarne des zones modales non cartographiées, fussent-elles des modulations écologiques inexpliquées ou des modalisations sociales irréfléchies).

92 La narrativité travaille sur l'hétérogénéité de l'expérience à la condition d'avoir une gestion énonciative fondée sur des cadres modaux stables, même si pluriels. On peut douter que l'écriture automatique puisse accompagner un *ductus* narratif, épousant une déprogrammation pour sortir d'une série d'actes sémiotiques conséquents. Une fois textualisée, elle reçoit une énonciation éditoriale et est finalement livrée à l'implémentation publique et donc à des pratiques de lecture, médiées par des attentes esthétiques. La significativité réémerge grâce à la triangulation entre espaces modaux, dont l'un est opaque, voire illisible initialement. Et pourtant il ne manque pas, au cours de cette triangulation, de jouer tôt ou tard un rôle de structure indiciaire des modalités programmées dans les autres espaces. À ce point les attitudes divergent : soit le discours réalisé par l'écriture automatique fluidifie les programmations modales des autres espaces, en leur imposant de suivre l'impulsion vers un réarrangement des ressources linguistiques exploitées par les énonciations ou des conventions qui

informent les dispositions institutionnelles à la jouissance[31] ; soit on impute une légitimité par défaut à la forme d'expression, en acceptant la provocation de la présenter comme une modalisation entre autres à l'intérieur de l'espace social (canonisation d'un genre).

93 La petite leçon que nous pouvons tirer concerne l'hétérogénéité modale : les cadres de coalescence modale et d'actions inconséquentes ne peuvent pas toujours recevoir un macro-récit commun. Ils sont alors distribués sur différents espaces de manière qu'un événement illisible à partir d'une scénarisation, voire d'un monde de référence, puisse sensibiliser les autres à réarranger les relations entre circuits de modulations et circuits de modalisations, entre logiques sensibles et logiques conventionnelles.

94 La doctrine des mondes possibles a été tenté d'attribuer à chaque univers une économie interne des modalités, une économie auto-explicative, la portée hétéro-référentielle étant liée à d'autres aspects (analogies figuratives activées grâce à une inter-sémantique dont l'interprète est le responsable, modèles modaux incarnés par des personnages, etc.). Mais la multiplication des circuits montre bien que la *mimesis* n'a pas comme point de départ un espace modal intégré et la fiction ne semble pas pouvoir avoir des ambitions majeures. Au fond, la suspension délibérée de l'incrédulité devrait immédiatement nous indiquer que le mélange d'adhésion participative et de distance critique ne pourra se résoudre qu'à travers un réarrangement modal par des espaces différenciés et communicants.

95 Les calculs modaux pour rendre des mondes possibles inter-accessibles ne sont que des prémisses rationnelles pour préparer, *in vitro*, une explosion culturelle et une sensibilisation aux mille reflets qu'elle suscite : une autre écologie ne peut pas laisser les mondes tels quels. Ce que l'on calcule sont des catalyses modales, par régénération ou transposition, selon une transversalité du sens qui n'accepte pas une économie modale linéaire qui se limiterait à valider des représentations à partir d'une position transcendantale. Au fond, l'utilisation absolue des verbes modaux n'est pas l'auto-affirmation d'un épicentre modal, mais au contraire l'hésitation constitutive d'un sujet qui s'interroge : comment puis-je être le véritable centre de mon univers modal[32] ? Ainsi, le sujet de l'énonciation devrait être moins considéré comme le gérant d'actes illocutoires sous l'égide des cadres institutionnels qui en assurent la force que comme l'instance qui doit traiter une prédication toujours dans un état critique. En effet, elle doit distribuer des charges modales, articuler des espaces différents pour leurs appréciations, soumettre ces dernières à une profondeur modale qui met en relation modulations et modalisations. Certes, ce n'est pas avec l'étude de phrases isolées que l'on pourra faire émerger cette complexité. Au contraire, l'analyse de corpus textuels pourra même montrer des actes manqués ou dissimulés, mais plus généralement les enjeux modaux traversent le dispositif même de l'énonciation, la médiation que celui-ci offre à la communication.

BIBLIOGRAPHIE

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2000), « Fenomenologia della traduzione intersemiotica », *Versus. Quaderni di Studi Semiotici*, n^os^ 85-87, pp. 199-216.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2004), « Protonarratività e lettura figurativa dell'enunciazione plastica », *Versus. Quaderni di Studi Semiotici*, n^os^ 98-99, pp. 163-190.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2013), *Semiotica a prova d'esperienza*, Milano, Unicopli.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2015), « L'interprétation dans son espace phénoménologique : jeux de langage et implémentation publique », *Metodo*, vol. 3, n° 1, pp. 113-138. DOI : https://doi.org/10.19079/metodo.3.1.113.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2017), *Vers une écologie sémiotique de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (dir., 2020), *Langue française*, n° 126, « Incitation à l'action et genres de discours programmateurs ». URL : https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2020-2.htm.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2020), « Régimes de subjectivité et seuils d'intentionnalité. Résistances, interpositions et ambitions d'une forme de vie », *Texto ! Textes et Cultures*, Institut Ferdinand de Saussure, XXV (1-2), pp. 1-34.

BASSO FOSSALI, Pierluigi (2021), « Des index aux pouces. Les *nudges* entre fluidification modale et interprétation liquidée », *Actes Sémiotiques*, 124, consulté le 10/10/2021, https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6763.

BORDRON, Jean-François (2012), « Vie(s) et diathèses », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 115, https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2654.

DERRIDA, Jacques (1971), « Le supplément de copule. La philosophie devant la linguistique », *Langages*, n° 24 ("Épistémologie de la linguistique [Hommage à E. Benveniste]"), pp. 14-39.

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula*, Milano, Bompiani ; tr. fr. *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.

ECO, Umberto (1990), *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani ; tr. fr. *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

FONTANILLE, Jacques (1986), « Le tumulte modal : de la macro-syntaxe à la micro-syntaxe passionnelle », *Actes sémiotiques — Bulletin*, XI, 39, pp. 12-31.

FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

FONTANILLE, Jacques (2008), *Sémiotique des pratiques*, Paris, PUF.

FONTANILLE, Jacques & ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

GOFFMAN, Erving (1974), *Frame analysis. An essay on the organization of Experience*, Cambridge, Harvard University Press ; tr. fr. par I. Joseph et P. Joseph, *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

GOODMAN, Nelson (1984), *Of Mind and Other Matters*, Cambridge, Harvard University Press.

GOSSELIN, Laurent (2010), *Les Modalités en français. La validation des représentations*, Amsterdam - New York, Rodopi.

GREIMAS, Algirdas Julien (1976), « Pour une théorie des modalités », *Langages*, nº 43 (Modalités : logique, linguistique, sémiotique), pp. 90-107.

GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, PUF.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (dir., 1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, II*, Paris, Hachette.

GREIMAS, Algirdas Julien & FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil.

HUSSERL, Edmund (1926), *Analysen zur passiven Synthesis*, Dordrecht, Kluwer, 1966 ; tr. fr. *De la synthèse passive*, Grenoble, Jérôme Millon, 1998.

LADMIRAL, Jean-René (2005), « Le "salto mortale de la déverbalisation" », *Meta*, vol. 50, nº 2, pp. 473-487. DOI : https://doi.org/10.7202/010994ar.

LATOUR, Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

LATOUR, Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.

SIMONDON, Gilbert (1958), *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2013.

SIMONDON, Gilbert (1960-1970), *Communication et informations. Cours et conférences*, Chatou, Les éditions de la Transparence, 2010.

ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, John Benjamins.

ZILBERBERG, Claude (2012), *La structure tensive suivi de « Note sur la structure des paradigmes » et de « Sur la dualité de la poétique »*, Liège, PULg.

NOTES

1. Pour une présentation plus précise de ce point et du rôle de la notion de *pression* dans l'organisation paradigmatique des langages, voir Basso Fossali (2017, pp. 228-264).
2. La notion de *nature* se décline selon les cultures qui arrivent à la concevoir à travers des cadres épistémologiques différentes, mais elle ne peut que réapparaître, face aux traditions de la pensée, comme un horizon modal résistant, fuyant, disproportionné.
3. Pour une conception de l'énonciation toujours confrontée à ses vides, et non seulement à ses pleins (codes, normes, habitudes), voir Basso Fossali (2017, pp. 75-84).
4. Greimas et Fontanille (1991, pp. 37-40).
5. Voir l'introduction de cet article là où nous avons remarqué l'articulation entre la portée "modalisatrice" du discours et l'expérience modalisée de l'énonciation qui le produit.
6. Greimas et Fontanille (1991, p. 44).
7. Sur une relecture de la notion de diathèse en sémiotique voir Bordron (2012).
8. En ce sens, les modalisations concernent la *présence* (Fontanille & Zilberberg 1998), voire la *coalescence*, et pas encore l'*implication* d'une instance dans une transformation des valeurs (cette implication stabilise des modalités).
9. Par rapport à l'énonciation, nous pourrons suggérer que, dans le dispositif de la modulation, la *proportion* équivaut aux conditions de mise en scène de l'acte d'énonciation, la *disposition* à une

sorte de proto-prédication, la *circulation* est une déclinaison figurative émergeante et la *transposition* est une forme d'assomption.

10. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de la leçon de Simondon qui a élaboré sans doute la réflexion la plus précise et poussée sur la modulation (« un moulage variable et continu »). Nous insistons sur la réversibilité des positions entre modulateur et modulé, tandis que Simondon préfère assigner un rôle de contrôleur au vivant en tant qu'instance modulatrice, en ayant le privilège d'apporter de l'information aux échanges des énergies : « Ce qui caractérise alors le modulateur, c'est le rapport particulier existant entre l'énergie à moduler et l'information modulante » (Simondon, 1960-1970, p. 190). En tout cas, il faut préciser que la réversibilité est, à notre avis, la condition pour ne pas identifier la modulation avec un moulage, autrement la variation continue ne serait pas motivée (« Mouler est moduler de manière définitive, moduler est mouler de manière continue et perpétuellement variable », Simondon, 1958, p. 47).

11. Si Simondon (1960-1970, p. 191) affirme que « la modulation apparaît [...] comme une actualisation gouvernée », donc systémique, nous pensons plutôt à une *possibilisation* transposée, un "possible" de l'ordre de l'environnement projeté dans une partition délimitée.

12. Voir à ce propos Basso Fossali (2017, p. 249 et ss.).

13. Voir Basso Fossali (2017, pp. 84-115) : « À travers le geste, on sculpte localement une niche de sens qui s'interpose entre la rétroduction énonciative (genèse de l'acte) et la prospection des conséquences (efficacité de l'acte) » (*Ibid.*, p. 87). La niche est l'espace de vie dans lequel l'instance de l'énonciation cherche à trouver des équilibres entre sens prédiqué et sens incarné, en travaillant sur des dialectiques insolubles : entre individualisation de ses propres *images* et individuation de sa propre *identité*, tout comme entre *socialisation* des *écarts* et *intimisation* (c.-à-d. introjection et assimilation) du *commun*.

14. Cette réversibilité empêche de considérer les modulations comme des appréciations unilatérales ; éventuellement, ces dernières pourront être élaborées *a posteriori*.

15. Cette description est une simplification car on peut essayer de parler pendant l'inspiration, mais ce qui nous importe est que dans ce cas la modulation sera encore plus évidente, au point d'altérer le son de la voix et de limiter la durée de l'émission vocale.

16. Voir Basso Fossali (2004).

17. Voir Basso Fossali (2020).

18. Plus techniquement, on devrait parler ici de *modalités énoncives*, mais notre choix terminologique est dicté aussi par le fait que les modalités énonciatives n'ont pas toutes une manifestation "encodée" dans le langage exploité et que les modalités énoncées ont toujours des effets de sens qui n'arrivent pas à se distribuer sur un plan (énonciatif ou énoncif) sans avoir des retombées aussi sur l'autre plan.

19. Voir Basso Fossali (2017, pp. 30-59).

20. En ce sens, Simondon (1970, p. 167) généralise la portée de la modulation : « L'amplification modulatrice [en tant que propagation discontinue] est un recommencement, le passage à une nouvelle étape ».

21. Nous proposons une distinction entre *cadres modaux* et *juridictions modales* : les premiers sont toujours en concurrence entre eux et peuvent relever d'une pertinence stratégique ou tactique, collective ou individuelle ; les juridictions modales sont normalement adossées à des institutions de sens et revendiquent un encadrement modal prioritaire.

22. Dans cette contribution, nous avons opéré des choix, bref des focalisations thématiques, des angles d'attaques pour aborder le vaste champ théorique des modalisations. Un effet des choix opérés est la marginalisation du *jugement*, jugement qui déjà dans l'activité perceptive interviendrait comme évaluation épistémique, en opposant un horizon fiduciaire de valeurs et des apports fallacieux (illusions). Cela dit, les formes plus ou moins stables du monde ne sont pas indifférentes à la maturation de la conviction d'une frontière. L'implication d'une protension à prendre un rôle dans le monde, proactif ou attentiste, ouvre l'évaluation épistémique à des

appréciations plus larges et implicatives, comme la frontière entre des valeurs opérables — qui s'offrent à l'initiative — et des valeurs déjà opératives qui s'imposent comme contraintes à des projets d'intervention ou d'attente ou à des simples initiatives de catégorisation. Notre conviction ou directement prise d'initiative nous jugent à leur tour, tout en étant fondées au départ sur un jugement, ce qui nous invite à ne pas réduire le modal à l'exercice de ce dernier. Si nous assumons une sémiosphère, les sélections linguistiques d'un locuteur sont le fruit d'une considération parfois très attentive et stylistiquement orientée, et pourtant l'énonciation tombe sur un terrain déjà miné, dans le sens qu'il y a des appréciations collectives liées aux catégorisations et aux usages, qu'il n'y a pas de termes neutres, toute référenciation étant déjà destinée à susciter des effets euphémistiques ou des nuances dysphémiques. À notre avis, l'idée d'avoir des parcs catégoriels appliqués par un sujet de manière unilatérale n'est pas une bonne reconstruction des enjeux modaux. C'est pourquoi notre scène théorique prototypique est une programmation modale à l'interface entre le soubassement des modulations et l'*agôn* des modalisations. Bref, tout jugement est à son tour modalisé.

23. Il est évident que nous sommes en train de thématiser l'*être* en tant que potentiel modal et, en ce sens, nous soulignons la résistance de sa force même lorsque son application se positionne apparemment au-delà de son exercice légitime, de sa profondeur acquise (dévolution). Ainsi, notre perspective diverge des considérations grammaticales sur l'affaiblissement du verbe *être* utilisé en tant que copule. Nous pouvons rappeler à ce propos les mots de Derrida (1971, p. 37) : « La tentation est forte, à peine répressible en vérité, de considérer la prédominance croissante de la fonction formelle de copule comme un procès de chute, d'abstraction, de dégradation, d'évacuation de la plénitude sémantique du lexème "être" ». On sait que des langues peuvent faire économie du verbe *être* dans sa fonction de copule, mais la question des modalités de l'être ne peut pas être évacuée.

24. Nous voulons ici pousser notre thèse jusqu'à ses conséquences extrêmes afin de nous opposer à une identification entre le phénomène modal et l'application d'une catégorie (épistémique, axiologique, etc.). Bien que cette application renvoie à l'action discursive d'un énonciateur, elle est encore dépourvue de profondeur modale et d'un circuit de *compréhension* et/ou d'*excription*. Gosselin (2010, p. 105) affirme qu'au terme « ivrogne » sont associées simultanément une modalité aléthique et une modalité axiologique. Mais justement, le problème n'est pas représenté par la prise en compte de « modalités pragmatiquement inférées » (*Ibid.*), qui est tout à fait légitime. La question est que toute convocation de modalités interroge la distance entre celles qui sont attribuées et celles qui sont incarnées, bref leur interprétation transitive ou réflexive (voir Basso Fossali 2021). Par exemple, la manifestation lexicale d'un verbe modal (« Elle peut mentir ») n'est que le rappel que la modalisation interprétative n'arrive pas à se dissocier totalement de la modalité interprétée (dans l'exemple ici utilisé, l'implication épistémique de l'énonciateur concernant l'actualisation de la possibilité qu'elle ment n'arrive pas à se dissocier totalement de l'attribution de cette compétence au sujet de l'énoncé et par ailleurs l'imputation de ce pouvoir laisse du jeu entre un pouvoir-faire stratégique et un pouvoir-faire impulsif). C'est la prise en charge de ces circuits heuristiques ou agnostiques par l'énonciation qui construit le modal comme phénomène sémiotique.

25. Pour les notions de « circulation cursive » et de « modulation cursive », voir Greimas et Fontanille (1991, p. 37 et p. 149).

26. Voir le rôle de l'*autre scène* dans la sémiotique des pratiques de Jacques Fontanille (2008).

27. Sur la notion de *transférence*, voir Basso Fossali (2000).

28. Voir Greimas et Fontanille (1991).

29. Il nous semble qu'une tentative d'aborder la relation entre modulation et modalisation sur le plan de l'énonciation était présente dans la notion de *style* modal : « Dans les termes mêmes de Hjelmslev, les modalités seraient les "constituants" de la syntaxe modale, et le style sémiotique,

l'ensemble de ses "exposants", formant une "modulation" » (Fontanille & Zilberberg 1998, p. 195).

30. Voir Basso Fossali (2017, p. 59 et ss.).

31. Par exemple, le matiérisme en peinture ou le bruitisme en musique invitent les langages à explorer d'autres pertinences et d'autres articulations de sens, et les appréciations publiques à distribuer différemment les focalisations attentionnelles et les attentes esthétiques.

32. Qui sait si cette figure d'homme périphérique ne destine pas aussi la perspective modale qu'il incarne à rester marginale dans le débat...

RÉSUMÉS

Cette contribution vise à explorer un nouvel encadrement théorique général du *modal*, en essayant de le positionner comme indice des tensions implicatives hétérogènes qui occupent les instances énonciatives et qui exigent des résolutions locales afin d'assurer à la pratique sémiotique une lisibilité stable de ses multiples *cadres actantiels* (énonciatifs et énoncifs). Les implications sont internes aux mobilisations des ressources linguistiques mais concernent aussi les valences modales de l'environnement qui entourent la scène énonciative, échangeant réciproquement des stades de *fluidité* (*modulations*) et des stades de *coagulation* (*modalités*), afin de permettre des écrans de *réflexivité* (*modes*) et des terrains de *transitivité* (*modalisations*). Le fait d'insister sur l'*implication* comme interprétant clé du modal veut dire préserver la nature relationnelle de ce dernier, le considérer justement comme une *valence* qui n'appartient pas à la subjectivité en train de se faire ou au procès thématisé, mais aux liens qui tissent des équilibres tensifs dans un espace médiateur de perspectives multiples. Habiter un espace (linguistique aussi) veut dire nouer ensemble une multiplicité d'implications sensorielles et symboliques et le tissu modal est ce qui (nous) garantit une significativité à nos gestes expressifs, conventionnels ou insubordonnés, mimétiques ou imaginatifs. Notre article suit le modal dans ses plis profonds, mais sans dépasser le seuil figuratif de cette implication écologique, avec l'idée de reconstruire des circuits de modulations grâce auxquels les "compositions" modales et les modalisations institutionnelles trouvent toujours l'occasion de se reformuler selon de nouveaux équilibres, la stagnation modale étant la prison des emplois absolus (sans complément d'objet comme dans « Je veux ») sans transposition ou analogisation possible.

La sémantique du modal possède sa propre significativité dans les proportions et dans les conversions possibles, sans pouvoir rejoindre un interprétant final. Ainsi, le modal est un procès d'intention ininterrompu, autoréalisé intimement ou célébré en public, sans laisser les instances transcendantes en dehors d'un questionnement de leur implication éventuelle (« C'est la volonté de Dieu »). C'est pourquoi un macro-récit commun et accompli est impossible et donc, derrière chaque configuration modale il y a toujours un rapiéçage de notre histoire individuelle et/ou collective.

This contribution aims to explore a new general theoretical framework of the *modal*, trying to position it as an index of the heterogeneous implicative tensions that occupy the discursive instances and that require local resolutions in order to ensure a stable interpretability of the multiple *actantial frames* (at the *narrative* level or at the *discourse* level) of the semiotic practice. The implications are internal to the mobilizations of linguistic resources but also concern the modal valences of the environment surrounding the discursive scene, reciprocally exchanging

stages of *fluidity* (*modulations*) and stages of *coagulation* (*modalities*), in order to allow for screens of *reflexivity* (*moods*) and terrains of *transitivity* (*modalizations*). To insist on *implication* as a key interpretant of the modal means to preserve the relational nature of the latter, to consider it precisely as a *valence* that does not belong to the subjectivity in the making or to the thematized process, but to the links that interlace tensive balances in a mediating space of multiple perspectives. To inhabit a space (also linguistic) means to tie together a multiplicity of sensory and symbolic implications, and the modal fabric is what guarantees a significance to our expressive gestures, be they conventional or insubordinate, mimetic or imaginative. Our article follows the modal in its deep folds, but without exceeding the figurative threshold of this ecological implication and with the idea of reconstructing modulation circuits thanks to which modal "compositions" and institutional modalizations always find the opportunity to reformulate themselves according to new equilibriums, modal stagnation being the prison of absolute uses (no direct object is given, as in "I want") without possible transposition or analogization.

The semantics of the modal has its own significance in the proportions and in the possible conversions, without being able to reach a final interpretant. Thus, the modal is an unbroken appeal to motive, self-realized intimately or celebrated in public, without leaving the transcendent instances outside a questioning of their possible implication ("God's will be done"). This is why a common and accomplished macro-narrative is impossible and therefore, behind each modal configuration, there is always a patching up of our individual and/or collective history.

INDEX

Mots-clés : mode, modalité, modalisation, implication, hétérogénéité, procès d'intention
Keywords : mood, modality, modalization, implication, heterogeneity, appeal to motive

AUTEUR

PIERLUIGI BASSO FOSSALI

Pierluigi Basso Fossali est professeur en Sciences du langage à l'Université Lumière Lyon 2 et directeur du laboratoire ICAR (UMR 5191) à l'ENS de Lyon. Actuellement, il est coordinateur du Conseil Scientifique du Séminaire International de Sémiotique à Paris, et Vice-président de la section 07-Sciences du langage au CNU. Il a été Président de l'Association Française de Sémiotique de 2017 à 2022. Une synthèse de ses positions théoriques est disponible dans la monographie *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens* (Limoges, Lambert-Lucas, 2017).

Ses recherches s'inscrivent à l'intérieur d'un projet de sémiotique des cultures qui vise à articuler trois approches épistémologiques : (i) l'étude des relations entre médiations linguistiques et expérience perceptive, (ii) l'analyse des stratégies énonciatives et figuratives des textes et (iii) l'attestation et la description des pratiques de création et d'interprétation d'objets culturels par rapport à des institutions de sens spécifiques (domaines). En ce sens, son projet scientifique est unitaire et se développe sans discontinuité depuis la publication du livre *Il dominio dell'arte* (Roma, Meltemi, 2002). Parmi les initiatives éditoriales les plus récentes, on peut rappeler les directions d'un numéro de *Langue française* (nº 206, 2020) et d'un numéro de *Langages* (nº 221, 2021) consacrés à une linguistique et à une sémiotique du discours programmateurs, aussi bien que les directions de l'ouvrage *Créativité sémiotique et institution du sens dans la dialectique entre*

l'individuel et le collectif (Limoges, PULIM, 2021) et des Actes du Congrès de l'AFS, *(Dés)Accords. À la recherche de la différence propice. Association Française de Sémiotique* (2021). Orcid: https://orcid.org/0000-0001-8460-2049.
Courriel: pierluigi.basso[at]univ-lyon2.fr

Varia

Political epistemology of the autographic mark

Johanna Drucker

1 When Jack Dorsey, founder of Twitter, sold his first-ever tweet and "autographed" it with an encrypted signature, the gesture was more metaphor than material, even if the unique status of the non-fungible token was being authenticated in the process.[1] Whatever marks were made in this transaction were inscribed automatically in a silicon substrate as digital code, not scrawled with some crude ink pen on a visible surface. While the term "autograph" was invoked for all of the resonance it has in such circumstances, the graphical features intrinsic to traditional signature marks were not present. The paradox—that the autograph was lacking the very components by which it is defined—did not keep it from performing symbolically. Still, something is missing, literally as well as figuratively, from this picture and the tweet in question appeared naked and uninscribed. The status of the autograph as a material entity is somewhat blurred by this practice—or is it?

2 Hand-made and machine-produced written signs can perform many of the same functions, particularly when they instantiate alpha-numeric code. But the indexical quality of hand-made marks, their link to the somatic pulses and motions of a specific individual body, suggests that in their material form they *signify differently* from machine produced ones—both in the *way* they produce signification and *what* they might signify. The *way* they signify is through highly specific and infinitely varied forms. No two hand-made marks are ever identical. On a forensic level, no two machine-produced marks are either—each has within it the unique fingerprint of its instantiation. But functionally and epistemologically, machine-made marks can be swapped, one for another, so long as they are the same sign. One typed or laser-printed letter "a" is functionally the same as another, within reason (even if variant typefaces can complicate this basic equivalence through stylistic features). But *what* hand-made marks signify might be more fundamental and harder to substitute—the capacity of a sign to embody the trace of an individual subject and to inscribe a specific moment in time.

3 A few questions arise from these observations. Do the differences between hand-made and machine-produced marks constitute an epistemological distinction? Do they produce knowledge differently and enact or embody different categories of knowledge? The argument proposed here is that what inheres in the autographic mark-as-made is a specific performance of sentient inscription. As already noted, on a forensic basis, uniqueness and distinction are properties of both kinds of marks—no two inscriptions are ever the same or identical one to another. But a distinction can be made in the ways such non-identicality is related to knowledge production and differences in the ways handmade and machine-produced marks function epistemologically. Whether this supports the additional notion of a political dimension to this distinction that is engaged with agency–through embodiment or location of knowledge, related to and essential for an individuated subject—remains to be seen. Given the proliferation of digital and mechanical production of signs—not only handwritten marks, but also images and simulacra of self and other in visual and virtual modes—the stakes for this discussion are connected to where and how links between knowledge and subjectivity are linked, enacted, expressed, and represented.

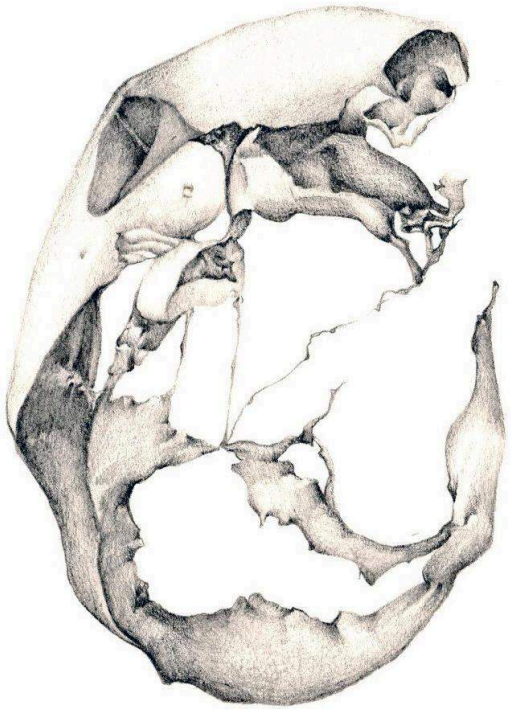
4 Many aspects of the framework just outlined are open to criticism. Privileging a hand-made mark might seem to support a nostalgic concept of sign-making. This could be seen as a lingering influence of a romantic paradigm of the artist as a unique individual distinguished by their idiosyncrasy and quirks. In such a paradigm, interior life manifests itself in individual expression. The myth is that the brush, the hand and the touch communicate the compositional fingerprint that guarantees authenticity by virtue of its connection to the artist's body and unique sensibility as a site and source of production.[2] An equally questionable, but different, paradigm lurks in the characterization of technologies of mechanical production as always reducing complicated activities to repetitive acts that lack inflection or expressive range. Wariness about these hard binaries is in order. A line made with a compass and ruling pen, though produced by hand, may be as lacking in individual inflection as the output of a plotting device, while the marks made on an electronic tablet might have a quite distinctive and unique character.

5 However, on a very personal level, a visceral experience of alienation is produced when an electronic document makes a "signature" out of a kitsch-italic font as its simulacrum of a handwritten gesture. The immediate response to the highly mechanical signature is "that signature is not *me.*" The chain of equivalence is broken. The "me" is not merely narcissistically attached to the specificity of the signature, but also, dependent on the recognition of individuated self-hood that inheres in its material expression. We need to see signs, traces of our selves, in order to have a sense of our identity as subjects. Without this, the chain of identification is broken. Some crucial aspect of the way identity becomes apparent to the self is negated. No matter how many times, or with what pressure, speed, or other gestural variation the name is typed into the signature box, the same image returns. It cannot be inflected, cannot register any change. The evidence of self is reduced to a bland trace, a surrogate for an actual mark, a sign of a category of signification that cannot be made to enact an absent presence in an embodied form. The question is whether this banishes the possibility, renders inoperable the very capacity, for a self to self-recognize through a trace made in the world.

6 One crucial question, then, for the political aspect of mark-making, is whether one of the fundamental activities by which an individual subject comes to have an identity to themselves is through making, leaving, and recognizing an externalized trace. That external sign, made by a self and then perceived, functions to affirm an identity not merely within an interior life, but as a presence in a world where the subject is situated. Phenomenologically, we cannot see our selves as embodied subjects (except in the very important mirrored aspect so central to the psychoanalytic formulations of Jacques Lacan and other psychoanalysts). Therefore, the dependence on an externalized trace serves a profound function in the constitution of subjective identity. In addition, a trace that signifies an act of knowledge, an inscribed record of sentient engagement with perception, has yet more resonance in its embodied form.

7 In my own experience, the relation to autographic marks is not limited to handwriting, but has a deep connection to my long-standing drawing practice. Learning to use a pencil in hand as a way to inscribe the knowledge gained from observation, to become the producer of a carefully modulated line in a process that becomes almost automatic, was transformative. So well-tuned are eye and mind, hand and instrument, that the experience becomes an integration of automatic and autographic action. The activity is also profoundly instructive in showing how knowledge is linked to visuality as a distinct mode of apprehension and expression. Graphical knowledge, transcribed as mark-making, inscribes a continuous attention to observation mediated through an individual subjectivity. This is non-trivial in the way the material dimensions of the marks embody this activity. In addition, these acts of drawing demonstrated how intimately the somatic dimension of subject identity is linked to the process of mark-making. Knowledge production within an individual identity manifested as inscription retains within its material trace a record of that sentient activity. The hand-made mark signifies this as a specific record but also as a category of signification.

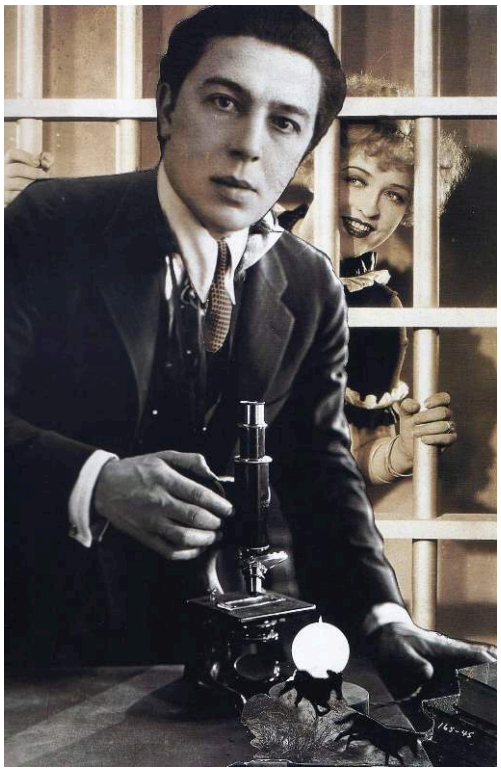
Figure 1.



Drawing by the author, 1974. By permission of the author.

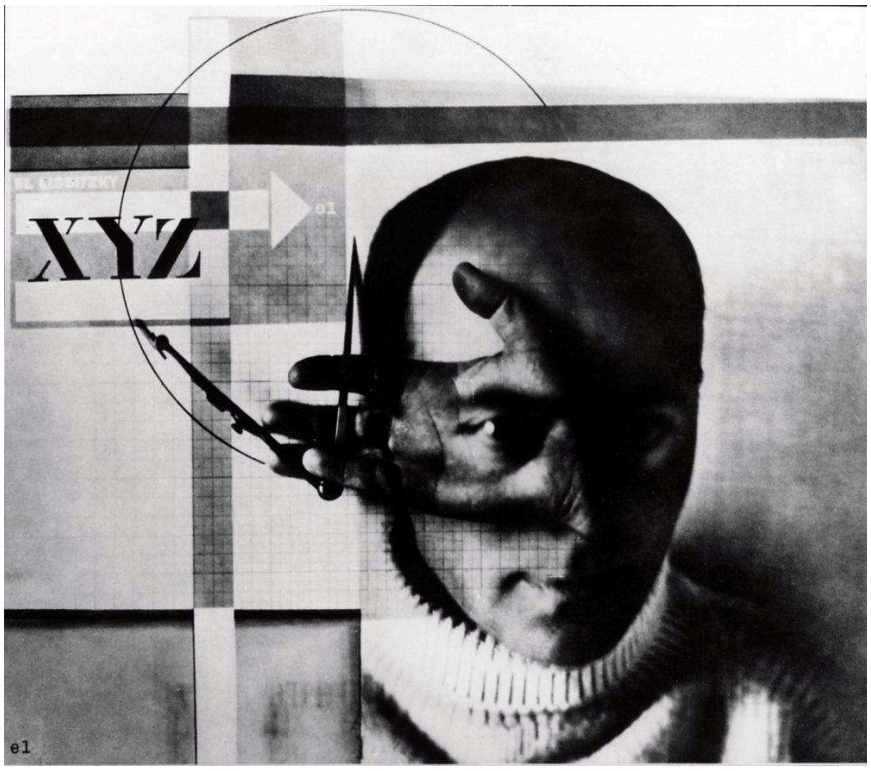
8 Many kinds of marks and traces are made in the course of daily life. The pattern of breath disturbs the air. The movement of feet leaves its prints, the touch of a hand to a glass, passage of a car through a muddy track, the scuff-trail of a wheeled suitcase dragged across a floor—nearly every action leaves some kind of mark. Many marks are also mechanically produced, through keyboards and swipe motions, output devices far removed from the graphite pencils of the studio or the fingerprint on a random surface. Their capacity for differentiation maps onto primary functions of identity formation, authenticity, and knowledge production, but again, does this differently in hand-made and machine-produced marks. Attitudes about these functions find their expression in a highly self-conscious attention to the political significance of mark-making in modern aesthetics.

Figure 2.



André Breton, *L'Écriture Automatique,* 1923. Image in public domain.

Figure 3.



Lazar El Lissitzky, *The Constructor,* 1924. Image in public domain.

Self-portraiture and inscription of identity

9 A pair of vivid and concrete examples offers a striking contrast embedded within the history of modern art and its beliefs about subjectivity and artistic practice as a social construction. In 1923, André Breton, self-proclaimed leader of the Surrealist movement, and Lazar El Lissitzky, an influential figure in Russian Constructivism, each produced self-portraits that included specific references to modes of writing. In fact, each of their identities as artists-writers was bound to their convictions about the technics of writing as a mode of mark-making.

10 Breton is shown above a microscope beneath which fleeing horses race away from a globe of light while a woman, trapped in the background by a grid that confines her in a separate space smiles at the serious young poet who refuses to be distracted. The image, labelled "L'écriture automatique," ("Automatic writing"), suggests the combination of dream, unconscious drives, and eroticism as sources of a lyrical subject's poetics. Breton's vision is a modern extension of Romanticism. The artist draws on inner life to produce work in the world that inscribes an individual identity in expression. The handwritten scrawl of the label/title enacts that inscription in a form that is its quintessential sign—the autographic mark. The Surrealists were well-known for their engagement with automatism, the trance-like condition in which they recorded texts, images, scrawls that came without conscious direction. This was seen as a source for imagery that by-passed the censoring mechanisms of convention, subverted bourgeois limits, and provided justification for aesthetic expressions that were conducted like research. The presence of the microscope and the scrupulously correct appearance of Breton in his starched shirt, clean cuffs and collar, argue visually for a rational and socially correct relation to the experiment underway. No wanton hedonism, no Expressionist indulgence in dance or frenzy, but instead, a project undertaken in clinical conditions to expose the rich contents of the poet's unconscious as a source. Again, the quintessential graphic sign of the poet as individual—and individuated—was the mark of the hand, the writing of "écriture" as an autographic act.

11 On some level, this image is purely a statement of an aesthetic program, an agenda of exploration and experiment. Nothing particularly political inheres in its imagery. Nor does Breton's claim for the political value of Surrealism rely on a lyrical subject's automatic autographic activity. But the value of subversion of bourgeois norms, conventions, and release from repression by social pressures could be construed (and generally is) as the core issue of the politics of the early 20th century avant-garde, with Surrealism as the last of that period's revolutionary movements. The crux of the issue resides in what the autographic trace signifies beyond the semantic contents. How important is it that Breton's image contains an autographic mark—and what work is it doing by its form?

12 The second image, Lissitzky's self-portrait as *The Constructor,* was made the next year, 1924. Though also a photographic collage (the approach was an outcome of Dada visual methods and became another graphic sign associated with modernity), the image is radically different in its composition and semiotics. Lissitzky wears a knitted turtleneck, no suit or tie, and his hair is close-cropped, giving his head a strong sculptural formality (Breton's hair, while neatly coiffed, was longer and swept back).

Lissitzky is a modern man and all associations with past fashions are banished. The artist's hand appears over his eye holding an open compass. And behind, against a ground of gridded engineering paper, the stencil lettering of the final letters of the alphabet. The eye and compass are an old visual symbol, associated with Masons, creation, esoteric and secret and applied knowledge. The open hand with the "all-seeing eye," has a long association with alchemy, but is so common it even appears on the United States one-dollar bill, traceable to a late-18th century original.[3] The image also appears in William Blake as the golden compass to illuminate passages from John Milton's *Paradise Lost* that describe the creation of the rational and conventional universe.[4] In his own visions, Blake puts the compass in the hands of a figure named Urizen whose rational systems are limiting and repressive, conventions that trap and constrain imagination embodied by Los, the other element of Blake's cosmology. But Lissitzky uses the imagery to reimagine the identity of an artist as a *constructor*, someone working within the formal languages of geometry to develop a mechanistic aesthetics. His vocabulary of forms of mark-making do not bear the trace of the hand, but of the stencil, the straight-edge, the compass, and the grid. The artist of this new modern world is meant to employ a graphic language of industrial production, and to train the body to conform to its patterns and processes. Lissitzky embodies—and the term is used deliberately to suggest the way the discipline of formalism imposes itself on the somatic impulses and capacities—a notational approach to mark-making. No autographic trace of the lyrical subject remains, instead, the subject is a construct of systems and process, social and formal, universal and cultural, lifted out of history even as the historical specificity of the concept of universality itself so conspicuously attends to his vision.

13 The contrast between these two portraits provides a model of the way the distinction between autographic and allographic marks becomes integral to concepts of artistic practice and identity. Each offers a distinct image of artistic practice—and knowledge—one rooted in a lyrical subject and interiority, the other in a social system of formal signs. The contrast can be understood in terms of theoretical characterizations of sign systems, as per the work of later 20th-century writers.

Nelson Goodman: Distinction between the allographic and autographic

14 The concept of the autographic mark invoked in this argument does not refer only to the generic idea of the handmade trace. It can be understood in terms borrowed directly from Nelson Goodman's foundational 1968 book, *The Languages of Art* (Goodman 1968). Goodman, an analytic philosopher interested in formal approaches to aesthetics, distinguished *autographic* from *allographic* notation systems on logical grounds. Autographic works, such as handwritten documents and painting, cannot be remediated without loss of information. But in addition, Goodman considered an autographic work to be completely constituted by and through its making. In other words, a painting is a fully replete and finished expression. It can be forged, or copied, but it does not need to be "performed" for its latent contents to be expressed. Allographic works, by contrast, are composed of notational signs that can (and in a sense, must) be used for an infinite number of performances—like a musical score. The signs allow for the production of the work—as in the case of binary digits or ASCII code

which can be executed repeatedly. The instantiated performance of an allographic notation can take any number of forms—you could play a piece on a child's piano, an upright instrument, or a concert grand to very different effects. But the performance completes the work.

15 Several quibbles can be made with Goodman's original assumptions. For instance, even in allographic documents, every instantiation is distinct and discrete—and even, in his terms, replete as a material object. Likewise, autographic expressions can be considered provocations to performance. A painting, work of art, is made by anew by a viewer in each instance as much as a musical piece is produced in a performance. But Goodman's argument was also concerned with authenticity. While it was clear that a painting could be forged, a musical piece could not (though a score could be), since every performance is considered a valid instantiation of the work. By contrast, the history of the production of an autographic work, its moment and temporal conditions of production, were considered an integral part of its identity and also seen as a record present in the object (a copy of a painting made years later, even by the original artist, would be considered a forgery because of the temporal remove). Goodman was interested in authenticity, but also, the referential and representational work of notation systems. Most importantly, he conceived of aesthetic work in formal, logical terms, rather than within cultural practices that were not central to his project.

16 The other phrase in my title, *political epistemology,* suggests that knowledge inscription be understood as a politically significant action, something Goodman did not consider. His analytic approach did not include attention to a producing subject (though he was made use of constructivist theories of knowledge and cognition). But his concept of performance attended to the production of the *work*, not the *experience* of either artist or audience. However, the link between making a mark and producing knowledge depends on the existence of a sentient subject within a social system of communication that is, inevitably, a specific historical and cultural one. To understand epistemology as political is to posit that it serves a role in transformations of power relations, and, in this argument, posits that the autographic mark signifies that possibility in a crucial way.

17 Goodman's argument was that the value of notational marks inheres in their formal structure. Different kinds of marks produce specific effects through distinct formal qualities in advance of any semantic content they communicate. The information of the mark is bound to the coming-into-being of its material expression and then all that follows from this. In other words, the *difference* between an autographic and an allographic notation is *significant*—the *distinction* itself *signifies*. An allographic work could be hand-made—a musical score can be produced or copied by hand—but the qualities of those marks did not matter, did not factor materially into their signifying capacity, if the score were treated only as the basis of a performance, not as a primary material artifact. The distinction between allographic and autographic works thus relates to their use as well as to their material properties.

18 Goodman did not fetishize the mark of the hand as a guarantee of authenticity. His logical distinction was not a value judgment, but a basis for understanding how representation worked. Was a work sufficient in its presentation or did it need to be completed by a performative act? But for an artist who uses the hand as a primary instrument of producing lines or marks, the generative act carries multiple valences from incidental to deliberate. At the most extreme focus of attention, a drawn trace

serves to register the direct stimulus of visual perception through a motor-sensory action. For an experienced artist, this process is almost automatic—no moment to moment instruction has to guide the hand. The action has become a process in which the well-trained motions feel their way to expressing information in the trace of marks whose thinning and thickening can inscribe form and volume with a single line. What the artist *knows* has no other form to it, no other expression, and everything in the hand-drawn image comes into it through this physical process which is an indexical trace of the artist. The contrast with mechanistically produced images provides another dimension to this discussion. Traditional photography is also indexical—both in the "pencil of nature" sense that produces an image from light and in its ability to inscribe an individual sensibility in framing, point of view, and other selective choices.[5] At the level of the mark, however, photographs are immediately replete, they are graphically full and each area of the image is informationally complete without the requirement that it be attended to individually. Much incidental information is registered as a result—and this can in turn be mined and analyzed, sometimes with surprising outcomes. The information recorded in a photograph is greater than the individual maker's knowledge of the scene and can be recovered, perceived, after its production. This is an interesting fact, but hardly a novel observation.

19 The production of images by other mechanical means—from printmaking to digital output has varying degrees of mediated and re-mediated hand-work and sensory-motor indexicality. No particular premium value inheres in indexicality, or, to put it more bluntly, the trace of the hand is not inherently better (morally) or superior (intellectually) to mechanical modes of image production. But it is distinct in the way the inscription of knowledge is produced through a gesture that inscribes the trace of somatic engagement with the world. That engagement is a form of knowledge production that registers the individual as a discrete and distinct presence within the social order and also informs the social communicative systems through its appearance as a sign, a trace of that capacity for individuation. This is the crux of the political aspect of the autographic trace as an epistemological expression. It serves to enact and to signify the interpellation of a subject in the world as a knowing being within a larger social system where individuation is frequently reduced to almost nil. To be clear, this individuation has no specific value in itself, but it is the capacity to individuate, to be distinct, to have a discrete identity that is of importance—and then, to have a sign form that can return that potential as a construct to the individual as well as to the body politic. The capacity for individuation to register is what matters, not the specifics of individual identity. For a subject to be constituted to itself, that capacity must be present as a sign exterior to its self. The necessity of the trace—the footsteps in sand, tracks in snow, shadow on the wall, scuff marks on the floor, and hollows left on the bedding by the body—resides in its ability to assure and reassure the subject of an identity. That this is forensically unique is more important than any fetishization of specific *qualia* or characteristics within that uniqueness, though of course narcissistic self-identification is inevitable.

20 The argument that the autographic mark serves as a sign as well as an act of subject-centered knowledge relies on the situated-ness of identity, its locational specificity, within cultural systems as they are embodied in material ones. Materiality plays a crucial role through its capacity to instantiate and hold traces. But in the 20th century, aesthetic practices have other engagements that contribute to the conversation about what constitutes the field. An interesting contrast between Goodman's *Languages of Art*

and the nearly contemporary production of Max Bense's work on generative aesthetics in the 1960s will make this clear.[6] Both authors addressed aesthetics formally, though Bense's interest in computation extended his engagement with logical processes in other ways than Goodman's analytic training.

Max Bense and Information Aesthetics

21 In his pioneering work on information and aesthetics, begun in the mid-1950s, Bense conceived of computation as a tool, an instrument for composition (Bense 1965).[7] He did not consider the category of the hand-made work to be sacrosanct. Nor should he. After all, the ability of the human mind to express itself through computational devices has various connections to the body through the hand, keyboard, screen, and other features of artist and instrument. If programming could produce an original work, and the algorithm from which that sprung was a hman-authored document, then the connection to an individual artist was irrefutable. That the manifestation of the work, its instantiation, lacked hand-made qualities was hardly an issue. The history of modern art had been littered with examples of objects made without a "touch" in them–works fabricated in editions (sculpture), mechanically reproduced images (photography), and appropriated objects (Marcel Duchamp's *Fountain*) and methods (Donald Judd and Carl Andre's fabrications). The trace of the hand had long lost its credential as the sole validating mark of artistic originality and authenticity by the decade in which both Goodman and Bense were writing. Goodman continued to engage with the distinction between analog and digital, and between autographic and allographic (not completed aligning these pairs), as contrasting modes of signification. But Bense had a different agenda.

22 Generative aesthetics had a vibrant immediacy to it, a currency linked to contemporary excitement about computation and its possibilities. Bense's core principles were that aesthetic work was essentially combinatoric. He wanted to conceive of the basic elements of aesthetics in a manner that parallelled the generative grammar of Noam Chomsky, in which language production was believed to operate on a modular and procedural basis. In Chomsky's view, specific components and a set of procedures were the foundation of an infinite system of expression. Bense's primary motivation was political, not just intellectual. He sought a mode of aesthetics that was not subject to emotion or a provocation to irrational action. He was steeped in a belief in order (and in its social necessity). Thus in making his outline of an informational aesthetics, he turned away from the entropy, which he understood as a feature of the physical world.[8] The very qualities that make autographic marks into a political epistemology fulfill Bense's fears—they are entropic, they cannot be fully contained within a logical and orderly system, and they proliferate their specificity in every instantiation in ways that defy analytic regularity. No semiotic sign that is individuated in its instantiation can be read as a simple replication of a category. It is always an inflection, unique and distinct, that extends the category through individuated cases.

23 Bense's informational aesthetics also had political dimensions. He deliberately eschewed affect, a response to the experience of the destructive power of emotion he had witnessed in the rise of National Socialism and its triumph over reason. The formulation of a concept of beauty on the grounds of information theory that could be anchored in mathematics and computation seemed a way to secure aesthetics against

the dangers of such affect. Bense did not seem aware of the paradox in his ideas: if aesthetics were constructed on a systematic procedural and algorithmic foundation that eliminated the ways that individuation could register in the corporeal aesthetic materiality, that it also eliminated the possibility of political agency. This never registered in Bense's viewpoint. His impulses towards securing order as a protection against the negative politics of Germany's recent history were bound to his conviction that entropic forces must be contained. This may have been linked to the ways the romantic tradition had been invoked by the Nazis and all of the baggage that came forward with its use to justify violence and destruction in the name of an authentic *volk* tradition that had also fueled expressionist art and nationalist movements.

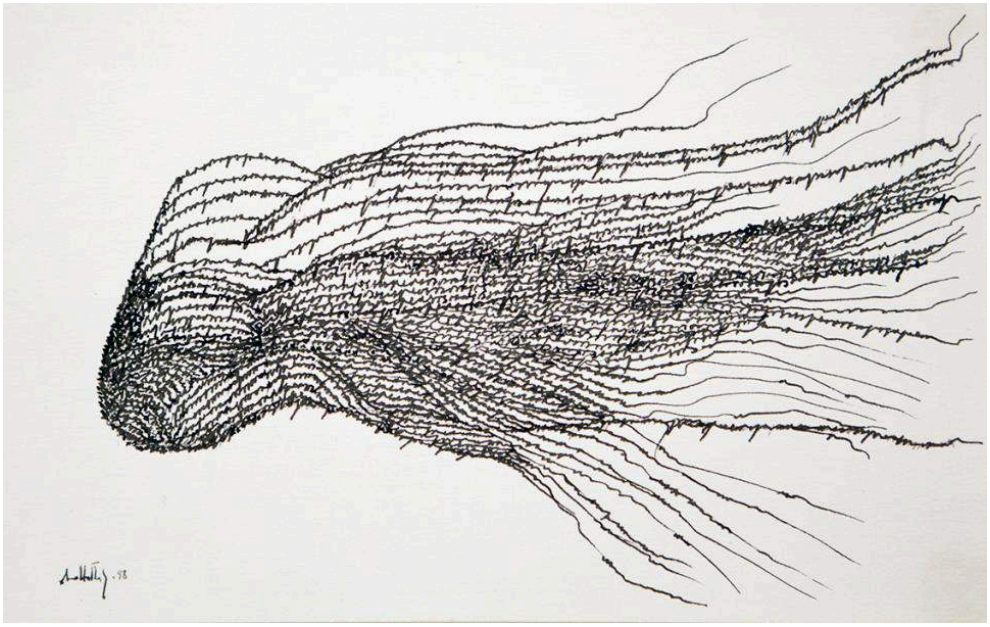
24 Bense and Goodman were radically different thinkers, both highly influential. Goodman worked within the academic realm of art history and philosophy, Bense more directly within the realms of artistic practice, where he continues to be cited as a founding figure in computer-generated work. What they had in common was an attachment to formal logic in their approach to aesthetics, Goodman for descriptive precision, Bense for prescriptive control.

25 Artistic production continued unregulated, however, and though the triumphant moments of expressionist abstraction that appeared in the post-WWII era marked a final phase of attachment to a particular romantic paradigm, the engagement of aesthetic practice with autographic mark-making is ongoing. So, of course, is the vastly populated field of computationally produced work. Many instances could be cited, but the work of Ana Hatherly offers a case for exemplary demonstration of principles on which the various threads of this discussion come together.

A note on Ana Hatherly: Asemic but semiotic

26 In her essay, "The Intelligent Hand," Natalie Ferris describes Ana Hatherly's creative practice as a form of asemic writing—mark making that is not meant to encode linguistic or semiotic meaning in any conventional sense.[9] The practice itself is widespread if one takes into account the multiplicity of modes of mark-making within the history of art practices, particularly in the 20th century when lines, blots, stains, and traces were freed from the work of meaning production to flourish on their own as visual forms (for instance, non-referential and non-representational approaches to process-based work). Ferris takes up Hatherly's drawing as a mode of handwriting that is not linked to language, or representation, but to the presentation of its own making. [10] Ferris characterized Hatherly's practice as combining "affective labor," with "conceptual writing" in an "immediacy of representation with the hands" into an "intelligent" practice. *Intelligent*, in this instance, suggests sentient, informed, knowing, and productive of knowledge as trace.

Figure 4.



Ana Hatherly, untitled, 1989. By permission.
© 2021 Estate of Ana Hatherly / SPA, Lisbon/ Licensed by VAGA at Artists Rights Society (ARS), NY.

27 Hatherly is one of the outstanding figures of 20th-century visual poetics, and her hand-drawn works reference visual and verbal conventions while pushing against their constraints. The images sit between conventions of text and image and the wandering meandering lines are both taut and casual, finely drawn and allowed to find their way. They also enact a politics—an assertion of feminist values within what was a largely male and masculinist network of concrete poetry. The wandering lines, with their refusal of typographic norms and conventions, their ineluctable relation to somatic practice, embodied hand and eye, were a deliberate enactment of the chaotic specificity Bense wanted to expel, and which also did not fit the formal principles of concrete poetry. Bense was linked in theoretical discussions and frameworks to the figures of the Brazilian Noigandres group and other major concrete poetry movements in Europe and elsewhere, though his formalist tenets were not adopted universally by any means. The fuller details of Hatherly's work and attitude only expand the intricacies of poetic politics, but it is not the specifics of those circumstances that are central here, it is the way her work exemplifies a principle about the autographic mark.

28 The simultaneous chaos and control of Hatherly's wandering lines and her capacity to use the autographic mark as a signifying trace enacts a politics of refusal, of non-conformity to logic as a formally consistent system, while at the same time, existing far from any clichés of romantic lyricism. Her handwritten marks are neither aligned with Breton's self-expression of dreamlife and desire, nor are they subject to the social discipline of Lissitzky's constructed signs. Because they are, as Ferris eloquently notes, asemic, they occupy the suggestive space of provocation but not representation. They cannot be closed back into meaning in a singular correlation of mark to some other category of sense—word, image, or referent. Instead, their inscriptional activity is a trace of having been produced in an act of attention, the signification of a subject's awareness made into form. The epistemological aspect of this work is fundamental, a knowledge production in advance of encoded forms and contents, an act of knowing

that inscribes itself as a trace of subjective identity in the world. While representation of knowledge can be built in allographic notation and in formal logical systems, knowledge as knowing might always need to be produced in these inscriptional traces.

29 There are ways of knowing that have a politics inherent in them, and semiotic systems signify a political position in their material expression, not in an alignment with specific agendas of resistance, subversion, protest, or transformation. The values attached to the autographic mark vary. No single correlation can be fixed between signifying practice and ethical values. But the practice of knowledge as a politics is enacted in the material instantiation of the trace of an individual subjectivity. Preserving the space for that possibility remains culturally and politically significant.

Autographic marks

30 An autographic mark is an inscription, a trace, a materially instantiated mark that is infinitely varied and highly specific. An autographic mark might be highly ephemeral —the trace of a finger in water, line on sand, body through air. Its distinguishing characteristic is that it is forensically distinct. Unique. It cannot be replicated in its entirety. Nor can it be remediated without loss of information. Autographic marks define a category of information artifact. They reference a feature of any and all artifacts which is their forensic uniqueness, the attribute of any instantiated thing that makes it unlike any other thing.

31 Recent analysis of the script forms in the *Isaiah Scroll* from the Dead Sea manuscripts has claimed to recover the trace of two different scribes.[11] The information is not merely formal, not limited to shapes of individual letterforms, but involves recovery of the muscle and stroke pattern of mark-making. The autographic inscription can be reverse engineered from the physical evidence to argue for distinctly different patterns indicating two individual writers. The information in the trace is substantive, indexical, and specific. By contrast, a font produced by scanning the letters of a famous writer has the opposite effect, turning the particulars of handwritten activity into glyphs that are repeated in a mechanistic mode that negates the very identity of the subject it purports to represent.[12]

32 In his 2008 book, *Mechanisms*, Matthew Kirschenbaum made a strong argument for the forensic character of digital information.[13] Arguing that "every contact leaves a trace" in a physical sense within the material substrate of a computer—on its hard drives, in its silicon chips, in some segment or section of magnetic charge—Kirschenbaum emphasized the distinction between formal and forensic materiality.[14] Formal structures are notational, allographic, and their information value resides in their organization. A string of characters is allographic. Their value is in their distinction one from another and capacity to encode information in a stable and replicable manner. But in that sense, they are already abstractions, functioning at one step removed from their material instantiation. As Kirschenbaum further demonstrates, at the material level where forensic evidence can be garnered, even allographic marks are autographic in their instantiation.

33 The point? The autographic has several dimensions to it, semiotically and informationally speaking. As a sign, an autographic mark is defined as one that cannot be replicated without information loss. That is to say, its ontological authenticity

inheres in its instantiation. An autographic mark is always unique and always encodes the act of its production as a part of its informational substance. Allographic systems do not encode this information in a manner that is either evident, recoverable, or essential to their informational function. Any ASCII set will work to replicate another. I can re-keyboard a text without loss of information at the level of its formal organization (syntax/semantics).

34 These distinctions raise the question—what is the information of a mark? Or a trace? A line made and instantiated in an action? Here is where the political epistemology issue arises, because a category of knowledge is associated with the making and reading of these marks. The communication of information, hermeneutically speaking, is not a one to one correlation of encoding and receiving. Nothing in the mechanistic sign guarantees a stable or fixed reception. The provocation to interpretation results in a probabilistic reading, not a transfer of information through notation, inscription, or code. In a machine environment, such a transfer might be at work, operationalized, as it were, through the activities and actions of an automatic and automated system. But within the human communication system, no such automatic or mechanistic exchange is achieved.

35 This foundational understanding is necessary to make the argument that autographic marks contain a potential for provocation that is different from that of allographic ones–and that this distinction that derives from their original production. The informational content, mathematically and semiotically speaking, is different in an autographic mark than in an allographic one. As representational formats, all formal systems are fallacies that use generalized standard symbols to stand for specific entities. As autonomous logical systems, they are sufficient only for delimited tasks. They are premised on the supposition that the inherently specific and variable character of actual phenomena can be represented in stable, non-variable terms. But like Bense's attempt to banish entropy by providing a formal and informational foundation for aesthetic practice, such approaches are doomed from the outset to an ontological failure—the infinite variety and specificity of material traces in their instantiation argues at every moment against the correlation of formal systems and actuality. The allographic can function, does function, in many purposeful ways as the foundation for semiotic activity. But the autographic mark instantiates an inscriptional specificity that necessarily enacts a chaotic refusal of any systematic order. Its individuations are in its material traces and these produce–as well as signify–a political dimension to epistemology as always processual, specific, and situated within individual and collective subjectivities. We preclude at our peril the possibility of being able to know our selves through traces we leave in the world.

BIBLIOGRAPHY

BENSE, Max (1965), *Aesthetica*, Baden-Baden, Agis-Verlag, vol. I, II, III, and IV.

FERRIS, Natalie (2021), "The Intelligent Hand: Ana Hatherly/Asemic Writing/Visualizing the Creative Act," *Modernism/Modernity* Vol. 5, Cycle 4. https://modernismmodernity.org/forums/posts/ferris-intelligent-hand-ana-hatherly.

GOODMAN, Nelson (1968), *Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis, Bobbs-Merrill Company.

WALTHER, Elizabeth (2000), "Max Bense's Informational and Semiotical Aesthetics," *Stuttgarter Schule*. http://www.stuttgarter-schule.de/bense.html.

ROBILLARD, Gaëtan (2019), "A Vision without a Sight: From Max Bense's Theory to the Dialectic of Programmed Languages," *XXII Proceedings of the Generative Art Conference GA2019.*

KIRSCHENBAUM, Matthew (2008), *Mechanisms*, Cambridge, MA, MIT Press.

NOTES

1. Todd Haselton, "Twitter CEO Jack Dorsey's first tweet NFT sells for $2.9 Million," CNBC. 3/22/2021. https://www.cnbc.com/2021/03/22/twitter-ceo-jack-dorseys-first-tweet-nft-sells-for-2point9-million.html.
2. Maria Giulia Dondero, in her comments on a draft of this piece, noted that Gerhard Richter's "touch" was used to create simulacra of photographs.
3. George H. Lilley, "The Meaning behind 15 Common Masonic Symbols," Blog. 2/4/20. https://www.ghlilley.com.au/blogs/news/freemason-symbols.
4. David Boeno, "William Blake, Golden Compass." Boeno Blog. https://www.davidboeno.org/GROEUVRE/CONIQUES/blake.html.
5. Photographs have the capacity to be subjective expressions, without doubt, as has been argued since their origin, but not in the material trace of the mark. Automatic photographic production exists in vast amounts—security cameras and surveillance methods—but so do automatic drawings (seismic devices, measuring and recording units with plotter pens and screen images). The *automatic* is another category that offers contrast with the *autographic.*
6. Bense (1965) in four successive volumes I, II, III, and IV. For an English-language summary, see Walther (2000).
7. Frieder Nake, "Information Aesthetics," suggests that Bense coined the term by 1955. The article also tracks parallels with the work of Abraham Moles. See CompArt http://dada.compart-bremen.de/item/article/6.
8. "Max Bense Monoskop; https://monoskop.org/Max_Bense#On_Bense.27s_aesthetics; also, Robillard, 2019. http://www.generativeart.com/GA2019_web/22_Ga%C3%ABtan%20Robillard_Alain%20Lioret_paper_168x240.pdf.
9. Ferris (2021). https://modernismmodernity.org/forums/posts/ferris-intelligent-hand-ana-hatherly.
10. Hatherly is a little tricky in this regard, since many of her drawn writings are procedural, but others reference visual images or objects.
11. Krista Charles, "AI Analysis shows two scribes wrote one of the Dead Sea Scrolls," *New Scientist,* April 21, 2021. https://www.newscientist.com/article/2275298-ai-analysis-shows-two-scribes-wrote-one-of-the-dead-sea-scrolls/.
12. Kelsey Campbell-Dollaghan, "4 Typefaces that Let You Write Like Einstein and Other Famous Thinkers," Gizmodo, 5/20/2015. https://gizmodo.com/4-typefaces-that-let-you-write-like-einstein-and-other-1705587843.
13. Kirschenbaum (2008).
14. Kirschenbaum (2008, 25).

ABSTRACTS

A distinction between autographic and allographic signs was formulated by the art historian Nelson Goodman in his important work, *The Languages of Art* (1972). This distinction links the signifying qualities of form with the function of signs as systems of notation. In analyzing this difference, this article interrogates the question of whether an epistemological and political dimension plays a role in the subject of enunciation. Self-portraits by André Breton and Lazar el Lissitzky provide principle examples that demonstrate two very different concepts of artistic subjectivity.

Une distinction entre les signes autographes et allographes fut formulée par l'historien de l'art Nelson Goodman dans son œuvre majeure, *Les Langages d'Art* (1972). Cette distinction lie les qualités significatives de la forme avec la fonction des signes en tant que systèmes de notation. En analysant cette différence, cet article s'interroge sur la dimension épistémologique et politique que peut prendre/avoir le rôle des signes autographes en ce qui concerne la notion de sujet d'énonciation. Les autoportraits de André Breton et de Lazar El Lissitzky fournissent les principaux exemples puisqu'ils démontrent deux concepts très différents de subjectivité artistique.

INDEX

Mots-clés: autographie, allographie, subjectivité, trace, marque
Keywords: autographic, allographic, subjectivity, trace, marks

AUTHOR

JOHANNA DRUCKER

Johanna Drucker is the Breslauer Professor of Bibliographical Studies and Distinguished Professor in Information Studies at University of California Los Angeles.
Email: drucker[at]gseis.ucla.edu

L'épistémologie critique de la sémiotique

Nicolas Couégnas

1. Introduction

1.1. Une question épistémologique persistante

1 Il y a une relative urgence à réinterroger l'épistémologie sémiotique et les théories sémiotiques ou sémantiques sous la coupe de cette épistémologie, une urgence qui date au moins de la disparition de Greimas et qui n'en est donc que plus pressante. Pour bien mesurer cette urgence, on peut renvoyer à l'article de Jacques Geninasca « Et maintenant », publié dans l'ouvrage collectif, dirigé par Landowski, *Lire Greimas* (1997) ; en substance, Geninasca affirmait alors qu'il y avait en quelque sorte un tabou sur les modèles greimassiens, se traduisant par le fait qu'à la fois les sémioticiens n'utilisaient plus, ou peu, les modèles fondateurs de la sémiotique de Greimas (le carré, le parcours génératif, le schéma narratif) et en même temps qu'il semblait difficile d'en interroger réellement la légitimité. Et il n'est pas certain que la situation ait véritablement changé. Geninasca, dans son article pointe plus précisément du doigt le parcours génératif de la signification, suspecté de porter en son sein une indépassable contradiction :

> On attend de la sémiotique qu'elle soit une théorie et une pratique, qu'elle satisfasse, autrement dit, à des conditions en apparence contradictoire : elle devrait à la fois définir les conditions invariantes et générales d'émergence de la signification et rendre compte de la diversité infinie des discours singuliers[1].

2 Le sémioticien suisse identifie ainsi deux problèmes bien réels, qu'il faut continuer à se poser : l'un général, relatif au statut des modèles successifs, à leur légitimité et à leur compatibilité, et l'autre particulier, qui illustre on ne peut mieux le premier problème : à savoir la capacité de la sémiotique à dire quelque chose des œuvres singulières, et des productions culturelles concrètes en général.

3 Il semble que si les deux questions se posent en effet, elles ne font pas problème pour autant dès lors qu'on les replace dans le cadre de l'épistémologie sémiotique. Car dans

ce cadre, d'une part la question du dépassement des modèles perd un peu de son acuité car chaque option théorique devient une voie possible dans une épistémologie commune, et d'autre part la tension entre théorie générale et œuvre singulière se résout en grande partie, car elle n'a plus à être posée ainsi. C'est en tout cas ce que l'on veut tenter de démontrer. En d'autres termes, pour revenir au problème concret posé par Geninasca, on pourrait dire qu'avant de régler définitivement son compte à la générativité ou d'en conserver sans réserve le principe, il faut essayer d'en établir l'éventuel bien-fondé sémiotique, qui ne peut être simplement un effet de mode générative, un peu désuète, ni justifiable par la beauté et la plus ou moins grande cohérence intrinsèque du modèle.

4 L'urgence de la question épistémologique ne signifie donc pas qu'il est temps de changer d'épistémologie et de repartir enfin à l'aventure sur de nouvelles bases, admises par tous, mais que, bien au contraire, l'épistémologie de la sémiotique est sans doute l'une de ses forces majeures. Il est peut-être bon de préciser également que dans l'expression « l'épistémologie critique de la sémiotique », il ne s'agit donc pas de faire une critique de l'épistémologie sémiotique, mais de caractériser une forme d'épistémologie. Le terme de critique étant à prendre dans le sens du criticisme : à l'instar de la métaphysique, si je ne peux connaître les objets de la signification en tant que tel, je peux au moins les penser et établir les conditions « humaines » de leur existence.

1.2. Texte et discours

5 Pour tenter de faire quelques propositions allant dans le sens de cette épistémologie, un détour par l'opposition texte vs discours permet de poser les premiers jalons. Cette opposition offrant la possibilité d'établir assez nettement les différentes options théoriques qui structurent le champ sémiotique, mais surtout de saisir leur fond épistémologique commun. L'un des points de friction essentiel entre la sémantique textuelle développée par François Rastier et la sémiotique de l'École de Paris, que l'on peut caractériser, au moins dans ses développements post-greimassiens, comme étant une *sémiotique discursive* (Fontanille, 1998), réside *a priori* dans le rôle joué par la générativité, strictement opposable à l'interprétation. De ce point de vue, dans ce champ relativement restreint de confrontation conceptuelle sémiotico-sémantique, l'opposition entre dynamique générative et parcours interprétatif permet de penser de manière relativement claire, au moins en première analyse, l'opposition entre discours et texte. On peut enrichir le propos en distinguant au moins trois types de questions soulevées par cette confrontation. La confrontation n'est possible que s'il l'on identifie une zone de recouvrement, méthodologique ou empirique entre les deux termes. Se pose également le statut de la motivation du nom donné au concept par l'usage courant, en rapport avec la perspective théorique adoptée. On doit identifier enfin la différenciation opérée par les deux perspectives, et les incompatibilités éventuelles résultant de cette différenciation.

a) La zone de recouvrement

6 Texte et discours sont considérée comme l'unité, l'objet d'analyse. Cet objet est, dans les deux cas, transphrastique, fonctionne comme une totalité et la substance en est

indifférenciée (texte verbal, pictural, de la même manière que le discours peut être musical, gestuel, etc.).

b) Motivation par l'usage

7 Le discours, dans l'usage commun, relève plutôt de l'oral et renvoie donc à l'acte de sa profération. Ce privilège accordé à l'oralité comme acte s'accorde parfaitement avec une conception linguistique, et plus largement sémiotique, où l'usage linguistique est mis sous la dépendance du langage envisagé comme compétence humaine fondamentale, universelle. On laisse de côté l'aspect normatif du discours, bien présent néanmoins dans la perspective de Rastier et associé à la question du genre. À l'inverse, le texte, dans l'acception courante appartient à l'écrit ; il décrit la matérialité des œuvres particulières, les textes. Ce qui entre parfaitement dans le projet de la sémantique textuelle interprétative.

c) Différenciation

8 La perspective de la sémantique textuelle est interprétative, rétrospective, car elle porte sur des énoncés réalisés, et se positionne du côté de la réception. À l'inverse, l'orientation de la sémiotique discursive est générative, se place du côté de la production, peut se décrire comme une analyse en acte, et prend en compte l'énonciation.

9 Ce tableau dressé, tout serait relativement clair si ces deux perspectives n'étaient les descendantes notoires d'un sol épistémologique commun. À savoir, l'épistémologie structuraliste, et plus précisément l'épistémologie sémiotique élaborée par Louis Hjelmslev. Il faut donc ajouter au duo discours sémiotique (partie 2.1.) et texte sémantique (partie 2.2.) la médiation d'une sémiotique du texte, en faisant référence explicitement à Hjelmslev, et aboutir ainsi aux trois déclinaisons fondamentales de l'épistémologie critique de la sémiotique (partie 3).

2.1. Sémiotique du discours

Sens initiaux du concept de discours

10 Le terme de discours apparaît dès le DRTL 1 de Greimas et Courtès (1979, pp. 102-106), où il est longuement commenté, ainsi que la discursivisation, le texte et la textualisation. En résumant, on peut dire que le discours y apparaît comme :

- strate : puisque l'on distingue niveau sémio-narratif et niveau discursif
- compétence : la distinction précédente conduisant à séparer compétence narrative et compétence discursive, en vue de la performance sémiotique
- conversion : les données narratives étant converties, discursivisées
- participant à un parcours de sélection, opéré par une instance énonçante.

L'évolution conjointe des concepts de générativité et de discours

11 Le statut du discours, d'essence générative, se transformera au gré de l'évolution du parcours génératif lui-même. Jusqu'à pouvoir donner son nom à la sémiotique succédant à la sémiotique narrative, comme en témoigne le titre et le contenu de l'ouvrage de Jacques Fontanille : « Sémiotique du discours » (1998). Il est possible

d'identifier trois principaux jalons de l'évolution du parcours génératif, menant de 1) l'explication à 2) la coagulation et enfin 3) à la phéno-générativité.

12 Dans un article intitulé précisément « La sémiotique est-elle générative ? » Jacques Fontanille (2001), rappelle en effet que Greimas a évolué passant de la première signification de la hiérarchisation générative comme principe *explicatif*, à une conception de plus en plus sémantique, avec l'idée d'un *enrichissement* du sens, produit par la remontée dans le parcours, jusqu'à la version dynamique, mais inverse, de la sémiotique des passions, où apparaît le concept de *coagulation* du sens. Il n'y a alors plus enrichissement, mais au contraire un figement à partir d'un sémantisme profond, originaire. Dans le premier sens, l'explication du niveau *n* est apportée par le niveau *n-1* (analyse), dans le sens 2 l'enrichissement du sens de *n* à *n+1* produit un surplus de sens, et enfin la dynamique de la coagulation (sens 3) de *n* à *n+1*, *n+2*, etc. s'accompagne d'une perte du sens originaire, en raison d'un surplus d'articulation.

13 Fontanille reprend cette idée de coagulation, mais muni des outils de la tensivité, pour fonder un modèle que nous baptisons de « phéno-génératif », parce qu'il intègre dans le parcours génératif lui-même la dimension phénoménologique de l'existence. On peut le résumer ainsi : le niveau le plus profond du parcours obéit à l'articulation tensive du sensible en intensité et en étendue ; en changeant de niveau, la tensivité ne disparaît pas, et c'est au contraire le rapport tensif entre les valences qui en évoluant assure le changement de niveau ; dans ce principe de « conversion tensive », chaque passage à un niveau supérieur correspond à un gain d'articulation (l'étendue) qui se fait au dépend de la force, de l'intensité des tensions originelles. Ce modèle conserve le sémantisme originaire et la coagulation, mais en les définissant à l'aide des valences tensives : l'origine est constituée d'une intensité forte et d'une étendue faible et le changement de niveau augmente l'étendue mais affaiblit l'intensité. À la conception phéno-générative correspond une sémiotique du discours qui s'affirme comme une sémiotique du sensible, en acte.

L'intégrationisme sémiotique est un immanentisme « double »

14 Comme on le voit, a lieu un incessant mouvement d'incorporation, d'intégration dans le discours, envisagé comme acte : tout se joue d'abord et toujours au sein du parcours, de ses couches les plus profondes puis de ses articulations successives. Le discours ne connaît aucune extériorité, absorbe aussi bien le contexte, la situation d'énonciation que les perceptions des sujets, disposés en fonction de leur propre logique au fil des strates du parcours génératif.

15 La pertinence du parcours génératif a été souvent relativisée et il est difficile de savoir combien de sémioticiens se reconnaissent encore en lui. Il fait pourtant encore loi, les extensions dans les deux directions inverses des pratiques, avec d'une part la sémiotique des pratiques et la socio-sémotique, et d'autre part l'analyse des vécus, pris en charge par la sémiotique tensive et la sémiotique subjectale, à forte coloration phénoménologique, n'étant précisément que des extensions, des agrandissements du parcours initial. Ce parcours décrié a, il est vrai, une vertu essentielle : il décline à sa façon un principe sémiotique fondamental, également source d'isolement, mais pourtant également vertueux, à savoir le *principe d'immanence*.

16 L'expansionnisme et l'intégrationisme aigus du parcours génératif ne sont en effet, après tout, que des déclinaisons, des extrapolations du principe d'immanence initial.

Dans une version encore proche de l'immanentisme hjelmslevien, on peut lire dans le DRTL1 (*ibid*. pp. 137-138) :

> Nous désignons par l'expression parcours génératif l'économie* générale d'une théorie* sémiotique (ou seulement linguistique), c'est-à-dire la disposition de ses composantes* les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération*, c'est-à-dire en postulant que, tout objet sémiotique pouvant être défini selon le mode de sa production*, les composantes qui interviennent dans ce processus s'articulent les unes avec les autres selon un « parcours » qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait* au plus concret*.
> La théorie sémiotique [...] fondée sur la théorie de la signification, elle vise à rendre compte de toutes les sémiotiques (et pas seulement des langues naturelles) et à construire des modèles susceptibles de générer des discours* (et non des phrases).

17 Où l'on constate qu'il y a, conformément à l'épistémologie sémiotique, indistinction entre l'économie de la théorie et la production d'un objet sémiotique. Cette indistinction va de paire avec la position immanentisme, qui réclame en quelque sorte un « *double immanentisme* », selon la formule de Badir. Premier degré de l'immanence : les données linguistiques ne sont pas directement accessibles, comme réalisation, mais comme manifestation d'une structure immanence différentielle. C'est un fondement largement partagé, et ce qui permet d'établir dans l'objet langagier la part spécifiquement linguistique. Second degré : comme le fait remarquer très judicieusement Badir, l'immanence ne s'arrête pas là, car la théorie est-elle même immanente à l'objet ! Donc non seulement l'analyse spécifiquement linguistique commande une analyse immanente pour construire ses données, mais il lui faut en outre une théorie immanente :

> La théorie immanente témoigne de la spécificité des concepts employés pour la description du langage. Ce qui signifie aussi, en retour, que le langage, tel qu'il est décrit, donne les moyens de décrire la théorie » (Badir, 2014, p. 63).

18 On saisit assez bien dans ce cadre la logique immanentiste qui veut que, d'une part, le dispositif théorique intègre à la fois la théorie et la capacité à engendrer les objets sémiotiques, et d'autre part la tendance du parcours génératif à intégrer en son sein toutes les déterminations du sens, du contexte le plus large au vécu le plus intime.

L'immantisme : une garantie contre le réalisme naïf

19 Quelle vertu peut-on accorder à cette position théorique forte mais lourde ? C'est, semble-t-il, tout simplement la seule garantie pour se prémunir contre un réalisme naïf qui peut être tentant. Tout serait bien plus simple en effet si :

> Le texte (ou le discours dans notre présentation) était seulement le terme générique permettant de rendre compte d'une classe d'objets empiriques — la classe des textes — [...] ; *le texte* serait distinct d'*un* texte et pourrait accéder au statut de concept pour cet objet empirique.
> Le problème est que le texte fait davantage que rendre compte de la classe des textes ; il en est aussi, sous une forme générale, tout le donné : sous « un texte » il y a aussi « du texte », non dénombrable. Le texte est à la fois le terme nécessaire à la conceptualisation *des* textes, et la saisie empirique *de* textes ou *du* texte à un niveau de généralité où le dénombrement n'est pas nécessaire » (Badir, *ibid*., p. 141).

20 Le même raisonnement vaut pour le discours ; c'est en tout cas la position qu'a développée la sémiotique greimassienne. De la même façon que, dans cette perspective épistémologique, on ne pense pas en dehors du langage, on ne peut penser les textes, et les discours de l'extérieur, mais nécessairement de l'intérieur, une fois posé ou supposé

l'existence de ce que Badir nomme le « texte épistémologique », c'est à dire la matière non analysable, le réalisé dans les termes de Hjelmslev. Le principe d'immanence, concrétisé dans le parcours génératif pour la sémiotique greimassienne, fournit une application théorique possible de ce principe. Et l'on comprend ainsi la propension expansionniste et universalisante de modèle sémiotique.

Quelques différences entre le discours sémiotique et le texte hjelmslevien

21 Reste que, tout de même, dans un cas on parle de discours, et dans l'autre de texte. Avant d'en venir à la position interprétative de François Rastier, il faut préciser brièvement quelques éléments particulièrement saillants de différenciation entre la sémiotique hjelmslevienne et la position des sémioticiens français.

Hiérarchie vs générativité : on passe d'une hiérarchie associée à une déduction, qui va de l'universel au général puis au particulier à une génération

22 Pour Hjelmslev, l'exigence d'immanence se traduit par une description du texte qui prend les traits d'une analyse. Cette analyse s'insère ou crée une hiérarchie, qui opère une déduction à partir de l'Universel, pour aboutir au Général puis au Particulier. Alors que le modèle sémiotique s'affirme comme génératif. Cette opposition engage le statut de ce qui est obtenu au terme du processus : la perspective générative brouille ou atténue la différence entre description et manifestation, qui paraît maintenue de manière plus ferme dans la hiérarchie, à visée descriptive.

Sémantisation du modèle sémiotique

23 Second trait, qui va avec le premier. La hiérarchie hjelmslevienne opère par déduction à partir des prémices universelles, donc censées valoir pour toutes les sciences, là où le discours généré admet une fondation strictement sémantique : à savoir la tensivité phorique, dans le modèle issu de la sémiotique des passions, ou bien les modulations de l'intensité et étendue dans la version de la sémantique tensive et de la proposition phéno-générative de Fontanille.

Ontologisation du sujet (vs « ontologie » du texte matière*)*

24 Résulte de ces choix ce l'on peut appeler une ontologisation du sujet, au moins dans le cas de l'évolution tensive du modèle génératif. Toutes les catégories utilisées pour ce niveau originel impliquant en effet un sujet percevant. La hiérarchie connaît elle aussi un « il y a » premier : le texte épistémologique, le réalisé, auquel répond l'universalité initiale de la description.

2.2. Le Texte sémantique

Le texte comme donnée de la sémantique

25 La sémantique développée par François Rastier se définit comme une sémantique du texte, et reprend donc le terme de Hjelmslev (1971, p. 21) :

> si l'on peut parler de données (nous laissons cela comme une condition dans le sens épistémologique), ces données sont, pour le linguiste, le texte, dans sa totalité absolue et non analysée.

26 Mais le texte de la glossématique ne coïncide pas avec le texte de la sémantique interprétative, la fondation formelle de la première s'opposant au fondement herméneutique de la seconde. Dans sa version formelle, le texte serait tout simplement, pour le sémanticien des textes, sans textualité.

Trois critiques du texte sémiotique, qui est un texte sans textualité (Rastier 2001)

27 Rastier distingue trois limites de l'approche du linguiste danois[2] :

a) La première, fondamentale tient au fait que les « textes générés ne sont pas interprétés »

28 Et en effet, dans la théorie du langage, il est loisible de parler de textes générés, puisque la théorie gagne sa validité dans la capacité à décrire, par déductions et analyses successives hiérarchisées, non seulement tous les textes attestés mais également tous les textes possibles. Or, pour le sémanticien, « les textes attestés et les textes possibles n'ont pas le même statut : les premiers sont situés, donc interprétables ; les seconds sont dépourvus de situations, donc dépourvus de sens » (Rastier, *ibid*., p. 63).

b) Seconde critique formulée à l'encontre du texte dans le cadre de la théorie du langage : « le texte est homogène mais non polysémiotique et polysystématique »

29 Pour l'essentiel, le principe d'homogénéité textuelle, point de départ de l'analyse hjelmslevienne, serait incompatible avec la diversité des instances de systématisation à l'œuvre dans un texte. Rastier mobilise ici, notamment, la notion de genre : « Or un texte n'est pas simplement le produit d'un usage du système linguistique [...] mais résulte de l'interaction entre ce système et d'autres systèmes de normes socialisées, dont le discours, le genre, voire l'idiolecte » (Rastier, *id*.).

c) Enfin, le texte hjelmslevien serait « sans globalité »

30 Le texte est certes une classe, décomposable en composantes, elles-mêmes décomposables en composantes de composantes, mais l'homologation entre globalité et classe demeure problématique. Ce qui perturbe, ou rend impossible les déterminations réciproques entre le global et le local, pourtant indispensables à l'interprétation d'un texte. Dit autrement, il y a un mode d'existence du texte comme totalité qui ne peut partir que du texte attesté, et qui serait donc inaccessible à la description hjelmslevienne.

31 Cette critique ne prend sens que rapportée à l'opposition *fondation formelle* vs *fondement herméneutique,* elle-même lue à l'aune des deux paradigmes scientifiques que Rastier oppose. D'un côté les sciences nomothétiques, à la recherche de lois universelles et de règles, dont sont issues la tradition logico-grammaticale, et la glossématique, de l'autre les sciences historiques, qui travaillent à l'établissement de faits, ou dans les termes revendiqués par Rastier, une science de la culture, dont relèvent la problématique rhétorique/herméneutique, et la sémantique interprétative. Celle-ci étant soucieuse de comprendre les œuvres culturelles singulières, aux prises avec la latitude des normes plutôt qu'avec la rigidité des règles. Dans ce cadre strict, le type de globalité auquel

accède l'analyse déductive (hiérarchie et interdépendances entre composantes) pourrait difficilement valoir pour la globalité singulière du texte.

Quelques objections à la critique de Rastier

a) Génération vs interprétation

32 Le Texte sémiotique est analysé au sein d'une hiérarchie, il n'est pas généré. La description par l'analyse a une visée empirique ; les textes empiriques attestent de l'adéquation de l'analyse à son objet.

b) L'hétérogénéité du texte

33 Les sémiotiques connotatives sont là pour penser la variété, l'hétérogénéité textuelle, à partir de l'homogénéité de la sémiotique dénotative. Les connotateurs ressemblent aux instances de systématicité exploitées par Rastier : les instances de systématisation de la sémantique textuelle, source de l'actualisation des différents types de sèmes (inhérents, afférents contextuels et afférents socialement normés) entrent en parfaite résonance avec les sémiotiques connotatives proposées dans les prolégomènes pour penser la variation, l'hétérogénéité, à partir de l'homogénéité méthodologique initiale. Rastier ajoute, en superposant une nouvelle fois hiérarchie et générativité, que « les normes qui permettent d'individuer un texte et de mettre fin à sa génération ne relèvent pas du système de la langue » (*id*.).

c) Classe et Totalité

34 On sent bien ici, que ce n'est pas véritablement la différence entre classe et totalité qui est en cause. La sémantique de Rastier repose, elle aussi, sur une hiérarchie de niveaux d'analyse, d'englobements successifs, qui matérialisent le principe fondamental affirmant que le global détermine le local (texte, phrase, mot etc.), ce qui est précisément une logique de classe. Ce qui paraît incriminé dans ce cas, c'est plutôt la nature de la totalité enregistrée ; dans un cas celui d'une totalité herméneutique, où le texte, avec sa singularité, dicte et attend sa totalisation intotalisable ; et de l'autre la totalité du texte matière, le réalisé, le texte épistémologique, inconnaissable en tant que tel, que je ne peux viser que par l'analyse.

3. L'épistémologie critique de la sémiotique et ses trois déclinaisons théoriques[3]

3.1. Réfléxivité critique et théorisation de l'objet : les deux piliers de l'épistémologie sémiotique

35 Dans les trois cas rapidement présentés, on retrouve un geste épistémologique commun, qui consiste à refuser, ou au moins à se défier d'une position réaliste, réalisme que l'on qualifie généralement de naïf pour s'en désolidariser. Ce geste se traduit selon nous par la rencontre entre deux éléments fondamentaux, qui donnent corps à l'immanence : à savoir d'une part la prise en compte de la *réflexivité critique*, et d'autre de la *théorisation de la construction de l'objet*.

Réflexivité critique

36 Par *réflexivité critique*, il faut entendre l'impossibilité d'adopter un point de vue descriptif qui se situe en dehors de l'objet (le texte, ou le discours). Claude Zilberberg (1997, pp. 121-122) écrit :

> Comme l'indique clairement R. Thom, elle est conduite à se donner, à comprendre un objet qui la comprenne elle-même. Il s'agit, pour l'auteur de la « théorie des catastrophes », de « créer une théorie de la signification, dont la nature soit telle que l'acte même de connaître soit une conséquence de la théorie ».

Il ajoute :

> Si le projet était quelque jour conduit à son terme, l'écart entre la sémiotique de l'épistémologie et l'épistémologie de la sémiotique se trouverait heureusement réduit puisque le même appareil conceptuel opérerait dans l'un et l'autre cas.

37 Il est donc, nécessaire, dans cette perspective, de prendre appui sur un point de départ, sur une source de l'analyse, qui rende compte de cette impossible extériorité. Ce qui correspond au second niveau de l'immanence, l'immanence de la théorie à son objet.

Théorisation de la construction

38 La *théorisation de la construction* de l'objet traduit l'impossibilité d'accéder directement aux données réalisées ; ce qui est tout à fait conforme à l'épistémologie saussurienne. Cette construction est métalinguistique, ou métasémiotique ; elle laisse la place à une réflexion sur l'épilinguistique ou l'épisémiotique, en tant que trace de l'activité du sujet parlant. Cette théorisation est sous la dépendance de la *réflexivité critique* : la construction de l'objet variera logiquement en fonction du point de départ adopté par l'analyse.

39 Avec ces deux principes fondamentaux, on peut à présent décrire et comparer avec précision les trois grands gestes épistémologiques de la sémiotique, exprimés respectivement par la sémiotique du texte (Hjelmslev), la sémantique textuelle (Rastier) et la sémiotique du discours (Greimas, Fontanille).

3.2. Le geste épistémologique de la sémiotique du Texte

Réflexivité critique

- Le réalisé est décrit comme le « il y a du texte », c'est le texte épistémologique, ou texte matière selon l'expression de Badir, conforme au projet hjelmslevien.
- À cet inconnaissable répond l'universalité de l'analyse comme point de départ de la description. On pourrait dire que l'adoption de ce point de départ transforme la sémiotique en une théorie de la connaissance.

Construction de l'objet

- L'analyse se déploie sous la forme d'une déduction à partir de l'universalité, qui prend la forme d'une hiérarchie, où s'enchainent les constantes et les variables, chaque variable étant susceptible de devenir une constante elle-même analysable en variables interdépendantes (Badir, *ibid.*, pp. 92-97).
- L'analyse passe du niveau universel, où elle est formelle, indépendante des analyses particulières, au niveau général, qui rassemble de manière exhaustive toutes les analyses

particulières de manière non contradictoires, spécifiquement sémiotique, puis au niveau particulier, lieu des analyses sémiotiques adéquates pour décrire l'objet empirique.

Remarques

40 Point tout à fait fondamental, cette déduction n'a pas vocation à absorber la singularité absolue des œuvres, mais ce qui dans les œuvres concrètes est suffisamment général pour être atteint par la déduction. Ce n'est certes pas un renoncement, un défaut, ou une limite mais au contraire une manière de mettre à jour dans un texte empirique ce qui en fait un objet pour la connaissance, ce qui fait qu'un texte a valeur de texte. La continuité vs la fragmentation de l'analyse permettant en outre d'identifier les contours des objets sémiotiques supports de la connaissance.

3.3. Le geste épistémologique du texte sémantique

41 La position de Rastier dans ce cadre épistémologique peut paraître paradoxale, et c'est sans doute le prix à payer pour garantir son efficacité « locale ».

Réflexivité critique

- Le point de départ de l'analyse est constitué par le texte lui-même, considéré comme une singularité, autrement dit comme une œuvre.
- Mais Rastier, comme Hjelmslev, dédouble ce départ en lui adjoignant le concept de totalité : une totalité, une globalité qui détermine le local à tous les niveaux.

Construction de l'objet

- L'objet est construit par les parcours interprétatifs, intrinsèques ou extrinsèques, parcours qui, quel que soit leur cheminement, suivent toujours le principe de la détermination du local par le global.

Remarque

42 Dans ce cas, la sémantique textuelle n'est qu'un canton de la sémiotique textuelle, certes particulièrement opératoire car obéissant à la règle de la continuité de l'analyse.

3.4. Le geste épistémologique de la sémiotique du discours

Réflexivité critique

- Elle est résolue en concevant à la source de l'analyse un niveau phénoménologique (ou simplement tensif, figural pour C. Zilberberg), dans la lignée de la version sémantique du parcours génératif.
- La sémiotique du discours paraît ne pas distinguer véritablement entre le réalisé et le point de départ de l'analyse, conférant ainsi à son analyse un poids ontologique.

43 Il faudrait ici distinguer entre les différentes versions de la tensivité. Et observer que, dans la perspective tensive de Claude Zilberberg, qui se veut à la fois « rhétorique » et « structuraliste », la dimension réflexive est directement assumée. Ce qui est assez logique, car la grammaire tensive revendique clairement l'héritage hjelmslevien.

Théorisation de la construction de l'objet

- L'objet est construit, visé par le parcours génératif, le passage par conversion d'un niveau à l'autre. Dans la version de Fontanille, l'origine phénoménologique se transforme mais ne disparaît pas.

Remarque

44 On peut trouver étrange ce modèle, qui paraît confondre la description et la pratique réalisée, et prétendre instaurer des êtres.

4. Conclusions

Du dédoublement à la forme de l'analyse

45 Dans tous les cas, la critique réflexive impose un dédoublement entre l'objet réalisé, à décrire, à viser, à connaître, et la source de l'analyse (le réalisable), le point de départ qui rendra possible la description en neutralisant le problème de la réflexivité. De ce dédoublement dépend la forme de l'analyse et le principe d'analyse qui lui donne forme. Synthétiquement, en associant point de départ, ressort de l'analyse et forme de l'analyse, nos trois déclinaisons épistémologiques sémiotiques se présentent comme suit :

- Sémiotique textuelle : universalité (particularité) / déduction, analyse / hiérarchie
- Sémiotique du discours : sémantisme profond, articulation tensive / conversion/ parcours génératif
- Sémantique textuelle : globalité (localité)/ opérations interprétatives / parcours interprétatifs

La sémiotique : une « épistémologie critique » et réflexive, immanentiste

46 On ne doit pas penser que l'analyse sémiotique parvient aux mêmes résultats que des disciplines telles que l'analyse de discours, l'herméneutique ou la philologie, ou bien encore la sociologie ou le marketing. Toutes ces disciplines sont aux prises avec des corpus singuliers, qui sont en tant que tel hors de portée de l'analyse sémiotique. Ce n'est pas un défaut de méthode, ni une limite, mais ce n'est tout simplement pas ce que vise la description sémiotique.

La sémiotique du discours demeure essentiellement une sémiotique du texte/des textes, et donc une théorie de la connaissance

47 Il nous faut décrire ce qu'un texte nous dit de ce que peut dire un texte, et non pas ce que le texte dit. Autrement dit s'interroger, dans une perspective critique, sur les conditions « formelles » de la textualité que chaque texte repose à sa manière, sur la manière dont des textes convoquent la question du texte, pour reprendre la formulation de Sémir Badir. On se demandera alors comment chaque texte nous renseigne sur ce que sont ces choses, les textes, dans lesquels nous vivons, échangeons et évoluons ; ce qui n'est pas du tout la même chose que de se demander ce que disent

exactement les textes. On pourrait presque affirmer, en guise de conclusion et à titre d'exemple, que le schéma narratif est le résultat et non pas l'instrument. Même si, au demeurant, le schéma narratif peut légitimement être reversé dans l'analyse des textes et réalimenter la boucle réflexive diachronique. Dans cette perspective, la sémiotique demeure une sémiotique des possibles, selon l'expression de Claude Zilberberg, car « il n'existe pas de formation universelle, mais seulement un principe universel de formation »[4].

BIBLIOGRAPHIE

BADIR, Sémir (2014), *L'Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Champion.

COUÉGNAS, Nicolas (2009), « Sémiotique tensive », *in* ABLALI & DUCARD (dir.), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Presses universitaires de Franche-Comté et Garnier, pp. 67-72.

COUÉGNAS, Nicolas (2014), *Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas.

FONTANILLE, Jacques (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.

FONTANILLE, Jacques, (2001), « La sémiotique est-elle générative ? », ARRIVE et BADIR, *Spécificités et histoire des discours sémiotiques*, nº 44, pp. 107-132.

FONTANILLE, Jacques et COUÉGNAS, Nicolas (2018), *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, PULIM, coll. Semiotica viva.

GENINASCA, Jacques (1997), « Et maintenant ? », *in* LANDOWSKI (dir.), *Lire Greimas*, Limoges, PULIM, Nouveaux Actes Sémiotiques.

GREIMAS, Algirdas Julien et COURTÈS, Joseph (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HJELMSLEV, Louis (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.

RASTIER, François (2001), *Art et sciences du textes*, Paris, PUF.

ZILBERBERG, Claude (1997), « Sémiotique, épistémologie et négativité », *in* LANDOWSKI (dir.), *Lire Greimas*, Limoges, PULIM, Nouveaux Actes Sémiotiques.

NOTES

1. Geninasca, *ibid*., p. 54.
2. Critiques déjà évoquées et mises en perspectives dans *Du genre à* l'œuvre, Couégnas (2014).
3. Les propositions qui suivent sont brièvement évoquées dans Fontanille et Couégnas, (2018, pp. 228-229).
4. Hjelmslev, *ibid*., p. 98.

RÉSUMÉS

À partir de l'examen liminaire des notions de discours et de texte, cet article se propose de caractériser les positions épistémologiques respectives de la sémantique textuelle (F. Rastier), de la sémiotique discursive (A.-J. Greimas, J. Fontanille) et de la sémiotique textuelle (L. Hjelsmslev). Le dispositif de caractérisation épistémologique proposé, permet d'identifier à la fois l'ancrage immanentiste commun et les différences fondamentales de positionnement épistémologique de ces proches courants de pensée, essentiels pour la sémiotique.

Starting with a preliminary examination of the notions of discourse and text, this article sets out to characterize the respective epistemological positions of textual semantics (F. Rastier), discursive semiotics (A.-J. Greimas, J. Fontanille) and textual semiotics (L. Hjelmslev). The proposed epistemological characterization device allows us to identify both the common immanentist anchoring and the fundamental differences in the epistemological positioning of these close currents of thought, which are essential for semiotics.

INDEX

Mots-clés : épistémologie, texte, discours, reflexivité, immanence
Keywords : epistemology, text, discourse, reflexivity, immanence

AUTEUR

NICOLAS COUÉGNAS

IDREF : https://idref.fr/06689901X
VIAF : http://viaf.org/viaf/12486417
ISNI : https://isni.org/isni/0000000002892533
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb13750270j

Nicolas Couégnas est professeur de sémiotique à l'Université de Limoges et directeur du Centre de Recherches Sémiotique. Ses recherches, qui portent à la fois sur des objets textuels ou visuels et sur des pratiques artistiques ou traditionnelles, sont menées dans la perspective d'une anthroposémiotique de l'imaginaire. Il a publié notamment *Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité* (2014, Lambert-Lucas), *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, avec J. Fontanille (2018, PULIM « Semiotica Viva ») et *Le Sens du terrain. Ethnosémiotiques*, avec A. Famy (2021, Academia, « Extensions Sémiotiques »).
Courriel : nicolas.couegnas[at]unilim.fr

Towards a Complex Theory of Writing: The Case of Aztec and Mixtec Codices

Alonso Rodrigo Zamora Corona

AUTHOR'S NOTE

I would like to thank Ricardo Pérez Martínez, Gabriel Kenrick Kruell, and Gabriela Rivera Acosta, as well as Alba, for their help and encouragement during the writing of this article.

1. Introduction

1 Since the publication of the work of Ignace J. Gelb, *A Study of Writing* (1963), the classification of non-Maya Mesoamerican pictorial documents (Figure 1) as writing has been the subject of a long-standing and still unsolved controversy.[1] In Gelb's evolutionist theory, the status of such systems was somewhat ambiguous: considered among the 'forerunners of writing', Mesoamerican pictorials were classified by him as "limited systems", pertaining to the 'semasiographic stage' of writing (1963, pp. 51-69). Gelb's views arguably shaped the study of such documents during decades; however, after the decipherment of Maya writing[2] and the adoption of a narrow definition of writing by grammatologists (Coulmas 1989; Daniels, 1996), it became evident that a review of Gelb's assumptions on Mesoamerican pictorials was in order. This revision partly came with the proposal of Alfonso Lacadena for Nahuatl writing (2008), which defined it as a limited logo-syllabic writing system present within an 'iconographic' framework (2008a). However, as we will see, instead of producing an agreement in regards to the status of non-Maya Mesoamerican pictorials, Lacadena's positions produced even a greater rift among Mesoamerican scholars: thus, for an important part

of those working with these documents, these documents cannot be described by the term ‘writing’ (Offner and Mikulska, 2019a).

Figure 1a. Mesoamerican pictorial



Nahuatl writing (*Codex Mendoza* 5v). This early colonial pictorial account displays the conquests of Aztec rulers; calendric glyphs, numbers, personal names and toponyms can be read in a logo-syllabic fashion; however, the figure of the seated ruler, the ‘shield, arrows and atlatl’ glyph, and the ‘burning house’ glyphs associated to each conquest cannot be read in that way (Frances and Berdan 1997, 4: 16).

Photo: © Bodleian Libraries, University of Oxford. Terms of use: CC-BY-NC 4.0.

Figure 1b. Mesoamerican pictorial



Mixtec writing (*Codex Zouche-Nutall* 43). This pre-Hispanic codex displays the conquests of the ruler 8-Deer Jaguar Claw; here he is piercing a toponym associated with a mountain and an eagle (cf. Lloyd Williams 2013: 154-155).

Photo: © The Trustees of the British Museum. Terms of use: CC BY-NC-SA 4.0.

2 Curiously, while founded in opposite theoretical positions, the hesitation of the aforementioned Mesoamerican scholars before Lacadena's proposal is somewhat comparable to that which informed the refusal of mainline grammatologists to incorporate Nahuatl writing in their respective catalogues of writing systems (Coulmas, 1996; Daniels & Bright, 1996). For these authors, non-Maya Mesoamerican codices did not convey verbal utterances by phonetic means *alone*, given the undeniably dominant role of pictorial elements in them; therefore, these documents, taken as a whole, are to be *interpreted*, rather than *only* deciphered (Macri, 1996, p. 180). Thus, the point of view of both mainline grammatologists and semasiography-inclined Mesoamerican scholars coincide: these documents are not writing, either because they do not fit the narrow definition of writing sponsored by grammatology, or because they "do not fit into any of the categories set out in the context of the Old World" (Mikulska, 2019, p. 13).

3 In order to propose a solution to this conundrum, this paper advances a new theory of writing and writing systems in general, which subscribes many of the points raised by Klinkenberg and Polis scripturological proposal (2018). Concretely, I propose that, instead of trying to save a narrow phoneticist definition of writing that displays elements of ethnocentrism (Battestini 1997, pp. 24-25; Yan, 2002), historical writing systems can be divided between those that favour a bottom-up or 'low-level' depiction of language, specifically the phonological and morphological levels, and systems that favour a top-down or 'high-level' depiction of language, showing a preference for the level of semantics and pragmatics, without necessarily discarding phonetic representations, as is the case of Nahuatl writing. Furthermore, I argue that top-down systems of writing tend to be complex, favouring a non-linear, productive approach to language representation, rather than just a linear, decoding-centred representation. By presenting examples of hieroglyphic sequences in which all of these levels are interconnected in Aztec and Mixtec writing, I aim to show how it is impossible to excise

top-down representations of verbal utterances (or ‘pictography’) from bottom-up strategies of language representation (logograms or syllabograms) by merely labelling them away as ‘iconography’. Finally, I propose that this approach of high- and low-level representations of language can be extended to other systems that have been relegated to the category of non-writing, recovering the idea of writing as a broad set of techniques for the representation of language.

2. Grammatology and Mesoamerican Pictorial Systems

4 As mentioned in my introduction, according to one of the foremost current grammatological definitions, writing is “a system of more or less permanent marks used to represent an utterance in such a way that it can be recovered more or less exactly without the intervention of the utterer” (Daniels, 1996, p. 3). This definition and all of its counterparts (which I will from now on characterize as the narrow definition of writing) naturally excludes all systems of representation that, relying on iconographic means or otherwise, are useful to transmit verbal utterances but whose message cannot be accurately retrieved without a degree of intervention from the utterer, in particular those communication systems considered as ‘pictographic’. Thus, the current grammatological definition of writing is carefully crafted to preclude the inclusion of systems that could be used to codify or convey verbal utterances without registering the sounds of a language in a specific way, and even more, it excludes those systems that *partially* choose not to do so, such as Nahuatl writing, which certainly has phonetic elements but which uses pictography to convey crucial parts of its messages (Daniels 1996a, p. 3; Coulmas 2002, pp. 21-23). Hence, the encyclopaedic work *The World’s Writing Systems*, edited by Peter T. Daniels (1996), does not consider Aztec and other non-Mesoamerican pictographic systems as writing; it only considers Maya writing as such. This work was published more than a decade before the grammatology-inspired proposal of Alfonso Lacadena for Nahuatl writing (2008a), so one could assume that the issue is merely one related to updating. But if one reads Daniels’ proposal carefully, it is necessary to realise that his definition explicitly excludes Nahuatl writing, even considering it from Lacadena’s perspective:

> Writing is defined as a system of more or less permanent marks used to represent an utterance in such a way that it can be recovered more or less exactly without the intervention of the utterer. By this definition, writing is bound with language; consequently, the widespread practice of recording by means of pictures (pictograms) or ideas that are not coached in a specific linguistic form is excluded [...] Pictography is not writing, because languages include many things that cannot be represented by pictures: not only obvious things like abstract notions and many verbs, but also grammatical inflections and particles, and names. Even if the drawing skill of communicators were such that identifiable portraits of individual people could be created whenever the individual was mentioned, the significance of such drawings would soon be lost. It is thus necessary for a writing system to represent the sounds of a language. (Daniels 1996, p. 3)

5 Daniel’s proposal is perhaps the narrowest definition of writing ever created, for it even excludes systems with phonetic features if they use phoneticism in tandem with pictographic strategies, or if they are incapable of reflecting some particles or features of the language that are abstract. In fact, it could be said that Daniel’s definition has no real content besides opposing writing to pictography; however, at the same time, it

somewhat crucially informs those of Mesoamerican grammatologists, as we will see. Regarding the contrast of Maya writing versus the mostly pictorial systems of other Mesoamerican peoples, Martha Macri states in the same volume: "These manuscripts, containing more logographic than phonetic signs, relied heavily on context -on learned cultural conventions- from resolving ambiguities; this limits the ability of modern scholars to reconstruct precise word-for-word transcriptions. Thus, we speak of the *interpretation* of these texts rather than of their decipherment" (Macri, 1996, p. 180). Both passages are complementary: Daniels asserts that writing should systematically reflect all the features of a language while depicting it: not only words or names, as Nahuatl writing does, but also particles, inflections, verbal conjugations, something which Nahuatl writing (mostly) chooses not to do.[3] Otherwise, a system as such "collapses" into pictography ('non writing'), despite the presence of phoneticism, because the global message would be "lost" unless we need the clarification of the utterer. While this paper does not uphold this point of view, it is important to realise the position of grammatologists *vis-à-vis* Lacadena's own position to wholly understand the scope of the problem.[4]

6 A recent milestone in our understanding of Nahuatl writing was brought about by the late Alfonso Lacadena (1964-2018), a Maya epigraphist.[5] Lacadena's vision was to contest the semasiographic perspective on Aztec codices, dominant during decades, which considered them to be "writing without words" (Boone, 1994), by reasserting the presence of syllabograms and logograms in them[6], and systematizing the study of these categories of signs. Lacadena considered Aztec codices to contain 'true writing' in the form of a logo-syllabic system, however, for him, this system was only specialized in the register of personal names, theonyms, toponyms, and calendric and arithmetical expressions (Lacadena 2008, 8); the rest of the information within these documents was conveyed through "iconography" (Velásquez García, 2010, p. 77). As mentioned, despite its undeniable importance, Lacadena's perspective was not fully embraced by Mesoamerican scholars working with non-Maya codices and inscriptions.[7] The main criticism that could be levelled against his interpretation, which vaguely labelled away the non-logo-syllabic part of Aztec codices as 'iconography', is that it did not make any effort to analyse the communicative dimension of it, despite the admission that it is not only crucial but even *dominant*, therefore reproducing the split of non-writing versus "true writing" *within these documents themselves*, a highly problematic position that obviously fails to produce a coherent vision of the system, merely applying the principles of Maya writing to Nahuatl without change.[8]

7 Finally, a third solution, that of 'embedded texts', originally proposed by Janeth Catherine Berlo (1983) has been recently reconsidered by prominent epigraphists Albert Davletshin (2003, p. 62) and Dmitri Beliaev (2016, p. 205), both followers of Lacadena, although not to its full potential. According to Berlo, in Mesoamerican art, sometimes images were "vehicles carrying text-like information"; therefore, the "study of images as embedded texts is not simply the study of iconography, as it may seem at first. For in most pre-Columbian cultures, art intersects with "writing" and linguistic information to such an extent that a knowledge of the associated written, oral, or linguistic traditions provides insight into the art on a richer level." (1983, p. 11). Partly following Berlo, both Davletshin and Beliaev propose that, in systems like Nahuatl writing, logo-syllabic spellings "do not have to form an independent communication system. They can function, for example, along with iconography, explaining precisely

those parts of the message that the iconographic system is not able to convey, in particular, personal names and exact dates" (Davletshin, 2013, pp. 62-63)[9]. However, it is important to notice that both authors still consider images in such contexts as *iconographic*, following Lacadena's proposal, while Berlo explicitly states that they are to be considered as something else, or rather *something more*. Furthermore, this interpretation does not really address the main objection of Daniels: if most of the message cannot be retrieved from the logo-syllabic parts of the system alone, the system cannot be considered as writing in the narrow phoneticist sense *taken as a whole*, and in order to consider it as writing, we would effectively need to stop considering in its integrity, and only concentrate in a partial aspect of it, again failing to reach any integral understanding of it.

8 A further element of distress for Lacadena's followers is added by the close historical and formal relationship between Aztec and Mixtec writing. While Nahuatl writing is safely considered now to have both syllabograms and logograms, the status of Mixtec writing is still undecided in their works. This is not because Mixtec lacks the conditions of decipherment[10]: digraph texts,[11] an extensive corpus, and a reasonable knowledge of the historical context,[12] as well as the language and functions of these texts,[13] currently exist. However, in seven decades of careful research undertook by specialists such as Alfonso Caso (1948, 1977), Mary Elizabeth Smith (1973a, 1973b), Maarten Jansen and Gabina Aurora Pérez Jiménez (2011), and Laura Rodríguez Cano (2016), just to name some, no single syllabic sign has ever been found in the system, something which clearly conflicts with the phoneticist vision of writing of Mesoamerican grammatologists. Contemporary specialists nowadays working with it consider it still to be fully logographic, with limited tonal determinants operating at the level of the whole word (Rodríguez Cano, 2016, p. 6), which makes it difficult to classify the latter as truly independent from logography. In a similar way, we are missing dedicated syllabaries for Zapotec, Cuicatec, or Otomi,[14] just to name a few, naturally making scholars working with these systems reserved on adopting Lacadena's proposals. While Davletshin has contemplated the existence of purely logographic systems, quoting the example of the earliest forms of Chinese writing and that of proto-cuneiform writing (2003, p. 62), an important question to which we will return later, in the end it is impossible to propose a decipherment for a purely logographic systems in the current consensus, thus reaching a conceptual dead end that actually implies that Macri was partially right: *decipherment* is clearly not enough here.

9 In the rest of this article, I will try to propose a solution to this conundrum that satisfies both of the conditions that have arisen from this exposition, namely, to consider these documents in their integrity rather than partially, and to considers them as writing, full stop. This proposal, incidentally, can also help us to conceive phenomena such as indigenous pictographies of the Americas, Africa and Australia, Inca *khipus*, and other 'record systems' that depict language in a 'loose sense' as actual writing without losing the possibilities of making the kind of dedicated and detailed formal analyses that grammatological perspectives do, when applicable. As mentioned, this proposal is inspired in the modalities of language processing operations (Celce-Murcia and Olshtain 2001), and the theory of complex systems (Holland 2004); it also considers writing to be a predominantly semiotic phenomenon (Klinkenberg and Polis 2018), rather than a mere surrogate of language (cf. Harris 2000: xi-xii).

3. Language Processing and Writing

10 The first step towards understanding that another vision of writing is possible is to state the possibility, for a representation system, to depict language not only from a bottom-up perspective, that is, concentrating on the levels of phonology and morphology, but also from a top-down perspective, that is, starting from the upper levels related to contextual and literal meaning (pragmatics and semantics). This is possible because our own processing of language does it, especially during language production (Moskovsky, Jiang, Libert, and Fagan 2014, p. 18). According to Christo Moskovsky, Guowu Jiang, Alan Libert, and Seamus Fagan, bottom-up and top-down processing are:

> [...] two essentially different ways of processing and/or organising information. Broadly speaking, bottom-up is a form of inductive (or data-driven) processing starting with smaller and/or lower-ranked units and moving upwards through larger and/or higher-ranked units. Top-down is a form of deductive (or schemata-driven) processing working in the opposite direction: from higher-to lower-ranked units [...] bottom-up and top-down have also been used with reference to language processing. Bottom-up language processing works from phonemes and morphemes through lexemes and phrases to clauses and larger chunks of text. Top-down language processing works in the opposite direction, from the overall message and text structure to lower-ranked units (2014, pp. 1-2).

11 Thus, a correlation can be established between phonetics and morphology as the *low-level* elements in language processing, and pragmatics and semantics as the high-level elements: this also allows us to correlate the kind of symbols we are dealing with in writing systems: syllabograms (which present an approximation to phonology), logograms (approximation to morphology / the lexical level), both which are more linear data units; and 'pictography' (which is read according to pragmatics and semiotics), which is more of a 'schema'-like[15] semiotic unit. Following the proposal of Celce-Murcia and Olshtain (2001), Moskovsky, Jiang, Libert, and Fagan further clarify: "The two types of language processing seem closely aligned with the two principal forms of language use, perception and production. Language perception by its nature seems to be essentially bottom-up: Phonological, morphological, and lexical aspects of the sentence/utterance must be processed before it is linked to conceptual-semantic content. Production seems to generally operate in the opposite way: starting with conceptual-semantic content and only then assigning grammatical structure to it." (2014, p. 2). Thus, speech production is processed (mainly) from top to bottom, its approach being dominated by the levels of meaning, using the bottom-up elements just as a means of self-monitoring, while the decoding or perception of language proceeds (again, mainly) in a bottom-up fashion, starting with the phonemic and morphemic elements and then going up towards the levels denoting meaning.

12 With this in mind, it is possible to say that, for centuries, our vision of writing has exclusively concentrated on systems which are centred in speech perception or the decoding of language, neglecting those systems that represent language from the perspective of speech production: thus, our vision of writing has concentrated in bottom-up depictions, and what we are lacking at the moment is the recognition of top-down depictions as true writing. A further observation can be made: since words are the smallest meaningful units in language, the domain of meaning can be said to start "at the outskirts of phonology" (Pavey, 2010, p. 5). Thus, according to the current,

narrow definition of writing, *proper writing actually ends when meaning begins*, for systems that are only logographic are generally considered to be non-writing. But from this new perspective it is possible to sustain the opposite point of view: while in (spoken) language production we absolutely need to touch the level of phonetics to generate an utterance, writing is different because this is not necessary in order to *represent* an utterance: one can stop the representation at the level of meaning (semasiography) or morphology (logography), and still be able to successfully codify a verbal message, because the user can supply the missing elements of the system through the aid of spoken language. In fact, the *possibility* of omitting the level of phonetics from the representation could be said to be *the real essence of writing*, its defining characteristic *vis-à-vis* spoken language. This explains the fact that systems that didn't reach down into phonetics were the necessary starting point of systems with phonetic features, as it is the case of proto-cuneiform (Damerow 2006) and early Chinese writing (Bottero 1996, p. 575).

13 Therefore, it can be asserted that grammatology is currently based in an extremely low-level-oriented vision of language, which precludes us from having a proper understanding of the widespread phenomenon of human communication through markings, or writing. In this sense, the vision of Gelb was always right in a way, and what we only needed to get rid of its evolutionist prejudices, expressed in the contrast between 'predecessors' (top-down systems or 'semasiography') and 'true writing' (bottom-up, phonetic or logosyllabic systems), to reach a proper understanding of writing itself. In a sense, this is all related to Gelb's original argument: if we discard the so-called 'predecessors', we cease to understand writing itself, because we don't even have a basis for the emergence of the representation of phoneticism. This is the reason why narrow phoneticism ultimately undermines our understanding of writing in general, and is also the reason why contemporary accounts on the history of writing still need to deal with the topic of 'proto-writing' (or the exclusively logographic stages of cuneiform and Chinese) in terms that differ little from those of Gelb (cf. Robinson 2009, pp. 1-16).

4. Complexity Theory: High-level and Low-level Depictions

14 I have mentioned in the introduction the idea of complex systems, which are defined as those that manifest the property of *emergence*, that is, when the whole is more than the sum of the parts (Holland 2014: 4). For now, let's refer to a dichotomy that complex systems often exhibit, which, again, can be clearly correlated to the notions of bottom-up and top-down processing: that of low-level and high-level properties. Low-level properties can be considered as those pertaining to the 'building blocks' on which subsequent organization levels are based; high-level properties, in contrast, "arise from specific ways of organizing low-level properties" (Rouw, Kossyln & Hamel 1997, p. 211), and are to be considered as being detected in a superior level of organization: for example, high level visual properties are referred to the level of a picture, rather than to the level of its individual components (Rouw, Kosslyn & Hamel, 1997); in programming, a high-level language has a high degree of abstraction and is close to natural languages, allowing the use of symbolic operators, syntax and semantics, while a low-level language contains microprocessor commands closer to the level of

hardware, thus being called also *machine language* (Chu 1975, pp. 1, 3). It is therefore possible to analyse complex systems at both high- and low-level and produce different depictions of them, low-level depictions being referred to the description and interactions of the 'building blocks' in the basic level, and high-level depictions being referred to the patterns of interactions beyond the level of the 'building blocks': features which emerge at a high-level of description are to be considered epiphenomenal.

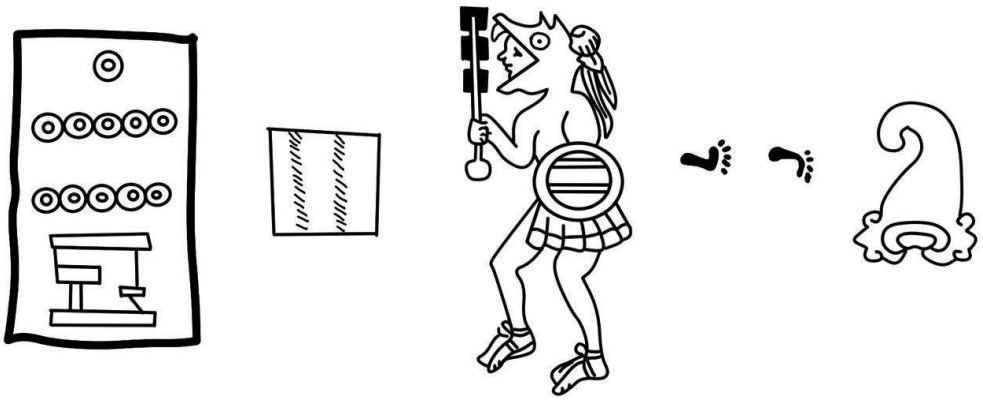
15 If we consider Aztec or Mixtec codices as complex systems, we could state that two tiers of descriptions are possible for them: those pertaining to individual elements within them (logograms, syllabograms and the iconographic units that conform pictography), and those related to the actual message conveyed by all of them: high- and low-level. Semasiographic theories are therefore 'high-level' oriented theories of Nahuatl writing, while Lacadena's theory is a 'low-level' oriented theory. Former semasiographic theories were concerned with properties pertaining to the whole system; Lacadena's theory, with properties pertaining to some of the building blocks, the low level. However, none of them seemed to be able to recognize the full importance of the level with which the other deals with. This is because both follow a different logic: the logic of Lacadena's followers is bottom-up (logograms+syllabograms become glyphic spellings) while the logic of semasiography is top-down (the recognition of iconographic patterns generates a reading). Thus, since all the frameworks developed until now have been reductionistic (by trying to reduce each level to the point of view of the other), the result was a theoretical impasse. The only way forward, then, is to *unify both perspectives*. But this unification can only happen thanks to a theory where complexity in the framework of language processing and representation is explicitly recognized, as it is proposed here.

16 Now, if we assume this hypothesis, Nahuatl writing (and other Mesoamerican pictorial systems) can thus be considered as a complex system integrated by both low-level and high-level phenomena. It is formed by pictorial scenes working in tandem with glyphs that indicate in a precise manner the names of characters, places, and dates. This is the low-level. The low-level can be accurately related to language in regards to those glyphs that are considered unequivocally as either logograms or syllabograms; it can also be analysed in an iconographic fashion in full, by making a painstaking analytic description of each graphic sign. These are 'data'-like semiotic units. However, this analytical description remains incomplete, because it does not correspond to the reading likely produced by a native interpreter. As we will see, native interpreters were able to produce a reading or gloss which was not direct derivation from an aggregate of the low-level, but the integration of these low-level elements within a more complex framework. This complex interaction of systems produced a verbal text which was an *emergent* property of the system: a high-level reading, oriented by pictographs, which can be considered as semiotic schemata with 'embedded texts' in them, containers or blue-prints for the organization of simpler information units of both logosyllabic writing and iconographic patterns.[16] Now that the theoretical aspects of the vision of writing proposed in this article have been introduced, I will proceed to show that, in Nahuatl writing, it is impossible to separate both kinds of representations if we are to finally understand what is being said; after showing this, I will proceed to propose how these readings could be likely conformed, and finally I will show how Mixtec writing worked in a similar fashion.

5. Iconography or Pictography? Embedded texts in Nahuatl writing

17 As mentioned, the first task that this article has ahead is not only to show that 'iconographic' representations were expected to have verbal readings in Aztec art (a point that Janet Berlo and others have made clear), but that, in many cases, these readings were impossible to excised from the accompanying logosyllabic elements, unless the whole sense of the message is lost or misconstrued, unlike what Lacadena proposed. Let's see an (until now) misunderstood example to make this clear. This fragmentary example of writing, found on the Tetzcocan document *Codex en Cruz*, has been analysed in a preliminary way by Charles Dibble (1981). It shows a date (9 House, or 1529), a 'blanket' sign, a 'warrior' sign, a 'footsteps' sign and a 'curved mountain' sign (Figure 2).

Figure 2

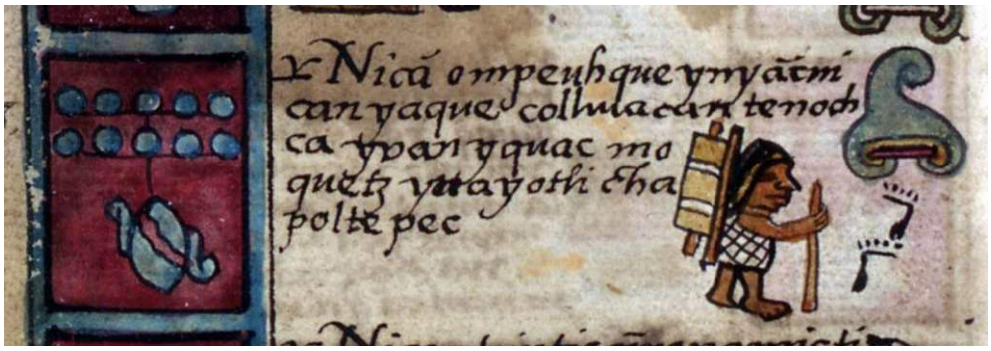


A glyphic sentence in *Codex en Cruz* 10. The glyphs, originally vertical, have been rearranged in a horizontal manner (cf. Dibble 1981, vol. II, p. 22).

Drawing by the author.

18 How to read it? Dibble interpreted this sequence correctly as alluding to the expedition of the Spanish conquistador Nuño de Guzmán to Colhuacan, a location in the North of Mexico, against the Chichimec. However, he couldn't figure out why the 'blanket' glyph or **YANCUI**, whose usual reading value is *yancuic*, 'new', was there. He supposed that the sign was a toponym, but the problem is that the only possible town, Yancuitlan, lies in the opposite direction to that of the Northbound expedition (1981: 49). Dibble's assumption was natural: it essentially agrees with the later position of Lacadena that only names and dates are represented in Nahuatl writing, which created the illusion that Nahuatl writing was basically a system of labelling. However, this is not the case here. The 'blanket' sign actually stands for an adverb. How can we know this? Because this sequence has an equivalent in *Codex Aubin,* where the same event is depicted, the chronology being divergent in one year because of the discrepancy between the calendars of Tetzcoco and Tenochtitlan, were the *Aubin* was painted (Figure 3):

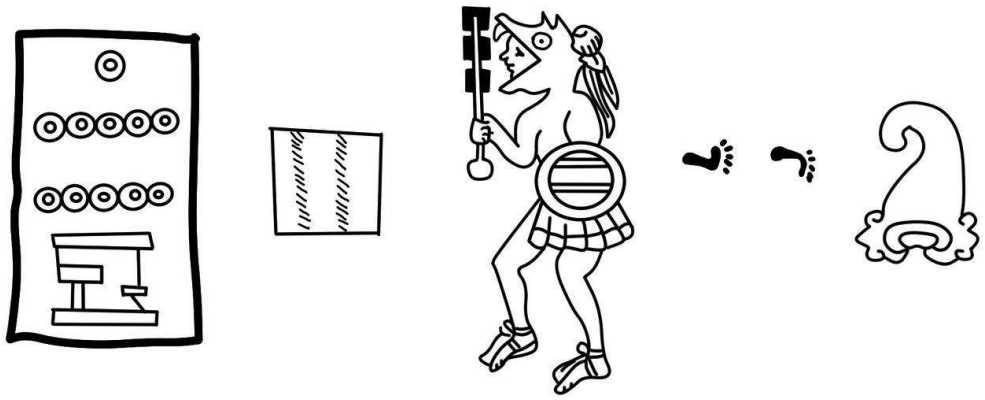
Figure 3a



Expedition to Colhuacan in the *Codex Aubin* 45v. <Gloss: *Nicā ompeuhque in yācuican yaque colhuacan tenochca*>, "[Year 10 Flint], Here departed the Tenochca who went to Colhuacan for the first time" (cf. Tena, 2017: 71).

Photo: © The Trustees of the British Museum. Terms of use: CC BY-NC-SA 4.0

Figure 3b



Expedition to Colhuacan in the *Codex en Cruz* 10. 11-CAL-XIUH YANCUI WARRIOR YA-COL, *11 Calli Xihuitl. Nican yancuican ompeuhque in Tenochca yahqueh Colhuacan,* "Year 11 House, here for the first time departed the Tenochca who went to Culhuacan".

19 By comparing this sequence with its equivalent in the *Aubin*, we find that the **YANCUI** glyph doesn't stand for a name here, but for an adverb: *yancui(can)*, 'for the first time' (it can also mean 'again', depending on the context). But of course, the adverb modifies a verb (*pehua*, 'to depart'), and the verb an explicit subject (*tenochca*), both which are not depicted in a logosyllabic fashion. Surprisingly, the 'footsteps' sign does not really stand for **YA**, *ya*, 'to go', its usual logosyllabic reading: a comparison with other instances of similar sequences in the *Aubin* (46v, 48r, 48v) indicates that the 'porter plus footsteps' sign stands (mainly) for the verb *pehua*, 'to depart'. Both subject and verb are the 'embedded text' of the 'warrior and footsteps' compound, which is an equivalent of the 'porter and footsteps' version of the *Aubin*. The warrior sign is a 'semantic' rather than phonetic or lexic representation for the word *tenochca,* for if this word was represented in the usual logosyllabic fashion, it would have been written by the signs of a stone and a prickly pear (**te-NOCH**), it also seems to comprise the main verb, *pehua*, as its 'porter' counterpart in the Aubin implies more clearly, as well as the word *yahqueh*, plural of *yahqui*, 'he who goes', an agent noun formed with a preterite. It is also clear that the sign that contains this 'embedded text' is variable in is graphic realization: we can see that the figure of the warrior has been changed to the porter in the *Aubin*, but

the reading is most certainly the same, since it was a warrior expedition, which used such porters.[17] Its variability notwithstanding, this sign is a *crucial* part of the statement: the passage does not make any real sense without it nor without its 'embedded text', and the logo-syllabic part doesn't make sense either if we extricate it from the other part, because the adverb would refer to nothing, for the verb is to be found 'embedded' within the 'warrior plus footsteps' sign. These signs, which are not logosyllabic in nature, encoded a verbal sequence with no systematic relationship to either the lexical or the phonetic level, nor with any fixed amount of information, and yet, they were expected to be read in the same language as the rest of the signs (again, as the adverb *yancuican* makes clear). They were not merely iconography, because iconography is not expected to encode any concrete verbal sequence. They are *pictography*.[18]

20 As this example shows, pictograms encode variable amounts of verbal information in a non-phonetic fashion, but were an inextricable part of Nahuatl writing that worked in tandem with logo-syllabic representations. The variability of this class of signs was already recognized by the Spaniards themselves, as the testimony of the XVIth century friar Torquemada shows:

> It is true that they used a way of writing, which were paintings, with which they understood each other, since each one of them signified one thing, and sometimes it happened that one figure alone contained most of what happened or even all; and since this kind of history was not common to all, only the 'rabbis' or masters of it which dominated it, and this was the cause that most of the characters and paintings were not concordant nor of the same type for each of them (the readers), so the story was easy to vary... (Torquemada 1975, p. 47).

21 In accordance to this passage, I propose that pictography corresponds precisely to those 'figures' or signs in Nahuatl writing which had embedded within them a variable amount of information, and which were the cause of the lack of 'concordance' that Torquemada alluded to, which could only be surmounted by the explanation of original producer, the *tlacuilo* or "master of the art". However, unlike logograms and syllabograms, pictograms are not merely signs in the aforementioned sense of 'data' that is to be linearly decoded; their contents are to be seen as instances of a semiotic *schema*. Hence, the pictograph is a class of sign which prompted a reader to produce a sentence in accordance to a depicted meaning, rather than encoding a fixed reading.

22 The aforementioned example shows how the concept of 'pictography' cannot really be discarded if we are to understand the system, how it was meant to relay verbal sequences, and why it is ultimately incorrect to merely call it 'iconography' and cast it aside as unworthy of the scholar's attention, as the followers of Lacadena do. Pictography was not unrelated to the language which the syllabograms and logograms transmitted, either: here, it encoded a Nahuatl verbal sequence, rather than an sequence in any other language; furthermore, it is wrong to say that Aztec glyphs only encoded names and dates, as Lacadena (and others before him) thought: it is precisely because Dibble proceeded from similar assumptions that he didn't realise that the logogram **YANCUI** didn't refer to any place-name, but was instead an adverb in a concrete Nahuatl sentence.

23 It is also obvious that Aztec readers didn't read only the logo-syllabic signs; for them, doing this would be like when a child in a culture which uses alphabetic writing is learning how to read and still does not know how to combine the letters; instead, Aztec readers produced a coherent narrative, integrating bottom-up depictions of language

(syllabograms and logograms) within a decidedly top-down perspective, dominated by pictography. The result was a high-level verbal description which respected both levels, not a low-level gloss of each glyph, nor a loose account that ignored phonetic and morphologic depictions. Thus, the glosses that are to be found in documents like the *Tlotzin Map*, the *Quinatzin Map* (Aubin, 2000; Mohar Betancourt, 2004), in *Codex Xolotl* (Dibble, 1951), the *Boban Calendar Wheel* (Dibble, 1990), the *Codex Mexicanus* (Boornazian Diel, 2018), the *Codex Azcatitlan* (Graulich, 1995), or the *Tira de Tepechpan* (Bornazian Diel, 2008), to name a few, clearly go beyond the level of what logograms and syllabograms represent, reflecting the vision of the *tlacuilos* in regards to written communication. Finally, it must be said that pictorials are potentially non-linear in their reading, a feature that has been recognized and analysed by Luciano Perondi and Antonio Perry on their work on the *Codex Mendoza* (2018).

6. Reading Aztec pictorials

24 I have defined pictographies as ‘schemata’ for variable, yet semantically related verbal contents. This variability is a problem for their study, nonetheless, these readings are not to be improvised by a modern-day reader: they need to be reconstructed from similar pictographic units when they have been glossed in other documents. A clear example of this sort of reconstruction has already been undertook by the philologist Patrick Johansson in his book on Aztec pictorials (2004), where he analysed three versions of the narrative of the Aztec migration, those at *Codex Aubin*, *Ms. 85* and *Ms. 40*, comparing them to the earlier and mostly non-glossed *Codex Boturini* (2004). Let us consider, for example, folio 16v in *Codex Aubin*:

Figure 4



A stage of the migration of the Aztec in *Codex Aubin* 14v. <Upper gloss: *Auh niman yc ommiquanique in Tecpanyocan yn Mexica*. "Then the Mexica moved on to Tecpayocan." Lower gloss: *Ipan nauxiuhtique yn oncan Tecpayocan. Oncan ympan mochiuh in yaoyaualoloque; oncan micque yn itoca Tecpatzin yuan Uitziliuitzin no yehuatl in Tetepantzin. Oncan ympan molpi in xiuitl; ypcac uetz tlequahuitl in Tecpayo*>, Trans: "Then the Mexica remained 4 years in Tecpayocan. And it happened to them that they were besieged in war; there they died, Tecpatzin, Huitzilihuitzin and Tetepantzin. Then on them the years were tied; the fire stick fell on Tecpayo" (Tena, 2017, p. 43).

Photo: © The Trustees of the British Museum. Terms of use: CC BY-NC-SA 4.0.

25 We can see that there is an obvious relationship between the pictorial and the alphabetic account, but also clear differences. The logograms only transmit dates and places; the rest is 'pictography': the fire stick sign or *mamalhuaztli*, the mountain, the shield and wooden obsidian sword sign (*macuahuitl*), and the little feet around them. It is clear that each of these signs stand for some parts of the alphabetic account, which could be (partially) considered a verbal reading of this scene: the fire sticks meant the Aztec 'binding of the years' ceremony, which was celebrated by the ritual kindling of fire, the 'shield, *macuahuitl* and feet' sign stands for the siege. Furthermore, some parts of the alphabetic account are deduced from the relationship of the signs, rather than from the signs alone: four years, the total spend at Tecpayocan, are deduced from the total of years present in that folio, rather than from a sign that explicitly says "four years". However, some important parts of the account are totally absent, either in pictorial or in logo-syllabic form: the names of the three dead leaders appear nowhere here.

26 It could be said that some properties of this document are a result of it being produced almost a century after the Spanish conquest, but it is important to realise that the alphabetic reading presented in the *Aubin Codex* is not only dependant on its accompanying pictorial, but also on a prior, purely pictographic model. This can be asserted because a mostly non-glossed version of this very same episode exists, realised

in a style much closer to the pre-Hispanic one, called *Codex Boturini*: this version of the same episode helps us understand better some features present in the alphabetic glosses of the *Aubin* (Figure 5).

Figure 5



Codex Boturini 14 and 15 (fragment).
Photo: © Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico. Terms of use: CC BY-NC-ND 4.0.

27 Now, things are clearer, thanks to this codex being closer to Aztec visual conventions due to having been produced in the very early colonial period.[19] We see the Aztec represented while leaving a place (actually, Huixachtitlan, something we know from the prior scene, not depicted here) in the year 11 Reed, arriving then to reside at Tecpayo in the year 12 Flint. In the year 2 Reed, we see the war/siege sign, and the dead bodies and names of the dead leaders. We can see that the colonial pictorial omitted elements that were visible and readable in the (mostly non-glossed) earlier account. The years of residence are clearly grouped. Of course, since this codex was made or glossed just after the Conquest, we see a faint alphabetic gloss for Tecpayo, but nothing more. We can state that, despite their differences, the two pictorials, that of the *Aubin* and that of the *Boturini*, are clearly correlated. We could hypothesize, also, that the account at the *Aubin* can work as an alphabetic version of this part of the *Boturini;* in fact, this pictorial in the *Boturini* corresponds more closely to its alphabetic version in the *Aubin* than the pictorial version in the *Aubin* does in regards to its own alphabetic text, as the example of the dead leaders clearly shows: thus, the Nahuatl reading of this glyphic sequence in the *Boturini* was, with all probability, practically identical to the alphabetic one in the *Aubin*.[20]

28 Now that I have presented a simple example of correlation, let's try to figure out a reading for a third, non-glossed example, to propose a preliminary way of working with

'embedded texts' within pictographs (Figure 6). The example is a simple and very repeated pictographic sequence: that which depicts the idea of conquest with a warrior facing another which stands on a mountain, representative of a polity. The two cases to be compared are, again one which is glossed in Nahuatl (*Codex Aubin* 47r), versus one that is glossed in Spanish, but not in Nahuatl (*Codex Telleriano Remensis* 39v).

Figure 6a



Conquest pictography in *Codex Aubin* 47r. <Gloss: *Nican qnpeuhque yn xochipilteca*> "Here the Xochipilteca were defeated".

Photo: © The Trustees of the British Museum. Terms of use: CC BY-NC-SA 4.0

Figure 6b



Conquest in *Códice Telleriano Remensis* 39v. <Gloss: Ano d nueve navanjas y de mill y quatrocientos y ochenta y ocho. Sujeptaron los mexicanos al pueblo dChiapa ques cabe Jilotepec yal pueblo d cuscaquatenango>, Translation: "Year of 9 Flint and 1488, the Mexica subjected the town of Chiapa near Jilotepec and the town of Cozcacuauhtenango". Glyphic reading: 9-TECPA-XIUH CONQUEST CHIYAUH-pa COZ-COZCACUAUH-TENAN, *Chiucnahui Tecpatl Xihuitl. Nican quinpeuhque in Chiyauhpaneca ihuan in Cozcacuauhtenanca,* "Year 9 Flint. Here were defeated the people of Chiyauhpan and of Cozcacuauhtenanco".

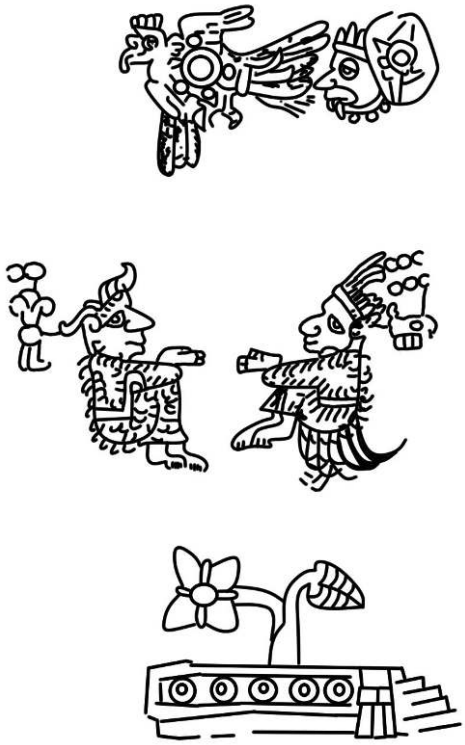
Photo: Bibliothèque nationale de France. Public domain.

29 In the past, scholars tried to create verbal readings for pictographies, but they were criticized as being fanciful in some aspects.[21] The important thing to avoid the same problems is not to confuse the study of the embedded text with that of iconography, something which Janet Berlo had already noted (1983), and to exercise some measure of textual critique in the reconstructions, as Batalla Rosado suggested regarding the interpretation of Mesoamerican codices itself (2008: 55). Hence, working with 'embedded texts' is actually something more than either iconographic interpretation, or mere logosyllabic decipherment, and it can be said to be somewhat akin to the philological reconstruction of lost texts that, for example, a scholar like Gabriel Kenrick Kruell has attempted in regards to the lost alphabetic document *Crónica X* (2013), the work material being glossed pictorials and chronicles that have a strong relationship to lost pictorials, like the *Codex Chimalpopoca* (Bierhorst 1992). Thus, what I assert here is that the study of 'embedded texts' cannot be based in mere fanciful improvisation, but on plausible reconstruction through the comparison with similar, glossed pictographic accounts, and examples of Aztec alphabetic writing that display similar characteristics to them, grounded on a rigorous analysis of the logo-syllabic level; however, this undertaking cannot be *a priori* discarded as impossible, for the very purpose of these documents was to be the vehicle for the transmission of textual genres which sometimes survive in alphabetic form.

7. Mixtec writing: A reappraisal

30 Within Mesoamerican writing systems, the Aztec and the Mixtec systems have been recognized as belonging to the same tradition of scripts (Davletshin, 2002); a closeness attested by the legend that it was Toltec painters from the Mixtec region, called the Tlailotlaques and Chimalpanecas, who taught writing to the Mexica (see Robertson, 1959, p. 13). However, one of the main differences between Aztec and Mixtec writing is that no syllabograms have been recognized in the latter, creating a problem for Lacadena's followers, given the fact that they adhere to a definition of writing which only recognizes systems with a syllabic grid as 'true' writing. As mentioned, nobody has found any traces of a syllabary in Mixtec writing; the most probable reason as to why lies in the tonal nature of the language, which makes a syllabary cumbersome; furthermore, since Mixtec words and roots were not generally monosyllabic (see Arana de Swadesh, 1965, pp. 63-138), the strategy used by Chinese writing (that of combining monosyllabic logograms using their phonetic values to create spellings) does not appear in the extant corpus. In fact, the opposite of what happens in Chinese happened in Mixtec: a word could be represented by a glyph denoting a word that differed only in tone![22] In this sense, the system defies current grammatological categorizations: decipherment is unlikely, and the system has to be recognized as being fully logographic and yet, much to the chagrin of Lacadena's followers, it was as functional and as equally valid as a writing system as Nahuatl, despite having no syllabic grid. However, in the end, Mixtec writing as a whole worked in a rather similar way to Nahuatl writing, and we know it did because of the glossed colonial manuscripts that still exist. Let's see an example in *Codex Muro* (Figure 7)[23]:

Figure 7



Marriage pictography in *Codex Muro* 6. 6-MAHU DZAVI-JICAJI MARRIAGE 2-HUACO YUSI-TEDZADODZO PROVENANCE CHIYO-YUHU, <gloss: Ñuñumahu Dzavi Jicaji niduvi sihi Ñucavaco Yusi Tedzadodzo niday Chiyo Yuhu>, "The late 6 Death, Rain-Sun, married the late 2 Flower, Jewel-Quetzal, which came from the altar of the white flower".[24]

31 We can see the similarity with Aztec pictographies. While names and dates are written in logograms, the marriage verb (*duvi*), conjugated in the past through the particle *ni-*, as well as the element *sihi*, 'with', are 'embedded' within the pictographic convention of a sitting male and a female opposed to each other (Smith, 1973b, p. 29), the arrival verb conjugated in the past (*niday*), is only suggested by the visual nearness of the toponym; meanwhile, the prefix to denote dead people, *ñu-*, not really represented, is used because of the contextual situation of the interpreter, who writes many generations after this marriage and has chosen this expression; for example, in other similar contexts, as in the glosses to *Codex Egerton*, the terms *iya*, "lord", and *iya ciy*, "lady", are used instead (Jansen, 1994, p. 156), denoting the variable and pragmatics-dependant nature of this aspect of Mixtec writing. And yet, in the end it worked all the same: the reader of this document was aware of these conventions and created the reading contained in the gloss, rather than just reading the logograms; furthermore, he had a degree of freedom in denoting certain aspects that he wanted to state explicitly, as the election of *ñu-* or *iya/iya ciy* makes clear. We can thus assert that, in this sequence, the names, toponyms and dates are logograms, while the 'sitting female and male facing each other' and the nearness of the figures to a toponym are effectively pictographic conventions, schemata for the content that is to be produced in the semantic (literal meaning) and pragmatic (contextual meaning) levels.

32 Now, let's see a suggested reading for Figure 1b, a pictograph from *Codex Zouche-Nuttall* 43. It shows the famed Mixtec ruler, 8 Deer Jaguar Claw, in the act of conquering a location denoted by an eagle affixed into a mountain sign, at the date 10 Vulture in the

year 7 Reed (Figure 7). The concrete Mixtec idiom that corresponds to the pictographic aspect of this sequence has been already deciphered by Mary Elizabeth Smith in her pioneering study on Mixtec writing: it is *chihi nduvua ñuhu ñaha*, or 'to put an arrow/dart on the land of another people's, sometimes shortened to *chihi nduvua ñuhu*, 'put an arrow/dart on the land" (Smith 1973b, p. 33); as the colonial dictionary of Fray Francisco de Alvarado states, the idiom means 'to battle, to fight, to win conquering' (Jansen and Pérez Jiménez 2009, p. 207). Similarly, the location has been identified as *Toto Yaha* or 'Crag of the Eagle' (Anders, Jansen and Pérez Jiménez 1992, p. 182; Rodríguez Cano 2002, p. 412), a site in the lower Mixtec region (Perezmurphy Mejía 2015, pp. 182-182). Given that the pictography has a clear equivalence to the idiom it depicts, and that the location has been identified, it is possible to propose a tentative reading:

Figure 8



Conquest pictography in *Codex Zouche-Nuttall* 43: CUIYA 7-HUIYO 10-CUII 8-CUAA TEYUSI-CUIÑE(?) CONQUEST TOTO-YAHA, *Cuiya Sahuiyo, quevui Sicuii, iya Nacuaa Teyusi Cuiñe (?) nichihi nduvua Toto Yaha,* "Year 7 Reed, day 10 Vulture, the lord 8 Deer, Jaguar Claw put an arrow on (conquered) the Crag of the Eagle".

Photo: © The Trustees of the British Museum. Terms of use: CC BY-NC-SA 4.0.

33 Of course, the main difficulties in the attempted reading of Mixtec pictorials are two: first, the lack of syllabic signs to confirm readings for characters and toponyms, which are to be instead confirmed through ethnohistorical research. The second one is the scarcity of glossed codices and of Mixtec historical and mythological texts which could confirm us how certain pictographic sequences were read. It is not completely impossible to correlate certain iconographic sequences to verbal formulas, as Smith showed (1973b, p. 35); however, as she did, we need to recognize that our possibilities are limited: thus, plausible readings for sequences are not to be 'improvised' by filling the gaps in a fanciful way, but must be shown either to correspond to extant verbal expressions or verified through glossed pictographs when possible.[25]

8. Conclusions

34 To conclude, it can be stated that the reading of Aztec or Mixtec pictorials was a high-level description that integrated both logo-syllabic and pictographic units into a coherent verbal account produced in a top-down fashion, but respectful of the elements of the bottom-up level. Pictography can be defined as a semiotic *schema* which represented language at its higher levels, while logography and all forms of phoneticism could be defined as different kinds of semiotic *data* (lexical, syllabic, phonematic, phonetic, etc) which were intended to represent it in its lower levels. In the case of Aztec or Mixtec writing, a first step is the study of low-level representations, such as that undertook by Lacadena (1998) or Whitakker (2021); however, the real aim is the study of 'embedded texts' or high-level representations; furthermore, the study of these texts, which are contained within pictographic units, is not a matter of improvisation: their readings need to be confirmed through comparison with similar, glossed versions, or be shown to correspond with concrete verbal expressions clearly depicted. This systematization and study needs be retaken along the lines of the pioneering work of Janet Berlo (1983): I hope to have shown that this study is possible.

35 In regards to writing theory as a whole, what I propose is this: the true dilemma was never writing versus non-writing, nor 'full writing' versus 'forerunners', as in Gelb's original proposal (1963), nor the representation of thoughts versus the representation of language, as in some semasiographic theories (Sampson 1985, p. 28), but a matter of levels, strategies and modes of depiction. Unlike alphabetic or purely logosyllabic writing systems, which are linear systems based on a clear equivalence of the levels of register and utterance obtained by additive principles, Nahuatl writing was a complex system, based on a confluence of high and low-level components which yielded a more flexible reading driven by semiotic *schemata*, rather than *only* a 'data-driven' reading that can only be deducted from low-level components. Nahuatl writing can be *deciphered* at the low level and from a bottom-up perspective, but it needed to be properly *interpreted* (in the sense of *actual* language production within rhetorical conventions) at a high level. The contrast with Mixtec is that the latter cannot be conclusively deciphered at the level of phonetics, but, nonetheless, many of readings for logograms exist thanks to glossed colonial pictorials, and thus it is not impossible to work with the system to a certain extent, and to consider it as writing despite the absence of a syllabic grid.

36 Thus, if we divest the original definition of writing by Ignace Gelb (cf. [1952] 1963, p. 12) of its problematic evolutionist aspects, we could arrive at a very reasonable definition: writing is a system of human intercommunication by the means of conventional marks which can store and transmit both verbal and conceptual information. Systems that could be considered "ideographic" or specialized in certain conceptual categories outside language (musical or mathematical notations, pasigraphies, etc) are to be considered as writing, although, given the dominant nature of language in regards to human communication, they are always dedicated and limited; thus, in general, historical systems were geared towards the depiction of verbal utterances. Thus, in a more restricted, historical sense, writing could be defined a set of conventional markings which represent language both through 'low-level' or bottom-up depictions (phonological and morphological) and through high-level or top-down (semantic) depictions, the latter dominated by *schemata*. In that sense, historical writing systems

are "glottography": this term, which has been used to denote only phonetical representations in contrast to semasiographic ones, can be now used to characterize historical writing systems versus the array of dedicated, limited ideographic systems that we use in other communicative contexts even today (like emojis, or musical notation). This working definition essentially agrees with the more complex, pluralist proposal of Klinkenberg and Polis (2018: 57), and with the critical appraisal of Roy Harris in regards to the problematic aspects of the traditional definition of writing (2000), and concurs with their idea that writing is a pluralistic and *semiotic* phenomenon, rather than a narrow surrogate of phonology, as current grammatology considers.

37 Some clarifications regarding possible objections to this model must be made. The first objection is that, obviously, from this perspective it is hard to distinguish all kinds of spatial semiotic representations (architecture, design, iconography) from writing. A first reply is that, as the quote from Torquemada made explicit, it was the intervention and criteria of the producer, the *tlacuilo*, which determined which images had 'embedded texts' and hence could be considered pictography, and which didn't. Since the system was thus dominated by the producer or the 'masters of the art', which disappeared at the end of the colonial period, this may leave us in a situation of obscurity of criteria. Luckily for us, in the case of Aztec and Mixtec cultures, one of the most important cues towards the presence of 'embedded texts' or pictography is precisely the presence of dates and names written in a logosyllabic manner, working in tandem with pictography, in contexts in which we have clear verbal parallels in written alphabetic sources. In the end, cross-cultural comparisons or *reductio ad absurdum* strategies (why is not a Western painting 'writing', for example?) don't really work here; it suffices to merely ponder on the fact that Western Culture in its current form is *more recent* than phoneticism in writing to realise the cultural distance that separates us from other visions of writing: in our culture, by the sheer force of cultural convention, painting can never be writing, but in the conventions of Aztec culture, iconography could potentially encode verbal sequences, thus becoming pictography; this is the reason why the Aztec word to denote both what we call painting and what we call writing, *tlacuilolli*, makes no distinction between both aspects.[26] In this respect, one of the most important aspects of this proposal is to privilege the perspective and usages of the native user (both historical and current-day, in the case of other contemporary American indigenous pictographic systems) above that of the European scholar and would-be decipherer as the key to ascertaining what is and what is not writing.

38 Another clarification must be made in regard to multilingual representation in pictographic writing. Recently, the Maya and Nahuatl epigrapher Albert Davletshin has proposed a definition of writing, perhaps to surmount the evident contradictions and overall lack of content of Daniel's definition; thus, he has proposed that "writing is a system of visually perceived signs developed to transmit messages in a particular language in order to control the reader's behaviour" (2021a). If we ponder the difference with Daniel's definition, we see that this definition actually fails to exclude pictography or purely logographic systems; for example, in the example presented in Figure 2 we can see that the warrior pictogram was expected to be read in a particular language (Nahuatl), and is an essential part of the message, simply in virtue of its articulation with other classes of signs that only make sense in that language. Hence, in that case, 'pictography' was intended to be read in Nahuatl, just as Mixtec logograms

were expected to be read in Mixtec, as their tonal determinatives show in some cases. However, it is also true that multilingual representation existed in Mesoamerican systems, but what I would suggest is that, instead of restricting the definition of writing to the depiction of a particular language, we must instead embrace the potential of multi-lingual communication in Mesoamerican writing systems. This communication didn't only take place at the pictographic level: it seems that the Aztec actually intended logograms codices to be read in a bilingual manner in some situations. An example is to be found in *Codex Xicotepec* or *Codex Cuaxicala*, a colonial copy of a chronicle produced by the Tetzcocans (members of the Aztec alliance) after conquering the Totonac-speaking region of Xicotepec (Stresser-Pean, 1995). In this document, an explicitly bilingual glyphic sequence appears, stating the name of the region, Xicotepec, in both Aztec and Totonac (Figure 9).

Figure 9



Bilingual glyph in *Codex Xicotepec*, section 9. Nahuatl: XICO-TEPE, *Xicotepec*, 'Place of Wasps'; Totonac: PLACE-KOLUN, *Kakolun*, 'Place of Old Men' (cf. Stresser-Pean, 1995, 85).
Drawing by the author.

39 This glyphic sequence renders the place-name of a town in two languages, Nahuatl (Xicotepec, 'hill of wasps') and Totonac (Kakolun, 'place of old men'). Most curiously, the mountain sign, which in Aztec could be either a semantic indicator denoting a toponym (without a reading), or the logogram **TEPE**, Tepetl, 'mountain', is working differently in the two languages: in Nahuatl as a logogram, in Totonac as a semantic indicator denoting a toponym, being read as *ka*, 'at a place, place of', rather than being read as *sipih*, 'mountain', which would be its expected logographic value, given its iconography and the equivalent Nahuatl reading.[27] The aforementioned example means that *Codex Xicotepec* was potentially bilingual (Nahuatl-Totonac), and even the category of the signs in it could shift depending on the language in which the decoder would like to render it; furthermore, by adding a minimum set of signs (here, where crucial information differed), you could 'translate' it to other languages. If we were to accept a clear-cut definition of writing as based on necessarily reflecting a concrete language, we would need to agree that Aztec logograms were not writing or at least that they were not writing in this case, something which would be self-defeating. So, instead of saying that these signs are not writing because they could be read in other languages, we should embrace their multivocal communication capacity and attempt to explain its richness. In this sense, we must assert that these documents transcend the clear-cut

definitions intended by Mesoamerican grammatologists: they had a concrete language of production, but could be rendered for non-native speakers with ease.

40 It must be added that the aforementioned multilingual and 'equivocal' potential of non-Maya Mesoamerican systems was not a hindrance, but an advantage, since the top-down elements of them were clearly understood by people who didn't speak the original language of such documents nor were even particularly familiarized with how the system worked, as numerous Mixtec and Aztec colonial pictorials glossed in Spanish, used as legal documents before colonial authorities, show (Lockhart, 1992, pp. 326-373, Terraciano, 2002, pp. 15-64). In contrast, strictly logo-syllabic documents written in the Maya script were generally burned by Spanish priests, and did not achieve any legal recognition in the colonial period (Chuchiak, 2005). Thus, these writing systems are not "primitive", nor non-optimal, nor 'steps' towards writing: they are actually very well suited towards multicultural communicative situations (as the Aztec-Totonac example shows), as well as contexts of survival (as in the example of colonial Mixtec and Aztec cultures), due to their semiotic richness and by cleverly bypassing the limitations of strict phoneticism.

41 Finally, I have mentioned the potential for this new vision of writing to incorporate systems that are traditionally excluded from the idea of writing, following the work and suggestions of the many scholars that have work with them. To quote some examples: Lakota censuses, which have logograms depicting names, can be considered as writing despite not having syllabic signs: their resemblance to Aztec pictorial censes is rather astounding.[28] The Dongba script of the Naxi, which seems to be logographic and pictorial (Poupard, 2018), and which has been considered a crucial but under-used system to understand the history of writing itself (Ramsey 1987: 268) could be considered fully as writing, despite displaying elements of non-linearity in its depiction of utterances; the Nsibidi script of Southeastern Nigeria, considered as pictographic when originally described, seems to have dedicated signs for words and definitely has characters for personal names, as well as displaying complex pictographic scenes (McGregor, 1909), while the Bamum script of Cameroon, which underwent a process of change from picto-logography to becoming fully syllabic (Dougast & Jeffreys, 1950; Schmitt, 1963), could become one of the models of the study of the complexity of writing and its evolution, rather that standing in a theoretical limbo: along with Nahuatl, none of these rich writing systems are to be found on Daniel's manual (2006). Another case is that of Inca *khipus*, the status of which is still under discussion.[29] A controversy similar to that regarding Nahuatl writing has developed, worsened by the fact that only the numeric part of the system has been deciphered conclusively. However, significative milestones in their understanding have been reached by recent scholarship: for example, thanks to the so-called '*khipu* texts', which are colonial Spanish transcriptions of *khipus*, we know that these devices were capable of codifying item categories and individual names, although we don't yet know how they worked in that regard; more importantly, they were actually capable of transmitting verbal narratives, although admittedly formulaic (Pärsinnen & Khivijarju, 2004). Similarly, Manuel Medrano and Gary Urton have convincingly demonstrated the usage of color codings to name tributaries in archaeological *khipus* from the Santa Valley by comparing them with administrative ethnohistorical data from the XVIIth century (2018), while Sabine Hyland has shown a correlation of 100 percent accuracy between the knotting of the so-called *khipu* board of Mangas and the belonging of individuals

associated with them to specific halves of Aiyu moieties (2014). We are still unsure about the rest of the system: in contrast to Pärsinnen and Khivijarju, which consider it probably mnemonic and very akin to Aztec narratives in its rhetorical strategies, Hyland suggests that it was actually fully logosyllabic, given the number of possible items, considering knots, plying, texture and colour (2017). But even if it was not: what can stop us to consider a knot in a *khipu* in a specific context as a textile logogram, and Medrano's, Urton's and Hyland's contributions as actual decipherments? *Khipus* colours, knotting, textures and plying are not different from the markings or lines of ink that conform the alphabet or Aztec glyphs, except that they are realised through the possibilities of a textile-based system. If *khipus* are eventually shown to have integrated a logosyllabic system, like Hyland suggests, or conveyed words or categories via colour codes in tandem with knot types and taxonomical ordering, as Pärsinnen and Khivijarju suggest, and as the findings of Medrano and Urton seem to confirm, it is not a matter of writing versus non-writing anymore.

42 In conclusion, this paper tries to advance a notion of writing that is grounded in a more ample vision of language which recognizes the existence of bottom-up and top-down processing and representations, considering language as a complex phenomenon that can be depicted through equally complex strategies (data-driven and schemata-driven); it also agrees with the idea of plurality within written codes, rather than falling back into the restrictive dichotomies of the past. Admittedly, the potential of these ideas still await further realization, but for now, it can be suggested that our future understanding of writing will be something that will potentially take place among scholars working on the five continents rather than on a select group of "high civilizations" alone; that writing is a generalized rather than a "civilized" phenomenon, and that its understanding is something to come, rather than something already achieved.

BIBLIOGRAPHY

ANDERS, Ferdinand, JANSEN, Maarten & PÉREZ JIMÉNEZ, Gabina Aurora (1992), *Crónica mixteca. El Rey 8 Venado, Garra de Jaguar, y la dinastía de Teozacualco, Zaachila. Libro explicativo del llamado códice Zouche-Nuttall*, Mexico: Fondo de Cultura Económica.

ANDREWS, Richard J. (2004), *Introduction to Classical Nahuatl*. Revised Edition. Norman, Oklahoma, University of Oklahoma Press.

ARANA DE SWADESH, Evangelina & SWADESH, Mauricio (1965), *Los Elementos del Mixteco Antiguo*, Mexico, Instituto Nacional Indigenista & Instituto Nacional de Antropología e Historia.

AUBIN, Joseph Marius Alexis (2002), *Memorias sobre la pintura didáctica y la escritura figurativa de los antiguos mexicanos*, Mexico, Instituto de Investigaciones Históricas.

BATALLA ROSADO, Juan José (2008), "Los códices mesoamericanos: métodos de estudio", *Itinerarios* 8: 43-67.

BATTESTINI, Simon (1997), *Écriture et texte : Contribution Africaine*, Québec: Les Presses de l'Université Laval.

BERDAN, Frances F. & RIEFF ANAWALT, Patricia (1997), *The Essential Codex Mendoza*, Berkeley, Los Angeles & London: University of California Press.

BERLO, Janet Catherine (1983), "Conceptual categories for the study of text and image in Mesoamerica", *in* BERLO (ed.), *Text and image in Pre-Columbian art. Essays on the interrelationship of the verbal and visual arts. Proceedings, 44th International Congress of Americanists*, Manchester, 1982, Oxford, BAR Publishing, pp. 79-118.

BELIAEV, Dmitri (2013), "Genesis of History Writing in Ancient Mesoamerica", *in* BELIAEV & GUIMON (eds.), *The Earliest States of Eastern Europe*, Moscow, Dmitriy Pozharskiy University, pp. 203-241 (in Russian).

BIERHORST, John (1992a), *History and mythology of the Aztecs: The Codex Chimalpopoca*, Tucson, Arizona: The University of Arizona Press.

BIERHORST, John (1992b), *Codex Chimalpopoca: The Text in Nahuatl with a Glossary and Grammatical Notes*, Tucson, Arizona: The University of Arizona Press.

BOONE, Elizabeth Hill (1994), "Introduction: Writing and Recording Knowledge", *in* BOONE & MIGNOLO (eds.), *Writing without Words: Alternative Literacies in Mesoamerica and the Andes*, Durham, Duke University Press, pp. 3-26.

BOTTERO, Françoise (1996), "Review of *The Origin and Early Development of the Chinese Writing System*, by William G. Boltz", *Journal of the American Oriental Society*, 116, 3, pp. 574-577.

BYLAND, Bruce & POLL, John D. (1994), *In the Realm of 8 Deer: The Archaeology of the Mixtec Codices*, Oklahoma, University of Oklahoma Press.

CALNEK, Eduard (1978), "The analysis of Prehispanic Central Mexican Historical Texts", *Estudios de cultura Náhuatl*, 13, pp. 239-266.

CASO, Alfonso (1949), "El mapa de Teozacoalco", *Cuadernos Americanos*, 8, pp. 145-181

CASO, Alfonso (1977), *Reyes y reinos de la mixteca*, Mexico, Fondo de Cultura Económica,

CELCE-MURCIA, Marian & OLSHTAIN, Elite (2001), *Discourse and context in language teaching: A guide for language teachers*, Cambridge, Cambridge University Press.

CHU, Yaohan (1975), "Concepts of High-Level Language Computer Architecture", *in* CHU (ed.), *High-Level Language Computer Architecture*, New York, San Francisco & London, Academic Press, pp. 1-14.

CHUCHIAK, John F. (2005), "El regreso de los autos de fe: Fray Diego de Landa y la extirpación de idolatrías en Yucatán", *Península* 1, pp. 29-47.

COULMAS, Florian (1989), *The Writing Systems of the World*, Oxford, Blackwell.

COULMAS, Florian (2002), *Writing Systems: An Introduction to Their Linguistic* Analysis, Cambridge, Cambridge University Press.

CORCORAN, John & SAMAWI Hamid Idris (2016), "Schema", *in* ZALTA, Edward N. (ed.) *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, https://plato.stanford.edu/archives/fall2016/entries/schema/.

CRYSTAL, David (2008), *A Dictionary of Linguistics and Phonetics*, London, Blackwell.

DAMEROW, Peter (2006), "The Origins of Writing as a Problem of Historical Epistemology", *Cuneiform Digital Library Journal* 2006, 1, http://cdli.ucla.edu/pubs/cdlj/2006/cdlj2006_001.html.

DANIELS, Peter T. (2006), "The Study of Writing Systems", *in* DANIELS & BRIGHT (eds.), *The World's Writing Systems*, New York & Oxford, Oxford University Press, pp. 3-18.

DAVLETSHIN, Albert (2002), "The Variety of Writing Traditions in Mesoamerica. Questions of typology of writing", *in Proceedings of the I Interuniversity Conference of Young Scientists in Memory of Professor V.F. Semenov. April 13, 2002 (History of the Ancient world)*, Moscow, Moscow State Pedagogical University, pp. 30-35.

DAVLETSHIN, Albert (2003), *Paleography of the Ancient Maya Hieroglyphic Writing*, Ph.D. dissertation, Moscow: Russian State University for the Humanities, Knorozov Center of Mesoamerican Studies (in Russian).

DAVLETSHIN, Albert (2021a), "Descripción funcional de la escritura jeroglífica náhuatl y una lista de términos técnicos para el análisis de sus deletreos", *Estudios De Cultura Náhuatl*, 62, pp. 43-93.

DAVLETSHIN, Albert (2021b), "Olmecs and the Origin of Writing in Mesoamerica: What can we see?", *SCRIBO: Seminars on Scripts in Bologna, Department of Classical Philology and Italian Studies (FICLIT) at the University of Bologna, 9 June*, https://www.youtube.com/watch?v=TcBi3xmTHqM.

DEFRANCIS, John (1989), *Visible Speech: The Diverse Oneness of Writing Systems*, Honolulu, University of Hawaii Press.

DIBBLE, Charles, (1951), *Codex Xolotl*, Mexico: Universidad Nacional Autónoma de Mexico & University of Utah.

DIBBLE, Charles, (1981), *Codex en Cruz*, Utah: University of Utah Press.

DIBBLE, Charles (1990), "The Boban Calendar Wheel", *Estudios de Cultura Náhuatl*, 20, pp. 173-182.

DIEL, Lori Boornazian (2008), *The Tira de Tepechpan: Negotiating Place under Aztec and Spanish Rule,* Austin, University of Texas Press.

DIEL, Lori Boornazian (2018), *The Codex Mexicanus: A Guide to Life in Late Sixteenth-Century New Spain,* Austin, University of Texas Press.

DOUGAST, Immelette & WALDEGRAVE JEFFREYS, Mervyn David (1950), *L'Écriture des Bamum : sa naissance, son évolution, sa valeur phonétique, son utilisation*, Paris, Le Charles Louis.

GELB, Ignace Jay (1963), *A Study of Writing*, 2nd edition, Chicago & London, University of Chicago Press.

GRAULICH, Michel, ed. (1995), *Codex Azcatitlan*, Paris, Bibliothèque Nationale de France-Société des Américanistes.

HAAS, William (1976), "Writing: The Basic Options", *in* HAAS (ed.), *Writing without Letters*, Manchester University Press, Manchester, pp. 131-208.

HARRIS, Roy (2000), *Rethinking Writing*, London: The Athlone Press.

HOLLAND, John Henry (2014), *Complexity: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press.

HYLAND, Sabine & WARE, Gene A. & CLARK, Madison (2014), "Knot Direction in a Khipu/Alphabetic Text from the Central Andes", *Latin American Antiquity* 25, 2, pp. 189-197.

HYLAND, Sabine (2017), "Writing with Twisted Cords: The Inscriptive Capacity of Andean *Khipus*", *Current Anthropology* 58, 3, pp. 412-419.

JANSEN, Maarten (1992), "Mixtec pictography: Conventions and Contents", *in* BRICKER (ed.), *Handbook of Middle American Indians*. Supplement 5: *Epigraphy*. Austin, University of Texas Press, pp. 20-33.

JANSEN, Maarten (1994), *Códices Egerton Sánchez Solís -Becker, II. La gran familia de los reyes mixtecos*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.

JANSEN, Maarten & Gabina Aurora PÉREZ JIMÉNEZ (2009), *Voces del Dzaha Dzavui (mixteco clásico). Análisis y Conversión del Vocabulario de fray Francisco de Alvarado (1593)*, Mexico, CSEIIO.

JANSEN, Maarten & Gabina Aurora PÉREZ JIMÉNEZ (2011), *The Mixtec Pictorial Manuscripts: Time, Agency and Memory in Ancient Mexico*, Leyden, Brill.

JOHANSSON, Patrick K. (2004), *La palabra, la imagen y el manuscrito: lecturas indígenas de un texto pictórico en el siglo XVI*, Mexico, UNAM.

KLINKENBERG, Jean-Marie & POLIS, Stéphane (2018), "On Scripturology", Signata, 9, pp. 57-102, DOI: 10.4000/signata.1885.

KENRICK KRUELL, Gabriel (2013), "Resucitando la Crónica X reconstrucción filológica de un fragmento inicial de la crónica mexicáyotl de Hernando de Alvarado Tezozómoc", *Tlalocan* 19, pp. 301-461.

LACADENA, Alfonso (2008a), "Regional Scribal Traditions: Methodological Implications for the Decipherment of Nahuatl Writing", *The PARI Journal*, 8, 4, pp. 1-22.

LACADENA, Alfonso (2008b), "A Nahuatl Syllabary", *The PARI Journal*, 8, 4, p. 23.

LOCKHARDT, James (1992), *The Nahuas After the Conquest: A Social and Cultural History of the Indians of Central Mexico, Sixteenth Through Eighteenth Centuries*, Stanford, Stanford University Press.

LLOYD Williams, Robert (2013), *The Complete Codex Zouche-Nuttall*, Austin, University of Texas Press.

LURIE, David B. (2006), "Language, writing, and disciplinarity in the Critique of the 'Ideographic Myth': Some proleptical remarks", *Language & Communication* 26, pp. 250-269.

MACRI, Martha (1996), "Maya and other Mesoamerican Scripts", *in* DANIELS & BRIGHT (eds.), *The World's Writing Systems*, New York & Oxford, Oxford University Press, pp. 172-182.

MALLERY, Garrick (1894), *Picture-writing of the American Indians: Extract from the tenth annual report of the Bureau of Ethnology*, Washington DC, Government Print Office.

MASSIP-BONET, Àngels (2012), "Language as a Complex Adaptive System: Towards an Integrative Linguistics", *in* MASSIP-BONET & BASTARDAS-BOADA (eds.), *Complexity Perspectives on Language, Communication and Society*, Berlin & Heidelberg, Springer, pp. 35-60.

MIKULSKA, Katarzyna (2015), *Tejiendo destinos. Un acercamiento al sistema de comunicación gráfica en los códices adivinatorios*, Zinacantepec, Mexico, El Colegio Mexiquense A.C.

MIKULSKA, Katarzyna & OFFNER, Jerome A. (2019a), *Indigenous Graphic Communication Systems: A Theoretical Approach*, Boulder, Colorado University Press.

MIKULSKA, Katarzyna (2019b), "Introduction", *in* MIKULSKA & OFFNER (eds.), *Indigenous Graphic Communication Systems: A Theoretical Approach*, Boulder, Colorado University Press, pp. 3-24.

MOSKOVSKY, Christo & JIANG, Guowu & LIBERT, Alan & FAGAN, Seamus (2014), "Bottom-Up or Top-Down: English as a Foreign Language Vocabulary Instruction for Chinese University Students", *TESOL Quarterly*, 49, DOI: 10.1002/tesq.170.

OUDIJK, Michel R. (2008), "De tradiciones y métodos: investigaciones pictográficas", *Desacatos*, 27, pp. 123-138.

PÄRSINNEN, Martti & KIVIHARJU, Jukka (2004), *Textos Andinos. Corpus de textos quipu incaicos y coloniales*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid.

PAVEY, Emma (2010), *The Structure of Language: An Introduction to Grammatical Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press.

PERONDI, Luciano & PERRI, Antonio (2018), "Framing space in Aztec writing: The *Codex Mendoza* as a model of transposition and beyond", *XY Digitale* 5, pp. 40-53.

PEREZMURPHY Mejía, Carlos (2015), "¿Arte rupestre colonial en la Peña del Águila, Oaxaca?", in BERROJALBIZ, Fernando (ed.), *La vitalidad de las voces indígenas: arte rupestre del contacto y en sociedades coloniales*, Mexico, Instituto de Investigaciones Estéticas, p. 181-212.

POHL, John & BYLAND, Bruce (1994), *In the Realm of 8 Deer: The Archaeology of the Mixtec Codices*, Norman, University of Oklahoma Press.

POPE, Maurice (1999), *The Story of Decipherment: From Egyptian Hieroglyphs to Maya Script*, London, Thames and Hudson.

POUPARD, Duncan (2018), "Between the Oral and the Literary: The Case of the Naxi Dongba Texts", *Oral Tradition*, 32, 1, pp. 27-52.

RAMSEY, Robert S. (1987), *The Languages of China*, Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

RADICATI DI PRIMEGLIO, Carlos (2006), *Estudios sobre los quipus*, Lima, Corporación Financiera de Desarrollo.

ROBERTSON, Donald (1959), *Mexican Manuscript Painting of the Early Colonial Period: The Metropolitan Schools*, Norman, OK: Oklahoma University Press.

ROBINSON, Andrew (2009) *Writing and Script: A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press.

RODRÍGUEZ Cano, Laura (2008), "Los signos y el lenguaje sagrado de los 20 días en el calendario ritual de la Mixteca y los códices del noroeste de Oaxaca", *Desacatos. Revista De Ciencias Sociales*, 27, pp. 33-74.

RODRÍGUEZ Cano, Laura (2016), *Los topónimos de la Mixteca Baja: Corpus y Análisis epigráfico y cartográfico*, PhD diss., National Autonomous University of Mexico.

ROUW, Romke & KOSSYLN, Stephen M. & HAMEL, Ronald (1997), "Detecting high-level and low-level properties in visual images and visual percepts", Cognition, 63, 2, pp. 209-226. DOI: 10.1016/s0010-0277(97)00006-1.

SAMPSON, Geoffrey (1985), *Writing Systems: A Linguistic Introduction*, London, Hutchinson.

SCHMITT, Alfred (1963), *Die Bamum-Schrift*, Wiesbaden, Harrassowitz.

SMITH, Mary Elizabeth (1973a), "The Relationship between Mixtec Manuscript painting and Mixtec language: A Study of some Personal Names in Codices Muro and Sánchez Solis", *in* BENSON (ed.), *Mesoamerican Writing Systems*, Dumbarton Oaks, Washington, D.C., pp. 47-98.

SMITH, Mary Elizabeth (1973b), *Picture Writing from Ancient Southern Mexico: Mixtec Place Signs and Maps*, Norman, Oklahoma, University of Oklahoma Press.

STUART, David, & CHINCHILLA MAZARIEGOS, Oswaldo (2001), *The Decipherment of Ancient Maya Writing*, Norman, Oklahoma, University of Oklahoma Press.

TERRACIANO, Kevin (2002), *The Mixtecs of Colonial Oaxaca: Ñudzahui History, Sixteenth Through Eighteenth Centuries*, Stanford, Stanford University Press.

TENA, Rafael (2017), *Códice Aubin. Edición facsimilar*, Mexico, Secretaría de Cultura & Instituto Nacional de Antropología e Historia.

THOUVENOT, Marc (2010), "Imágenes y escritura entre los nahuas del inicio del XVI", *Estudios de Cultura Náhuatl* 41, pp. 167-191.

TORQUEMADA, Fray Juan de (1975), *Monarquía Indiana*, volume I. Mexico: Instituto de Investigaciones Históricas.

UNGER, James Marshall (1990), "The very idea: the notion of ideogram in China and Japan", *Monumenta Nipponica* 45, 4, pp. 391-411.

UNGER, James Marshall (2004), *Ideogram: Chinese Characters and the Myth of Disembodied Meaning*, University of Hawaii Press, Honolulu.

UNGER, James Marshall & DEFRANCIS, John (1995), "Logographic and semasiographic writing systems: a critique of Sampson's classification", in TAYLOR & OLSON (eds.), *Scripts and Literacy: Reading and Learning to Read Alphabets, Syllabaries and Characters*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, pp.45-58.

URCID Serrano, Javier (2001), *Zapotec Hieroglyphic Writing*, Washington DC, Dumbarton Oaks.

URTON, Gary (2003), *Signs of the Inka Khipu: Binary Coding in the Andean Knotted-String Records*, Austin, TX: University of Texas Press.

MEDRANO, Manuel & URTON, Gary (2018), "Toward the Decipherment of a Set of Mid-Colonial Khipus from the Santa Valley, Coastal Peru", *Ethnohistory* 65, 1, pp. 1-23.

VAN DOESBURG, Sebastián (2001), *Códices cuicatecos: Porfirio Diaz y Fernández Leal*, Mexico, Porrúa.

VELÁSQUEZ GARCÍA, Erik (2018), "*In memoriam* Alfonso Lacadena", *Estudios de cultura maya*, 52, pp. 301-312.

VELÁSQUEZ GARCÍA, Erik (2012), "Silabogramas nahuas en tiempos de la Conquista", *Estudios de Cultura Náhuatl* 58, pp. 59-116.

VEGA SOSA, Constanza (1991), *Códice Azoyú 1: El reino de Tlachinollan*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.

VEGA SOSA, Constanza & Michel R. OUDIJK (2012), *Codice Azoyú 2: El señorío de Tlapa-Tlachinollan*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.

WHITAKKER, Gordon (2018), "Aztec hieroglyphics: a name-based writing system", *Language & History* 61, 1-2, pp. 60-76.

WHITAKKER, Gordon (2021), *Deciphering Aztec Hieroglyphs: A Guide to Nahuatl Writing*, Berkeley, CA: University of California Press.

WRIGHT CARR, David (2005), *Los otomíes: cultura, lengua y escritura*, PhD diss., El Colegio de Michoacán.

YAN, Zhenjiang (2002), "Der geheime Phono- und Eurozentrismus des Redens von Schrift", in GREBER & EHLICH & MÜLLER (eds.), *Materialität und Medialität von Schrift*, Bielefeld, Aisthesis, pp. 151-164.

ZENDER, Marc (2013), "An Introduction to Nahuatl Hieroglyphic Writing", *Maya Meetings and Workshops, University of Texas, Austin (Jan 15th-17th)*.

NOTES

1. See Mikulska (2019) for an overview of this debate in the Mesoamerican context.
2. See Stuart and Chinchilla Mazariegos (2001) for an extensive overview of the history of Maya decipherment.
3. Indeed, the inventory of Nahuatl syllabic signs lacks crucial syllables. For example, perhaps the most used syllable in the language, *in*, corresponding to the ubiquitous 'adjunctor' particle (cf. Andrews 2003, p. 39), lacks any way of being represented in the system ; similarly, entire rows of the syllabic grid are still missing (cf. Kettunen and Lacadena 2014 : 11-12).
4. It must be mentioned that the mainline grammatologists position reflected in Daniel's book was a consequence of the work of John DeFrancis (1984, 1989) and James Marshall Unger (1990, 2004) on sinograms, which developed the so-called "critique of the ideographic myth" (Lurie, 2006, p. 251). As it is well known, the central premise of DeFrancis' and Unger's critique is that Chinese writing is not actually logographic since, depending on the context, *hànzì* can also operate as syllabograms ; thus, as a consequence of their Sinocentric argument, it was concluded (without real guarantee) that writing at a *global* level necessarily includes phonetic elements, and purely logographic systems were deemed as impossible or non-functional. However, this extreme phoneticist position has not been adopted by Sinologists as a whole, especially regarding early Chinese writing (cf. Bottero, 1996), thus, the field remains effectively divided ; as David Prager Branner explains, in the case of egyptology and cuneiform writing, it is widely accepted that "some graphs are composites of semantic elements only" (2011, 91-92). Thus, the scope of the development which lead to the adoption of a strict phoneticist definition of writing by Mesoamerican grammatologists needs a serious re-evaluation.
5. See Velázquez 2018 for an overview of Lacadena's contributions to the study of Maya and Nahuatl writing systems.
6. Of course, this was already known at least since Joseph Marius Alexis Aubin's 1885 work, *Mémoires sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains* (2002).
7. See Mikulska & Offner 2019 for examples.
8. Recently, Gordon Whittaker has published an important volume which revisits some of the conventions and assumptions of Lacadena regarding the analysis of Aztec logograms and syllabograms. While this work is of a considerable importance and its proposals are suggestive and valuable, it still reproduces Lacadena's division of iconography and writing (cf. 2021, pp. 24-25).
9. See Beliaev (2016, p. 205) for a nearly identical passage.
10. See Pope (1999, pp. 186-191).
11. Such as *Codex Muro* (Smith, 1973a), and *Codex Egerton* (Jansen 1994).
12. See Pohl and Byland (1994).
13. See Terraciano (2002).
14. For Zapotec writing, see Urcid (2001) ; for Tlapanec, see Vega Sosa (1991), and Vega Sosa & Oudijk (2015) ; for Otomi, see Wright Carr (2005) ; for Cuicatec, see Van Doesburg (2001).
15. In linguistics, a schema is defined as either a mental model which readers use to make sense of a text (Crystal 2008, p. 424) ; in philosophy, it is considered as "a linguistic 'template', 'frame',

or ‘pattern’ together with a rule for using it to specify a potentially infinite multitude of phrases, sentences, or arguments, which are called instances of the schema” (Corcoran and Hamid 2016).

16. Eduard Calnek (1978) had already noted the ‘formulaic’ nature of many Aztec chronicles derived from pictorials and its derivation from the properties of a ‘pictorial glyphic’ system.

17. We could also assume that the verb *pehua*, ‘to depart’ is actually represented by the *tlameme* in the *Aubin*, since such characters were symbols of travel, and since the porter is a Tenochca, he also represents this word.

18. The reader perhaps has noticed that in the transcription present in Figure 3 (the part in italics), I have abandoned the usual practice of rendering the parts of a statement that are not depicted in logosyllabic fashion between parentheses, a practice that is still uphold by Gordon Whitakker in his grammatological proposal (2021 : 119). When we understand the real nature of Nahuatl writing, this kind of representation, while still useful, becomes cumbersome : all the statement *is there*. This is why the system that Lacadena devised has been in need of many periodical corrections (Whitakker 2018, Velásquez García 2019, Davletshin 2021a), and the reason why Nahuatl writing seems to anomalous in comparison with other logosyllabic systems, as Gordon Whitakker has conclusively proved (2021) : however, unlike Whitakker, I think it is the picto-logosyllabic nature of the script which makes it so different from Old World systems, rather than its mere originality within a phoneticist paradigm. In the end, Nahuatl writing was not about mere de-codification, nor its contemporary study should be *only* about making transcriptions and transliterations : it was about *producing* readings, and its study should be concerned with all the signs within it, not only a part.

19. See Robertson (1959, pp. 71-93).

20. Of course, this doesn’t work with all the parts of the *Boturini* vis-à-vis the *Aubin*, but sometimes it does.

21. See Oudijk 2008, p. 135 ; and Batalla Rosado 2008 for some assessments.

22. See Caso, 1949, pp. 143-145 for the most famous example of this phenomenon, the toponym Chiyo Cahnu.

23. The system of transcription proposed here, as well as the formulas for names, are based on those proposed by Laura Rodríguez Cano (2008, 2016).

24. See Jansen, 1994, p. 66 ; Smith, 1973a, p. 62. Sadly, the botanical identification of the flower element denoted by the word *yuhu* has not survived in extant colonial Mixtec dictionaries (cf. Smith, 1973b, p. 81).

25. Of course, this sort of exercise is not new. For example, Maarten Jansen has offered a similar reconstruction of the Mixtec reading of a marriage scene in *Codex Bodley* 17 along the lines of the aforementioned conventions of *Codex Muro* (1992, p. 23).

26. For a detailed study on the notion of *tlacuilolli* and its proper semantic delimitation, see Thouvenot 2010.

27. The same ambiguity is present in many ‘mountain’ signs in Nahuatl writing, which could be both read as the logogram **TEPE**, or merely as semantic indicators of a toponym, without any concrete verbal realization.

28. See Mallery (1894 : 442-460) for examples.

29. Relevant studies include those of Urton (2003), Radicati di Primeglio (2006) and Hyland (2017).

ABSTRACTS

The aim of this paper is to propose the elements of a new theory of writing and writing systems. It concentrates on the decades-long controversy about whether to consider the highly pictorial communication system present in Aztec, Mixtec and other non-Maya Mesoamerican pictorial codices as writing. After exposing the history of this controversy and the problematic elements in contemporary grammatological and semasiographic visions, I propose to treat Aztec and Mixtec writing as complex systems which depict language through bottom-up strategies (logograms and/or syllabograms, which are signs that try to represent the morphological and phonological levels of language), and top-down strategies (pictography, which is a semantic depiction aided by contextual inferences grounded in pragmatics), strategies that roughly correspond to the bottom-up and top-down language processing operations. Based on this idea, I propose that semiotic writing strategies are possible, and that writing should not be seen as a mere surrogate of phonetics: this vision could solve the long-standing question of why writing systems that developed phoneticism seem to start in a non-phonetic stage that is still treated, in an unclear way, as 'proto-writing'.

Dans cet article on voudrait proposer les fondements d'une nouvelle théorie des systèmes d'écriture et de l'écriture en général. En particulier, on étudiera la polémique concernant la possibilité de considérer les systèmes de communication hiéroglyphiques présents dans les codex aztèques, mixtèques et mésoaméricaines (à l'exception des mayas) comme écriture. Après une présentation historique de cette controverse et des éléments qui font problème dans les interpretations grammatologiques et sémasiographiques prévalents, on propose de considérer les hiéroglyphes des aztèques et des mixtèques comme des systèmes complexes qui représentent le langage à travers des stratégies de haut en bas (*top-down*), telles que les logogrammes et les syllabogrammes, qui sont des approximations de la niveaux morphologique et phonologique, et de bas en haut (*bottom-up*), comme la pictographie, qui est constituée de représentations sémantiques parfois interprétées à travers des inférences contextuelles ou pragmatiques. Les stratégies évoquées correspondent à des opérations de "haut en bas" et "de bas en haut" dans le traitement du langage. Sur la base de cette idée, je propose que des stratégies d'écriture sémiotiques soient possibles, et que l'écriture ne doit pas être considérée comme un simple système de représentations phonétiques : ce point de vue pourrait résoudre la question de longue date de savoir pourquoi les systèmes d'écriture qui ont développé le phonétisme semblent commencer à un stade non phonétique qui est encore appelé de façon ambiguë comme de la "proto-écriture".

INDEX

Mots-clés: écriture aztèque, complexité, grammatologie, écriture mixtèque, pictographie, écriture, traitement du langage
Keywords: Aztec writing, complexity, grammatology, Mixtec writing, pictography, writing, language processing

AUTHOR

ALONSO RODRIGO ZAMORA CORONA

Alonso Zamora Corona holds a PhD in Social Anthropology from University College London. The topic of his thesis was the relationship between cosmology and social life among the K'iche' Maya of Momostenango. He has published articles on Aztec iconography (2019), K'iche ideas about souls (2019) and ontology (2020), and is currently preparing an article on glyphs in the XVIth century document, the *Florentine Codex*. He also runs a blog centred on Aztec Writing, *Tlacuilolli* (https://tlacuilolli.com/).
Email: alonso.corona.16[at]ucl.ac.uk

Semiotics of virality

From social contagion to Internet memes

Gabriele Marino

AUTHOR'S NOTE

This article results from a project that has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation program (grant agreement No 819649 - FACETS).

To Paolo Fabbri, semiotician (1939-2020), Jan Blommaert, linguist (1961-2021), and Omar Palermo, youtuber (1979-2021), who had different views on memes.

The author would like to thank Albert Figurt, Cristina Voto, Maria Giulia Dondero and the two anonymous reviewers.

1. Metaphor of contagion (and contagion of the metaphor)

1 Virality is a long-standing notion within Western social sciences, addressed in different ways and under specific lexicalizations by various seminal authors. Sociologist Gabriel Tarde (1890) uses the notion of contagion to convey how social forms are being generated thanks to the interaction between the modality of invention (which is typical of people of genius) and that of imitation (typical of the masses). Psychologist James Mark Baldwin (1894) defines imitation as a fundamental step in the "natural history of consciousness" of the individual, being the result of the principle of adaptation to the environment. Anthropologist Gustave Le Bon (1895) uses the concepts of contagion and suggestion to explain the apparently irrational actions of crowds. Writer Elias Canetti (1960) describes the dynamics of social contagion by resorting to the notion of discharge (*Entladung*), the culmination of the tension towards a common goal, thanks to which the crowd becomes the mass and feels a moment of delusional happiness, since

the accomplished deletion of the differences between individuals is superficial and transitory. The most successful model of sociocultural dynamics rooted in the metaphor of contagion is attributable to biologist Richard Dawkins, whose hypothesis has systematically penetrated the collective imaginary, generating a sort of short circuit, the "contagion of the metaphor" (Volli 2017).

2 Dawkins imagines the cultural homologue of the genes of the biological world: memes, minimal units of transmission of cultural information, capable of leaping from one head to another thanks to a process of replication subject to the laws of natural selection identified by Darwin. In the intentions of its creator, the neologism meme, first presented in the final chapter of the1976 book *The Selfish Gene* (entitled "Memes. The New Replicators"), has connections with the ancient Greek root for "memory" and alludes to the isotopy of repetition also by assonating with the French *même* (same). According to Dawkins (1976, p. 206) "examples of memes are tunes, ideas, catch-phrases, clothes fashions, ways of making pots or of building arches. Just as genes propagate themselves in the gene pool by leaping from body to body via sperms or eggs, so memes propagate themselves in the meme pool by leaping from brain to brain, via a process which, in the broad sense, can be called imitation". The author suggests memes would replicate like viruses: "When you plant a fertile meme in my mind you literally parasitize my brain, turning it into a vehicle for the meme's propagation in just the way that a virus may parasitize the genetic mechanism of a host cell" (*ivi*, p. 207). It is no coincidence that Dawkins, a prominent activist of rationalist atheism, would later come to regard any concept somewhat related to religion as "viruses of the mind".

3 Geneticist Luigi Cavalli-Sforza (1971) had already begun to work on the possible parallel between cultural and natural dynamics, that is, on the "similarities and differences between sociocultural and biological evolution". Furthermore, the viral metaphor had already been used by writer William S. Burroughs, who in the novel *The Ticket that Exploded* (1962) had proposed the idea of language as an alien virus ("language is a virus (from outer space)"), made eventually visible only thanks to the mediation of writing. Later in the 1980s, the use of the term earworm has spread to define "a tune or part of a song that repeats in one's mind". As a matter of fact, this biological metaphor seems to be a recurring trope in the description of cultural phenomena; writer Susan Sontag will hurl herself on several occasions against its abuses and the risks connected to it, with specific reference to the discourse of disease (1978, 1989).

4 Memetics will be born from the Dawkinsian sketch of a cultural evolutionist theory grafted onto the metaphor of contagion. This sort of discipline, or at least hypothesis, will be supported by sparse but prominent figures within the cognitive sciences such as Douglas Hofstadter and Daniel C. Dennett, and carried on to this day mainly by psychologist Susan Blackmore. As noted by many, whereas memetics is a fascinating and yet unverifiable theory[1], memes themselves have in turn become a meme of enormous success. In 1996 cognitive science scholar Dan Sperber published *La Contagion des idées*, in which he proposed an "epidemiology of beliefs", always set in the context of a Darwinian-evolutionary approach, based not on the cultural selection embraced by memetics but on attraction (Fr. *attraction*), a logic of contagion strongly characterized by factors of a psychological nature linked to the circles of social influence.

5 From the mid-90s the notion of meme starts being used, mainly in the field of cognitive and computational sciences, to describe the dynamics of "virtual communities" (this

expression may have entered popular parlance via Rheingold 1988; see also Heylighen 1996), with specific focus on the possibility of producing perfect copies, disseminating them quickly and storing them; so that the term Internet meme ends up designating Internet phenomena, so-called viral media fragments whose diffusion is pervasive, somewhat exponential and apparently uncontrollable. Among the first phenomena described as memes in the late 1990s we find e-mail chain letters, computer virus hoaxes (such as the *Goodtimes* from 1994), funny websites (*Mr. T Ate My Balls,* 1996; *Emotion Eric*, 1998; *Hampster Dance*, 1998), weird pictures (*Dancing baby*, 1996) and catchphrases (broken English *All your base are belong to us,* 1998).[2]

6 Wikipedia first reports the link between the Dawkinsian meme and the Internet in 2001[3]: "popular themes, catchphrases, images, viral videos, and jokes"[4] are memes according to folk taxonomy and in a metaphorical sense, since they are deliberately altered by human creativity; however, it is possible to study them in the light of the categories elaborated by memetics (such as copy-fidelity, fecundity, longevity). Sociologist Limor Shifman (2009), who will become one of the leading authorities in the field, for instance, proposes the idea of a "web memetics" employing quantitative, statistical methodology to analyze the diffusion and variations of an Internet joke. A similar approach is also carried out by computational social science, which applies research methods borrowed from the hard sciences to the study of socio-cultural phenomena (a state-of-the-art contribution is Valensise *et al.* 2021). Asked about the unpredictable success of the neologism coined by him outside its original domain, Dawkins said that the Internet had definitively appropriated and "hijacked" the concept (Solon 2013).

7 In 2018, Facebook's AI fully metabolizes the mainstream format of the Internet meme, as it automatically recognizes the so-called image macros—the most standard pre-structured format diffused since 2007 (a central picture with double caption, top-bottom text)—among its ontologies, precisely labelled as "meme" (Matsakis 2018; see fig. 1).

Figure 1



The semiotized template of the *Advice dog*, among the first examples of image macro (2007).

2. Virality of marketing

8 The idea that a given content may spread spontaneously and massively, thanks just to word of mouth, is every advertiser's dream, which is why "viral" has become one of the most abused buzzwords in contemporary marketing. The chronology of this lexical success overlaps with "Internet meme".

9 Once conceived of as a form of "unconventional marketing", so-called viral marketing is today the most common way of promoting a content on digital platforms or, at least, is the path it is hoped a content will take on digital platforms. Not only has it become fashionable to provoke the virality of contents (a payoff, product, brand etc.), but it has become mandatory. As summarized by media scholar Henry Jenkins (2009): "If it doesn't spread, it's dead". In other words, spreading "like wildfire" should not be conceived of as just one among the many possible outcomes of the circulation of a successful content, but rather its destiny.

10 The term "viral marketing" most likely appeared at the end of the 1980s (Kirby & Marsden 2007, p. 89) and in the mid-1990s was used by the most advanced analysts in the field (Rayport 1996, Rushkoff 1996, Jurvetson & Draper 1997), so that in 1998 it was named "buzzword of the year" (Tchong 1998). Despite employing a biological and mechanistic metaphor such as that of contagion (reminiscent of old theories such as the "hypodermic needle" or the "hidden persuaders"; see, respectively, Lasswell 1927 and Packard 1957), before the social media era as we know it (based on models established by platforms such as Friendster, MySpace and LinkedIn around 2003), the

guiding principle of viral marketing was that of peer circles and trusted contacts: a "network-enhanced word of mouth [...] more powerful than third-party advertising because it conveys an implied endorsement from a friend" (Jurvetson 2000).

11 From a sociological point of view, this is a clear reformulation of the theory of gatekeepers or opinion leaders (whom today we would simply call influencers, with emphasis on their perlocutive efficacy), within a two-step or multi-step flow of communication (Lazarsfeld *et al.* 1944). The content is not effective per se, but inasmuch as it is "recommended" by a competent or authoritative subject, onto whom some kind of trust or passional investment is projected. In a study carried out in 2005 which became a solid reference point in the context of quantitative social sciences, Damon Centola and Michael Macy (2007) show how information is generally spread by "simple contagion", that is, due to a single contact with the source (as with diseases, the authors point out), while social behavior follows "complex contagion", as it necessitates "multiple sources of activation [...] to trigger adoption".

12 In 2000, the two most noble forerunners of all the existing guides allegedly disclosing a kind of "formula of virality" are published: the manifesto *Unleashing the Ideavirus* by marketing guru Seth Godin (originally distributed in the innovative form of an e-book downloadable free of charge)[5] and *The Tipping Point* by brilliant essayist Malcolm Gladwell. In 2013, marketing expert Jonah Berger publishes *Contagious*, among the most successful texts in this field. Berger explains that the metaphor of virality is effective but imperfect, that recurrences can be identified but that it is difficult to make predictions, that the characteristics of the content are fundamental but context is decisive too, and he identifies six principles that would facilitate viral spread. In our terms, "social currency" is connected to the dynamics of social desirability (social proof), that is, users tend to act according to their own axiological context (shared set of values). "Triggers" exploit or create a context that is "welcoming" for the content in a logical-rational perspective (in a system everything has to make sense). "Emotion" is explicitly thematized in the rhetoric with which many contents are commonly presented online (a trivial but representative example: "This video will restore your faith in humanity"). "Public" emphasizes the importance of making the content easily and intuitively accessible to potentially everybody. "Practical value" underlines the asset of being a necessary good that should characterize a successful content. "Stories" recalls the importance of details and customization, besides obviously—and here is another key buzzword of digital marketing—storytelling.

13 Also in 2013, three other key books proposing a serious, non-reductionist approach to so-called online virality appear: *Can Jokes Bring Down Governments?* by Metahaven (a collective of designers led by Vinca Kruk and Daniel van der Velden); *Spreadable Media* by Henry Jenkins, Sam Ford and Joshua Green; and *Memes in Digital Culture* by Limor Shifman.[6] All three books focus on the relationship between communication on the social media, so-called virality of content, Internet memes as a form of playful bricolage (within remix culture) and political discourse.

3. Marketing of virality

14 Companies, brands, publishing groups and public figures—which in a semiotic perspective can all be conceived of as discourses (to put it simply: an object and the words we use to define it)—try to exploit the dynamics or even just the formats of

virality. The final result, felicitous or infelicitous (a pragmatist would say), depends on the specific degree of competence mastered by the creator of the content, so that it can be mediocre, positive, extraordinary or a complete failure.

15 On the one hand, for instance, in 2014 Italian prime ice cream company Algida managed to use to its advantage the systematic sabotage perpetrated since 2011 against its Facebook page by a crowd of users clamoring for the return of Winner Taco, a popular snack from the 90s (employing memetic catchphrases such as *Ridateci il Winner Taco* or *È meglio il Winner Taco*, "Give us back the Winner Taco", "Winner Taco is better"): surprisingly, relying on a massive, involuntary 3-year campaign, Algida eventually put the snack back on the market, with great profit. On the other hand, also in 2014, US comedian Bill Cosby invited his fans via Twitter to turn a smiling photo of him into a meme, resulting in an avalanche of pictures whose captions sarcastically addressed the sex scandals he was suspected of having been involved in for years, in a textbook example of how things can backfire. These two cases represent the possible opposite outcomes of attempts to make something that is supposed to happen organically, bottom-up, grassroots into something branded, top-down, constructed on purpose to spread online by provoking and exploiting digital word of mouth.

16 Memes have pervaded every sphere of discourse; any discourse is now transformable into memes and marketing has been far from immune to this process. "Meme marketing" is definitely a phenomenon to be reckoned with (Enge *et al.* 2015, pp. 415-418) and the "meme market" itself is being monitored by players such as media company BuzzFeed[7], founded in 2006 with the programmatic aim of becoming the reference for viral contents, and magazine "Meme Insider" (parody of "Business Insider"), born as a group on Reddit in 2016 with the aim of studying "The Leading Internet Trends".[8] For media scholar Evgeny Morozov (2013, p. 157), if Adorno and Horkheimer "were writing their seminal book *The Dialectic of Enlightenment* (1944) today, they would surely need to revise its most famous chapter, replacing the *culture industry* with the *meme industry*".

4. Contagion as meaning-making mechanism

17 In accordance with its long-standing interest in the notion of efficacy (let us think of Claude Lévi-Strauss)[9] on the one hand, and for textual dynamics on the other, semiotics, almost certainly in the wake of trend-setter thinker Edgar Morin (1986), has been fascinated for a while by the idea of contagion, by its symbolism (Manetti 2003, 2004) and the role "informal communication" is believed to play in the dissemination of contents, beliefs and values (Livolsi & Volli 2005). Semiotics has tried to integrate not the theory itself but at least the "charm" of the Dawkinsian meme within its own "ecological" perspective (Volli 2003, pp. 219-221; 2007, pp. 259-274; 2013; Bouissac 2001; Fomin 2019), in a similar way to that in which the semiotics of culture is rooted in Yury Lotman's notion of semiosphere (the cultural homologue of Vernadskij's biosphere). It is no coincidence that among the most strenuous opponents of the meme, seen as a sort of weakened double of the sign (deprived of its vital component of mediation and translation), we find the biosemioticians of the Tartu school (Kull 2000, 2019).[10]

18 Eric Landowski (2001, 2004) proposes the notion of "intersomatic contagion" (*intersomatique contagieux*) within his program of mapping the complex and ambiguous dynamics of meaning and interactions which constitute the social fabric. At the center

of his model, we find the phenomenological body, responsible for a form of contact which is the foundation of relationality and, therefore, of the generation of meaning. Whereas for Algirdas Greimas the "aesthetic grasp" (*saisie esthétique*) is a fracture of the ordinary that is given in the form of the junction between the Subject and the Object of value, for Landowski, instead, it is one of the two ordinary modes of everyday experience: it is an immediate and effective practice, which generates a contagious effect of reaching out towards the other and of adjustment according to the other (Fr. *ajustement*, a term and image that have more of an affinity with the Sperberian *attraction*). This model is opposed by a lifestyle—a term (*style de vie*) that Landowski employs to reformulate Ludwig Wittgenstein's "form of life" (*Lebensform*)—based on a systematic use of interaction prone to manipulation and programming.[11]

5. From contagion to online virality

19 Semiotics eventually starts dealing with contagion online, on the Internet, much later than linguistics, sociology, media, literary and pedagogical studies. From a qualitative point of view, this virality is nothing new for the discipline (as we will see); rather, what is new is the quantitative scope of this type of phenomena and also, more in general, the measure in which digital tools have ensured the facilitated creation, modification and dissemination of contents, even by users who are not expert in new technologies.

20 Gabriele Marino (2014) takes the case of the *Harlem Shake* flash-mobs and YouTube videos as a starting point to propose a first attempt at a typology focused on the opposition between viral and meme, further clarified and expanded in subsequent contributions.[12] Paolo Peverini deals with virality as part of unconventional marketing (2009, 2014a) and with reference to the issue of Web reputation (2014b, 2016). Sara Cannizzaro (2016) semiotizes the notion of meme taking as a reference Lotman's semiotics of culture, biosemiotics and the philosophy of sign of Charles S. Peirce.[13] A similar approach, albeit based on different reference points, is proposed by Marcel Danesi (2019) and Bradley E. Wiggins (2019). Alessandro Lolli (2017) considers memes as contemporary myths, taking Roland Barthes and Furio Jesi as the main references.[14]

21 Semiotics has tried to project its own sensibility, gaze and grids onto virality as a phenomenon, making it possible to clarify some aspects of this discursive field: namely, making distinctions and pointing out relations at a theoretical, taxonomical and formal/linguistic level. What semiotics asks in relation to virality—a difficult subject matter to master due to its extremely ephemeral nature—is what the average Internet user wonders when, typically, something stupid becomes suddenly and globally famous. In one sentence: *Why do we love stupid?*[15] Why do we do certain (often stupid, yes) things online? Why do we waste *so much time* getting *so invested* in these (often stupid) things?[16] Why are certain (often stupid) things so successful? Are we able, on the one hand, to find patterns and, on the other, to make clear-cut distinctions within such a heterogeneous set of (often stupid) phenomena? Can we highlight the peculiarities that (despite their being stupid) make them so efficacious and understand their mechanisms of production and diffusion?

6. Viral and meme: Virality of the token and virality of the type

22 Scholars and professionals in the field of communication would almost certainly agree that the contemporary media scenario is dominated by what we nebulously define as social media. Likewise, they would almost certainly agree that the dominating form of communication across these platforms is what we nebulously define as virality. Not only is a content successful today if everyone talks about it everywhere and at the same time; but we all talk everywhere and at the same time, in the same way, more or less about the same things: we talk about virality and we *talk virality*. To the extent that we constantly feel ourselves at risk of being overwhelmed and, in turn, being *talked by virality*. The umpteenth vehicle for the metaphor of contagion, virality is, however, a heuristically ineffective umbrella term: we apply this label to things that happen to "go viral", "spread like wildfire", in an "uncontrolled fashion", "breaking the tipping point" etc. But do they spread just like the virus of the biological realm, turning users into passive subjects? And does the fact that we may label a given phenomenon as "viral" tell us anything about its nature, its position as a piece of culture and its mechanisms of signification? Are "viral phenomena" all viral in the same way? Does a "formula of virality" actually exist?

23 First of all, we have to point out that we are dealing with two different forms of virality, which may be complementary but nevertheless need to be kept theoretically separated: the first one entails a piece of media content spreading pervasively and the other entails the practice of creating other contents from a first one understood as the model or prototype. In the latter case we have a token that establishes a type from which other tokens are created by means of replication and modification[17]; this is what happens with memes, which we may conceive, with a pun, as a form of "complex virality" (as opposed to "simple virality"). As suggested by Jenkins, Ford and Green (2013), we may articulate the opposition between an old and a new model of content use: the first one, called stickiness, defines when many people in one place are enjoying a given content (as in the case of a successful article or website) and the latter, called spreadability, applies when one content is placed almost literally everywhere for everybody to peruse with ease (as in the case of a viral picture or video or of a series of memes with the same base).[18] What we call virality as a whole, including both types described above, owes as much to the replicability as to the customization allowed by digital technologies; it is not merely an issue of copying a given content, but rather of adapting, appropriating and properly translating a given content according to need.

24 Virals can generate memes and memes certainly are means to "viralize" a given content, to extend its "viral lifecycle", but not all viral content is memetic and not all memes go viral. The first "photo" ever taken of a black hole (M87, renamed Powehi), released by the US National Science Foundation on April 10, 2019 and shared by thousands of people online, is viral (it monopolizes the public sphere of discourse), but it is not a meme; it becomes a meme when users begin to appropriate it by modifying it and the picture starts circulating also in the form of these modified renditions. A two-horizontal-panel picture where a friend of mine has put first my intrigued facial expression and below that a horrified one with the respective captions "Reading Genette" and "Reading Benveniste" is technically a meme (like most memes it is based on the idea of comparison) but it is quite unlikely to go viral (see fig. 2). Content, viral

or not, becomes a meme when its Expression Forms (in the glossematic sense) become the blueprint with which to create other occurrences of the same type, substantiating the Content Forms themselves. The virality of the meme, which we may define "in the second degree" according to Gérard Genette (1982), is a non-replicative, rather generative virality which establishes its own local micro-genres.[19]

Figure 2



Meme portraying the author, created by a friend of his and addressing an alleged preference for Genette rather than Benveniste (2019).

7. Mistake and formula: Semantics and syntax of virality

25 Semiotics has a rich, long-standing tradition of tools for analyzing phenomena such as memes: from the notion of *bricolage* by Lévi-Strauss (solutions to emerging problems stem from recycling pieces of old semiotic material) to that of dialogism by Mikhail Bakhtin (texts talk to each other), from Julia Kristeva's intertextuality (the subject of the semanalysis is the relationship between texts rather than between subjects [intersubjectivity]) to Genette's transtextuality (where hypertextuality, namely the dimension of texts deriving from other texts by means of direct transformation or imitation, is set). If semiotics considers everything that can be analyzed as a text, culture is nothing more than a system of texts: texts that intertwine, recall, quote, modify, parody, recreate, chase one another. As a matter of fact, memes are nothing new to the eye of the semiotician. "Neofolkloric practices" (Jakobson & Bogatyrëv 1929)[20] or "replica practices" (Dusi and Spaziante 2006) of this kind have crossed the history of cultures, providing a structural form of generation and regeneration: let us

think of collaborative art (the Surrealists' *cadavre exquis*), anonymous (graffiti) or anonymized art (pop art, Banksy), political mottos (from the motivational poster *Keep calm and carry on* to the #hashtags spread by politicians on social networks), parody (from Aristophanes to culture jamming and subvertising), popular religious iconography (how many different versions can we count of the Sacred Heart of Jesus?). If semiotics, with its grids and interrelated, rigorous and yet elastic metalanguage can help clarify phenomena within the galaxy covered by the umbrella term "virality", we can definitely start from the foundations: the possibility of breaking down every semiotic phenomenon, according to the classic proposal of Charles W. Morris (1938), in the three dimensions of semantics (content), syntax (structure) and pragmatics (use).

26 With regard to the semantic dimension memes present, at a figurative level, a striking element or *punctum*, as Roland Barthes (1980) would say, something which in a very broad sense we may define as a mistake: a strange, incongruous, exaggerated or, as Shifman (2013) puts it, a "whimsical" component. Just like the comedians specialized in imitations or the cartoonists specialized in caricatures, the memetic selection, too, focuses on the peculiarity that catches the eye. The mistake can be literal, of grammatical nature, to the extent that the text becomes broken English (as is the case with the sentence *All your base are belong to us* at the prehistory of memes or the whole language of Lolcats, Lolspeak)[21], nonsensical or gibberish (as with IKEA making a parody of Trump's most famous tweet "covfefe").[22] The mistake can also be behavioral: the so-called *Pepper Spray Cop* pepper-spraying a bunch of harmless Occupy Wall Street protesters speaks no English, not even broken English, but the language of overreaction, so that the cop's body gets pasted onto the most diverse peaceful scenarios (where his behavior emerges as even more inexcusable). The mistake as the striking element activates the user's engagement; more than often it constitutes the comic mechanism at the base of the meme, and represents a kind of hook for possible polarizations, according to opposite axiologies: I may laugh at the cop because I despise his overreaction, or because I find it funny that he actually covered the seated and probably already beaten protesters in pepper spray.

27 With regard to the syntactic dimension, at a level that we may define as plastic-enunciative, memes present a modular structure, consisting of stable and customizable elements, which tickle the users' agency, inviting them to appropriate the content in a similar way to how it was created in the first place; the characteristics found at the textual level reflect the production processes that generated them: memes, like modern Frankenstein monsters, show the sutures by which they have been assembled and offer them to users as access points to their appropriation and personalization.[23] Semiotics has reflected a lot on the link between the text that is "chopped to pieces" (in the sense of being built in blocks and being dismembered too), so that it can circulate easily and freely, and its success. Umberto Eco (1977, 1994) noted how the great foundational texts of a given culture, more than often having been created within an oral culture (and thus being anonymous), are repetitive, heterogeneous, incoherent and circulate mainly in the form of citations, extracts and remakes (often unfaithful)[24]; their success is proportional to their "ricketiness" (It. *sghangherabilità*). Literary semiotician and painter Jacques Geninasca (1992, 1997) has dealt with texts featuring modular structures, that is, organized according to "serial syntagms"; those of triadic nature seem to be especially powerful, as the alternation of three elements stands as the most economic perceptive device capable of conveying the idea of difference and, thus,

rhythm. Image macros with full-page image and double caption respond precisely to this criterion of segmentation and memes in general seem to owe their recognized communicative efficacy to the ability of capturing a whole passional state, situation or narration in a very essential configuration.[25] Digital communication expert Josh Constine (2009, 2013) defines memes based on a formula as "symbiotic", because they require a host user, topic or context to "parasitize" in order to semiotically work. Microsoft researcher Sean Rintel (2013) talks of "templatability".

8. Radicals of viral intervention: A pragmatic typology

28 With all due respect to structuralist integralism, the text in itself is not enough: the recognition of the semantic and the syntactic dimensions cannot suffice for our purposes. It is also necessary to understand, on the one hand, how the text reaches its possible interpreters and who they are and, on the other hand, what they concretely do with it. That is, it is necessary to take into consideration the pragmatic dimension. Theodor W. Adorno (1941) had already identified two factors for the success of a pop music song: the standard (the recurring, crystallized structure) and the plugging (the promotional system that would push it in what today we would call heavy rotation). In 2013, besides Jonah Berger (content is important, but context counts too), Jonathan Perelman, vice president of BuzzFeed at the time, pointed this out too with a motto that would obsess content creators for decades: "Content is king, distribution is queen" (Skinner 2013). The role of circles and social nodes is fundamental: not even the most perfect content is sufficient by itself to "go viral" (even the greatest grassroots meme ever, the *Harlem Shake*, needed to be boosted by what today we call influencers; see Ashton 2013).

29 What do users do with contents to make them go viral and what do they do with contents that are offered to them as such? By going back to the proposal of literary scholar Northrop Frye (1957), it is possible to speak of three "radicals" (basic modes of presentation), which in our case would be: sharing, remixing, remaking.

30 We have what, paraphrasing Barthes (1953), we would call "virality degree zero"[26], coinciding with the simple use and, therefore, simple sharing of a given content as it is, ready-made; this is the case with a photo or video that we define viral and, considering entire classes of textual forms, emoticons, emojis, 4chan's Rage Comics and any other sign or media fragment crystallized and integrated into our digital alphabet to comment on something, express an opinion, a state of mind etc.[27]

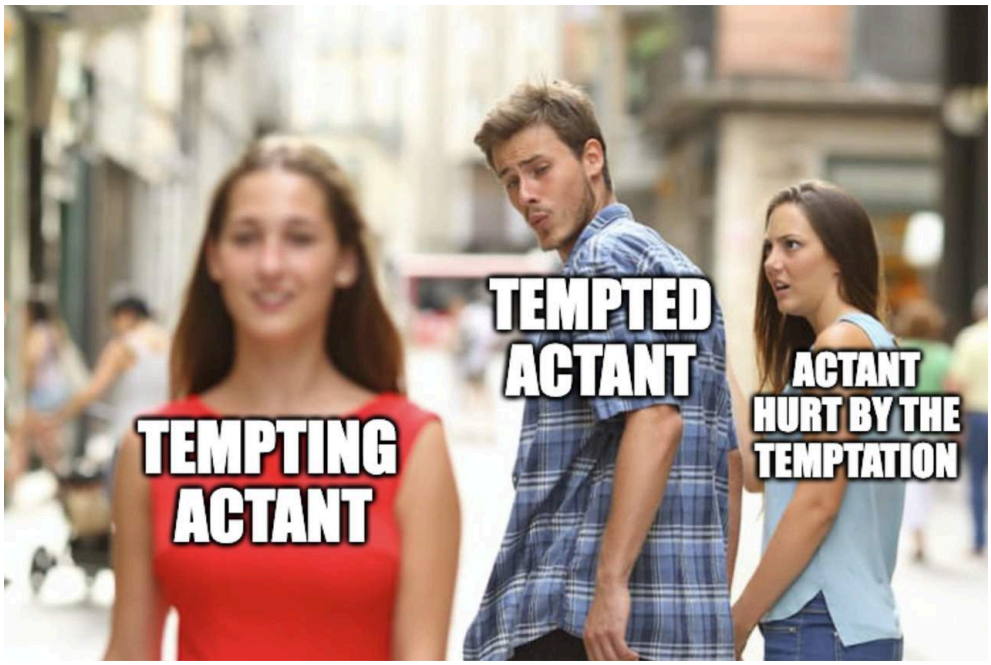
31 We have textual remixes, where virality takes the form of appropriation via personalization and the intervention upon the text concerns only some aspects or levels (only some elements of the formula can and have to be changed in order to make sense). The format of the mainstream meme that has dominated the panorama since its appearance in 2007 is the so-called image macro (in which the editable part, for the purposes of general resemantization, is the double caption). Since 2017, a new format has emerged, which we may call "label memes", where the mechanism of appropriation concerns all the possible functions (Actantial Roles, in Greimassian terms) a given figure may embody in a given representation or scene, thanks to the application of a simple linguistic label. We can list many successful memes of this kind (e.g. *Bart hits Homer with a chair*, *Is this a pigeon?*, *Woman yelling at a cat*, *The trumpet boy* etc.), but the *Distracted Boyfriend*—where a guy turns to look at a girl while his girlfriend glares at him

(see fig. 3)—has proved to be a particularly powerful format: in order to make the picture signify it suffices to pertinently apply a linguistic label onto the Actant that is subjected to temptation (the Boyfriend), the Actant sanctioning him with a disgusted look (the Girlfriend) and the Actant embodying temptation (the Other Girl). The first viral version of this stock image, diffused in August 2017, featured "the Youth" being blamed by "Capitalism" as it was being distracted by "Socialism". I could put "Myself" as the Boyfriend being distracted by "Meme semiotics" to the detriment of "Music semiotics".

32 There are also what we may call "meme icons", public figures subjected to a process of sampling (we are always in the territory of textual remixes) so that their face is cut & pasted onto other figures and in the most variable contexts (a popular "card" of this kind in the West is North Korean dictator Kim Jong-un).

33 The catchphrase *Keep calm and carry on*, briefly distributed in the UK in the form of *ante litteram* motivational posters just before the outbreak of the Second World War in 1939, is the Ur-meme par excellence; it became a snowclone, as linguists would say, a formula that can be resemantized *ad libitum* as *Keep calm and "X"*, where the variable stands for any possible element to which the user wants to draw attention (see fig. 4). The extreme outcomes of memes understood as their very formula are automatic generators, which make it possible for a given discursive style to speak per se, passing from the paradigmatic dimension to the syntagmatic one thanks to the automatic selection of elements stored in a database and organized according to a pre-formatted structure (a good example is the "Automatic Donald Trump" that "Makes Donald Tweet Again").[28]

Figure 3



The semiotized template of the *Distracted boyfriend* (2017).

Figure 4



The semiotized template of *Keep calm and "X"* (1939-2007).

34 This three-term typology should also be understood as a potential chronology, so we would logically proceed from the viral content simply shared as such to its remix and then to the last form: textual remakes, which Shifman defines as "mimetic memes" and which are based on the re-creation of the formula inferable from the content that serves as model. These memes require the re-enactment of the formula in "real life", which is why digital researcher David Banks (2011) defined them as "performative"; typical examples are Internet fads such as flash mobs (*Harlem Shake*, *Gangnam Style*) and challenges (*Sellotape*, *Ice bucket challenge*).

9. Virality as phatic communication

35 Observed in the light of the classic model of communication proposed by Roman Jakobson (1960), memes seem to focus on the phatic function which addresses the correct functioning of the channel and the relational process implied in the communication circuit ("Can you hear me?", "Yes, yes"). This is due to the importance of memes, just like any other "jargon" or "lingo", for group identity and community building; memes draw around themselves what sociolinguistics and pragmatics have defined as "communities of practices", as they are based on shared "stylistic practices" rather than on specific themes or values (as in traditional opinion groups or political movements) or elements of a sociodemographic nature (such as communities understood in a strictly diatopical sense). Memes seem to outline a communicational scenario aimed at a "non-linear perlocution" (Blommaert 2014) and centered upon "new forms of online conviviality" (Varis and Blommaert 2014): they are things we do

and say to stay together idiosyncratically, talking about oneself and one's semiosphere with the excuse of talking about what is happening all around.[29]

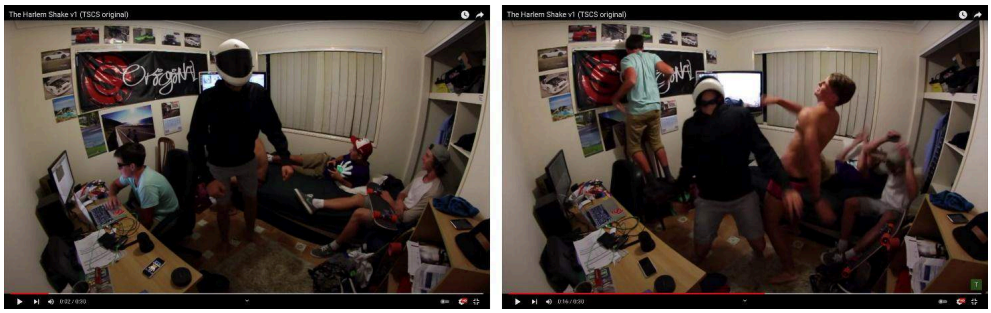
36 When we do not understand a meme—a true 2.0 message in a bottle of which we generally ignore the empirical author and original context of production—just as when we do not understand any other text, we may assume that it comes from a community or culture of which we are not part and whose language we do not speak; memes imply shared knowledge, in an encyclopedic sense, and require a specific literacy (Lankshear & Knobel 2003, 2007). More precisely, we can identify memes that are based on factual knowledge of the world; we would call them referential (we must know who Kim Jong-un is in order to laugh at his memes) and iconic (we have to visually recognize his figure, his face). And we can identify memes that are essentially based on the recognition of their textual features at a pragmatic level, namely, of their half-empty structure which it is possible to fill and re-signify *ad libitum*; we would call these allegorical and structural (like the label memes). The former memes have a rhematic function (they say something about something else that is implicitly granted as known, so that they require external context), the latter thematic (they build their own discursive context by themselves).

37 The semiotic gaze helps us debunk a persistent false myth, that has recurred since the age of positivism: there is no such a thing as a "formula of virality", there is no mandatory sequence of elements that would ensure the (viral) success of a given content; rather, virality itself is given through formulaic structures, so that the formula is configured as a semiotic meta-viral device.

10. Memes as the "meta-" dimension of virality

38 Memes are part of the virality circuit because they thematize virality, putting it in quotation marks. The protest campaign against the preventive killing of the gorilla Harambee, inside whose enclosure at the Cincinnati Zoo a child had fallen, is the viral component. The counter-campaign *Dicks out for Harambee*, mocking the strength and pervasiveness of the original, as if nothing could ever be more important than Harambee, the American hero par excellence, is the meme (perhaps the most popular of 2016 in Western countries). Memes are not about a given content or topic, they are actually their very parody, thus addressing our obsession with them; the *Batman slapping Robin* meme testifies this dynamics in an almost didactical way (the meme "slaps" the uncritical repetition of the viral). In this self-reflective and meta-discursive way, the *Harlem Shake* plays a pivotal sociosemiotic role, sociosemiotics being the semiotic inquiry on how society represents itself by means of cultural tokens. Probably the greatest grassroots memetic phenomenon to date (as we have already said), the *Harlem Shake* proposes a *mise en abyme* of every viral phenomenon: first we see a solitary dancing subject anonymized by a mask or helmet; after a jump cut, with the moving images synchronized with the frenzy of the electronic beat (in animation and film this technique is called "mickeymousing"), we see all the other subjects in the scene dancing, "infected" by the prime mover who has served as the Trickster of the *Dickbauchtanzer* of the old tradition. *Harlem Shake* is virality unpacked, talking about its own formula as a "contagious" form of communication, centered on the rule of living the same experience in a personalized fashion (see fig. 5).

Figure 5



The "lone dancer" (left) and the contagious collective dance (right) after the jump cut in *The Harlem Shake v2*, Feb. 3, 2013, https://youtu.be/W52rnrwG9p0 (this being the second video to diffuse the phenomenon after the original one by Filthy Frank/Pink Guy [which, however, did *not* feature the two-moment structure that catalyzed the idiosyncraticity of the videos]).

39 Viral practices being formulaic and adaptive (as we have seen), memes have become a sort of meta-macro-regime of discourse, a perfect palimpsest for any discourse besides and beyond its original playful (humorous, ironic, parodic, satirical, nonsensical) nature. Memes have literally de-generated (they have jumped off the track as a macro-genre) and been re-semantized, becoming serious matter, by mediating political communication and representing the main model for spreading not only funny pictures of kittens, but also a great deal of discursive phenomena that have been identified with the umbrella term "post-truth" (Lorusso 2018). Misinformation, fake news, hate speech, conspiracy theories, pseudoscience, etc.—all these discourses need viral communication (an element that strikes and polarizes, which would be customizable, spreadable via circles of engaged contacts etc.) in order to work. Studying memes, despite their dispersive and ephemeral nature, means studying these phenomena and the mechanisms behind them like in a sandbox, where they appear more controllable and modellable.

40 We can also identify the opposite semiotic movement, a sort of de-semantization of the discourses circulating online, so that we can say that not only have memes become serious, but serious things have been made memes. In this regard, Massimo Leone (2017) talks of an "aesthetic drift", a way of producing textuality in which everything becomes playful by means of disrupting the valence (the value of values) and pragmatics overcomes semantics. In other words, the participatory gesture ends up counting more than its supposed meaning; "post-irony" (still an underdefined and underinvestigated concept) may serve as a provisional label to identify this challenging "semantic blur".[30]

41 Yesterday's myths, de-naturalized by Roland Barthes, have been replaced by today's memes[31], and the job of analyzing them is what the digital semioticians of tomorrow should do.[32] There is, however, a fundamental difference, something new: the semiotician who would like to de-naturalize the opaque textual and political ideologies of the "onlife" (to quote philosopher Luciano Floridi)—i.e. virality maliciously proposed as something transparent, linear, mechanical, self-evident, inevitable—would find a formidable ally in the very texts they put under the magnifying glass. Memes, today, the parody of virality, seem to fit what Michel de Certeau (1980) would call "practices of everyday resistance", as they welcome the invitation already issued by Barthes (1968, p. 174, my trans.) at the end of his last essay dedicated to commercial communication: "The real possible response to advertising would consist neither in rejecting nor in

ignoring it, but in appropriating it, falsifying it, combining the units that at first glance seem to naturally compose it in a new form".

BIBLIOGRAPHY

ADORNO, Theodor W. & SIMPSON, George (1941), "On Popular Music", *Studies in Philosophy and Social Science*, IX, pp. 17-48.

ASHTON, Kevin (2013), "You didn't make the Harlem Shake go viral. Corporations did", *Quartz*, March 28. https://qz.com/67991/you-didnt-make-the-harlem-shake-go-viral-corporations-did/.

BALDWIN, James Mark (1894), "Imitation: A chapter in the natural history of consciousness", *Mind*, 3, pp. 25-55.

BANKS, David (2011), "On Performative Internet Memes: Planking, Owling, & Stocking", *The Society Pages*, Sept. 21. https://thesocietypages.org/cyborgology/2011/09/21/on-performative-internet-memes-planking-owling-stocking/.

BARTHES, Roland (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.

BARTHES, Roland (1968), "Società, immaginazione, pubblicità", *in* AA.VV., *Pubblicità e televisione*, Torino: Rai/Eri, pp. 164-174.

BARTHES, Roland (1980), *La Chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Seuil.

BERARDI, Franco aka BIFO (2018), *Futurabilità*, Roma, NERO.

BERGER, Jonah (2013), *Contagious. Why Things Catch On*, New York, Simon & Shuster.

BLOMMAERT, Jan (2014), "Meaning as a nonlinear effect: The birth of cool", *Working Papers in Urban Language & Literacies*, 138.

BOUISSAC, Paul (2001), "On signs, memes and MEMS: Toward evolutionary ecosemiotics", *Sign Systems Studies*, 29, 2, pp. 624-646.

BURGESS, Jean (2007), Vernacular creativity and new media, PhD dissertation. https://eprints.qut.edu.au/16378/1/Jean_Burgess_Thesis.pdf.

BURROUGHS, William S. (1962), *The Ticket that Exploded,* Paris, Olympia.

CANETTI, Elias (1960), *Masse und Macht*, Hamburg: Claassen Verlag.

CANNIZZARO, Sara (2016), "Internet memes as internet signs: A semiotic view of digital culture", *Sign Systems Studies*, 44, 4, pp. 562-586.

CAVALLI-SFORZA, Luigi (1971), "Similarities and dissimilarities of sociocultural and biological evolution", *in* HODSON F.R., KENDALL D.G. and TĂUTU P. (eds.), *Mathematics in the Archaeological and Historical Sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, pp. 535-541.

CENTOLA Damon & MACY, Michael (2007), "Complex Contagions and the Weakness of Long Ties", *American Journal of Sociology*, 113, 3 (Nov.), pp. 702-734.

CLUSTERDUCK (2021), *The Detective Wall Guide. A Meme Manifesto Project*, Ljubljana, Aksioma.

CONSTINE, Josh (2009), *Symbiotic Memes. A Study of Meme Popularity Cycles* [originally submitted as the final paper of the Cybersociology Master's degree independent study with Howard Rheingold, March 25th].

CONSTINE, Josh (2013), "The Science Behind Why The Harlem Shake Is So Popular", *TedCrunch*, Feb. 18. https://techcrunch.com/2013/02/18/what-is-the-harlem-shake-so-popular/.

DANESI, Marcel (2019), *Memes and the Future of Pop Culture,* Leiden, Brill.

DAVISON, Patrick (2012), "The Language of Internet Memes", *in* MANDIBERG M. (ed.), *The Social Media Reader,* New York and London, New York University Press, pp. 120-134.

DAWKINS, Richard (1976), *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press.

DE CERTEAU, Michel (1980), *L'Invention du quotidien, I. Arts de faire*, Paris, Gallimard.

DUSI, Nicola & SPAZIANTE, Lucio (2006 eds.), *Remix-remake. Pratiche di replicabilità*, Roma, Meltemi.

ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.

ECO, Umberto (1977), *Dalla periferia dell'impero*, Milano, Bompiani.

ECO, Umberto (1984), *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi.

ECO, Umberto (1994), *Sei passeggiate nei boschi narrativi*, Milano, Bompiani.

ENGE, Eric, SPENCER, Stephan and STRICCHIOLA, Jessie C. (2015), "Meme marketing in action", *in* ID. (eds.) *The Art of SEO: Mastering Search Engine Optimization*, Sebastopol CA: O'Reilly Media, pp. 415-418.

FERRARIS, Maurizio (2015), *Mobilitazione totale*, Roma-Bari, Laterza.

FOMIN, Ivan (2019), "Memes, genes, and signs: Semiotics in the conceptual interface of evolutionary biology and memetics", *Semiotica*, 230, pp. 327-340.

FRYE, Northrop (1957), *Anatomy of Criticism. Four Essays,* Princeton, Princeton University Press.

GENETTE, Gérard (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré,* Paris, Seuil.

GENINASCA, Jacques (1992), *Testo e immagine*, Documenti di lavoro e prepubblicazioni 212-213/F", Urbino, Università degli Studi di Urbino.

GENINASCA, Jacques (1997), *La Parole littéraire,* Paris, PUF.

GLADWELL, Malcolm (2000), *The Tipping Point*, New York, Little Brown.

GODIN, Seth (2000), *Unleashing the Ideavirus*, New York, Do You Zoom Inc. https://seths.blog/wp-content/uploads/2008/12/2000Ideavirus.pdf.

GOLDSMITH, Kenneth (2016), *Wasting Time on the Internet*, New York, Harper.

HEYLIGHEN, Francis (1996), "Evolution of Memes on the Network: from chain-letters to the global brain", *in* STOCKER G. & SCHÖPF C. (eds.), *Ars Electronica Festival 96. Memesis: the future of evolution*, Vienna and New York, Springer, pp. 48-57.

JAKOBSON, Roman (1960), "Closing Statements: Linguistics and Poetics", *in* SEBEOK T.A. (ed.), *Style in Language,* Cambridge MA, MIT Press, pp. 350-377.

JAKOBSON, Roman & BOGATYRËV, Pëtr (1929), "Die Folklore als eine besondere Form des Schaffens", *in* AA.VV., *Verzameling van Opstellen door Oud-leertingen en Befriende Vakgenooten (Donum Natalicium Schrijnen)*, Nijmegen-Utrecht: Dekker e van de Vegt, pp. 900-913 (It. tr. "Il folklore come forma

particolare di creazione", *in* DEL NINNO M. (2006 ed.), *Etnosemiotica. Questioni di metodo*, Roma: Meltemi, pp. 59-68).

JENKINS, Henry (2009), "If It Doesn't Spread, It's Dead (Part One): Media Viruses and Memes", *Confessions of an Aca-fan*, Feb. 11. http://henryjenkins.org/blog/2009/02/if_it_doesnt_spread_its_dead_p.html.

JENKINS, Henry, FORD, Sam and GREEN, Joshua (2013), *Spreadable Media: Creating Value and Meaning in a Networked Culture*, New York, New York University Press.

JURVETSON, Steve (2000), "What exactly is viral marketing?", *The Red Herring*, 78, pp. 110-112.

JURVETSON, Steve & DRAPER, Tim (1997), "Viral marketing", *drapervc*. https://web.archive.org/web/20000816145211/http:/www.drapervc.com/viralmarketing/.

KIRBY, Justin & MARSDEN, Paul (2007, eds.), *Connected Marketing,* Oxford UK, Butterworth-Heinemann.

KULL, Kalevi (2000), "Copy versus translate, meme versus sign: development of biological textuality", *European Journal for Semiotic Studies*, 12, 1, pp. 101-120.

KULL, Kalevi (2019), "Steps towards the natural meronomy and taxonomy of semiosis: Emon between index and symbol?", *Sign Systems Studies* 47, 1/2, pp. 88-104.

LANDOWSKI, Eric (2001), *En deca ou au-delà des stratégies : the présence contagieuse*, *Caderno de discussão VII*, São Paulo: Centro de Pesquisas Sociossemióticas (It. tr. "Al di qua o al di là delle strategie: la presenza contagiosa", in MANETTI G., BARCELLONA L. and RAMPOLDI C. (2003 eds.), *Il contagio e i suoi simboli,* Pisa, ETS, pp. 29-65).

LANDOWSKI, Eric (2004), *Passions sans nom,* Paris, PUF.

LANKSHEAR, Colin & KNOBEL, Michele (2003), *New Literacies: Changing Knowledge and Classroom Learning*, Buckingham UK, Open University Press.

LANKSHEAR, Colin & KNOBEL, Michele (2007), "Online memes, affinities, and cultural production", *in* ID. (eds.), *New Literacies Sampler* 2nd ed., New York, Peter Lang, pp. 199-227.

LASSWELL, Harold Dwight (1927), *Propaganda Technique in the World War*, London, K. Paul, Trench, Trubner & Company, Ltd.

LAZARSFELD, Paul F., BERELSON, Bernard, and GAUDET, Hazel (1944), *The people's choice: how the voter makes up his mind in a presidential campaign,* New York, Columbia University Press.

LE BON, Gustave (1895), *Psychologie des foules*, Paris, Alcan.

LEONE, Massimo (2017), "Il bastian contrario nella rete: pattern rituali di formazione dell'opinione nella semiosfera dei social networks", *Lexia*, 25-16 (2016), pp. 173-210.

LIVOLSI, Marino & VOLLI, Ugo (2005 eds.), *Rumor e pettegolezzi. L'importanza della comunicazione informale*, Milano, Franco Angeli.

LOLLI, Alessandro (2017), *La guerra dei meme. Fenomenologia di uno scherzo infinito*, Firenze, Effequ.

LORUSSO, Anna Maria (2018), *Postverità: Fra reality tv, social media e storytelling*, Roma-Bari, Laterza.

LOVINK, Geert (2019), *Sad by Design. On Platform Nichilism*, London, Pluto.

MANETTI, Giovanni (2004 ed.), *Il contagio e i suoi simboli 2,* Pisa, ETS.

MANETTI, Giovanni, BARCELLONA, Laura and RAMPOLDI, Cora (2003 eds.), *Il contagio e i suoi simboli,* Pisa, ETS.

MARINO, Gabriele (2014), "Kee p calm and Do the Harlem Shake: meme, Internet meme and musical meme", *in* PEZZINI I. & SPAZIANTE L. (eds.), *Corpi mediali. Semiotica e contemporaneità*, Pisa, ETS, pp. 85-105.

MARINO, Gabriele (2015), "Semiotics of spreadability: A systematic approach to Internet memes and virality", *Punctum*, 1.1, pp. 43-66. https://punctum.gr/112-2/semiotics-of-spreadability-a-systematic-approach-to-internet-memes-and-virality/. DOI: 10.18680/hss.2015.0004.

MARRONE, Gianfranco (2017), "Social media e comunione fàtica: verso una tipologia delle pratiche in rete", *Versus*, 125, pp. 249-272.

MATSAKIS, Louise (2018), "Facebook's AI Can Analyze Memes, but Can It Understand Them?", *Wired*, Sept. 14. https://www.wired.com/story/facebook-rosetta-ai-memes/.

METAHAVEN (KRUK, Vinca & VAN DER VELDEN, Daniel) (2013), *Can Jokes Bring Down Governments? Memes, Design and Politics*, Moscow, Strelka.

MORIN, Edgar (1986), *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation (La Méthode 4),* Paris, Seuil.

MOROZOV, Evgeny (2013), *To Save Everything, Click Here: The Folly of Technological Solutionism,* New York, Public Affairs.

MORRIS, Charles (1938), "Foundations of the Theory of Signs", *in* NEURATH O., CARNAP R. and MORRIS C. (eds.), *International Encyclopedia of Unified Science*, Chicago: University of Chicago Press, pp. 77-138.

NAGLE, Angela (2017), *Kill All Normies. Online Culture Wars from 4chan and Tumblr to Trump and the Alt-Right,* London, Zero.

ORTOLEVA, Peppino (2019), *Miti a bassa intensità. Racconti, media, vita quotidiana*, Torino, Einaudi.

PACKARD, Vance (1957), *The Hidden Persuaders*, New York, David McKay.

PEVERINI, Paolo (2014a), *Social guerrilla. Semiotica della comunicazione non convenzionale*, Roma, LUISS University Press.

PEVERINI, Paolo (2014b), "Reputazione e influenza nei social media. Una prospettiva sociosemiotica", *in* PEZZINI I. & SPAZIANTE L. (eds.), *Corpi mediali. Semiotica e contemporaneità*, Pisa, ETS, pp. 64-83.

PEVERINI, Paolo (2016), "Semiomatica della reputazione", *in* LAMPIGNANO S.P. (ed.), *Digital reputation management*, Santarcangelo di Romagna, Apogeo, pp. 95-136.

PEVERINI, Paolo & SPALLETTA, Marica (2009), *Unconventional. Valori, testi, pratiche della pubblicità sociale*, Roma, Meltemi.

RAYPORT, Jeffrey (1996), "The Virus of Marketing", *Fast Company*, Dec. 31. https://www.fastcompany.com/27701/virus-marketing.

RHEINGOLD, Howard (1988), *Excursions to the Far Side of the Mind: A Book of Memes*, New York, William Morrow.

RINTEL, Sean (2013), "Crisis Memes: The Importance of Templatability to Internet Culture and Freedom of Expression", *Australasian Journal of Popular Culture*, 2, 2, pp. 253-271.

RUSHKOFF, Douglas (1996), *Media Virus!*, New York, Ballantine Books.

SAMPSON, Tony D. (2012), *Virality: Contagion Theory in the Age of Networks,* Minneapolis and London, University of Minnesota Press.

SHIFMAN, Limor (2009), "Assessing global diffusion with Web memetics: The spread and evolution of a popular joke", *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 60, 12, pp. 2567-2576.

SHIFMAN, Limor (2013), *Memes in digital culture,* Cambridge MA, MIT Press.

SKINNER, Ryan (2013), "Great Content is Not Enough", *Forrester*, Oct. 3. https://www.forrester.com/blogs/13-10-03-great_content_is_not_enough/.

SOLON, Olivia (2013), "Richard Dawkins on the internet's hijacking of the word 'meme'", Wired, June 20. https://www.wired.co.uk/article/richard-dawkins-memes.

SONTAG, Susan (1978), *Illness as Metaphor*, New York, Farrar, Straus & Giroux.

SONTAG, Susan (1989), *AIDS and Its Metaphors,* New York, Farrar, Straus & Giroux.

SPERBER, Dan (1996), *La Contagion des idées*, Paris, Odile Jacob.

TANNI, Valentina (2020), *Memestetica. Il settembre eterno dell'arte*, Roma, NERO.

TARDE, Gabriel (1890), *Les Lois de l'imitation,* Paris, Alcan.

TCHONG, Michael (1998), "Viral Marketing", *Iconocast*, December 16. https://web.archive.org/web/20001012174439/http:/www.iconocast.com/issue/19981216.html#macroview.

THIBAULT, Mattia & MARINO, Gabriele (2018), "Who run the world? Cats. Catlovers, cat memes, and cat languages across the Web", *International Journal for the Semiotics of Law*, 31, 3, pp. 473-490.

UMBERS, Richard (2017), "I'm a Roman Catholic bishop. And I make memes for Jesus", *The Washington Post*, Oct. 11. https://www.washingtonpost.com/news/posteverything/wp/2017/10/11/im-a-roman-catholic-bishop-and-i-make-memes-for-jesus/.

VALENSISE, Carlo Michele *et al.* (2021), "Entropy and complexity unveil the landscape of memes evolution", *Sci Rep* 11, 20022 (2021), https://doi.org/10.1038/s41598-021-99468-6.

VARIS Piia & BLOMMAERT Jan (2014), "Conviviality and collectives on social media: Virality, memes and new social structures", *Tilburg Papers in Culture Studies*, 108, pp. 1-21. https://web.archive.org/web/20151010155234/https:/www.tilburguniversity.edu/upload/83490ca9-659d-49a0-97db-ff1f8978062b_TPCS_108_Varis-Blommaert.pdf.

VOLLI, Ugo (2003), *Manuale di semiotica*, Roma-Bari, Laterza.

VOLLI, Ugo (2007), *Il nuovo libro della comunicazione*, Milano, Il Saggiatore.

VOLLI, Ugo (2013), "Quale ecologia della comunicazione?", *in* BISONI C. & INNOCENTI V. (eds.), *Media Mutations. Gli ecosistemi narrative nello scenario contemporaneo*, Modena, Mucchi, pp. 27-34.

VOLLI, Ugo (2017), "Il contagio della metafora", *Lexia*, 25-16 (2016), pp. 55-72.

WIGGINS, Bradley E. (2019), *The Discursive Power of Memes in Digital Culture. Ideology, Semiotics, and Intertextuality*, New York-London, Routledge.

ZITTRAIN, Jonathan (2008), *The Future of The Internet. And How to Stop It*, New Haven and London, Yale University Press.

NOTES

1. Despite claiming that some memes are "actually realized physically [...] as a structure in the nervous systems of individual men" (*ivi*, p. 207), Dawkins remains inconclusive as regards their metaphorical or ontological nature.

2. For the visual companion to all Internet phenomena here mentioned, please refer to Know Your Meme, the research center and Wiki resource established in 2007 (https://knowyourmeme.com).

3. https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Meme&oldid=266249.

4. https://en.wikipedia.org/wiki/List_of_Internet_phenomena.

5. https://web.archive.org/web/20001019085932/http:/www.ideavirus.com/.

6. Still today, Shifman's book is the best introduction to the study of memes for the English-speaking reader. It is also a good point to take stock of the situation of a small group of scholars working closely, including Ryan Milner, Jean Burgess and Whitney Phillips (see also https://culturedigitally.org/festival-of-memeology, 2015).

7. https://www.buzzfeed.com.

8. https://memeinsider.com.

9. Some English translations use "efficiency" instead of "efficacy" for Lévi-Strauss' French *efficacité symbolique*.

10. Since Dawkins talks about things such as the "irrational meme" (which is irrationality) and the "rational meme" (which is rationality), the Dawkinsian meme would correspond not so much to the sign, but more precisely to the notion of "cultural unity", internal to a given "encyclopedia", as proposed by Eco (1984).

11. Philosopher Tony D. Sampson (2012) takes up Tarde's contagion theory in a proposal that seems comparable to Landowski's for at least two reasons: the basic hypothesis according to which contagion would be a structural—not an exceptional—modality through which societies define and construct their own internal relations; the use of the English term "assemblage" (gathering, reunion), which can be linked to the *ajustement* used by the French semiotician.

12. English-speaking readers may find the first formulation of this approach in Marino (2015).

13. Here, I prefer the term "semiotized" over the alternative "semioticized".

14. The work of Lolli is a non-semiotic, non-scientific and non-academic book, but it is still a key reference both for understanding meme practices and for its huge influence on the reception of memes as a cultural topic of discussion in Italy. Other useful references for a meme bibliography of prominent semiotic interest—while not actually being semiotic references *per se*—are: Nagle (2017), among the most influential—and criticized—sources for a political reading of memes (in an anti-Alt-Right key); Lovink (2019, pp. 119-137), who has actually been talking about web memetics at least since 2007 (*Zero Comments. Blogging and Critical Internet Culture*), claims that memes "are merely cultural bi-products of the app ecosystem", resumes Reddit's 2016 mantra "The Left Can't Meme" and proposes a Situationist hijacking rooted in the Benjaminian notion of "dialectic image" (see also Berardi 2018 in this lineage); Tanni (2020), the most up to date source reconstructing the link between memes and (avant-garde) artistic practices (see Clusterduck 2021 for a "Warburgian" example of activist aesthetics). A fundamental resource for the theoretical elaboration of memes is the collective The Philosopher's Meme, led by Seong Young-Her, launched in 2015 (see http://thephilosophersmeme.com).

15. Nostalgia Critic, *Why Do We Love Stupid?*, https://youtu.be/GiI90IL2m3U, Dec. 17, 2016.

16. The reference is respectively to Kenneth Goldsmith (2016) and Maurizio Ferraris (2015).

17. Shifman (2013, p. 58) distinguishes between "founder-based memes" and "egalitarian memes", namely between *auteur* memes generated from some kind of original and memes whose originator is impossible to identify (many variations of the same type occur synchronically). In Eco's terms (1975), the latter case (the virality of the type rather than of the single token) seems

to testify a kind of passage from the mode of sign production called ostension to that of invention, thus implying a hypercodification (a particular rule is elevated to a general rule).

18. In the case of image macro: with the same picture and different captions.

19. In an interesting—and involuntary—terminological convergence with Greimassian semiotics, Internet scholar Jonathan Zittrain (2008) uses the term "generativity" to address the potential inexhaustibility of content creation online.

20. Digital media scholar Jean Burgess (2007) talks of "vernacular creativity".

21. For "funny cats" and their language on the Internet, see Thibault & Marino (2018).

22. The tweet ("Despite the constant negative press covfefe") was published on May 30, 2017; see https://en.wikipedia.org/wiki/Covfefe.

23. Some authors have stressed how enunciation must not be understood as a mere logical instance presupposed by the enunciated, but rather as an action that leaves perceptible traces, or "imprints" (Fontanille, Basso).

24. Patrick Davison (2012) stresses the importance of anonymity (the "anonymity meme") as a factor that, setting them beyond any possible copyright infringment, facilitates the dissemination of memes.

25. Auxiliary bishop Richard Umbers (2017), from the archdiocese of Sydney, uses memes on his social media accounts (as a means to speak to the youngest portion of his audience) and compares them, due to their synthetic qualities, to the parables in the Gospels.

26. Barthes coined the expression "le degré zéro de l'écriture" in an article first published in the August 1947 issue of the magazine "Combat".

27. As already pointed out, most memes are ephemeral. On the contrary some memes, Aby Warburg would say, are persistent.

28. https://filiph.github.io/markov.

29. The importance of the phatic component on social media (on Facebook, in particular) is pointed out and typologized also by Marrone (2017).

30. A historic case: in 2015, thousands of users online from all around the world wanted to pay homage to A(y)lan Kurdi, a child washed ashore in Turkey as a refugee from Syria on September 2; most pictures created with this solemn goal actually presented involuntary memetic traits. A more recent instance, as meaningful as the preceding one: the fear of the outbreak of a Third World War, due to the escalating tension between Trump/US and Kim Jong-un/North Korea was being welcomed in early January 2020 by hashtags such as #WW3 and themed videos on the social network for youngsters TikTok. As a matter of fact, TikTok as a whole—being a new, musically oriented rendition of the logic of supershort videos patented by Vine (2013-2017)—seems to integrally follow a memetic logic. The new Coronavirus COVID-19 pandemic is also being accompanied, in 2020-2021, by a true galaxy of memes.

31. Media historian Peppino Ortoleva (2019) would probably ascribe them to the category of "low intensity myths".

32. Future digital semioticians will be required to renovate the assets of their analytical techniques; in this respect, the work of Lev Manovich and his Cultural Analytics Lab would provide a good term of comparison and point of departure.

ABSTRACTS

The aim of this article is to provide an outline of the semiotics of virality in its different cultural ramifications: from the notion of contagion employed in 19th-century social sciences to contemporary Internet memes on social media, passing through the viral marketing of the 1990s. Semioticians will find a possible guide to understanding memes and non-semioticians will find a possible guide to shedding light on objects of study such as memes in a new way, thanks to the semiotic gaze. Virality is understood in the framework of appropriative hypertextuality, discussed with regard to its semantic, syntactic and pragmatic components and conceived, via memes, as the main meta-macro-discursive framework in communication to date. Great care is devoted to the mapping of the most recent bibliography and to the philology and archeology of online sources.

L'objectif de cet article est de donner un aperçu de la sémiotique de la viralité dans ses différentes ramifications culturelles : de la notion de contagion employée dans les sciences sociales du XIX^e^ siècle aux mèmes contemporains d'Internet sur les médias sociaux, en passant par le marketing viral des années 1990. Les sémioticiens y trouveront un guide possible pour comprendre les mèmes et les non-sémioticiens un guide possible pour éclairer d'une manière renouvelée des objets d'études tels que les mèmes, à travers la perspective sémiotique. La viralité est étudiée dans le cadre de l'hypertextualité appropriative, discutée quant à ses composantes sémantiques, syntaxiques et pragmatiques et conçue, via les mèmes, comme le principal cadre méta-macro-discursif en communication à ce jour. Un grand soin est apporté à la cartographie de la bibliographie la plus récente et à la philologie et l'archéologie des sources en ligne.

INDEX

Mots-clés: médias, numérique, contagion, viralité
Keywords: digital, media, contagion, virality

AUTHOR

GABRIELE MARINO

Gabriele Marino is Assistant professor of Semiotics at the University of Turin, Italy, where he teaches Semiotics of music cultures. He deals with music, online communication, semiotic theory. He is a member of FACETS (ERC research group on the semiotics of digital faces) and OLiNDiNUM (Italian-French linguistic observatory on digital communication) and serves as the secretary of the AISS-Italian Association for Semiotic Studies. He co-created the permanent seminar #semioboomer on the social media accounts of the journal Lexia.
Email: gabriele.marino[at]unito.it

Semioticians narrating a field

The discursive construction of semiotics as a marginal field

Eduardo Chávez Herrera

AUTHOR'S NOTE

The research presented in this paper received funding from the European Research Council (DISCONEX project 313,172) and the National Council of Science and Technology (CONACYT).

1. Semiotics and semioticians

1 All cultural or human practices have sought to understand meaning generation processes by means of explanatory models. Semiotics is the field dealing with the production and re-production of meaning-making mechanisms. Despite the fact that semiotics, as a separate and comprehensive form of study, has come to the fore during the last hundred years, as a research object, it is as old as other fields of the humanities, such as philosophy, rhetoric or literature. Yet, the current status of semiotics in society and academic environments is rather marginal, and just as Gaines (2015) remarks, this is one of its many paradoxes. It is paradoxical because semiotics deals with all aspects of meaning; it is relevant to every field of inquiry (Posner *et al.*, 2003), and is applicable to everyday experiences producing meaning. However, even for those in favour of its practice as an academic endeavour, its disciplinary status is rather polemic. In fact, semiotics has a different status according to the context in which is practiced, namely, in its degree of organisation in national academic systems.

2 For instance, semiotics is considered a fully-fledged discipline in Estonia, with chairs, journals, study programmes and research traditions (Torop: 1998; Kull & Välli, 2011; Kull *et al.*, 2011). At the other extreme, in Great Britain, semiotics has no degree of organisation at all. This asymmetry in organisation generates problems when placing semiotics at institutional levels. For instance, as Salupere (2011) pointed out, the Common European Research Classification Scheme (CERCS) locates semiotics as part of

'philology (H004)' in subsection H352 Grammar, semantics, semiotics, syntax ('H' stands for humanities). The fact that semiotics does not have an official designator as a field and is considered as a branch of philology (not even linguistics), restricts the allocation of resources for grants and research projects.

3 Another example of institutional constraints takes place in France, where semiotics is institutionally separated into two disciplinary fields (Boutaud, 2004; Ablali, 2007; Jeanneret, 2007; Beyaert-Geslin, 2017). According to the National Council of Universities (CNU) semiotics belongs either to the language sciences (section 07), or to the information sciences and communication (section 71). Not only this division has hampered the accurate development and recognition of the field, but it has also neglected its right to exist in the disciplinary market. In this manner, early semiotics practitioners attempted to ground the epistemological identity of semiotics as a field of knowledge. Nevertheless, they did not really make great efforts to underpin the institutional organisation of the field. The absence of a recognised disciplinary status alongside institutional constraints has consequences for practitioners, since they are the ones who construct and maintain the field. In this research, we understand a *discipline* as an organised form of knowledge, which has been institutionalised in university faculties as well as in scholarly associations (Weingart, 2010: 10). According to this definition, semiotics is not considered a discipline but a field of knowledge.

4 No single scholar is a semiotician from the beginning and, just in the same way as other academics in different fields, this development could be straightforward and linear, or can involve 'marginalisation and exclusion' (Colley & James, 2005). In this way, those who have chosen to remain in the field of semiotics have to learn to dissociate their identities and to negotiate them according to the field they are working in (literature, linguistics, philosophy or anthropology, among others).

5 In fact, very little is currently known about semioticians' identification mechanisms and how the absence of institutional recognition affects their lives as academics. Previously published studies are limited to local surveys as in the case of Darras (2012), in the English language or Biglari (2014), in the French language. Both analyses rely heavily on internet-based surveys and email interviews.

6 Therefore, the question of identification becomes a relevant aspect for the semiotics community and needs to be addressed by semioticians themselves, so that the field can achieve better levels of organisation and dialogue. This issue deserves to be investigated since, in global terms, the current state of semiotics is a late outcome of the institutionalisation of disciplines in academia at the end of the eighteenth century and the beginning of the nineteenth century (Foucault, 1966; Becher & Trowler, 2001). This process contributed to the disciplinarisation of certain forms of knowledge, leaving semiotics out of this process as noticed by Rastier (2001).

2. Identity construction

7 This identity issue was also raised in our data, when we asked our respondents about their careers and trajectories, and they made reference to this difficulty of recognition. In Ricœur terms, it is a problem of *unrecognised identity* (Ricœur, 2004). Thus, semiotics scholars feel that they are not fully recognised when they see that semiotics cannot be accurately organised or that their peers reject the field and represent it as some sort of fad within other disciplines. Identity has thus made relevant in this research at the

micro level when interviewees presented themselves in the local context of the research interview. Therefore, our focus has been on the types of identities researchers locally perform, construct and negotiate with an interviewer, through language, when talking about themselves, their personal and professional links with semiotics, and how they refer to the semiotic discourse(s) they produce and reproduce as academics.

8 The discursive view of identity, heavily influenced by poststructuralism in the first moment, harkens back to Foucault's conceptualisation of how discourses form the basis of subjectivity (Foucault, 1969; 1971). To him, identities shape and direct the individual in her everyday life. The model put forward by Foucault presumes that meaning lies in representations mediated by sign systems, as in the case of language. Later, Hall (1996), embracing Foucault's approach, conceived of identity as a psychological and discursive process that reflexively acknowledges and 'invests in subject positions' (Hall, 1996: 12).

9 Another discursive approach to identity emphasises the role of language in the enactment of identity as a parallel to interaction, due to the way we use language to convey images of ourselves and to identify others. Therefore, language and discourse are central to the construction (Benwell & Stokoe, 2006). To social constructionists, there is no such thing as a 'true self', and identity is considered to be a process that is continuously negotiated in interaction inasmuch as identities are plural, contradictory and scattered (De Fina, Schiffrin & Bamberg, 2006). Furthermore, as a discourse-bound phenomenon, identity is visible and subject to empirical investigation (Lucius-Hoene & Deppermann, 2000). One criticism of much of the literature on social constructionism comes from the controversy it has unleashed in some academic circles (Brubaker & Cooper, 2000). The authors thus point the risk of 'emptying out' the meaning of the term identity, and of rendering it incapable of doing serious analytical work.

10 In this research we adopted a non-monolithic approach that examines different facets of identity in the way it is performed through discourse with our respondents. Semioticians thus choose to identify themselves in the interaction with us through resources that are mobilised in the interplay of the research interview, using linguistic markers that help to negotiate different aspects of their identities. In this way, we attempted to describe the experiences of being an academic semiotician based on the narratives elicited in the collected interviews with members of this community. These conversations show that there are different identity issues at stake. Therefore, our focus has been on the types of identities researchers perform when they talk about themselves as well as their personal and professional links with semiotics.

3. Narratives in interaction approach

11 Most research on narrative from an interactional viewpoint highlights the reductionism of the 'classical' Labovian approach since it does not account for the diversity of narrative genres and functions (Potter, 1997; Och & Capps, 2001). Labov (1972) developed a model of narrative analysis for approaching oral versions of personal experiences; its main aim was to explore the semantic and syntactic aspects of narratives which have to do with particular clauses produced by the narrator. Interest in narratives-in-interaction evolved as a critical departure from decontextualised, isolated texts. Not only have interactionist researchers remarked that audiences also shape the construction of narratives, they have also insisted on the multiplicity of

genres in formal and less-formal contexts of story-telling (Bamberg & Georgakopoulou, 2008; Andrews, Squire and Tamboukou, 2008; De Fina, 2009).

12 In our study, the interviewees showed a disposition to use the narrative mode (Bruner, 1990). Participants recalled past experiences, emerging as longer episodes of storytelling about their lives, but also other activities and circumstances of action. Furthermore, they were able to elaborate on the presentation of themselves and others (Bamberg, 2004). The narratives resulting from our interviews are regarded as products of auto-epistemical processes that reveal new insights and 'levels of sense-making about one's life' (Lucius Hoene & Deppermann, 2000: 205).

13 The main theoretical approach that we have used in this research is known as *positioning theory* (Davies & Harré, 2001). This is not a rigid approach and intends to address multiple facets of identity in the way they are performed through discourse (Deppermann, 2015). The concept positioning finds its origin in the notion of 'subject position' coined by Foucault, who rejected the notion of a fully agentive, controlling subject having power over behaviour and knowledge. Thus, positions arise in ongoing talk, storytelling, and are semiotically structured, linked to social action and accomplished by social practice (Deppermann, 2015). In addition, positions can take place locally and represent a multiplicity of identities. This research brings together and establishes a synergy between different strands of positioning theory (mainly those of Bamberg, 1997; Søreide, 2006; Wortham & Reyes, 2015, and Deppermann, 2015).

14 In line with Bamberg (1997) and his analytical schema of three levels, we analysed locally co-constructed narratives in order to explain how semioticians take up multiple acts of positioning vis-à-vis themselves as researchers and vis-à-vis a collective other. While level 1 is specific to narrative, since it works on the referential plane of the story world and how characters are positioned in the narrative, level 2 shows how speakers are positioned in regard to the audience. Level 3 seeks to explain how the speaker takes up a position in regard to herself by means of self-identification. Also, level 3 aims at describing more permanent and 'portable' identity traits, which go beyond local or situational identities (De Fina, 2013). Therefore, this perspective addresses the navigation between respondents' local identity claims (Bamberg, De Fina & Schiffrin, 2011) and larger macro contexts to formulate and construct concrete types of identification.

15 Alongside positioning theory, we have also drawn on the similarity/difference aspect of the *principle of relationality* (Bucholtz & Hall, 2005). This resource stresses the fact that identities become meaningful in relation to other available identity positions.

16 This framework accompanies positioning theory since it helps to capture and explain the respondents' diversity of identity claims.

4. Methods

17 In this research, rather than applying or developing a semiotic model, we conducted a series of research interviews (Richards & Talmy, 2010; Mann, 2016) with semiotics practitioners to get to know different aspects of their realities. These interviews were the most suitable method for approaching our research object. Firstly, this choice corresponded with the in-depth type of data we wanted to obtain. Secondly, we had foreknowledge of the research topic through our review of the literature and our

personal experiences in semiotics after studying an MA in semiotics and participating in semiotics conferences and writing papers on semiotics-oriented topics. Thus, we wanted to delve into the organisation of the field through the eyes of its practitioners. Semioticians need to justify and negotiate the pertinence of their research, according to the field they are institutionally attached to, but they are also obliged to show and confirm their right to exist in the field of semiotics by producing outstanding research and negotiating their positions with their home institutions. This is why we decided to enquire about the quandaries practitioners face when working in this field.

18 Moreover, the interviews were thus the setting that afforded a great deal of identity work. In these interactions, participants engaged with the narrative mode as well as the telling of argumentative stories. When doing so, they reflected and discursively enacted their actions in the storyworld as characters, as well as from the perspective of the here-and-now of the interaction. The narratives resulting from the interviews are considered as outcomes of self-reflexive processes that shed light on new insights and levels of sense-making about respondents' practices and lives.

19 The study was conducted, in the framework of the ERC DISCONEX project for our PhD thesis with a pool of 40 respondents in 3 languages (English, French and Spanish) from 12 countries (Great Britain, Germany, Mexico, Estonia, France, Italy, Denmark, Bulgaria, Sweden, Luxembourg, Belgium and the US). This population does not represent the entire field of semiotics. Thus, we are not suggesting that everything made relevant locally in this research is generalisable to all semiotics scholars. This is a study of a particular population that intends to include a diversity of researchers from different semiotic orientations involving: biosemiotics, cultural semiotics, visual semiotics, cognitive semiotics, semiotics of law, and so forth.

20 Furthermore, the pool includes multiple institutional positions, ranging from Emeriti professors, full professors, associate professors, senior lecturers and lecturers. In most cases, semioticians are researchers bordering two disciplinary fields: they are institutionally attached to a discipline: linguistics, communication, anthropology or philosophy. Some of them have openly decided to do research in semiotics, whereas some others use semiotics as a toolbox for their research solely. Most of respondents come from the language sciences as well as communication sciences. The remaining ones are scattered among 11 different fields (education, media, psychology, anthropology, sociology, law, philosophy, art, architecture, cognitive science and visual communication). Respondents come from multiple national contexts where disciplinary boundaries are different and, as discussed above, where semiotics has different disciplinary status. Yet, as a community, they are intertwined through theoretical connections and common research interests.

21 In these research interviews, respondents were asked about their biographical information, research orientations, institutional relationships and publications. For example, all participants were asked to tell a story of them reaching semiotics in their own words in the first part of the interview. The interviews were audio-recorded and fully transcribed. Transcripts are presented in an uncomplicated script style with interactional markers when necessary for the analysis. Since the respondents' locally-constructed identity is at the core of this study, it is necessary to refer to participants as anonymised participants in order to avoid any possible harm. Nonetheless, despite the fact that anonymity is analytically useful, it is also inescapable that the participants are real people working in a small community of practitioners and that the data include

both situated professional life as well as biographical trajectories. Even though I am not using pseudonyms to identify participants, but rather a token, plus a number (e.g. I32), the respondents live outside the data.

4.1. Procedures

22 Our analysis proceeded in three stages. The interviews were taped and transcribed, and then we looked for wider patterns or repeated phenomena (such as, for example, the repeated patterns in the stories told by participants) and, also, to identify singular instances that stood out. We thus examined the events being talked about and the setting in which these events took place (e.g., how the university cancelled a semiotics chair after a professor's retirement in a particular country). In this stage, the mapping of events was carried out with the help of MaXQDA software. This process aided the more systematic exploration of the interviews and supported the identification of larger categories.

23 In the second stage, we examined different discursive resources used by respondents to convey positioning acts in narratives (including self-positioning acts and positioning vis-à-vis other actors). In this step, we also made an inventory of more than 130 subject positions to see whether multiple positions were constructed in a single narrator's story and whether these positions oppose, overlap or merge. The positions most frequently taken up in the data were the ones which point to constructing more 'powerful' persons who are in control (active agents): 'successful authors', 'specialists in the field'. Notwithstanding this, at some other moments in the interviews, respondents also positioned themselves as powerless beings through low-agency subject positions; e.g. 'unable to establish dialogue with other semioticians, 'being divided'. Of all the subject positions, 11 of them seemed to be most relevant across all the interviews: 'the established researcher', 'the theoretician', 'the founder', 'the concerned educator', 'the disengaged scholar', 'the dynamic researcher', 'a critical voice', 'the lonely interdisciplinary researcher', 'a liminal position', 'the marginal scholar', 'the strange academic'.

24 In the third stage, we focused on the three dimensions of identity construction put forward by Bamberg, De Fina and Schiffrin (2011): a) the balance between passive and active agency, b) differentiation between self and others and a sense of belonging to a group, and c) moving between sameness and change in one's biography. This dimension is oriented towards self-recognition and provides an overview of how speakers convey identity maintenance, or underscore how they have changed.

25 We will now turn to the discussion of the respondents' positioning practices.

5. Semioticians' positioning practices

5.1. The dominant D-discourse of semiotics

26 The first issue to be discussed is the appearance of a dominant discourse in this community of semioticians. A pervasive Discourse (with capital 'D' following Gee, 2008) emerged across the data which somehow conveys the respondents' subjective experience of dwelling a marginal field. The character of this Discourse is ambivalent since it is enacted as a form of self-critique of the semiotics community from an inner

viewpoint, on one hand. On the other hand, it articulates other social actors' voices (academic peers mostly) pertaining the way the field is perceived. Negatively orienting to or being complicit in this Discourse is one of the motives whereby respondents developed sameness or difference in the group.

27 In the interviews, several respondents negatively positioned themselves against the field through a multiplicity of representations of its features: being positioned as reproducing a self-referential discourse or, having a character as a 'complicated' and 'isolated field'. In fact, twenty-four individual representations of semiotics were identified in our data.

28 This D-discourse is linguistically informed by *d-discourses* (lower case 'd') in which different types of resources are mobilised such as the following:

29 1) Age-related terms; 2) Spatial expressions; 3) Complexity-oriented terms; 4) Evaluative indexicals, and 5) Reported speech. Furthermore, it incorporates an additional resource shaped as a *membership categorisation* that also depicts semioticians as lacking positive qualities.

30 Age-related terms are representations that pejoratively design the field as something that harkens back to the past, presented as 'old-fashioned' or 'non-fashionable' anymore.

The spatial dimension concerns a series of expressions that depicts semiotics as being outside in regard to other disciplines as 'peripherical', 'isolated', 'everywhere' and 'nowhere.' With regard to complexity-oriented terms, they are either designed to make qualitative evaluations about the entire field, or about one particular aspect: 'semiotics as too difficult', 'too heavy'; 'a complex- metalanguage' or too 'self-referential'.

31 This D-discourse includes an *indexical* link that connects the names of scholars such as Umberto Eco and Roland Barthes with the context of their use. For instance, as two respondents put it: 'Barthes et tout ça' (Barthes and all that), 'Umberto Eco and that stuff'. These *evaluative indexicals* (Wortham & Reyes, 2015) presuppose that in particular contextual conditions semiotics is closely related to the works of either of them, and that the field and the authors are considered as out of fashion. Lastly, *reported speech* is the pragmatic resource utilised by respondents to enact in discourse how semiotics is 'being talked' by others.

32 At different moments of the interaction, different respondents, with no elicitation from the interviewer, oriented themselves towards this D-discourse. This fact points to the 'naturalisation' of this D-discourse of semiotics as if it was a *taken-for-granted norm*. As such, these features point out to the existence of a *shared belief* among the community. Either as a norm, or as a belief, the two of them are characteristics of D-discourses (Gee, 2015).

33 Notwithstanding, this D-discourse is also constructed by others, and this was linguistically represented by dint of other voices' *reported speech*—indirect reported speech, mostly. So, through this pragmatic resource, respondents discursively enacted what others think of the field and reconstructed ways in which semiotics is 'being talked' by others.

34 The last linguistic device that feeds off this D-discourse is what we have called a *membership categorisation of semioticians as being 'different'*. This categorisation marks a paradigmatic shift in the D-discourse since it focuses on practitioners and not on the field. This categorisation emerged when respondents repeatedly evoked some

semioticians' features and represented them in their conversations. It is composed of representations regarding:

1. The performance of actions that seek to reduce agency levels. For example, being at odds with other factions (Peirceans versus Saussureans), or lacking the capacity to establish dialogue with researchers from other fields.
2. The ascription of negative attributes: semioticians, as a disconnected community of inquiry.
3. Indexical links with respondents' contexts that point to either of the two previous representations.

35 So far, the discussion has focused on the linguistic devices that contributed to constitute this Discourse (or the ways whereby it became 'talked', i.e., another feature of a D-discourse). However, it is necessary to look at larger macro-contexts in order to show how this D-discourse operate.

36 The fact that a D-discourse of semiotics is shared is an outcome of its naturalisation among the community members. Besides, it is grounded on larger discourses about higher education that includes three main aspects. Firstly, the institutionalisation of academic disciplines in the late eighteenth and nineteenth centuries. Secondly, issues regarding the acceptance of inter- and transdisciplinary research and thirdly, the lack of consensus among early practitioners to organise the institutionalisation of semiotics. All three aspects follow a continuum that starts with the first aspect.

37 The first dimension that we will briefly address now is related to the emergence of organised knowledge in the eighteenth and nineteenth centuries. Globally speaking, the current state of semiotics needs to be understood in relation to the emergence of disciplines in modern sense at the end of the eighteenth century and the beginning of the nineteenth century. This process, which contributed to the disciplinarisation and specialisation of different 'forms of scientific knowledge', left semiotics out. Mainly due to the absence of a collectivity of organised researchers who were able to develop valid criteria to get it recognised as a discipline and to integrate it into the university curricula (Rastier, 2001). Disciplines were thus a new mode of organisation and ordering of knowledge that was a direct outcome of the limitations of the classificatory systems of knowledge.

38 In this manner, there was a gradually developing process of academic-disciplinary splitting from which have emerged natural sciences, social sciences, and what we currently know as disciplinarised humanities (Li, 2006). Nonetheless, at this moment and as Deely argues, modern science became so specialised that academics 'felt threatened by the entry of semiotics upon the intellectual scene' (Deely, 2015b: 84). Therefore, its holistic, boundary-crossing character did not contribute to its entrance in the disciplinary market. As knowledge became more and more specialised, communities of scholars looked for additional disciplinary organisational modes of science. Thus, the original disciplines were compartmentalised and did not remain any more to be 'the crucial frames for orientation for the delineation of subject matters and the formulation of research problems' (Weingart, 2010: 12). This takes us to the second aspect of this discussion which addresses *interdisciplinarity*.

39 Broadly speaking, interdisciplinary research privileges the convergence between disciplines, fields or knowledge bodies, and features: a) the articulation of two disciplines with a simpler research object, as well as: b) its systematicity, i.e., more than two disciplines with a more complex research object (Posner, 2003). Inter- and

transdisciplinary research objects emerge due to two main reasons according to Haidar (2006). First, the continuously growing epistemological developments in science obliges a more explicative progress of scientific theories, as well as the complexity of historical, social, cultural and political processes. Second, the continuous 'flux' of humanities and natural sciences oblige them to set a constructive dialogue. Weingart (2010) adds a third motive that lies in the promotion by funding agencies in the interest of linking political goals with the development of certain types of inquiries. Consequently, interdisciplinarity and transdisciplinarity are responses to simultaneous epistemological and historical constraints.

40 A matter that needs to be added here pertains semiotics' heterogeneity of research objects and epistemological shifts. To put it briefly, semiotics addresses all objects from the viewpoint of their functioning as a meaning-process and as Posner argues, 'it has a value-free perspective which also determines a domain that is studied in its totality' (Posner, 2003: 2366). Nevertheless, this conceptualisation of semiotics may be at odds with a stricter understanding of academic disciplines that divides the world in concrete domains, and that encourages the regulation of academic practices in the humanities and social sciences in order to become rigid.

41 Currently, despite strong political pressure is put to cross disciplinary boundaries, interdisciplinary research is still regarded as dubious due to a seeming lack of epistemological standards. This finds a response in the prevailing academic model in which excellence needs to be demonstrated. Ironically, as Huutoniemi (2010) has pointed out, there is still a need to develop further ways to evaluate the many phenomena of interdisciplinarity. This means that interdisciplinary research is still being assessed on traditional standards of disciplinarity. Something that endangers fields like semiotics which intend to cross academic boundaries.

42 Now, we will discuss the last macro-context of the D-discourse of semiotics regarding the lack of consensus among semioticians to define the institutional organisation of the field. Early practitioners of semiotics in the late 1960s and 1970s were concerned with the endowment of an epistemological identity to the field (see: Greimas, 1976; Sebeok; 1976; Eco, 2004). Yet, they disregarded the organisation of the field in the academic systems and did not take into consideration how the lack of organisation would affect the practitioners' as well as the field's identities. Sebeok, going beyond Saussure's attempt to establish 'the study of life of signs within society' (Saussure, 1916: 33) and heavily drawing upon both the medieval and Peirce's conceptualisation of semiotics as a doctrine—'the doctrine of the essential nature and fundamental variable of semiosis' (CP 5.488), considered semiotics as a 'doctrine of signs' and refused to call it a science or a theory (Sebeok, 1976). By choosing this term, Sebeok intended to establish semiotics as a comprehensive, 'global' approach (see Deely, 2015a and Cobley *et al*., 2011) that was way beyond disciplinary constraints. In addition, it was supposed to fulfil the explicative and federative role of what later Posner would define as 'a *metadiscipline* of all academic disciplines' (Posner, 2003: 2366). Similarly, Greimas conceived of semiotics as a scientific project that encompass all manifestations of meaning in the form of a 'science of meaning' whose main aim was supposed to provide a link between all the humanities and social sciences so that a scientific revolution could take place in humanities (Greimas, 1976; Greimas & Courtés, 1983). At this point, and even though semiotics internally differentiated itself and became specialised in branches (cultural semiotics, semiotics of art, cognitive semiotics and so forth), it was poorly organised in

the national academic systems. In consequence, it was assigned a different status in each country that was far from the status of an institutionally recognised discipline.

43 Once that we have shown the larger contexts of this Discourse, we just want to conclude this discussion by considering its implications with regard to respondents' identifications. We argue that this group of researchers constructed themselves this D-discourse as a way to convey multiple ways of talking about semiotics from a subjective perspective of inhabiting a marginal field. Those respondents who vindicated this Discourse were the ones who distanced themselves from the field, whereas those who reject it cast themselves a more durable sense of engagement in the field.

44 In order to briefly illustrate one aspect of this D-discourse, we can see the example of an anecdote below, in which the respondent constructed a feeling of 'otherness' vis-à-vis his colleagues in the workplace. Furthermore, the respondent associated this feeling in relation to perceptions of the field of semiotics by others.

> Extract 1 (I04)
> B: Quite often they'd say, 'Well, why, (name)? What do you do? You know, what's your work?' and I would say something about, 'Well, I'm interested in English and biology, Buddhism, and semiotics.' And they'd say, 'Oh, semiotics? What, you mean (.) Umberto Eco and stuff like that?' I would say, 'Well, there's more.' So, I gave a talk on biosemiotics to try and explain, because I was writing something for well, I think I wrote something for the festrichft for (name).
> I: Oh, yeah, it's in (name of publication), I think.
> B: That's it.
> I: Yeah
> (4 lines omitted in which the respondent regains the topic of the talk)
> B: I don't think anybody (.) had any purchase on it at all. They didn't (2.0) know what I was talking about. And they were in that rather (.) awkward position when somebody gives you a talk, you don't understand a bullet, and sometimes you think, it doesn't matter because there wasn't anything to understand. There wasn't anything there really.

45 In this extract, the respondent locates himself as a character in the telling (positioning level 1) in order to convey an image as himself as 'not popular'. The respondent thus draws on the enactment of two reported dialogues to position some characters in the telling. The metapragmatic verb 'to say' is what opens the reported dialogue in which the discursive formulations of these characters in the narrated world give shape to the narration of this event: I04 being interpellated by his colleagues. Actually, the temporal adverb 'often' remarks the frequency of the quoted interpellation (lines 1–2).

46 Then, in the second reported dialogue (lines 3–4), I04 attempts to enact the ironic tone of his colleagues as a positioning strategy: 'Oh, semiotics? What, you mean (.) Umberto Eco and stuff like that?' In this utterance, the *evaluative indexical* 'stuff like that' preceded by the name of Umberto Eco is presupposing something of the context of its use, i.e., the existence of a field called semiotics and, under these particular conditions, entailed something in the context of its use: I04's engagement in this field. This evaluative indexical contributes to characterise the respondent as an 'esoteric researcher' vis-à-vis his colleagues, while they are positioned as 'rigid researchers' who reduce semiotics to the name of Umberto Eco. Then, by making reference to an event in

which he failed to engage the audience (lines 11–14), he cast himself as a 'non-understood researcher' because of his work with semiotics (Level 2 positioning). Here it is noticeable that the respondent draws on a high level of granularity of representation to implicitly depict his colleagues' degree of incomprehensibility.

47 In the same way, this anecdote also emphasises the *difference* aspect of the *similarity/difference* relation in the *principle of relationality* when the respondent constructs himself as an *outcast.* Not only does this anecdote show I04's tense relationship vis-à-vis his colleagues (when enacting reporting dialogues), it also helps to illustrate the representation of semiotics as related to the name of Umberto Eco, which can be interpreted as a link with something that is not fashionable anymore. Furthermore, this story gives us a glance of I04's identity work with regard to the differentiation of others.

5.2. Different identities for an heterogenous group

48 In this section we will discuss some issues concerning this group of semioticians' choice of identities. Interviewees do not possess a single identity. Instead, they constantly (re)present themselves by selecting from an inventory of identities that either intersects or contradicts according to the moment of the interaction. In addition, a few respondents also showed more dynamic identities. Especially, those who have a clear sense of moving around in different fields, or the senior scholars who have participated in the development of this field since the 1970s.

49 The first identity affordance to be discussed is when semioticians chose to construct a sense of being equal in the group.

5.2.1. Being an accepted member of the community

50 A group of twenty-one respondents openly conveyed positive perceptions vis-à-vis the community of semioticians. The representation of a sense of being equal among members of the group was constructed when speakers established the commonality between the members of the community. This is more operatively articulated through the notion coined by Brubaker & Cooper (2001: 20) called *groupness*, i.e., the sense of belonging to a distinctive group. However, groupness was only 'engendered' when respondents linked two features: *commonality* and *connectedness*. The former is related to the sharing of a common semiotics metalanguage to talk about semiotics' research objects, a set of theoretical discourses about the field, and a positive sense of being an accepted academic: having good feedback by other members of the group, or performing certain activities in associations or journals that help to give consistency to the group. The latter includes relational ties that link people, for instance when making relevant a network of fellow researchers to interact with.

51 Linguistically, the sense of being the same within members of the community was constructed by means of two ways that imply the *similarity* dimension in the principle of relationality: 1) through the consistent use of inclusive deictics ('we' in English, 'nous' in French and 'nosotros' in Spanish) with stable referents to display a position from the perspective of the community of semioticians. This indicates a higher degree of these speakers' involvement with the field, as well as their relationship to other members of the community. 2) when respondents draw on the *commitment modality* (De

Brabanter & Dendalle, 2008) in their discourse and assert certain epistemic positions regarding their actions regarding the building, maintenance and legitimisation of the field of semiotics.

52 An additional strategy to enact a sense of being the same in the group was displayed by some respondents when highlighting a concrete subject position that contributed to cast themselves as particular type of persons (a concerned educator, a committed journal editor, or a critical voice).

> Extract 2 (I36)
> B: Other semioticians, we do great together because we're actively engaged in a common language where we can discuss the kind of things that we're discussing here and it's meaningful.
> I: Yeah.

53 In this sequence, I36 explicitly highlights the good terms of his relationship with other semioticians by dint of an evaluation. In the same line (line 1), I36 stresses a set of shared traits (a common language), to display alignment in this community of inquiry. The constant use (thrice) of the inclusive personal deictic 'we' indexes membership feelings in relation to other individuals since it conveys 'empathy' due to a particular property of encoding meaning between speaker and the addressee. This empathy is an index of *similarity.*

> Extract 3 (I27)
> Il me semble que dans la communauté sémiotique (.) Je ne suis pas accueilli avec opposition, mes recherches sont acceptées, elles sont bien reçues, au sens, enfin (.) Je veux pas de me faire d'auto-éloge, hein, d'autocélébration, mais il n'y a pas de sentiment de ma part de dissension. On a l'impression, je suis sur la même longueur d'onde que mes interlocuteurs sémioticiens.
>
> I think that in the semiotics community (.) I'm not received with opposition. My research is accepted and well-received, okay. (.) I don't want to praise myself, to celebrate myself, but there's no sense of dissension by my side. There's the impression that I am on the same wavelength that my semioticians interlocutors.

54 In this sequence, I27 makes a series of reflexive comments oriented to evaluate his relationship with his fellow semioticians. This fragment clearly shows how the respondent aligns himself with the community. Plus, he highlights the fact that his research is welcomed.

55 Finally, we can also notice that in both sequences the respondents convey a quick, yet positive sense of being framed as *passive recipients* by other semioticians.

5.2.2. Disengaging from the community of semioticians

56 Another group of four respondents openly expressed disengagement feelings towards the field of semiotics. These respondents' identity-negotiation and presentation was nuanced and contradictory. In some narratives, they showed a few glimpses of their identification as semioticians. However, in other moments, respondents preferred to stick to their home field.

57 The claims of being different from the members of the group emphasised the *difference* dimension in the *principle of relationality*. In this manner, these interviewees fully disengaged from the field by establishing what differentiated from semioticians: participating in certain events over semiotics-related events, adopting eclectic theoretical approaches that challenge the tenets of some semiotics school or framing it as a toolbox/method to draw upon.

58 In discourse, these respondents displayed difference from the community of semioticians by dint of: a) categorisation and b) pronominal choice.

59 Rather than using a category for self-description, a researcher negatively oriented towards the category 'semiotician' and refused to be 'labelled' under this category by stressing the negative implications this term has in her country of work. The implications behind the respondent's action connects semioticians with the performance of certain activities that are rejected by the interviewee.

60 These respondents expressed their desire to distance themselves from the field of semiotics by means of a consistent use of the third plural personal deictic ('they' in English, 'ils in French' and 'ellos' in Spanish) which builds up a frontier between the enunciator and 'them'. The use of these deictics can be regarded as linguistic markers of demarcation of the field. On one hand, speakers consciously—or unconsciously, emphasised roles and actions which semioticians perform and which suggest a clash with their norms and beliefs. The use of the deictic 'they' can be seen as encoding a contrast between semioticians and non-semioticians, as a delimitation of the field of semiotics. Moreover, pronominal shift is displayed when they veered towards *self-referencing* (De Fina, 1995), i.e., the constant use of the first person deictic 'I' to index their own lack of participation in the group, as well as the lack of commitment in the community through the performance of intentionally motivated actions such as claiming membership in the field they are institutionally attached to.

61 Lastly, this group of respondents also attributed these values to both pronouns on the basis of the parameters which are imposed by larger discourses, namely the D-discourse of semiotics. In this way, they displayed a positive orientation with this Discourse as a strategy to construct difference from the community of semioticians.

Extract 4 (I13)
Moi je dis que c'est l'énorme avantage de mon parcours et du fait d'être en sciences de l'information et de la communication c'est que je ne suis pas empêtrée dans les querelles de chapelle (.) parce qu'en (country) la sémiotique y a ceux qui sont peirciens, ceux qui sont greimassiens, ceux qui sont barthésiens (.) et c'est la ((laugh))
I : (laugh))
B : c'est la guerre entre tout le monde (.) quand on est dans une discipline autre comme moi en fait on fait ce qu'on veut (1.0) et on peut à un moment donné sans que tout le monde m'assassine dire que finalement (.) dans la perspective de Barthes y a déjà des choses qui sont proches de ce qu'on va retrouver chez Umberto Eco plus tard et ça c'est impossible de le dire quand on est (.) étiqueté pour uniquement sémioticien ou sémioticienne.
B : Mm

I : Donc ça me donne une grande liberté d'approche et une sorte de d'œcuménisme.

I say is the great advantage of my career path, plus the fact of being in information and communication sciences, means that I'm not entangled in parish squabbles (.) because in semiotics in (country) there are those who are peirceans, those who are greimasians, those who are barthesians (.) and it's ((laugh))
I: ((laugh))
B: it's war between everyone (.) When you are in another discipline like me in fact, you can do whatever you want (1.0) and at any given moment (.) without everyone trying to kill me. The thing is, in the end (.) in Barthes' perspective, there are already things that are closer to what you come across later in Umberto Eco and that's impossible to say when you are (.) labelled exclusively as a semiotician.
B: Mmm
I: So that gives me great freedom of approach and a sort of ecumenicism.

62 At Level 1, the speaker positions her actions in terms of taking distance from the local community of semioticians, as well as showing alignment in another field: information and communication sciences. (lines 1–2). Notice that I13 frames semioticians in her country of work as being immersed in factional squabbles and a war between everyone (line 7). By pointing to these disputes (lines 2–4), the respondent disengages from 'peirceans, greimasians and barthesians'. In this expression of disengagement, the *difference* dimension arises. In the interactional world (Level 2), I13 takes up an explicit act of positioning, i.e. she places herself within other discipline and positively evaluates her present situation in terms of freedom (lines 6–7). An additional positioning act of disengagement takes place in the utterance at lines 14–15: I13 rejects to be categorised under the name 'semiotician'. The respondent is thus presupposing that being categorised under this etiquette would mean a disadvantage inasmuch as she would not be allowed to talk about certain things.

63 At Level 3, I13 draws on the relation between the storyworld and the interactional world to convey a more complex sense of identity as a disengaged scholar. Namely, she made reference to a dimension of the D-discourse that depicts semioticians as lacking positive qualities e.g., being constantly enmeshed in squabbles (lines 6-7) and enacted a deconstructive *identity*. In doing so, she chooses to remain in the information and communication sciences and to be identified as a communication scholar who practices semiotics, something that affords her interacting with member of the semiotics community in her country of work and have her own semiotic approach.

5.3. National issues in semiotics

64 In our interviews, several researchers accounted for the general situation of semiotics in their countries of work. Given that semiotics' organisation degree is contextually contingent, we found that there were well-demarcated national semiotics orientations. In this manner, France-based researchers reported multiple tensions in their national academic system. In fact, respondents enacted a collective positioning when eight out of ten individuals oriented to a main issue in current French semiotics: the recognition of the field vis-à-vis the national academic system. Furthermore, they also stressed two additional issues framed as: 1) A generational gap between Greimas' students and

younger researchers; 2) A tendency to frame semiotics theory in the Greimas-oriented strand solely.

65 All three tensions are inseparable from Greimas' figure, so we will address them in inverse order, starting by what one respondent considered as 'greimasianism' (*greimassisme* in French).

66 This 'greimasianism', or the tendency of multiple France-based scholars to remain in the zone of influence of Greimasian thought, harkens back to the work and figure of Algirdas Julien Greimas, the main pivotal figure of French semiotics in the twentieth century. Most of French semiotics theory has been dominated by greimasian, or 'post-greimasian' research, i.e., problematics in Greimas' theory that have been developed after his death in 1992 (Broden, 2017). Greimas' framework modelled French semiotics at different levels. For instance, the only French semiotics research centre (located at the University of Limoges) was founded by a former student of Greimas. Moreover, this *laboratoire*[1] follows a heavily-oriented greimasian model and still publishes the outlet *Actes Sémiotiques* (founded and edited by Greimas and his collaborators in the 1980s). Lastly, a Paris-based seminar intending to recreate the old Greimas' seminar held at the university is still convened every year. This event either gathers Greimas' surviving students or an audience that is mainly interested in post-greimasian approaches. 'Greimasianism' thus points to the reproduction of a continuous self-referential discourse around this author's figure.

67 Now, we will briefly discuss the second issue in French semiotics pointed out by our respondents: the generational gap between Greimas' students and younger researchers. With regard to this matter, we also need to draw on Greimas' persona. After his death, French semioticians lost their 'lodestar' and remained uninterested about a possible federation of the field and the organisation in the local institutions. In this way, no leadership model emerged, a factor that contributed to the consolidation of this greimasianism. Furthermore, the current situation is insecure (in terms of having a stable academic position) for young researchers in semiotics either since a great deal of the most prominent French semioticians are already retired or are about to retire and their chairs are being closed. Therefore, there is a gap in the renovation of academics and the transmission of knowledge that could affect the maintaining of semiotics in France in the future. Yet, French semioticians still need to determine the impact of Greimas' influence in the upcoming state of their field.

68 Lastly, we will touch upon the main issue that pertains to the institutional organisation of this field in France in two academic sections at the National Council of Universities (CNU), as well as how researchers are constrained by these sections. This subject has been addressed by Ablali (2007) when explaining how semiotics was compartmentalised in two disciplinary sections at the CNU level (sections 07 language sciences and, 71 information and communication sciences). In fact, Ablali simultaneously frames it as an historical and epistemological problem in which Greimas played a main role. That is, while Greimas was intending to define semiotics as a comprehensive scientific project beyond disciplinary boundaries (Greimas, 1976), he found another theoretical and methodological niche in communication sciences (Infocom) for anchoring semiotics beyond the realm of the language sciences (discipline he was institutionally attached to). On the other hand, Jeanneret (2007) suggests that several scholars who had been interested in semiotics have turned to the section 71 in order to find a theoretical or

methodological refuge due to the interdisciplinary character of their research objects —which no longer fits in the disciplinary constraints of the seventh section.

69 Having scholars institutionally attached to both sections in our pool of respondents (plus another researcher who is attached to a different section) gave an overview of the situation of semioticians in France. Those eight respondents, out of the ten respondents, enacted this institutional separation as a drawback for the French community since they are not able to compete for funding on domestic levels and cannot be evaluated by semiotics experts when competing for grants. Instead, they are evaluated by non-specialised peers who disregard it as a competitive and reliable field. Thus, they are framed as not having an 'authentic' position. All these tensions cast the aforementioned recognition issue (in section 2) from the institutions that can be framed as *unrecognised identity* (Ricœur, 2004) insofar as practitioners are not able to be acknowledged by the institutions of their own domestic academic system.

70 Let's see the examples below in order to illustrate this issue:

Extract 5 (I19)
B : On est- nous sommes (.) c'est un métier très marginal au niveau du CNU. C'est pas la faute du CNU, c'est le fait que comme (.) toutes les disciplines qui veulent exister (.) on a besoin de leaders. On a vraiment besoin d'un leader et depuis la mort de Greimas on n'a pas eu beaucoup de leaders. On a eu des (.) leaders scientifiques comme (name) (1.0) mais au niveau de la reconnaissance institutionnelle, on n'a pas eu grand monde. Et c'est un vrai problème (2.0) je crois que la sémiotique peut contenter de petits débats (.) scientifiques entre sémioticiens (xxx) et personne ne s'est jamais occupé d'études en France tout au moins (2.0) du développement de la sémiotique en tant que discipline. Ce n'est pas le cas ailleurs.

(8 lines omitted comparing the situation of semiotics in 2 other countries)
Et ça (.) je suis assez dur avec ça parce que (.) je crois que personne ne s'est vraiment donné la tâche de s'occuper de cette question, qui est fondamentale, parce que (.) à partir du moment où elle est reconnue comme une discipline (2.0) nous avons des étudiants qui veulent faire la sémiotique.
B: We are (.) it's a very marginal profession as regards the CNU. It's not the CNU's fault. It's the fact that since (.) all disciplines want the right to exist (.) we need leaders. We really need a leader and since the death of Greimas we haven't had many leaders. We have had (.) scientific leaders like (name) (1.0) but at the institutional recognition level, we haven't had many people. And that's a real problem (2.0) I think that semiotics can settle for small scientific debates between semioticians (xxx) and nobody has ever taken charge of these studies in France, at least (2.0) of developing semiotics as a discipline. This is not the case in other countries.
(4 lines omitted talking about semiotics in 2 other countries)
B: And that (.) I'm pretty hard on this because (.) I think nobody has really taken on the task of dealing with this question, which is fundamental, because (.) from the moment it is recognised as a discipline (2.0) we'll have students who want to do semiotics.

71 In this extract we can see the respondent's representation of semiotics in the context of the CNU (lines 1–3). In this account, I19 unveils what he considers an identity issue, since it affects semioticians' status and identity in the French context. This conflict is framed in terms of lacking a leadership figure in the domestic community of semioticians (lines 3–5). At level 1 positioning, I19 takes issue against semioticians and firstly position them as marginal with regard to the CNU.

72 Secondly, he frames them as incompetent since they have not managed to find a leading figure for the field in France (lines 3–4). At Level 3, I19 navigates local and macro contexts by going beyond the interactional positioning in which he constructs himself as a critical voice vis-à-vis his fellow semioticians. At this level, he makes relevant a macro discursive context for the field of semiotics: as being a marginal field in academic institutions, and also mentioning the fact that there is a lack of students in France.

6. Concluding remarks

73 In this paper we have discussed some of the experiences narrated by of a group of forty researchers who work in the field of semiotics. Each respondent's story was co-constructed with us as interviewers in the context of a research interview. Throughout our interactions, they performed identity work by alluding to different academic roles, as well as making relevant different facets of their identity (as semioticians, professors, members of one ethnic group or another community) as well as conveying, through narratives, their subjective stance of working in a peripheral field.

74 We have also showed how respondents made relevant different facets of their identity in narratives and across the interviews as well as how they coalesced around particular subject positions at the local level or, when making relevant larger macro-contexts to present themselves in the ways they want to be perceived. Participants put considerable work into staging particular versions of themselves, within the context of having previously available identities.

75 Semioticians' biographical accounts are distinct but sometimes remarkably similar. They come from diverse backgrounds, so no two stories are the same and each academic believes they embody a non-typical and unique story. In these stories, several aspects of their biographies are visible: expectations, choices made, encounters and characters. At the interactional level (level 2), respondents carried out local, interactional work. At this level, positioning can be seen as a parallel to the macro ascriptions of identity in the field of semiotics and this work is accomplished through the course of their encounters with other semioticians when constructing sameness or difference. However, as much as this set of identities has been foregrounded in the data, some of them might also be resisted by other participants who openly disengaged from the field of semiotics.

76 We connected the interactional level to macro level discourses by drawing on level 3. Thus, positioning level 3 is used to look across the interviews to pull together momentary acts of positioning as more durable locally-produced identities. Respondents construct identities that reflect the way they want to see the field of semiotics in order to maintain their role within it as they identify as a particular type of person. This could also include how respondents negotiate difficulties in taking up

specific positions, with reference to how certain academic struggles are understood and the contraposition between seeking to remain in semiotics or working in other fields. Interviewees navigated between locally-constructed claims and what Gee (2008) called D-discourses. A prevailing Discourse emerged and was shaped as ways and shared conventions in which working in the field of semiotics (as a marginal field) is talked about.

77 This research tried to understand how practitioners negotiate and construct multiple facets of identity (sometimes contradictory) in stories which tell about the struggles they face vis-à-vis the legitimation of the field. Furthermore, it produces insights in the ways in which these individuals experience and produce representations of the field by linguistically enacting them in discourse.

78 Despite the fact that these respondents' participation was precious for the study, future research needs to be conducted with other semiotics scholars working in Latin America and China. This is because these regions are currently the world's main spots where semiotics is more active and produces novel research outputs.

BIBLIOGRAPHY

ABLALI, Driss (2007), "Sémiotique et Sic: je t'aime, moi non plus", *Semen*, 23. Retrieved from http://semen.revues.org/4911.

ANDREWS, Molly, SQUIRE, Corinne & TAMBOUKOU, Maria (2008), *Doing Narrative Research*, Los Angeles, London, New Delhi, Singapore: Sage.

BAMBERG, Michael (1997), "Positioning between structure and performance", *Journal of Narrative and Life History*, 7, pp. 335-342.

BAMBERG, Michael (2004), *Considering counter-narratives: Narrating, resisting, making sense*. Amsterdam: John Benjamins.

BAMBERG, Michael & GEORGAKOPOULOU, Alexandra (2008), "Small stories as a new perspective in narrative and identity analysis", *Text & Talk,* 28, pp. 377-396.

BAMBERG, Michael, DE FINA, Ana, & SCHIFFRIN, Deborah (2011), "Discourse and identity construction", *in* K. Luyckx, S. Schwartz & V. Vignoles (eds.), *Handbook of identity theory and research*, Berlin, Germany: Springer, pp. 177-199.

BEACCO, Jean Claude & MOIRAND, Sophie (1995), "Autour des discours de transmission des connaissances", *Langages*, 29 (117), pp. 32-53.

BECHER, Tony & TROWLER, Paul, R. (2001). *Academic tribes and territories: Intellectual enquiry and the cultures of the Disciplines*, Milton Keynes: SRHE/ Open University Press.

BENWELL, Bethan, & STOKOE, Elizabeth (2006). *Discourse and identity*, Edinburgh: Edinburgh University Press.

BEYAERT-GESLIN, Anne (2017), "La sémiotique et les sciences de l'information et la communication", *in* A. BIGLARI (ed.), *La Sémiotique en interface*, France, Éditions Kimé, pp. 183-194.

BIGLARI, Amir (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges: Lambert-Lucas.

BOUTAUD, Jean Jacques (2004), "Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné", *Hermès*, 1 (38), pp. 96-102.

BRODEN, Thomas (2017), "Introduction: From A.J. Greimas to romance semiotics today", *Semiotica*, 219, pp. 3-12.

BRUBAKER, Rogers. & COOPER, Frederick (2000), "Beyond identity", *Theory and Society*, 29(1), pp. 1-47.

BRUNER, Jerome S. (1990), *Acts of Meaning*, Cambridge, MA: Harvard University Press.

BUCHOLTZ, Mary, & HALL, Kira (2005), "Identity and interaction: A sociocultural linguistic approach", *Discourse Studies*, 7, pp. 585-614.

COBLEY, Paul, DEELY, John, KULL, Kalevi. & PETRILLI, Susan (2011), *Semiotics continues to astonish. Thomas Sebeok and the doctrine of signs*, Berlin: De Gruyter Mouton.

CLIFTON, Jonathan & VAN DE MIEROOP, Dorien (2016), *Master narratives, identities and the stories of former slaves*, John Benjamins, Amsterdam.

COLLEY, Helen, & JAMES, David. (2005), *Unbecoming tutors: Towards a more dynamic notion of professional participation*, Paper presented at Changing teacher roles, identities and professionalism, May 16, at King's College London.

DARRAS, Bernard (2012), "Qui sont les sémioticiens et que font-ils ? Enquête sur leurs relations avec le design et des médias", *Signata*, 3, pp. 27-46. URL: http://journals.openedition.org/signata/792; DOI: https://doi.org/10.4000/signata.792.

DAVIES, Bronwyn. & HARRÉ, Rom (2001), "Positioning: the discursive production of selves", *in* M. WETHERELL, S. TAYLOR & S. YATES (eds), *Discourse theory and practice*, London, Sage.

DEELY, John (2015a) "Semiotics 'Today': The Twentieth-Century Founding and Twenty-First Century Projects", *in* P.P. TRIFONAS (ed.), *International handbook of semiotics*, New York: Springer, pp. 29-114.

DEELY, John (2015b), "What semiotics is". *Language and Semiotic Studies*, 1(1), pp. 63-94.

DE BRABANTER, Philippe. & DENDALE, Patrick (2008), "Commitment: The term and the notions", *Belgian Journal of Linguistics*, 22, pp. 1-14.

DE FINA, Ana (1995), "Pronominal Choice, Identity and Solidarity in Political Discourse", *Text – Interdisciplinary Journal for the Study of Discourse*, 15(3), pp. 379-410.

DE FINA, Ana (2003), *Identity in narrative: A study of immigrant discourse*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins.

DE FINA, Ana (2009), "Narratives in interview – The case of accounts. For an interactional approach to narrative genres", *Narrative Inquiry*, 19(2), pp. 233-258.

DE FINA, Ana (2013), "Positioning level 3. Connecting local identity displays to macro social processes", *Narrative Inquiry*, 23(1), pp. 40-61.

DE FINA, Ana, SCHIFFRIN, Deborah, & BAMBERG, Michael (2006), "Introduction", *in* A. DE FINA, D. SCHIFFRIN & M. BAMBERG (eds.), *Discourse and identity*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 1-23.

DEPPERMANN, Arnulf (2015), "Positioning", *in* A. DE FINA & A. GEORGAKOPOULOU. *The handbook of narrative analysis*, UK: Blackwell, pp. 369-387.

ECO, Umberto (2004), "History and historiography of semiotics", *in* R. POSNER, K. ROBERING & T.A. SEBEOK (eds.), *A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture*, Berlin-New York: Walter de Gruyter, pp. 730-746.

FOUCAULT, Michel (1966), *Les Mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*, *Paris: Gallimard.*

FOUCAULT, Michel (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris: Gallimard.

FOUCAULT, Michel (1971), "Histoire des systèmes de pensée. La volonté du savoir", *Annuaire du Collège de France*, 71, pp. 245-249.

GAINES, Elliot (2015), "Everyday Semiotics: The Paradox of a Universal Discipline", *The American Journal of Semiotics*, 31(3-4), pp. 1-17.

GEE, James Paul (2008), *Social linguistics and literacies: Ideology in discourses*, Abingdon and New York: Routledge.

GEE, James Paul (2015), *Literacy and education*, London, UK: Routledge.

GREIMAS, Algirdas J. (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris: Seuil.

GREIMAS, Algirdas. J. & COURTÉS, Joseph (eds., 1983), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris: Hachette.

HAIDAR, Julieta (2006), *Debate CEU-Rectoría. Torbellino pasional de los argumentos*, Mexico City: UNAM.

HALL, Stewart (1996), "Introduction: Who Needs Identity?, in S. Hall & P. du Gay. *Questions of cultural identity* (pp.3-16). London: Sage.

HOLMES, Janet (2006), "Workplace narratives, professional identity and relational practice", *in* A. DE FINA, D. SCHIFFRIN & M. BAMBERG (eds.), *Discourse and identity*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 166-187.

HUUTONIEMI, Katri (2010), "Evaluating interdisciplinary research", *in* R. FRODEMAN, J. THOMPSON KLEIN & C. MITCHAM (eds.), *The Oxford Handbook of Interdisciplinarity*, New York: Oxford University Press, pp. 309-320.

JEANNERET, Yves (2007), "La prétention sémiotique dans la communication", *Semen*, 23. Retrieved from http://journals.openedition.org/semen/8496.

KULL, Kalevi. & VÄLLI, Katre (2011), "Semiotics for university: semiosis makes the world locally plural", *Chinese Semiotic Studies,* 5 (1), pp. 246-272.

KULL *et al.* (2015), "A hundred introductions to semiotics, for a million students: Survey of semiotics textbooks and primers in the world", *Sign Systems Studies*, 43 (2/3), pp. 281-346.

LABOV, William (1972). *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*. Philadelphia, PA: University of Philadelphia Press.

LI, Youzheng (2006), "The epistemological turn in semiotic strategy: From signs in the natural/ cultural world to the semantic institutions of academic discourses", *Semiotica*, 162 (1/4), pp. 175-193.

LUCIUS-HOENE, Gabriele. & DEPPERMANN, Arnulf (2000), "Narrative identity empiricized: A dialogical and positioning approach to autobiographical research interviews", *Narrative Inquiry*, 10(1), pp. 199-222.

MANN, Steve (2016), *The Research Interview: Reflective Practice and Reflexivity in Research Processes*, UK: Palgrave MacMillan.

MISHLER, Elliot G. (2006), "Narrative and identity: the double arrow of time", *in* A. DE FINA, D. SCHIFFRIN & M. BAMBERG (eds.), *Discourse and identity*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 30-47.

OCHS, Elinor & CAPPS, Lisa (2001), *Living Narrative*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

PEIRCE, Charles. S. (1998), *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings (1893-1913)*, Volume 2, USA: The Peirce Edition Project.

POSNER, Roland (2003), "Semiotics and other interdisciplinary approaches", *in* R. POSNER, K. ROBERING & T.A. SEBEOK (eds.), *A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture*, Berlin-New York: Walter de Gruyter, pp. 2342-2374.

POSNER, Roland, ROBERING, Klaus, & SEBEOK, Thomas A. (2003), *A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture*. Berlin-New York: Walter de Gruyter.

POTTER, Jonathan (1997), *Representing reality: Discourse, rhetoric, and social constructionism*, London: Sage.

POTTER, Jonathan. & WETHERELL, Margaret (1988), "Accomplishing attitudes: Fact and evaluation in racist discourse", *Text*, 8(1-2), pp. 51-68.

RASTIER, François (2001) "Sémiotique et sciences de la culture", *Linx*. Retrieved from https://doi.org/10.4000/linx.1058.

RICŒUR, Paul (2004), *Parcours de la reconnaissance*, Trois études. France: Stock.

RICHARDS, Keith. & TALMY, Steven (2011), "Theorizing qualitative research interviews in applied linguistics", *Applied Linguistics*, 32(1), pp. 1-5.

DE SAUSSURE, F. (1916), *Cours de linguistique générale*, France: Payot.

SEBEOK, Thomas A (1976), *Contributions to the doctrine of signs*, Bloomington: Indiana University Press.

SALUPERE, Silvi (2011), "Semiotics as science", *Sign Systems Studies*, 39 (2/4), pp. 271-289.

SØREIDE, Gunn Elisabeth (2006), "Narrative construction of teacher identity: Positioning and negotiation", *Teachers and Teaching: Theory and Practice*, 12(5), pp. 527-547.

TOROP, Peeter (1998), "Semiotics in Tartu", *Sign Systems Studies*, 26, pp. 9-19.

WEINGART, Paul (2010), "A Short history of knowledge formations", *in* R. FRODEMAN *et al.* (eds.), *The Oxford handbook of interdisciplinarity*, UK: Oxford University Press, pp. 3-14.

WHITCHURCH, Celia (2009), "The rise of the blended professional in higher education: a comparison between the United Kingdom, Australia and the United States", *Higher Education*, 58, pp. 407-418.

WORTHAM, Stanton & REYES, Angela (2015), *Discourse analysis beyond the speech event*, New York: Routledge.

NOTES

1. In France the affiliation to a department refers to a professor's teaching activities and the affiliation to a laboratoire to the research aspect of their job. Laboratoires are divided in: 'équipes d'accueil' or EA in universities; 'unités mixtes de recherche' or UMR for research institutions such as Centre National de la Recherche Scientifique. UMRs are both funded by the CNRS and

universities (and sometimes by another institution). Consequently, their names refer to their sponsors: e.g., 'UMR CNRS - Paris 3'. EAs are only funded by universities.

ABSTRACTS

The paper discusses the results of a larger study carried out with 40 semiotics scholars in 12 countries (Germany, France, United Kingdom, Bulgaria, Estonia, Belgium, Italy, Sweden, Denmark, Luxembourg, the United States and Mexico) in 3 languages (French, English and Spanish) conducted in the framework of the ERC DISCONEX project. In this research, we focused on the under-researched area of semiotics scholars' identity construction, and examined it by focusing on their narratives, produced in a particular setting. We addressed this topic by using research interviews and a linguistic analysis of unfolding interactions. The analysis, rather than using a semiotics-oriented approach, is at the junction point between discourse analysis and semiotics since it is informed by a toolkit that consists of different strands of narrative positioning theory (Bamberg, 1997; Wortham, 2000; Søreide, 2006; De Fina, 2013; and Deppermann, 2015). The findings reveal that respondents do not adhere to a single identity, but rather represent themselves by choosing from among an inventory of identity affordances that either intersect or contradict with one another according to the moment of the interaction. In addition, we also account for the existence of a prevailing macro-discursive context that intends to convey the scholars' own subjective experiences of working in a marginalised field. This study, therefore, helps in our understanding of how a group of semioticians interact and negotiate their academic identities and how they struggle to achieve recognition for their field, despite the institutional constraints of their domestic academic systems.

Cet article présente les résultats d'une étude plus large menée avec 40 chercheurs en sémiotique dans 12 pays (l'Allemagne, la France, le Royaume Uni, la Bulgarie, l'Estonie, la Belgique, l'Italie, le Danemark, le Luxembourg, les États-Unis et le Mexique) en trois langues (français, anglais et espagnol), dans le cadre du projet ERC DISCONEX. Dans cette recherche nous nous sommes concentrés sur le domaine sous-étudié de la construction identitaire des sémioticiens, et l'avons examiné en nous concentrant sur leurs récits, produits dans un contexte particulier. Nous avons traité ce sujet en utilisant des entretiens de recherche et une analyse linguistique des interactions qui se déroulent. L'analyse, plutôt que de faire l'application d'un modèle sémiotique, constitue un point de jonction entre l'analyse du discours et la sémiotique puisqu'elle est influencée par une boîte à outils qui se compose de différents éléments de la théorie narrative du positionnement (Bamberg, 1997; Wortham, 2000, Søreide, 2006; De Fina, 2013; and Deppermann, 2015). Les résultats révèlent que les interviewés n'adhèrent pas à une seule identité, mais qu'ils se représentent eux-mêmes choisissant dans un inventaire de possibilités identitaires qui se croisent ou se contredisent selon le moment de l'interaction. Nous expliquons aussi l'existence d'un contexte macro-discursif prédominant qui tend à transmettre les expériences subjectives des sémioticiens, de travail dans un domaine marginalisé. Cette étude nous aide donc à comprendre comment un groupe d'experts en sémiotique interagit et négocie leurs identités académiques et comment ils s'efforcent d'accomplir la reconnaissance de leur domaine, malgré les restrictions institutionnelles de leurs systèmes académiques nationaux.

INDEX

Keywords: identity, construction, narrative, interaction
Mots-clés: construction, identité, récit, interaction

AUTHOR

EDUARDO CHÁVEZ HERRERA

Eduardo Chávez Herrera is a postdoctoral researcher in the department of applied linguistics at the National Autonomous University of Mexico. He holds an MA in semiotics from the University of Tartu (Estonia) and a PhD in applied linguistics from the University of Warwick (UK). His research interests are general semiotics, semiotics of culture, discourse analysis, interactional linguistics, academic discourse and metapragmatics.
Email: keemunyunnan[at]gmail.com

Le « spectre » éthique du film comme phénomène de communication

The "spectrum" of ethics in film as a communication phenomenon

Gabriel Laverdière

> Comme il en est des autres langages, le cinéma impose, au regard de ses manifestations, de ses occultations et de ses simulacres, un questionnement énonciatif, éthique.
> Lucie Roy, *Petite phénoménologie de l'écriture filmique*.

Introduction

1 Dans ce texte, nous revenons sur certaines théories de la communication qui, à une époque, ont été mobilisées dans les études cinématographiques, et nous le faisons afin d'y croiser une préoccupation contemporaine pour l'éthique des représentations. Nous proposons ici de mettre à jour la réflexion sur le cinéma ou, mieux, le film comme phénomène de communication en nous interrogeant sur la dimension éthique de l'« acte » en lequel il consiste.

2 Après avoir rappelé quelques éléments de la pensée sur la communication au cinéma, et après avoir suggéré la possibilité d'une éthique « impersonnelle », nous offrons une formalisation de l'énonciation filmique qui invite à considérer le « spectre » de l'éthique au cinéma : aussi bien son étendue que ses traces ou marques résiduelles. La communication au cinéma suppose, du côté de la réception, une *lecture* du message ou de l'œuvre qui est plus ou moins libre eu égard aux commandes formulées par le texte. Nous mesurerons cette éthique à l'aune du type d'invitations que le spectateur en reçoit, et qui se manifeste à la jonction d'une directivité du contenu et d'une directivité de l'expression. Le champ de l'éthique au cinéma est, comme l'indique la citation mise

en exergue, corrélatif aux configurations énonciatives, ou plutôt à la sorte de relation que l'énonciation instaure entre l'émetteur et le récepteur. Il va sans dire que cette réflexion vaudrait aussi pour d'autres phénomènes esthétiques.

3 Si le souci de l'éthique sous-entend habituellement l'agir d'une personne, nous suggérons ici de rester au plus près du film comme texte, de « désintriquer » ce qui s'y « présente comme langage » (Kristeva 1971, p. 6) plutôt que de s'interroger sur les motivations des cinéastes ou sur l'identification vécue par des spectateurs réels, dans une perspective sociologique ou psychologique (c'est souvent cette voie qui est empruntée lorsque le sujet de l'éthique est mis à l'ordre du jour). Nous envisagerons les possibles manifestations de l'éthique selon que l'énonciation engage ou désengage la participation du spectateur, autant sur le plan de l'expression que du contenu. Ce faisant, nous retournons à des pratiques qui risquent de paraître surannées en comparaison des approches actuelles de l'analyse sémiotique, mais nous pensons que leur intérêt ne s'est pas démenti et que leur familiarité pourrait faire ressortir la pertinence des propositions que nous élaborons ici.

1. Quelques remarques élémentaires sur le film comme phénomène de communication

4 Un film est un phénomène sémiotique à caractère esthétique, qui peut revêtir diverses fonctions. On dit de lui qu'il est un phénomène de communication parce qu'il met en œuvre et en ordre ses matières de l'expression, constituant ainsi un discours portant sur un sujet, qu'il adresse à un spectateur. Contrairement aux phénomènes de communication auxquels on pense intuitivement (une conversation verbale ou écrite), le film n'est pas un circuit communicationnel effectif. Empiriquement, il n'est pas dialogal, mais monologal. Il n'est pas bidirectionnel, mais unidirectionnel. Il « parle » *à* un spectateur, et la communication qu'il génère est de nature diachronique : le moment de la production et celui de la réception du « message » s'éloignent même sans cesse (ce qui est d'ailleurs vrai de tous les objets esthétiques).

5 Parmi les modèles sociologiques proposés par les théories de la communication, le cinéma ne semble pas facilement trouver sa place, car il exclut toute « causalité circulaire » (Picard 1992, p. 72), interaction directe ou « réversibilité des pôles énonciatifs » (Metz 1991, p. 14). Normalement, un fait communicationnel suppose la possible rétroaction du destinataire (*feed-back*) : chaque partenaire de l'acte est tour à tour émetteur et récepteur. Au cinéma, la communication est différée, et la rétroaction du spectateur ne peut être entreprise qu'*a posteriori*, et elle demeure sans effet sur le message initial (il a le loisir d'écrire au créateur — encore vivant — ses impressions, qui pourraient influencer ses communications ou productions *futures*, mais l'acte communicationnel effectif dont le film est le support a alors déjà connu son terme).

6 Ainsi, sur le plan empirique, l'émetteur et le récepteur sont, au cinéma, différenciés et clivés. La communication s'effectue en deux temps et suivant deux modalités relationnelles : une relation se tisse entre un cinéaste (et l'appareil de production dont il est l'agent) et un film, qu'il conçoit ; ensuite, une relation se tisse entre ce film et un spectateur, ou plutôt inversement puisque la perception que ce dernier en fait réalise ou actualise à la fois la signification et la sorte de communication dont le film est le support. Il s'agit là justement de ce qui fonde l'acte communicationnel : la

relationnalité. Elle est directe d'une part, entre le cinéaste et le film, entre le spectateur et le film ; et indirecte, différée, intentionnalisée, ou même imaginée d'autre part, entre le cinéaste et le spectateur. Le film est l'objet de la communication et en lui persistent les marques de cette relationnalité. C'est en raison de sa nature relationnelle qu'il soulève des préoccupations éthiques, car toute relation suppose un rapport à autrui, et ce, que le sujet-récepteur soit virtuel ou actualisé[1].

1.1. L'énonciation impersonnelle du cinéma

7 Par automatisme, ou dès qu'on y pense, l'énonciation est envisagée comme un phénomène personnel, et même interpersonnel, dont l'exemple naturel est la conversation : *je te* parle, et vice versa. Or, pour ce qui est du cinéma, depuis les travaux de Christian Metz, nous y songeons plutôt à titre d'instance *im*personnelle, puisque le film n'est pas d'abord linguistique mais audiovisuel et surtout iconique. L'appareil linguistique propose des déictiques (*je*, *tu*, *hier*, etc.) que le lecteur d'un texte est susceptible d'associer à une subjectivité, à une personne réelle ou fictive. La bande image et la bande son du film, elles, à qui les associer ? Le film a bel et bien été conçu par une personne (de nombreuses personnes, la plupart du temps), mais il ne retient de cette présence que des traces — le cinéaste est absent et ne reviendra pas au moment de la projection, pas davantage que les autres personnes qui ont participé à la production. Le discours du film, tel que le spectateur le perçoit, ne leur est pas attribuable. En voyant une scène, l'impression n'est pas, en général, qu'une personne s'adresse à nous. L'origine du discours paraît floue. L'énonciateur « s'incarne dans le seul corps qui soit disponible, le corps du texte [...] » (Metz 1991, p. 26). Semblablement, le film ne garde du spectateur, absent, que les appels qui sont lancés dans sa direction, et qui le sont à tout moment[2].

8 Sur le plan interne du texte, qui nous éloigne de la dimension empirique de la communication, l'énonciateur n'est pas le cinéaste ou l'auteur, « *c'est le film*, le film en tant que foyer, agissant comme tel, *orienté* comme tel [vers une cible], le film comme activité » (*ibid*., p. 26). On distinguera l'instance de production discursive (l'*énonciateur*) de l'objet produit (l'*énoncé*, le film) et de l'activité productrice elle-même (l'*énonciation*). S'il arrive que celle-ci apparaisse ou se montre — un cadre tremblé, un regard-caméra intrusif —, elle ne cesse jamais de travailler le film : « pas toujours marquée, mais partout agissante », précise Metz (*ibid*., p. 36). Même l'image filmique ordinaire, dite objective ou neutre, est le fait de l'énonciation, « omniprésente et responsable de chaque détail » (*ibid*., p. 168). Dans cette image « ordinaire », l'agir énonciatif est dissimulé, diégétisé ou autrement justifié par le contexte narratif ou même formel du film, de sorte que le spectateur, habituellement, ne le remarque pas : « L'énonciation reste à l'état de simple présupposé tant que nous sommes peu attentifs à la construction du film » (*ibid*., p. 169).

9 La nature relationnelle du film, et donc sa fonction communicationnelle, se manifeste par l'énonciation, et ce même si on la tient pour impersonnelle. L'énonciation intègre le spectateur dans un circuit communicationnel que l'on pourrait qualifier d'esthétique ou de poïétique. Il est prévu par le film que le spectateur emprunte alternativement, voire simultanément, les deux postes communicationnels : il adopte (parfois à son corps défendant) le point de vue, ou la série de points de vue offerts, qui accomplissent la discursivité du film. Le film fait du spectateur un récepteur qui s'identifie,

habituellement sans le savoir, à la posture de l'émetteur ou du foyer de l'énonciation, ce qui permet nombre d'effets psychologiques et affectifs — d'attachement, de répulsion, etc.[3]. Contrairement au texte littéraire, qui offre en général l'impression au lecteur que quelqu'un lui parle (un auteur, un narrateur, un personnage), au cinéma l'impression est plutôt celle d'être un témoin immédiat de l'univers écranique, qu'il soit narratif, descriptif ou informatif, et il s'y manifeste un seul véritable déictique, « global et permanent », nous dit Metz (*ibid*., p. 22), toujours actualisant, et qui se traduirait par le mot *voici*.

10 Dans le film, la part linguistique de la communication cède, la plupart du temps, son autorité au règne de l'image mouvante, du cadre et de l'assemblage complexe des signes de l'appareil sémiotique du cinéma, qui peut s'approprier l'ensemble des pratiques langagières connues, des langues à la gestuelle en passant par tous les arts — ou même la proxémique, que ce soit par la mise en scène ou par le jeu de rapprochements et d'éloignements auquel le cadrage convie le spectateur[4]. Sur le plan communicationnel et sémiotique, le cinéma est un omnivore polyglotte.

2. L'éthique

11 Qu'est-ce, au fond, que l'éthique ? Science ou théorie de la morale, discipline de la philosophie, paradigme des règles morales d'un milieu ou d'une culture : ces définitions se croisent à l'intersection de la valeur que l'on associe diversement aux comportements de l'homme. Pour dégager le sens que ce terme revêtira ici, envisageons brièvement quatre définitions. Forcément non exhaustive, cette sélection a le mérite, pensons-nous, de rendre compte de la polysémie de l'éthique et de la trajectoire intellectuelle que nous empruntons dans le cadre de cet article.

12 L'éthique n'a pas toujours été distinguée de la morale. L'une et l'autre ont pour champ d'intérêt le sens et la valeur des attitudes et des actions humaines, ce qui suppose de soumettre ces attitudes et ces actions à une évaluation, qui peut être ou non prescriptive. L'éthique a été soucieuse d'étudier les qualités du comportement et de la pensée de l'homme, tandis que la morale a permis d'établir des systèmes de règles comportementales.

13 En matière de morale, les travaux de Kant ont constitué un tournant. Sa formulation la plus connue, qu'il déployait contre l'eudémonisme[5], est celle de l'impératif catégorique de la raison pratique, l'action bonne en soi, accomplie par *devoir*. Dans cette perspective, « la morale est définie par le caractère d'obligation de la norme, donc par un point de vue *déontologique* » (Ricœur 1991, p. 256). Il se trouve toutefois un autre impératif, que Kant énonce peu après et qui « équilibre le formalisme du premier » (*ibid*., p. 260) en le rapprochant davantage de l'éthique : « *agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin, jamais simplement comme moyen* » (Kant 1994, p. 108). Pour Schopenhauer, l'impératif moral ou déontologique kantien correspond, sur le plan de l'éthique, à une impossibilité, puisqu'il satisfait avant tout l'amour-propre de celui qui, agissant par pur devoir et sans cœur pour ce qu'il fait, jouit d'une moralité qui n'est que formelle. Il lui oppose une éthique de l'empathie volontaire : l'action bonne est alors accomplie non seulement par devoir, mais parce que l'on s'y prête *volontiers*[6].

14 Wittgenstein, lui, évoque une impossibilité d'un autre ordre. Puisque l'éthique étend l'horizon d'un irréalisable absolu, il propose de la rapporter à une indétermination, qui serait d'ailleurs celle de la vision philosophique en soi, une recherche perpétuelle, qui impliquerait, donc, la posture du *questionnement*[7]. Enfin, pour Ricœur (2006, p. 711), l'éthique se définit justement par « tout le questionnement qui précède l'introduction de l'idée de loi morale ». Ici se dissocient vraiment l'éthique et la morale, celle-ci correspondant à ce qui « *s'impose* comme *obligatoire* » et celle-là à ce qui est « *estimé bon* ». Pour Ricœur, l'éthique prime la morale, même si cette dernière doit « soumettre la visée éthique [...] au crible de la norme ». Ce sont les « conflits suscités » par la norme, ou conflits de devoir (le « moment déontologique »), qui nous « ramènent de la morale à l'éthique, mais à une éthique enrichie par [ce] passage » (Ricœur 1991, p. 260). L'estimation ne procède pas sans rapport à la norme.

15 En art, on pourra dire que la morale impose plus ou moins le respect — voire l'irrespect — des règles et normes d'usage caractéristiques de la discipline, du genre ou de la culture dans lesquels l'œuvre s'inscrit, ce qui se rattache à l'esthétique. Ces règles d'usage sont toujours sujettes à l'*estimation* du créateur — et même à celle du spectateur, qui peut les tenir ou non pour importantes au moment de percevoir ou de recevoir l'œuvre. Nous associons entre autres l'éthique à cette estimation et à la possibilité qu'a le spectateur de s'y prêter.

2.1. L'éthique de l'acte communicationnel

16 Il est en général admis qu'aucun comportement n'est exclu du cadre communicationnel, même le silence, étant convenu d'abord qu'« on ne peut pas ne pas avoir de comportement » et qu'ensuite, « si l'on admet que, dans une interaction, tout comportement a la valeur d'un message, c'est-à-dire qu'il est une communication, il suit qu'on ne peut pas *ne pas* communiquer [...] » (Watzlawick *et al.* 1979, p. 46). Au cinéma, le *comportement* communicationnel dont le film témoigne ou reste imprégné a un caractère impersonnel : le film garde les traces d'un *acte*, mais celui qui a agi est absent.

17 Malgré tout, on ne saurait nier qu'un questionnement éthique déborde les limites du film. Autrement dit, la question se pose à divers étages du phénomène communicationnel qu'est le film : au niveau du texte lui-même, au niveau de l'émetteur, puis au niveau du récepteur, ceux prévus par le texte et qui, hors texte, trouvent à s'incarner en des figures personnelles imputables. Que des préoccupations éthiques soient assorties au champ de l'émetteur réel (le réalisateur, le scénariste, le producteur, la société de production, etc.), cela ne fait aucun doute : qui a agi ? pourquoi ? au profit de quelle institution ou idéologie[8] ? Ces questions se posent. Et le spectateur réel n'est pas innocent, pour le dire ainsi. Il a sa part de responsabilité, non pas dans l'existence du film, sa provenance ou sa configuration langagière, mais dans l'accueil qu'il lui réserve, dans l'attention ou la part de conscience qu'il lui consacre.

18 Le spectateur réel prend certes place devant le film avec ses particularismes, sa personnalité, dans un contexte singulier, mais l'écran lui impose un siège unique, qu'il emprunte par habitude. Comme texte, tout film implique *logiquement* et *stratégiquement* ce siège, destiné à un énonciataire, un spectateur virtuel : « *le texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif* ; [autrement dit] générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des

mouvements [du récepteur] » (Eco 1985, p. 65). Et le spectateur est toujours susceptible de s'engager (sciemment ou, plus souvent, inconsciemment) dans cette chorégraphie, et de suivre ainsi la trajectoire prévue pour lui par le film. Il s'avère plus ou moins libre d'y adhérer ou de s'en écarter, de se montrer coopérant, docile ou indocile, selon sa volonté, ses goûts, son savoir, ses aptitudes, voire son engagement spectatoriel (regarder passivement, se laisser porter, ou regarder activement, se voir regarder).

19 Si tout cela est vrai, il n'en demeure pas moins que le degré d'adhésion au film n'est pas qu'une question de docilité ou d'indocilité, de volonté pure, autrement dit. Il dépend aussi de facteurs qui échappent, peu ou prou, à la liberté du spectateur, et qui ont notamment trait aux contextes socioculturels et aux forces inconscientes qui l'animent. Les partis pris spectatoriels sont étudiés depuis fort longtemps par la psychologie et la sociologie :

> [...] l'organisme humain ne fait pas qu'écouter ou voir ou toucher « ce qui est là » ; au contraire il perçoit [...] ce qu'il veut percevoir. [...] En bref, le sujet-récepteur d'un message peut ignorer ou mal interpréter les parties du message [...] qui ne sont pas conformes à ses intérêts ou à ses goûts, ou qui tendent à désorganiser ou à mettre en cause ses autres perceptions et les décisions qu'il avait prises précédemment. D'autre part, il peut prêter une attention toute particulière aux éléments du message qui paraissent renforcer son point de vue, [ou] être ajustés à ses goûts et à ses antipathies [...] (Riley et Riley 1973, pp. 75-76).

20 S'ajoutent à cela les divers « groupes primaires » et le « contexte social » auxquels appartient le spectateur, sans parler du « système social général », qui façonne aussi sa réception du message (ce dont le modèle de Riley et Riley rend justement compte). La complexité de l'étude de la réception suppose une mise à profit des perspectives offertes par la sociologie et la psychologie. S'interroger sur elle amène l'analyste à se pencher sur la réalité humaine de la communication.

21 Pourquoi insister ainsi sur le fait qu'une personne existe derrière — et devant — le film ? Cette existence n'est pas subsidiaire au fait filmique, et elle l'est encore moins lorsqu'on pense à l'éthique. Les propos qui précèdent devraient permettre de mieux signaler le caractère peut-être inhabituel de l'approche privilégiée dans l'analyse menée en ces pages, qui associe l'éthique au jeu désincarné d'instances énonciatives et discursives. Assurément, le spectateur n'est pas exclu de l'énoncé ou du film puisque tout lui est destiné. C'est en ce sens que, si le film est empiriquement monologal — il parle seul —, il est esthétiquement plus ou moins dialogal, car un spectateur virtuel est impliqué, ses réactions sont anticipées, souhaitées, provoquées, calculées ou, plus rarement sans doute, ignorées. L'acte de communication auquel le film participe est impersonnel, mais voué à une saisie réelle, personnelle, que la présente étude ne prend pas pour objet.

22 Il semble que nous ne cessions de glisser jusqu'en dehors du texte, où se trouvent le cinéaste, le spectateur et le film. Mais pour l'analyse que nous avons voulu mener, la supposition a trait à l'existence d'une disposition éthique dans le film en tant que texte, en tant que phénomène de communication impersonnelle. Comme l'écrivait Francesco Casetti (1990, p. 12), l'énonciation au cinéma suppose « l'idée que le film signale d'une certaine façon la *présence* de celui auquel il s'adresse, l'idée qu'il lui assigne une *place* précise et l'idée qu'il lui fait accomplir un *parcours* ». Ne suppose-t-elle pas de même, d'une certaine façon, la *présence* d'une éthique, assortie à la *place* assignée au spectateur par le film et au *parcours* qu'il lui fait accomplir ?

2.2. L'éthique « impersonnelle »

23 L'énonciation prend vite dans l'esprit une forme humaine, ne serait-ce que provisoirement. « L'énonciation a volontiers quelque chose d'anthropoïde », écrivait Metz (1991, p. 12). Or, on le sait bien, nous pouvons, et c'est ce que proposait Metz, considérer le *faire* du film comme texte, ses opérations systémiques, sans recourir aux êtres de chair que sont le cinéaste et le spectateur. Metz parle ainsi d'instances d'incarnation, de foyer (l'énonciateur) et de cible (l'énonciataire). Cela étant dit, nous ne saurions priver notre esprit de frayer du côté de la réalité empirique, ne serait-ce que pour y puiser des exemples, et surtout une logique, car tout système communicationnel, aussi schématique soit-il, réfère à la réalité — le film purement exceptionnel, unique, qui tomberait hors de tout paradigme, qui n'entretiendrait aucun rapport à la réalité ou aux autres films, n'existe pas.

24 Quoi qu'il en soit, nous conviendrons de ce qui suit : de même qu'un film est le produit d'une énonciation impersonnelle et le lieu d'une relation virtuelle entre un énonciateur et un énonciataire, il est le lieu d'une éthique « impersonnelle »[9]. Celle-ci n'est toutefois pas sans rapport à la réalité empirique et morale qui est la nôtre : elle en est, dirions-nous, le substrat logique ou formel. Ce substrat, au cinéma, est langagier. Un film n'est pas qu'un assemblage de matières expressives, il est un assemblage *signifiant* et *orienté*. Même par le truchement de la fiction, il fait sans cesse référence au monde en le réorganisant, en le soumettant à la logique du *discours*, et, même s'il adopte un mode descriptif (ou documentaire), il ne cesse de communiquer, de *penser* en quelque sorte, devant et pour un récepteur. Étant discursive, langagière et orientée (c'est-à-dire destinée à être lue, vue, perçue), la représentation cinématographique est indissociable d'une « pensée en travail » (Roy 2000, p. 200), d'un « ouvragement » (Roy 2015, p. 14) voué à la communication, mais qui se tient entre les bords du film lui-même, sans qu'on doive songer à la personne réelle du cinéaste ou, même, du spectateur que nous sommes[10].

25 Dans les passages qui suivent, nous proposons une formalisation des liens possibles entre l'énonciation et cette éthique que nous proposons de qualifier d'impersonnelle. Pour ce faire, nous empruntons la voie de la schématisation, une approche classique de la sémiotique que d'aucuns considéreraient comme restrictive ou lacunaire. Si l'heure de telles approches formelles semble passée, leur pertinence nous apparaît inépuisable. Toute analyse est partielle et, dans une certaine mesure, approximative, et ce, quelle que soit la discipline (sémiotique, philosophie, sociologie, etc.). Le rêve de proposer une théorie ou des explications qui épuiseraient le sens d'un phénomène se dissipe au contact de la réalité. Assurément, les schématisations — la nôtre y compris — ne peuvent offrir qu'une représentation incomplète d'un phénomène. Leur avantage est cependant de donner l'impression de saisir toutes les dimensions du sujet examiné. Cette impression, aussi trompeuse soit-elle, a son importance dans la mesure où toute compréhension exige l'établissement de balises, de limites. L'utilité, prétendons-nous ici, de recourir — encore — à ce genre d'approches tient à permettre un tel balisage conceptuel. Il en va sensiblement de même quant à l'emploi de concepts bien connus qui nous semblent de bons outils de réflexion.

3. Formalisation d'une éthique communicationnelle au cinéma

3.1. Plans du contenu et de l'expression

26 Le cinéma communique, comme l'a dit Christian Metz, par le moyen de *figures* : toutes les formes possibles de cadrage et de montage, tous les moyens par lesquels le film peut raconter, montrer, représenter, signifier. Ce sont les unités de signification que le film met en œuvre, les tournures auxquelles il soumet ses matières de l'expression de sorte à communiquer quelque chose. Si « on ne peut pas attribuer à la figure [filmique] un sens [ou un même signifié] qui serait valable pour tous les films, [...] elle possède [néanmoins] divers sens qui correspondent à divers "usages" cinématographiques » (Metz 1971, p. 102), et qui sont, ajouterons-nous, reconnaissables par le spectateur, même de façon quelque peu distraite. Ces usages sont aussi variés qu'on peut l'imaginer, et c'est d'ailleurs le propre des artistes que de le faire, mais certaines tendances générales se dégagent malgré tout.

27 Toute communication balise ou détermine les conditions de réception du message qui en est l'objet. Certains actes communicationnels visent à créer ou maintenir une relation, d'autres à convaincre, d'autres à exhiber une pensée, etc.[11]. On dira de l'instance qu'est l'énonciateur qu'elle dirige plus *ou* moins les paramètres de l'expression et du contenu. Cette partition usuelle entre l'expression (le signifiant) et le contenu (le signifié) sert à décrire de manière formelle ce que tout un chacun est à même de concevoir intuitivement à sa manière : dans les deux cas, une *substance* est mise au service de la communication par une mise en *forme* qui la rend intelligible, et toutes deux reposent sur une *matière* fondamentale[12]. Ces dimensions, ou *plans*, sont inextricables, comme la page et le papier. Illustrons la chose par un exemple simple (et même simpliste, assurément).

Figure 1. Gros plan



Matière du contenu : Les possibilités sémantiques (la possibilité du sens, qui suppose un rapport à la réalité, qui comprend tout ce qui est pensable)
Substance du contenu : Une personne, une femme, un regard, du temps…
Forme du contenu : Cette jeune femme-là, regarde en direction de…

Matière de l'expression : Les possibilités matérielles de l'expression (l'image en soi, le cadrage en soi, le montage en soi…)
Substance de l'expression : Un gros plan, une hauteur et une orientation du point de vue…
Forme de l'expression : Ce gros plan-là, dessinant cette composition-là, montrant cette femme-là…

28 L'image fournie est une photographie libre de droits, glanée sur internet. Elle ne provient pas d'un film, mais supposons que c'est le cas. La matière du contenu existe en soi, pour tous les systèmes sémiotiques ou langagiers : c'est le puits du sens, général ou particulier, susceptible d'émerger de l'image. La substance et la forme du contenu sont inséparables : c'est ici une femme, mais une femme *en particulier*, qui regarde *quelque chose* d'une *certaine manière*, etc. La matière de l'expression est la condition de possibilité matérielle de l'expression. Au cinéma, c'est tout ce qui se rattache au filmique : l'image (ou la visualité), le son (ou le sonore), le montage (ou la syntagmatique), etc., considérés en eux-mêmes. Dans notre exemple, c'est — imaginons-le — l'image mouvante et sonore, dotée d'un cadrage, lui-même susceptible de changer, etc. La substance et la forme sont, ici aussi, inextricables : il s'agit d'un gros plan sur *ce* personnage *en particulier*, situé à *cette* distance *exacte*, saisi depuis *cet* angle de vue *précis*, et ainsi de suite.

29 Admettons que notre lecture de cette image est bien pauvre car, malgré l'absence totale de contexte (nous ne savons rien de la « scène » d'où elle serait extraite), nous n'avons rien dit des couleurs, de la coiffure, de l'expression faciale, de la tenue, de la nudité du décor, de la connotation culturelle (désormais « époquale ») du couvre-visage. Les possibilités expressives et communicationnelles sont, autrement dit, fort nombreuses. Voilà certes une évidence, mais qui valait, croyons-nous, la peine d'être rappelée dans le cadre du petit tableau récapitulatif que nous brossons.

3.2. La directivité de l'énonciation

30 Tant sur le plan de l'expression que du contenu, l'énonciateur, pour y revenir, pointe le sens à l'énonciataire. Il *dirige*, avec un degré *variable* d'insistance, sa perception du « message » (l'énoncé) et les conditions de sa participation à l'expérience communicationnelle. Tenir les procédés formels pour seuls exemples des opérateurs de l'énonciation se justifie sans doute par le fait qu'ils sont bel et bien ce que l'on voit et entend au cinéma. Mais ces procédés, dont on associera la face manifeste au plan de l'expression, sont inséparables de leur contenu, tant sa substance que sa forme. L'énonciateur dirige, et il le fait, donc, sur tous les plans.

31 Conformément à l'opinion qu'avait Metz à ce sujet, l'énonciation est partout agissante dans le film. Parmi toutes les figures grâce auxquelles le film signifie et communique, il n'y en a aucune qui soit en elle-même plus visible, plus énonciative ou visiblement énoncée que d'autres. Leur visibilité est relative au contexte du film dans sa globalité et à son ancrage culturel, c'est-à-dire à un ensemble de conventions : s'il s'agit d'un documentaire, le commentaire hors champ ou le regard-caméra seront attendus, par exemple. Mais si l'énonciation est partout agissante, la *directivité* de l'énonciateur n'agit pas avec la même intensité sur toute l'étendue (ou l'extensité) du film. Toute figure filmique peut être « énoncive » et se dissimuler comme opérateur de signification, ou « énonciative » et « se montrer pour ce qu'elle est dans l'énoncé [c'est-à-dire une figure de discours] » (Casetti 1990, p. 45). Nous empruntons la terminologie proposée par Casetti : une *énonciation énoncée*, qui produit un *énoncé énonciatif*, c'est-à-dire un film qui se présente comme discours ou dont la discursivité, les marques de l'énonciation sont visibles ; et une *énonciation fuyante*, qui produit un *énoncé énoncif*, c'est-à-dire un film qui masque sa nature discursive ou dont la discursivité ou les marques énonciatives sont éclipsées par le sujet, ou « que le récit [...] aura complètement réabsorbées, en les rapportant à sa logique propre et en les intégrant dans son propre univers [la fiction] » (*ibid*., p. 46)[13].

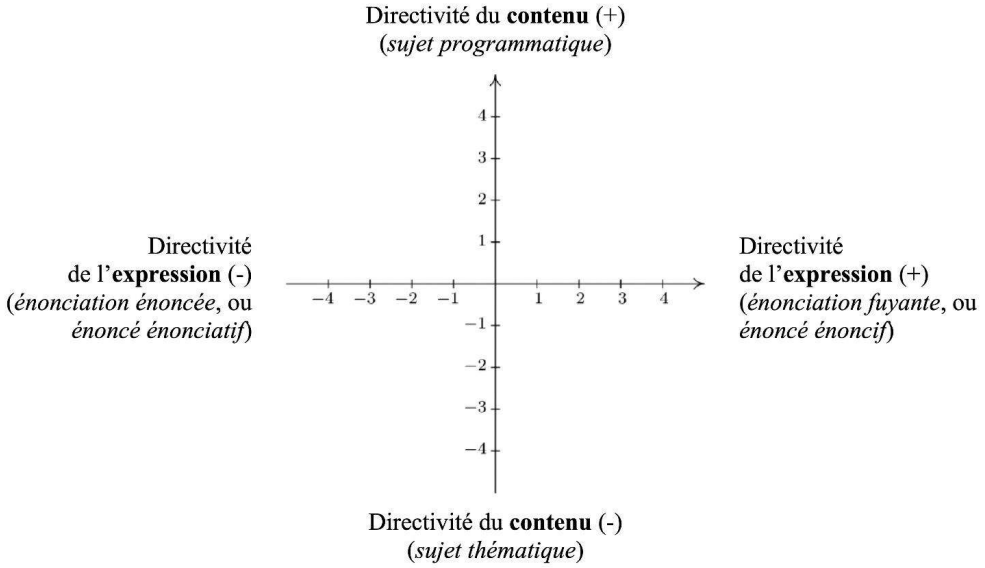
32 La directivité de l'énonciateur, qui détermine le parcours empruntable par l'énonciataire, et la teneur de l'éthique impersonnelle qui lui est associée varieront, c'est notre hypothèse, selon que l'énonciation, ses figures et leur valeur soient davantage portées d'un côté ou de l'autre de ces axes qui opposent d'une part l'énoncé énoncif et l'énoncé énonciatif, puis d'autre part une programmatique et une thématique. Ainsi, cette directivité se manifeste, sur les plans de l'expression et du contenu, avec une intensité et une extensité graduelles, avec plus ou moins de force selon une échelle que l'on peut se représenter aussi bien mentalement que schématiquement.

33 Quant à cette directivité énonciative, l'axiomatique est la suivante :

- plus la directivité de l'*expression* est importante, plus l'*énonciation* est, paradoxalement, *fuyante* : elle n'est alors pas aperçue et le film se donne comme représentation immanente ; moins la directivité de l'*expression* est importante, plus l'*énonciation* est *énoncée*, c'est-à-dire donnée, annoncée comme telle, et le film se présente alors comme discours ;
- plus la directivité du *contenu* est importante, plus le *sujet* traité se fait *programmatique* : le *sujet* constitue alors le but de l'acte communicationnel, tous les moyens discursifs sont orientés vers une idée phare ; moins la directivité du *contenu* est importante, plus le *sujet* se fait *thématique*, jusqu'à devenir un motif ou un simple prétexte à l'acte communicationnel.

34 Dans la schématisation suivante, qui traduit les observations précédentes, les deux axes identifiés, celui de l'expression (l'abscisse) et celui du contenu (l'ordonnée), se croisent. Le lecteur notera aussi qu'ils sont gradués, mais nous précisons d'emblée que l'analyse proposée est qualitative et non quantitative (c'est la « qualité » globale des films considérés qui sera tenue pour pertinente, faute de pouvoir ici se pencher sur le détail de leur configuration). On remarquera enfin que quatre quadrants se trouvent ainsi constitués, sur lesquels nous reviendrons avec des exemples sommaires.

Figure 2



Directivité de l'énonciation filmique

35 Quel que soit l'axe considéré, le degré de directivité permet de mesurer la participation spectatorielle prévue par le texte : plus l'énonciateur se fait directif, moins le texte invite le questionnement ou l'estimation de l'énonciataire. Pour concevoir l'éthique impersonnelle comme ce qui apparaît au creux de l'acte communicationnel, il faut garder à l'esprit l'importance de la relationnalité, intrinsèque à cet acte. Une communication éthique au cinéma impliquera que, même balisée — et elle l'est forcément —, la trajectoire offerte au spectateur lui fait prendre part, plus ou moins consciemment, à une relation. C'est l'appel à y participer, lorsqu'il est entendu, qui traduit l'idée d'une « sollicitude » et d'une « demande de réciprocité » (Ricœur 1991, p. 258), auxquelles est assortie l'éthique communicationnelle.

36 Dans le cas d'une *énonciation fuyante*, qui se dissimule au profit du récit, de la fiction, de l'information ou de l'idéologie, la voie de lecture du spectateur est strictement balisée. Les moyens employés sont connus et associés aux modes privilégiés du cinéma narratif classique — qui souscrit à ce que Bergala appelait « idéologie de la fiction[14] » — ou du documentaire assertif — et le commentaire qui lui est caractéristique. Le questionnement et l'estimation y sont alors découragés. Dans le cas d'une *énonciation énoncée*, qui s'affirme comme discours, parfois au détriment du récit, de la fiction, de l'information ou de l'idéologie (qui ne disparaissent jamais cela dit), la voie de lecture du spectateur est faiblement balisée. La *lecture* n'est pas prévue par le texte, ou il est prévu qu'elle soit attentive aux opérations langagières mises en œuvre par le film.

37 À son extrémité, l'*énonciation énoncée* force le questionnement : des moyens interpellatifs peuvent être utilisés, qu'il s'agisse de regards-caméra, d'un commentaire hors champ ou de chocs spectatoriels — que ceux-ci soient iconiques, plastiques, diégétiques ou profilmiques, voire, comme y pensait Burch (1968, p. 179), des « agressions esthétiques ». Les moyens en question correspondent aux marques de l'énonciation mais, comme nous l'avons indiqué plus tôt, il n'existe aucune figure donnée qui serait *énonciative* de manière absolue. Des figures sont énonciatives eu égard au système *du* film (sa proposition narrative, fictionnelle ou formelle), au système que constituent *les* films (un cinéma national, un genre, un mouvement, le cinéma d'une époque, etc.), ou plus généralement à diverses conventions qui, parce qu'il s'agit de conventions, sont habituellement connues du spectateur (et de l'analyste).

38 Sur le plan du contenu, le *sujet* dit *programmatique* interdit la nuance des idées, car il n'en a qu'une seule pour toute préoccupation. La forme du contenu se soumet à une directivité si grande que cette idée y prend une importance absolue : ce sera par exemple le film à thèse, dans lequel tout converge pour accréditer cette dernière. Inversement, un *sujet* dit *thématique* est accessoire, approximatif ; il en vaut d'autres, et d'ailleurs bien d'autres auraient pu se substituer à lui. La pureté des extrémités — les pôles extrêmes ou l'extrême centre — sont plus rares que les cas moyens, qui figureraient, dans notre petit schéma, autour de l'origine, c'est-à-dire de l'intersection des deux axes.

4. Des exemples en quatre quadrants

4.1. Explications relatives aux exemples choisis

39 Avant de présenter quelques exemples, nous nous permettons ici des remarques élémentaires qui servent à justifier et expliquer le choix et l'évaluation de ces exemples. Ce choix et cette évaluation ont aussi contribué aux propositions plus générales de cette étude.

40 D'abord, et cela pourrait aller sans dire, nous présumons que notre lecture de ces films est juste. Ensuite, nous estimons que d'autres analystes sont susceptibles d'adhérer à cette lecture. Les exemples retenus permettent, par hypothèse, de faire mieux comprendre nos propositions théoriques ou de convaincre le lecteur à leur sujet. Enfin, si tout film implique un « champ de vision », par la série de points de vue qu'il fait emprunter au spectateur, il constitue simultanément un « champ de forces » dans lequel l'analyste prend position. Il y remarque, à partir de cette position, certaines qualités sensibles (perceptibles) ou des « flux énergétiques gradués et conflictuels » (Ouellet 1996, p. 5) qui ont trait à l'énonciation, aux matières, substances et formes de l'expression et du contenu. Autrement dit, et pour reprendre ici encore les termes de la sémiotique tensive, le spectateur est un sujet percevant, un sujet noétique qui s'inscrit dans le champ de forces que lui offre le film, de même qu'il s'inscrirait dans n'importe quel objet esthétique en le saisissant. C'est parce que l'analyste perçoit ces flux et qualités sensibles dans l'objet qu'il peut, par déduction, procéder à une généralisation, dont il rendra compte sous forme d'un processus de catégorisation et de schématisation.

41 Par rapport à la réalité, ou au champ de forces de la « masse hylétique indifférenciée du divers sensible » (Ouellet 1996, p. 4), le film offre un champ de vision, disions-nous. Une

sélection, dans le paradigme de la réalité (souvent fictionnalisée pour les biens du film), et une *organisation*, qui prend la forme du syntagme filmique, ont eu lieu, et le film en rend compte. Cette sélection et cette organisation sont le fait d'une saisie par le film, et c'est toujours le cas. Sur le plan formel, l'énonciation correspond à cet acte (de saisie) et l'énonciateur en est l'instance responsable. Pour le spectateur qui s'interroge sur le film, le champ de vision n'a plus pour référent, ou pour seul référent, la réalité, mais d'abord et avant tout le film lui-même, son énonciation et les représentations qu'il articule, la plupart du temps sous forme narrative. Il s'est agi pour nous de considérer ou d'examiner la modalisation à laquelle les films choisis (voir plus bas) soumettent les valeurs ou flux énergétiques identifiés comme étant pertinents à l'analyse d'une éthique impersonnelle, et que les deux axes du schéma présenté plus tôt servent à illustrer. Cet examen a, en retour, permis d'élaborer ou de parfaire une catégorisation et une schématisation.

4.2. Des cas extrêmes

42 Voyons d'abord, pour chacun des quadrants, des exemples de cas extrêmes, qui permettent de se faire une meilleure idée des catégories proposées. Seront ensuite présentés des exemples de cas moyens, nécessairement plus ambigus. La description de ces exemples demeure ici à l'état d'ébauche dans la mesure où leur analyse ne constitue pas l'objet du présent article. C'est ailleurs qu'il nous faudrait proposer une analyse filmique susceptible de confirmer la pertinence ou la validité des propositions théoriques qui sont ici les nôtres. Le choix des exemples que nous offrons pour soutenir provisoirement notre hypothèse témoigne donc d'une connaissance filmographique (la nôtre) et d'une compréhension des œuvres et des catégories auxquelles on peut les associer (la nôtre encore une fois, mais une compréhension qui s'appuie sur l'histoire du cinéma et sur l'état des connaissances apportées par les études cinématographiques).

43 1er quadrant (sujet programmatique + énonciation fuyante) : le *film de propagande* est ici l'exemple le plus éclairant, et l'utilisation qu'en ont faite les régimes totalitaires est connue. L'énonciation y est à ce point balisée, sa cohérence interne est telle que le discours non seulement dirige la lecture de l'énonciataire, et qu'il efface les traces de son travail, mais il le fait au profit d'une idée dont il assure la promotion sans qu'il soit aisé de s'y soustraire. *La chute de Berlin* ou *Le serment* (réalisés par Tchiaoureli) adhèrent pleinement à l'idéologie soviétique, d'emblée programmatique, et ce, en son sens le plus fort. Toutes les formes de l'expression, en plein accord avec le style mythologisant du réalisme socialiste, dont ils représentent le sommet, y participent d'un projet unificateur du peuple soviétique sous le signe de l'idéologie bienfaitrice de l'État, et la figure « divine » et iconographiée de Staline y est d'ailleurs favorablement représentée. Simon Markish (1981, p. 131), philologue, propose l'expression de « film-akathiste » pour en marquer le caractère adorateur. Le texte du film ne laisse aucune voie pour le questionnement du spectateur virtuel, qui n'est reconnu ni comme lecteur, ni comme interlocuteur possible, ni comme individu, mais uniquement comme un passeur des idéologies, voire des mythologies promues par le film.

44 2e quadrant (sujet programmatique + énonciation énoncée) : le *film plastique* présente un cas parlant pour cette catégorie. Au contraire du dernier exemple, l'énonciation du film plastique n'est pas fuyante, elle se présente telle quelle, elle est apparente, visible.

Mais d'ailleurs, c'est le jeu formel lui-même qui constitue la totalité du sujet et qui justifie l'existence du film, ce pourquoi l'on y verra un sujet programmatique. Dans *Caprice en couleurs*, réalisé par Evelyn Lambart et Norman McLaren, des images non figuratives, peintes ou gravées sur la pellicule, se succèdent à toute vitesse en s'accordant à la musique d'Oscar Peterson. L'expérience en laquelle consiste le film ouvre à la possibilité d'une intermédialité symbiotique de l'image et de la musique, ou interroge la ressemblance *a priori* inexistante entre elles. Ce sujet s'avère, pour ce film, essentiel et donc programmatique. Il en constitue l'objectif : mettre en évidence ou réaliser cette intermédialité symbiotique. Le questionnement du spectateur est attendu sur le plan de l'expression. La trajectoire du film le convie à une exploration des relations sons et images. Sur le plan du sujet, le spectateur aura moins à se questionner qu'à se prêter à une expérience esthétique.

45 3e quadrant (sujet thématique + énonciation énoncée) : bien qu'il exhibe lui aussi son énonciation, le *film expérimental*, contrairement au film plastique, n'a pas pour projet un sujet en particulier. Ou le sujet qu'il choisit lui sert de proposition, de support pour les expérimentations auxquelles il se livre. Le sujet y est accessoire, il sert au jeu formel entrepris, qui est souvent figuratif. Dans *Rythmetic*, réalisé par Norman McLaren, des chiffres apparaissent, disparaissent, s'additionnent, se soustraient. Le sujet, dira-t-on, est l'arithmétique, ou la logique mathématique. Cette thématique sert à établir une composition étrangère aux codes habituels du cinéma, d'où son caractère expérimental. Le questionnement du spectateur est attendu sur le plan de l'expression, qui sollicite des critères d'évaluation peu courants et qui paraît se présenter sur un mode ludique. Mais il l'est également sur le plan du contenu, dont le caractère inusité, voire banal, laisse songeur.

46 4e quadrant (sujet thématique + énonciation fuyante) : au *film naïf* (faute d'une appellation plus adéquate) correspond le domaine de l'habitude spectatorielle. La réception prévue par le film a un caractère entendu, si bien que dès les premiers plans la trajectoire paraît toute tracée. Nous sommes ici dans l'ordre du film de genre, largement conventionné. L'intérêt du film naïf tient moins à son sens qu'à l'expérience dont il permet de jouir, et le spectateur reconnaîtra qu'il s'agit là de la position spectatorielle attendue de lui. Cette compétence est prévue par l'énonciateur ; le film de genre a un « lecteur modèle » (Eco 1985, pp. 61 *sq*.), dont les compétences interprétatives sont présumées avoir été constituées par la chaîne de films comparables préexistants, ceux qui forment le paradigme du genre en question. Il est prévu que le lecteur coopérant reconnaîtra (et appréciera) les tournures stylistiques, les connotations, l'application normative des règles de genre que l'énonciateur aura mis à profit (Eco 1985, pp. 84 *sq*.). La jouissance recherchée par le spectateur et offerte par l'œuvre tient justement à la répétition ou régularité formelle (fortement directive, car tournée vers le sujet) et thématique (fort peu directive, car le sujet est anodin, accessoire ou conventionnel). Le questionnement du spectateur est rendu possible par le rapport de connivence qui donne aux films de cet ordre leur pertinence. Pour des exemples, on puisera au large et riche réservoir des films de série B et d'exploitation.

4.3. Des cas moyens

47 La majorité des films ne logent pas aux extrêmes du schéma que nous proposons, avons-nous dit. Voyons donc rapidement des exemples moins radicaux et qui, sur le

plan de l'éthique impersonnelle, témoignent d'une plus grande ambiguïté. Notons que le « couple » inscrit entre parenthèses, qui situe les exemples cités dans le schéma — au croisement de l'axe de l'expression, x, et de l'axe du contenu, y —, n'a qu'une valeur indicative, puisqu'on ne saurait leur attribuer une place exacte, du moins à cette étape de notre travail. La détermination du couple est bien sûr relative à notre jugement, à notre lecture des films évoqués. Une analyse approfondie de ces exemples permettrait de confirmer cette lecture, de la préciser et, ce faisant, de servir notre thèse.

48 1er quadrant (sujet programmatique + énonciation fuyante) : dans ce quadrant, où la directivité énonciative est au plus fort sur tous les plans, figurent nombre de films qui cherchent à convaincre, à enseigner, ou qui espèrent inculquer un « message » à un spectateur captif. Le sujet tend vers une programmatique et l'énonciation tend à l'invisibilité des moyens rhétoriques employés. De manière générale, les films réalisés par l'Américain Michael Moore (1, 4) correspondent à cette catégorie. S'ils se présentent tels des documentaires informatifs, ils sont davantage argumentatifs ou assertifs et s'avèrent destinés à persuader par tous les moyens et subterfuges. Si ces moyens sont nombreux, variés et parfois visibles, ils veillent toujours à restreindre les possibilités interprétatives du sens. Par ailleurs, ces films sont politiquement investis. Dans *Star Wars: The Last Jedi* (4, 3) et *Captain America*: *The First Avenger* (4, 3), deux films hollywoodiens relativement récents, la fiction sert de support — et l'énonciation fuyante, de couvert — à la promotion d'idées et de valeurs politiques, sociales et morales sous-jacentes : un progressisme institutionnalisé pour le premier (féminisme, anticapitalisme, représentation diversitaire) ; un nationalisme militarisé pour le second (exceptionnalisme américain, héroïsme guerrier)[15]. La trajectoire de l'énonciataire est, dans tous ces cas, soigneusement balisée ; la directivité énonciative permet à la programmatique d'être communiquée sans que soit sollicitée l'estimation de l'énonciataire.

49 2e quadrant (sujet programmatique + énonciation énoncée) : dans ce quadrant, la directivité énonciative est plus faible sur le plan de l'expression que sur le plan du contenu. Les films qui appartiennent à cette catégorie se consacrent à la promotion d'une idée (voire d'une idéologie), mais ils le font par des moyens inhabituels, de sorte que la forte expressivité formelle invite le spectateur à des questionnements. Dans *Tout va bien* (-3, 3), Godard s'exerce, comme il en a l'habitude, à des singularités formelles et narratives, qui auront pour effet de solliciter l'esprit interprétatif du spectateur. Malgré tout, sur le plan du contenu, le film s'engage tel un manifeste anticapitaliste. L'expression s'y plie au sujet[16]. Dans *Le cuirassé Potemkine* ou *La grève* (-4, 4), Eisenstein explore les possibilités expressives du cinéma muet, notamment par le déplacement inusité du point de vue et un montage perturbateur, voire incitateur, ou qui lui permet de composer des figures de style. Cette exploration avait un objectif politique ostensiblement avoué : assurer « un façonnage adéquat du public » grâce à « une approche de la forme fondée sur des bases authentiquement marxistes » (Eisenstein 1974, pp. 129, 150)[17]. Malgré tout, les moyens énonciatifs y sont à ce point marqués qu'ils poussent, justement, le spectateur à les remarquer. Dans *Mourir à tue-tête* (-1, 4), réalisé par Anne-Claire Poirier, l'énonciation n'est pas fuyante, puisqu'elle mêle les formes fictionnelles, théâtrales et documentaires. Néanmoins, en faisant intervenir les figures fictives ou feintes de la réalisatrice et de la monteuse d'un film mis en abyme dans le film, ainsi que la voix d'une commentatrice en surplomb, l'énonciateur analyse le sujet pour le spectateur, dont les doutes anticipés sont aussitôt dissipés, et « ajout[e]

un surcroît de réalité au discours » (Roy 2002, p. 146), en accrédite les moyens privilégiés et les propos tenus. D'ailleurs, le sujet est nettement programmatique, puisque l'objectif du film est de dénoncer le viol des femmes et d'y consacrer tous les moyens expressifs du cinéma — même les plus brutaux, ce dont témoigne une scène de viol en caméra subjective.

50 3e quadrant (sujet thématique + énonciation énoncée) : dans ce quadrant, la directivité énonciative est relativement faible sur tous les plans. Les films qu'on peut y associer recourent parfois à des moyens convenus, mais ils s'adonnent aussi à une exploration formelle singulière ou, par le jeu qu'ils proposent, invitent le spectateur à un questionnement. Dans *Persona* (-4, -3), réalisé par Bergman, l'énonciation force l'énonciataire à adopter une posture inconfortable en joignant, à un récit de fiction apparemment banal, une quantité impressionnante de figures cinématographiques, qui, par leur diversité et leur visibilité, rendent manifeste l'écriture du film. Quant au plan du contenu, le film n'est pas particulièrement directeur, et encore moins directif, dans la mesure où le sujet semble ou bien se dérober ou, par implicitation, inviter à des lectures plurielles[18]. Dans le film *Crash* (-2, -2), réalisé par le Canadien David Cronenberg, l'énonciation mêle, à une forme narrative qu'on dirait conventionnelle au premier abord, des temps morts et des scènes érotiques qui paraissent interrompre le récit, mais qui en constituent aussi, paradoxalement, l'intérêt. Le caractère inusité du sujet — la fusion entre l'érotisme et la violence des accidents routiers — et les ambiguïtés morales ou métaphysiques que fait naître son traitement se destinent à un énonciataire averti[19]. Un film de genre comme *Sleepaway Camp* (-1, -2) prend pour lui tous les codes associés au cinéma d'horreur de série B qu'on qualifie de *slasher*, mais il s'écarte, sur le plan de l'expression, des trajectoires usuelles par une esthétique ostensiblement kitsch. Le contenu, quant à lui, subit aussi l'influence de cette approche distanciée : les habituelles victimes de ces films, de jeunes adultes, sont ici remplacées par des enfants, et les conventions thématiques apparaissent pour ce qu'elles sont.

51 4e quadrant (sujet thématique + énonciation fuyante) : enfin, dans ce dernier quadrant, la directivité est plus forte sur le plan de l'expression que du contenu, ce dernier ayant souvent un caractère attendu. Le film *Steel Magnolias* (4, -3) prend pour thématique l'émotionnalisme féminin, que le texte vise à capturer et à susciter, c'est-à-dire qu'il cherche à l'explorer par la fiction et à faire vivre au spectateur une expérience sensorielle sur ce mode. Le genre est celui du mélodrame, ou du « tire-larmes ». La comédie *Clue* (2, -2) a pour seul véritable sujet le thème du jeu, étant d'ailleurs l'adaptation filmique d'un jeu de société bien connu. Mi-sérieux, le film s'amuse avec les références historiques et culturelles qu'il s'approprie (dont le *whodunnit*) et lance quelques clins d'œil au spectateur, qu'il invite à jouer en devinant qui a fait quoi. L'énonciation fuyante est, autrement dit, ponctuée de moments d'interpellations qui sont assortis à la nature de la comédie : la présence de gags (et de gags filés ou *running gags*) signale celle de l'énonciateur, qui encourage par là un rapport de connivence avec le spectateur. La même sorte d'ambiguïté traverse le film d'horreur italien *Démons* (2, -2), réalisé par Lamberto Bava, puisque, si les codes du genre y sont bel et bien respectés (scènes effrayantes, pornographie du carnage, personnages étiquettes), le sujet, suspicieusement arbitraire, ouvre la voie à la mise en abyme. Située dans un cinéma de type palace, l'action met en scène le visionnement d'un film d'horreur, dont les démons qui le peuplent vont contaminer tour à tour tous les spectateurs.

5. Remarques conclusives

5.1. À propos de la variabilité énonciative

52 À la lecture du petit schéma que nous proposons et des catégories qu'il dessine, l'analyste du cinéma qu'est tout spectateur indocile ou averti reconnaîtra que la configuration énonciative d'un film détermine, autant sur le plan du contenu que de l'expression, le degré de participation du spectateur à l'acte communicationnel qu'est le film, et que l'éthique de la communication dépend de cette sorte de dialogisme. Les films associés au premier quadrant risquent ainsi de se voir soumis à une critique d'ordre éthique (voire morale), mais ils ne sont pas les seuls.

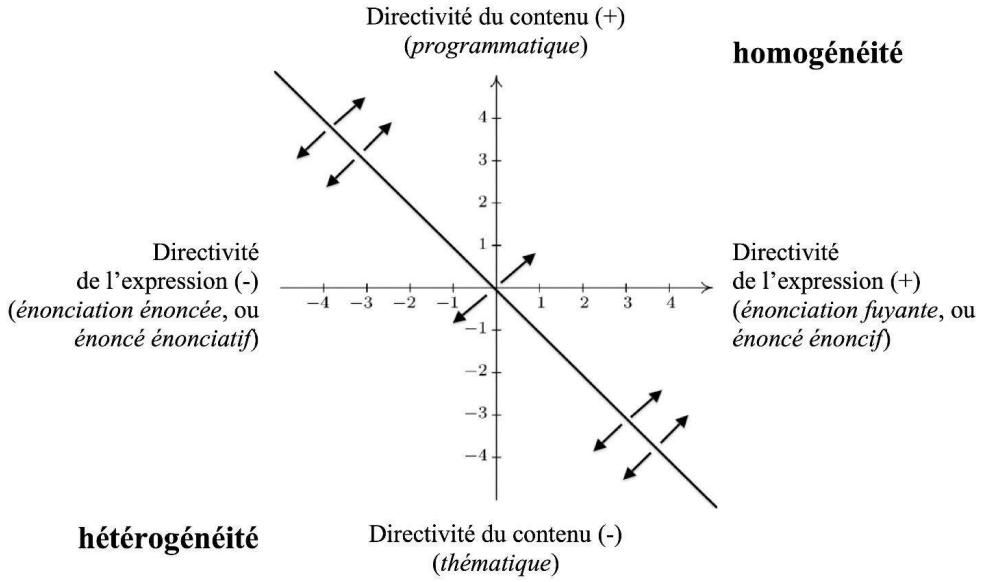
53 Certes, nul film n'est parfaitement homogène — des moments, scènes ou figures les font glisser d'un côté ou de l'autre, le long des axes de la directivité. Ou, pour reprendre ici encore les termes de la sémiotique tensive, on dira qu'« [un film] donné occupera, en fonction de la force de l'intensité et de l'extensité qui le caractérisent [intensité/extensité de la directivité des éléments qui le composent], une ou plusieurs positions données sur ce plan » (Hébert 2005, paragr. 6). Par exemple, le montage transparent du cinéma narratif classique y est en usage sur toute l'étendue du film et la précision avec laquelle les raccords sont effectués — de sorte à épouser la logique causale et psychologique suggérée par les actions et comportements des personnages — traduit une forte intensité. Cela dit, des mouvements d'appareil ou recadrages plus faiblement justifiés par la fiction pourraient momentanément éloigner ce même film hypothétique du pôle de l'énonciation fuyante.

54 Nous pourrions, ailleurs, nous interroger sur l'espace tensif de films précis : sur quelle étendue, avec quelle densité et quelle force la directivité s'y manifeste-t-elle ? quelle corrélation — converse ou inverse — y est-elle impliquée ? quelles en sont les conséquences sur l'acte communicationnel, sur la relationnalité et, donc, sur l'éthique de la communication filmique ? On retiendra, pour l'heure, que la variabilité énonciative est un fait inévitable.

5.2. Une partition transversale : homogénéité, hétérogénéité

55 Cela étant dit, on n'en décèle pas moins en chaque film une tendance générale, tant sur le plan de l'expression que du contenu. Une partition transversale de notre schéma, que l'on peut examiner plus bas (et qui redécoupe la sectorisation dyadique précédente), nous amène à la proposition suivante, qui demeurera ici à l'étape de la simple hypothèse.

Figure 3



Directivité de l'énonciation filmique (axe transversal)

56 En ce qui concerne la communication, l'*homogénéité* énonciative, aussi bien celle des formes de l'expression que des formes du contenu, tend à repousser hors de son système autosuffisant la pensée spectatorielle, ou inversement (mais cela revient au même) tend à la harnacher. Le texte qui correspondrait au gradient (4, 4) « pense » par et pour lui-même. Le versant de l'*hétérogénéité* énonciative ferait place, plutôt, à une complexité que le spectateur, désormais interlocuteur en puissance, serait invité à examiner. L'autosuffisance ou l'invitation, selon le versant où l'on se situe, se liraient à même le texte en termes, donc, d'homogénéité ou d'hétérogénéité. Ces deux secteurs nous amèneraient à préciser, sur le champ des possibles cinématographiques, l'étendue variable ou le spectre d'une éthique de la communication au cinéma.

57 À cet égard, le *devoir* de l'énonciateur serait d'attribuer *volontairement* à l'énonciataire, dans l'acte communicationnel, la fonction d'*agent* et non pas de simple *patient*, de le viser comme fin (un destinataire *agissant*) plutôt que comme moyen (un destinataire *expectant*). Ainsi, l'énonciateur transformerait l'acte empiriquement monologal ou unidirectionnel qu'est le film en un acte esthétiquement ou poïétiquement dialogal ou bidirectionnel. Il rendrait possibles autant le *questionnement* du spectateur que l'*estimation* de l'analyste, ouvrant ainsi la voie d'une communication proprement éthique.

5.3. Réapparition de l'éthique

58 Nous avons voulu reprendre une approche de l'énonciation largement reconnue en en faisant ressortir un souci pour l'éthique qui s'y trouvait assurément déjà. Nous en avons proposé une représentation formelle grâce à laquelle il serait possible de procéder à une évaluation d'œuvres filmiques dans la perspective d'une éthique impersonnelle, variable selon la directivité que l'énonciateur exerce sur les plans de l'expression et du contenu. Si ce genre de formalisation paraît rigide et exclut forcément d'autres aspects de la communication et de l'éthique, elle permet la représentation d'une structure de

signification à laquelle la relationnalité et, conséquemment, l'éthique participent. Cette éthique résulte de la corrélation tensive des valeurs que sont l'expression et le contenu de l'énoncé puisque c'est principalement l'énonciation du film qui détermine la perception et la saisie qu'il est possible d'en faire. Examiner l'énonciation ne rend pas seulement compte de procédés de communication, mais fait apparaître le domaine de l'éthique du film. Son apparition se laisserait mesurer suivant la variation de la directivité énonciative à l'œuvre, qui déterminerait le spectre de cette éthique.

59 L'éthique impersonnelle n'élimine en rien l'éthique personnelle de la réflexion sur les phénomènes de communication. Il s'agit de deux états coexistants de l'objet, dirait-on, qui apparaissent alternativement selon la préoccupation du spectateur ou de l'analyste. La question se pose toutefois de savoir si les productions médiatiques modernes, comme les films, les jeux vidéo ou les autres œuvres audiovisuelles, n'invitent pas à repenser l'éthique. L'éthique personnelle suppose l'imputabilité non pas d'instances, mais de personnes réelles — une imputabilité quant à la relation que l'œuvre permet ou non d'établir. Cela étant, les œuvres dont l'auteur a un statut ambigu (contrairement aux œuvres littéraires ou picturales, par exemple) semblent s'y soustraire. Cela pourrait confirmer la pertinence de considérer l'éthique impersonnelle et le spectre sur lequel elle se déploie.

BIBLIOGRAPHIE

AUMONT, Jacques, BERGALA, Alain, MARIE, Michel & VERNET, Marc (1983), *L'Esthétique du film*, Paris, Nathan.

BERGALA, Alain (1977), *Initiation à la sémiologie du récit en images*, Paris, Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente.

BURCH, Noël (1968), *Une praxis du cinéma*, Paris, Gallimard.

CASETTI, Francesco (1990), *D'un regard l'autre. Le film et son spectateur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

CROWER, Lori A. (2011), « Superheroes or Super-Soldiers?: The Militarization of Our Modern-Day Heroes », *in* BEIER, J. Marshall (dir.), *The Militarization of Childhood*, New York, Palgrave Macmillan, pp. 111-131.

ECO, Umberto (1985), *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.

EISENSTEIN, S.M. (1974), *Au-delà des étoiles*, Paris, Union générale d'éditions, 10/18.

GODARD, Jean-Luc (1985), *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, Paris, Cahiers du cinéma–Éditions de l'Étoile.

GREIMAS, Algirdas Julien & GREIMAS, Joseph (dir., 1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage I*, Paris, Hachette.

HALL, Edward T. (1981), « Proxémique », *in* BATESON, *et al.*, *La Nouvelle Communication*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 191-221.

HÉBERT, Louis (2005), « Le schéma tensif. Synthèse et propositions », *Tangence*, 79, pp. 111-139.

HJELMSLEV, Louis (1971), *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit.

JAKOBSON, Roman (1963), « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, pp. 209-250.

JOHNSON, Brian D. (2005), « Crash Test », *Take One: Film & Television in Canada*, 50, pp. 31-37.

KANT, Emmanuel (1994), *Métaphysique des mœurs I. Fondation de la métaphysique des mœurs. Introduction à la métaphysique des mœurs*, Paris, Flammarion.

KRISTEVA, Julia (1971), « Introduction : le lieu sémiotique », *in* KRISTEVA, REY-DEBOVE & UMIKER (dir.), *Essais de sémiotique*, La Haye, Paris, Mouton.

LACASSE, Alain (1994), « Considérations sur la portée éthique des propositions de Christian Metz pour une énonciation impersonnelle au cinéma », *Cinémas*, 4, 3, pp. 85-97.

LOTMAN, Juri M. (1967), « Problèmes de la typologie des cultures », *Studies in Semiotics/Recherches sémiotiques*, 6, 2-3, pp. 27-38.

MARKISH, Simon (1981), « L'image de Staline dans le cinéma soviétique (1940-1953) », *Revue européenne des sciences sociales*, 19, 57, pp. 127-135.

METZ, Christian (1971), *Langage et cinéma*, Paris, Librairie Larousse.

METZ, Christian (1991), *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Méridiens Klincksieck.

MOSES, Toby (2017), « Anti-empire, pro-activist... The Last Jedi is as left wing as Jeremy Corbyn », *The Guardian*.

OUELLET, Pierre (1996), « Pour une sémiotique tensive, les gradients du sens », *Nouveaux actes sémiotiques*, 46-47, « Valence/Valeur », pp. 3-12.

PAGLIA, Camille (1992), *Sex, Art, and American Culture*, New York, Vintage.

PICARD, Dominique (1992), « De la communication à l'interaction : l'évolution des modèles », *Communication et langages*, 93, pp. 69-83.

RICŒUR, Paul (1991), « Éthique et morale », *Lectures 1. Autour du politique*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 256-269.

RICŒUR, Paul (2006), « Éthique », *in Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Encyclopædia Universalis, Albin Michel, pp. 711-719.

RILEY, John W. & RILEY, Matilda W. (1973), « La communication de masse et le système social », *in* BALLE & PADIOLEAU (dir.), *Sociologie de l'information. Textes fondamentaux*, Paris, Librairie Larousse, pp. 69-96.

ROBIN, Régine (1988), « L'anti avant-garde ou quelques réflexions sur l'influence du réalisme socialiste », *Études littéraires*, 20, 3, pp. 87-110.

ROY, Lucie (2000), *Petite phénoménologie de l'écriture filmique*, Paris, Méridiens Klincksieck ; Québec, Nota bene.

ROY, Lucie (2002), « Les fictions de l'énonciation. Fragment et contingence », *Visio*, 7, 1-2, pp. 145-153.

ROY, Lucie (2015), *Le Pouvoir de l'oubliée : la perception au cinéma*, Paris, L'Harmattan.

SCHOPENHAUER, Arthur (2009), *Les Deux Problèmes fondamentaux de l'éthique*, Paris, Gallimard.

WATZLAWICK, Paul, HELMICK BEAVIN, Janet & JACKSON, Don D. (1979), *Une logique de la communication*, Paris, Éditions du Seuil.

WITTGENSTEIN, Ludwig (1992), *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse, suivies de Conférence sur l'éthique*, Paris, Gallimard.

NOTES

1. Ce constat s'applique aux autres phénomènes esthétiques. Il faudrait lui ajouter l'importance du contexte, voire du fonds ou des systèmes culturels, pour ce qui est de l'établissement ou de l'empêchement de toute relation de cet ordre, pour tous les systèmes modelants secondaires (Lotman 1967, p. 31). Ces considérations débordent le cadre du présent article.

2. Que l'on considère le film comme œuvre (ou film effectif) ou comme texte (ou objet sémiotique), le spectateur ne peut jamais être tout à fait absent : l'analyste est lui-même ce spectateur, puisqu'à toute discussion sur le fonctionnement communicationnel et sémiotique du cinéma, il puise, au fonds documentaire de son expérience réelle de spectateur, nombre d'exemples qui lui servent à réfléchir et à comprendre le fonctionnement qu'il cherche à expliquer.

3. Jacques Aumont *et al.* (1983, pp. 184 *sq*) ont expliqué comment l'identification, au cinéma (mais il en irait de même en littérature), relève moins de la sympathie du spectateur pour tel ou tel personnage que de la structure matérielle du film, et particulièrement de la place que ce dernier réserve au spectateur et que le point de vue lui impose. Du reste, l'identification s'avère fort ambivalente, de sorte qu'un film peut inciter le spectateur à sympathiser avec un criminel, un meurtrier, etc.

4. À ce propos, le lecteur pourra consulter le texte de Edward T. Hall (2014), dont le titre est justement « Proxémique ».

5. « [...] le bonheur est un idéal, non pas de la raison, mais de l'imagination [...] » (Kant 1994, p. 94).

6. « Je considère au contraire [de Kant] que c'est l'INTENTION SEULE qui décide si une action a une valeur morale ou non [...] » (Schopenhauer 2009, p. 237).

7. « [...] si un homme pouvait écrire un livre qui fût réellement un livre sur l'éthique, ce livre, comme une explosion, anéantirait tous les autres livres de ce monde » (Wittgenstein 1992, p. 147).

8. Ou, pour reprendre la célèbre énumération de Laswell : « qui dit quoi, par quel canal, à qui, avec quels résultats ? », ce qui suppose une intentionnalité, un acte, une imputabilité. Une perspective sociosémiotique serait à ce sujet mise à profit.

9. Dans un article qui proposait un commentaire au sujet des travaux de Metz, Alain Lacasse s'est interrogé sur « la portée éthique des marques de réflexivité ou de subjectivité dans le langage » et sur la possibilité de « vérifier en quoi les structures d'énonciation du film participent de la valeur éthique de celui-ci » (Lacasse 1994, pp. 91, 89). Pour Lacasse, c'est justement l'absence de subjectivité manifeste au cinéma, la sorte de clivage que propose Metz, « qui suscite le questionnement éthique » (*ibid.*, p. 87). Sa conclusion ne saurait sans doute admettre notre proposition d'une éthique impersonnelle : « si l'énonciation filmique se manifeste essentiellement dans le texte par sa réflexivité plutôt que par des marques de subjectivité, comme Metz le soutient, nous pourrions en déduire que l'énonciation filmique porte moins en

elle-même la marque de préoccupations éthiques que ne le peut l'énonciation en littérature, par exemple, où la deixis est constamment manifeste » (*ibid*., p. 96).

10. De fait, nous nous oublions souvent nous-mêmes au moment de regarder un film. Par ailleurs, on ne saurait attribuer à un cinéaste la responsabilité de tout ce qu'un film dit, puisque le *dit* change selon les publics et les époques (le contexte), et est aussi soumis aux vicissitudes de la création cinématographique (limites financières et matérielles, influence des bâilleurs de fonds et de la hiérarchie professionnelle, etc.). Du reste, la majorité des spectateurs ignorent tout des cinéastes qui ont fait les films qu'ils voient et des circonstances de leur production, et ils n'ont pas à les connaître pour comprendre ces films, leur sens.

11. Roman Jakobson (1963) a proposé une formalisation des fonctions du langage qui a fait école (les fonctions conative, expressive, référentielle, poétique, etc.). Ces fonctions étaient associées, dans son schéma, à des facteurs de la communication (destinateur, message, destinataire, etc.).

12. Metz se sert de cette partition dans plusieurs de ses travaux, notamment dans l'ouvrage cité précédemment. Elle a été formalisée par Louis Hjelmslev (1971, pp. 48 *sq*.), qui parlait des quatre paires — ou six, matière y compris — identifiées comme des *strata*. De fait, matière, substance et forme de l'expression et matière, substance et forme du contenu se superposent à tout moment du phénomène langagier, quel qu'il soit, et constituent son épaisseur sémantique.

13. On trouve aussi, ou d'abord, cette typologie dans Greimas et Courtés (1979, pp. 79-80, 124).

14. « Le montage narratif classique [...] est déterminé par une idéologie de la fiction, [...] qui est celle de l'impression de réalité, de la transparence. Pour répondre aux exigences de cette idéologie, l'univers de la fiction doit se présenter comme un univers "naturel", continu et homogène, et se faire oublier pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire une production imaginaire dont le matériau est toujours fragmentaire et discontinu » (Bergala 1977, p. 37).

15. Le caractère ostensiblement progressiste du film *Star Wars : The Last Jedi* (et de quantité d'autres films de la même période) a été maintes fois remarqué, et ce, dès sa parution (Moses 2017). Des chercheurs ont, par ailleurs, souvent noté les liens entre certains films populaires américains et la promotion du militarisme (Crower 2011).

16. « C'est un film fait d'une manière plus scientifique si on se réfère aux lois du matérialisme historique appliquées au cinéma », a dit Godard (1985, p. 371) à propos du film. La « science » à laquelle il fait référence est évidemment la doctrine marxiste.

17. Il semble que, pour Eisenstein, les révolutions filmique et politique opéraient l'une avec l'autre. Dans l'esprit de nombreux analystes, l'expérimentation formelle qui était la sienne s'articulait au projet idéologique révolutionnaire, ou les principes d'une révolution formelle opéraient une fusion avec les principes d'une révolution marxiste : « *La forme révolutionnaire est le produit de méthodes techniquement justes de concrétisation d'une nouvelle vision et d'une nouvelle approche des choses et des phénomènes* — la nouvelle idéologie de classe, qui est l'authentique rénovatrice non seulement *de la signification sociale, mais aussi de la nature matérielle et technique du cinéma*, qui se manifeste dans ce qui est appelé "notre contenu" » (*Ibid*., p. 148.). Or, il n'aurait pu en être autrement : le socialisme s'opposait à un tel point au formalisme que le début des années 1930 finit par soumettre ce dernier (de même que ses praticiens) à la doctrine du réalisme socialiste (voir Robin 1988). L'enthousiasme politique d'Eisenstein, dont certes témoignent ses écrits, pouvait bien lui servir d'alibi. Cela étant dit, ses premiers films n'en ont pas moins un fort caractère idéologique.

18. Les interprétations du film sont justement nombreuses. Par exemple : « *Persona*, un chef-d'œuvre, donne à voir la tyrannie du pouvoir médical, l'effondrement du masque social, la cruauté et l'amoralité de l'inconscient, l'entrelacement du fantasme et de la réalité. [...] il confronte et explore les tensions émotionnelles, psychologiques et morales de la personnalité occidentale » (Paglia 1992, pp. 217, 232, nous traduisons).

19. En témoigne la réaction du critique canadien Brian D. Johnson (2005, p. 32) au visionnage du film, en 1996 : « C'était comme voir un film étranger, mais issu de mon propre pays » (nous

traduisons). Il rappelle, dans le même article, l'accueil ambigu que le film a reçu au Festival de Cannes cette même année : « Les réactions du public ont été violemment contrastées. Des huées, quelques bravos, un silence glacial. [...] Mais deux jours plus tard, on en parlait encore. Et au bout du compte, malgré un clivage viscéral en son sein, le jury cannois [...] a reconnu l'impact du film en créant un tout nouveau prix qui lui serait destiné, célébrant "son originalité, son innovation, et son audace" » (*Ibid*., nous traduisons).

RÉSUMÉS

Cet article essaie de mettre à profit l'analyse de l'« énonciation impersonnelle » du cinéma dans une perspective qui s'ouvre à la question de l'éthique. Des aspects élémentaires de l'analyse du film comme phénomène de communication sont d'abord présentés. Puis est suggérée l'existence d'une éthique « impersonnelle » ou « spectrale » à l'œuvre dans le film comme texte. La communication au cinéma suppose, du côté de la réception, une lecture plus ou moins libre de ce texte, et l'« éthique impersonnelle » du film se mesurerait à partir des types d'invitations que le spectateur en reçoit. Cette invitation se manifeste sur les « plans de l'expression et du contenu », qui sont ici envisagés sous l'angle de la directivité. La corrélation de ces plans est considérée dans sa tensivité variable : étant plus ou moins directif sur le plan du contenu et de l'expression quant aux lectures possibles auxquelles le spectateur pourra se prêter, le texte filmique est plus ou moins « programmatique » ou « thématique », plus ou moins « énoncif » ou « énonciatif ». Le type de relation que l'émetteur et le texte entretiennent avec le récepteur est par là défini, de même que, par conséquent, l'aspect éthique de la communication filmique.

This article seeks to use the analysis of "impersonal enunciation" in cinema to develop paths toward the question of ethics in film. First are presented some elementary aspects of film as a phenomenon of communication. Secondly, we submit the existence of an "impersonal" or "spectral" ethics in the film taken as a text. Communication in cinema supposes that, on the receiving end, the reader is more or less free to interpret the message, and an "impersonal" ethics would be measured according to the type of invitation that the spectator receives from the film. This invitation manifests itself through the "content and expression planes," which are considered here in connection with directivity. The correlation of these planes is considered in its variable tensivity: since it is more or less directive on the content and expression planes, the filmic text is more or less "programmatic" or "thematic," more or less "enunciative" or "enuncive." The type of relation that the sender and the text maintain with the receiver is thus defined, as well as, consequently, the ethical aspect of the filmic communication process.

INDEX

Mots-clés : cinéma, communication, énonciation, éthique, plan de l'expression, plan du contenu
Keywords : cinema, communication, enunciation, ethics, expression plane, content plane

AUTEUR

GABRIEL LAVERDIÈRE

IDREF : https://idref.fr/227210654
VIAF : http://viaf.org/viaf/131152864181504822124
ISNI : https://isni.org/isni/0000000473922591

Gabriel Laverdière enseigne au département de littérature, théâtre et cinéma de l'université Laval (Québec, Canada). Il a publié « Intermedial *Détrompe l'Œil* and Contemporary Polish Narrative Cinema » (*Intermediality in Eastern European and Russian Cinema*, 2020), « Mythification historique et prolifération identitaire dans le biopic *Evita* » (*Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2018) et « Images différées et ontologie du cinéma. Notes sur l'indicialité de l'argentique et du numérique » (*Klēsis. Revue philosophique*, 2016).
Courriel : Gabriel.laverdiere[at]lit.ulaval.ca

Discourse, culture and forms of life: the housemaid as the face of Brazilian racism

Matheus Nogueira Schwartzmann

AUTHOR'S NOTE

The citations in this paper were all translated by the author, unless stated otherwise.

Introduction

> Readers, please help me answer: why are the good maids of the good bosses gone?[1]
> Nina Horta, Folha de S. Paulo, 21 jul. 2011.
> In Brazil, many apartments with a living room and bedrooms have a housemaid's room, and if the maid lives in, it's hard to stipulate what overtime is, besides all the "Maria, can you get me a glass of water?" requests. And the idea of paying for daycare and educational assistance for employees' children under 5 years old is a midsummer night's dream because employers can barely afford the expenses of their own children, it's unlikely they'll be able to afford the expenses of the housemaid's.[2]
> Danuza Leão, Folha de S. Paulo, 24 mar. 2013.
> Racism is a consequence of the social structure itself, that is, of the "normal" way in which political, economic, legal, and even family

> relations are constituted, and is not a social pathology or an institutional breakdown. Racism is structural.[3]
> Silvio Almeida, 2020, p. 50.

1 The social crisis[4] that the Covid-19 pandemic has exposed in Brazil is essentially a racial and class crisis. Using this scenario as a starting point, we intend to proceed with two ideas: (1) to examine the methods and challenges of a contemporary type of semiotics that addresses the new demands of society and deals with the meaning of its *practices* and *forms of life*, and (2) to discuss how universes of values, social practices and discourses deeply marked by racism, gender and class prejudice are organized and crystallized in the "housemaid" form of life.

2 We shall initially highlight how discourse semiotics accesses history and the social and cultural dimensions of the discourse by taking as its object the *meaning*, which is established in intersubjective relations, in the tension between the social and the individual, in the temporality of the world and of the discourse itself. Secondly, we shall seek to demonstrate how the slave system instituted in Brazil dehumanized a class of people—black people—by establishing discourses that were perpetuated as legitimate because they were supported by the Law, by the State, by Science, and by Literature. These discourses fortified a utopia of racial democracy[5] in Brazil that has ensured the continuity of this exclusionary and enslaving system until the 2020s.

1. Scope of the semiotic analysis: discourse, forms of life, and culture

3 We have already pointed out (Schwartzmann; Portela, 2017) that, in Brazil, a type of semiotics[6] with a strong interest in what we might call *Brazilian cultural facts* has been established, especially through the works of Diana Luz Pessoa de Barros and José Luiz Fiorin, who, directly or indirectly, have dealt and still deal with problems related to prejudice, intolerance, authoritarianism and oppression, all of which are constitutive elements of Brazilian culture.

4 At the end of the 1980s, when Brazil was finally opening up to democracy, José Luiz Fiorin published *Language and Ideology*, a work that to this day maintains its theoretical scope and importance. In his "Introduction" (1988, p. 6), for example, Fiorin states that "structural linguistics", which for a while was treated as a pilot science of the other human sciences, came to be treated as "bourgeois linguistics" because it only observed the internal working mechanisms of language. At the time, he proposed as a solution to turn to the study of the "ideological determinations" in the "complex phenomenon that is language", analyzing "how language conveys ideology [and] what is ideologized in language" (Fiorin, 1988, p. 7). Referring to Marx, Engels and Bakhtin, Fiorin goes on to say that "without language one cannot speak of a human psyche [...] for what defines the content of consciousness are social factors that determine the concrete life of individuals in the conditions of the social environment" (Fiorin, 1988, p. 8). We also highlight in this work a theoretical elaboration that is still valid and that can greatly contribute to the most current developments in the field of semiotics:

> [...] there is in discourse the field of conscious manipulation and that of unconscious determination [and] the set of semantic elements habitually used in the discourses of a given epoch constitutes the way of seeing the world in a given

> social formation [for] these elements arise from other discourses that are already constructed, crystallized, and whose conditions of production have been erased (Fiorin, 1988, p. 19).[7]

5 If these elements "constitute consciousness and the way of thinking about the world", certain themes and, therefore, certain forms of life, which we will delve into below, will be recurrent in the discourses (linguistic and non-linguistic practices) that culture produces. This is how standards of beauty, places and social roles are born, the appreciation or denigration of beliefs and customs. Thus, structures such as racism and sexism, as we will seek to highlight later, will establish themselves as socialization practices, as practices of the circulation and occupation of spaces and territories of social circulation, plans of expression (scenarios) of forms of life that are broadly organized and that end up being recognized as ways of culturally acting and interacting (Colas-Blaise, 2012).

6 The study of the relations between linguistic and non-linguistic practices has allowed the recognition of how certain values have been imputed to certain identities, leading to unconscious and ideologically based naturalization processes. This is because what shapes culture is the "set of axiologies, ideologies, and social signifying practices" (Greimas; Courtès, 2008, p. 109), which can be characterized as "coherent and congruent signifying sets" that are "the forms of life" (Fontanille, 2016, p. 7).

7 Not coincidentally, in closing their well-known text on the "Noble gesture", Greimas and Fontanille (2014, pp. 31-32, emphasis added) say that "the study of forms of life could constitute a contribution, on the one hand, to the **typology of discourses**, and on the other, to the **semiotics of cultures**". In the first case, the study of forms of life "would define types of 'semiotic objects'", in the second case, the forms of life:

> [...] would participate in the establishment of the connotative taxonomies [by performing] the ordering of a plurality of parameters, apprehended from all levels of the generative trajectory, whose functioning would be recognized as a whole as coherent and globally recurrent (Greimas; Fontanille, 2014, pp. 31-32).

8 The abbreviated and limited use of the concepts of discourse, forms of life, and culture in Greimas, Fiorin, and Fontanille, proposed here, does not present the necessary rigor to promote a conceptual or operational definition of *culture*.

9 However, there is a convergence here: culture (to some extent, society) is a space of conflict (a kind of environment scene, as defined by Jacques Fontanille and Alain Perusset, 2021, p. 91), in which processes of individualization and generalization are established via discourse, revealing (forming, conforming, and deforming) forms of life. Thus, we will recognize (1) that it is through *discourse*, as a *semiotic process*, that forms of life[8] are manifested, and that (2) by identifying certain forms of life—the last level of integration of all other semiosis, according to the logic of the planes of immanence—we can find the values and the guiding principles that organize signification and *culture* itself.

10 How, then, can we establish a relationship between these three ways of observing semiotic phenomena, that is, between the notion of discourse, practice and way of life? By distinguishing life forms from lifestyles, Fontanille and Perusset (2021, pp. 96-97) seem to lead us to an interesting answer: life forms can establish interactions with a non-living environment (an infrastructural environment), and cross, therefore, any level of analysis—unlike lifestyles that only emerge from interpersonal or intersubjective (informal or institutional) relationships. It is for this reason that forms

of life allow us to access domains of culture that, in a given discourse, are sometimes manifested as idiosyncrasies. In this case, the discourse can hide an infrastructural dimension of culture, if we think of a meaning close to that of Marxism, in which the ruling classes end up making use of force (the State) or ideology seeking to maintain the status quo.

11 In the same direction we find Marion Colas-Blaise (2012), who presents us with a very operative distinction of what the forms of life would be and the way in which they can be taken for the analysis of the processes of individualization and generalization that take place in culture. For Colas-Blaise, there is a movement, within the culture, of forms of life that move towards "archiforms of life", in a process of "culturalization" (establishment of infrastructure?). For a form of life to "feed culture", by "filling a story, circumscribing a cultural group, and pouring into it a plurality of actors", there must be a generalization of forms of life from particularization. That is, it is necessary that there is an unraveling of the forms "'I', 'here', 'now' [...] towards a 'he', a 'there' and a 'then', which ensures the stabilization of forms of life" (Colas-Blaise, 2012). The relationship between forms of life and culture is established through the "archi-form of life": these are more generic and encompass the forms of life that will be performed in more diverse and "identity" shapes. According to this viewpoint, culture can be understood as "the unity of a symbolic structure in which the 'archi-forms of life' are reversed, which have their roots in the bodily projection of cultural forms" (Colas-Blaise, 2012), in a feedback movement that can be of the order of the continuous or the discontinuous.

12 This conceptualization of Colas-Blaise is close to that of Fontanille and Zilberberg, for whom, from the point of view of the semiotics of cultures, the notion of form of life highlights the sensitive rooting of collective symbolic organizations (2001, p. 152). For us, as well as for Fontanille and Colas-Blaise, forms of life become a privileged instance to recognize a "dialectic of the collective and the singular; of permanence and change" (Colas-Blaise, 2021), insofar as their content is schematic (if one understands scheme as *selection*), and insofar as they integrate and adjust particular schemes (Fontanille; Zilberberg, 2001, pp. 153-155).

2. The occurrence-text: linguistic usages, semiotic practices and way of life

> Ideology is, first of all, a practice.
> Silvio Almeida, 2020, p. 66.

13 Accounting for cultural facts, especially in a not entirely textualist[9] approach, requires a theoretical and methodological effort. The challenge is great since it is difficult to establish the basis for extracting a corpus from a culture. To try to respond to this challenge, we have established an exercise of analysis[10] that is based on the selection of series or collections of *texts*, *objects*, and *situations* organized around the same project of culture and/or identity and from which we can deduce certain forms of life. This seems possible to us because the forms of life are manifested by attitudes and symbolic expressions that influence feelings, positions of enunciation and axiological choices, and represent, within a given society, different forms of identification of subjects with the "self" (Fontanille, 2006, p. 216), and, therefore, different forms of experiencing values of belonging or exclusion. These are the forms that allow us, finally, to

characterize cultures from a semiotic point of view (Fontanille, 2006, p. 216), since they authorize or forbid certain behaviors, validate or reprove certain bodies and identities, revealing the "set of axiologies, ideologies and social signifying practices that are the basis of culture" (Greimas; Courtès, 2008, p. 109), as we have previously indicated.

14 For this reason, by mobilizing this concept, we want to show how certain social practices, as well as certain figures and certain spaces (social and architectural) promote and strengthen forms of life very specific to Brazilian culture, which appear on the surface to be the product of an exercise in mixing or miscegenation (whose myth of racial paradise works as evidence), but which, in depth, are complex mechanisms for the screening of identities; a screening that can be perceived today in a much clearer way, considering the growing number of researchers, journalists, and writers, women and men, who have been working on this issue.

15 It is possible to treat, indiscriminately, discourse (semiotic process that manifests itself in various occurrence-texts), practices (acts that develop in the form of scenes), and forms of life (connotative taxonomies, entities, "coherent deformation" (Schwartzmann, 2013, p. 1455). There are, however, distinctions between these three levels of relevance: practices can inaugurate forms of lives that, in culture, go on being registered and materialized in certain discourses. The practices, in turn, by their repetition and by the regularity of the articulations of their practical scenes among themselves, result in forms of life, and, at the end of procedures of strategic accommodation, they are presented as the experience of an ethos (at the limit of stereotyping), and may represent a kind of cultural identity, a common feeling of belonging that covers the actors in a given society. It is a phenomenon of translation from one level of pertinence to another, from one semiotic to another. But how, after delimiting the corpus, to proceed to the analysis?

16 Semiotic analysis has always been an exercise in reformulating signification in a constructed metalanguage, allowing it to be defined as "description" or "explanation", that is, as "metalinguistic translation" of immanent signification (Fontanille, 2008a, p. 44). In this way, the "generative trajectory of meaning went from being a simulacrum of the production of meaning to a sequence of *experiences of meaning*, that is, a sequence of procedures to be employed to produce meaning" (Fontanille, 2008a, p. 45). According to Fontanille (2008a, pp. 43-44), the "semiotic explanation has changed its status many times: (1) "hierarchy of semiotic levels" (descriptive, methodological and epistemological levels); (2) "relationship between metassemiotic levels [...] thanks to the notion of 'intertextuality' (or 'interdiscursivity')" and, more currently, (3) the relation between levels of pertinence in which "each level is defined by its own field of expression, corresponding to different types of experience, so that each is irreducible to the other [...] [through] *operations of integration and/or* rhetorical *syncopes*, and [of] the intermediary object-semiotics" (Fontanille, 2008a, p. 44).

17 And here we are more directly interested in the problem of syncopations. As is already known, the procedures of integration between the levels of immanence of semiotic analysis do not respect its ascending canonical form (from practices to forms of life) and, in the same way, it follows an inverse, descending order (from practices to texts-utterances). Integration procedures are often established by fittings that do not occur between two subsequent levels, in the form of irregular integrations, between levels that are disjointed. It is precisely these forms of irregular integration that we call syncopes—which can be ascending or descending. Ascending syncopations are those in

which one or more levels in the path of integration are surpassed, either in situations in which we go from the text-utterance (from the discourse, to a certain extent, therefore) directly to the forms of life, or in situations in which we start from objects directly to strategies. The same occurs with descending syncopes, only in the opposite direction. In the first case we have a chaining of levels, a summation relationship, and in the second case there is a reduction in the number of dimensions. And the two paths are not opposed to each other, so that, in the ascending direction, a text can appear inscribed in an object, being able to be manipulated in a practice and, in the descending one, a way of life can be entirely symbolized by a single practical scene, or even, in an even greater syncopation, enacted in a text-utterance.

18 Ascending syncopations indicate both the constitution of prefigurations and textual representations of practices: in the first case, we would have a text, image or object that indicates, a priori, an integrated practice and in the second case, we would have, a posteriori, textualization, verbal or imagery, for example, of any practice: objects and practices can be presented in a textual form. It is precisely this type of syncopated integration that seems to undo the textual domain of semiotics since, as Fontanille (2008a, p. 28) says, "it gives a semiotic status" to sociocultural situations that "may not contain any 'sign-figure', any 'text-utterance' and, a fortiori, have no relation to any verbal manifestation" and vice versa.

19 When a practice or way of life is textualized, we have a process of reduction, of condensation of properties and dimensions: integrated into a text, a practice ends up reduced only to textual manifestation; integrated with an object, a strategy presents only one corporeal/object manifestation; and a form of life integrated with a figure-sign will only have a figurative manifestation. For Fontanille (2008b, p. 63), these descending integration processes will only be effective when a descending syncope (a form of life manifested in a text or practice) allows an ascending unfolding of it: which seems to be precisely the case that we wish to discuss. An extreme case of condensation in the descending and syncopated path that allows the ascending unfolding is the phenomenon of symbolization, that is, a practice, or even an entire way of life, can be symbolized from the production of a great syncopation from the last level to the first: the domestic as a symbol of a racist archiform of life in Brazil.

20 In *Linguagem e Ideologia* (Fiorin, 1988, p. 55), which we have already mentioned, we find an interesting example that allows us to advance in our understanding of the relations between discourse, forms of life, and culture, from this perspective of syncopations and condensation. According to Fiorin:

> The transmitted discourse contains within itself, as part of the worldview it conveys, a value system, that is, stereotypes of human behavior that are valued positively or negatively. It conveys behavioral taboos. Society transmits to individuals—with language and thanks to it—certain stereotypes, which determine certain behaviors. These stereotypes become so ingrained in the consciousness that they are taken for granted. Figures like "black", "communist", "whore" have a content full of prejudice, dislike, and hostility while others like "white", "wife" are imbued with positive feelings. We must not forget that stereotypes are only in language because they represent the condensation of a social practice.[11]

21 The examples "black", "communist", and "whore" are very frequent and somehow demonstrate the perseverance, the stability of certain values in Brazilian society as in half a century absolutely nothing has changed. However, more than recognizing the stability of these values, we want to identify the processes of *condensation of social*

practices that Fiorin talks about, which result in stereotypes and negative values. According to our point of view, such values go beyond the dimension of the *figure*[12] and settle in the *culture* as *practical scenes*[13] from which *forms of life* are derived. This is a condensation/expansion relation between the signification of a figure and a form of life that, for Fontanille, can be understood as a relation of *interpretation*, since the form of life ends up making explicit the isotopy according to which the figure and the catalyzed structure are to be read (Fontanille, 1993, p. 8). Therefore, there is a process of correspondence between formal instances[14] and different types of experience: to figurativity corresponds a collective spatio-temporal identity.

22 According to Fontanille (2008a, p. 24), the perspective of integration between levels considers the fact that the level below that of forms of life can be seen as its predicative framework (actantial, modal, and thematic), resulting in its figurative dimension. In certain cases where there is a direct passage from figurativity to semiotic practice or to forms of life, and vice-versa, there is also a prefiguration mechanism. Certain lexemes would thus be capable of keeping within themselves, in a condensed way, practical scenes and complex forms of life.[15] This is not, of course, a return to a semantics of the word, but rather the recognition that certain cultural forms are crystallized in such a way that they can be condensed into the small units of language and that, in this case, the prefiguration mechanism is linked to a high degree of condensation (Fontanille, 2008a, p. 32).

23 It is for this reason that we delimit our search to one lexeme: housemaid. Our hypothesis is that we can understand the system of dehumanization of a class of people (a value system) and describe how it has been maintained until today as its crystallization in the concept-idea "housemaid".

24 In order to compile the occurrence-texts in which we intend to indicate the existence of the "housemaid" figure-form of life, we will resort to what we have been calling *value systems crystallized in the language*, such as: (1) the stabilized sociocultural connotations in the form of common sense, which reverberate in (2) the discourses of institutions (such as religion, state, media) supported by (3) the Law. The selected examples present themselves as a complex web of values that allow us to identify racism and class feeling as founding forms of Brazilian culture.

25 For philosopher Silvio Almeida, "the cultural and political life within which individuals recognize themselves as self-conscious subjects and where they form their affections is constituted by patterns of racial cleavage in the imagination and everyday social practices" (Almeida, 2020, p. 64). In Brazil, "normal life, affections and truths are inexorably permeated by racism that does not depend on conscious action to exist" (Almeida, 2020, p. 64).

26 This determination is reinforced by social apparatuses (practical actants) that weave a cultural imaginary around black people, which, as Silvio Almeida states, is reinforced "by the media, the cultural industry, the educational system" (Almeida, 2020, p. 65), by literature and by political and legal practices. The prevalence of hegemonic values (whiteness, Christianity, capitalism, among others) in these systems, in these social practices, creates a simulacrum of reality: there is the impression that black people are represented in fiction, in law, in literature according to the places (practical scenes or environment) they actually occupy in the world. That is, "racist ideology is not a representation of material reality, of concrete relationships but the representation of the relationships we have with these concrete relationships" (Almeida, 2020, pp. 65-66).

Even though other representations appear in these ideological systems—to keep the term he uses—representations that seek to combat racism, "inequality and difference appear in a stylized way, as a theme of meditation or advertising so that they can be integrated to the normality of social life" (Almeida, 2020, pp. 73-74). Thus, racism is sustained by the maintenance of this social imaginary, which has been affirmed by the uninterrupted repetition, over the centuries, of social discourses and practices that have crystallized, making biological and social determinants (such as gender and class) "naturally " associated with race.

27 In *Black skin, white masks*, Frantz Fanon (2008) will state that in western (or westernized) societies the "black is not a man" (2008, p. 26), since his existence is in a relationship of dependence on that of the other, the white, who took away his humanity. He advances the question seeking to demonstrate that it is not an individual or subjective problem but rather social, cultural and material. Thus, in the same way as Silvio Almeida, Frantz Fanon recognizes that a "normality of social life", built in the midst of concrete racist social practices, cannot be changed only by discourse because an authentic de-alienation—the repair of the lack!—can only take place at another level, within the scope of social practices.

28 For the authors, the construction and maintenance of racism and class feeling, especially in Brazil, is a complex but quite stable social phenomenon, which is not limited to the world of discourse; they are effectively operations of integration and/or syncope, rhetoric between different levels of pertinence that result in (arch)forms of life that will regulate social life. The case of the verbal use of housemaid, precisely for this reason, is exemplary: from domestic slave to domestic servant, what has changed?

29 Black people were marginalized, not having the right to "education, health, housing, leisure, surviving on the exploitation of their labor force in secondary and subordinated jobs, earning the worst wages, in unhealthy conditions, with black women being the most exploited" (Pereira; Roseno, 2018, p. 97). As can be assumed, certain social practices were organized in this scenario, allowing behaviors, styles, and actions that might seem random to become "a *stricto sensu* semiotic practice" (Fontanille, 2014): both from the point of view of social and behavioral organizations considered **marginal** (capoeira, candomblé, favelas, samba) and from the point of view of those considered **prestigious** (martial arts and classical dance, Catholicism, condominiums, bossa nova). Forms of social interaction, experimentation of public and private spaces, dress codes, religiosity, and food end up being organized, *persevering*, *lasting*, from programming and adjustment (Fontanille, 2008b, pp. 130-140) crystallized in the term housemaid. Its simple use in any communication situation in Brazil, the construction of this figure in any discourse (legal, journalistic or literary), updates, through a process of symbolization (descending syncopation between the planes of immanence), countless practical scenes that circulate, like satellites around this central figure. And from the predicted scenes we can then extract the racist archiforms of life that will frame affections, forms of social coexistence, public and private architectural spaces, work, and interpersonal relationships.

30 This is because, as Fontanille and Zilberberg (1998, p. 158) remind us, at the level of configurations, such as narrative strategies and interactive and passionate schemes, a form of life obeys the same criteria as isotopy, at the level of semes and sememes. A form of life could be considered as the distribution in phases—from screenings and mixtures—of selections operated at different levels. There would thus be a form of life

from the moment that the enunciative praxis emerged as *intentional*, *schematizable* and *aesthetic*, that is, concerned with a plane of expression that is its own. In the case of the racist way of life, the social and cultural practices that organize and develop around the social actor "maid" allow us to recognize an enunciative praxis that, through typifications and schematizations, immediately produces recognizable sensible forms as "praxemes". In this way, the enunciative praxis—the discourse, the practical scene by extension—ensures the coherence of a set of praxemes in a historically and ideologically determined culture.

31 This is why we do not seek here only to observe the *racist discourse*, individual, product of a specific enunciation, conscious or unconscious, but also to recognize in the *culture*, from the observation of the several levels of pertinence, the recurrence of a *racist experience* (structural racism) that feeds discourses, practices, and forms of life. The materialization of racism, its occurrence in the discourse, is not the result of carelessness with language, it is not an isolated or fortuitous, individual action as the discourses that deny it try to affirm. Racism is not a misunderstanding, a problem of interpretation or a poor elaboration of ideas. It is not an individual *lifestyle*, the result of localized forms of social interaction, determined by "characteristics of the actors involved in the interactions" and that would derive "from the typology and description of social interactions and the phenomena of signification apprehended from the perspective of these same interactions" (Fontanille, 2014, p. 55). Racism is an organized and coherent mode of action, an "efficient semiotic practice" (Fontanille, 2008a, pp. 54-55), a style of action that sits on and correlates with other social practices, connecting forms of life and archetypes of life that are widespread in culture.

3. Practices of the institutionalization of racism: tradition, family and property

32 As we have already said, our goal is to outline how certain *social practices*, understood as stable semiotic practices, which *not fortuitously* became certain racist and classist forms of life. And, as we have also indicated, the social behaviors that lead to the experience of corporal practices, uses of spaces, and construction of marginalized and segregated identities have remained in Brazil today not only in words, habits and customs: in the Law, the changes that have occurred have only "disguised" the conservation of institutional forms of violence against black people.

33 The Imperial Constitution granted by Dom Pedro I in 1824 remained in force until 1889, allowing slave labor, "about which it formally kept silence" (Prudente, 1988, p. 136). As for the enslaved black people, for almost four hundred years they were useful objects of purchase and sale and belonged to the class of chattels, together with to livestock, subject to mortgage and rent. Upon the death of the owner, they entered the "inheritance, and, together with the other assets, were shared among the heirs" (Prudente, 1988, p. 136). The Law conducted social relations, promoting or restraining certain practices: taken as objects, depersonalized, men, women and children lost the right to "life, liberty, name, image, intellectual creation" (Prudente, 1988, p. 137), to their own bodies, since the slave trade, *legalized and legitimized by the state and society*, separated "loved ones, preventing the formation of the basic social nucleus, the *family*" (Prudente, 1988, p. 138, emphasis added), strengthening the depersonalization process. A quick comparison with the European and Japanese immigration at the end of

the 19th century allows us to recognize in family identity its success (Prudente, 1988, p. 138): the maintenance of kinship, cultural and linguistic traditions, as well as the euphorization of genealogy, allowed these identities to gain *shape*, even becoming part of the regional identities of the country. In the case of the black people, their origin, languages, and other cultural practices were all reduced to the amalgam of a single identity, faceless, without particularity, whose body—symbolic and physical—served only for exploitation.

34 This semiotic operation of the passage from the discourse of Law to the construction of forms of coexistence and social exchanges, marked by rupture and by the erasure of subjectivity, is registered in various texts. The advertisements that were published until the end of the 19th century are well known, and one could read phrases such as: "For Sale: very young black woman with offspring"; "I need to hire a maidservant who can cook", among other aberrations. In other words, this scenario of segregation, depersonalization and racism did not change in the passage from the 19th to the 20th century and remains intact in the 21st century. This is evidenced by the fact that, if "at the time of slavery, free-roaming black individuals were arrested 'on suspicion of being slaves', today they are arrested on other grounds" (Schwarscz; Starling, 2018, pp. 92-93). As Myrian dos Santos (2004, p. 145) explains, in the 1890 Penal Code, "there were articles that turned beggars, drunks, vagrants, and *capoeiras* into misdemeanors subject to imprisonment". The following were considered crimes, according to the Law: "*to beg*, while in good health and in condition to work"; "to become drunk as a habit, or to appear in public in a state of obvious drunkenness"; "to perform in the streets and public squares exercises of agility and bodily dexterity known as *capoeiragem*"; "*to run about* with weapons or *instruments capable of causing bodily harm*, provoking riots or disorder, threatening a certain or uncertain person, or instilling fear of some evil" (Santos, 2004, pp. 165-166, emphasis added).

35 Now, as we have already pointed out, at the end of the 19th century, with the abolition of slavery, "freed black people, in great numbers, moved to the cities in search of opportunities and when they got there they could not be absorbed in paid activities" (Santos, 2004, p. 145). Thus, the legislation of the time—which *in practice* has barely changed—specifically criminalized *freed black people*.

36 The well-known and terrible Brazilian police violence against black people corresponds to the maintenance of social practices that have never changed and that are organized in racist forms of life, based on hegemonic value systems of class and color, which exclude from the practical scene *of being in the street*, *of being free*, *of idleness*, the actors who are thematically and figuratively taken as black people. It is very common in Brazil that black men, mostly young, are arrested or killed by the police for carrying "instruments capable of producing bodily harm". The non-specification of what such instruments are, already in the 1890 Penal Code, authorized and still authorizes the arrest and death of black people who, *free and idle* in the streets, are approached carrying, for example, *cleaning products* or *umbrellas*. The episodes[16] of the arrest of the waste picker Rafael Braga and also the case of the death of Rodrigo Alexandre da Silva Serrano, carrying a black umbrella, are well known. In both cases the excesses were widely reported by the media and jurists; journalists and politicians issued several opinions and notes that demonstrated the fragility of the allegations of the Military Police of Rio de Janeiro. In both cases, it is not a *racist discourse* but rather a racist practice of the annihilation of black people. It is the determination of the forms of life

of violence and brutality—connected to the *archetypes of whiteness*—over the forms of life of freedom (the right to come and go) and of militancy (the right to defend a cause). Regarding what we call the archetypes of whiteness, although we do not intend to advance in this discussion, we can say, briefly, that all social behaviors marked by freedom (of body, movement, thought, etc.) and by privilege in relation to other subjects, associated with the values of *normality and universality*, are somehow components of whiteness. Lia Vainer Schucman draws attention to the fact that what we recognize as white racial identity produces "meanings, senses, and ways of acting and moving in the world that are different in each subject" and that each subject "exercises the power of whiteness in a way, always intersecting with other aspects related to class, gender, life history, etc." (Schucman, 2020, p. 74). Also, according to the author, understood as a *locus* of elaboration of cultural practices and identity, whiteness is confused with forms considered "national or 'normative' rather than specifically racial" (2020, p. 73), which often hinders its recognition.

37 Thus, the naturalization of violent police action against black people is a clear case of the manifestation of whiteness since the *way the police act* is modulated according to relations of otherness that are built in well-defined practical scenes. In this case, the forms of life make semiotic practices operate in a way that will prevent the realization, in public spaces, of the *practical scenes of the street and of free life in the cities* for black people.

38 The institutionalization of the annihilation of black people, as a coherent semiotic practice, began with human trafficking, continued in the post-abolition period, and was perpetuated in legal form at the end of the first half of the 20th century. Decree-Law no. 7,967, of September 18, 1945, signed by Getúlio Vargas, declared, in its Article no. 2, the need to prioritize the admission of immigrants, since it was necessary to "preserve and develop, in the *ethnic composition of the population*, *the most convenient* characteristics of their *European ancestry*, as well as the *defense* of the national worker" (Prudente, 1988, p. 142, emphasis added). The arrival of European immigrants confirmed the valorization of whiteness forms of life, literally *decreeing* what would be the living spaces and the nature of the work that black people should perform from the 20th century on, even if "free":

> The Brazilian nation, commanded by [white] people, never did anything for the black mass that built it. It denied them ownership of any piece of land to live and cultivate, of schools where they could educate their children, of any kind of assistance. It gave them nothing but discrimination and repression. A large part of them went to the cities, where they found a less hostile social environment. They originally formed the so-called African neighborhoods, which gave way to the slums (Ribeiro, 1995, p. 222).[17]

39 As Darcy Ribeiro reports, the Law made the black person's space for work, housing and public circulation even more precarious. The land was given to the white immigrant, as well as the best jobs. Thus, a nation was created within the nation, sedimenting a racial identity that also became social. Black people of the twentieth century thus did not inherit a cultural heritage or a nationality, nor a prestigious past or an eminent representation of national cohesion (Fiorin, 2009, p. 116). They inherited the precariousness of life; they inherited forms of life marked by exploitation, by survival, by resilience.

40 Until 2013 Brazilian legislation objectively maintained an irregular and discriminatory work situation: among all the categories of workers formally recognized, one remained

lacking rights and regulation: the domestic worker, the housemaid. Only the Constitutional Amendment Proposal *(PEC)* —which became known as the "Housemaid's C.A.P" *(PEC das domésticas)* —would finally give labor rights to this class of workers. The "Constitutional Amendment" was signed in April 2015, by the then President Dilma Rousseff *(PT)*, extending to domestic workers the same rights as other workers governed by the Consolidation of Labor Laws *(CLT)*, such as the Length-of-Service Guarantee Fund *(FGTS)*, unemployment insurance, family allowance, night work bonus, and travel bonus.

41 Domestic servants or domestic workers are those who provide continuous, non-profit services to a person or to a family in the home, as established by Law no. 5.859 of 1972. According to this law, examples of domestic employees' occupations are butler, driver, housekeeper, nanny, gardener, housemaid, housekeeper, and caretaker. These are functions that, in Brazil, are almost entirely performed by black people. If we make a cut by gender, the figures seem even more "familiar": housemaids, housekeepers, and servants. From the point of view of the forms of life condensed in these professions, there is a very important semantic feature: the *domestic* (from the Latin *domus*: house, habitation, dwelling), which outlines the space and dwelling of these subjects.

42 Their coexistence with the family environment, which sometimes gives them the status of being "almost family members" (especially in the Brazilian common sense) seems to still have ancestry in the Latin culture, since "family" originally meant the set of someone's properties, including slaves, servants, entourage, as well as relatives. As indicated by Miquel Bassols (2016, p. 8):

> [...] in Latin, *famulus* means slave, serf, servant, subject. Originally, the family was equivalent to the sphere of possession and the order of the whole estate, which included both relatives and servants who ate in the master's house. Thus, the master signifier is present in the origin of the symbolic organization that we know as family in all its structures.

43 The senses of family, of family space, of possession and property that are organized in the space of the house, in the relationship between master and servants, also reveal its *patriarchal* dimension, because it is *patrimonial*. Patriarchy could then be interpreted here as an archi-form of life that also connects to racism. A hypothesis that we will not advance at this time.

44 In this scenario, the Law, as a stabilized discourse that regulates a social practice, is able to give contours to an ideological relationship with reality, restricting the spaces of circulation, the nature of their occupations, in short, the materiality of the life of the subjects, mostly black women, imposing them on forms of life. That is, the Law is imposed as a collective enunciative praxis that fossilizes behaviors into mandatory "uses" (Greimas; Fontanille, 2014, pp. 18-19): the housemaids, naturally belonging to the domain of the home, are not recognized as workers.

45 To escape this cultural imposition and for new forms of life to be (re)founded, it would be necessary *to put into practice* an individual rupture, such as that promoted by the *noble gesture*, which is established by the refusal, by the abstention, as Greimas and Fontanille (2014, pp. 27-28) point out. This rupture could also be, according to Colas-Blaise (2012), promoted by *cultural games*, which are "free actions" that are not solidly implanted in the life world, that are not connected to life archi-forms and that are, therefore, "relieved of the weight of habituality", being able to be extraordinary.

46 Disruption may exist or even have already existed, as Angela Davis (2016, p. 26) points out: "like all social phenomena, housework is a dynamic product of human history. Just as economic systems emerge and disappear, the scope and quality of household chores have undergone radical transformations". The communist philosopher confirms our impressions that the origin of the family, with the strengthening of patriarchy, has reconditioned the value system, thus hierarchizing gender roles: "as Friedrich Engels argues in his classic work *The Origin of the Family, Private Property and the State*, sexual inequality, as we know it today, did not exist before the advent of private property", since, "during the first eras of human history, the sexual division of labor within the system of economic production was **complementary** rather than **hierarchical**" (Davis, 2016, p. 227, emphasis added). Since the origin of the family, at that time there seems to have been no rupture. On the contrary, social practices remain stable, regulated by the patriarchal archi-form of life, correlated to that of whiteness.

47 A very significant example is that of a publication on the official website of the Chamber of Deputies (the body unequivocally responsible for systematizing, proposing and changing the Law in Brazil), of November 21st, 2012, which reports the approval of the "*PEC das domésticas*" (Housemaid's C.A.P), as quoted below:

> The Plenary session approved on Wednesday (21), in first round, by 359 votes to 2[18], the Housemaid's C.A.P (Constitutional Amendment Proposal 478/10), which extends the labor rights of housemaids, nannies, cooks, and other workers in households [...] Lawmakers in favor of the matter highlighted that the extension of rights to domestic workers symbolizes **a second abolition in the country**, since **many domestic workers are black, and their families came out of slavery into domestic work**, as highlighted by Congresswoman Janete Rocha Pietá (PT-SP). "**It is the beginning of the freedom of black workers who came out of slavery into domestic work**", she said. Congressman Amauri Teixeira (PT-BA) also used the **word liberation to refer to the C.A.P**. "Domestic workers still live in a situation of semi-slavery, **without a defined minimum working shift, without overtime**, without night bonuses", he said (Triboli, 2012, emphasis added).[19]

48 We can highlight, in the news from the Chamber, that the deputies are elevated to the dimension of operators of a *practical scene of liberation*, whose liberated actors are essentially black women. The scene that is repeated here, as the text itself indicates, is that of abolition, in an interval of more than 120 years. But this abolition has the same nature as the first one, *inchoactive*, we could say, and not *terminative*, as it should be. It opens space for the non-performance of the action, which remains a project, a *performance* whose *sanction* remains undefined. In this way, the housemaid remains captive to her social place and her color.

49 Another passage is also very significant for understanding the event. The individual who was not yet president of this country, at the time, did not register his vote but criticized the approval of the C.A.P:

> Congressman Jair Bolsonaro (PP-RJ) criticized the proposal that, in his evaluation, **will increase the cost of housemaids** and discourage employers. "Because of the C.A.P, I will have to pay daycare for my son's nanny. The mass of workers in Brazil cannot afford this", he said. Bolsonaro did not register a vote (Triboli, 2012, emphasis added).[20]

50 Let us ignore the fallacious arguments. What stands out here is a rhetoric (known to all now more than ever) based on a logic marked by economic advantage: the C.A.P makes housemaids more expensive. When addressing the history of the slave system built by the Portuguese, Schwarscz and Starling (2018, p. 80) recall that "Portuguese contact

with black Africa [...] preceded the discovery of Brazil by up to half a century [...] at that time [1453] Portugal's interest was more focused on gold, and slaves [...] were only secondary motivations". Still at that time, when the Portuguese began to traffic slaves, "these were primarily destined for Europe **to fulfill domestic tasks**" (2018, p. 80, emphasis added). With the cultivation of sugarcane on Brazilian soil, this practice spread and took on a different form, causing enslaved labor to become "the real foundation of society" (Schwarscz; Starling, 2018, p. 79). That is, the basis of the Portuguese slave society that later developed in Brazil already resided in a practice of advantage and ownership: the Portuguese owned domestic slaves because it was advantageous: "the economic advantages were such that they ensured the continuity" of the use of domestic slaves until 1850, when "trafficking, but not slavery, became extinct in Brazil" (Schwarscz; Starling, 2018, p. 88).

51 From this point of view, it seems that, contrary to what Congresswoman Janete Rocha Pietá stated ("liberation for black workers who came out of slavery to do domestic work"), domestic work in Brazil is in the form of a reaction: it is the updating of a *tradition* (the practical scene of *domestic slavery*) that has the *family* (master and servants) and *private property* (the house) as its actors. Hence, its stability is not about the exit from slavery but rather the return to slavery.[21]

4. Almost Like Family

52 In Brazil, there are, on the one hand, practices that have been removing from black identities their human dimension: without humanity, there is no need for rights. On the other hand, there is the continuity of forms of life that were formed before slavery in America, which lasted 400 years, and that would only be slightly altered in the 21st century. These forms of life, especially marked by submission and servitude, were covered by discourses that attenuated the violence and villainy of the slavery process. Important works such as Gilberto Freyre's *The Masters and the Slaves* (2006) and Sérgio Buarque de Holanda's *Roots of Brazil* (2007) show that the logics of abuse and exploitation were built in the realm of intimacy, as if there was affection in the exchanges between masters and slaves. In this regard, the following excerpt from Gilberto Freyre, which we quote below, is exemplary:

> In the tenderness, in the excessive mimicry, in the Catholicism that delights our senses, in the music, in the walk, in the speech, in the lullaby, in everything that is a sincere expression of life, we almost all carry the mark of the black influence. Of the slave or maid who cradled us. Who breastfed us. Who spoon-fed us, herself holding a bowl of food in her hand. Of the old black woman who told us the first stories about animals and ghosts (Freyre, 2006, p. 367).[22]

53 The idea of almost genetic belonging to the black woman who breastfed him, the emphasis on the practical scene of motherhood, are aimed at mitigating the demeaning condition of the black woman. In order to breastfeed and spoon-feed, the black woman had certainly left her own child to God's will. Tenderness masquerades the abandonment, the care for the child masquerades the carelessness with the life of the woman herself, who is not even the owner of her own life. *Old black woman*, *slave* or *maid* are realized in Freyre's discourse in a metonymic way: mimicry, voice, breast, hand. Without wholeness, without name, without history, the black women are fragments that serve very specific scenes of the life of the family in the Master's House. Moreover, the linguistic uses, such as the use of the possessive pronoun that always follows the

lexeme housemaid (*my, your*), lies in the understanding of yesteryear that the servants of the house, the slaves, were movable goods, alongside the livestock and possessions of the masters.

54 As for the house itself, the Brazilian architecture itself will maintain the spaces of ample coexistence and the spaces restricted to the masters and servants: the housemaid's room (often used even in the diminutive form: *quartinho*) and the kitchen are its spaces. The contemporary representations are known to all in Brazil: service elevator, service entrance, etc. Everything is very close, right there, but with very well-defined limits. From the spatial proximity, a false reality was built: "we immediately point out the sweetness in the relations of masters with domestic slaves, perhaps greater in Brazil than in any other part of America" (Freyre, 2006, p. 435). This scenario produced by the academic discourse varnished with truth and reality the ideological forms of the discourse on slavery in Brazil, which was repeated in several other spaces.

55 In 1994, almost ten years before the implementation of the Housemaid's C.A.P, the then *PSDB* candidate for president, Fernando Henrique Cardoso, said in an interview for the *Folha de São Paulo* that he was "mulatto" and had "his foot in the kitchen".[23] In the same article (*Folha de S. de Paulo*, March 31st, 1994), one can also read that "in Mauá, ABC Paulista, when asked about Orestes Quércia's comment that he was a "white handed" candidate, Cardoso answered: "I am very mulatto. He is wrong". It is interesting to note here the same erasure logic produced by Freyre, in which the blackness of the oppressed is transmitted to the oppressor in an attempt to erase the archetype of life of racism that dominates and acts as an agent in their relations. In this process, the subject remains white[24], resorting to blackness only when he needs to deny his racism. This kind of discourse is obviously not conscious, it is not a choice, it is not a directed action, because the action of individuals "takes place in a framework of sociability endowed with historically unconscious constitution" (Almeida, 2020, p. 64), as we have previously indicated. However, it has at its base a deep negationism of structural racism and legitimizes even more the relations of exploitation, since the place of ancestry is the *kitchen*, a euphemistic figure for the *senzala* of yore (old slave quarters). The housemaids of today are precisely the continuity, as a form of life, of the domestic slaves. Those who have access to the house, to the home, and to intimacy, but whose identities do not take part in the intimacy of the masters of the house. The discourse of the law may have changed recently, but the social practices of exploitation have not. There are countless cases of kidnapping and modern slavery reported in the last two years that show black women held captive[25], silenced, forced to work in domestic chores for years, without contact with the world, in urban centers and middle-class family homes.

56 These real situations of incarceration shock some people, but do not cause a real commotion[26], because the silencing of these women is something that is already very deeply naturalized in our culture. When the news of the Housemaid's C.A.P s ran through the media, many people expressed their opinion in the newspapers. The text in the epigraph of this work, by Danuza Leão (2013), is exemplary. In it, the class value is evident, as well as it is in the depersonalization that is built in the permanent willingness to domestic services (*bring me a glass of water*), the neutralization of identity in the use of the first name Maria, and the annihilation of basic rights that other workers have. Nina Horta, the caterer celebrated by the intellectual elite, years before

the C.A.P., had already taken a public stand, in a large circulation daily newspaper like the *Folha de S. Paulo*, on the dilemmas of the boss who doesn't have a good housemaid:

> *How everyone misses the times when there were maids*! I woke up readers of all ages and places. Of course, I am remembering only the *sweetness* of a time when we were *employees*, but we also had *housemaids*, which made things possible in life that would not be possible nowadays. [...] The one who ironed our clothes *stayed with us for about 30 years*. During menopause she *became a kleptomaniac* [...] The *last one, who came from the northeastern backlands*, I finally realized, *spoke another language*. The nouns I used; she didn't know what they meant. And vice-versa. So, she kept quiet. The *most basic words*, such as *saucer*, *butter dish, lychee* (ah, that small jackfruit?), *sparkling water, mayonnaise, paprika, purée*, she kept for a definite clarification, the day I would add the object to the word. I don't deny that she was very intelligent, just try yourself to work in the house of a Japanese man who doesn't speak Portuguese. [...] *The salaries went up*. And then came the ones I could least live with. *The nouveau riche ones*, who borrowed the status of their bosses. *They knew the names of politicians*, celebrities, and housewives. All their recipes contained condensed milk and nuts. They got goose bumps when they had to iron an old cambric shirt, very fresh, already worn out, plaid flannel pajamas of the new housewife. They lacked references to qualify people, and so they classified visitors by their cars. *Snobs* without a cause. *Not to mention the perfect housemaid, better than you in everything, the I-miss-Bahia one, the Law-student one, and others*. It's enough to make you cry (Horta, 2011, emphases added).[27]

57 It is evident the grief that the social ascension of the housemaids causes, an ascension that is read by Horta as snobbery and being nouveau riche. The higher salaries attracted women from cities, no longer those from the backlands who spoke another language (*sic*). There are, in this small excerpt, important connections between Horta's, Bolsonaro's, FHC's, and Freyre's discourses, covered by a class discourse that is evidently linked to the racist archi-form. The housemaid from the hinterlands and the *bahiana* are the figures that lead us to *color*; the expensive salaries lead us to *high cost*; the *knowledge* (names of politicians, celebrities, and wives) restitutes the identity of these women who think, talk, study, and do not keep silent—because they are no longer, or do not want to be, the possession of the family ("30 years with us")[28]. It is also noteworthy that when she talks about herself, she uses "we were employees": the use of the verb *to be* and the term "employee" (universalizing) maintain the human dimension of the subject that works. When talking about housemaids, the verb *to have* unveils the relation of possession, and the use of the feminine consolidates the crystallized gender of this (particular) class of people: women who belong to others.

58 There are also other forms of prejudice, such as xenophobia and the denial of the right to higher education, crystallizations about the housemaid that we will find, in a very productive way, in Brazilian cinema, theater, and literature in general. The clash of cultures and forms of life is visible and is also registered in the household lexicon enumerated by Horta: saucers, butter, lychee, sparkling water, mayonnaise, paprika, purée are "basic words" of a given class—made up of white people—linked to routines, habits and practices of coexistence and eating. In the case of lychee, mayonnaise, paprika and purée, they are intercultural figures, recognizable only by actors who circulate among diverse cultural logics. Saucers and sparkling water are of the order of excess, luxury, or superfluous: they have no essential function in the logic of the house.

59 Another case that deserves attention is that of the writer Lya Luft, who has written true theses in which she argues that the best thing for the poor class would be to remain poor. In "Steps of Illusion" (Luft, 2012), we can read the following:

> There is a lot of talk about the rise of the less favored classes, forming a "new middle class", achieved by steps that lead to another social and economic (*cultural, I dare not say*) level. In theory, this would be a great step towards reducing the catastrophic inequality that reigns here. But I fear that, the way it is being carried out, it is an illusion that may end up in serious problems for those who deserve better. Everyone wants a dignified life for the dispossessed, good schooling for the illiterate, optimal public services for the entire population, that is, education, health, transportation, electricity, security, water, and everything that decent citizens need [...] I come from a *middle class* in which we grew up with *four basic teachings*: have your graduation *diploma*, have your own *house*, have your *savings*, and *work* hard to maintain and, who knows, expand this. To ensure an old age independent of help from children or strangers; to leave children something with which they could start their own lives with dignity. *Such teachings seem abolished, prudence and caution seem outdated, the desire to grow steadily and build a more secure life little encouraged.*[29]

60 This idea of *capital accumulation*, a basic teaching of Luft's middle class, is also present in Danuza's social logic, gaining even more shades of ostentation:

> [...] a man who *starts from nothing*[30], for example: at the beginning of his life, having an apartment was an almost impossible ambition; but now, being successful, if you say you are thinking of buying one of less than 800 square meters, swimming pool, sauna and grill, he will look at you with the greatest contempt—if he looks at all (Leão, 2012).[31]

61 One cannot forget that Luft's discourse is set against a social phenomenon that shook Brazilian structures: the Lula Era. In this period, also a background to the texts of Leão and Horta, social ascension became a fact, changing practices of occupation of spaces in the cities (airports becoming symbols of this new occupation), practices of socialization and leisure, practices of school and academic formation, which evidently forced the paradigms of Brazilian culture. Those who really had nothing started to have something, and the stigmatization of the poor, treated as ignorant or devoid of culture, meritocracy, and class resentment, started to circulate more frequently in society chronicles, daily newspapers, and other media vehicles. Not by chance, almost ten years later, Minister Paulo Guedes said in an interview to the *Folha de S. Paulo* (Nov. 3th, 2019, emphasis added), in a much less euphemistic way than Luft, that "a boy, from an early age, knows that he is *a being of responsibility* when he has *to save*. The rich capitalize their resources. *The poor consume everything*". These discourses are the result of consolidated practices of maintaining the feeling of class, practices of oppression, of disqualification, of depersonalization.

62 In canonical literature, there is no lack of examples either. The housemaids in Clarice Lispector[32] (1999) always surprise the narrator because they generally have *the faculty to think*. And they always seem to irritate—in a contradictory relationship—because they go beyond certain symbolic limits that should be respected: the housemaid should be ready to serve, at any moment, but remain invisible, without presence, without a body:

> Aninha is a quiet girl who works here at home. And, when she speaks, it is in a muffled voice. She rarely speaks. I, who never had a housemaid named Aparecida, every time I go to call Aninha, I can only think of calling her Aparecida. That's because she is a mute apparition (Lispector, 1999, p. 47).

63 There is in her narratives a deep logic of depersonalization that makes one not expect a housemaid to be a person, let alone an intelligent, "complicated" person. And this discovery ends up causing astonishment:

> [...] suddenly—no, nothing is all of a sudden in her, everything seems like a continuation of the silence. So, continuing the silence, her voice came to me, "Do you write books?" I replied, a little surprised, that I did. She asked me, without stopping tidying up and without changing her voice, if I could lend her one. **I was flustered**. I was honest: I told her that she wouldn't like my books because they were a bit **complicated**. Then, continuing to put things away, and with her voice even more muffled, she replied, "I like complicated things. I don't like sugary water" (Lispector, 1999, p. 48).

64 The examples here are punctual and limited. If we were to compile the presence of housemaids in Brazilian literature, cinema, and other arts in a more refined way, we would also find the narratives of abuse and "initiation" of sexuality of the man of the house with the housemaid *of* the family.

A few considerations

65 What we see in the construction of Brazilian culture in relation to all those who serve someone, housemaids and cleaners, more often than not, are the values of a certain class, a certain intellectual elite—whiteness—, that shamelessly displays its self-interest, exposing its housemaids to the exploitation of their bodies that are diminished, disrespected, depersonalized, thus opposing diverse forms of life responsible for evidencing oppositions that are at the base of racism and class prejudice: identity *vs* otherness; empathy *vs* contempt; superiority *vs* inferiority; civilization *vs* barbarism.

66 However, even in the face of all these discourses, these so evident oppositions, and all these excluding practices, it is still very widely and frequently stated that in Brazil *everyone is equal*. It is widely known that the expression "having one's foot in the kitchen", as uttered by FHC, is itself a whole predicative scene: the place where one experiences life (the kitchen and the implications of being in the kitchen and the services connected to the kitchen) amalgamated, *naturally*, with the color of one's skin.

67 The crisis of the pandemic has forced us to review the spaces of work, of leisure, of idleness, of pleasure. The media and institutions in general, such as universities, state and municipal governments, have constructed a narrative about life in the pandemic. But we can't fool ourselves: there is an architecture of bodies and classes that must be seen in detail because the subjects do not all live in the same spaces; they are not submitted to the same laws. In the case of this *form of domestic life*, it is a life forged inside someone else's home, without rights, in an affective and social symbiosis.

68 From the point of view of the texts and discourses that exemplify our reflections, these are the result of intertextual, interdiscursive, semiotic translation, and interpretation operations. It seems useful to us to resort to the model of practices and forms of life to proceed to an analysis of culture because it details or specifies the presence and hierarchization of certain phenomena. Here we are dealing with structural racism—or the *archi-form of life of racism*—which, by coordinating forms of life such as that of *the mistress of the house* (patroa), the *master*, the *middle class,* and the housemaid, defines and organizes the forms of living and coexistence in Brazilian culture, even delimiting which bodies and identities can live and which bodies and identities must be annihilated so that the model of life of some people does not change. In this sense, on the one hand, we can recognize forms of life that would be unstressed because they are

subsumed into their environment, unable to exert any force of change, such as the way of life of the housemaid, and on the other hand, we have stresses forms of life that intend to or do dominate the environment, guaranteeing, as we have already said, the maintenance of the status quo and whiteness.

69 What we have been able outline, in a rather imperfect way, was an example of how semiotic thinking can help us think about culture and our society—very complex objects—, making us better see the contours of semiotic processes, which are, after all, both linguistic and social, and that make us who we finally are. In his text on national identity, Fiorin (2009, p. 116) reminds us that a nation is born from "a postulate and an invention". In the case of Brazil, as Darcy Ribeiro skillfully showed, the identity of the black person was invented by his or her tormentors: a slaveholding society made up of white men that left registered in its legislation, in its architecture, in its literary practices of exploitation and segregation of a whole set of people who have in common their skin color.

BIBLIOGRAPHY

ALMEIDA, Kátia Lorena Novais (2007), « Da prática costumeira à alforria legal », *Politeia: Hist. e Soc.*, Vitória da conquista, v. 7, n. 1, pp. 163-186.

ALMEIDA, Silvio (2020), *Racismo estrutural*, São Paulo, Editora Jandaíra.

BAGNO, Marcos (2013), *Preconceito linguístico*, São Paulo, Edições Loyola.

BARROS, Diana Luz Pessoa de (2012), « A semiótica no Brasil e na América do Sul: rumos, papéis e desvios », *Revista de Estudos da Linguagem*, Belo Horizonte, v. 20, n. 1, pp. 149-186, jan./jun. DOI: http://dx.doi.org/10.17851/2237-2083.20.1.149-186.

BASSOLS, Miquel Famulus (2016), « Lacan XXI », *Revista eletrônica da FAPOL – Federação Americana de Psicanálise da Orientação Lacaniana*, vol. 2, oct., pp. 8-11. Retrieved from: http://www.lacan21.com/sitio/2016/10/25/famulus/?lang=pt-br. Accessed: 15 nov. 2020.

BEYAERT-GESLIN, Anne & FOSSALI, Pierluigi Basso (dir. 2012), « Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des cultures », *Nouveaux actes sémiotiques*, n. 115, Limoges, PULIM. Retrieved from: https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/721. Accessed: 15 nov. 2020.

BOTELHO, Jaqueline (2020), « A atualidade voraz do racismo no Brasil », *Site Institucional do PCB – Partido Comunista Brasileiro*, 27 dec. Retrieved from: https://pcb.org.br/portal2/26631/a-atualidade-voraz-do-racismo-no-brasil. Accessed: 27 dec. 2020.

BRASIL (1972), « Lei nº 5.859, de 11 de dezembro de 1972 - Dispõe sobre a profissão de empregado doméstico e dá outras providências », *Diário Oficial da União*: República Federativa do Brasil, Brasília, DF, 11 dec. Retrieved from: https://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei/1970-1979/lei-5859-11-dezembro-1972-358025-publicacaooriginal-1-pl.html. Accessed: 15 nov. 2020.

COLAS-BLAISE, Marion (2012), « Forme de vie et formes de vie : vers une sémiotique des cultures », *Actes Sémiotiques*, n. 115. https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2631; DOI: 10.25965/as.2631.

Côrtes, Cristiane Felipe Ribeiro de Araujo (2012), « Alteridade e subalternidade em Clarice Lispector e Conceição Evaristo », *in* Pretov, Sousa, Samartim, Feijó (dir.), *Avanços em Literatura e Cultura Brasileiras. Século XX*, v. 2, Santiago de Compostela-Faro, Associação Internacional de Lusitanistas (AIL).

Davis, Angela (2016), *Mulheres, raça e classe,* São Paulo, Boitempo.

Fanon, Frantz (2008), *Pele negra, máscaras brancas*, Salvador, EDUFBA.

Fiorin, José Luiz (2009), « A construção da identidade nacional brasileira », *Bakhtiniana*, São Paulo, v. 1, n. 1, pp. 115-126. Retrieved from: https://revistas.pucsp.br/index.php/bakhtiniana/article/view/3002/1933. Accessed: 15 nov. 2020.

Fiorin, José Luiz (2001), « Língua portuguesa, identidade nacional e lusofonia », *in* Barros (dir.), *Preconceito e Intolerância. Reflexões Linguístico-discursivas*, São Paulo, Universidade Presbiteriana Mackenzie, pp. 119-135.

Fiorin, José Luiz (1988), *Linguagem e Ideologia*, São Paulo, Ática.

Fontanille, Jacques & perusset, Alain (2021), « Les formes de vie entre pratiques et cultures, styles et idéaux de vie », *Estudos Semióticos*, v. 17, n. 2, pp. 86-103.

Fontanille, Jacques (2016), « A semiótica hoje: avanços e perspectivas », Trad. Matheus Nogueira Schwartzmann, *Revista Estudos Semióticos*. DOI: https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2016.127608.

Fontanille, Jacques (2014), « Quando a vida ganha forma », trad. Jean Cristtus Portela, *in* Nascimento & Abriata (dir.), *Formas de vida*: rotina e acontecimento, pp. 55-86, 1 ed., Ribeirão Preto, Editora Coruja.

Fontanille, Jacques (2008a), « Práticas semióticas: imanência e pertinência, eficiência e otimização », trad. Maria Lúcia Vissotto Paiva Diniz *et al., in* diniz & portela (dir.), *Semiótica e mídia*: textos, práticas, estratégias, Bauru: Unesp/Faac, pp. 15-74.

Fontanille, Jacques (2008b), *Pratiques sémiotiques*, Paris: PUF.

Fontanille, Jacques (2006), « Textes, objets, situations et formes de vie », *in* Alonso *et al.* (dir.), *La Transversalité du sens*, Parcours sémiotiques, Saint Denis, PUV, pp. 213-240.

Fontanille, Jacques & Zilberberg, Claude. (1998). *Tension et signification*. Liège: Mardaga; tr. pt. Fontanille, Jacques & zilberberg, Claude (2001), *Tensão e significação*, São Paulo, Humanitas/Usp.

Fontanille, Jacques (1993), « Les formes de vie. Présentation », *Recherches Sémiotiques, Semiotic Inquiry* — RSSI, vol. 13, n. 1, Toronto, Association Canadienne de Sémiotique, pp. 5-12.

Greimas, Algirdas Julien & Fontanille, Jacques (2014), « O belo gesto », trad. Edna Nascimento, *in* Nascimento & Abriata (dir.), *Formas de vida*: rotina e acontecimento, 1ª ed. Ribeirão Preto, Editora Coruja, pp. 13-34.

Greimas, Algirdas Julien & Courtés, Joseph (dir. 2008), *Dicionário de semiótica*. São Paulo, Contexto.

Holanda, Sérgio Buarque de (2007), *Raízes do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras.

Horta, Nina (2011), « Empregadas, mais um capítulo », *Folha de S. Paulo*, 21 jul.

Houaiss, Antônio (2009), *Dicionário Houaiss da língua portuguesa*, Objetiva.

Jimenez-Jimenez, Maria Luisa (2018), *Domésticas: cotidianos na comensalidade,* Belo Horizonte, Letramento.

LEÃO, Danuza (2013), « PEC das empregadas », *Folha de S. Paulo,* 24 mar. Retrieved from: https://m.folha.uol.com.br/colunas/danuzaleao/2013/03/1251556-a-pec-das-empregadas.shtml?origin=uol. Accessed: 12 nov. 2020.

LEÃO, Danuza (2012), « Ser especial », *Folha de S. Paulo,* 25 dez. Retrieved from: https://www1.folha.uol.com.br/fsp/cotidiano/80046-ser-especial.shtml. Accessed: 15 nov. 2020.

LEMOS, Carolina Lindenberg, PORTELA, Jean Cristtus Portela, BARROS, Mariana Luz Pessoa de (dir. 2020), « Le soin de la formation : L'institutionnalisation de la sémiotique au Brésil », *Signata*, vol. 3. DOI: https://doi.org/10.4000/signata.806.

LISPECTOR, Clarice (1999), *A Descoberta do Mundo,* Rio de Janeiro, Rocco.

LUFT, Lya (2012), « Degraus da Ilusão », *Veja*, 5 de junho.

MEDEIROS, Maria Alice (1984), *Elogio da dominação*: relendo Casa grande & senzala, Rio de Janeiro, Achiame.

MELO, Alfredo César (2009), « Saudosismo e crítica social em Casa grande & senzala: a articulação de uma política da memória e de uma utopia », *Estudos Avançados,* vol. 23, n. 67, São Paulo. DOI: https://doi.org/10.1590/S0103-40142009000300031.

MOREIRA, Patricia Veronica (2019), *A emergência do sensível na semiótica discursiva*: uma abordagem historiográfica, tese (Doutorado em Linguística e Língua Portuguesa), Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho. Retrieved from: https://repositorio.unesp.br/handle/11449/190841. Accessed: 12 nov. 2021.

MORIN, Edgar (2008), *L'Esprit du temps*, Armand Colin; tr. pt. MORIN, Edgar (1990), *Cultura de massas no séc. XX*, Rio de Janeiro, Forense Universitária.

MOURA, Clovis (1988), *Rebeliões da senzala*, 4. ed., Porto Alegre, Mercado Aberto.

PEREIRA, Maysa Mathias Alves & ROSENO, Andreia, « Reflexões sobre as relações étnico/raciais e diversidade sexual e de gênero » (2018), *in* NOGUEIRA *et al.* (dir.), *Hasteemos a bandeira colorida*: diversidade sexual e de gênero no Brasil, São Paulo, Expressão Popular, pp. 85-110.

PORTELA, Jean Cristtus (2018), « História das ideias semióticas: entre cronistas e inovadores », *Estudos Semióticos*, v. 14, n. 1, pp. 138-143. DOI: https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2018.144317.

PRADO, Maria Goreti Silva (2018), *A enunciação na semiótica discursiva*: um estudo historiográfico, tese (Doutorado em Linguística e Língua Portuguesa), Universidade Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho. Retrieved from: https://repositorio.unesp.br/handle/11449/157371. Accessed: 22 nov. 2021.

PRUDENTE, Eunice Aparecida de Jesus (1998), « O negro na ordem jurídica brasileira », *Revista da Faculdade de Direito*, Universidade de São Paulo, n. 83, pp. 135-149. Retrieved from: https://www.revistas.usp.br/rfdusp/article/view/67119. Accessed: 12 nov. 2021.

RIBEIRO, Darcy (1995), *O Povo Brasileiro*: A formação e o sentido do Brasil, 2 ed., São Paulo, Companhia das Letras.

SANTOS, Myrian Sepúlveda dos (2004), « A prisão dos ébrios, capoeiras e vagabundos no início da Era Republicana », *TOPOI*, v. 5, n. 8, pp. 138-169. DOI: https://doi.org/10.1590/2237-101X005008004.

SANTOS, Flavia Karla Ribeiro (2020), *O conceito de figuratividade e as práticas de institucionalização da semiótica no Brasil e na França*, tese (Doutorado em Linguística e Língua Portuguesa, Universidade

Estadual Paulista Júlio de Mesquita Filho. Retrieved from: https://repositorio.unesp.br/handle/11449/192989. Accessed: 12 nov. 2021.

SCHUCMAN, Lia Vainer (2020), *Entre o encardido, o branco e o branquíssimo*: branquitude, hierarquia e poder na cidade de São Paulo, 1. ed., São Paulo, Veneta.

SCHWARCZ, Lilia M. & STARLING, Heloisa M. (2018), *Brasil: uma biografia,* São Paulo, Companhia das Letras.

SCHWARCZ, Lilia M. (2020), « O retrato da chacina: estratégias de humanização no Caderno Cotidiano », *in* ABRIATA (dir.), *Vozes do social*: a enunciação visual e sincrética na diversidade das mídias, Franca/SP, Editora Unifran, pp. 83-103.

SCHWARCZ, Lilia M. (2018), « A noção de texto e os níveis de pertinência da análise semiótica », *Estudos semióticos* (USP), v. 14. DOI: https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2018.144288.

SCHWARCZ, Lilia M. & PORTELA, Jean Cristtus (2017), « Reflexões para uma semiótica das culturas: o caso da identidade trans », *in* BUENO, MANZANO, ABRIATA (dir.), *As crises na/da contemporaneidade,* Franca/SP, Editora Unifran.

SCHWARCZ, Lilia M. & PORTELA, Jean Cristtus (2015), « Das ferramentas de busca ao texto: a construção da identidade LGBT em revistas digitais », *CASA* (Araraquara), v. 14, pp. 1-15. DOI: https://doi.org/10.21709/casa.v13i2.8584.

SCHWARCZ, Lilia M. (2013), « Escrita epistolar: da cena prática à forma de vida », *Estudos Linguísticos*, São Paulo, n. 42, v. 3, set.-dez. pp. 1450-1464. Retrieved from: https://revistas.gel.org.br/estudos-linguisticos/article/view/945/531. Accessed: 18 jul. 2020.

SCHWARCZ, Lilia M. & PORTELA, Jean Cristtus (2012), « Rê Bordosa: forma de vida e moralização », *in* ABRIATA & NASCIMENTO (dir.), *Formas de vida da mulher brasileira,* Ribeirão Preto, Coruja, pp. 35-63.

SILVA, Ana Paula Procópio da (2017), *O contrário de "casa grande" não é senzala*. É quilombo! A categoria práxis negra no pensamento social de Clóvis Moura, tese (Doutorado), Rio de Janeiro, PPGESS-UFRJ.

TRIBOLI, Pierre (2012), « Câmara aprova PEC das Domésticas em primeiro turno », *Agência Câmara de Notícias*, n. 21, nov. Retrieved from: https://www.camara.leg.br/noticias/389886-camara-aprova-pec-das-domesticas-em-primeiro-turno/. Accessed: 15 nov. 2020.

NOTES

1. Original in Portuguese: Leitores, por favor, ajudem a responder: por que se foram as boas empregadas dos bons patrões?

2. Original in Portuguese: No Brasil, muitos apartamentos de quarto e sala têm quarto de empregada, e se a profissional mora no emprego, fica difícil estipular o que é hora extra, fora o "Maria, me traz um copo de água?". E a ideia de dar auxílio creche e educação para menores de 5 anos dos empregados, é sonho de uma noite de verão, pois se os patrões mal conseguem arcar com as despesas dos próprios filhos, imagine com os da empregada.

3. Original in Portuguese: O racismo é uma decorrência da própria estrutura social, ou seja, do modo "normal" com que se constituem as relações políticas, econômicas, jurídicas e até familiares, não sendo uma patologia social nem um desarranjo institucional. O racismo é estrutural.

4. We adopt the term *crisis* here as "a historical moment of disturbing risks; a difficult, stressful and long-lasting episode; **a situation of momentary tension**, serious dispute, **conflict**; a

situation of lack, scarcity, deprivation" (Cf. Houaiss Brazilian Portuguese Dictionary, emphasis added). It doesn't seem to us to be the ideal term, if we come to the conclusion that conflicts, scarcity and risks are not episodic in the constitution of Brazilian culture, having been part of all stages of development of its society. We do not intend to make a sociological critique, but an exemplary reference is from *Brazil: A Biography*, by Lilia M. Schwarcz and Heloisa M. Starling, who, reading Gilberto Freyre (1933), say: "'A balance of antagonisms of economy and culture' was the expression he [Freyre] used to demonstrate how paternalism and violence [...] coexisted" (2018, p. 70) in the daily life of a slaveholding Brazil. That is, crisis, as *tension* and *conflict*, is not transitory, it was and has been the basis of Brazilian social relations.

5. For Alfredo César Melo (2009, pp. 286-287), the "articulation between a rhetoric of affection directed towards the African presence in Brazilian society and the sociological criticism of racism and the abuses of the latifundio will provide support for one of the most persuasive discourses of Brazilian culture, which is that of racial democracy".

6. It would be very difficult to exhaust here the contributions of Brazilian researchers to semiotics. We can, however, indicate the works by Portela (2018), Santos (2020), Moreira (2019), Prado (2018), Barros (2012) and Lemos, Portela and Barros (2012), which present a detailed panorama of the institutionalization of semiotics in Brazil, as well as the performance and contribution of Brazilian researchers.

7. Original in Portuguese: [...] há no discurso o campo da manipulação consciente e o da determinação inconsciente [e] o conjunto de elementos semânticos habitualmente usado nos discursos de uma dada época constitui a maneira de ver o mundo numa dada formação social [pois] esses elementos surgem a partir de outros discursos já construídos, cristalizados e cujas condições de produção foram apagadas.

8. For Fontanille (1993, p. 9) the form of life is "the manifestation of any discursive and figurative entity [that] summons, for its interpretation and its discursivization, the set of adaptations and selections operated in the generative trajectory by the use, aiming to realize a whole form of life". From the moment that the "discursive entities" allow meaning to be (re)constituted, we have the composition of an "identifiable enunciative syntagma".

9. On this issue, see Fontanille (2016) and Schwartzmann (2018).

10. In Schwartzmann (2013; 2014) and in Schwartzmann and Portela (2012, 2015, 2017), to address the problem of forms of life, we referred to distinct and plural segmentations of the corpus, which always took into account the levels of relevance of semiotic analysis, as systematized by Fontanille (2008).

11. Original in Portuguese: O discurso transmitido contém em si, como parte da visão de mundo que veicula, um sistema de valores, isto é, estereótipos dos comportamentos humanos que são valorizados positiva ou negativamente. Ele veicula os tabus comportamentais. A sociedade transmite aos indivíduos—com a linguagem e graças a ela—certos estereótipos, que determinam certos comportamentos. Esses estereótipos entranham-se de tal modo na consciência que acabam por ser considerados naturais. Figuras como "negro", "comunista", "puta" têm um conteúdo cheio de preconceitos, aversões e hostilidades, ao passo que outras como "branco", "esposa" estão impregnadas de sentimentos positivos. Não devemos esquecer que os estereótipos só estão na linguagem porque representam a condensação de uma prática social.

12. Franz Fanon (2008, pp. 154-155) draws attention to several racist manifestations that are born from the use of the lexeme "negro" (black man, in Portuguese), as well as antisemitic manifestations that originate from the use of the lexeme Jew. His thinking is much more complex than what we have highlighted here, but it is evident that these are cases in which the words assume a predicative function, often pejorative: a black man, a Jewish doctor, a black scientist. In this sense, it is enough to think of practical scenes whose actors are men and, then, to call them black: two men standing on the corner vs two black men standing on the corner. In Brazil, the social connotations in the two scenes are profoundly different.

13. As a semiotic practice is an act, a behavior governed by sociocultural values, we can recognize in it the configuration of forms of interaction between, at least, two actors, forms that are apprehensible in the form of a scene. The scene may contain one or several processes, one or several predicates, according to Fontanille (2008a, p. 21), that is, they are acts of enunciation that imply actantial roles. The practical scene is a predicative scene because it is the result of a practical experience that becomes a device of semiotic expression.

14. These are the formal instances: signs-figure; texts-utterances; support-objects; practical scenes; strategies; forms of life.

15. We were able to demonstrate this phenomenon in "Reflexões para uma semiótica das culturas: o caso da identidade trans". (Schwartzmann; Portela, 2017).

16. The episode of the arrest of waste picker Rafael Braga is well known. During the protests of June 2013 in the city of Rio de Janeiro, he was arrested, charged and convicted for violating the Disarmament Statute. At the time, he was carrying a bottle of bleach and another of disinfectant near the place where thousands of people were demonstrating against the increase in public transport fares. It is also the case of the death of Rodrigo Alexandre da Silva Serrano, who, on September 17, 2018, walked down the hillside to wait for his wife and children with a black umbrella. He was killed by the Rio de Janeiro Military Police because his umbrella was mistaken, on a rainy day, for a rifle. In both cases the excesses were widely reported by the media and jurists, journalists and politicians issued various opinions and notes demonstrating the fragility of the Rio de Janeiro Military Police's allegations.

17. Original in Portuguese: A nação brasileira, comandada por gente [branca], nunca fez nada pela massa negra que a construíra. Negou-lhe a posse de qualquer pedaço de terra para viver e cultivar, de escolas em que pudesse educar seus filhos, de qualquer ordem de assistência. Só lhes deu, sobejamente, discriminação e repressão. Grande parte desses negros dirigiu-se às cidades, onde encontrava um ambiente de convivência social menos hostil. Constituíram, originalmente, os chamados bairros africanos, que deram lugar às favelas (Ribeiro, 1995, p. 222).

18. The only two votes against the C.A.P were cast by deputies Roberto Balestra (PP-GO) and Zé Vieira (PR-MA), both coincidentally landowners.

19. Original in Portuguese: O Plenário aprovou nesta quarta-feira (21), em primeiro turno, por 359 votos a 2, a PEC das Domésticas (Proposta de Emenda à Constituição 478/10), que amplia os direitos trabalhistas de domésticas, babás, cozinheiras e outros trabalhadores em residências [...] Os parlamentares favoráveis à matéria destacaram que a ampliação de direitos aos trabalhadores domésticos simboliza uma segunda abolição no País, já que muitas domésticas são negras e suas famílias saíram da escravidão para o trabalho doméstico, como destacou a deputada Janete Rocha Pietá (PT-SP). "É o início da alforria de trabalhadoras negras que saíram da escravidão para o trabalho doméstico", disse. O deputado Amauri Teixeira (PT-BA) também usou a palavra alforria para se referir à PEC. "As domésticas vivem ainda em situação de semiescravidão, sem jornada mínima definida, sem hora extra, sem adicional noturno", disse (Triboli, 2012, grifos nossos).

20. Original in Portuguese: O deputado Jair Bolsonaro (PP-RJ) criticou a proposta que, na sua avaliação, vai encarecer o custo das domésticas e desestimular os empregadores. "Pela PEC, eu vou ter de pagar creche para a babá do meu filho. A massa de trabalhadores do Brasil não tem como pagar isso", disse. Bolsonaro não registrou voto. (Triboli, 2012, grifos nossos).

21. As for the issue of liberation in Brazil, we suggest reading "From customary practice to liberation", Kátia Lorena Novais de Almeida, 2007.

22. Na ternura, na mímica excessiva, no catolicismo em que se deliciam nossos sentidos, na música, no andar, na fala, no canto de ninar menino pequeno, em tudo que é expressão sincera de vida, trazemos quase todos a marca da influência negra. Da escrava ou sinhama que nos embalou. Que nos deu de mamar. Que nos deu de comer, ela própria amolengando na mão o bolão de comida. Da negra velha que nos contou as primeiras histórias de bicho e de mal-assombrado. (Freyre, 2006, p. 367).

23. Portuguese expression that indicates that someone has black ancestry. Historically, the work in the kitchen was done by enslaved black women, of whom housemaids are today's continuity.
24. Maria Alice Medeiros (1984, p. 19) recognizes this consolidation of the white man, since "in the Master's House & slave quarters [there is] a lordly vision of the world [...] an aristocratic atmosphere characteristic of a whole world that remained the same after the abolition of slavery, where the white man is seen as the true and only citizen".
25. According to Botelho (2020), "since 1995 55,000 people have been rescued in a situation of slavery in the country, mostly in rural areas [...]". In 2019, 14 people were rescued from domestic slave labor - which is more difficult to identify. The author also highlights the case of Madalena Gordiano, a 46-year-old black woman, who was found by the Labour Public Ministry, in 2020, after 38 years living under conditions analogous to slavery in the home of a university professor and a physician - the latter having graduated at the expense of the military pension stolen from Madalena.
26. On commotion, as a humanization strategy, leading to loss or gain of rights and citizenship, see Schwartzmann (2020, p. 97; p. 101).
27. Original in Portuguese: Como todos se lembram da fase em que existiam empregadas! Acordei leitores de todas as idades e lugares. Claro que estou me lembrando só das doçuras de um tempo em que éramos empregados, mas também tínhamos empregadas, o que possibilitava coisas na vida que não seriam possíveis nos dias de hoje. [...] A passadeira ficou conosco uns 30 anos. Na menopausa virou cleptomaníaca [...] A última, vinda do sertão, custei a perceber, falava outra língua. Substantivos que eu usava ela não sabia o que queriam dizer. E vice-versa. Então, calava. As palavras mais básicas, como pires, manteigueira, lichia (ah, aquela jaquinha?), água com gás, maionese, páprica, purê, ela armazenava para o esclarecimento final, no dia em que eu juntasse o objeto à palavra. Não nego que era inteligentíssima, vá você trabalhar na casa de um japonês que não fala português. [...] Aumentaram-se os ordenados. E vieram aquelas com as quais eu menos conseguia conviver. As novas ricas, que tomavam emprestado o status das patroas. Sabiam nomes de políticos, celebridades, peruas. Todas as receitas delas levavam leite condensado e nozes. Ficavam arrepiadas ao ter de passar uma camisola de cambraia velha, tão fresquinha, já puída, um pijama de flanela xadrez de estimação da patroa nova. Faltavam-lhes referências para qualificar pessoas e por pouca informação classificavam as visitas pelos carros. As esnobes sem causa. Falta falar na empregada perfeita, melhor que você em tudo, a tenho-saudade-da-Bahia, a estudante-de-direito, e outras. É de chorar (Horta, 2011, grifos nossos).
28. Still with Botelho (2020), it is important to highlight that in the case of Madalena's enslavement, the "university professor said that Madalena was not considered an employee, but a member of the family, which resumes a classic myth of race relations in Brazil. With Gilberto Freyre, the characterization of the Negro as docile, endowed with brute strength, whose coexistence with the Big House lent him a certain civility, and, for the whites, the exercise of a certain benevolence".
29. Original in Portuguese: Fala-se muito na ascensão das classes menos favorecidas, formando uma "nova classe média", realizada por degraus que levam a outro patamar social e econômico (cultural, não ouso falar). Em teoria, seria um grande passo para reduzir a catastrófica desigualdade que aqui reina. Porém receio que, do modo como está se realizando, seja uma ilusão que pode acabar em sérios problemas para quem mereceria coisa melhor. Todos desejam uma vida digna para os despossuídos, boa escolaridade para os iletrados, serviços públicos ótimos para a população inteira, isto é, educação, saúde, transporte, energia elétrica, segurança, água, e tudo de que precisam cidadãos decentes [...] Sou de uma classe média em que a gente crescia com quatro ensinamentos básicos: ter seu diploma, ter sua casinha, ter sua poupança e trabalhar firme para manter e, quem sabe, expandir isso. Para garantir uma velhice independente de ajuda de filhos ou de estranhos; para deixar aos filhos algo com que pudessem começar a própria vida

com dignidade. Tais ensinamentos parecem abolidos, ultrapassadas a prudência e a cautela, pouco estimulados o desejo de crescimento firme e a construção de uma vida mais segura.

30. As we could indicate before, the country invested deeply in European colonization, offering subsidies for Italians, above all, to come to Brazil. The idea that the middle and upper middle classes started "from nothing" is just another elaboration of the archetype of racism, which has in meritocracy one of its foundations, since it establishes the effort and intelligence of the white as the elements that allowed the accumulation of capital.

31. Original in Portuguese: [...] um homem que começa do nada, por exemplo: no início de sua vida, ter um apartamento era uma ambição quase impossível de alcançar; mas, agora, cheio de sucesso, se você falar que está pensando em comprar um com menos de 800 metros quadrados, piscina, sauna e churrasqueira, ele vai olhar para você com o maior desprezo - isso se olhar (Folha de S. de Paulo, 25 nov. 2012).

32. In this regard, see Jimenez-Jimenez (2008) and Côrtes (2012).

ABSTRACTS

This paper is divided into two parts. The first concerns the discussion, drawing from theory, which aims to present the contours and challenges of contemporary semiotics that focus on new demands from society, attempting to describe and explain how the meaning of practices and forms of life is built. Therefore, we wish to demonstrate that the semiotics of discourse does not refuse history or the social and cultural dimensions of discourse as it takes meaning for its object, and that meaning emerges in the intersubjective relations, in the tension between the social and the individual, in the temporality of the world, and in discourse. The second part of this study discusses the semiotic status of the lexeme "housemaid", seeking to handle the thick and resistant layers of meaning that maintain its uses in Brazilian society and that, in current history, play an important role in acknowledging the universes of values, social practices, and forms of life, deeply marked by racism and class discrimination.

Cet article est composé de deux parties. La première concerne une discussion théorique visant à présenter les contours et les enjeux d'une sémiotique contemporaine centrée sur les nouvelles demandes de la société, cherchant à décrire et à expliquer comment se construit le sens des pratiques et des formes de vie. Dès lors, nous souhaitons démontrer que la sémiotique du discours ne refuse pas l'histoire ni les dimensions sociales et culturelles du discours puisqu'elle prend le sens pour objet, et que le sens émerge dans les relations intersubjectives, dans la tension entre le social et l'individuel, dans la temporalité du monde et du discours lui-même. La deuxième partie de cette étude aborde le statut sémiotique du lexème « bonne », et cherche à élucider les couches épaisses et résistantes du sens que ce terme continue d'avoir au sein de la société brésilienne et qui, dans l'histoire actuelle, jouent un rôle important pour comprendre les univers de valeurs, de pratiques sociales et de formes de vie brésiliens, profondément marqués par le racisme et la discrimination de classe.

INDEX

Keywords: form of life, culture, discourse
Mots-clés: formes de vie, culture, discours

AUTHOR

MATHEUS NOGUEIRA SCHWARTZMANN

Professor at the School of Sciences and Languages (FCL-Assis), and at the Graduate Program in Linguistics and Portuguese Language (FCLAr) of São Paulo State University (Unesp), he works in the field of semiotics of discourse. Translator of several articles, he is also the author of works on semiotics and discourse, gender, semiotics of practices, and forms of life, such as "The notion of text and the levels of relevance of semiotic analysis" (2018) and "Epistolary writing: from the practical scene to the form of life" (2013). He had edited works such as *Reading: the circulation of discourses in contemporaneity (2013)* and *Semiotics: identity and dialogues (2012)*, and was Editor of the Journal of GEL (2016-2020). He was Coordinator of the Semiotics WG of ANPOLL and is Secretary of the Brazilian Association of Semiotics - ABES.
Email: matheus.schwartzmann[at]unesp.br

Semiotics of Law, Science of Law and Legal Meaning: analysis of the status of legal dogmatics

Eduardo C.B. Bittar

Translation : Kavita Lamba

1. Introduction

1 This paper aims to examine, in a context of transformations of the contemporary world, the status and role of the science of Law, by means of an approach of the semiotics of Law. Given that there are many theoretical schools in the field of semiotic theory, the line of analysis of the Greimasian tradition of the *Paris School* will be adopted. It will be adopted not only for the sake of theoretical preferences, but also for the fact that it will allow a better understanding of the phenomenon studied. Bearing in mind that there is no science without commitment to the method and search for the truth, the knowledge of science is questioned, and re-analysed, in the broader context of a crisis of truth and knowledge. The aim is to investigate how the crisis of meaning affects the production of *legal meaning*, and the practices of knowledge in the area of the science of Law, so as to emphasise the discussion on the specificity of *Legal dogmatics*. The analysis of the science of Law carried out here attempts to show that, once detached from the characteristics of the modern method in sciences, its functionality can be used more efficiently to provide answers to the challenges inherent to the 21st century and changes in the way Law has been practised in the contemporary world.

2 The analytical perspective of this paper is geared towards criticising *Legal dogmatics* and pointing towards new directions that should be followed by the science of Law, for its own conceptual renewal, and, for this reason, it involves a contribution from semiotic analysis to the self-reflection of the science of Law. This analysis will enable us to realise that the science of Law cannot remain stagnant in its original configuration, which dates back to the 19th century, when *Legal dogmatics* was composed as a method

and model for formatting legal knowledge. In this sense, the analysis and discussion, via the semiotics of Law, will bring an important contribution to the formation of critical self-consciousness, on the part of jurists, about the contemporary status of the science of Law. So, in this field, the contribution of semiotics of Law can be of enormous importance, considering the task of discussing from an outside point of view what the jurists do every time when they discuss the legal concepts in the science of Law. For that purpose, semiotics will be used to trigger the demystification of concepts that have been built based on tradition and to bring to light the need for paradigm shifts. This points to the present time and the renewal of the semiotics of Law. In this sense, this paper represents the culmination of a series of efforts towards the integration of cognitive horizons between the contributions of the semiotics of Law and the issues of the theory of Law, which have been carried out and developed, through scientific articles and books—about which it is not possible here to discuss the arguments, but only point to some of its achievements—,[1] over the last years of research.

3 In order to do this, the paper is structured in three parts. Part 2 *(Semiotics and Semiotics of Law)* will emphasise the historical commitment of semiotic theory to the task of understanding *meaning*, since the emergence of the semiotics project, highlighting the clear commitment of interdisciplinary dialogue that semiotics has always maintained with the other Human and Social Sciences. Part 3 *(The crisis of Science and the Science of Law)* seeks to insert science into the great crisis situation of the contemporary world, in which a crisis of truth is a part, something that results in affecting the logic of understanding scientific practices. In Part 4 *(The new methodological directions of the Science of Law)*, *Legal dogmatics* is analysed - which is done with the concepts, categories and resources of the semiotics of Law -, trying to trace its main characteristics in the framework of contemporary scientific practices. Thus, at the end, the paper attempts to take a look at the conditions for the semiotic analysis of the qualities of the science of Law, which are, objectivity, autonomy, specialisation, heuristics, interdisciplinarity, technical language and technical-cognitive environment. It will be this analysis that will allow us to conclude whether *Legal dogmatics* is prepared for the cognitive challenges of the 21st century.

2. Semiotics and Semiotics of Law: between Signification and Interdisciplinarity

2.1. Semiotics: The Science of Meaning

4 Since the beginning of its route as a science, semiotics has taken on the role of a science of *meaning*. In *Cours de Linguistique Générale* (1916), Ferdinand de Saussure identified language (*langue*) as a social institution *(institution sociale)*, and assigned the task of understanding the signs in social life to semiology.[2] In the same structuralist theoretical perspective, Algirdas Julien Greimas and Joseph Courtés, in the *Dictionnaire* (1993), will affirm that the *théorie sémiotique* corresponds to the theory of signification *(théorie de la signification)*.[3] Likewise, Eric Landowski (2014) developed the field of socio-semiotics as the problematization of social *meaning*.[4] As a meta-language, its importance and contribution have only grown in recent decades, considering the prominence assumed by the diversity of approaches and applications that semiotics has

been receiving. Note that its method is evolving, its purpose expanding and its questions diversifying.

5 This is what makes Greimas, in *Semiotique et Sciences Sociales* (1976), define semiotics as both a *project* and a *process*. With this approach, French semiotics only intends to affirm that the science of *meaning* is a project, where it is presented as a field under construction, and that it is a process, where it is presented as *savoir-faire* and *faire-savoir*.[5] This allows us to understand that, as Italian semiotician Ugo Volli (2015) analyses, the vocation of semiotics is inscribed between two distinct universes, the philosophical universe of the sign and the concrete universe of texts.[6]

6 Semiotics emerges in the midst of Human and Social Sciences, and its stance will remain committed to its founding principles, that is, always adopt a collaborative attitude towards the other Human and Social Sciences. In *Sémantique Structurale* (1966), Algirdas Julien Greimas identifies the *common denominator (dénominateur commun)* of *Human and Social Sciences* in his research on signification.[7] Thus, interdisciplinarity is an identifying mark of semiotics, among the Human and Social Sciences, which does not place it above the others, but makes it a necessary path for the analysis of discourse, reinforcing the collaboration with research results of philosophy, psychology, anthropology, history and sociology, as stated by French semiotician Jacques Fontanille (2016).[8] Furthermore, recent studies have been pointing to semiotics as responsible for the formation, either of an *epistemological narrativity*, in the line of analysis by Sémir Badir (2019),[9] or of a true *third way of knowledge*, as a *discursive epistemology*, in the line of analysis by Waldir Beividas (2017),[10] which enables the 'science of meaning' as a support function to all the other sciences. If this is valid for the Human and Social Sciences, this should apply, above all, to the science of Law.

2.2. Semiotics of Law: Science of Legal Meaning

7 From the moment semiotic theory launches itself into the task of analysing a semiotic-object, it finds a *practice of discourse* in Law, formed on the basis of a *natural language* (*langue naturelle*). In *Sémiotique et Sciences Sociales* (1976), Algirdas Julien Greimas and Eric Landowski released the initial drafts of a project and a process of great validity in the field of Law. Thus, the semiotics of Law is seen as *the science of legal meaning*, with legal discourse being a particular case of the more extensive analyses of discourse.[11] This means that the semiotics of Law is connected to the topics and interests of socio-semiotics—as a functioning social subsystem, as Swiss jurist Pierre Moor (2010) points out—,[12] because it sees its *purpose* as a *social phenomenon of signification* (*phénomène social de signification*).[13]

8 Thus, the semiotics of Law matters not only in the understanding of *legal meaning*, but also in the understanding of the processes of social interaction that engender *legal meaning*.[14] It can be said that Law deals with issues arising from the natural world, social world and subjective world, in the manner of an external referent to legislative discourse.[15] This is how Landowski (1988) will identify the task of the semioticist, in the field of Law, as an observer capable of exercising a comprehensive and analytical view of the way legal discourse manifests.[16]

9 Along this line of reasoning, a broad, interdisciplinary, discursive and narrative view, conferred by semiotics on the science of Law, only contributes to making Law a more self-conscious knowledge of its own limits. And this is because, while jurists express

their *know-how* as a *power-to-do*, they normally fail to consider the other social aspects that surround Law. Semiotics thus offers, the conditions for an attitude of permanent revision of the limits of Law. By affirming that the production of *legal meaning* is socio-semiotically conditioned, semiotics strengthens the thesis about the understanding of social and cultural origins of Law - local, situated and problematic -, and not the thesis about the technical and analytical origins, universal and abstract, of legal discourse. With this, semiotics contributes to relativizing the '*great truths*' that surround the formative culture of the science of Law as mythical manifestations.

10 In the field of Law, the semiotics of Law seeks to handle the approximation of *Law and Language*. For no other reason, French semioticist Anne Wagner (2010) points to the idea that the semiotics of Law may work as a bridge between knowledge with a cognitive integration function.[17] The bridge formed between these two worlds has been a fruitful field for the analyses of legal discourse, in recent decades. This link has made it possible, above all, to strengthen the theory of Law,[18] enabling it to be understood in a way that goes beyond the usual and restricted limits of the legalist view, which belongs to the science of Law.

11 And, in this regard, the interdisciplinary collaboration between the semiotics of Law and the theory of Law brings the understanding of legal discourse of social phenomena closer, given that these are studied by the Human and Social Sciences. And this is because—following the concept of *Semiosphere* by the semioticist Yuri Lotman (2005)—, [19] *semiosis* implies the relationship of inter-dependence between society and culture. Now, for its production, *legal discourse* is connected to *legal meaning* through a practice involved in socio-cultural dynamics. This is what has made it possible to describe and analyse *legal language* as meta-semiotic, which is developed to a specialised and technical degree,[20] and its state of permanent evolution should be considered, as a result processes of fusion *(fuzzy)* of semantic horizons.[21]

3. The crisis of the Sciences and the Science of Law

3.1. The Crisis of Sciences: Crisis of Meaning and Crisis of Truth

12 Today, the world is marked by a severe *crisis of meaning*, diagnosed by the studies undertaken in the field of sociology.[22] The *crisis of meaning* is revealed, also, as a *crisis of truth*. The *crisis of truth* corresponds to a loss of references capable of providing security for social action. *The crisis of truth* is implicated in a greater crisis, that is, the crisis of the project of modernity, which has been called the post-modern context. The crisis of truth has been implying a crisis of credibility of the institutions that are anchored in the great parameters of Western modernity. In present times, the issues of *fake news* and *hate speech* are only the most known as current versions of this crisis. But if we analyse further, we can see that we have a crisis in the project of modernity. The increase in complexity, acceleration of life, environmental crisis are some these symptoms, bearing in mind that Science perceives the crisis where the scientific method meets the crisis of meaning and, therefore, the crisis of truth. It is possible to say that the form and method of modern Science are no longer the condition sufficient for the scientific practices of the 21st century, which has created challenges for all scientific knowledge and practices. The form and method of modern Science were deeply marked by cartesian and positivist traditions, which divide and separate in

order to know, and this appears to be insufficient to offers as necessary answers to the contemporary challenges, including the confrontation of the creation of a cosmopolitan culture of Law—as it has already been identified as a specific study on the subject—,[23] which requires the conscientious vision and gathering of knowledge.

13 But, the *crisis of meaning* is not a new phenomenon of the beginning of the 21st century, as it had already been noted since the end of the 20th century. The *Sémiotique française* was at the forefront in trying to identify and respond to this profound transformation that was already affecting the understanding of Science. Having full knowledge of the crisis of meaning and crisis of truth, in the essay *Le contrat de véridiction*, contained in the work *Du sens II : essais sémiotiques* (2014), Algirdas Julien Greimas strove to convert every scientific search for *truth (vérité)* by the idea of a *contract of veridiction (contrat de véridiction)*.[24] In addition, he made us realise the fusion of horizons between the field of *knowing (savoir)* and the field of *believing (croire)*, studying the presence of *faire-savoir scientifique* as an effect of meaning *(effet de sens)*[25] of discourse. Now, this is precisely what clearly places Science within the scope of *make-appear-true (faire-paraître-vrai)*.

14 It is in this way that, aware of the crisis of meaning since the end of the 20th century, semiotics has shifted the problematisation of truth from the field of ontology to the field of discourse, resuming the studies of rhetoric. As a science of meaning, the contribution opened up by semiotics will become central to several fields of knowledge that use it for the analysis of discourse, especially when facing the challenges imposed by the 21st century, in regards to the circulation of information and search for quality of life, as detected by the concerns of French semioticist Fontanille (2016).[26]

15 This will be important for all Human and Social Sciences, and it would be no different for the science of Law. The broader understanding of the global processes of integrations among people, the reciprocal construction of legal discourse as cultural constructions, the approximation of the boundaries of *legal meaning* by economic integration, the definition of common world challenges (climate change, terrorism, etc.) which will have to be faced by the construction of common legal equivalences, the emergence of a new statute for *animal rights*,[27] are only some examples of the tasks that will occupy the approximation of the boundaries of semiotics with the boundaries of the science of Law. Thus, it can be said that the science of Law is better equipped, stocked and prepared for the challenges of the 21st century if it can open up its boundaries to dialogue with the knowledge that are being produced in the field of semiotics.

3.2. The Science of Law: Methodological Status and Function

16 The science of Law is made up of a scientific discourse aimed at the technical understanding of legislation, its practical applications and developments. It is interesting to note that the science of Law also receives the designation, especially in Civil Law systems, of *Legal dogmatics*. The expression *Legal dogmatics* (*dogmatica giuridica*, Italian; *dogmática jurídica*, Spanish; *dogmatique juridique*, French; *dogmática jurídica*, Portuguese), which is widely used in continental Europe and Latin America, originated in between the 18th and 19th centuries, as Spanish jurist Atienza (2017) notes.[28] In debates on the theory of Law, there are many differences as to the designation of the science of Law. Currently, however, two groups of contention in this respect can be

identified, namely, **(i)** a group that argues the methodological status of the science of Law, and, **(ii)** a group that argues the function of the science of Law.

17 Regarding the group of contention concerning the methodological status of the science of Law **(i)**, some important theoretical positions from the study of some jurists quoted here can be listed. Chilean jurist Vaquero (2013) will distinguish five normative models of thought that seek to discuss the method of understanding of the science of Law, distinguishing the normativist, realistic, argumentativist, technological and critical models.[29] Spanish jurist Atienza (2017) will consider it much less a science, because, in his view, it does not bear any similarity to other sciences, so it will be designated as a *techno-praxis* by him, or even, as a *technified praxis*.[30] For positions more sceptical than this, such as that of French jurist Rouvière (2011), it is doubtful that the science of Law has actually managed to outline a modern scientific method, and cannot even qualify as a science.[31]

18 Regarding the group of contention concerning the function of the science of Law **(ii)**, other theoretical positions can be listed. In Portuguese law, for the jurist Machado (2014), the role of the science of Law is to strengthen legal foresight and certainty.[32] In French law, the jurist Terré (2015) states that the *doctrine juridique*, or even, the *science juridique*, corresponds to the opinion of jurists *(opinio doctorum)*.[33] On the other hand, French jurist Millard (2006) will state that positive law appears as an *object language (language objet)* to the science of Law,[34] given that its role is to describe existing law.[35]

3.3. The Crisis of the Science of Law

19 By changing the geography of the distribution of the areas covered by legal norms, phenomena such as globalisation, interculturalism and integration of people redefine the way in which the structure of modern Law was known. In the paper *Legal doctrine in crisis* (1998), Hoecke and Ost have already identified the acceleration of law **(i)**; the specialisation of knowledge **(ii)**; the proliferation of actors **(iii)**; the pluralisation of legal systems **(iv)**; informational chaos **(v)** as factors of crisis of legal doctrine, inviting the re-systematisation of European Law and intercultural dialogue as a permanent challenge.[36]

20 In practice, it is a matter of recognising the limits of *form-Law*, as it was known under the conceptual architecture of the project of modernity, that is, the project of formation of the Nation-State, and the way in which *positive Law* was conceived and shaped to it. The Nation-State emerged in the 18th and 19th centuries lacking the unification of Law, the standardisation of the sources of Law and *legal positivism* as a method of understanding the science of Law. *Legal positivism*, as a manifestation of a nationalist legalism, was the basis for the formation of the modern State, shown today to be an absolutely insufficient paradigm for the foundation, explanation and philosophical support of Law. As a fruit of modernity, *legal positivism* is the scientific ideology that remains impregnated in the common beliefs of Law. But these recent changes throw contemporary science of Law into the realm of the crisis of meaning of many of its practices, insofar as the science of Law has not transformed its method of understanding since then. This will alter the way of understanding in which the modern method made the arrangement of the legal-dogmatic method possible.

21 Although every crisis generates doubts, it is understood that every crisis also brings with it the possibility of the science of Law to undergo the reconstruction of its self-

understanding. Thus, on one hand, the *crisis of legal meaning* opens up the opportunity for the science of Law to reaffirm its autonomy, based on its approximation to the advances promoted by the other Human and Social Sciences. Human and Social Sciences are capable of supplying, in the way of cognitive complementarity, the shortcomings of the science of Law. This view has been affirmed for some years now, in recent publications,[37] and points towards a different view of the way in which the science of Law should exercise its autonomy, that is, based on interdisciplinarity and inter-cognitive complementarity with other branches of knowledge.

22 Equally, general semiotics and the semiotics of Law can contribute vividly to pointing out the need for this transformation. The simple understanding that Law is a discourse, and that all discourse is socially and culturally based, prevents jurists from fixing their beliefs in the eternity of legislation, preparing them for living with the challenges brought about by the transformations of the 21st century. This makes it possible to affirm that the autonomy of the science of Law is no longer synonymous with methodological isolation and purity in the treatment of the purpose, but rather leads to the search for a broad vision, connected to planetary transformations, and the ability to respond to the challenges of justice in the 21st century. For example, the following emerging issues can be considered: artificial intelligence; animal rights; climate change; cultural heritage.

23 Thus, at present, the *crisis of meaning*—understood as a *crisis of meaning* of the project of modernity—cannot be answered, except with the collaboration of openness to globalization, the understanding that every discourse is dynamic and is in a movement of intercultural exchange and, above all, that the methodological and positivist isolation only contribute to the confinement of legal knowledge. The science of Law will be destined to be insufficient if it persists in practices of knowledge that are confined to cognitive horizons inherited from the 19th century. In this sense, the study of an example can be used, which is, the analysis of the importance of legal interpretation and the value of the codification of law. This legal problem was discussed in a paper, recently published (Bittar, 2021 b),[38] where the French *Code Civil* is analysed based on the contributions of the semiotics of objects, following the line of analysis of the studies by Jacques Fontanille. There, it was discussed how much the model of literal interpretation, based on the idea of searching for total security of legislative discourse (*Vérité*'s search model), derived from the project of modernity, has become out-dated in responding to the challenges of the discourse practices of Law, in today's times, considering that the discourse of the legislator only authorises the *mise en scène* of the *jeu polémique* instituted among those who litigate for rights disputed before the Courts, based on divergent interpretations of legislative discourse (model of *véridiction*).[39] Here, in this example, the *acte d´écriture (ius dicere)*[40] is studied as a founding act of legislative discourse, which makes the contribution that is proper and specialised of semiotics, in an approximation of the universe of problems and issues of Law, able to bring something that the science of Law could never do with the same skill and precision on its own.

24 Therefore, the crisis of truth does not mean a death of epistemological horizons, but the pluralisation of interdisciplinary perspectives, recognising that these are capable of affirming *legal meaning* as a process connected to social, cultural and political meanings of new times. For this, interdisciplinarity is required too, as a way of guaranteeing the approximation and reduction of the complexity of the phenomena being studied.

4. The New Methodological Directions of the Science of Law: a Semiotic Analysis

25 If the science of Law, from a semiotic point of view, can be understood as a *practice of scientific discourse*, the status of the search for *legal truth (vérité juridique)* can be transformed into the status of the search for *veridiction (véridiction juridique)* in legal discourse. This small conversion does not carry out a mere exchange of words, it converts the science of Law into an exercise of *faire-persuasif*.[41] This conversion does not work as a recipe, but enables a consciousness that expands the jurists' horizons, from their methodological confinement to the linguistic consciousness of their task. In addition, this conversion provides the attraction of the *linguistic turn*, derived from the studies by Ludwig Wittgenstein—already identified in another previous study—,[42] already operating within legal knowledge, since the end of the 20th century, to the consciousness of the consequences that still remain to be drawn from the linguistic-discursive understanding of reality. For jurists, these consequences involve a consciousness of the *practice of legal discourse*, understood as a socio-culturally-dependent discourse, which points to the need to break free from the bonds of scientific autonomy as methodological isolation in order to unfreeze the beliefs, myths and epistemological limits of legal knowledge. Within the scope of the science of Law, the tasks of *Law & Society* and *Law & Language* should not only go hand in hand, but should also be persistently debated to avoid the methodological self-closure of the science of Law becoming hegemonic again. Thus, keeping these statements in mind it is still important nowadays, as long as the science of Law is not only challenged to rethink itself, it still seems to rely and repeat the same formulas that guided its initial formation.

26 In the analysis carried out for semiotics, in the *Dictionnaire* (1993), by Algirdas Julien Greimas and Joseph Courtés, the entry *scientificité* points to the fact that scientific research is identified as being a cognitive activity *(activité cognitive)*, mobilised by the *want-to-do (vouloir-faire)* and by the *must-do (devoir-faire)*, by the search for knowledge (*quête du savoir*).[43] Moreover, the semiotic approach recognises that, from the narrative point of view, the object-of-value of the science of Law is knowledge *(savoir)*—undergoing a transformation of states, from non-knowledge (E1) to knowledge (E2)—, to the extent that the legitimacy of scientific discourse is strictly dependent on the reputation and competence acquired for its exercise. The *actant* of scientific discourse can only enunciate scientific content, as long as he has acquired the discursive competence for its exercise, inserting himself, among practices and institutions, before audiences that will be the enunciators for scientific debates.

27 Thus, this approach leads to a very single contribution that the semiotics of Law can bring to the self-understanding of the science of Law, which is, that it is possible to understand Law as a *legal system*[44] that operates with *legal meanings* unrelated to social reality, which are in a deep state of instability, making the cognitive activity of the science of Law an activity with the following characteristics: **(i)** legal concepts are as useful as they are unstable; **(ii)** legal institutes are as objective as they are controversial; **(iii)** the practices of Law are as ritual and traditional as they are subject to deritualisation and modernisation;[45] **(iv)** legal reasoning is as logical as it is subject to

defeasibility;[46] **(v)** legal discourse is as clothed in argumentative authority of jurists as subject to academic fads and fugacity of its presuppositions.

28 Here lies the heart of the analysis of this paper. Thus, what seems a simple change of terms, from *truth (vérité)* to *veridiction (véridiction)*, implies a profound alteration of models of understanding of the science of Law. These **(v)** characteristics point to a considerable change in the tradition of understanding the science of Law that emerges from the view of *Legal dogmatics.* In this alone, the semiotics of Law would have already brought an immense contribution to the science of Law. But, in addition to these characteristics, then, other important and central **(vii)** characteristics of the science of Law will be analysed, given that in each topic it will be possible to demonstrate that the semiotics of Law contributes to conferring a new status to the practices of legal *savoir-faire*.

29 When these characteristics are present, the analysis of the science of Law undertaken by the semiotics of Law becomes inviting, faced with this, its main characteristics, such as: **(i)** objectivity; **(ii)** autonomy; **(iii)** specialisation; **(iv)** heuristics; **(v)** technical language; **(vi)** interdisciplinarity; **(vii)** technical-scientific environment. These points will be examined in the following items.

4.1. The Objectivity of the *Science of Law*

30 The objectivity of the science of Law is much more a discursive claim, than an appropriately epistemological guarantee. Objectivity was an important key of understanding for *Legal positivism*, the example of tradition formed around normative positivism by Hans Kelsen, in his work *Reine Rechstslehre* (1934).[47] This discursive claim is exercised through a series of operations of enunciation, among which the objectifying *débrayage* should be highlighted,[48] which offer the illusion of neutrality, impersonality, exemption and impartiality of the discursive practices of the science of Law. This theoretical conception is very characteristic of modernity. Thus, once the objectivity of the science of Law is reduced to operations of enunciation that seek the *effect of the meaning of truth*, its own characteristics are revealed, namely: opinionative **(i)**; hermeneutic **(ii)**; persuasive **(iii)**; argumentative **(iv)**.

31 In the essay *Le contrat de veridiction,* published in *Du sens II* (2014), Greimas notes that the detachment of the referential view allows the *théorie sémiotique* to identify the *objectifying camouflage* in scientific discourse,[49] an effect of meaning *(effet de sens)* that conceals an enunciation with the appearance of truth *(vérité)*. Now, the jurist's *objectifying camouflage* is the discursive recurrence that makes him—in case of doubt, suspicious about the veracity of his discursive enunciations—invoke the authority of legislation. This makes the technique of producing *legal dogmatics* knowledge highly dependent on legislative discourse.[50]

32 One of the main discursive strategies of the science of Law seeks to *camouflage* the objectivity of scientific discourse—while referring to a universe of certainty, foresight and correctness—, where it makes *legal truth (vérité jurique)* appear as a direct result of the authority of legislation, which normally reduces the meaning of the science of Law to a mere action of transliteration of normative discourse, and, therefore, the legislator's action. Evidently, in addition to objectifying *débrayage*, other discursive enunciation techniques are very common in the science of Law: **a.)** the approximation of scientific discourse to legislative discourse, in order to create the impression of a

literal proximity to legal texts; **b.)** the use of technical and formal language;[51] **c.)** the use of standard-arguments, based on the authority of other jurists, in search of recognition and authority.

33 It is still important pointing out that the alleged objectivity of the science of Law is diluted, in an immense field of non-unanimity among the opinions of jurists, which makes the huge divergences among jurists evident, in the various specialities in which it manifests. This dilutes the objectivity of the science of Law—and, at the same time, it also dissolves the *legal positivism* pretence of developing a science capable of representing a hard core of stable, secure and perpetual legal knowledge—in the diversity and difference of jurists' opinions, even if their opinion is reasoned and substantiated, the opinion demonstrates the technical-advisory nature of the jurists' tasks. Consensus and dissent belong to the discourse practices of jurists.

34 Thus, from universal, objective and stable knowledge, we move towards local, opinionated and unstable knowledge. This has both benefits and drawbacks. Indeed, on the one hand, there is an increase in the degree of legal insecurity, but at the same time on the other hand, there is recognition of the limits of the scientific-discursive practices of the science of Law. But, even so, the science of Law retains its usefulness in present times, as it is capable of generating plural reading and interpretations, as well as providing reasons and, therefore, arguments of authority—based on the prestige and renown of jurists. These plural readings and interpretations are mobilised in various contexts to substantiate judicial decisions according to needs, the degree of solution sought, the political orientation and the audience. In this sense, scientific discourse produced by *Legal dogmatics* is a cognitive reinforcement of the discursive authority of judicial discourse.

4.2. The Autonomy of the *Science of Law*

35 The *autonomy* of the science of Law is generally associated with a form of knowledge reduced to the descriptive understanding of legislation. Especially, the modern theoretical concept of the *Reine Rechstslehre* (1934), by Hans Kelsen, pointed exactly in this direction, and exercised a true hegemony over the understanding of practices inherent to the science of Law.[52] Within this frame, autonomy appears as a consequence of object-of-knowledge. However, the autonomy of the science of Law is not guaranteed by the cognitive reduction assumed in the object-of-knowledge approach. In other words, the reduction of the world for the identification of the object proper to the science of Law is not a sufficient guarantee of its scientific status. Today, operating in this way means compressing the field of work of the science of Law, through processes of cognitive alienation, producing a risky disconnection between *Law & Society*. And this is because the discourse of the science of Law is harmed by becoming a *discursive practice* that is weakened, de-contextualised, cold and dependent on the positivity of legislation.

36 In addition, the use of methodological resources outside its domain, such as the search for legitimacy in the empirical methods of the natural sciences, is also not a guarantee that their results will be more certified either. By proceeding in this manner, the science of Law obscures its connection with the dynamic reality of social, cultural, political and economic interactions, in order to become a practice meta-modelled by

naturalist methods, which are inconsistent with the propriety of phenomena studied by jurists.

37 This enables us to understand that, nowadays, the autonomy of the science of Law can only be affirmed when a dialogue with Human and Social Sciences is recognised. And this task is something inherent to the perspective of a critical concept, developed within the scope of the theory of Law, to which the language sciences and the Human and Social Sciences have lots to contribute, in a fusion of interdisciplinary cognitive horizons, where the inter-discursive exchanges serve as feedback to the incompleteness of horizons that is inherent to each branch of knowledge.[53] But, the dialogue with the achievements of the other Human and Social Sciences is only possible if there is cognitive openness and keen perception that *legal meaning* is always in motion. Any slight social change will result in the appearance of changes in *legal meaning*, hence the alarm of change will always be sound beforehand by the Human and Social Sciences, to echo in the field of Law, instigating jurists to perceive new social conditions. The autonomy of the science of Law, at this point, makes the juridical conscience of the jurists an activity of permanent relationship with social changes.

38 This leads to the conclusion that the best quality of the science of Law is the capacity to deal with the polymorphic nature of socio-legal *meaning* of our times. This points to the fact that the view of *legal positivism* is out of date, and needs to be reshaped in the light of more contemporary concepts of theory of Law. This enables us to see that the increase in the technical level of the science of Law is an ambition that should continue to be pursued in the cognitive horizon of the practices of scientific-legal discourse, which can in no way imply that the science of Law is disconnected from the dynamics and socio-semiotic transformations of the macro-environment of semiosis in which it is more broadly inserted.

4.3. The Specialisation of the *Science of Law*

39 The specialisation of the Science of Law is generally associated with the growing nature of the ramification, abstraction, terminological differentiation and connection of legal meaning with sectorial practices that develop in social life.[54] There are sociological factors linked to the development of modernity—such as the functional division of labour, the increased circulation of information, the widening of cognitive boundaries —, which are determining the conditions for the functioning of socialisation processes, and, also, expanding the horizons of sciences.

40 The more society changes, expanding its social practices, the more regulation by legislation will become differentiated. Thus, the way in which *Legal dogmatics* will respond to these transformations of the modernisation process will involve an increase in cognitive separation, an increase in the technical degree and dissociation of common horizons. This is what will cause the universe of the science of Law to be articulated in *micro-universes* of legal discourse, as Greimas (1976) makes us realise.[55]

41 The specialisation of the science of Law has reached such a high level and has branched out to such an extent, that, today, we can no longer speak of the science of Law in the singular, but rather s*ciences of Law* in the plural. This pluralisation of the branches of the science of Law—which, in turn, make multiple interfaces with other areas of knowledge of natural sciences and Human and Social Sciences—, means that the

boundaries of the field of *legal knowledge* have been greatly extended. This may be seen as the positive character of the specialisation of legal knowledge.

42 But, specialisation produces, simultaneously, an increasing detachment of specialists from what could be seen as the common foundations of the science of Law. The result is that specialists will develop a *micro-vision* of the science of Law—focused on the *micro-universe* of specialised *legal discourse*—, to the point of becoming a local, terminologised, technical and monodisciplinary vision. This may be seen as the negative character of the specialisation of legal knowledge.

43 The correction of this process does not consist of abandoning the technical and specialised development of the science of Law, but rather in the understanding that the more it specialises—forming distanced and sectorised cognitive corners—, the more important the task of the theory of Law becomes. This means that the specialisation promoted by the science of Law should be accompanied by the generalisation promoted by the theory of Law. The task of the theory of Law is to nurture the horizons of the science of Law, through open cognitive inputs, extracted from the bridge of connection created with the other Humans and Social Sciences, in order to avoid the self-closure of understanding that the jurists develop with the process of specialisation of knowledge. [56] And this is because only the theory of Law is able to maintain the *macro-vision* required for a holistic analysis of Law.

44 Only the breadth and criticality, provided by the theory of Law, enables the specialised *legal meaning* to be reinserted into the wider environment of macro-semiotic processes of the production of *legal meaning*, which restores the jurists' ability to exercise a holistic reading of the object-Law. And this is how, reciprocally, the theory of Law enables the correction of the speciality of the science of Law, while the latter operates the necessary advances towards increasing sectoral legal security.

4.4. The Heuristics of the *Science of Law*

45 Heuristics is a characteristic of the science of Law, insofar as one admits that the opinions expressed by jurists will become entangled in the academic debate—in the decision-making debate, or public debate—, in the form of bundles of convergent and divergent juridical opinions. Juridical opinions then provide grounds for legal theses regarding legislation, given that they cannot be narrowed down into a single field of understanding. Thus, the science of Law offers conditions for an exercise of scientific reasoning in order to allow the *scientific contradiction* to manifest itself in various contexts, before the most diverse audiences.

46 In contrast, therefore, from the reassuring image of unanimity and stability of jurists' technical opinions, it is not unusual to see a landscape interspersed with dissent, debates and divergent opinions. This reveals an important characteristic of the science of Law, namely that, as a practice of discourse—highlighted by the semiotic analysis—, its exercise involves more a *rhetorical controversy* than *epistemic consensus*. This is how the *faire-persuasif* of jurists is always controversial, a target of *knowing (savoir)* and *believing (croire)*, being adopted as opinion in an instrumental way, in *a heuristic-argumentative* use in the field of legal reasoning.

47 Here, it is clear how much the heuristic-argumentative role of legal discourse must be understood in the measure of its rhetorical use, something that has been stressed since the studies developed by the *École de Bruxelles*, especially by Chaïm Perelman and

Olbrechts Tyteca, in the *Treatise on Argumentation* (*Traité de l'Argumentation*, 1958), where they tried to emphasise that the rationality of Law is part of practical rationality,[57] while directed at specific audiences.[58] Currently, more than ever,[59] semiotics has been reinforcing the approximation of cognitive horizons with the tasks developed by rhetoric—something which remained static for many years, for historical reasons—,[60] exactly in the sense of enabling the rhetorical uses of discourses to be more deeply understood, something which may be of great importance for the scope of future studies of the semiotics of Law and theory of Law.

48 Here and there, the legal theses sustained by jurists may be victorious or defeated, depending on the audience-recipients. Legal theses can become hegemonic or non-hegemonic, depending on their assimilation by academic practices or decision-making practices. So, in line with French semiotics, given that *persuasion*, *veridiction* and *argumentation* are integral components of scientific practices,[61] the science of Law reveals itself to be a science of *argument-for* and *argument-against*.

49 The analysis undertaken by Greimas (2014), in the essay *Le Contrat de véridiction*, allows us to say that it is certain that natural sciences are more related to *demonstration* and Human and Social Sciences are more related to *argument*, but all scientific practices are taken as practices of scientific enunciation and, therefore, linked to the field of *persuasive doing (faire persuasif)*.[62] This is what allows us to state very clearly that *persuasive doing (faire persuasif)*[63] accompanies the science of Law in the various discursive environments in which it manifests itself, through the opinionative activity of jurists.

50 This enables us to state that the search for the science of Law is, more than just speak-true. The search is for rhetorical efficacy, capable of generating influence over certain audiences to which it is addressed, as such: **i)** the *judge-audience*: aiming to influence judicial decisions; **ii)** the *pedagogical-audience*: aiming to influence in teaching and legal formation; **iii)** the *scientific-audience community*: aiming to influence the opinion of scientific peers, whether in the local scientific community, or in the world scientific community; **iv)** the *micro-universe-of-discourse audience*: aiming to influence sectorial practices, within a specific branch of Law, the example of concrete practices in the consumer area for *Consumer Law*, concrete practices in the labour area for *Labour Law*, concrete practices in the civil area for *Civil Law*.

4.5. The Technical Language of the *Science of Law*

51 Legal language is offered as a technical and specialised language, derived from natural language, and which usually characterises the way in which jurists communicate with each other. And, in fact, as Landowski (1988) points out, the use of its own terminology and grammar gives legal language the aspect of autonomous and scientific language.[64]

52 However, what must be stressed is the fact that legal language is a universe of discourse, in a constant state of transformation, terminologised by the activity of juridical production *(production juridique)* of the legislator, shared by a community, the community of jurists. And, as French jurist Terré (2015) pointed out, the community of jurists *(communauté des juristes)* forms a scientific community *(communauté scientifique)*.[65] Considering that legal language offers knowledge endowed with power, it establishes social control as a discursive activity, highly dependent on the speciality of jurists.

53 The reproduction and multiplication of terms, concepts, institutes and categories of legal knowledge, which are shared and practised as a result of the discursive legitimacy of jurists, give the dynamics of legal language its character of an exclusive space, with restricted access. Added to this fact that legal knowledge, especially, with regard to the practice of Law, is exercised within legal procedures, which build the conditions for the affirmation of a *ritual truth*, that is, a truth marked by their own specific dynamics of the legal ritual. The latter re-evokes the past of the facts in the present in order to establish the conditions for a trial, as can be inferred from the analysis by French jurist Antoine Garapon (1999).[66] Thus, the technical character of legal language reaffirms the difference between common opinion and the opinion of jurists, so as to confirm the place of social power exercised by the scientific community of jurists.

54 The counterpart of *legal knowledge* as a practice of knowledge linked to *legal meaning* is the responsibility for engendering legal security and certainty. It is to this extent that Portuguese jurist Machado (2014) will state that the function of *legal language* is to increase security and certainty, improving the processes of decidability.[67]

4.6. The Interdisciplinarity of the *Science of Law*

55 The interdisciplinarity of the science of Law is associated to the dimension of the method with which it seeks to deal with the object-of-knowledge. The interdisciplinary method adds something to the science of Law that seeks to overcome the traditional criticism of being a science marked by isolation among the other Human and Social Sciences.[68] The Austrian theorist, Hans Kelsen, even propagated the concept according to which the modern scientific method for Law implied a radical separation between Law and morals, between Law and politics, between Law and other cognitive horizons, as can be seen in his *Reine Rechstslehre* (1934).[69] In this regard, Spanish jurist Atienza (2017) notes that *Legal dogmatics*, in the way it is practiced and known, has been exercised in isolation from other social knowledge.[70]

56 Here, once again, semiotics of Law allows a more open view of the practices of legal discourse. And this, insofar as semiotics is interested in valuing a method that challenges the sciences in general, including the science of Law, to dialogue, as stated by Klinkenberg (2012).[71] Therefore, interdisciplinarity is identified here as being the main mark of contemporary science of Law, capable of overcoming the cognitive isolation derived from the hegemonic scientific view of the *legal positivism*. Currently, the jurist's methodological isolation is seen only as a demonstration of epistemological alienation.

57 Interdisciplinarity enables the pluralisation of contacts between cognitive borders, which increase the degree of circulation of information and integration of epistemological horizons. On one hand, this pluralisation brings with it an increase in connections and the widening of our horizons of analysis, making the science of Law more critical, open and plural. On the other hand, this pluralisation increases the risk of mismatches, cognitive insecurity and dilution of monodisciplinary certainties. In a certain sense, legal truth *(vérité juridique)* is invited to be mixed with other scientific-discursive practices, which add to its interior the quality, the doing and cognitive input that help to dilute the feeling of isolation.

58 In this sense, interdisciplinarity adds dynamism to *legal meaning*, bringing innovations that are consolidated in the form of new discursive practices. Given that the most traditional discursive practices of the science of Law are characterised by repetition **(i)**, tradition **(ii)** and authority **(iii)**, interdisciplinarity has the ability to positively modify scientific-legal discourse. It should be emphasised that these three characteristics are not enough to deal with the challenges of the 21st century, which has already been demanding increasing efforts of understanding and adaptation—as Human and Social Sciences warn—, as French semioticist Fontanille (2016) points out.[72] Thus, semiotics invites the science of Law to engage in interdisciplinarity as a way of improving its form and method, thus avoiding the risk of not being able to respond to the challenges of the 21st century.

59 At this point, it is clear that the function of Law, by overflowing the boundaries of the Nation-States and localist culture of Law, takes on the dimension of a world-culture, pluralised in universes of intercultural interaction,[73] showing its commitment to the great challenges of regulating the common planetary future to which all people, cultures and legal traditions are bound. This is the way interdisciplinarity favours the insertion of discourse practices of the science of Law into the midst of the discourse practices of Human and Social Sciences.[74] This allows the multi-frontier vocation of the science of Law to be further accentuated.

60 But, it should be noted that this is more than a question concerning the actuality of the method of the science of Law, because what is evident in our times is that this is a condition of survival of every modern scientific practice. Therefore, interdisciplinarity is offered as an invitation **(i)**, a summons **(ii)** and an offer **(iii)**. Interdisciplinarity invites **(i)** the understanding of a universe in motion, whose dynamism is inapprehensible by the singularity of knowledge. Interdisciplinarity calls **(ii)** to the challenge of inter-discursive transit in the construction of content qualified by cognitive exchange. Interdisciplinarity offers **(iii)** a dialogic method, [75] which emphasises cognitive openness as an exercise in overcoming the enclosure of *Legal dogmatics* discourse. Finally, it must be said that interdisciplinarity will be the only way to allow intercultural, global and trans-national exchange between legal knowledge developed in an inter-systemic way in the different cultures of a world in the process of integration.

4.7. The Technical-cognitive Environment of the *Science of Law*

61 The science of Law is not developed only as vulgar and informal knowledge, but as technical, institutional and ritual knowledge. The technical character of its enunciations, the institutionality of its practices and the rituality of its formulas separate its discursive practices from the possibility of becoming a common knowledge again.

62 This allows us to understand that the science of Law is developed in the technical-cognitive atmosphere of the legal system's environment, as a manifestation of knowledge shared by jurists (currently, on a local-regional scale; in the future, on a global and transnational scale). That is why, for English jurist Jackson (1991), the working logic of what can be called—in Greimasian tradition—*semiotic groups (groupes sémiotiques)* is identified here.[76] This is what makes—in Swiss jurist Pierre Moor's opinion—*legal signification* a collective work of communication.[77]

63 This is how the function of the science of Law can only be understood in the larger environment of the legal system, that is, in the circulation of knowledge and discursive practices that it engenders. In fact, it creates a technical-cognitive environment that, once it produces the circulation, reproduction and invention of legal theses and legal opinions, it contributes to the improvement of the judicial decisions and legislative production.[78]

64 Thus, there is a movement, within the practice of legal discourse, which is the circular character and which unites legislative, decision-making, bureaucratic and scientific discourse, within the legal system. Legal theses and legal opinions of scientific discourse provide reasons, being assimilated by decision-making discourse and legislative discourse, engendering modifications of the whole legal system, understood here as a *system of legal signification*.[79]

65 This points to the fact that the science of Law is neither endowed with the *being-able-to cause-doing (pouvoir-faire-faire)* of normative discourse: the *juridical production* (*production juridique*), nor with *being-able-to cause-doing (pouvoir-faire-faire)* of decision-making discourse: the *juridical verification (vérification juridique)*. However, the science of Law is endowed with cognitive-hermeneutic power, which is exercised on the basis of *persuasive-doing (faire-persuasif)*, which engenders conditions for the attainment of its systemic function before the totality of the discursive practices of Law.

66 The science of Law lies between the *power to legislate* and the *power to decide*, being a form of *cause-knowing (faire-savoir)* applied utility that provides arguments for the practice of Law,[80] endowed with the *power of persuasion*, since Law is a system of knowledge and a system of action, as stated by German philosopher Habermas (2003).[81] In a previous study, the role of scientific discourse could already be found, among other legal discourse, as a discursive practice of understanding and interpretation, critical of other legal discourse,[82] exercised as an argumentative knowledge. This power is exercised by the persuasive influence in the formation of legal opinions based on it.

67 And, in this, the science of Law is responsible for a task that produces *legal meaning*. From a perspective of semiotic analysis, focused on the understanding of the dynamics of legal discourse, it is clear that the science of Law cannot offer the security required by the ideals of *legal positivism*, which overloaded the tasks of scientific-legal discourse, in order to discharge excessive expectations regarding the role that the rule of Law would play in the formation of the Nation-States.

68 Hence, what the science of Law can offer are only *reasons*, which enables the formulation of laws and justification of legal decisions. The science of Law offers cognitive-argumentative authority—built on the basis of the accumulation of knowledge, the acuity of analysis, the lines of thought and the cognitive debate of opinions—, which is organised in the form of theoretical traditions, which makes it possible for its systemic function to be two-fold: **(i)** on one hand, the preservation of knowledge; **(ii)** on the other hand, cognitive innovation. This dual dynamic of the science of Law no longer allows to sustain any attempt to restore the myth of *legal truth (vérité juridique)*.

69 But, this dual dynamic of the science of Law defines it—as Portuguese jurist Machado (2014) acknowledges—as an effort of interpretation **(i)**, construction **(ii)** and systematisation **(iii)**.[83] This is precisely where it converges with what van Hoecke and

Ost (1998) say.[84] And this is enough to define the science of Law as a discursive practice certifying legal content, which make it a guarantor of circularity of *legal meaning*.

70 When approached in this way - to respond to the vocation of semiotic analysis and methodological project of *sémiotique française*—,[85] the science of Law reconnects to the concrete challenges of its time. Whether from the perspective of semiotics of the 1960-90s, or from the perspective of current semiotics (2000-2020), the contributions of discourse analysis not only strengthen the reconnection of the practices of meaning as cultural practices, but they also create sufficient critical conditions to disband the mythologies and the liberal and positivist ideologies, which inspired the concept of *Legal dogmatics*. With interdisciplinary horizons open, the science of Law once again becomes part of Human and Social Sciences, and this connection is what enables scientific inter-discursiveness to correct the defects of the fracture between *Law & Society*, and the defects of the split between *Law & Culture*. Somehow, the science of Law becomes a knowledge sufficiently prepared for the great challenges of the 21st century, considering its tasks within the discursive practices in circulation in the legal system.

Conclusions

71 Semiotics, as a science of systems of meaning, has a major role to play when it comes to analysing discourses. Scientific discourse cannot be seen as an exception, and currently, in line with the Saussure-Greimas tradition, one can even speak of the emergence of a *discursive epistemology*. This paper sought to go deeper into this problematization, aiming to create conditions for a greater contribution of epistemological input from semiotics and the semiotics of Law, to the discussions that are specific to the theory of Law. The semiotics of Law can make an important contribution, by clarifying the path of self-understanding of the science of Law.

72 To this extent, it can be said that the analysis of discourse collaborates to disband myths and ideologies from the period of the formation of the science of Law, understood as *Legal dogmatics*. Thus, it is clear that the greatest contribution *Semiotics of Law* can offer to the theory of Law is none other than identifying what it lacks most: a critical analysis of *legal discourse*. In this sense, this paper was dedicated to understanding the challenges of the scientific discourse of the science of Law in a new context, for which the categories that guided the formation of modern Science are out-dated and unable to respond to the challenges of the 21st century. The crisis of the project of modernity engendered a crisis of meaning, the science of Law cannot start from the premises proper to modernity in crisis. Normally identified by the nomen of *Legal dogmatics*, it is studied here amidst the crises of sciences, knowledge and contemporary scientific practices. Usually known for its isolation, especially in the model of *Legal Normativism* by Hans Kelsen, the science of Law is reinserted, through interdisciplinarity, into an environment of dialogue and dynamic connection with the other Human and Social Sciences.

73 Throughout the analysis of this paper, it was possible to ascertain the advantages of replacing the status of *legal truth (vérité juridique)* with the status of *legal veridiction (véridiction juridique)*, based on the *terminological turn* operated by Greimasian semiotics. This approach does not only emphasis the discursive nature of Law, reconnecting the relationship between *Law & Language*, but also operates a second effect, which is to reconnect *Law & Society*. With this, the shift from the conception from *truth (vérité)* to

the conception of *veridiction (véridiction)* will allow legal discourse to operate the change from ontological to discursive, and is seen as a social practice, which makes justice a continuous and inter-discursive construction of society around its own challenges of coexistence and regulation.

74 And this is because *legal discourse* is once again considered a practice of discourse, which coexists with social and cultural practices, which allows for the reconnection of interdiscursive relations of reciprocity, as a bridge of access from society to Law, and vice-versa. It is this reciprocity that confers dynamism, actuality and cooling to the self-understanding that the science of Law has of itself. Besides, with this approach, the science of Law is now interpreted as a discursive practice that exercises a *faire-persuasif*. If all scientific practice implies demonstration and argumentation, as modalities of *faire-persuasif*, the science of Law presents itself as a technical exercise, due to the nature of technical language, and polemical-rhetorical, in the search for the persuasion of audiences-recipients. To the extent that the science of Law receives a semiotic treatment and analysis, it is now approached as a practice of enunciation of *scientific-legal discourse*. On one hand, this allows us to demystify the status of *legal truth* (*vérité juridique*), which has been clouded by the characteristics and influences of the modern project of science. The Cartesian and positivist characteristics of modern Science are insufficient to meet the current challenges of the science of Law, but it remains stagnant in the formative vision of *Legal dogmatics*, in the period of the origin of the Nation-States. On the other hand, this allows us to unlock a critical and current understanding of the science of Law, which contributes to understanding of how to deal with the challenges of the 21st century, and also with the dynamic tasks imposed by the circularity of *legal meaning* in operation within the legal system.

75 The main conclusion of this paper is that the science of Law should be seen and interpreted as *the science of legal meaning*. This already means something different from the previous tradition: it is not the science of legislation, but the science that discusses, interprets, analyses and persuades around the circularity (intra-systemic and extra-systemic) of *legal meaning*. This approach consolidates the importance of the semiotics of Law for the theory of Law. Thus, the Greimasian semiotic analysis of the science of Law provides a current, critical approach that facilitates the renewal of the understanding of its role, in connection with current challenges. There are many acquisitions and analytical advantages to be gained from the re-orientation of the understanding of the science of Law, based on the Greimasian-semiotic perspective. The dissolution of myths that surround the science of Law, and which affect the culture of Law up to this day, is one of the most important tasks of the critical understanding of Law, and in this, semiotics can make an enormous contribution. For no other reason, within the limits of this paper, we have tried to highlight seven aspects of revision of the concept of the science of Law as *Legal dogmatics*, in order to open up the perspectives and lead the science of Law to a revision of paradigms and internal orientation.

76 Thus, the understanding brought by semiotics does not only point to a mere alteration of terms, as it relativizes, revitalizes and significantly modifies the form of self-understanding of Law, once it has now assumed that Law does not have an ontological status, but corresponds to a practice of discourse. These seven aspects will be pointed out here, considering the internal turn of its concepts: **i)** *objectivity*: from a concept of universal, objective and stable knowledge, towards a concept of local, opinionated and

unstable knowledge; **ii)** *autonomy*: from a concept marked by epistemological isolation, to a concept marked by cognitive complementarity; **iii)** *specialisation*: from a concept of knowledge marked by specialisation, to an understanding of knowledge marked by reciprocity between specialisation and generalisation, from the internal relationship between the science of Law and the theory of Law, the latter being assumed as the bridge of connection with the other Human and Social Sciences; **iv)** *heuristics*: from a concept founded on unanimity and epistemic consensus, to a heuristic-argumentative concept, marked by polemics, controversy and diversity of technical opinions, where a persuasion plays a decisive role in discursive activities; **v)** *technical language*: from a concept marked by technical, cold and objective language, which sees technical security and truth as synonymous, with a view to producing stability, to a concept marked by procedural and ritual guarantees for the exercise of juridical veridiction *(véridiction juridique)*; **vi)** *interdisciplinarity*: from a concept marked by methodological isolation, to a concept marked by interdiscursive exchange that places science of Law in the middle of Human and Social Sciences; **vii)** *technical-cognitive environment*: from a concept marked by statics based on legislation, to a concept based on systemic circulation of *legal meaning*, in connection with the transformations of the social macro-environment and socio-cultural transformations.

77 These acquisitions already allow us to identify the potential for transformation that semiotics of Law can add to the major tasks of the theory of Law, especially with regard to a re-evaluation of the role of the science of Law, in our times. This understanding allows us to emphasise the *rhetorical-discursive turn* in the self-understanding of the epistemological status; of the science of Law, of a science capable of responding for the *truth (vérité)*—, from the ontological perspective—deductively derived from the *legal system*, to a science that deals with *legal meaning*, as a practice of *knowing-how-to do (savoir-faire)*, and points out solutions linked to the practical exercise of Law, in the context of social-cultural transformations of each historical period. But, at the same time, these seven aspects analysed do not lead to an epistemological scepticism, which would nullify the role of the science of Law; a change of approach does not imply abandoning the project of searching for an understanding of the functions that the science of Law has to play with the legal system. Thus, these aspects are indicative of the importance, persistence and function of the science of Law, even if its initial characteristics of formation have been altered, adapted and modified in preparation for the reception of new dynamics of *meaning*, as demands of new frontiers in the 21st century.

BIBLIOGRAPHY

ATIENZA, Manuel (2017), *Filosofía del derecho y transformación social*, Madrid: Trotta.

BADIR, Sémir (2019), "Narration et argumentation : retour sur l'analyse du discours en sciences sociales", *in* BERTRAND, BORDRON, DARRAULT, FONTANILLE, *Greimas aujourd´hui: l'avenir de la structure, Actes du Congrès de l'Association Française de Sémiotique*, AFS Éditions, juin, pp. 192-201.

BAUMAN, Zygmunt (1998), *O mal-estar da pós-modernidade* [*The malaise of postmodernity*], Transl. Mauro Gama; Claudia Gama. Rio de Janeiro: Jorge Zahar.

BEIVIDAS, Waldir (2017), *La sémiologie de Saussure et la Sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive – une troisième voie pour la connaissance*, Traduit par Lionel A. Féral, Paris: Lambert-Lucas.

BITTAR, Eduardo C.B. (2018a), *Linguagem jurídica: semiótica, discurso e direito* [*Legal language: semiotics, discourse and law*], 7. ed., São Paulo: Saraiva.

BITTAR, Eduardo C.B. (2018b), "O conceito de Direito e o conceito de sistema jurídico: uma abordagem a partir da Semiótica Jurídica" [The concept of Law and the concept of system of Law: an analysis from the perspective of the Semiotics of Law], in *Boletim da Faculdade de Direito de Coimbra*, n. 94, pp. 423-455.

BITTAR, Eduardo C.B. (2018c), *Introdução ao estudo do direito: humanismo, democracia e justiça* [*Introduction to Law: humanism, democracy and justice*], São Paulo: Saraiva.

BITTAR, Eduardo C.B. & PIERRET, Julien (2020a), "*L'humanistic turn* dans la théorie critique du droit : naissance d'une nouvelle conception dans la théorie du droit au Brésil", *in Revue Interdisciplinaire d´Études Juridiques (RIEJ)*, 85, pp. 03-23.

BITTAR, Eduardo C.B. (2020b), "Theory of Law, Jurilinguistics and Legal Language: a common task", *in International Journal of Legal Discourse* (Le Cheng, Ed.), De Gruyter, vol. 05, Issue 2, Sept., pp. 131-150.

BITTAR, Eduardo C.B. (2021a), "Semiotics, Law & Art: between Theory of Justice and Theory of Law", *in* MARUSEK & WAGNER (eds.), *Law and Visual Jurisprudence*, Switzerland: Springer.

BITTAR, Eduardo C.B. (2021b), "Sémiotique du Code Civil français : entre sémiotique de l'objet et sémiotique du droit", *in Actes Sémiotiques* [En ligne], Faculté de Lettres et Sciences Humaines, Université de Limoges, pp. 01-18.

FIORIN, José Luiz (2020), "De la réthorique à la réthoricité", *in Actes Sémiotiques*, no. 123, février, pp. 01-13. Available https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6414. Accessed in 29.06.2021.

FONTANILLE, Jacques (2015), "La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXIe siècle", *in Actes Sémiotiques*, 118. Available https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5320. Accessed in 04.02.2021.

FONTANILLE, Jacques (2016), "A semiótica hoje: avanços e perspectivas" [Semiotics today], *in Estudos Semióticos*, 2, 12, pp. 01-09.

GARAPON, Antoine (1999), *Bem julgar: ensaio sobre o ritual judiciário* [*Judging well: essy on the judicial ritual*], Transl. Pedro F. Henriques, Lisboa: Instituto Piaget.

GARAPON, Antoine & LASSÈGUE, Jean (2018), *Justice digitale*, Paris: Presses Universitaires de France.

GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris: Larousse.

GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Semiótica e ciências sociais* [*Semiotics and social science*], Transl. Álvaro Lorencini and Sandra Nitrini, São Paulo: Cultrix.

GREIMAS, Algirdas Julien (2014), *Sobre o sentido II*, Transl. Dilson Ferreira da Cruz, São Paulo: EDUSP.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÉS, Joseph (1993), *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris: Hachette.

GUILAUME, Astrid (2014), "Animal : « être sensible » unanimement désensibilisé. Sémiotique du sensible", *in Revue trimestrielle de la Fondation Droit Animal, Ethique et Sciences*, 81, pp. 35-37.

HABERMAS, Jürgen (2003), *Direito e democracia: entre facticidade e validade* [*Facticity and validity*], Transl. Flávio Beno Siebneichler, 2. ed., Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro.

HAGE, Jaap (2003), "Law and defeseability", *in Artificial Intelligence and Law*, Kluwer Academic Publisher, Netherlands, 11, pp. 221-243.

JACKSON, Bernard (1985), *Semiotics and legal theory*, London: Routledge & Keagan Paul.

JACKSON, Bernard (1991), *Law, fact and narrative coherence*, Liverpool: Deborah Charles Publications.

KELSEN, Hans (1976), *Teoria Pura do Direito* [*Pure Theory of Law*], Transl. João Baptista Machado, Arménio Amado.

KLINKENBERG, Jean-Marie (2012), "Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement", *in Signata. Annales des Sémiotiques*, 3, pp. 13-25. Accès en 03.02.2021. Available https://journals.openedition.org/signata/783.

LANDOWSKI, Eric (1988), "Sémiotique du Droit: interdisciplinarité et pertinence", *in Revue Interdisciplinaire d'Études Juridiques*, 21: 125-134.

LANDOWSKI, Eric (2014), "Sociossemiótica: uma teoria geral do sentido" [Socialsemiotics: a general theory of the meaning], *in Galaxia*, 27, pp. 10-20.

LIPOVETSKY, Gilles (2003), *L'Ère du vide*, Paris: Gallimard.

LOPES, Ivã Carlos; BEIVIDAS, Waldir (2007), "Veridicção, persuasão, argumentação: notas numa perspectiva semiótica" [Veridiction, persuasion and argumentation], *in Todas as Letras: Revista de Língua e Literatura*, 09, pp. 32-41.

LOTMAN, Juri (2005), "On the semiosphere", *in Sign Systems Studies*, vol. 33, (1), pp. 206-216.

MACHADO, João Baptista (2014), *Introdução ao Direito e ao discurso legitimador* [*Introduction to law*], Coimbra: Almedina.

MILLARD, Eric (2006), *Théorie générale du droit*, Paris: Dalloz.

MOOR, Pierre (2010), *Dynamique du système juridique: une théorie générale du droit*, Paris: LGDJ; Bruylant.

PERELMAN, Chaïm (1999), *Lógica jurídica* [*Legal logics*], Transl. Vergínia K. Pupi, São Paulo: Martins Fontes.

PERELMAN, Chaïm & OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (2019), *Tratado da argumentação: a nova retórica* [*Treatise on argumentation*], Transl. Maria Ermantina de Almeida Prado Galvão, São Paulo: Martins Fontes.

RICŒUR, Paul (1990), "Between hermeneutics and semiotics", *in International Journal for the Semiotics of Law*, Vol. III, Issue 2, 8, pp. 115-132.

SAUSSURE, Ferdinand de (1972), *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot.

TAMANAHA, Brian Z. (2017), *A realistic theory of law*, Cambridge: Cambridge University Press.

TERRÉ, François (2015), *Introduction générale au droit*, 10. ed., Paris: Dalloz.

VAN HOECKE, Mark & OST, François (1998), "Legal doctrine in crisis: towards a European legal science", *in Legal Studies*, 18(2), pp. 197-215.

VAQUERO, Álvaro Núñez (2013), "Five models of legal science", *in Revus: Journal for Constitutional Theory of Law*, 19, pp. 53-81.

VOLLI, Ugo (2015), *Manual de semiótica* [*Semiotics manual*], 3. ed., São Paulo: Loyola.

WAGNER, Anne (2010), "Mapping legal semiotics", *in International Journal for the Semiotics of Law*, 23, pp. 77-82.

ZILBERBERG, Claude (2019), "Sémiotique, épistémologie et négativité", *in Actes Sémiotiques*, no. 122, pp. 01-15, Accessed 29.06.2021. Available https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/6278.

ZINNA, Alessandro (2009), « À quel point en sommes-nous avec la sémiotique de l'objet ? », in DARRAS, BELKHAMSA (eds.), *Objets et Communications MEI: Revue Internationale de Communication*, n^{os} 30-31, pp. 69-86. Accessed 27.07.2021. Available https://mei-info.com/wp-content/uploads/2014/02/MEI_3031_04.pdf.

NOTES

1. *See* Bittar, 2018a; 2018b, pp. 423-455; 2018c; 2020, pp. 131-150; 2021; and, Bittar, Pierret, 2020a, pp. 03-23.
2. "On peut donc concevoir une Science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale [...]" (Saussure, 1972, p. 33).
3. "La théorie sémiotique doit se présenter, d´abord, pour ce qu´elle est, c´est-à-dire comme une théorie de la signification" (Greimas, Courtés, 1993, p. 345, *Sémiotique*).
4. *See* Landowski, 2014, p. 11.
5. *See* Greimas, 1981, p. 03.
6. Volli, 2015, p. 13.
7. "[...] c'est dans la recherche portant sur la signification que les sciences humaines peuvent trouver leur dénominateur commun. En effet, si les sciences de la nature s'interrogent pour savoir comment sont l'homme et le monde, les sciences de l'homme se posent, de façon plus ou moins explicite, la question de savoir ce qu'ils signifient l'un et l'autre" (Greimas, 1966, p. 05).
8. *See* Fontanille, 2016, p. 02.
9. *See* Badir, 2019, pp. 192-201.
10. *See* Beividas, 2017.
11. *See* Greimas, 1976, p. 70.
12. "Et la théorie qu'on en fait débouche sur la *signification* — actuelle et *potentielle* — du droit comme sous-système social : elle est donc bien un ensemble de propositions normatives" (Moor, 2010, p. 319).
13. "[...] comme un phénomène social de *signification* — autrement dit, en tant qu'objet sémiotique —, c'est un élément vital du travail de recherche que de pouvoir, à tout moment, s'assurer que les questions qu'ils se posent — considérées par hypothèse, entre 'sémioticiens' comme sémiotiquement pertinentes — sont bien, en même temps, du point de vue des 'juristes', des questions *juridiquement* pertinentes" (Landowski, 1988, p. 126).
14. *See* Landowski, 2014, p. 11.
15. *Vide* Greimas, 1976, p. 73.
16. "La position du sémioticien ne peut, dans cette perspective, être qu'une position analytique, à la fois compréhensive et distanciée" (Landowski, 1988, p. 134).
17. "Legal semiotics can be conceived as a bridge between interdisciplinary knowledges integrating cognitive, linguistic and communicative aspects" (Wagner, 2010, p. 78).
18. *See* Moor, 2010; *See* Wagner, 2010; *See* Bittar, 2018.
19. "We have in mind a specific sphere, possessing signs, which are assigned to the enclosed space. Only within such a space is it possible for communicative processes and the creation of new information to be realized" (Lotman, 2005, p. 207).
20. *See* Greimas, 1976, p. 75.

21. "Legal discourse therefore derives from a specific and particular language. Globally, it nurtures and develops itself from words of different cultures and countries. This fuzzy, evolutive, plural language is a source of progress" (Wagner, 2010, p. 78).
22. *See* Lipovetsky, 2003; Bauman, 1998.
23. *See* Bittar, 2020, pp. 131-150.
24. *Cf.* Greimas, 2014, p. 117.
25. *Cf. Ibid.*, p. 122.
26. *See* Fontanille, 2016, p. 03.
27. *See* Guilhaume, 2014, pp. 35-37.
28. *See* Atienza, 2017, p. 168.
29. *Vide* Vaquero, 2013, p. 61.
30. *See* Atienza, 2017, p. 186.
31. "Elle est bel et bien vulnérable" (Rouvière, 2011, p. 537).
32. *See* Machado, 2014, p. 366.
33. *See* Terré, 2015, p. 159.
34. *See* Millard, 2006, p. 19.
35. *See Ibid.*, p. 26.
36. *See* van Hoecke, Ost, 1998, pp. 201-207.
37. *See* Bittar, Pierret, 2020 a, pp. 07-08.
38. "D'un côté, une *fétichisation* de la *parole codifiée*, une complète servilité et un attachement à la littéralité des mots du *Code Civil* ; une attitude qui a illuminé une grande partie de la tradition de l'*École de l'Éxégèse*, au XIX^{e} siècle, et qui est généralement devenue caduque. De l'autre, une *émancipation de la parole de l'interprète*, par rapport à la *parole codifiée*, qui lui confère un pouvoir d'interprétation autorisant des attitudes créatives par rapport aux mots du *Code Civil* ; une attitude aujourd'hui amplement acceptée" (Bittar, 2021b, p. 15).
39. "Au sein de ce jeu polémique, la rhétorique de l'autorité s'établit comme une voie stratégique, parcourue par les parties procédurales, afin d'aboutir à une décision judiciaire" (Bittar, 2021b, p. 15).
40. *See* Zinna, 2009, p. 71.
41. *See* Greimas, 2014, p. 124.
42. *See* Bittar, Pierret, 2020a, p. 06.
43. *See* Greimas, Courtés, 1993, p. 322.
44. *See* Bittar, 2018, pp. 449-453.
45. *See* Garapon, Lassègue, 2018, pp. 12-13.
46. *See* Hage, 2003, pp. 221-243.
47. *See* Kelsen, 1976.
48. *See* Greimas, 1976, p. 28.
49. *See* Greimas, 2014, p. 123.
50. *See* Machado, 2014, p. 361.
51. *See* Atienza, 2017, p. 181.
52. *See* Kelsen, 1976.
53. *See* Bittar, 2018c, pp. 30-55.
54. "Jurisprudence in recent decades has become increasingly abstract, specialized, and narrow. Analytical jurisprudence, dominated by legal positivists, has traveled the furthest in this direction" (Tamanaha, 2017, p. 02).
55. *See* Greimas, 1976, p. 76.
56. *See* Bittar, 2018c, pp. 30-55.
57. Perelman, 1999, p. 243.
58. Perelman, Olbrechts-Tyteca, 2019, pp. 20-25.
59. *See* Ricœur, 1990, pp. 115-132.

60. "Ces nouveaux paradigmes discursifs, le positivisme scientifique et l'esthétique romantique ne reconnaissent plus le rôle joué par la rhétorique durant plus de deux millénaires" (Fiorin, 2020, p. 02).
61. *See* Lopes, Beividas, 2007, p. 33.
62. *See* Greimas, 2014, p. 124.
63. *See* Lopes, Beividas, 2007, p. 33.
64. "[...] en l'occurence, le vocabulaire métalinguistique forgé par la théorie et la doctrine [...]" (Landowski, 1988, p. 130).
65. *See* Terré, 2015, p. 165.
66. *See* Garapon, 1999, p. 61
67. *See* Machado, 2014, p. 375.
68. *See Ibid.*, pp. 371-372.
69. *See* Kelsen, 1976.
70. *See* Atienza, 2017, p. 181.
71. *See* Klinkenberg, 2021, pp. 13-25.
72. *See* Fontanille, 2016, p. 02.
73. "It can be observed that law and language are closely linked to social and cultural events within a specific period of time and space" (Wagner, 2010, p. 78).
74. "Théorie intégrée dans les autres Sciences Sociales, au même titre qu'elles : elle est *aussi* une Science Sociale, à la condition qu'elle sache utiliser des instruments conceptuels qui sont *aussi* ceux des Sciences Sociales" (Moor, 2010, p. 305).
75. "Positive *et* négative, idéaliste *et* réaliste, une théorie du droit peut alors dialoguer avec la sociologie et la politologie aussi bien qu'avec la philosophie de la justice, parce qu'elle peut s'y coordonner sans trahir sa spécificité" (*Ibid.*, p. 320).
76. *See* Jackson, 1991, p. 31.
77. "Ce travail est collectif : il faut insister tout autant à ce point. Tous les discours juridiques y participent, chaque catégorie dans sa fonction propre, mais avec la même méthodologie" (Moor, 2010, p. 311).
78. *See* Terré, 2015, pp. 163-164.
79. *See* Bittar, 2018a; Bittar, 2018b, pp. 423-455.
80. *See* Bittar, 2018a, pp. 335-343.
81. *See* Habermas, 2003, p. 150.
82. *See* Bittar, 2018, p. 333.
83. *See* Machado, 2014, p. 359.
84. "Legal doctrine has two aims: describing and systematising the law" (Van Hoecke, Ost, 1998, p. 197).
85. *See* Fontanille, 2016, p. 08.

ABSTRACTS

This paper addresses the effects of the crisis of meaning upon the field of science. The reflections of this article have an epistemological character, in the field of the science of law. Its task is to investigate how the crisis of meaning affects science, making it vulnerable in responding to the enormous challenges of the 21st century. Hence, it highlights the importance of operating the

theoretical turn from the status of *truth* to the status of *veridiction* (‘*véridiction*’, Fr.)—following the analysis of semiotic theory, within the Greimasian tradition—to understand scientific discourse as a practice of enunciation. It is from this point of view that the understanding of the science of law (i.e. *legal dogmatics*) can be revisited given its role as a science of *legal meaning*. Once its role has been identified, the science of law is analysed, in several aspects, in order to reach a description compatible with its current mission, in a state of dialogue with the other human and social sciences. By revisiting the meaning of the discursive practices of the science of law, one can, after all, approach its new directions, such as objectivity, autonomy, specialisation, heuristics, technical language, interdisciplinarity, technical-cognitive environment, as characteristics that highlight their current understanding.

Cet article aborde les effets de la crise du sens sur le champ de la science. Le questionnement de cet article a un caractère épistémologique, dans le champ de la science du Droit. Sa tâche est d’étudier comment la crise du sens affecte la science, la laissant vulnérable pour répondre aux énormes défis du 21e siècle. D’où l’importance d’opérer le passage théorique du statut *de vérité* au statut de *véridiction* — suivi de l’analyse de la théorie sémiotique, dans la tradition greimassienne —, pour comprendre le discours scientifique comme une pratique de l’énonciation, est mise en évidence. C’est à partir de ce point de vue que la compréhension de la science du Droit, la *dogmatique juridique*, peut être revisitée étant donné sa tâche en tant que science du sens juridique. Une fois son rôle identifié, la science du Droit est analysée, sous plusieurs aspects, afin d’aboutir à une description compatible avec sa mission actuelle, en état de dialogue avec les autres sciences humaines et sociales. En revisitant le sens des pratiques discursives de la science du Droit, on peut, après tout, aborder ses nouvelles directions, telles que l’objectivité, l’autonomie, la spécialisation, l’heuristique, le langage technique, l’interdisciplinarité, l’environnement technico-cognitif, comme des caractéristiques qui se distinguent par leur compréhension actuelle.

INDEX

Mots-clés: sémiotique du droit, science du droit, dogmatique juridique, vérité et véridiction
Keywords: semiotics of law, science of law, legal dogmatics, truth, veridiction

AUTHORS

EDUARDO C.B. BITTAR

Associate Professor of the Department of Philosophy and General Theory of Law of the Faculty of Law of the University of São Paulo (Brazil - USP). He was *President of the National Association for Human Rights* (ANDHEP, 2009-2010). He was *2nd Vice-President of the Brazilian Association of Philosophy of Law* (ABRAFI – IVR, 2009-2016). *He was a Full Member of the UNESCO Chair in Education for Peace, Human Rights, Democracy and Tolerance*. He was *Visiting Professor* at the *Università di Bologna* (2017), *Université Paris-Nanterre* (2018) and *Collège de France* (2019). He is a Full Member of the *Research Group Human Rights, Democracy, Politics and Memory* of the *Institute of Advanced Studies of the University of São Paulo* (IEA/ USP). He is a *N-2 Researcher* at the National Council for the Scientific Research in Brazil (CNPq). Member of the Association for Semiotic Studies (IASS/AIS, 2022). Member of the Association Française de Sémiotique (AFS, 2022).
Email: edubittar[at]uol.com.br

TRANSLATORS

KAVITA LAMBA

Dynamique sémiotique et mise en signification

Réflexions sur la rétention d'historicité et l'élaboration de sens

Robert Nicolaï

Un sage de la Chine (scie populaire…) :
Quand le sage désigne la lune, l'idiot regarde le doigt
Vraiment ? Est-ce *vraiment* si bête que de
considérer le doigt ?

La dynamique sémiotique

1 Sous ce chapeau de « dynamique sémiotique »[1], l'on placera la fois un *phénomène à décrire* et une *approche analytique.* En tant que *phénomène*, il s'agit des processus de mise en signification, d'élaboration de sens et de transformation en signes que nous manifestons et élaborons continûment. Dans cette perspective, l'objet apparemment privilégié (mais il n'est pas le seul) qu'est la langue est tout naturellement un résultat, mais aussi un outil. Ces processus sont toujours actifs, car la (re)élaboration de ce qui s'actualise à travers nos rôles d'acteurs dans nos pratiques communicationnelles et discursives de mise en signification de notre monde comme dans nos pratiques savantes est continue. Ils contribuent à diriger notre « travail » d'humains socialisés, dotés de mémoire, marqués de souvenirs, porteurs de projets et de perspectives … et communicants. Nous ne pouvons pas nous en détacher, car conjointement, nous ne cessons pas de les élaborer, en même temps que les procédures de leur saisie et de leur reconnaissance.

2 En tant qu'*approche analytique*, la dynamique sémiotique s'inscrit au carrefour des sciences du langage, de l'anthropologie, de la psychologie, de la philosophie et des approches cognitives, soit dans un espace à redéfinir (ce qui ne veut pas dire dans un espace à « borner »). Il s'agit alors de s'intéresser à ces *processus et procès de mise en signification* que nous actualisons consciemment ou inconsciemment à travers nos pratiques ordinaires et au sein des mondes épistémiques dont nous participons. Autrement dit, il s'agit de questionner les *procès d'émergence*, toujours contextualisés, de

formes et de signes à valoir comme symboles pour des usages ultérieurs, ainsi que les *processus de mise en signification* et de transformation de ces formes et signes. Cette approche — ou à tout le moins son projet, car en dépit du cadrage conceptuel qui la précise, elle est encore largement programmatique — ne se limite donc pas à l'appréhension et à l'analyse du seul jeu structurel des signes et symboles manifesté dans un espace systémique construit, décontextualisé, stabilisé et figé.

3 Cela posé, comment l'actualisons-nous ? « *Phénoménalement* », nous l'actualisons selon deux modalités naturelles et conjointes :

i. en *vivant nos manifestations*, physiologiquement et psychologiquement prédéterminées, anthropologiquement précontraintes, d'acteurs socialisés présentés, présentant, se présentant, évalués, évaluant, s'évaluant ;

ii. en *développant dans notre clôture nos rôles* de sujets, de locuteurs, d'interlocuteurs, de « parleurs » dans un contexte interactionnel, en rapport avec des/nos langues et les autres modes d'expression qui n'ont aucune objectalité indépendante de nous.

4 « *Analytiquement* », cela s'appréhende dans la saisie :

1. des *procès de création de formes et de représentations* (élaboration de signes, linguistiques ou non),
2. des *incidences physiques, physiologiques et signifiantes* de nos activités de profération (phonesthésie, morphosémantisation, ...),
3. de la pratique des *procès de communication* et leurs finalités (transmettre, signifier, faire signifier, masquer, montrer, dire, présenter, se présenter),
4. de nos *procès interprétatifs* face à ce qui nous est donné (ce que nous nous donnons) à percevoir, à saisir.

5 Autant de saisies pertinentes parce que, en tant que nous sommes les acteurs de la communication de/dans notre monde, nous « agissons » et le faisons continûment signifier. Nous donnons (du) sens à ce qu'il manifeste, pour nous et avec nous. Un procès éminemment dynamique que nous activons, et dans lequel nous « fonctionnons » nous-même en tant que signes[2]. À partir de là — en s'affranchissant des frontières d'une approche strictement (« objectalement ») linguistique pour se placer dans un espace sémiotique plus large — l'on est en mesure, dans cette dynamique sémiotique dont nous participons, de justifier de s'intéresser à ce que j'appelle l'*historicité*.

L'historicité[3]

6 Un constat élémentaire : nous pérennisons ou transformons nos pratiques et points de vue en retenant *l'historicité* dont nous avons besoin pour « mettre en signification » et « faire sens » (explicitement ou à notre insu), pour catégoriser et recatégoriser ce à quoi nous avons affaire, ce à quoi nous participons, ce que nous élaborons plus ou moins conjointement dans la clôture où nous évoluons[4], chaque fois reconsidérée et transformée par notre activité du moment. Nous marquons ainsi nos pratiques ordinaires et nos langues à travers cette activité même.

7 Cette *historicité*, ce n'est pas l'histoire, ce n'est pas la mémoire, ce n'est pas l'« historialité »[5], ce n'est pas non plus la diachronie structuraliste, même développée dans la perspective de Martinet (1955) ou de Haudricourt (1972), même revisitée selon l'angle sémiotique[6]. Elle se présente comme une trace qui, *à travers nous*, affecte nos

procès de *mise en signification* et se manifeste dans la concrétude des vecteurs qui servent (ont servi / serviront) à cette mise en signification. Détaillons ces notions.

8 La *mise en signification*, c'est l'accès simultané au double plan d'une « appréhension statique » (symbolisme et mise en signe : niveau d'une *représentation*) et d'un « accomplissement dynamique » (fonctionnalisation et homéostasie : niveau d'un *signal*) dans un univers interactif bifide — individuel et sociétal. En effet, en fonctionnant dans l'univers où il se (re)constitue (où nous le (re)constituons), le signe que nous « introduisons » — ou ce qui va faire signe — émerge, s'affirme et se stabilise en même temps qu'il se transforme. Le sens qui en dérive, s'installe et se modifie. C'est ainsi que le signe « fait sens » avec NOUS[7], pour nous, par nous, qui participons de cet univers, et le développons.

9 Avec la notion d'*historicité*, je me situe donc là où nous nous insérons dans notre pratique communicationnelle du temps T par le biais et la rétention de caractères et de spécificités — éventuellement reconstruits — retenus de notre expérience communicationnelle du temps T-l.

10 Dans la banalité de sa définition, cette *historicité* n'a rien d'un concept philosophique. Parce qu'elle dépend des humains, elle est consubstantielle de tous les aspects de notre saisie du monde et de notre interprétation des signes. Elle retient la référence aux occurrences antérieures des formes et des énoncés qui nous ont individuellement ou collectivement concernés et qui se réélaborent (que nous réélaborons) au travers de nouvelles représentations susceptibles d'être évaluées dans l'interaction et d'être partagées dans un futur — éventuellement discursif.

11 Conséquemment, elle présuppose (induit ou retient) un procès permanent de recadrage / réévaluation et de transformation des formes, comportements et signes précédemment utilisés, lesquels sont recontextualisés et refonctionnalisés pour l'occasion (à chaque occasion). Concrètement, cela concerne des présuppositions de tous ordres, des routines communes, des stratégies et schémas prévisionnels de communication inductivement — mais tout aussi bien, abductivement — (re)élaborés en contexte tout autant que des données de code mémoriellement stabilisées, supposées connues de tous et postulées comme objectives. En résumé, elle est toujours présente en arrière-plan des procès de transformation continue du sens, dans le *hic et nunc*, et dans la perception à la fois individuelle et socialisée de leurs représentations antérieures. Se manifestant à travers notre pratique communicationnelle, elle est partiellement une résultante de cette pratique.

12 Avec la *rétention d'historicité*[8], je focalise l'attention sur le fait que les interactants que nous sommes, dans notre activité communicationnelle ordinaire comme dans notre pratique d'élaboration de connaissances, sont les garants, les transmetteurs et les « transformeurs » de cette *historicité* dont j'ai précisé qu'elle inscrit continûment l'effet de ce qui est advenu dans nos constructions épistémiques, dans nos comportements et dans l'élaboration de ce qui est en cours. Cette rétention est donc essentielle dans le procès qui nous articule, individuellement et collectivement, à notre monde. Un procès toujours fondé sur le « déjà-vu-et-déjà-produit-dans-tel-contexte-antérieur » en arrière-plan de notre activité communicationnelle, qui objective (et/ou reconstruit) ce qui s'est produit tout en faisant signifier ce qui est en question dans le présent.

13 En intégrant cette pratique, nous contribuons à créer du sens et à développer l'efficace d'une dynamique de la mise en signification dans le cadre communicationnel qui est fonctionnel au temps T de notre activité.

Ouvertures

14 La manifestation « *immanente* » de cette *historicité* et la reconnaissance de son inscription signifiante dans l'espace collectif en tant que support « *transcendant* » d'une stabilité non négociée — inscription éventuellement mal perçue du fait même de son « évidence » (syndrome de « la lettre volée » !) — est importante et peut être constatée en arrière-plan d'autres approches relevant des sciences humaines, aussi bien en anthropologie qu'en sociologie ou en linguistique. Les trois conceptualisations que je vais présenter, reprises de travaux du siècle dernier, en fourniront l'illustration.

Marcel Mauss et les techniques du corps

15 Lors d'une communication à la Société de Psychologie (1934) Marcel Mauss sensibilise ses auditeurs sur un aspect non traité de certains phénomènes sociaux peu conceptualisés et de ce fait, laissés aux marges de la recherche de son temps. Il s'agit de ce qu'il appelle les *techniques du corps* (Mauss [1936] 1950), ce qui renvoie à cette « évidence » que « les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps ». Et là Mauss, concret et méthodique, présente toute une série d'exemples suggestifs visant à montrer que les attitudes du corps n'ont pas d'universalité dans le détail de leur expression et sont déterminées par les habitudes sociales.

16 Prenant les cas de la nage et de la marche il notera : « la marche, la nage, par exemple, toutes sortes de choses de ce type sont spécifiques à des sociétés déterminées [...] les Polynésiens ne nagent pas comme nous, [...] ma génération n'a pas nagé comme la génération actuelle nage ». Pour la marche, il précisera que « [l]a position des bras, celle des mains pendant qu'on marche forment une idiosyncrasie sociale, et non simplement un produit de je ne sais quels agencements et mécanismes purement individuels, presque entièrement psychiques » (1950 : 366 sq.). Ces remarques sont banales et les faits constatés vont de soi. Mais l'intéressant, c'est d'en avoir tiré les leçons.

17 Puis, revenant sur le phénomène d'habitude, Mauss le qualifie d'« habitus ». Se justifiant de cet emploi par le fait que « [le] mot traduit, infiniment mieux qu''habitude', l''hexis', l''acquis' et la 'faculté' d'Aristote... », il développera :

> Ces 'habitudes' varient non pas simplement avec les individus et leurs imitations, elles varient surtout avec les sociétés, les éducations, les convenances et les modes, les prestiges. Il faut y voir des techniques et l'ouvrage de la raison pratique collective et individuelle, là où on ne voit d'ordinaire que l'âme et ses facultés de répétition (1950 : 369).

Avant de conclure :

> Nous nous trouvons partout en présence de montages physio-psycho-sociologiques de séries d'actes. Ces actes sont plus ou moins anciens dans la vie de l'individu et dans l'histoire de la société. [...] l'une des raisons pour lesquelles ces séries peuvent être montées plus facilement chez l'individu, c'est précisément parce qu'elles sont montées par et pour l'autorité sociale ... Les cas d'invention de positions de

> principes sont rares. Les cas d'adaptation sont une chose psychologiquement individuelle. Mais généralement, ils sont commandés par l'éducation, et au moins par les circonstances de la vie en commun, du contact (1950 : 384).

L'habitus bourdieusien

18 L'on sait que Pierre Bourdieu a largement développé (1980) deux notions connexes de ce que Marcel Mauss avait présenté avec les « techniques du corps » : l'*hexis* corporelle et l'*habitus*.

19 Pour l'auteur « l'hexis corporelle est la mythologie politique réalisée, *incorporée*, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de *sentir* et de *penser* ». Elle « parle immédiatement à la motricité, en tant que schéma postural qui est à la fois singulier et systématique, parce que solidaire de tout un système d'objets et chargé d'une foule de significations et de valeurs sociales » (1980 : 117, 124).

20 Quant à l'*habitus*, notion suffisamment connue pour n'avoir pas besoin ici d'être trop largement détaillée, l'auteur le caractérisera ainsi :

> Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée ou d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps (1980 : 94).

Et encore :

> Tout se passe comme si l'habitus fabriquait de la cohérence et de la nécessité à partir de l'accident et de la contingence ; comme s'il parvenait à unifier les effets de la nécessité sociale subie dès l'enfance, à travers les conditions matérielles d'existence, les expériences relationnelles primordiales et la pratique d'actions, d'objets, d'espaces et de temps structurés, et les effets de la nécessité biologique, … (1980 : 134).

La sémantaxe de Gabriel Manessy

21 Moins connue que celle de Marcel Mauss ou de Pierre Bourdieu[9], la réflexion de Gabriel Manessy concernant les « procès et genèse » des langues (1987, 1992, 1995)[10], riche dans sa saisie de la réalité empirique, est d'une grande rigueur. Je reprends deux notions (*cryptotype* et *sémantaxe*) qu'il a développées en regard de ses analyses sur langues africaines, les variétés émergentes de français d'Afrique et tout particulièrement les créoles. Il les introduit en faisant référence aux *techniques du corps* de Mauss, à l'*habitus* de Bourdieu, mais également à l'*empreinte* de Karl Lorenz. Considérant et problématisant la notion de « tradition » dans la langue, il souligne qu'elle ne consiste pas uniquement à transmettre un patrimoine culturel et qu'« elle comporte une autre composante, […] les habitudes acquises, les automatismes qui, une fois établis et devenus inconscients, continuent à opérer alors même que les représentations qui leur servaient de garants ont disparu. […] »[11]. Et là, il retient que, en ce qui concerne le langage, « […] les opérations mentales sont organisées selon des schémas culturellement définis (des '*cryptotypes*') qui caractérisent, au même titre que les techniques du corps, des aires de civilisation » (1992 : 69). Ce qu'il finira par conclure de la façon suivante :

> En bref, notre doctrine est que les parlers de populations appartenant à une même aire de civilisation sont susceptibles d'acquérir un certain « air de famille » qui ne se justifie ni par un même héritage linguistique, ni par l'emploi de mêmes procédés grammaticaux, mais par une référence commune à une même « vision du monde » ou, si l'on préfère un terme moins imagé, par les mêmes modes de catégorisation de l'expérience (1995 : 234).

22 Quant à la notion de '*sémantaxe*', c'est par le double biais de l'étude empirique des langues créoles et de son approche des sociétés coloniales et de plantation qu'il l'identifiera. Des « langues et cultures créoles [qui] ont pour caractéristique commune de s'être développées sous une double contrainte : s'adapter à des situations imposées par le groupe détenteur du pouvoir et échapper à la logique d'un système qui déniait à l'individu toute personnalité sociale et l'obligeait à s'exprimer dans une langue empruntée. » (1995 : 210).

23 Il notera que :

> 'les initiateurs de la créolité' ne disposaient que de trois points d'appui : [...] (i) le patrimoine génétique de l'espèce [...] qui ne gouverne pas seulement le langage, mais probablement l'ensemble des facultés et bon nombre de comportements humains ; (ii) les éléments arrachés à la culture des maîtres ou imposés par eux [...] ; (iii) ce qui pouvait subsister dans la mémoire, consciente ou non, des déportés de leur histoire antérieure à la catastrophe qui les avait précipités dans un univers nouveau : un ensemble confus de représentations, de valeurs, de techniques corporelles et probablement aussi de modes de pensée fixés pour partie au moins par des usages langagiers. (*ibid*.).

24 Sa réflexion sur ce dernier point lui permettra de dériver la notion de sémantaxe en retenant « l'hypothèse que la culture créole s'est développée par synthèse d'apports divers dans un cadre conceptuel pour partie hérité », et que : « [d]ans ce cadre conceptuel, la langue conserve l'empreinte » (*ibid*.). Il aura nettement identifié les trois éléments indépendants que sont respectivement « le *code linguistique*, soit l'ensemble des conventions et des dispositifs permettant de donner à l'expérience une fois conceptualisée une expression linguistique [...], les *automatismes physiologiques et cognitifs* et les *représentations* ».

25 Finalement, si l'on extrait de son terrain originel cette notion de sémantaxe et qu'on la reporte sur un plan plus général, on perçoit qu'elle se fonde sur l'hypothèse qu'une certaine dimension culturelle initiale et donc « apprise en un certain sens » doit être active dans l'élaboration de faits de grammaticalisation en situation de contact.

Confrontations

26 Qu'est-ce que ces mises en regard permettent de conclure ? On constate que les concepts d'*habitude/habitus* de Mauss[12], d'*habitus* de Bourdieu, de *cryptotype* et de *sémantaxe* de Manessy, présentés par leurs auteurs comme *outils descriptifs* (dans le monde des analystes) et comme *processus inconscients* (pour le monde des phénomènes) sont censés permettre de rendre compte des particularismes comportementaux — procéduraux ou symboliques — propres à telle ou telle communauté à travers la considération ses pratiques. Des particularismes qui, d'une part, *font sens* à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté considérée et d'autre part, ont vocation à se pérenniser en s'inscrivant comme signes, tout en se transformant dans les « cours de vie » et les systèmes de représentation engagés dans l'espace considéré. S'ils sont

souvent inconscients, ce qu'attestent nombre d'exemples fournis par les auteurs, ils peuvent aussi se développer selon des modalités conscientes puisque les façons d'être et les techniques du corps qui vont de soi dans un espace communautaire donné peuvent résulter d'un apprentissage conscient, explicitement sanctionné dans telle ou telle fraction de la société.

27 La confrontation de ces trois espaces d'exploration qui nous ont renvoyé à l'anthropologie, à la sociologie et à la linguistique est intéressante parce qu'elle montre la généralité et la fonctionnalité de la dimension d'*historicité* et de sa *rétention* dans l'ensemble des procès de mise en signification et d'élaboration de sens dont nous participons continûment, indépendamment de sa présence dans l'activité langagière. Une historicité qui, en tant que dimension fonctionnelle dans la mise en signification dynamique[13] de nos façons d'être et d'agir, de nos pratiques et de l'ensemble de nos activités, et en tant qu'elle participe de l'arrière-plan de régulation qui gouverne l'horizon de sens dans lequel nous évoluons, prend par le travers notre existence d'acteurs « signifiants » — au double sens passif et actif du terme 'signifiant' — individuellement et collectivement mis en normes dans la clôture de nos univers.

28 Cela confirme sa place de facteur essentiel dans le procès de la communication au sens large. Sa rétention dans l'arrière-plan de déjà-vu-déjà-pris-en-compte est saisissable par tous les acteurs de la communication (langagière et/ou sociale) qui, interactionnellement, agissent et réagissent dans l'espace d'existence qu'ils partagent. C'est donc bien un élément déterminant dans le développement de la *dynamique sémiotique,* mais corrélativement il appert que celle-ci *déborde largement la problématique du langage*.

29 Ce constat permet d'élargir le débat, car, ainsi que je l'ai mentionné d'entrée de jeu, si phénoménalement, nous actualisons notre activité sémiotique ordinaire d'une part en *vivant nos manifestations* physiologiquement et psychologiquement prédéterminées, anthropologiquement et socialement précontraintes, et d'autre part en *développant nos rôles* de sujets, de locuteurs, d'interlocuteurs, de « parleurs », mais aussi d'« acteurs », alors c'est sur le préétabli sociétalement remodulé de cette historicité et de sa rétention que, dans le monde au sein duquel nous nous situons, nous construisons du sens. Dans le langage et hors de lui.

Retour vers la dynamique sémiotique

30 L'on conçoit dès lors que tenter de préciser ce que l'on met sous le terme '*historicité*' a de l'importance. Pas de travail sur le « sens » sans réflexion sur l'« historicité »... mais le « sens » déborde le langage ! Il est donc utile de revenir sur ce que permet de « retenir » la dynamique sémiotique et de s'intéresser à ce qui peut se glisser d'éventuellement nouveau sous les notions de « sens », « faire sens » et « mise en signification ».

Décentrement

31 J'ai précisé ailleurs (Nicolaï 2020a) — et récemment — que, tout en questionnant les problématiques du sens et de la mise en signification, je ne saurais me définir dans le monde sémioticien. Me plaçant à la fois aux marges de ce monde et du « monde linguiste » j'ai alors pointé que c'est plutôt à la « verticale » de ce dont traite

habituellement le monde sémioticien que je me range (entendant par là que la dynamique sémiotique ne se situe en aucun cas « en surplomb », mais dans une perpendicularité constante par rapport aux questions habituellement traitées sous le couvert sémiotique) — ce qui n'exclut pas l'existence de croisements ; par exemple avec des notions greimassiennes longtemps occultées telle celle de '*praxis énonciative*' qui suppose l'historicité, la mémorisation de l'acté dans l'interprétation et la construction de ce qui se passe (Greimas et Fontanille, 1991 ; Fontanille[14] [2014, ...] ; Landowski, 2017). J'ai également noté que la dynamique sémiotique peut aussi couper d'autres chemins, tel celui de la '*socio-sémiotique*' focalisée – pour donner la parole à Landowski (2013) — sur « un procès indéfiniment ouvert (et proprement sémiotique) [qui] préside à l'émergence du sens dans l'expérience que constitue la saisie ».

32 Conséquemment, certaines visées sémiotiques post-greimassiennes et la dynamique sémiotique pourraient en venir à se croiser (sinon à s'articuler), comme les axes d'un nouveau diagramme à construire. Mais l'on doit s'attendre à ce que d'autres croisements impliquant une saisie du sens et de la mise en signification — de la 'sémiose' — sur la base d'une réflexion phénoménologique et gestaltique soient concernés par ce croisement. C'est sans doute ainsi que Rosenthal et Visetti (2010) ont pu envisager de « [définir] un horizon, que nous entrevoyons ici sous l'angle de ce que l'on pourrait appeler une *phénoménologie sémiotique*, c'est-à-dire une phénoménologie qui s'en tienne au primat d'une perception qui soit originairement *expressive*, *sémiotique*, et même *langagière* ».

33 Le constat de la pertinence de l'historicité largement au-delà du domaine de la dynamique sémiotique tel que je l'avais initialement circonscrite conduit tout naturellement à ces considérations. Et l'on peut peut-être s'attendre à ce que le cadrage global que j'avais introduit comme une *anthropologie langagière* (2019b) soit mieux défini comme une *anthropologie sémiotique* en raison de l'extension sémantique qui s'affirme sous le terme '*sémiotique*'.

Recentrement

34 Alors, pour finir, plutôt que d'« épiloguer », je propose que nous fassions encore un pas de côté. Pour cela — toujours à l'extérieur du champ ordinairement travaillé par les linguistes et les sémioticiens — je cite Lévi-Strauss commentant, à propos de Marcel Mauss, la notion de « fait social total » dans sa préface aux œuvres de cet auteur « [q]ue le fait social soit total ne signifie pas seulement que *tout ce qui est observé fait partie de l'observation* ; mais aussi, et surtout, que dans une science où l'observateur est de même nature que son objet, *l'observateur est lui-même une partie de son observation* ».

> [...] l'histoire prouve qu'une science satisfaisante ... peut, pendant des siècles, et éventuellement des millénaires ... progresser dans la connaissance de son objet à l'abri d'une distinction éminemment instable, entre des qualités propres à l'objet, qu'on cherche seulement à expliquer, et d'autres qui sont fonction du sujet et dont la considération peut être laissée de côté.
> Quand Mauss parle de faits sociaux totaux, il implique au contraire que cette dichotomie facile et efficace est interdite au sociologue... Pour comprendre convenablement un fait social, il faut l'appréhender *totalement*, c'est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l'appréhension subjective (consciente et inconsciente) que nous en prendrions si, inéluctablement hommes, nous vivions le fait comme indigène au lieu de l'observer comme ethnographe (1950 : XXVII).

35 Sans doute — « sociologues » ou non — sommes-nous à la fois les indigènes du lieu et les analystes de ce que nous faisons dans ce lieu. Sans doute cela conduit-il à nous « retrouver » dans ce procès dynamique et continu dont nous participons et dans lequel, ainsi que je l'ai noté d'entrée de jeu : « nous sommes nous-mêmes, signes. »

36 À (pour)suivre…

BIBLIOGRAPHIE

Bertrand, D., *et al.* (coord.) (2013), *Sémiotique et diachronie. Actes du congrès de l'AFS*, Liège.

Bourdieu, Pierre (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.

Fontanille, Jacques (2014), L'énonciation pratique : exploration, schématisation et transposition, *Colloque Common'14*, Liège, 24-26 septembre 2014.

Garfinkel, Harold (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall. Traduction de M. Barthélemy, B. Dupret, J.-M. de Queiroz et L. Quéré, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.

Goffman, Erving (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, tomes 1 et 2, Paris, Éditions de Minuit.

Greimas, Algirdas Julien & Fontanille, Jacques (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

Gumperz, John J. (1992), « Contextualization and Understanding », *in* A. Duranti et Ch. Goodwin (eds.), *Rethinking Context. Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 229-252.

Haudricourt, André G. (1972), *Problèmes de phonologie diachronique*, Paris, Société pour l'Étude des Langues africaines (SELAF).

Landowski, Éric (2013), « Une sémiotique à refaire ? », *Galaxia* (São Paulo, *Online*), 26, pp. 10-33.

Landowski, Éric (2017), « Interactions (socio)sémiotiques », *Actes Sémiotiques*, nº 120.

Lévi-Strauss, Claude (1950), « Introduction à l'œuvre de M. Mauss », *in* M. mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.

Lorenz, Konrad (2007), *Évolution et modification du comportement*, Paris, Payot & Rivages.

Lotman, Youri (1999), *La Sémiosphère*, Limoges, PULIM.

Manessy, Gabriel (1987), « Créolisation et créolité », *Études créoles* X, 2, pp. 25-38. (inclu dans Manessy 1995 : pp. 209-220.).

Manessy, Gabriel (1992), « Généalogie et génétique », *Linguistique africaine* 9, pp. 67-75.

Manessy, Gabriel (1995), *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires. Procès et genèse*, Paris, CNRS Editions.

Martinet, André (1955), *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Berne, A. Francke.

MAUSS, Marcel. [1936] (1950), « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, n^os^ 3-4, 1936. Repris *in* Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, pp. 363-386.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1960), *Signes*, Paris, Gallimard.

NICOLAÏ, Robert (1989), « Revernacularisation et déterminismes évolutifs : songhay septentrional et dendi », *Current Approaches to African Linguistics*, vol. 6, Dordrecht, Foris, pp. 100-114. https://www.academia.edu/3581257/.

NICOLAÏ, Robert (2001), « Linéament », *in Leçons d'Afrique : Filiations, ruptures et reconstitutions des langues ; un Hommage à Gabriel Manessy*, Paris, Peeters, pp. 21-39. https://www.academia.edu/3644601/.

NICOLAÏ, Robert (2003), « En regard de l'espace sahelo-saharien. Typologie des langues et questions de Sprachbünde : réflexions sur les effets linguistiques du contact et des fonctionnalités sociolinguistiques », *Journal of West African Languages*, XXX.2, pp. 89-11. https://www.academia.edu/3673314/.

NICOLAÏ, Robert (2011), *La Construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs*, Paris, L'Harmattan.

NICOLAÏ, Robert (2012a), « Du contact entre les langues au clivage dans la langue. Vers une anthropologie renouvelée », *Journal of Language Contact* 5.2, pp. 279-317. https://www.academia.edu/3489614/.

NICOLAÏ, Robert [2009] (2012b), « Je, moi et les autres : des locuteurs aux acteurs dans la dynamique communicationnelle », *in* M. DREYFUS et J.-M. PRIEUR (éds), *Hétérogénéité et variation*, Paris, Michel Houdiard, pp. 98-120. https://www.academia.edu/3510031/. Diaporama de la présentation en ligne : https://www.academia.edu/3590154/.

NICOLAÏ, Robert (2012c), « L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique », *in* Fr GADET (éd.), *Cahiers de linguistique, numéro spécial « Construction des connaissances sociolinguistiques. Du terrain au positionnement théorique »*, 38/2, pp. 167-193. https://www.academia.edu/3489528/.

NICOLAÏ, Robert (2014), « Le sociolinguistique comme contexte et le sémiotique comme construction, ou vice-versa : Who's the Artist ? », *in Hommages à John Gumperz, Langage et Société* 150, pp. 85-97. https://www.academia.edu/9744914/.

NICOLAÏ, Robert (2016a), « Language Mixture, Contact and Semiotic Dynamics : Some Thoughts in Counterpoint to Schuchardt's Approach », *Journal of Language Contact* 9.3, pp. 543-571. https://www.academia.edu/19622310/.

NICOLAÏ, Robert [2008] (2016b), « Espace de variabilité, dimension du paraître et dynamique des acteurs », *in* G. SIOUFFI (éd.), *Modes langagières dans l'histoire. Processus mimétiques et changements linguistiques*, pp. 75-102. https://www.academia.edu/3644747/. *Colloque « Modes langagières dans l'histoire Processus mimétiques et changements linguistiques ». Montpellier 11-13 juin 2008*, Diaporama de la présentation en ligne : https://www.academia.edu/3584358/.

NICOLAÏ, Robert (2016c), « Fonctionnalisme et création de sens. La perspective de la dynamique sémiotique », *TCLP* Nouvelle série n° 8 « Expérience et avenir du structuralisme », pp. 75-99 (2019). https://www.academia.edu/25671945/. Diaporama de la présentation en ligne : https://www.academia.edu/28573708/.

NICOLAÏ, Robert (2017a), « Meanderings around the notion of “contact” in reference to languages, their dynamics, and to “WE” », *Journal of Language Contact* 10.3, pp. 519-548. https://www.academia.edu/34501251/.

NICOLAÏ, Robert (2017b), « Danse des interprétants, rémanence de l’historicité… et NOUS, (ouverture vers quelques questionnements « hors champ ») », *in Le Cours de Linguistique Générale. 1916-2016 Atelier libre « Linguistique et sémiotique » Genève 12-13 janvier 2017*. https://www.academia.edu/30499468/.

NICOLAÏ, Robert (2017c), *Signifier. Essai sur la mise en signification*, Paris, ENS Éditions.

NICOLAÏ, Robert (2018), « Language contact, cognitive circularity and “WE” », *Journal of Language Contact* 11.1, pp. 113-137. https://www.academia.edu/32867408/ (version française en ligne : « Contact des langues, circularité et “NOUS” ». https://www.academia.edu/31982359/).

NICOLAÏ, Robert (2019b), *Parcours sémiotiques ou les mots des hommes. Une anthropologie langagière*, Paris, L’Harmattan.

NICOLAÏ, Robert (à paraître, 2020a), « ‘Dynamique sémiotique’ et ‘sémiotique’ : jeter le bébé, ou jeter l’eau du bain ? Réflexions (im)pertinentes », *in* A. BIGLARI & J.-M. KLINKENBERG, *Sémiotique et linguistique*, Paris, L’Harmattan. https://www.academia.edu/41472461/.

NICOLAÏ, Robert (2020b), « Dynamique sémiotique… et ‘anthropologie langagière’ : une perspective (contrepoint « phénoménologique ») », *Significance (Signifying)* 4. https://www.academia.edu/38517659/.

NICOLAÏ, Robert (à paraître, 2022), « Dynamique sémiotique, ethnométhodologie… et après ? Confrontations, synthèses et ouvertures », *Significances (Signifying)* 5. https://www.academia.edu/43720000/.

PEIRCE, Charles S. (1974), *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Harvard University Press.

ROSENTHAL, Victor et VISETTI, Yves-Marie (2010), « Expression et sémiose, pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes* n° 70, pp. 26-63.

UEXKÜLL, Jakob von [1934] (2010), *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La théorie de la signification*, 1934 ; trad. fr. éd. Denoël, 1965 ; éd. Pocket, coll. Agora, 2004. - Rééd. sous le titre *Milieu animal et milieu humain*, Rivages.

NOTES

1. Cet exposé cursif ne s’écarte que peu des présentations disponibles par ailleurs où les notions et concepts « intuitifs » ici utilisés sont plus explicitement développés ; l’on peut ainsi se reporter à quelques ouvrages (cf. Nicolaï 2011, 2017c, 2019b) ainsi qu’à différents articles (cf. Nicolaï 2012a, b, 2016a, b, c, 2017a, b, 2018, 2019a, 2020a, b, 2021, 2022). Précisons que, dans le but de mieux expliciter cette perspective de la dynamique sémiotique dans l’espace épistémique d’aujourd’hui, le texte (2022) met en évidence les affinités de cette approche avec la saisie ethnométhodologique (Garfinkel 1967, …), le texte (2012c) souligne la nature de ses rapports avec la sociolinguistique, le texte (2020b) montre d’autres affinités avec une visée phénoménologique merleau-pontienne (Merleau-Ponty 1945,1960, …) tandis que le texte (2016c) précise sa position face au fonctionnalisme pragois.

2. Il n’est pas inutile de rappeler ces considérations de Peirce: “… there is no element whatever of man’s consciousness which has not something corresponding to it in the word; and the reason is obvious. It is that the word or sign which man uses *is* the man himself. For, as the fact that every

thought is a sign, taken in conjunction with the fact that life is a train of thought, proves that man is a sign; so, that every thought is an *external* sign, proves that man is an external sign. That is to say, the man and the external sign are identical, in the same senses in which the word *homo* and *man* are identical. Thus my language is the sum total of myself; for the man is the thought" (1974: 156-157).

3. On trouvera une autre présentation, différemment documentée, de la notion dans Nicolaï (2017c : 160-164).

4. J'ai conscience, en précisant ici (mais aussi ailleurs) la pertinence d'une *clôture* au sein de laquelle nous fonctionnons, que cela peut rejoindre la notion de *Umwelt* (Monde propre) telle qu'introduite par J. von Uexküll (2010) ; voire, celle de 'sémiosphère' selon Y. Lotman (1999). À l'évidence, il s'agit là d'intéressants croisements.

5. L'*historialité* connote et renvoie à la philosophie heideggérienne et, dans ce domaine que je n'appréhende pas, elle s'articule au *Dasein*. L'historicité que je retiens, en dépit d'une proximité de signifiant, ne relève pas de cette problématique-là.

6. L'on sait que le Congrès de l'AFS (Liège 2013), avec les arrière-plans théoriques qui lui sont propres, s'est intéressé à : « comment décrire la dynamique des systèmes, dans leur double tendance à l'équilibre et au déséquilibre ? comment évaluer les forces à l'œuvre dans cette dynamique ? comment apprécier la série de gestes particuliers … rendus nécessaires par la prise en compte de la diachronie dans la théorie… ? et comment penser ces gestes comme autant de sémiotisations du vécu ? »

7. Ce que je désigne ici par 'NOUS' (en majuscules !) renvoie à l'ensemble des contraintes et des dynamiques qui déterminent collectivement la mise en signification de ce qui s'échange dans les procès communicationnels qu'actualisent les acteurs de la communication ; ce qui intègre et dépasse les seules contraintes normatives que retient, par exemple, une sociolinguistique. D'une certaine façon, ce que j'appelle *NOUS informe la langue, la forme et la conforme… dans le même temps qu'il contribue à nous (y) situer*. Pour une présentation plus développée de la notion, consulter Nicolaï (2017a, b, 2018, 2019b : 142-144).

8. Rappelons qu'on trouve aussi certains aspects de cette thématique de l'historicité dans quelques autres travaux récents, cf. Nicolaï (2019b, 2020b, …).

9. Peut-être faut-il voir là l'une des conséquences de nos modes de saisie de ce que nous supposons (devoir) « faire sens » dans le monde académico-sociologique prédéterminé dont nous participons.

10. Pour des commentaires plus développés concernant la sémantaxe de Manessy, on peut accessoirement consulter Nicolaï (2001, 2003), mais surtout Manessy (1987, 1992, 1995).

11. Notons accessoirement que, pour exemplifier son thème dans ce texte, Manessy interprétait par l'effet d'une « empreinte 'voltaïque' » le particularisme phonétique et phonologique du dendi que j'avais analysé (1989) comme le résultat d'une 'convergence par contamination'. Les deux interprétations sont étroitement connexes.

12. Mais aussi bien — si l'on veut privilégier la mention des contemporains — la présentation de soi et les rites d'interaction selon E. Goffman (1973), les 'contextualization cues' de J. Gumperz (1992). Sur ce dernier point, voir aussi Nicolaï (2014).

13. Pragmatiquement, la « réalité » de cette mise en signification peut être confirmée à tout moment par la réaction consécutive en cas d'échec lors de l'actualisation d'une pratique, ou en cas d'enfreinte à la norme non instaurée, tacite ou non. Question de « félicité » ! Dans un autre espace épistémique, tel celui ouvert par la sociolinguistique, l'attention à la fonction de l'historicité dans la mise en signification de ce qui est analysé est constante bien que non thématisée pour elle-même. Ce que « signifient » les faits de langues et les pratiques langagières dans leur rapport aux acteurs de la communication est toujours au cœur de la pertinence retenue par un sociolinguiste.

14. Par exemple, Fontanille (2014) : « Les pratiques et les stratégies sont [...] supposées signifier quelque chose, pour les acteurs qui les portent comme pour leur observateur direct. On peut considérer, dans une perspective strictement "objectale", que cette signification émane d'elle-même à partir des formes de l'agencement des cours d'action et des organisations stratégiques. Mais on supposerait alors que l'engagement des acteurs dans la pratique ou la stratégie ne compte pour rien dans le sens qui en émane. Pourtant, il appartient à la définition même des pratiques d'être des agencements où l'engagement des acteurs est déterminant. »

RÉSUMÉS

Si, sous le titre « *dynamique sémiotique* » l'on décide, ainsi que je l'ai développé ailleurs, de retenir l'étude des processus de mise en signification, d'élaboration de sens et de transformation en signes, alors cela suppose d'une part, de s'intéresser à ce qui, en tant qu'*acteurs de la communication*, nous relie et nous lie les uns aux autres par nos pratiques communicationnelles ordinaires et, d'autre part, d'appréhender ce que nous élaborons concrètement en contexte.
Ici, ne serait-ce que pour d'évidentes raisons pratiques, je ne reprendrai pas cette problématique de la dynamique sémiotique dans son détail, me contentant de renvoyer aux travaux déjà publiés mais je m'intéresserai à l'une des dimensions stables de son arrière-plan ; une dimension dont la pertinence est essentielle pour les acteurs de la communication et donc pour le développement des procès de transformation des formes empiriques qu'ils activent comme pour la mise en signification de ces formes. Cette dimension, c'est l'*historicité* — plus précisément, sa *rétention*. Par sa présence continue dans ce qui se transforme et s'échange (de ce que nous transformons et échangeons) au cours des procès d'élaboration du sens, la *rétention* de cette *historicité* est fonctionnelle : elle marque nos interactions situées et contribue à déterminer les contraintes appliquées aux outils de notre communication — y compris « l'outil » que nous sommes en tant que nous communiquons / exprimons par notre simple « (ap)paraître ». Après avoir montré que certaines conceptualisations « affines » résultant des recherches conduites dans notre espace social et anthropologique supposent tout naturellement sa présence, je conclurai — sans grande originalité — à la généralité de cette dimension.

If, under the title *semiotic dynamics,* one decides, as I have done elsewhere, to retain the study of the processes of putting into signification, of meaning elaboration and of transformation into signs, then this presupposes, on the one hand, to be interested in what, as *actors of communication*, connects us and binds us to one another through our ordinary communication practices, and, on the other hand, to understand what we concretely develop in context. Here, for obvious practical reasons, I will not take up this issue of semiotic dynamics in detail. I will content myself with referring to works already published and will be interested in one of the stable dimensions of its background—a dimension whose relevance is essential for those involved in communication, and therefore for the development of the processes of transformation of the empirical forms that they activate as well as for the meaning of these forms. This dimension is *historicity*—more precisely, its *retention*. By its continuous presence in what is transformed and exchanged (in what *we* transform and exchange) during the processes of elaboration of meaning, the *retention* of this *historicity* is functional: it marks our situated interactions and helps determine the constraints applied to the tools of our communication—including the "tool" that we ourselves are, as we communicate/express by our simple "appearing". After having shown that certain "affine"

conceptualizations resulting from the research carried out in our social and anthropological space quite naturally assume its presence, I will conclude — without great originality—that this dimension is general.

INDEX

Mots-clés : sémiotique, historicité, anthropologie
Keywords : semiotics, historicity, anthropology

AUTEUR

ROBERT NICOLAÏ

IDREF : https://idref.fr/027047466
VIAF : http://viaf.org/viaf/7394853
ISNI : https://isni.org/isni/0000000115910793
BNF : http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb11917654b

Robert Nicolaï est un linguiste membre de l'Institut universitaire de France, lauréat du prix de la recherche Alexander von Humboldt, professeur émérite de l'Université de Nice et fondateur de la revue *Journal of Language Contact*. Il s'intéresse à la fois au contact des langues, aux dynamiques sémiotiques et à la théorisation dans ce domaine, ainsi qu'à l'épistémologie des sciences humaines et aux modalités de l'élaboration des connaissances. Parmi ses ouvrages récents, on notera : *La Vision des faits ou de l'a posteriori à l'a priori à propos des langues et du langage* (2007), *La Construction du sémiotique. Réflexion sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs* (2011), *Signifier. Essai sur la mise en signification dans l'espace épistémique et dans l'espace communicationnel ordinaire* (2017), *Parcours sémiotiques ou les mots des hommes. Une anthropologie langagière* (2019), *Maturations. Contacts, frontières, interprétations et constructions 2004-2009* (2021).
Courriel : robert.nicolai1[at]orange.fr